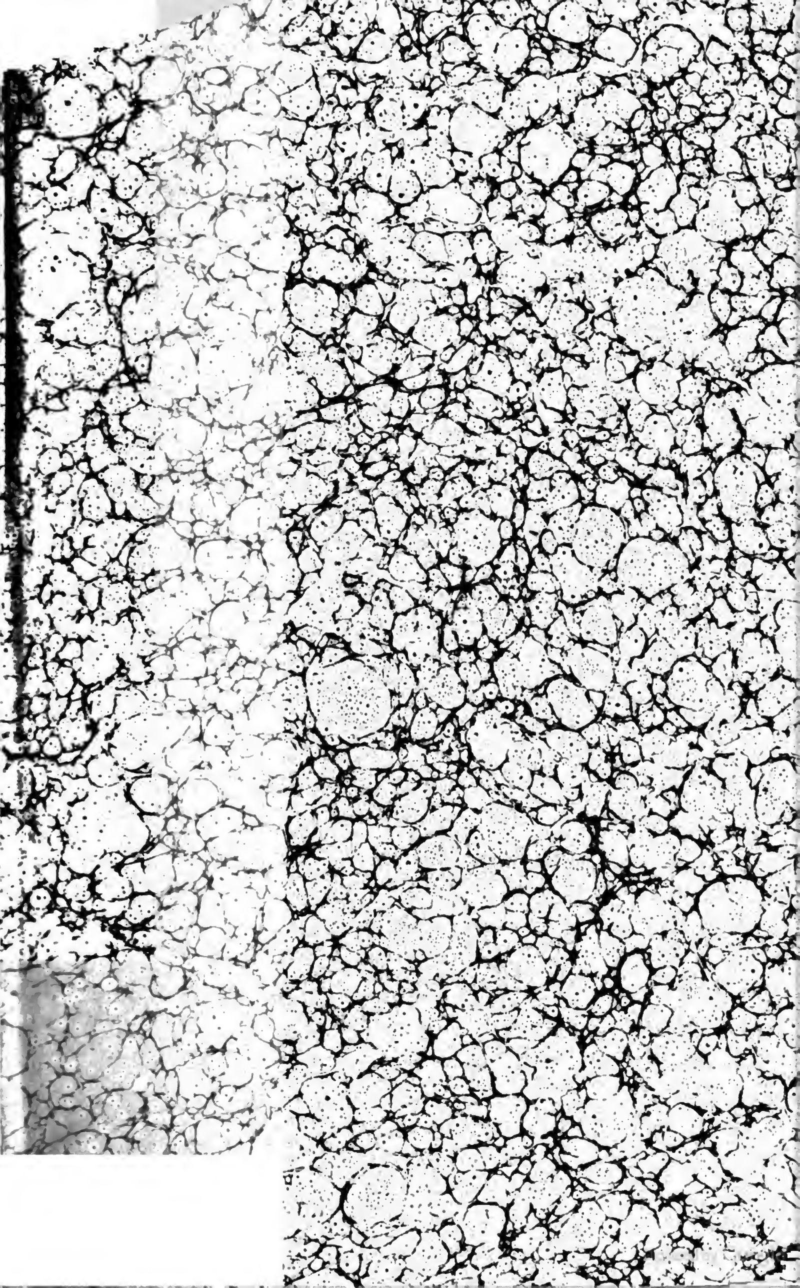



Dei
Sub Numine
Viget



LES

MARTYRS

IMPRIMERIE DE BEAU,
RUE DE PARIS, 80, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES

MARTYRS

RÉCITS ET CHANTS SACRÉS

SUR

LEURS TOURMENTS ET LEURS TRIOMPHES.

PAR L'ABBÉ MOREL.

Deuxième édition.



PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE TOURNON, 29, PRÈS DU LUXEMBOURG.

1855

A

Monseigneur l'Archevêque de Paris

MONSEIGNEUR,

Les paroles bienveillantes que vous avez daigné m'adresser, lorsque j'ai pris la liberté de vous faire hommage de mon premier essai sur les *Martyrs*, m'ont encouragé à revoir mon travail, à le rendre moins incomplet, plus utile, et plus varié ; et à mériter par là qu'il parût publiquement sous vos auspices.

Vous voulez bien m'accorder cet avantage, Monseigneur, c'est assurer le succès à mes récits et à mes chants ; on voudra lire un livre que votre intérêt accueille.

Rome et la France m'occupent spécialement ; Rome avec son Colisée, ses pontifes, ses millions de martyrs et ses catacombes ; la France avec ses héros chrétiens des derniers temps, morts aux Carmes, sur les échafauds, sur les pontons, dans les fleuves et dans les déserts pour leur invincible attachement à l'Eglise romaine.

Il m'est infiniment honorable et doux de me rencontrer avec Votre Grandeur dans les louanges de l'Eglise mère et maîtresse, que vous célébrez avec tant d'âme et avec une parole aussi exacte qu'élevée dans vos écrits.

En pensant aux Carmes, dont je chante les martyrs, je ne puis m'empêcher de reconnaître que cette maison, léguée au diocèse par votre prédécesseur d'héroïque mémoire, à l'éclat éblouissant du sang des saints, joint, sous l'ombre de vos ailes, le rayonnement des fortes études et la lumière de la science ecclésiastique, héritage impérissable que nous a transmis ce docte clergé de France, qui a toujours su et qui saura toujours vivre, parler, écrire, souffrir et mourir pour la vérité.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur, de Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

MOREL.

INTRODUCTION

Quelques lecteurs de mon essai sur les *Martyrs* m'ont fait remarquer que parmi ses défauts, il y en avait un d'essentiel qu'il fallait tâcher de réparer, savoir, le manque de notes. Des mots dont je me sers, des personnages, des lieux, des supplices dont je parle, ne sont pas peut-être toujours et sur-le-champ à la connaissance de la personne qui lit; dès lors des strophes deviennent, sinon inintelligibles, du moins ennuyeuses et pénibles.

Cette observation m'a paru ce qu'elle est, c'est-à-dire, excellente; et en revoyant mon travail je me suis mis à joindre des notes à mes chants; ces notes sont plutôt des récits nombreux remplis de détails sur les martyrs des premiers siècles, et sur ceux de la Révolution.

J'ai laissé à mes remarques et à mes récits le nom de notes, parce qu'il y a dans la note une liberté d'allure, dont je profite, qui permet de passer brusquement d'une chose à une autre, de prendre tous les tons, et de parler à l'aise de toutes sortes de choses. Il m'est venu à l'esprit qu'il n'y aurait pas de mal de joindre à mes chants quelques pages théologiques, psychologiques et littéraires (1) qui répandraient de la variété dans la lecture d'un livre, où la continuité du sombre et du terrible finirait par fatiguer, en un siècle surtout où la mollesse de la vie dans les choses de l'âme et du salut est

---

(1) L'idée et la marche de quelques-unes des pièces littéraires m'ont été suggérées par un in-18 de distiques latins, ayant pour titre : *Pia desideria*, et pour auteur : *Hermann Hugo S. J., Anvers* 1636.

portée à son comble par les chrétiens ; car la sève martiale du christianisme de nos pères n'est plus guère connue, le service de Dieu est mis dans beaucoup de tentures, de bruit, de fleurs et de lumières; et la maxime en vogue aujourd'hui parmi bon nombre d'âmes d'une piété fort commode est celle-ci : *La Religion désolée n'a plus cours.* Enfin, je me suis dit : Il y a des personnes qui n'aiment pas les vers, elles préfèrent la prose; eh bien les notes, prose sans pompe et sans apprêt, seront peut-être de leur goût, et pourront les intéresser utilement. Il y en a d'autres au contraire qui aiment beaucoup la poésie; eh bien, elles auront les chants pour se contenter. Toutefois la marche battue et accentuée de la mesure, comme le pas de charge d'un régiment, et la sonnerie double et inévitable de la rime comme les deux coups du battant de la cloche, si je puis dire ainsi, les fatigue peut-être à certains moments ; alors qu'elles se reposent dans les notes d'un style simple et familier. De cette façon, il y a pour tous les goûts dans mon livre des *Martyrs.*

On m'a dit : Pourquoi écrire en vers sur un sujet aussi grave et aussi relevé que les martyrs? Les choses les plus sérieuses peuvent être, et ont été plus d'une fois traitées poétiquement, sans que cela leur fît perdre le moins du monde de leur solidité ni de leur majesté. Elles en brillaient, au contraire, d'une splendeur plus vive; et ceux qui se sont appliqués à ce genre d'écrire n'ont jamais été accusés par les esprits de quelque valeur de perdre leur temps. Les évêques eux-mêmes les plus éminents de l'Église, par leurs exemples et leurs exhortations, ont encouragé cette sorte de travail. Et sans parler de ces beaux et harmonieux génies qui dans les premiers siècles, comme les Basile, les Apollinaire, les Paulin, les Fortunat, les Sidoine et bien d'autres, ont chanté Dieu et ses grandeurs, ses saints et leurs combats dans des compositions pleines de verve, l'Église des Gaules a son poète, l'un des plus distingués du monde : c'est saint Avit, évêque de Vienne. Ce pasteur suréminent, tout en ne vivant que pour le salut de son peuple, et ramenant par milliers dans le sein de l'Église les Bourguignons, que Gondebaud, leur roi, retenait opiniâtrement dans l'arianisme, ce grand évêque, dis-je, homme de génie, et théologien profond, était encore poète fort remarquable; il en a laissé des preuves nombreuses malheureusement trop inconnues de nos jours, et qui renferment pourtant des

beautés du premier ordre. Nous avons de lui sur la création et sur la chute d'Adam et d'Ève un poème qui rivalise certainement avec le *Paradis perdu* de Milton (1).

L'Italie a élevé à Jésus-Christ un monument poétique impérissable dans la *Christiade* de *Vida*, cet évêque, au vers toujours éminemment virgilien, si vivement encouragé par Léon X, et que la poésie n'empêchait pas du tout d'être évêque de la plus tendre piété en même temps que dévoué nuit et jour aux intérêts spirituels et temporels de son peuple dans des jours de famine, de détresse et de périls.

Mais pourquoi tant chercher des exemples parmi les hommes éminents de l'Église, pour établir que la poésie peut s'élever, et qu'on fait bien de la faire monter aux choses les plus sérieuses et les plus hautes, et qu'on ne doit pas la rejeter avec dédain, comme une légère et une étourdie, bonne seulement pour les badinages des esprits sans solidité; pourquoi, dis-je, tant chercher des exemples parmi les hommes pour établir que la poésie peut fort bien traiter des choses les plus hautes et les plus sérieuses, quand nous avons tous les jours dans les mains le livre le plus sérieux et le plus poétique du monde, et qui a Dieu lui-même pour auteur? c'est de la Bible que je veux parler. Depuis les récits et les chants de Moïse jusqu'aux révélations du disciple bien-aimé, quelle élévation! quelle énergie! quelle pompe! quelle grâce! quels hommes que les prophètes! quelles images plus sublimes, plus tendres, plus saisissantes que les leurs, dans leurs infaillibles prédictions! Quelle magnificence, que l'enthousiasme chez David, Isaïe, Jérémie, Nahum et

---

(1) Voici le jugement de M. Guizot sur saint Avit, en tant que poëte : Ce n'est point par le sujet et le nom seul que son ouvrage rappelle celui de Milton. Les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générale, et dans quelques-uns des plus importants détails... l'analogie des deux poëmes est un fait littéraire assez curieux, et celui de saint Avit mérite l'honneur d'être comparé de près à celui de Milton. »

Après avoir mis la description de l'Eden que donne saint Avitus à côté de celle de Milton, M. Guizot ajoute : « Certainement la description de l'Évêque est plutôt supérieure qu'inférieure à celle de Milton... La description des beautés de la nature me paraît à la fois plus variée et plus simple. »

M. Guizot trouve plusieurs autres morceaux des poëmes de saint Avit dignes d'être comparés avec ceux où le grand poëte anglais se trouve avoir traité le même sujet.

Ce jugement plein d'une juste indépendance honore M. Guizot, qui n'a pas craint de louer bien haut un poëte, évêque du VI[e] siècle (*Histoire de la civilisation en France*, t. II, p. 66).

tous les autres! Combien Salomon épanche de charmes dans ses morales et son cantique! et combien tous ces poëtes divins poussés, agités par l'esprit de Dieu, comme la plume par la main de l'écrivain rapide, combien, dis-je, tous ces aigles sacrés, planant dans les hauteurs du ciel n'appellent-ils pas l'œil ravi à mesurer au-dessous d'eux infiniment plus d'air et plus d'espace qu'Horace n'en voyait jadis sous le cygne de Dircé, comme dit l'éloquent comte de Maistre:

Multa dircæum levat aura cycnum.

Il suit de tout ce que je viens de dire que les choses sérieuses peuvent être traitées en poésie au moins autant qu'en prose, sans que l'auteur, qui s'en occupe de cette manière, soit répréhensible comme leur manquant de respect, ou bien comme perdant son temps, car il faudrait dire alors que Dieu lui-même s'est fourvoyé, et qu'il a passablement perdu son temps, si l'on me pardonne de parler ainsi, puisque presque tous ses livres inspirés les uns après les autres, dans un long cours de siècles, sont les plus poétiques qu'on puisse imaginer.

Cela dit en général, j'en viens à ce qui regarde particulièrement mes chants. Dans ma première édition j'ai dit, et c'est la vérité, qu'ils se sont trouvés faits comme par hasard, et qu'ils ont dû leur naissance à quelques travaux sur les martyrs. Cette occupation chrétienne et littéraire m'anima d'une telle indignation contre les persécuteurs, et d'une telle admiration pour les persécutés, qu'il me fut impossible, dans certains moments, de résister à une sorte d'impétuosité d'esprit, à une espèce de fougue d'âme par où j'étais poussé à mettre en vers mes impressions. Peut-être que j'aurais dû résister, et que je n'étais pas de taille à raconter les merveilles du courage et de la foi des martyrs, dans le langage divin des chantres des héros, parce qu'il faut pour cela les images, la verve, l'entrain des grands maîtres de la lyre, et leur hardiesse heureuse à manier la langue dans laquelle ils écrivent; parce que, si d'un côté la mesure et la rime sont comme des pinces d'or et des lèvres de feu, qui font scintiller la pensée d'un éclat et d'un charme que la prose la plus mélodieuse ne saurait atteindre ni faire goûter, d'un autre côté, la pensée est quelquefois tellement à la gêne, dans

ces belles et inflexibles entraves, que pour en sortir rayonnante et pleine de justesse et de splendeur, il lui faut pour père, un génie rare et vigoureux, tout autre qu'un simple compteur de syllabes, ou qu'un ajusteur de rimes. Tout cela est très-vrai. Sur mon travail, sous ce rapport, je n'ai rien à dire; les juges sont du dehors. Quoi qu'il en soit, je livre mon essai corrigé et augmenté. Heureux s'il donne à quelqu'un de ces dieux de l'harmonie, qui apparaissent de temps en temps, l'idée de célébrer les héros du ciel et de la terre dans quelque immortel ouvrage!

L'ordonnance de cette seconde édition est à peu près la même que celle de la première. Seulement j'ai cru bien de commencer par un hymne à la croix. Ayant dessein de célébrer les martyrs, il m'a semblé juste et raisonnable de mettre à la tête de mes chants un cantique sur Jésus-Christ crucifié, lui, le Dieu, le Modèle et la Couronne de tous les martyrs.

Après cet hymne, viennent les martyrs des premiers siècles.

1° Rome et le *Colisée*, champ clos par excellence où s'est livrée la grande bataille entre le christianisme et l'enfer, pendant trois cents ans.

Les notes s'étendent sur Rome ancienne et moderne; c'est le premier chant.

2° Le second que j'intitule le *Chant du sang*, justifie son titre par le récit que j'y fais de l'ardeur invincible des chrétiens à recueillir le sang et les restes épars des martyrs. Cette impulsion vient du ciel; on la rencontre toujours là où coule le sang des saints, depuis ceux des premiers siècles jusqu'à ceux de la Révolution, où nous voyons des chrétiens, dans plusieurs villes de France, recueillir le sang des prêtres mis à mort, et racheter au poids de l'or leurs vêtements déchirés. La même chose a lieu partout, au Japon et dans la Cochinchine, comme les *Annales de la propagation de la foi* le racontent tous les jours. Et quelle est la raison de ce prodigieux et perpétuel empressement? Le chant du sang le dira; et les notes qui l'accompagnent le montreront bien davantage, en présentant une sorte d'étude sur le sang et la nature de l'homme.

3° Le troisième chant est consacré aux *catacombes de Rome*, immense et incomparable reliquaire, si je puis dire ainsi, où reposent, et d'où l'on extrait par milliers les corps sacrés des héros de l'Église.

Les notes de ce chant me fournissent l'occasion naturelle de donner des notions sur les usages de l'Église des premiers siècles, et sur la merveilleuse ressemblance de ceux des temps modernes avec leurs devanciers sur l'Eucharistie, sur le culte de la Vierge et des saints, et sur la forme des églises (1).

Après avoir dessiné et déployé le champ du combat, des victoires et de repos des triomphateurs, je passe à des détails sur les martyrs, détails effleurés à peine dans les peintures du cirque et des catacombes, et touchés beaucoup plus amplement dans les notes.

L'une des plus belles pages de l'histoire des martyrs du christianisme est évidemment celle qui raconte les combats et la gloire d'*Ustasane*, précepteur de Sapor II, prince dont la persécution coûta deux cent quatre-vingt-dix mille chrétiens à l'Église de Perse. Dans mon premier travail, je n'avais donné que deux ou trois extraits d'une composition complète sur ce héros de l'Église des Perses. Mais j'ai reconnu que ces morceaux ne répondaient que médiocrement à mon dessein, de donner une idée générale des martyrs primitifs, et qu'il y manquait quelque chose de tout à fait essentiel, je veux dire les discours, les réponses sublimes et divines des saints aux interrogatoires, aux blasphèmes et aux calomnies des persécuteurs. Le travail entier sur Ustasane, introduit dans la présente édition, remédie à ce défaut. J'ai eu soin de rassembler, dans les détails versifiés et en prose, tout ce qui regarde les anciennes persécutions, si bien que, dans un seul martyr, on verra tous les autres.

Dans les notes étendues que cette composition a demandées, j'ai fait entrer des remarques, des compositions, et, si l'on veut, des digressions en vers et en prose, propres à rompre la monotonie du

---

(1) Je ne veux pas manquer de dire que mes trois premiers chants, et surtout plusieurs de leurs notes, m'ont été suggérés par le vaste et bel ouvrage qui a pour titre : *Les III Rome*. Son auteur M. l'abbé Gaume, avec une bonté parfaite, m'a autorisé à recueillir de ses livres aussi bien que de ses intéressantes conversations des faits et des observations d'un grand et très-chrétien intérêt. Ainsi mon indigence se trouve nourrie et chargée de ses richesses, à peu près comme Ruth qui glanait dans les champs de Booz, l'opulent et bon propriétaire ayant engagé lui-même, avec des paroles pleines de douceur, la jeune nécessiteuse à ramasser tant qu'elle voudrait et pourrait sur ses domaines de nombreux et puissants épis. Je remercie publiquement ici l'auteur des *III Rome*, dont l'ouvrage ne peut que faire beaucoup de bien à quiconque le lira.

fond, à varier l'instruction chrétienne et à éveiller l'attention de l'esprit.

Les chants de la *Croix*, du *Colisée*, du *Sang* et des *Catacombes*, aussi bien que ceux des divers chœurs d'*Ustasane*, sont disposés pour la musique, et surtout pour des airs populaires. La musique et la poésie sont sœurs; une poésie vive et animée pousse naturellement son lecteur à la chanter, comme un discours véhément entraine celui qui le lit à le réciter tout haut presque involontairement : c'est là le triomphe de l'éloquence écrite, et c'est ce qui nous arrive à tous quand nous lisons Bossuet.

Après les martyrs des 1ers siècles de l'Église, vient un chant sur ceux du *Japon*. Si jamais Église s'est rendue célèbre par ses légions de martyrs, c'est bien celle-là. L'horreur des supplices spéciaux inventés par les persécuteurs de ces îles fameuses, l'intrépidité acharnée, si je puis dire ainsi, des chrétiens à les supporter, et même à courir au devant, voilà ce que présente, aux regards épouvantés et ravis, le chant sur l'Église du Japon, en faisant passer en revue ses milliers de martyrs.

Après le chant sur les martyrs du Japon, je célèbre les martyrs tourmentés et morts pour la religion pendant dix ans dans la *Révolution française*. Ceux qui savent l'histoire de ces temps de terrible et grande mémoire, n'ignorent pas que des évêques et des prêtres, que des Français et des Françaises sont morts en nombre prodigieux, parce qu'ils voulurent demeurer et demeurèrent fermes dans l'unité catholique, et qu'ils refusèrent des serments qui les eussent détachés de l'Église romaine. Ce caractère spécial de la persécution d'il y a soixante ans dans notre pays, est le signe distinctif et magnifique de la gloire de nos martyrs. Ils s'en allaient périr sur les pontons et dans les déserts de la Guianne; ils tombaient sur les échafauds et sous les coups des assommeurs et des égorgeurs qui leur criaient : *Jure!* et ces intrépides répondaient : *Nous ne pouvons pas!*

Je crois devoir faire remarquer que, dans mes chants, je ne m'occupe que des Français qui sont morts pour la religion et à cause de leur horreur pour le schisme, et que c'est à eux seulement que je donne le nom de martyrs, parce que c'est celui qui leur convient strictement et dans le sens chrétien du mot. Je sais bien qu'en ces

temps tragiques sont tombées bien d'autres victimes augustes et illustres, et si j'avais entrepris de louer tous ceux qui ont souffert alors, les passer sous silence n'eût pas été français de ma part, et certainement je ne me serais pas rendu coupable d'un si indigne oubli. Toutefois, je dois dire que je ne les eusse pas décorés du titre de martyrs d'une façon générale, parce que ce grand nom, ainsi jeté comme un manteau d'honneur sur toutes sortes de morts, a perdu évidemment en partie son sens religieux ; et Dieu veuille qu'il n'y ait pas eu là-dedans quelque chose d'hostile au christianisme, en prodiguant le plus beau de ses noms à une foule d'actes et de personnes plus ou moins dignes de louanges. Ainsi l'ont dit tous les jours les martyrs de la guerre, les martyrs du devoir, les martyrs du travail, les martyrs de la misère, les martyrs de la royauté, les martyrs de la république ; l'on va même jusqu'à donner à certaines passions leurs martyrs ; enfin il y a tant et tant de martyrs, ce beau nom est devenu un nom si vulgaire et si commun, qu'il ne dit à peu près plus rien à l'esprit et au cœur, quand il est question des héros de Dieu dans les persécutions, soit anciennes, soit modernes, et que, depuis une soixantaine d'années surtout, qu'on ne rencontre que des martyrs de tous les régimes et de tous les noms, cette qualification a perdu son auréole divine.

Cela dit sur les diverses acceptions du nom de martyr, j'avertis que je le prends toujours dans mes chants au sens chrétien, et que c'est dans le sens chrétien que je le donne aux chrétiens de la Vendée que je célèbre. La Vendée, comme le reste et bien plus que le reste de la France, a été décimée et ravagée, surtout à cause de sa religion et pour son adhésion inébranlable à l'unité. Je n'ai pas du tout envie de contester qu'un certain nombre de victimes, dans ce pays des géants, ne soient tombées pour la politique ; mais, certainement, ce serait ne pas connaître l'histoire de la Vendée que d'ignorer que le soulèvement instantané et bientôt général de ces laboureurs, soldats et héros, eut principalement, je dirai même uniquement pour motif, dans son principe, leur attachement au culte de leurs pères, c'est-à-dire à la religion catholique, à laquelle on voulait, de par le gouvernement, les arracher, en leur enlevant leurs prêtres pour leur donner des constitutionnels et des jureurs ; et les Vendéens n'entendaient pas cela. Ils montaient la garde autour de

leurs autels avec les instruments de labourage, pour défendre leur foi et leurs prêtres contre des gens qui n'avaient pas le droit (et personne ne l'a) de leur imposer le schisme et l'impiété. De là est venue cette guerre terrible où le royalisme s'est mêlé! Mais ce qui soutenait et rendait indomptable le fier Breton, évidemment c'était sa foi ; car voyez-vous ce paysan à qui le républicain crie : *Rends-toi!* le Vendéen ne répond pas : *Rends-moi mon roi*, mais : *Rends-moi mon Dieu!* Et il tombe sous les balles. Pourquoi cet acharnement contre les prêtres, contre les femmes et les enfants, qu'on noie, qu'on massacre par milliers? Parce qu'ils étaient prêtres et chrétiens. Pourquoi ces têtes des pasteurs et celles des gens de leurs villages attachées aux clochers et aux portes de leurs églises, quand elles n'étaient pas brûlées et détruites? Que signifiait cette fureur, sinon la haine contre Dieu et ses serviteurs? Le bon sens ne dit-il pas qu'on peut et qu'on doit juger de la cause de la mort des victimes par les actes et les écrits des bourreaux? Or, en voici un ou deux exemples entre mille, au sujet du pillage des églises et de la profanation des vases sacrés.

Le général *Turreau* écrivait à son camarade le général *Grignon*, parlant de calices et de patènes : *Dépêche-toi de m'envoyer une collection complète de tous ces brimborions* (Prudhomme, VI, 251).

Lequinio, envoyé en mission dans l'Ouest (quel missionnaire!), écrivait à la Convention : *Nous vous envoyons des marmites à bon Dieu.. On vient de charger à la messagerie un ballot renfermant toutes les boîtes à bon Dieu, les étuis à graisse, en un mot les gobelets et gibecières des défunts charlatans religieux...* S'agit-il ici d'autre chose que de christianisme?

Hoche, que nous sommes loin de confondre avec les ravageurs de la Vendée, Hoche écrivait à la Convention : *Je désespère de pacifier l'Ouest tant qu'on tourmentera les Vendéens pour leur religion ; de grâce, laissez à ces paysans leur culte, et ne vous en mêlez pas.* Mais Hoche n'avait d'autorité que sur ses troupes, et encore pas beaucoup, et l'on se moqua de ses remontrances à Paris. S'agit-il de royalisme ici?

Et l'héroïque Vendée fut indomptable, jusqu'à ce que le premier consul, voulant rétablir l'ordre et la paix, et voyant de son regard d'aigle qu'on ne pouvait rasseoir la France sur une base solide qu'en

lui rendant le culte de ses pères, que des insensés et des furieux avaient voulu lui ravir, dit à tous, et surtout aux Vendéens : ***Je le veux, je l'entends, vous êtes libres de servir Dieu à votre manière, vos prêtres vous sont rendus.*** Et sa voix, impérieuse et souveraine comme son épée, retentit partout, et surtout dans la Vendée ; et tout à coup l'insurrection cessa comme par enchantement. Pourquoi? Évidemment parce que leur religion était rendue à ces paysans, soldats et héros, et que la tourmente n'avait plus de raison d'être.

Il est donc plus clair que le jour que je n'ai pas tort de donner, dans mes chants en l'honneur des martyrs chrétiens, une place à la Vendée. C'est des Vendéens morts pour la religion que je m'occupe, et rien que de ceux-là. Les corps de ces vaillants gisent de tous côtés dans les sillons de cette terre des forts sous la soutane du prêtre, sous le ceinturon du soldat, sous le sayon du paysan, sous le voile de la vierge, sous la robe de la veuve et sous les langes de l'enfant.

Dans l'avertissement de la première édition, j'avais fait comme une petite dissertation au sujet du nom de martyr que je donnais aux victimes de la Révolution, pour qu'il fût bien entendu que je n'avais pas la prétention de prévenir en rien le jugement de l'Église sur tant de morts précieuses en présence de Dieu. Je reconnaissais avec tout l'univers qu'au Pontife romain seul, surtout depuis plusieurs siècles, appartient le droit de décerner ce nom d'une manière solennelle avec culte public. Je retranche ce passage de discussion comme tout à fait inutile, et n'étant bon qu'à faire perdre ici le temps à celui qui écrit et à celui qui lit, personne, que je puisse deviner, ne devant ni ne pouvant s'imaginer que je sois assez sot pour me servir dans mon ouvrage, à l'égard des ***non-canonisés***, du nom de ***martyr*** autrement que dans les limites tout à fait humaines et modestes du dictionnaire et du langage de tout le monde, qui appelle martyr une personne qui souffre et qui meurt pour la religion, parce que c'est son nom et sa qualité interne, si je puis dire ainsi, avant l'appareil solennel de la canonisation, qu'il appartient à l'Église seule de décerner, comme un diamant est diamant, même à l'état latent au fond de la terre, et avant que la main habile du lapidaire l'ait rendu éclatant et l'ait exposé, richement enchâssé, aux regards du public.

Je dirai ici que ce n'est pas sans une grande joie de chrétien et de prêtre que j'ai chanté, selon ma médiocrité, les *martyrs*, considérant d'un côté l'*Église Romaine,* ma mère et ma souveraine, cette chaire principale tant célébrée, comme dit Bossuet, par les Pères, « où ils ont exalté à l'envi la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale ; l'Église mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Églises; le chef de l'épiscopat d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité; » considérant, dis-je, d'un côté l'Église Romaine, ma mère et ma souveraine, avec ses trois millions, ou plutôt ses treize millions de martyrs des premiers siècles, car tout l'univers est à elle, toute vraie gloire chrétienne part d'elle et retourne à elle; et de l'autre, regardant l'*Eglise Gallicane,* sa fille et sa fidèle, avec les siens aussi, l'Église Gallicane, ma nourrice et mon institutrice, et les contemplant toutes deux avec amour et respect, j'ai dit : « La mère et la fille, belles et unies dans la tranquillité de la paix, ne le sont pas moins dans les luttes et les triomphes de la guerre : *Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.*

Il m'a paru que ces chants, au milieu des graves préoccupations de ce temps, n'étaient pas ce qu'on appelle un ouvrage de caprice et de fantaisie, mais qu'ils avaient leur à-propos chrétien et français; chrétien, parce qu'il y a toujours de l'à-propos à offrir aux âmes qui servent Dieu un travail, un sujet de lecture et d'étude qui leur donne l'occasion de fortifier leur foi, et d'animer leur course dans les devoirs sévères et impérieux de la vie chrétienne; français, parce qu'il y a sujet, ce me semble, de dire en nos jours quelque chose de la foi, de la grandeur, du courage et de la douceur de l'Église Gallicane.

Tout le monde sait par cœur, approuve et répète cette parole de Pascal : *Je crois facilement des témoins qui se font égorger.* Et au vrai, il n'est pas nécessaire d'être Pascal pour avoir trouvé cela, et l'avoir formulé de cette façon. C'est une maxime du bon sens, un axiome de la droite raison; et voilà pourquoi précisément ce fort génie l'a rendu avec cette énergie simple et populaire. Oui, certainement, une religion qui s'appuie sur des légions de héros qui, dans

le cours des siècles et dans tous les âges du christianisme, donnent à l'envi leur sang et leur vie en témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu, de ce qu'ils ont cru et pratiqué, à cause de ce qu'avaient vu, entendu et cru leurs pères, et dont ils voyaient les conséquences pratiques et permanentes en usage dans tout l'univers; une religion, dis-je, appuyée sur une telle base ne peut qu'être divine, et par conséquent certaine et obligatoire dans ses croyances et ses lois, parce que le doigt de Dieu, ou plutôt Dieu tout entier est là en permanence, s'y montre et y resplendit comme le soleil en plein midi.

A parler humainement, le christianisme, à part même les obstacles d'absence de science et de talents, de position et de fortune de ses fondateurs, ce qui déjà aurait été plus que suffisant pour le faire tomber du premier coup sous les efforts de dialectique et d'éloquence des philosophes, et sous les dédains et les huées des puissants et des efféminés du siècle, le christianisme aurait dû périr, si Dieu n'eût pas été là, par le seul acharnement des empereurs, des proconsuls, des peuples et des lions de toute la terre, se ruant sur lui pendant trois cents ans consécutifs, avec tout ce que les inventions des bourreaux, et les griffes et les dents des bêtes avaient de plus détruisant. Or, ç'a été précisément de cette tentative d'extermination universelle de trois cents années d'âge et de durée qu'est sortie de toutes parts, sur la face de l'univers entier, une moisson toujours plus compacte et plus belle de chrétiens. Ce mot des anciens Pères est connu de tout le monde : *Sanguis martyrum semen christianorum.*

Au Psaume 140, David, parlant au nom de Jésus-Christ et de son Église, dit : « Nos os ont été dispersés tout autour des tombeaux, comme l'engrais de la terre que le laboureur dépose et disperse sur son champ : *Sicut crassitudo terræ erupta est super terram, dissipata sunt ossa nostra secus infernum.* » Prêtez l'oreille, et que la vulgarité de la comparaison ne vous offusque pas; mais au contraire que sa justesse vous plaise, et que son énergie vous saisisse. « Mes Frères, dit saint Augustin, ce qu'il y a de plus méprisable, ce qui révolte davantage les délicats de la terre, ce qu'il y a de plus vil aux yeux des hommes, c'est précisément ce qui engraisse la terre, et lui donne de lourdes gerbes et de riches moissons. Les corps

morts, les veines déchirées, les entrailles fumantes et éparses, les os rompus et sanglants des martyrs étaient gisants par terre, sans qu'il se trouvât personne qui les ensevelît; eh bien! tous ces restes vénérables ont été le divin engrais du monde. La terre du cultivateur tire sa chaleur et sa force enfantante du fumier et des autres choses que je ne veux pas nommer ici, choses dont le citadin se détourne avec horreur; mais ce sont ces restes horribles aux sens, dédaignés, méconnus des hommes, mais bien connus de Dieu, et infiniment précieux en sa présence, qui ont fait germer et pousser dans l'Église une moisson immense et impérissable de chrétiens qui se renouvelle toujours.

Tous ces Lazare, tous ces Job, le rebut du monde, que le monde avait dispersés avec fureur et étendus sanglants et morts sur la terre, comme on étend dans la plaine le fumier pour l'engraisser, ces Lazare et ces Job ont été relevés par la main de Dieu, pour être portés dans le sein d'Abraham, et voilà qu'en se relevant s'est levée avec eux une moisson sans cesse renouvelée de chrétiens forts et intrépides, comme les vaillants dont le sang leur a donné naissance.

Le fumier est méprisé du monde délicat et vain, mais très-estimé du laboureur, qui sait l'utilité qu'il en retire et la richesse que la terre y puise. Le laboureur sait cela, c'est pourquoi il estime le fumier et en a toujours en réserve. La destruction des saints par les supplices semble au monde une victoire pour lui et une défaite pour Dieu; mais le monde se trompe et se tue lui-même par son propre triomphe, et ce qu'il appelle la défaite de Dieu est très-estimé de Dieu, parce que Dieu sait l'utilité que les corps abattus de ces morts apportent à l'Église; c'est pourquoi il estime singulièrement ces grands jours de combats, et en tient toujours en réserve pour la dilatation de son Église, et pour la grande exaltation de sa puissance et de sa gloire : *Sicut crassitudo terræ erupta est super terram, dissipata sunt ossa nostra secus infernum.* »

Écoutez encore le docteur des docteurs, qui n'est jamais plus beau que quand il parle de Jésus-Christ et de ses martyrs; ce qu'il fait sans cesse surtout dans les Expositions des Psaumes. Le Psaume 67, *Exurgat Deus*, est d'un bout à l'autre un chant triomphal en l'honneur de Dieu et des exploits de son peuple. Vous jugez avec quelle facilité et quel bonheur saint Augustin a dû l'appliquer à Jésus-

Christ et à l'Église. Or, au 24e verset, Dieu parlant par la bouche de son Prophète, et racontant les terribles victoires d'Israël sur Moab et Bazan, dit : Je vous ai ramenés de Bazan et des profondeurs de la mer; et vos pieds se sont teints du sang de vos ennemis, et vos chiens y ont rougi leurs langues : O Dieu vainqueur, ils ont vu vos marches souveraines, et ils ont été confondus : *Dixit Dominus : Ex Bazam convertam, convertam in profundum maris, ut intingatur pes tuus à sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.*

C'est l'habitude, ou plutôt la règle à peu près constante de saint Augustin, de voir dans les Psaumes Jésus-Christ et son Église, Jésus-Christ agissant, souffrant, triomphant en elle, c'est-à-dire dans ses saints et par ses saints, et surtout par ses apôtres et ses martyrs. Or, voici sa belle indication sur ces deux versets : « Je vous tirerai de Bazan et des profondeurs de la mer, et votre pied sera teint de sang : *Ex Bazam convertam, in profundum maris, ut intingatur pes tuus a sanguine;* » c'est-à-dire que les saints apôtres et les martyrs, tirés par Jésus-Christ des profondeurs de la mer, symbole des abîmes de l'idolâtrie et du péché, sont devenus, par sa grâce et leur courage, les hérauts et les évangélistes de sa gloire dans tout le monde, et que, vivant en eux, il était par eux porté comme par un char ou un coursier de victoire d'un bout à l'autre de la terre, et que sa domination sur les cœurs était affermie à jamais dans l'univers par le sang de leur témoignage répandu à grands flots; sang généreux, sang victorieux, tiré de veines qui, avant leur conversion, étaient des veines d'ennemis, mais dans lequel, depuis la conversion de leurs cœurs et depuis son effusion par sa grâce, par leur volonté et leur courage, il demeurait ferme et inébranlablement établi dans l'univers comme un chêne immense dont le pied, échauffé et nourri dans le sang, abrite sous son ombre toutes les régions de la terre, et donne sur ses branches un lieu de repos à tous les oiseaux du ciel. Ainsi triomphe, ainsi est établi Jésus-Christ dans le monde, devenu sa conquête par sa parole et par le sang de ses serviteurs. Aux yeux du monde entier et des esprits les plus récalcitrants, la preuve la plus manifeste, la plus solide et la plus invincible du christianisme et de sa divinité, c'est, sans contestation aucune, la preuve tirée du courage et du nombre des martyrs, et

c'est en ce sens et sous ce rapport que le Psalmiste a raison de dire de Jésus-Christ vivant dans ses saints, agissant et triomphant en eux, comme la tête agit sur le corps et les membres, que son pied, dans son Église et sur toute la terre, est inébranlablement établi dans le sang et par le sang des siens, comme le pied d'un général après une grande bataille, sur le lieu de la lutte : *Dixit Dominus : Ex Bazan convertam, ut intingatur pes tuus in sanguine.*

Le saint docteur offre une trop belle interprétation de la fin du verset, dans le même genre que la précédente, pour ne pas la toucher un instant et ne pas l'offrir à la pieuse curiosité de l'intelligence chrétienne, saintement avide de se nourrir des découvertes tout à fait imprévues de l'esprit si ferme et si hardi de l'Aigle d'Hippone.

« O peuple vainqueur, ô peuple dont je suis la tête et le guide, ô peuple, mon corps, mes membres et mes pieds, la langue de tes chiens se trempera dans le sang : *Lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.* » A qui est donné ce nom de *chiens* en ce passage ? A ceux-là même qui devaient propager et sceller la foi de leur sang ; ce nom leur est donné parce qu'il leur convient. Le chien fidèle et courageux fait entendre sa voix, et sait mourir pour la défense de son maître et de sa maison, et voilà ce qu'ont fait nos héros dans l'Église de Dieu. Ils n'ont pas été de ces chiens muets que condamne Isaïe, mais de ceux qui, doux, fidèles et inséparables, restent avec leur maître, et mangent avec bonheur les miettes qui tombent de sa table ; fidélité qui mérita à la Chananéenne cette exclamation du Sauveur : « O femme, que votre foi est grande ! Allez, votre fille est guérie ! Ainsi ces combattants, en mourant, étaient des chiens non-seulement doux et fidèles, mais encore et surtout intrépides, et dévoués pour la sûreté de la maison du maître, et par conséquent dignes de sa louange et de nos éternelles acclamations (1).

---

(1) Ce que nous raconte le pieux Guillaume, abbé de Saint-Thierri de Reims, ami et biographe de saint Bernard, se rencontre trop bien avec les paroles de saint Augustin, et a trop de charme pour ne pas le transcrire ; voici donc ce qu'il nous dit : « Tandis qu'Alaïs portait en son sein Bernard, le troisème de ses fils, elle eut un songe qui était le présage de son avenir. Elle rêva qu'elle portait un petit chien blanc, roussâtre sur le dos et qui aboyait. Ce songe l'effraya beaucoup, et elle courut vite à son réveil consulter un homme de grande religion. Celui-ci comprit instantanément cette parole du prophète David : *Dixit Dominus : Ex*

Remarquez, dit saint Augustin avec une finesse d'esprit vraiment charmante : le Prophète ne les appelle pas simplement chiens, mais les chiens de Dieu, les chiens du peuple dont Dieu, dont Jésus-Christ est la tête et le cœur : « La langue de tes chiens, ô peuple avec qui et par qui j'agis : *Lingua canum tuorum.* » De plus, remarquez bien qu'il ne parle pas de leurs dents, mais uniquement de leur langue : *lingua canum.* Et cela n'est pas sans vue d'instruction, je pense, et le Prophète ne veut-il pas nous faire entendre que ces chiens, d'étrangers et de méchants qu'ils étaient, une fois changés et convertis, ne sauront plus jamais faire de mal à personne, ni mordre qui que ce soit, pas même ceux qui les tueront ; mais que, fidèles et dévoués à leur maître, ils feront entendre une voix puissante et invincible pour sa défense et pour sa gloire, et que, courant en quelque sorte devant lui dans tout l'univers, ils y feront retentir le bruit de sa marche et de leur triomphe, disant par leur prédication et leur mort : Voilà le Seigneur ! voilà le Roi ! Peuples, considérez les démarches de notre Dieu, de notre Roi dans son Église et son sanctuaire : *Viderunt ingressus Dei mei, Regis mei, qui est in Sancto.* La contemplation des martyrs et de leurs tourments établit donc d'une manière vive la vérité de la religion ; les martyrs en sont la preuve la plus saisissante ; par conséquent, présenter cette preuve aux chrétiens, aux croyants, et même aux incroyants, c'est toujours un véritable et un utile à-propos.

Une autre sorte d'à-propos, pour le dire ainsi, qui n'a pas moins d'utilité que celui qui regarde l'affermissement de la foi, c'est celui qui nous montre dans les martyrs des motifs et des exemples toujours vifs et toujours présents de ferveur chrétienne. Comment ne

---

Bazam convertam, ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ab ipso. Il dit donc à la pauvre mère qui était là devant lui : Ne craignez rien, le présage est bon. Le chien que vous portez sera un fidèle gardien de la maison de Dieu, et il aboiera fort contre les ennemis de la foi, car il sera un excellent prédicateur ; et sa langue, comme celle d'un bon chien, aura une vertu curative qui guérira les plaies d'un grand nombre d'âmes. » La pieuse Alaïs reçut cette réponse, comme si Dieu lui-même lui eût parlé. Elle s'en alla joyeuse enivrée d'amour pour cet heureux fruit qu'elle n'avait pas encore mis au monde, et projetant de le livrer à l'étude des lettres sacrées, afin de le préparer à la mission que le Seigneur lui destinait. » — Qui sait ? peut-être que l'homme de grande religion avait lu l'interprétation de saint Augustin : il y a tant de ressemblance entre l'un et l'autre ! (V. saint Bernard, l. III, c. 1.)

pas se sentir animé à secouer sa paresse et à devenir meilleur, en voyant rassemblés sous ses yeux, et dans un tableau d'une dimension fort restreinte, les plus grands noms, les plus belles vies et les plus triomphantes morts d'une foule de vainqueurs d'eux-mêmes, du monde et de l'enfer? Ces chants sur les tourments des martyrs offrent en quelque façon la galerie des héros dans le palais du prince, c'est-à-dire dans l'Église de Jésus-Christ; en s'y promenant, le chrétien véritable et fort, les bras croisés sur la poitrine et le regard attaché sur chacun de ces héroïques visages, se sentira rempli d'un feu divin, et se dira inévitablement : « Pourquoi donc, dans les luttes ordinaires de la vie, ne pourrais-tu pas ce qu'ont pu, dans les plus rudes attaques, et ceux-ci et celles-là? *Cur non poteris quod isti et istæ?* J'ai rencontré dans les homélies de saint Léon, pape, sur les Évangiles, un passage qui revient trop à ce que je dis sur l'avantage que trouve le vrai chrétien à méditer la vie des martyrs, pour ne pas le transcrire ici. Il disait donc, en prêchant le jour de sainte Agathe : « C'est à bon droit, mes Frères, que le sage, parlant du désir de la vie du ciel, a dit que l'amour est fort comme la mort : *Fortis est ut mors dilectio ;* car de même que la mort tue le corps, ainsi l'amour des choses de ce monde tue l'amour de la vie éternelle. Certainement la sainte dont nous faisons la fête aujourd'hui, n'aurait pas pu mourir en son corps pour le Seigneur, si elle ne fût morte auparavant en son cœur à tous les désirs terrestres, et si elle n'en eût pas éteint l'amour au dedans d'elle-même. Son âme, élevée sur le sommet de la vertu et de l'amour sacré, méprisa de cette hauteur les tourments et les promesses du monde; conduite en présence des maîtres de la terre et des proconsuls, elle parut devant eux plus grande que ceux qui la jugeaient, et plus forte que ceux qui la frappaient. Et nous, misérables et lâches que nous sommes! qu'avons-nous à dire et à répondre en voyant de jeunes filles courir au royaume céleste à travers les glaives et les tenailles, nous que la superbe enfle d'orgueil, nous que l'ambition tourmente, nous que la volupté déshonore? Qu'avons-nous à opposer et à répondre pour excuser nos traîneries et nos défaites? Ah! si nous n'avons pas le courage de conquérir le ciel au milieu du sang et des larmes, rougissons au moins d'hésiter à suivre Jésus-Christ et sa loi dans la tranquillité de la paix. Aujourd'hui, Dieu ne dit à personne de

nous : « Tue au dedans de toi ces désirs coupables qui t'embrasent; » et nous sommes assez lâches pour ne pas résister aux entraînements de la chair pendant le temps du calme et de la sérénité. Qu'aurait-ce donc été s'il nous eût fallu dompter notre corps et les appréhensions de la douleur dans les jours des persécutions sanglantes, en affrontant le fer des bourreaux ? »

Et de plus, si nous considérons que nous tenons à ces héros par la même foi, quelquefois par le même pays, et fort souvent par le même nom, que de motifs encore pour nous animer par leurs exemples, et quel à-propos continuel de tous les ans et de tous les jours pour nous dire sans relâche : Je porte un nom illustre; je m'appelle Pierre, Paul, André, Sébastien, Maurice, Symphorien, Perpétue, Agathe, Félicité, Blandine. N'humilions pas de si nobles noms par une vie molle et sensuelle; ces noms-là sont des titres de noblesse. Or, noblesse oblige; eh bien! vivons, et s'il le faut, mourons et vainquons comme eux; c'est notre devoir, c'est notre gloire! *Cur non poteris quod isti et istæ?*

Tel est, dans les hommes de cœur et de foi, le résultat ordinaire de la lecture sérieuse de la vie des saints, surtout des combats des martyrs, surtout des martyrs fameux de l'antiquité. Donc, les offrir en spectacle dans un cadre resserré, c'est, ce me semble, faire du bien aux âmes, et c'est un à-propos chrétien toujours de saison.

Enfin, touchant ce que j'ai appelé l'opportunité de mes chants, dans lesquels j'ai donné, comme de raison, une vaste place au clergé de France, je voulais dire, en achevant mes préludes, quelque chose des attaques dont, depuis quelques années, l'Église Gallicane est l'objet, elle que des écrivains, ses enfants, s'évertuent à dire hostile à l'Église Romaine. Que ces deux mots suffisent : un prêtre, un homme illustre par son génie et ses talents, et d'une célébrité malheureuse pour lui-même et funeste pour son pays, commença cette guerre. Tout le monde sait à quoi ont abouti ses sorties véhémentes contre l'Église Gallicane, et ses dévouements excessifs et pleins de bruit envers l'Église Romaine; à un rugissement perpétuel contre toutes les autorités imaginables; et ce *croyant* d'une étrange sorte, ne croyant plus à rien, ni à Jésus-Christ, ni à l'Église, ni à l'univers, ni au sens commun, mais à lui seul, déchaîna sur toute l'Europe le

démon de la révolte, et il lui fut donné de voir les fruits de son œuvre.

Les admirateurs et les disciples de la grande voix pleine de magnificence, de tumulte et d'harmonie, la laissèrent aller toute seule en perdition. C'est une justice à leur rendre sans doute, et nous la leur rendons bien volontiers; toutefois, on est forcé de reconnaître à leur allure, et au ton de leurs discours et de leurs écrits, qu'il est resté à plusieurs une sorte de reflet du brillant et funeste soleil qui a ébloui et échauffé leur jeunesse, et quelque chose qui ressemble à un regret, à une douleur de cœur de ne voir plus ce sonore génie marcher à leur tête; et comme si l'Église Gallicane avait été la cause de la chute de cet ange superbe, on en garde contre elle une certaine rancune, qui se traduit en attaques permanentes de plus d'un genre de la part de prêtres et de laïques, qui la dénoncent sans cesse, à la face du monde entier, comme hostile à l'Église Romaine.

Aux accusateurs, aux détracteurs de l'Église Gallicane nous ne voulons opposer ni arguments, ni longs discours. Voici qui est plus décisif; nous leur disons en finissant : Si vous croyez ce que vous dites. vous n'avez ni raison, ni cœur, ni mémoire; si vous parvenez à le faire croire, vous êtes perturbateurs et coupables, vous êtes l'homme ennemi semeur de zizanie dans le champ du père de famille; car il n'y a pas encore soixante ans que l'Église de France ne discourait pas sur Rome, mais envoyait avec fermeté, et regardait avec attendrissement et admiration mourir en masse ces vingt-cinq mille prêtres emprisonnés, noyés, proscrits, guillotinés, massacrés à cause du schisme qu'ils avaient en horreur, et de leur amour pour le Pontife Romain. L'Église de France a donc sujet d'être justement indignée en regardant en face ces Français qui se sont faits, sans nulle provocation, ses ennemis et ses calomniateurs, et essuyant de son noble front la sueur et le sang de ses martyrs de 91, de 92, de 93. de 94, de 95, de 96, de 97, de 98 et de 99, elle a droit de leur dire, en leur indiquant d'un geste le vaste pays de France, et d'autres même : « Moi rebelle! moi ennemie de Rome! Mais voyez donc tous ces morts d'Israël, qui sont mes prêtres et mes enfants; voyez mes mains et mes pieds et toutes mes cicatrices. Mon dévouement envers l'Église Romaine n'est point écrit avec de l'encre, mais avec mon sang. Mon amour filial pour elle

est gravé en caractères sanglants dans mes mains et sur mes pieds : non, ce que vous dites n'est pas vrai; ce que vous faites n'est ni chrétien, ni français! *Vide manus meas et pedes meos... in manibus meis descripsi te.*

Et cette héroïque Église Gallicane, dans l'excès de son étonnement et de sa douleur, toujours indiquant du doigt toute la terre de France et d'autres plages où reposent entassés les restes bénis de ses nombreux martyrs, les yeux au ciel, et d'une voix voilée, continue en s'appropriant des paroles de Job : « On m'a fait plaie sur plaie, j'ai été livrée entre les mains des impies, les entrailles et le sang de mes enfants ont été répandus sur la terre. O terre! ne bois pas, ne cache pas mon sang; qu'il reparaisse et bouillonne à ta surface, en témoignage de ce que j'ai souffert, et qu'il en redise la cause. Que le témoin de mon innocence qui est dans le ciel prenne ma défense, car mes amis, ou plutôt ceux qui devraient l'être, se répandent en paroles injurieuses contre moi. Non, ce qu'ils disent n'est pas vrai, ce qu'ils font n'est ni chrétien ni français. —*Facies mea intumuit a fletu... hæc passus sum absque iniquitate manus meæ. cum haberem mundas ad Deum preces... terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniat in te locum latendi clamor meus... verbosi amici mei; ad Deum stillat oculus meus.* (Job 16, 17).

Les hommes d'âge, les esprits sérieux, tous ceux qui aiment sincèrement l'Église, ne voient pas sans tristesse ni sans inquiétude ces débats, ces cliquetis de disputes, ou plutôt, d'attaques, auxquels l'Église Gallicane n'a pas donné de sujet légitime, puisque les anciens du clergé, tout occupés du ministère ecclésiastique et du bien réel des âmes, avaient laissé dans un silence complet des opinions qu'il eût été si raisonnable d'y laisser toujours. On les a réveillées avec une acrimonie violente du côté des agresseurs.

Jusqu'ici l'Église de France, qu'on prétendait être une lionne hardie et aimant la guerre, a montré, ce me semble, une patience à toute épreuve. Dieu veuille que cela continue! Toutefois quand je pense au caractère français, qui n'est pas des plus endurants, surtout lorsqu'il est question d'outrages gratuits, dont il n'a pas songé à se faire provocateur, et spécialement lorsque ces outrages lui viennent de compatriotes qui allument la guerre, et qui la poussent sans ménagement et sans mission, j'ai peur; et je dis : Fasse le Ciel

que cette Église de France, maltraitée sans merci, et que la main du premier venu peut vexer impunément, et vexe autant que bon lui semble, comme une brebis timide, fasse le Ciel, dis-je, qu'elle continue d'être ce qu'elle a été dans tous les temps, et ce qu'elle a si héroïquement prouvé à la fin du siècle dernier (et elle le sera), c'est-à-dire, la fille la plus soumise toujours, et la plus dévouée de l'Église maîtresse, de l'Église romaine, répéterai-je encore avec Bossuet, « Église mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres, et d'où part le rayon du gouvernement, chaire principale, chaire unique, en laquelle seule tous gardent l'unité. »

Et maintenant, je laisse ces observations et ces remarques qui ne sont peut-être pas inopportunes, et courant au *Colisée* de la Rome des Césars, et vers tous les champs de bataille des *Martyrs*, je contemple avec des transports d'admiration cet immense et immortel panorama des combats et des triomphes des géants de l'Église, et je m'écrie avec le Prophète royal : « Lève-toi, ma lyre, levons-nous vivement, ô ma harpe, et chantons ces héros pleins de gloire, nos modèles et nos pères : *Exurge, gloria mea, exurge, psalterium et cithara; exurgam diluculo... Laudemus viros gloriosos parentes nostros.* » (Ps. LVI, 9. — *Eccli.* XLIV, 1).

ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
59	13	l'an 72	l'an 721.
63	25	Alilipilus	Alipilus.
98	14	magnifique Adrien	héroïque Adrien.
99	21	il leur paraît	il lui paraît.
125	16	qui spsrant	qui sperant.
165	22	joie et douleur	joie et douceur.
183	6	et j'essaierais	et j'essaîrais.
184	2	ornent ton front	orne ton front,
221	4	auprès de votre maître	auprès de votre maître?
239	6	en paiement	en paîment.
243	13, 14, 15, 16	lisez à la place les quatre vers suivants :	

« Des champs chargés d'épis, des provinces paisibles,
» La victoire et la paix, des juges inflexibles,
» De courageux soldats, d'habiles généraux :
» Voilà nos trahisons, et voilà nos complots ! »

249		A cœur des chefs	Au cœur des chefs.
279	3e	Un vers a été oublié, lisez donc :	

« Qui trahit une fois peut bien trahir encore :
» Le traître est un fléau que tout le monde abhorre. »

296	avant dernière	il dira	il te dira.
362	2e vers	oui, rien	ou rien.
392	43	CXXXIII, 4	C. XIII, 4.
443	14	il n'y a plus	non, pour vous il n'est plus.
478-9	Ve strophe	après le 1er vers : Au milieu d'un peuple, etc., etc., ajoutez celui-ci :	

Comme des agneaux sans défense,

483	7	retentissai	retentissait.
488	avant dernière	il parlai	il parlait.
525	1	au Dieu et au roi	à Dieu et au roi.
536	39	le 24 juillet	le 28 juillet.
551	17	il revient	et revient.
569	36	et rien	et que rien.
591	18	Le vin de la terreur, la saveur de la mort	La saveur de la mort, le vin de la terreur.

LES

MARTYRS

DES PREMIERS SIÈCLES.

LA CROIX

I

L'Etendard conquérant du Roi des rois sillonne,
Éclaire et parfume les airs.
De ses ailes de flamme il protége et couronne
Tous les peuples de l'univers.
Le soldat du fer de sa lance
Ouvre le cœur pur et divin,
D'où le salut à flots s'élance
Pour délivrer le genre humain.

A la Croix amour et victoire!
Elle apaise le Dieu des dieux,
Nous rend le bonheur et la gloire,
Et sur la terre et dans les cieux.

II

O Croix, du sang divin de mon Maître parée,
O Croix, témoin de sa douleur,
O Croix, toi son école et sa chaire sacrée,
Autel du sacrificateur,
Tribunal du Juge Suprême,
Char et lit du meilleur des rois,

Où je suis né du Dieu qui m'aime,
Salut à toi, puissante Croix!

III

Ici ne brillent pas les armes menaçantes,
Ni chefs, ni soldats en fureur;
L'on ne voit ni les fers, ni les chaînes pressantes,
Ni les prisons, ni la terreur.
Le triomphateur plein de grâce
Ne frappe pas, non, mais il meurt
Pour sauver toute notre race,
Qu'il enchaîne à son char vainqueur.

IV

« Je jette autour de moi les yeux dans l'étendue,
Dit le héros : pas un soldat!...
Nul ne porte avec moi la fureur éperdue
Du plus implacable combat.
Le sang à flots coule et ruisselle,
Il couvre tous mes vêtements...
C'est le mien... L'ennemi chancelle...
Il meurt... Je sauve mes enfants! »

V

Écoutez Jésus-Christ, Dieu vainqueur et victime,
Et le roi pasteur d'Éphrata,
Nous raconter tous deux dans un hymne sublime
Les merveilles du Golgotha.
Je prête une oreille extatique
A tes cris, Dieu mourant et bon,
Aussi bien qu'au chant prophétique
Du cygne inspiré du Cédron.

VI

« Pourquoi, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi donc ton oreille
Se ferme-t-elle à mes accents?

Jour et nuit je ressemble à la garde qui veille
Sur les remparts au bruit des vents.
Seras-tu toujours implacable,
Ainsi qu'un terrible lion,
Parce qu'aux hommes secourable
Je me suis fait leur caution?

VII

Que suis-je, qu'un rebut, et moins qu'un ver de terre?
Le jouet d'un peuple en fureur?
Chacun branlant la tête, en me voyant, profère
Des mots suivis d'un ris moqueur.
Ils disent tous : Ses espérances
Sont dans le Dieu qu'il a servi.
Eh bien, aux coups de nos vengeances
Que ce Dieu l'arrache aujourd'hui!

VIII

Dès le sein de ma mère, ô Dieu, ta main aimante
M'a sans relâche protégé;
Et tu me laisserais à la rage écumante
Des flots où je suis submergé!
Accours, défends-moi, le temps presse!
Frappe celui qui me poursuit.
Rends-moi ta première tendresse;
Je n'ai que toi seul pour appui!

IX

Ils m'ont environné dans leur fureur atroce,
Tels que des taureaux mugissants;
Ils ont fondu sur moi dans leur haine féroce
Comme des tigres rugissants.
Sur le sol de la boucherie
Tombe égorgé le jeune agneau;
De même sous leurs coups, ma vie
Avec mon sang fuit comme l'eau.

X

La cire qui se fond devant la flamme ardente
S'en va coulante et disparaît;
Ainsi je sens partir mon âme défaillante,
Et mon œil s'éteint tout à fait.
Comme des branches arrachées,
Mes os sont détachés, contus,
Et pareils aux feuilles séchées
Des bois par l'aquilon battus.

XI

En vase l'ouvrier forme la molle argile
Que raidit l'ardeur des creusets;
Ainsi ma langue en feu comme un tison vacille,
Sèche ardente sous mon palais;
Et par la main de ta colère
Je suis brisé comme un roseau;
Tu me pousses dans la poussière
Et l'obscurité du tombeau.

XII

Ils ont fixé sur moi les dents de leur furie,
Ainsi que des chiens acharnés
Sur le cerf abattu par la flèche aguerrie
De mille chasseurs déchaînés.
Leur œil, leur langue, sans mesures,
Mêlent au venin de l'aspic
Dans mes innombrables blessures
Le feu mortel du basilic.

XIII

Ils ont percé mes pieds, et dans mes mains saignantes,
A l'aide de leur lourd marteau,

Ils ont fait pénétrer des pointes déchirantes
Pour m'attacher à leur poteau.
Avec des yeux louches d'hyènes
Je les ai vus compter mes os,
Tandis que de toutes mes veines
Le sang ruisselait à grands flots.

XIV

Des soldats qui riaient la troupe affreuse, avide,
Partage mes habits sanglants,
Et jette sur ma robe, encor de pleurs humide,
Du sort les dés prompts et roulants.
Une ardente soif me consume ;
L'apaiseront-ils par du miel ?
Non ! mais par l'horrible amertume
De l'âcre vinaigre et du fiel !

XV

O Dieu, délivre-moi des coups de leur framée,
Souviens-toi que je suis ton Fils.
Si mon âme t'est chère, aux mains de cette armée
Arrache ses derniers débris.
Oh ! rends-la-moi ! rends-moi la vie !
Et je chanterai tes bontés,
Ton nom dans la foule ravie
De tous mes frères transportés.

XVI

O vous qui craignez Dieu, comprenez qu'il est père,
Qu'il est tout-puissant et tout bon ;
Qu'il n'a jamais fermé l'oreille à la prière
Du malheur, invoquant son nom.
Dans l'innumérable assemblée
Des peuples de tout l'univers,
Ma gloire sera signalée
Partout, jusqu'au delà des mers.

XVII

De mes rudes travaux, de mon obéissance
Tel sera le couronnement;
Les peuples empressés viendront en nombre immense
Croire, et m'adorer en m'aimant.
Le pauvre et le riche à ma table,
En s'asseyant tous à la fois,
Mangeront le pain délectable
Qui fait les délices des rois.

XVIII

Oui, parce que ce Dieu, victime des victimes,
Est mis au rang des malfaiteurs,
Parce qu'il a souffert, qu'il est mort pour nos crimes,
En priant pour les transgresseurs,
Le Ciel lui donne en héritage
Le monde, que son bras vainqueur
A délivré de l'esclavage
De l'antique dominateur.

XIX

Voyez-vous accourir des confins de la terre,
Pareils à de vastes troupeaux,
Les nations, les rois, le front dans la poussière,
Et prosternés sous leurs manteaux ?
Les reines avec allégresse
S'empressant sur les pas des rois,
Lui donneront éclat, richesse,
Amour, et temples à la fois.

XX

Il l'a dit : les mortels boiront dans son calice
La vie et l'immortalité;
Leur corps participant au pain du sacrifice
Brillera dans l'éternité.

Son règne sans nulles limites,
Ni pour les lieux, ni pour les temps,
Verra partout de saints lévites
Porter ses étendards flottants.

XXI

Ils diront : O mortels, enfants de notre race,
Vivez pour Dieu, suivez sa loi.
Comme nous, à jamais que vos enfants en masse,
Peuples, le retiennent pour roi !
Il est la paix et la victoire,
La justice et la sainteté.
Pour qui le sert, il est la gloire
Ici, puis dans l'éternité. »

XXII

Mon cœur a débordé... ma lyre bienheureuse
A dit le Maître et l'étendard.
Ma langue devançait la plume impétueuse
Qui court sur la page au hasard.
Mon cœur est au Dieu du Calvaire ;
Oui, mes chants sont au Roi des rois :
Il est mon modèle et mon père ;
Il est tout pour moi sur la Croix.

XXIII

Et maintenant, Martyrs, pleins d'une sainte audace,
Levez-vous, volez aux combats.
La gloire vous attend sur la sanglante trace
Du Dieu qui conduit ses soldats.
Craignez-vous le fer qui moissonne,
Ou bien le lion qui rugit ?
Dieu vous soutient, Dieu vous couronne ;
On peut tout avec Jésus-Christ.

NOTES

SUR LA CROIX.

Ayant dessein de célébrer les Martyrs en chantant leurs épreuves, leurs tourments et leurs triomphes, il m'a semblé juste et raisonnable de commencer par rendre hommage à la Croix, par laquelle Jésus-Christ a sauvé le monde ; et par adorer avec amour le Dieu des Martyrs, en même temps leur modèle, leur force et leur couronne.

LA CROIX.

Le supplice de la croix était en usage chez tous les peuples de l'antiquité. Les Égyptiens, les Perses, les Juifs, les Romains crucifiaient. Partout la croix torturait les hommes et surtout les esclaves. A Rome et dans tout l'Empire, il n'était pas permis d'attacher à la croix un citoyen romain. Ce fut un des crimes reprochés à Verrès par Cicéron.

Tout le monde connaît cette preuve révoltante de la férocité romaine envers les Juifs au siége de Jérusalem, pendant lequel Titus (ces délices du genre humain !) fit crucifier cinq cents Juifs par jour ; et l'on ne mit fin à ces horreurs, que parce que le bois manqua pour les croix, aussi bien que l'espace pour les planter.

Auguste, dans la guerre de Sicile, fit crucifier six cents esclaves ; Tibère en fit autant à l'égard des prêtres du temple d'Isis.

L'histoire n'a pas oublié d'enregistrer la récréation que donna à soi-même et à ses maîtresses, pendant un repas préparé et pris sur un lieu élevé, *Alexandre Jannée*, roi des Juifs, en faisant mettre en croix sous leurs yeux huit cents Juifs ; et en présence de ces malheureux, il fit égorger leurs femmes et leurs enfants.

Personne n'ignore que, pour punir un soulèvement dans la Judée, Quintilius Varus fit crucifier deux mille Juifs. Voilà pour les Romains !

Alexandre le Grand, après la prise de Tyr, pour se venger de ce que le siége lui avait coûté, fit mettre en croix deux mille Tyriens. Voilà pour les Grecs !

Ce fut Constantin, après sa conversion et son triomphe, qui raya la croix du nombre des supplices pour l'honneur de Jésus-Christ et de sa religion.

Les formes de la croix étaient diverses. Quelquefois, c'était tout simplement un arbre ou un poteau, sur lequel, à l'aide de cordes ou de clous, on attachait le patient. Cette manière de crucifier avait des variantes terribles. Tantôt les patients

étaient attachés la tête en bas, tantôt ils étaient transpercés de part en part, de bas en haut. Tout le monde sait que cet horrible supplice était en usage chez les Turcs. C'est ainsi que mourut Soliman, l'assassin de Kléber.

Il y avait des croix, et cela était le plus ordinaire, sur lesquelles les bras des patients étaient déployés ; mais ces croix-là même avaient diverses formes : 1° ou bien elles étaient en forme d'X, ce que nous appelons croix de saint André ; 2° ou bien elles étaient en forme de béquille, ce que représente bien le T majuscule de nos caractères d'imprimerie : de cette façon elle avait trois extrémités ; 3° ou bien enfin elle avait au-dessus de la traverse une continuation plus ou moins élevée, toujours fort courte néanmoins, eu égard aux trois autres bouts. Cette croix avait donc quatre extrémités. C'est sur cette dernière espèce de croix qu'est mort Jésus-Christ. C'est sur une croix pareille que saint Pierre souffrit le martyre, avec cette différence terrible qu'il mourut la tête en bas. L'humble disciple ne s'estimait pas digne d'expirer dans la même position que Jésus-Christ : il demanda et obtint de ses bourreaux ce genre de supplice comme une faveur.

En commençant cette note, j'ai dit qu'on crucifiait ou plutôt qu'on attachait les patients à des arbres ou à des poteaux. Le supplice de la croix n'était qu'une sorte de variante de celui de la pendaison ; je crois donc devoir en dire ici quelques mots avant d'entrer dans l'examen plus détaillé du tourment de la croix proprement dit.

L'usage des pieux et des poteaux était très-ordinaire chez les persécuteurs dans les supplices des chrétiens. On y attachait ces héros après les avoir dépouillés de leurs vêtements. On les y liait avec des cordes, souvent on les y clouait ; et puis on les déchirait sans pitié avec des peignes, des crocs et des ongles de fer, espèce de longues tenailles à plusieurs dents qui s'engrenaient les unes dans les autres, et qui entraient dans les chairs, inévitablement arrachées par la traction violente des bourreaux. D'autres fois on les frappait avec des lanières et des fouets armés d'osselets ou de balles de plomb ; on les exposait à la voracité des bêtes ; attachés à leurs poteaux, on leur arrachait les dents et la langue, on leur crevait les yeux ; aux femmes, on coupait les mamelles ; on les dépouillait vivants de leur peau, on leur enlevait des tranches de chair ; enfin, on les y accablait de toutes sortes d'atrocités (1).

---

(1) Pour donner une idée complète du système de pendaison employé dans les persécutions contre les chrétiens et les chrétiennes, je dois ajouter que souvent on les suspendait par les mains ou par une seule, ou par les deux pieds ou par un seul, la tête en bas, quelquefois enfin par les pouces seulement. Quand on les pendait par les mains, on leur attachait aux pieds des poids énormes. D'autres fois, pendu par une seule main, le patient avait en même temps un pied et une main violemment comprimés dans un cercle de fer et ramenés aux reins. Souvent les femmes étaient pendues par les cheveux, et toutes nues, parce que les païens savaient que la pudeur leur était plus chère que la vie, et que cette nudité leur était par conséquent le plus intolérable des supplices. Je ne dois pas oublier de dire que, sous la tête des martyrs pendus par les pieds, on allumait du feu, et que les bourreaux les frappaient en même temps à coups de maillet. D'autres fois on liait les bras du martyr en arrière, on le suspendait par là, en même temps qu'on lui chargeait le dos de pierres énormes, et qu'on lui tenait la bouche forcément ouverte par un coin de bois qu'on y maintenait.

Des martyrs ont été suspendus par chaque jambe à de grosses branches d'arbres réunies à vive force. Après l'assujettissement solide du patient aux deux branches, on coupait les cordes qui les retenaient, et en se séparant d'une manière brusque et violente, elles écartelaient le chrétien.

Je reviens à la croix proprement dite.

MANIÈRE DE CRUCIFIER.

Ce qui avait lieu avant, pendant et après le crucifiement.

Avant, il y avait la flagellation, et la conduite du patient.

1° La flagellation avait lieu, tantôt avec des verges, tantôt avec des fouets et des lanières. La plus humiliante était celle des fouets et des lanières : elle était particulière aux esclaves. On en exemptait les femmes et les personnes libres qui n'étaient soumises qu'aux verges. Les fouets étaient un supplice très-douloureux, et souvent les patients y trouvaient la mort par la violence des bourreaux. Au reste, cette violence était merveilleusement aidée par des os de bêtes et des morceaux de fer plus ou moins forts dont les fouets étaient armés.

Quels instruments furent employés dans la flagellation du Sauveur? L'Écriture ne s'explique pas là-dessus; elle dit simplement qu'il fut flagellé, selon le code criminel invariable des Romains. Mais à en juger par l'usage de ce peuple envers les gens qui n'étaient pas citoyens romains, et qu'ils méprisaient, il est plus que probable que Jésus-Christ fut frappé avec les terribles lanières dont je viens de parler.

La flagellation n'avait pas toujours lieu dans le même endroit, ni dans le même temps. Quelquefois c'était avant de conduire le condamné au lieu du crucifiement. Alors c'était dans la prison même, ou dans le prétoire, comme cela eut lieu pour Jésus-Christ; d'autres fois c'était pendant la marche, et cette méthode était la plus familière aux anciens. Lorsque la flagellation avait lieu avant la marche, l'homme était attaché à un poteau, ou à quelque colonne longue ou courte. Ainsi en fut-il de Jésus-Christ, quoique l'Évangile ne le dise pas : nous avons là-dessus une tradition uniforme et constante. Si la flagellation avait lieu pendant la conduite, on frappait le patient tandis qu'il marchait, comme au Colisée on flagellait les bestiaires, tandis qu'ils passaient dans les corridors ou avenues qui donnaient dans l'arène.

2° La conduite du condamné. Cette fatale conduite avait deux accompagnements terribles : 1° Le déshonneur, *ludibrium;* moqueries, huées, insultes. Ceux qui précédaient, et ceux qui suivaient, excités par les bourreaux qui criaient au plus fort, répétant sans cesse le crime du condamné, insultaient, outrageaient sans repos. 2° Le portement de l'instrument de mort. D'ordinaire le patient était forcé de porter lui-même sa croix, surtout lorsque à tort ou à raison il était chargé de la haine publique. C'est pourquoi, comme rien ne devait manquer à la fureur des Juifs contre Jésus-Christ, on lui fit porter sa croix et l'on exerça contre lui au grand complet le *ludibrium* de règle contre les grands scélérats, en le couvrant de huées, en le tirant et le frappant avec brutalité, ce qui explique bien ses diverses chutes sous la croix

---

D'autres, suspendus à leur croix, étaient enduits de miel et laissés ainsi au soleil exposés à toutes les piqûres des guêpes et autres mouches.

D'autres étaient pendus par un croc dans la gorge; d'autres, à des cordes fixées à des voûtes, et renvoyés violemment les uns contre les autres comme des balles. Le saint évêque Marc d'Aréthuse subit ce supplice, et les exécuteurs étaient les enfants des écoles qui se le renvoyaient les uns aux autres avec leurs poinçons à écrire.

que les âmes chrétiennes honorent, et auxquelles elles compatissent dans un exercice de piété en usage et plein de fruits de salut dans toute l'Église (1).

FIXATION DU PATIENT SUR LA CROIX.

Avant de fixer le condamné, on le dépouillait des vêtements qu'il portait. C'était l'usage à l'égard de tous les suppliciés : comme si la nature qui fait naître l'homme nu inspirait de le faire mourir dans le même état; nous voyons cela observé dans le crucifiement de Jésus-Christ. L'Évangéliste dit qu'après sa flagellation on lui remit ses habits pour le conduire au Calvaire; et il dit positivement qu'on les lui ôta pour le crucifier.

A qui appartenaient les vêtements des suppliciés? Autrefois, comme aujourd'hui, aux exécuteurs. Les soldats se partagèrent les habits du Sauveur.

Je ferai remarquer encore que chez les anciens, immédiatement avant le crucifiement, du moins de temps en temps, on faisait prendre au patient une certaine mixture, un certain breuvage mêlé de vin et de myrrhe. Pourquoi cette boisson aux condamnés? C'était, dit-on, pour que cette potion forte leur ôtât, par une sorte d'ivresse, le sentiment de la douleur. On donna ce breuvage à Jésus-Christ, dit l'Évangéliste, avant de l'attacher à sa croix. Seulement, parce que c'était lui, au lieu de vin c'était du vinaigre, ou tout au moins un vin fortement aigri. Il n'en voulut pas prendre.

Les crucifiés étaient donc attachés nus sur la croix; mais était-ce sur la croix couchée par terre, ou sur la croix dressée en l'air? Les bourreaux le faisaient tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Le martyr Pionius fut crucifié par terre. Les Japonais crucifiaient par terre. Cette manière de crucifier avait cela de particulier, outre les douleurs atroces de la poitrine dilatée outre mesure par le tiraillement des membres, eux-mêmes horriblement angoissés par la perforation d'outre en outre, de faire éprouver une agonie indicible lorsque le pied de la croix tombait dans l'excavation qui lui était préparée, et faisait ressentir des secousses désespérantes aggravées et renouvelées par chaque coup que les travailleurs donnaient sur les coins qui en assuraient la fixation.

Plus souvent la croix était dressée et consolidée avant le crucifiement. Les expressions même dont se servent les anciens en font foi, car ils disent : monter, faire monter sur la croix : *ascendere, salire in crucem;* et même cela ne pouvait pas être autrement, lorsque, comme il arrivait de temps en temps, le crucifié était attaché au corps et aux branches d'un arbre vivant; sans doute qu'on ne l'abattait pas pour le relever ensuite.

On attachait le patient avec des clous ou avec des cordes, souvent même avec les deux à la fois, plus ordinairement c'était avec des clous. Les cordes servaient à assu-

---

(1) N'est-ce pas un lugubre rapprochement à faire des terribles ressemblances entre les haines et les fureurs des hommes, que de rappeler ici la fin du maire de Paris, *Bailly?* Condamné à mort en 93, le peuple le promena dans le Champ-de-Mars, chargé de plusieurs pièces de la guillotine. On l'arrêtait à diverses places, on l'accablait d'outrages. Comme on voyait qu'il tremblait, un des misérables qui l'insultaient, lui dit : « Tu trembles, Bailly. » « Oui, répondit le vieillard avec douceur et dignité, oui, je tremble, mais c'est de froid. » C'était au mois de janvier. Enfin, le bourreau mit fin à son agonie en l'exécutant. Les hommes sont toujours les mêmes !

rer les membres, afin qu'ils ne se retirassent pas au moment du placement des clous; souvent aussi l'on passait des cordes sous les aisselles du condamné, et l'on maintenait ainsi fortement son corps, ce qui donnait toute aisance au bourreau pour son travail.

Une preuve irrécusable que la fixation par les clous était ordinaire, ressort de la découverte de la vraie Croix par l'impératrice Hélène. Cette princesse ayant fait creuser sur le mont du Calvaire, découvrit la Croix du Sauveur et celles des deux larrons; sa joie fut grande, mais toutefois accompagnée d'anxiété, parce que l'inscription était détachée. Elle ne pouvait plus savoir laquelle des trois était celle du Sauveur, et elle craignait de donner ses respects et son culte au gibet d'un malfaiteur. Alors un miracle, par l'attouchement de l'une des trois croix, dissipa tous ses doutes. Donc les trois crucifiés avaient été cloués; car si les deux larrons n'avaient été attachés qu'avec des cordes, comme on les représente assez ordinairement, l'inspection des extrémités des croix aurait suffi, sans qu'il eût été besoin de miracle pour déterminer quelle était parmi les trois croix celle du Sauveur.

Mais de combien de clous se servait-on pour le crucifiement? Les uns disent trois, les autres quatre. Le sentiment le plus répandu, c'est qu'on en employait quatre : un à chaque main et à chaque pied. Saint Grégoire de Tours raconte que l'impératrice Hélène, qui avait retrouvé les clous de la Croix du Sauveur, en avait fait attacher deux à la bride du cheval de bataille de l'empereur, comme sauvegarde dans les combats, et un autre à son casque pour la même fin; le quatrième avait été jeté par elle, par un mouvement de foi, dans la mer au milieu d'une tempête qui s'apaisa sur-le-champ. L'on ne peut pas être bien assuré sur le nombre des clous, parce que parfois les anciens en semaient le corps des condamnés, comme nous voyons saint Fuscien, saint Victorin et bien d'autres, retrouvés avec les clous qui les avaient percés.

On représente assez souvent une espèce de tablette ou de support fixé sur les croix sous les pieds du patient qui y sont cloués. Cela me semble une imagination de peintre et de sculpteur pour disposer mieux les pieds des christs qu'ils dessinent, car rien dans les anciens auteurs ne l'autorise. Seulement, et cela est d'autant plus digne de remarque qu'aucun tableau de crucifié ne le représente, et que cette pièce ajoutée à la croix est fondée en raison, c'est qu'il y avait à l'endroit des reins une espèce de cheville qui sortait du montant de la croix sur laquelle le patient était à cheval; et souvent par raffinement de cruauté, cette cheville était taillée en vive arête, et faisait l'effet d'une lame de couteau, ce qui occasionnait au crucifié des angoisses intolérables, violemment tiré qu'il était d'en haut et d'en bas par les clous des mains et des pieds et par le poids naturel du corps. C'est ce qui faisait dire à saint Justin, martyr, dans son Dialogue avec le juif Tryphon, que la croix a *cinq* extrémités ou cornes, une en haut, les deux extrémités transversales, le pied, et enfin la cheville de support.

Évidemment, Tertullien parle de cette espèce de sellette sur laquelle posait le milieu du corps du crucifié, quand il dit dans son livre contre les Gentils : « A nous, on réserve la croix avec ses antennes et son siége qui déborde. *Nobis tota crux imputatur cum antennâ et excessu sedilis.* » L'antenne, la vergue, c'est manifestement la grande traverse de la croix, et le siége qui ressort, la cheville dont nous parlons sur laquelle on mettait à cheval le condamné.

Dans son livre contre les Juifs, il parle d'un piquet qui sort du milieu du poteau de la croix : *è medio stipis palus.*

C'est de cette cheville tranchante que Saumaise explique ce mot d'un personnage de Sénèque : « Je suis content pourvu que j'aie la vie : conservez-la-moi, quand même je serais assis sur la croix tranchante (1). »

L'ÉCRITEAU.

On attachait à la croix du condamné un écriteau qui portait son nom, et qui faisait connaître le motif de son supplice. C'est ce que firent les Romains à l'égard de Jésus-Christ. Quelquefois, l'écriteau était porté par le patient lui-même (2), ou bien était porté devant lui par un bourreau, comme nous le voyons de saint Attale dans ses Actes. Le héraut, en même temps qu'il portait l'écriteau, criait le long du cirque qu'il parcourait en présence du peuple: *C'est ici Attale le chrétien*.

Nous lisons quelque chose de semblable, ou à peu près, dans l'histoire du schisme d'Angleterre par Sanders. Le jésuite *Campian*, du temps d'Élisabeth, fut conduit à la tour de Londres, après que, pour irriter la populace contre lui, on eut écrit en grosses lettres sur son chapeau cette inscription menteuse : *Campian, jésuite séditieux*.

Les écriteaux pour les criminels et leurs condamnations n'ont jamais cessé d'être en usage. Quand il y avait à Paris la peine d'exposition pour les coupables de certains délits, on les voyait, il n'y a pas encore longtemps, hissés sur un échafaud, liés à un poteau, et au haut de ce poteau une inscription en grosses lettres disait les noms et œuvres du condamné et sa peine ; car son exposition n'en était qu'une petite partie.

MORT DU CONDAMNÉ ET CE QUI LA SUIVAIT.

La mort, d'ordinaire, était lente, et par là même fort douloureuse, tant à cause de la grande dilatation de la poitrine et de l'extrême tension des membres, ce qui excitait une irritation violente dans tout l'intérieur, et par conséquent une grande soif, qu'à cause des douleurs atroces que faisaient ressentir les plaies des mains et des pieds déchirés par les clous, passés à force de coups de marteaux à travers ces parties d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus qu'aucune autre remplies de nerfs, de fibres, de tendons et de petits os; et aussi à cause des déchirures et contusions, produits de la flagellation renouvelée par le dépouillement du patient (3).

---

(1) Vita dum superest, bene est ;
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

(2) Voici un fait de l'expédition d'Égypte qui a de l'analogie avec l'usage des écriteaux pour les condamnés : On lit au tome 2, page 762 du *Mémorial de Sainte-Hélène* : « La peste, dit l'Empereur, la maladie et le fer des Arabes décimaient mes soldats. La terreur et l'épouvante commençaient à gagner... encore bien que les officiers de santé, en général, fissent bien leur devoir, plusieurs se montraient lâches et pusillanimes. De peur que la crainte ne gâgnât tous les autres, je sévis contre le plus timide ; il fut dégradé, et promené dans les rues d'Alexandrie, portant cet écriteau pendu à son cou : « *Il n'est pas Français, il a peur de la mort !* et tout le monde fut guéri de la crainte, du moins de ses effets. »

(3) Ceci me fait faire quelques observations sur nos christs sculptés, peints et gravés.

Le crucifié mourait d'inanition et par la perte de son sang qui ruisselait de toutes parts.

D'autres fois, il mourait par la dent des bêtes sauvages et par le bec des oiseaux de proie (1). Ceci est important à remarquer, parce que nous avons à en déduire qu'ordinairement les croix étaient peu élevées. Autrement, comment les loups, les chiens sauvages et autres bêtes carnassières à quatre pattes, auraient-ils pu atteindre les corps? Une autre remarque à faire sur le peu d'élévation des croix, c'est que si elles eussent été fort élevées, elles auraient été d'une pesanteur telle, que les patients n'auraient pas pu les porter, ni même les traîner; or cependant, le portement de l'instrument de mort, comme je l'ai déjà dit, était une partie du supplice du condamné.

Lorsque les bêtes ou les hommes n'abrégeaient pas la vie du crucifié, il vivait plus ou moins longtemps, selon ses forces naturelles. Saint André, pendant deux jours, enseigna, du haut de sa croix, le peuple qui l'entourait. — Victorin, crucifié

Fort souvent ce sont des *académies*, où les artistes font briller, si vous voulez, leur science du nu, mais rien davantage. Il est vrai que ce n'est pas chose facile que de présenter aux yeux du spectateur, de prime abord, sur le même visage l'expression d'une douleur et d'une souffrance sans mesure, avec la paix d'une résignation divine. De là résultent deux genres de christs opposés. Les uns sont la représentation de la détresse la plus complète . c'est l'homme aux abois ; c'est un mort vulgaire. Ce spectacle fait peine et fatigue la foi, qui y cherche en vain l'image de son Dieu. Les autres, pour échapper à ce défaut, sculptent, dessinent un crucifié, qui n'a pas l'air de souffrir, et qui est sur la croix étendu doucement comme sur un lit. C'est un autre défaut en opposition manifeste avec l'Ecriture, qui nous montre le Sauveur versant des larmes, poussant des cris, et le corps dans un tel état d'épuisement et de tiraillement, que ses ennemis pouvaient compter ses os. L'art doit donc unir, par un mélange indéfinissable, et peut-être impossible, sous les mêmes traits et du même coup de pinceau ou de ciseau, l'homme et le Dieu dans le sacrifice immensément douloureux et divinement volontaire de la croix.

Cela ferait désirer aux esprits, aux âmes d'intelligence et de foi, qu'un tel sujet ne fût jamais traité que par des maîtres éminents et chrétiens, dont le travail deviendrait le modèle nécessaire et exigé des artistes ordinaires. Malheureusement il n'en est pas ainsi; chacun fait son christ comme il l'entend, et bien souvent on ne nous donne que des compositions déplorables et dont souffre infiniment la vraie piété : ou bien c'est un corps d'une mollesse presque messéante; ou bien, ce qui ne vaut pas mieux, ce sont les membres forts et puissants d'un athlète musculeux surmonté d'une tête épaisse et grossière. Que les peintres et les sculpteurs évitent ces deux excès, qu'ils essaient de mettre dans leurs christs le noble et difficile mélange de la douleur de l'homme de distinction et de la sérénité du Dieu. Qu'ils montrent sur son corps divin, quoique avec réserve, les traces de son épuisement et de la fureur de ses ennemis; qu'ils se souviennent du christ sculpté de Michel-Ange, dans sa première manière; qu'ils dessinent le Sauveur mort, en s'inspirant de la foi et de la suavité des peintures de F. A. de Fiésole et de Lesueur. Leur œuvre alors sera plus qu'une peinture, c'est-à-dire qu'elle sera un ouvrage de poésie très-agréable à Dieu et infiniment utile à ceux qui ont la foi et même à ceux qui ne l'ont pas.

(1) Dans les cirques romains on attachait les martyrs à des pieux ou à des croix, afin que les bêtes pussent les manger tout à leur aise. — Nous lisons dans les Actes des premiers martyrs de Lyon pendant la persécution de Marc-Aurèle : « Blandine fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes. Comme elle avait les bras étendus, cette attitude de leur sœur rappelait aux autres martyrs l'image du Sauveur crucifié et leur inspirait un nouveau courage... Elle resta ainsi exposée aux bêtes. Pas une seule ne voulut la toucher, c'est pourquoi on la délia. Elle fut ramenée en prison et réservée pour un autre combat. »

sous Nerva, les pieds en haut et la tête en bas, vécut trois jours dans cette effroyable position.

L'histoire profane nous raconte là-dessus des choses presque incroyables. Justin nous dit que Bomilcar, crucifié au milieu de la place publique à Carthage, se mit à reprocher, d'une voix ferme et très-longuement, leurs cruautés à ses concitoyens, et à condamner, comme du haut d'un tribunal, les crimes des Carthaginois.

Sénèque parle de certains forcenés qui, du haut des croix auxquelles ils étaient cloués, jetaient force injures et railleries à la multitude.

Il est fait mention, dans les histoires, de plusieurs crucifiés détachés du gibet par l'ordre du prince ou du magistrat, et qui continuèrent à vivre.

J'ai dit un mot du déchirement des crucifiés par les bêtes. Il est plus d'une fois fait mention, dans les sentences des juges, de cette aggravation de peine, et Apulée parle des chiens et des vautours qui répandaient et traînaient à terre les entrailles fumantes des condamnés.

Quelquefois on frappait le crucifié d'un coup de lance. Il y en a des exemples fréquents parmi les martyrs anciens et modernes, du Japon, par exemple. Jésus-Christ lui-même fut frappé d'un coup de lance. Pourquoi ? Parce que les soldats voulurent s'assurer par là de sa mort.

Le brisement des jambes n'était pas un accompagnement nécessaire du crucifiement. Ce supplice était d'ordinaire distingué de celui de la croix. C'était la méthode régulière des tribunaux contre les esclaves et les gens de la lie du peuple, que de les condamner à avoir les jambes rompues. Seulement, lorsqu'on voulait accélérer la mort d'un crucifié qui n'en finissait pas, l'usage des Romains était de hâter sa fin en lui brisant les jambes. C'est ce qu'ils firent aux deux voleurs attachés à côté de Jésus-Christ. Ils ne le firent pas au Sauveur, parce qu'ils le virent déjà mort ; et ils accomplirent ainsi, sans le savoir, la prophétie qui l'avait annoncé : « Vous ne briserez aucun de ses os : *Os non comminuetis ex eo* (JOANN. XIX, 36).

Chez les anciens, les corps restaient attachés à la croix jusqu'à ce qu'ils s'en allassent en pourriture et se desséchassent, à moins que les membres n'eussent été dispersés par les bêtes. C'est à cette méthode des supplices des anciens, imitée du reste bien des siècles après à Montfaucon et ailleurs, où on laissait suspendus jusqu'à dessèchement et extinction les corps des criminels pour faire peur aux autres scélérats ; c'est, dis-je, à cet usage que fait allusion saint Théodore de Cyrène, quand il dit fièrement au tyran qui le menace de le faire pourrir suspendu en l'air : « Et que m'importe à moi de pourrir par terre, ou élevé en l'air et en plein vent ? »

Enfin, des sentinelles et des gardes veillaient auprès des suppliciés ; pourquoi ? Afin d'empêcher que les amis ou les parents ne vinssent enlever le corps et lui rendre les honneurs funèbres.

Un certain tribun militaire, dans la persécution Dioclétienne, a acquis de la célébrité sous ce rapport : « Cet homme donc, » dit Eusèbe, « *Max*, c'était son nom; cet homme, pire qu'une bête féroce, empêchait d'enterrer les saints après leur mort. Il faisait rester les corps sur la place où ils avaient été torturés, afin qu'ils devinssent la pâture des chiens et des autres bêtes; jour et nuit on montait la garde, de peur qu'on ne les enlevât. Ce *Max* avait sous ses ordres beaucoup de soldats qu'il relevait incessamment pour cette besogne. C'est pourquoi l'on rencontrait de tous côtés des membres humains épars, à demi dévorés ; au dehors et au dedans des villes, ce n'étaient que des entrailles gisantes, souillées de poussière et de boue, que des chairs déchirées, que des os à demi rongés ou tout à fait desséchés : spectacle horrible qui

finit par attendrir et affliger ceux mêmes qui avaient applaudi aux tourments des martyrs, reconnaissant qu'il était affreux et tout à fait contre nature de faire souffrir de telles indignités aux corps de ceux qui avaient suffisamment satisfait, selon eux, à la justice humaine, et à la gloire des dieux qu'ils avaient bravés, par les tourments endurés pendant leur vie. » *Hist. eccl.* l. VIII, c. 19.

J'achève cette longue note sur le supplice de la croix et sur l'acharnement des païens à suspendre et dilacérer de cent manières les chrétiens, laissant partout leurs membres et leurs chairs semés, par ce passage d'Eusèbe : « Une chose étonnante et véritablement miraculeuse, c'est que tandis que ces restes humains et sacrés gisaient de tous côtés misérablement dispersés, on a vu plus d'une fois, le ciel étant serein, pur et tranquille, tout d'un coup les colonnes et les édifices publics des villes se couvrir d'humidité et de gouttes qui ressemblaient à des larmes ; et les chemins et les rues, quoiqu'il ne plût pas le moins du monde, être humectés d'eau ; et l'on disait partout que la terre n'avait pu voir tant d'horreurs et tant d'impiétés sans en être attendrie, et que les pierres elles-mêmes pleuraient des attentats et des atrocités dont les hommes, qui les avaient commis, ne se repentaient pas. »

CULTE DE LA CROIX.

Il fut un temps où l'on fit beaucoup de bruit au sujet du culte envers la Croix et les images des saints ; on s'obstinait à dire que les catholiques étaient non-seulement superstitieux, mais même vraiment idolâtres à cause de leurs salutations, prosternements et invocations aux images des saints, et autres signes extérieurs du culte chrétien. Il y a longtemps que la science et le bon sens ont fait justice de ces accusations pleines d'ineptie et de mauvaise foi. On équivoquait sur les mots, l'on ne voulait pas écouter les réponses les plus péremptoires des catholiques, et on criait toujours comme s'ils n'avaient pas répondu.

Pour m'en tenir à la Croix seule qui m'occupe, que n'a-t-on pas dit et écrit contre l'*adoration* de la Croix, terme dont nous nous servons pour indiquer nos respects envers ce signe de notre salut, surtout dans les cérémonies sacrées du vendredi saint.

Mais, qui est-ce qui est assez borné parmi les plus obtus des chrétiens, pour ne pas savoir que nous ne prenons pas ce mot dans le même sens que lorsque nous nous en servons par rapport à Dieu et au culte d'adoration que nous ne rendons directement qu'à lui seul ? Ici l'adoration à la Croix ne veut dire qu'un signe respectueux de foi et d'hommage rendu à ce qui nous rappelle le mystère de la mort de Jésus-Christ, et en ce sens même notre adoration est tout à fait complète, non pas encore une fois envers un morceau de bois, ou d'ivoire, ou de bronze ; mais envers le Dieu bon qui nous a rachetés en mourant par le supplice de la croix ; c'est à Dieu que nous pensons, c'est Dieu que nous adorons.

Les signes ne disent parmi les hommes que ce qu'on veut leur faire dire. Chez les Orientaux beaucoup plus démonstratifs que nous, le signe ordinaire de respect, c'est le prosternement, même le front jusqu'à terre. En conclurez-vous qu'un habitant de Constantinople adore son sultan comme un Dieu ? Le musulman n'adore que Dieu. Ne fait-on pas des prosternements avant de baiser la mule du Pape ? Le Pape, est-ce Dieu pour nous ? Les empereurs, selon l'usage du temps des Carlovingiens, étaient salués par le prosternement et le baisement des pieds. Cela n'était pas du goût de Rollon, le jour qu'il faisait sa soumission à Charles, dans l'entrevue de Saint-Clair-sur-Epte,

en 912. Il dit à un de ses guerriers de prendre sa place pour ce sot cérémonial; ce que le fier Normand faisant de mauvaise grâce, il prit brusquement le pied royal et le leva si haut que le pauvre roi en tomba inopinément à la renverse, et Charles eut l'air de ne pas s'en apercevoir, tant il avait frayeur des Normands.

Le signe de la croix fait avec la main a eu de tout temps chez les chrétiens le même dessein que les images de la croix. C'est le signe transitoire par lequel nous nous remettons en esprit le souvenir de la passion et de la mort du Sauveur, source du salut du monde. Il faudrait n'avoir pas de bon sens pour trouver à redire au saint usage de ceux qui le font. Au reste, il n'y a que l'impiété qui s'en offusque, et que la légèreté qui en rie. Tout vrai chrétien le fait fréquemment et il fait bien; ce signe est de tradition apostolique. On l'employait, et on l'emploie, et on l'emploiera toujours dans les sacrements, dans le sacrifice de la Messe en souvenance du mystère de Jésus-Christ qui nous a tout donné par sa mort sur la croix. Les anciens chrétiens étaient bien autrement fidèles que nous à s'en fortifier. C'est que la pensée et l'amour de Jésus-Christ leur tenait bien plus au cœur qu'à nous. « A toutes nos actions, dit Tertullien, lorsque nous entrons ou sortons, lorsque nous prenons nos habits, que nous allons au bain, à table, au lit, que nous prenons un siége ou un flambeau, nous formons la croix sur notre front. Ces sortes de pratiques ne sont point commandées par une loi formelle de l'Écriture; mais la tradition les enseigne, la coutume les confirme, et la foi les observe. » (*De Cor. mil.* 4.)

Les chrétiens opposaient ce signe, vénérable à cause du souvenir qu'il rappelait, à toutes les superstitions des païens; et Dieu montrait à ses serviteurs combien cette pratique lui était agréable, puisqu'ils mettaient par là les démons en fuite, et déconcertaient tous leurs prestiges dans les cérémonies et les sacrifices des païens. Un jour Dioclétien était à un sacrifice à Nicomédie. Un des gens de sa suite qui était d'office auprès de l'empereur ce jour-là, étant chrétien, fit le signe de la croix; et voilà que tous les démons prennent la fuite, les aruspices ne connaissent plus rien aux entrailles des victimes. Ils ont beau immoler bêtes sur bêtes, c'est toujours même silence de la part de leurs viscères. Enfin, le chef des aruspices, soit qu'il eût vu le signe de la croix, soit qu'il soupçonnât quelque chrétien dans l'assemblée, dit que les oracles n'avaient pas lieu, parce que des profanes souillaient de leur présence les autels des dieux. A ces mots de Tagès, l'empereur entra dans une furieuse colère et jura que non-seulement ceux qui servaient à l'autel sacrifieraient, mais encore toute sa maison et tous les gens du Palais, et que ceux qui refuseraient de le faire seraient renvoyés. Bientôt sa colère s'apaisa, jusqu'à ce que Galérius revenant de l'armée en Bithynie pour y passer l'hiver, cette bête féroce finit par pousser le timide et vieil empereur à ouvrir, cette année, la grande et effroyable persécution qui porte le nom de Dioclétien et de grande ère des martyrs.

EXPOSITION DU PSAUME 21.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

Étudier la croix comme supplice chez les anciens, c'est une curiosité historique qui peut avoir son mérite, mais c'est trop peu pour le chrétien: pour lui c'est tout autre chose qu'un instrument de tourment, c'est le signe du salut, c'est l'emblème visible de l'amour de Dieu, qui a tant aimé le monde qu'il a livré son Fils à la mort à cause de nos crimes; la croix c'est pour nous comme Jésus-Christ même, en ce

sens qu'elle le tient, pour ainsi dire, pendant nuit et jour devant nos yeux, pour nous exciter à l'aimer, et à marcher vaillamment à sa suite en portant notre croix tous les jours. J'ai donc cru que je ne devais pas clore les notes sur l'hymne à la croix sans une exposition de l'admirable psaume 21 : véritable Évangile anticipé et parfaitement circonstancié de la passion du Sauveur, et des résultats de sa mort et de sa résurrection dans l'univers.

Dans cette pensée, je me suis tourné vers Bossuet, me rappelant que cet incomparable docteur, ce saint évêque avait commenté ce psaume au milieu des intervalles de demi-repos que lui laissaient de temps à autre les souffrances de sa dernière maladie. Ce travail, qui fut son dernier, a été le chant du cygne près de s'envoler dans les cieux.

Voici comment l'illustre malade parle lui-même dans le petit avertissement de cette exposition, imprimée fort peu de temps avant sa mort : « Je me souvenais d'avoir prêché il y a deux ans une explication du psaume 21, où j'avais démontré d'une manière sensible, à toute âme fidèle, la passion, le crucifiement, la résurrection de notre Sauveur, et sa gloire qui devait paraître dans la conversion des gentils.

» Je me sentais aussi sollicité, durant une convalescence qui ne me permettait pas tout à fait l'usage de mes réflexions, d'entretenir mon esprit de saintes pensées, et c'est ce qui a produit ce petit écrit.

» Dieu ayant mis dans le cœur de plusieurs personnes pieuses d'en demander des copies, on a eu plutôt fait de l'imprimer, et le voilà tel qu'il est sorti d'une étude qui n'a rien eu de pénible : qui sait si Dieu ne voudra pas se servir de cet exemple pour exciter des mains plus habiles à donner de pareils ouvrages à l'édification publique, et apprendre aux chrétiens... à poser solidement les principes de la foi, afin que la tentation venant peut-être dans la suite à s'élever par les discours des libertins, aussi remplis d'ignorance que d'inconsidération, elle se trouve heureusement prévenue par une doctrine établie sur la pierre, qui empêche non-seulement les orages et les tempêtes, mais encore qui déracine jusqu'aux moindres doutes ; et que nous marchions d'un pas ferme, comme ont fait nos pères, sur le fondement des prophètes et des apôtres. »

EXPLICATION LITTÉRALE DU PSAUME 21.

I

Remarques préliminaires, où l'on présuppose quelques vérités constantes.

Pour conduire les plus ignorants et les plus simples, pourvu seulement qu'ils soient attentifs à la parfaite intelligence de ce divin psaume, et de toute la prophétie qu'il renferme, je remarquerai avant toutes choses quelques vérités qui y prépareront les voies.

La première, que ce psaume est constamment de David, puisque de tout temps et dans tous les textes, dans l'hébreu comme dans les Septante, il est toujours intitulé : *Cantique de David.*

La seconde présupposition, c'est qu'il est familier aux prophètes de parler en la personne de celui dont ils annoncent les événements, et principalement de Jésus-Christ ; et c'est pourquoi cet eunuque si attaché à la lecture des saints Livres, lorsqu'il trouve ces mots dans Isaïe : « Il a été conduit à la mort comme une brebis... et il n'a pas ouvert la bouche ; » la première pensée qui lui vient, c'est de demander à

son interprète : Je vous prie, est-ce de lui-même que parle le prophète, ou de quelqu'autre ?

La troisième présupposition, c'est qu'il appartient à David plus qu'à tout autre de parler au nom de JÉSUS-CHRIST ; parce qu'il en est le père, la figure et le prophète.

C'est à peu près le raisonnement que fait l'apôtre saint Pierre, lorsque trouvant dans le psaume 15e ces mots prononcés en première personne : « J'avais toujours Dieu présent à mes yeux, parce qu'il est à ma droite pour me protéger ; vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre saint éprouve la corruption ; vous m'avez montré le chemin et le retour à la vie ; » après avoir observé que cette incorruptibilité et cette résurrection ne conviennent pas à David, il conclut que : « David étant prophète, et Dieu lui ayant promis d'établir quelqu'un de son sang sur son trône, a parlé dans sa prévoyance de la résurrection de Jésus-Christ. »

La quatrième présupposition, et la plus importante de toutes, est que nous avons une raison particulière d'attribuer ce psaume à Jésus-Christ, parce que lui-même étant à la croix se l'est appliqué ; qui ne respecterait un tel interprète, qui, arrosé de son sang, attaché à la croix, déchiré de plaies, et au milieu de ses tourments les plus cruels, pendant qu'il accomplit la prophétie, se l'applique en disant lui-même : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Il est vrai qu'il ne répète que ces premières paroles ; mais nous verrons bientôt qu'il ne le fait ainsi qu'à cause que dans le seul délaissement toutes les circonstances de sa passion sont renfermées, et à la fois tous les glorieux effets de sa mort.

II

On met aux fidèles la clef de la prophétie à la main.

J'appelle la clef et le dénouement de la prophétie les versets qui caractérisent Jésus-Christ crucifié, tels que sont ceux-ci, 17, 18 et 19 : « Ils ont percé mes mains et mes pieds ; on compterait tous mes os ; et encore : ils ont partagé mes vêtements, et ont jeté le sort sur ma robe. » J'appelle ces trois versets la clef de la prophétie, parce que tout le reste qui suit s'y rapporte, et en fait le singulier et le merveilleux ; n'y ayant rien de plus surprenant que de voir celui qui a dit qu'il était crucifié, et qui a marqué dans le partage de ses habits les circonstances précises de son crucifiement, dire, après, qu'il annoncera le nom de Dieu à ses frères, et qu'il convertira à la fois, non-seulement un grand nombre de Juifs, mais encore tous les gentils, selon les termes exprès de la prophétie (1).

Voici donc ce que j'appelle le dénouement de cet oracle prophétique. Le *Délaissé* de ce psaume est poussé jusqu'à la mort de la croix ; les soldats qui l'y avaient attaché et qui le gardaient, ont suivi leur proie. Comme ils l'avaient dépouillé pour le mettre en croix, ils regardaient aussi ses habits comme étant à eux ; ils les partagent, ils les jouent ; c'est là une circonstance de son crucifiement. On voit après qu'il ressuscite, puisqu'il raconte le nom de Dieu à ses frères ; et la conversion des gentils est la suite heureuse et prochaine de tous ces grands événements. Tout homme, où ces caractères ne se trouvent pas, n'est pas le *Délaissé* que nous cherchons.

Je pourrais encore ajouter que ce qui précède est comme un préparatoire à ces

---

(1) Il est sans doute inutile de rappeler que les *Gentils* signifie les *nations*, autres que le peuple de Dieu ; ce mot vient du latin *gens*, *gentis*, *nation*, *peuple*.

deux versets, parce que c'est là que le Prophète en veut venir, comme au dernier effet du délaissement.

Voilà donc ce que j'appelle la clef et le dénouement de la prophétie; parce que c'est un caractère particulier qui est relatif à tout le reste et qui détermine tout le psaume à Jésus-Christ seul.

Je passe quelques paragraphes scientifiques des présuppositions de Bossuet, avec sa traduction du psaume, selon saint Jérôme, et selon la Vulgate placée côte à côte, parce que ces sortes de discussions et d'observations, au fond, sont peu utiles pour le torrent des lecteurs qui ne s'y intéressent que fort médiocrement, s'ils ne les laissent pas tout à fait; et je pense qu'ils se mettent fort peu en peine d'une invention ridicule des Juifs pour esquiver ce qui regarde le percement des pieds et des mains; et de leur ténacité à appliquer ce psaume à David qui ne peut y être à peu près pour rien du tout, si tant est qu'il puisse y être pour quelque chose.

Je passe donc au 6e paragraphe.

VI

Explication du psaume, et sa division en deux parties.

Chargé des péchés du monde, Jésus-Christ, qui voulait nous faire sentir que ce divin psaume était tout à lui, depuis le premier mot jusqu'au dernier, le commença sur la croix avec un grand cri, pour nous apprendre à le continuer dans le même sens, et, pour ainsi dire, sur le même ton. Il poussa en son propre nom jusqu'au ciel, qui lui paraissait implacable, cette plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Les Évangélistes remarquent expressément cette violente clameur, lorsqu'ils disent qu'à « la neuvième heure, Jésus-Christ s'écria : Mon Dieu, mon Dieu ! » et le reste que nous venons de réciter. Saint Paul, dans l'épître aux Hébreux, joint les larmes à ces cris, et si Jésus a pleuré si amèrement sur la ruine prochaine de Jérusalem, s'il a pleuré Lazare mort, encore qu'il l'allât ressusciter, on doit bien croire qu'il n'aura pas épargné ses larmes sur la croix, où il déplorait les péchés et les misères du genre humain. Ce fut donc « avec un grand cri et beaucoup de larmes, » qu'il prononça ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Ces mots contenaient aussi en abrégé tout l'essentiel de son supplice dans le personnage qu'il faisait alors du pécheur, puisque la propre punition du pécheur, c'est d'être délaissé de Dieu, qu'il a quitté le premier, pour être livré à ses ennemis et à soi-même. Or, pour entendre comment Jésus-Christ, qui était la sainteté même, a pu devenir pécheur, il faut se souvenir avant toutes choses qu'il ne l'est pas devenu par une sainte fiction, mais selon la vérité de cette parole : « Dieu a mis sur lui l'iniquité de nous tous, » et encore : « il a porté nos péchés dans son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions à la justice ; » et encore : « celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous fussions faits en lui, justice de Dieu. »

Quiconque se rend caution, se rend véritablement débiteur. Jésus-Christ s'est obligé à nous acquitter, envers la justice de Dieu, en sorte qu'aucuns péchés ne sont remis que ceux dont il aura porté la peine ; ni aucuns pécheurs réconciliés, sinon ceux pour qui il aura, non-seulement répondu, mais encore payé la dette en toute rigueur de justice. Ainsi, il a exprimé tout le fond de son supplice, quand il a crié

avec tant de force : « Pourquoi m'avez-vous délaissé ? » Et ces paroles emportent qu'il va être livré à ses ennemis et à soi-même. Il est débiteur, il est tenu de tous les péchés du monde ; il est pécheur en ce sens très-véritable ; tous les péchés des hommes sont les siens ; il est victime pour le péché ; tout pénétré de péchés, péché lui-même, pour ainsi dire. Dieu ne voit plus en lui que le péché dont il s'est entièrement revêtu ; il ne peut plus le regarder que de l'œil d'un exacteur rigoureux, qui, selon l'ordre de la justice, lui redemande la dette dont il s'est chargé ; et dans cette vue, il ne lui est plus désormais qu'un objet d'horreur.

Il ne faut pas s'étonner si nous allons voir Jésus-Christ abandonné au dedans et au dehors à la cruauté de ses ennemis ; au dedans, à ses propres passions, dont il avait la vivacité et le sentiment, quoiqu'il n'en eût pas le désordre, c'est-à-dire à une tristesse mortelle, à ses frayeurs, à son épouvante incroyable, à une longue et accablante agonie, à une entière désolation, que nous pouvons bien appeler découragement, par rapport à ce courage sensible qui soutient l'âme parmi les souffrances. Telles sont les plaies de Jésus-Christ, bien plus rudes, et, pour ainsi dire, plus insupportables que celles de ses mains. Les Évangélistes les ont rapportées, et nous verrons que David ne les oublie pas, car il a tout vu, et il a aussi bien connu les circonstances du délaissement de Jésus-Christ que s'il avait été présent à toutes ses actions et à toutes ses paroles.

Mais quelque délaissé que soit le juste, il revient toujours à Dieu. Il semble que le Fils de Dieu soit poussé à bout ; mais ce n'est pas sans retour : il persiste à prier son Père, quoique son Père paraisse déterminé à sa perte ; mais bientôt il exauce sa prière, il lui rend la vie ; et en récompense de la soumission qu'il a pratiquée parmi les horreurs de son délaissement, il lui accorde, non-seulement la conversion de ses frères, mais encore celle des Gentils, l'établissement de l'Église, et l'exaltation de son nom par toute la terre.

C'est ce qu'exécute David dans ce psaume plutôt historique que prophétique ; tant sont précises les circonstances du crucifiement de Jésus-Christ, que Dieu lui montre en esprit, et tant sont fidèlement rapportées les suites glorieuses d'un délaissement si étrange ; c'est ce que nous allons voir plus expressément en pesant toutes les paroles de ce divin psaume.

Et comme Jésus-Christ y mêle sa mort douloureuse avec sa glorieuse résurrection, il faudrait, pour entrer dans son esprit, faire succéder au ton plaintif de Jérémie, qui seul a pu égaler les lamentations aux calamités, le ton triomphant de Moïse, lorsqu'après le passage de la mer Rouge, il a chanté Pharaon défait en sa personne, avec son armée ensevelie sous les eaux. Heureux ceux qui, en récitant ce divin psaume, se trouveront avec Jésus-Christ si saintement contristés et si divinement réjouis ? C'est tout le dessein de cette interprétation.

VII

Première partie du psaume où est exprimé le délaissement de Jésus-Christ.

2. « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé ? » On ne saurait trop remarquer que ce sont les propres paroles par où Jésus-Christ a commencé le psaume. Au reste, ce n'est pas ici une plainte comme on la peut faire dans l'approche d'un grand mal. Jésus-Christ *parle* sur la croix où il est effectivement enfoncé dans l'abîme des souffrances les plus accablantes ; et jamais le délaissement n'a été si

réel, ni poussé plus loin, puisqu'il l'a été jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, qui par une horreur naturelle faisait frémir en Jésus-Christ son humanité tout entière. « La voix de mon rugissement est bien éloigné de mon salut ; » c'est-à-dire, mes cris, quoique semblables par leur violence au rugissement du lion, n'avancent pas le salut que je demande, et rien ne me peut sauver de la croix ; Dieu demeure toujours inexorable sans se laisser adoucir par les cris de l'humanité désolée.

3. « Mon Dieu, je crierai pendant le jour, et vous ne m'écouterez point ; et la nuit je ne garderai point le silence. » L'état du délaissé est déplorable dans les approches de la mort ; il passe les jours et les nuits à réclamer le secours d'un Dieu irrité. Il n'obtient rien par ses cris ; et à la croix il se sent tellement délaissé de Dieu, qu'il n'ose plus l'appeler son Père, comme auparavant ; il ne le nomme que son Dieu : « Eli ! Eli ! Mon Dieu, mon Dieu ! » Ce n'est plus celui qui disait : « Mon Père, je sais que vous m'écoutez toujours; » c'est un Dieu offensé qui refuse de l'entendre, et il demeure destitué de toute assistance.

4. « Mais vous, ô saint, qui habitez (au milieu de nous) et qui êtes la louange d'Israël » (qui en faites le perpétuel sujet), c'est-à-dire vous qui demeurez au milieu de votre peuple, et qui faites le sujet perpétuel de ses louanges ; il ne cesse de célébrer vos miséricordes ; toutes les prières abordent à vous des extrémités de la terre et des mers les plus éloignées ; nos pères y ont eu recours, et ce n'a pas été inutilement ; et je suis le seul que vous ne voulez plus entendre ! C'est ce qu'il explique dans la suite, de la manière du monde la plus touchante.

5. « Nos pères se sont confiés en vous ; ils s'y sont confiés, et vous les avez sauvés. »

6. « Ils ont poussé leurs cris jusqu'à vous, et ils ont été sauvés ; ils ont mis en vous leur confiance, et ils n'ont point été confondus. »

7. « Mais pour moi, je suis un ver de terre et non pas un homme ; l'opprobre des hommes et le mépris (ou le rebut) du peuple. » Comme s'il eût dit : Notre père Abraham a réclamé votre secours, et vous avez livré entre ses mains les dépouilles des cinq rois qui avaient mis au pillage ses alliés, et qui enlevaient son neveu Loth. Notre père Isaac vous a réclamé, et vous l'avez délivré de l'oppression des rois et des peuples de la Palestine. Notre père Jacob vous a réclamé, et vous l'avez délivré, lui et sa famille, des mains de son beau-père Laban, et de son frère Esaü. Notre père Joseph a pareillement réclamé votre nom, et vous l'avez retiré de la prison pour le faire gouverneur de l'Egypte. Nos pères les Israélites ont poussé leurs cris vers vous, et vous les avez affranchis du joug de fer des Egyptiens, et de la tyrannie de Pharaon. Enfin, nul n'a imploré votre secours, qu'il n'ait ressenti des effets de votre bonté. Mais pour moi, dans ces jours de désolation et d'horreur, je ne suis plus considéré comme un homme ; on ne garde avec moi aucune mesure ; je ne suis qu'un ver de terre, qu'on croit pouvoir écraser impunément, et sans qu'il ait droit de se plaindre. Je suis l'opprobre des hommes, et vous les laissez tout entreprendre contre moi. Mon juge, même en reconnaissant mon innocence, ne laisse pas de m'envoyer à la croix, et de me sacrifier à sa politique, comme un sujet odieux, et qui n'est d'ailleurs d'aucun prix parmi les hommes. C'est ce qu'il va encore exprimer par les paroles suivantes :

8. « Tous ceux qui me voient se moquent de moi avec insulte : ils remuent leurs lèvres » (par un ris moqueur) : ils branlent la tête (d'une manière insultante). C'est ce qui fut accompli lorsque, par une dérision sanglante, « ceux qui passaient devant croix, blasphémaient contre lui, et branlaient la tête, en lui criant : « Toi qui détruis

le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même, » et le reste qui est rapporté par les Évangélistes.

9. « Il a eu recours au Seigneur; qu'il le sauve, qu'il le délivre, puisqu'il l'aime. » C'est le reproche que met David en la bouche des ennemis de Jésus-Christ. Nous ne lisons pas dans l'histoire de ce prince qu'on lui ait jamais fait un tel reproche; quoique nous y voyions tout au long les sanglants outrages et les imprécations d'un Séméi. Il n'y a que Jésus-Christ seul, en qui cette plainte ait un accomplissement littéral; car David ne fait autre chose, en cet endroit, que de rapporter en abrégé ce qu'ont écrit de Jésus-Christ les Évangélistes, savoir : « que les princes des prêtres se moquèrent aussi de lui avec les docteurs de la loi, et les sénateurs, en disant : Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui; il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu. »

Il faut ici remarquer en particulier ces paroles : « Qu'il le délivre, puisqu'il l'aime, » que David n'a pas oubliées, et qui contiennent tout l'essentiel du reproche qu'on fait à Jésus-Christ.

Dieu a permis que ce prophète ait vu en esprit toute la substance des blasphèmes que ces bouches impies vomissaient contre Jésus-Christ; mais le Saint-Esprit, qui a voulu que David les rapportât en abrégé, les a étendus plusieurs siècles avant Jésus-Christ dans le livre de la Sapience, qui fait prononcer ces paroles aux impies contre le juste : « Il se glorifie d'avoir Dieu pour père; voyons donc si ses discours sont véritables, et quelle sera l'issue de ses entreprises. S'il est vraiment le Fils de Dieu, Dieu saura bien le protéger, et le délivrer des mains de ses ennemis; » et le reste. C'est aussi ce que disaient les Juifs : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » Ils croyaient avoir forcé Dieu à le désavouer pour son Fils, et même ils lui font un crime de sa confiance. Dieu a voulu que les anciens justes, qui ont précédé Jésus-Christ, aient vu ces cruels reproches comme l'expiation de leurs crimes, et pour être leur consolation dans leurs souffrances.

Après avoir exprimé l'abandonnement de Jésus-Christ, en le comparant avec les Pères qui n'ont pas invoqué Dieu inutilement, David vient à Jésus-Christ même, et il remarque qu'il n'a pas toujours été traité avec cette dureté; c'est le sujet de ces paroles :

10. « Vous êtes néanmoins mon défenseur dès le sein de ma mère; ma confiance dès le temps que j'en suçais la mamelle. »

11. « Du sein de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras; dès le sein de ma mère, vous êtes mon Dieu. »

12. « Ne vous éloignez pas de moi, maintenant que la tribulation approche, et que je n'ai aucun secours. » Comme s'il eût dit : D'où vient ce changement? Vous ne m'avez pas toujours délaissé de la sorte. En effet, à peine était-il entré au monde, qu'il causa de la jalousie à des rois; et le vieil *Hérode le chercha pour le perdre*, mais Dieu ne le délaissa pas alors, et son ange lui fit trouver un asile dans l'Egypte. « Le même ange ne le rappela dans la terre d'Israël, qu'après la mort de ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant; car Hérode avait laissé des instructions contre lui dans sa famille; c'est pourquoi comme Archélaüs, son fils, régnait en Judée, l'ange prit soin de le soustraire à sa vue, et lui fit faire son séjour à Nazareth, qui n'était pas du royaume de ce prince. Qui jamais a reçu tant de marques dans son enfance de la protection divine, et qui fut jamais plus abandonné à la fin de sa vie?

Il veut donc ici qu'on observe distinctement qu'il n'est sorti du sein de sa mère,

que pour être comme déposé entre les bras de Dieu; et après le tendre souvenir de cette protection passée, il va entrer dans le récit de ses maux présents, où, comme il vient de le dire, à la lettre, il ne trouvait aucun secours, parce que « c'était l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres. »

Les ennemis de Jésus étaient tous les hypocrites et tous les méchants; de sorte que jamais haine ne fut plus envenimée, ni plus allumée que la leur; et c'est pourquoi il les représente sous ces affreuses figures :

13. « De jeunes taureaux m'ont environné, des taureaux robustes m'ont assiégé; » ce qui montre les dérisions sanglantes, les insultes et l'emportement dans les uns, avec une affreuse fureur et férocité dans les autres.

14. (Mes ennemis) « ont ouvert sur moi leur bouche (dévorante), comme un lion ravisseur et rugissant; » ce qui montre leurs déchirements et l'atrocité de leurs cris. Mais voyons l'état pitoyable où ils l'ont mis :

15. « J'ai été épanché comme l'eau, et tous mes os ont été séparés » (les uns des autres); mes chairs se sont fondues et atténuées; mon sang a coulé à terre comme celui des victimes; mes os ne tiennent plus les uns aux autres; j'ai été comme un squelette encore un peu animé, mais qui pourtant n'a plus qu'un souffle. C'est l'état de Jésus-Christ à la croix, que David commence pour ainsi dire à désigner, et qu'il représentera bientôt par des traits plus vifs, et par des termes propres et précis; mais écoutons auparavant la fin du verset :

« Mon cœur a été comme une cire fondue au milieu de mes entrailles. » C'est ce qu s'accomplit à la lettre en Jésus-Christ, quand il fut plongé dans la tristesse, qui lui fit dire, *mon âme est triste jusqu'à la mort ;* lorsqu'il tomba dans le trouble, qui lui fit dire, *mon âme est troublée*, et dans l'irrésolution marquée par ces paroles, *que dirai-je?* C'est qu'alors toutes les forces étant retirées dans le plus intime de l'âme, le reste fut livré à l'épouvante, *cœpit pavere :* « il commença à sentir de la faiblesse, à se laisser abattre, à se décourager, » jusque-là que dans ses frayeurs, « il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre, et il tomba en agonie, » dit saint Luc.

Ce n'est donc plus ce Jésus-Christ qui était transporté du désir de se plonger promptement pour notre salut dans ce baptême qui lui était préparé : « Je dois, disait-il, être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce que je l'accomplisse ! » Maintenant il semble vouloir reculer, et ne s'arracher à lui-même que par vive force le consentement qu'il donne aux ordres du Ciel. Tout le sensible est livré à la désolation et à la faiblesse; et ce n'est qu'un commandement absolu de la partie haute qui lui fait dire à la fin de sa prière : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre?*

Jésus-Christ dans sa passion paraissant comme un pécheur délaissé à lui-même, il convenait à cet état qu'il parût une espèce d'opposition entre sa volonté et celle de Dieu. David exprime en un mot tout ce grand mystère des faiblesses de Jésus-Christ et de son découragement, lorsqu'il lui fait dire, ainsi qu'on l'a récité dans le ỷ 15 : « Mon cœur s'est fondu et liquéfié au milieu de mes entrailles; » je ne me sens plus de courage, et je ne me trouve plus ni force, ni hardiesse, ni résolution, ni consistance. Suivons :

16. « Ma force s'est desséchée comme le têt d'un pot cassé; ma langue s'est attachée à mon palais; et vous m'avez réduit à la poussière de la mort. » Comme David nous va faire voir en termes formels Jésus-Christ attaché à la croix au ỷ. 17, et qu'il en a déjà ébauché le tableau dans le ỷ. 15, il n'a pas dû oublier le prodigieux

dessèchement qui doit arriver à ceux qui sont condamnés à ce supplice, dans un corps épuisé de sang, et des membres comme disloqués par une torture et suspension violente. De là vient la brûlante soif que David exprime par ces mots : « Ma langue s'est attachée à mon palais; » c'est peut-être le plus grand tourment des crucifiés et la plus certaine disposition à la mort. Jésus-Christ a voulu la ressentir, lorsqu'il s'écria : *Sitio, j'ai soif,* et rendit l'âme un moment après.

« Vous m'avez réduit à la poussière de la mort; » c'est-à-dire à la mort même; et si l'on veut, au tombeau, à la poussière, à la corruption, quant à la disposition, quoique non, quant à l'effet. Jésus-Christ devait naturellement être poussé jusque-là si Dieu ne l'eût voulu ressusciter, comme David le va exprimer dans un moment, et comme il l'avait déjà prédit ailleurs dans le psaume XVe, où il faut principalement remarquer ces paroles : « Vous ne permettrez point que votre saint voie la corruption; » comme s'il disait : Naturellement il devait éprouver la corruption, ainsi que les autres morts; mais vous ne l'avez pas permis; et au contraire, il vous a plu de me prévenir, en me montrant le chemin et le retour à la vie. C'est en cette sorte que David fait parler Jésus-Christ en cet endroit-là; et nous allons voir qu'il ne s'expliquera pas moins exactement en celui-ci; mais il faut auparavant le considérer attaché à la croix.

17. « Des veneurs m'ont environné. » Les Juifs étaient ces rudes veneurs, qui pressaient et poursuivaient Jésus-Christ avec d'horribles clameurs en s'écriant : « Crucifiez-le, crucifiez-le : *crucifige, crucifige eum.* »

« Le conseil des méchants m'a assiégé. » Il se plaint ici de la conjuration des Juifs et des Gentils pour sa perte; les premiers demandant qu'on le crucifiât, et les Romains l'ayant mis effectivement à la croix, qui était un supplice ordinaire parmi eux : « Ils ont percé mes mains et mes pieds. »

18. « Ils ont compté tous mes os; ils ont pris plaisir à me considérer en cet état. »

19. « Ils ont partagé mes vêtements entre eux, et ils ont jeté le sort sur ma robe. » A ce coup, il n'y a pas moyen de méconnaître Jésus-Christ; et pour exprimer son crucifiement, il n'y avait point de termes plus propres que ceux-ci : « Ils ont percé mes pieds et mes mains; » ni rien de plus expressif que ce dénombrement des os dans un corps décharné, et qui n'était plus qu'un squelette, pour signifier cette extension violente des membres suspendus, qui pesaient sur leurs plaies, et ne pouvaient, pour ainsi parler, que se disloquer eux-mêmes par leur propre poids.

Mais pesons en particulier les paroles du ỳ. 18. « Ils ont pris plaisir à me considérer dans cet état; » c'est-à-dire ils ont vu mes mains et mes pieds percés, ils ont vu mon corps étendu et mes os qu'on pouvait compter; ils m'ont vu exposé nu aux yeux du peuple et aux leurs; ils ont considéré attentivement ma nudité ignominieuse; et après m'avoir dépouillé, « ils ont partagé mes vêtements entre eux, et ont jeté le sort sur ma robe. » Il faut ici remarquer qu'il parlait de ceux-là mêmes qui ont percé ses mains et ses pieds; et cette circonstance des habits partagés n'est pas indifférente au crucifiement, car elle en fait voir une suite; et cette suite, c'est que les soldats qui l'ont mis en croix, où ils devaient le garder, et qui lui avaient ôté ses habits, les ont regardés comme leurs dépouilles, et les ont partagés, comme on fait ceux d'un homme mort, et qui n'a plus rien sur la terre.

Qu'on dise maintenant en quel endroit de la vie de David on peut placer des événements si précis? Quand est-ce qu'il a été mis en cet état de suspension violente? quand est-ce qu'il a vu jouer ses habits avec cette distinction de jeter le sort sur sa robe? quand est-ce, encore un coup, qu'il s'est vu dépouillé, et qu'il a vu

du haut d'une croix jouer ses habits à des soldats qui venaient de lui percer les mains et les pieds? Toute l'infidélité des hommes ne peut que demeurer court et avoir la bouche fermée en cet endroit du Psalmiste (1).

C'est ainsi que le *Délaissé* fut poussé à l'extrémité. Il est enfin à la croix, d'où, parmi les horreurs du dernier supplice, il voit partager ses habits; et après une si sanglante exécution il paraît qu'il ne reste aucune ressource à l'humanité désolée; mais il n'en est pas ainsi, au contraire, et c'est là que commencent les merveilles de Dieu dans la seconde partie de ce divin psaume.

VIII

Seconde partie du psaume. Jésus-Christ invoque Dieu de nouveau; à ce coup il est écouté, il ressuscite et convertit les Gentils.

Je rapporterai d'abord en abrégé ces merveilles de Dieu sur Jésus-Christ. Conduit au supplice de la croix, contre lequel il s'était tant récrié, il paraissait déchu de toute espérance; mais comme il s'était soumis, il retourne à Dieu par une nouvelle prière; et celui qui n'a pas été tiré de la croix demande d'être délivré des mains de ses ennemis, d'une manière plus haute, par sa glorieuse résurrection. A ce coup, il est écouté, il ressuscite; il se représente comme « racontant à ses frères la gloire de Dieu : *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* » Et les Juifs qui furent témoins de ses plaintes, lorsqu'il avait crié si haut à la croix : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé? » sont invités maintenant à reconnaître « que Dieu a exaucé ses vœux. » ℣. 24, 25. Aussitôt après on voit les Gentils coup sur coup « s'agréger à son Église, » ℣. 28... et par ses délaissements il entre dans la plénitude de sa gloire, comme il l'avait si souvent prédit, et comme tous les prophètes l'avaient attesté. C'est ce que nous allons voir verset à verset, et ce qu'on découvrira clairement pour peu qu'on soit attentif.

20. « Ne vous éloignez pas, Seigneur, vous qui êtes ma force, hâtez-vous de venir à mon secours. »

21. « Tirez mon âme de l'épée; délivrez ma vie de la violence des chiens. » (Mot à mot), « tirez mon unique de la main du chien. »

22. « Sauvez-moi de la gueule du lion, et exaucez-moi contre les cornes de la licorne. »

23. « Je raconterai votre nom à mes frères. » On connaît bien que par son *unique* il entend sa vie, son âme, comme la chose qui nous est uniquement chère. A l'égard de la licorne, je n'ai pas besoin de rechercher curieusement quel animal c'est; il me suffit qu'il en soit parlé dans les psaumes mêmes comme d'un animal cruel et furieux.

Mais pour entendre la suite de ces quatre versets, c'est ici que commence la seconde partie du psaume, parce que dès les premiers mots, si on y prend garde,

---

(1) Cet alinéa fait allusion au troisième paragraphe du travail de Bossuet qui a pour titre *On va au-devant de quelques objections*. J'ai cru devoir le supprimer dans ma transcription, parce qu'il est d'une science ardue, où il y a de l'hébreu, et présente des réponses à des imaginations juives tout à fait ridicules. J'ai pensé que le plus grand nombre des lecteurs n'y prendrait aucun intérêt, c'est pourquoi je l'ai passé sous silence. Au reste, on peut le voir aux Œuvres complètes de Bossuet, tome III, page 33.

David insinue la résurrection de Jésus-Christ. Car que lui servait après le dernier supplice de « tant hâter le secours de Dieu ? » Celui qui a dit : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, » et qui s'est représenté lui-même comme condamné et exécuté à mort, qu'a-t-il désormais à demander à Dieu, sinon de ressusciter et d'être glorifié ? Certainement on voit bien qu'il ne restait plus qu'à le tirer du tombeau et à défendre sa gloire contre les outrages des Juifs. Il a déjà été passé au fil de l'épée, qui signifie dans l'Ecriture une mort violente, comment peut-il être tiré autrement de l'épée qu'en ressuscitant? comment peut-on autrement le retirer de la gueule du lion, de la main du chien, et des cornes de la furieuse licorne, après que le lion l'a englouti, que le chien la dévoré, et que la licorne, pour ainsi parler, l'a mis en pièces; c'est-à-dire après que ses bourreaux l'ont déchiré comme par morceaux et lui ont ôté la vie ? Ainsi, cette seconde prière ne peut aboutir à autre chose, sinon à demander qu'après avoir été délaissé jusqu'à la mort de la croix, Dieu le ressuscite, *en arrêtant*, comme dit saint Pierre, « les douleurs de l'enfer, étant impossible qu'il y fut retenu. » C'est aussi ce que le Psalmiste exprime ici, en ajoutant aux autres versets le 23e, dont les paroles sont décisives pour la résurrection.

« Je raconterai votre nom à mes frères. » Ces paroles en elles-mêmes et détachées de tout le reste du discours, n'ont rien d'extraordinaire ; mais aussi, faut-il remarquer que celui qui s'est plaint « qu'on avait percé ses mains et ses pieds, » qui s'est vu dépouillé pour être attaché à la croix, et ses habits joués par les soldats qui l'y gardaient ; celui qui, par conséquent, s'est vu condamné et exécuté à mort, ainsi qu'il vient d'être dit, et a subi le dernier et le plus infâme de tous les supplices, c'est le même qui dit maintenant : « Je raconterai votre nom à mes frères; » par ce moyen tout le mystère est développé ; celui qui a été délaissé jusqu'à la mort de la croix, est le même qui a été exaucé pour être ramené à la vie, pour de nouveau glorifier Dieu parmi ses frères, et sa résurrection n'est pas moins clairement exprimée que sa mort.

Qu'on parcoure les quatre Evangélistes, et qu'on voie où Jésus-Christ a donné de sa propre bouche à ses Apôtres le nom de ses frères; on ne trouvera que le seul endroit où il ordonne aux Maries de leur annoncer sa résurrection : « Ne craignez point, leur dit-il, allez et annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; ils me verront là. » Saint Jean remarque aussi que cette parole qui annonce la résurrection est spécialement portée à Marie Madeleine, en cette manière : « Va trouver mes frères, et leur dis : Je vais monter à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu ; » où il explique distinctement la fraternité des Apôtres avec Jésus-Christ, comme elle peut convenir à de purs hommes.

Mais d'où vient que dans tous les Évangiles il ne se sert que cette fois seulement de cette expression : *Dites à mes frères?* si ce n'est que David ayant exprimé la résurrection de Jésus-Christ par ces mots : *Je raconterai votre nom à mes frères ;* le même Jésus-Christ a voulu nous faire entendre que lorsqu'il a dit, *dites à mes frères*, c'est précisément cette prophétie qu'il avait dessein d'accomplir. Si donc David lui fait dire au même verset : « Je vous louerai au milieu de l'Église ; » par l'Église où il loue le nom de Dieu, nous devons entendre l'assemblée des Apôtres, qui une fois *s'est augmentée*, comme dit saint Paul, *jusqu'à cinq cents frères et au delà*, à qui Jésus-Christ ressuscité a annoncé la gloire de son Père. Qui peut parler de cette sorte, sinon celui qui a dit dans l'Apocalypse : « J'ai été mort, et je suis vivant? »

Je ne veux pourtant point nier que la signification de ce mot *frères*, dans la prophétie de David ℣. 23, ne comprenne les Juifs, qui aussi étaient frères de Jésus-Christ, selon que dit saint Paul, que *Jésus-Christ est sorti d'eux ;* et à qui il a annoncé le nom de son Père par le ministère de ses Apôtres. Mais en ce sens Jésus-Christ est toujours regardé comme vivant, puisqu'il est regardé comme l'auteur véritable de la prédication des Apôtres, à cause qu'elle est faite, non-seulement par son ordre, mais encore par le Saint-Esprit, qu'il envoie actuellement du plus haut des cieux conformément à cette parole : « Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra point; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Aussi, l'envoi du Saint-Esprit est une preuve que Jésus-Christ est vivant; et même vivant dans les cieux, puisqu'il est par cet Esprit l'auteur de la prédication apostolique. Mais elle ne devait pas se borner aux Juifs ; et la gloire annoncée à ce peuple élu devait, bientôt après, être portée aux Gentils. C'est ce que David nous expliquera distinctement et par ordre, comme nous allons voir. Mais à présent il faut reprendre le texte.

24. « Louez le Seigneur, vous qui le craignez ; race de Jacob, glorifiez-le partout où vous êtes étendue ; craignez-le, ô vous tous qui composez la postérité d'Israël. »

25. « Parce qu'il n'a point méprisé, ni dédaigné la modestie (l'humilité, l'humble prière) du pauvre (du délaissé, du dépouillé); et il ne lui a point caché sa face; et quand il criait à lui, il l'a exaucé.

Quoi donc, celui qui se plaint avec tant de larmes de n'être pas exaucé, invite maintenant les Israélites, sous ces deux titres, *race de Jacob*, et *postérité d'Israel*, à rendre grâces à Dieu d'avoir exaucé sa prière? C'est visiblement que les choses sont changées ; le dépouillé, le Délaissé ne l'est plus : abandonné une fois à la mort, il est ressuscité à jamais, et il entre par ce moyen dans sa gloire. C'est ce qui devait être annoncé à toute la race d'Israël, selon les paroles du Psalmiste; c'est ce qui le fut en effet par cette déclaration de saint Pierre : « Sache toute la maison d'Israël, que Dieu a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié. »

Par ce moyen les Israëlites sont en effet invités, tant par David que par les Apôtres, à croire que le même qui a été délaissé était maintenant élevé au comble de la gloire, puisqu'il était *fait Seigneur et Christ*. Les Gentils viendront à leur tour; mais il fallait commencer par les Juifs, à qui le salut devait être premièrement annoncé! Or, voici ce qui devait encore arriver selon le Psalmiste :

26. « Ma louange sera devant vous dans la nombreuse, la grande Église; » (on y publiera la louange que je dois à votre immense bonté) pour m'avoir rendu « la gloire que j'avais devant vous avant la constitution du monde. » La grande, la nombreuse Église signifie naturellement la grande assemblée de tout le peuple; mais dans cet endroit du psaume, il y a une raison particulière d'employer ce terme, comme s'il disait : l'Église aura bientôt toute sa grandeur, quand elle aura enfermé dans son sein la gentilité convertie. Mais en attendant, il faut comprendre que l'Église de Jésus-Christ n'a commencé d'être vraiment nombreuse, même parmi les Juifs, qu'après son crucifiement, conformément à cette parole qu'il avait lui-même prononcée : « Lorsque vous aurez élevé de terre le Fils de l'homme, vous connaîtrez qui je suis; » car alors, dès la première prédication, trois mille hommes furent convertis, qui furent aussitôt après suivis de cinq mille autres, et saint Jacques dit à saint Paul : « Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs ont cru. »

Voilà donc parmi les Juifs une grande et nombreuse Église. Elle aura parmi les Gentils un bien autre accroissement, comme on va le voir ; mais il fallait, avant toutes choses, expliquer ce qui devait arriver aux Juifs ; et le voici :

« Je rendrai mes vœux en la présence de ceux qui craignent Dieu. » Il ne s'agit pas de David; c'est toujours le Crucifié et le ressuscité qui parle, c'est lui qui rend ses vœux. Rendre ses vœux, selon l'Écriture, c'est offrir à Dieu un sacrifice d'action de grâces ou d'Eucharistie, quand on a obtenu ce qu'on demandait; comme si Jésus-Christ crucifié et ressuscité eût dit : Je me suis dévoué moi-même pour le genre humain; j'ai fait vœu d'immoler ma vie pour le monde, afin d'en effacer les péchés; Dieu, qui avait déclaré « qu'il n'agréait point les holocaustes et les victimes pour le péché,» m'a reçu seul à la place de toutes les autres hosties; je me suis offert moi-même à la croix, et j'ai obtenu le salut des hommes. Que reste-t-il donc aujourd'hui, sinon que pour avoir obtenu l'effet de mes vœux, je lui offre le sacrifice qui soit principalement d'action de grâces? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ après sa résurrection; et parce que le propre de ce sacrifice est de se tourner en banquet sacré, le Prophète le désigne aussi par ce caractère.

27. « *Les pauvres* (mot à mot de l'hébreu, ceux qui sont doux et humbles de cœur) mangeront et seront rassasiés. Ceux qui cherchent le Seigneur le loueront; votre cœur vivra à jamais. » Il indique ici le sacrifice de l'Eucharistie, qui commença alors d'être célébré dans l'Eglise naissante en simplicité de cœur; et on sait que c'est Jésus-Christ qui le célèbre toujours, puisqu'il se fait, non-seulement en son nom, mais par ses propres paroles; comprenons donc que les *pauvres*, les humbles de cœur, *mangeront*. Que mangeront-ils, si ce n'est, selon la coutume, les chairs immolées dans le sacrifice de l'Eucharistie, qui sont en effet celles de Jésus-Christ, car il n'y a plus pour nous d'autre victime que celle-là? *Et ils seront rassasiés;* de quoi, sinon des opprobres, des souffrances de Jésus-Christ, et de ses humiliations. Mais ils ne doivent pas pour cela murmurer, ni se rebuter de ce sacrifice, puisque c'est par les opprobres de Jésus-Christ, que nous devons avoir part à sa vie et à sa gloire, et qu'en effet le psaume leur dit sous le nom de Jésus-Christ : *Vos cœurs* vivront aux siècles des siècles; et vous aurez part à la nourriture dont j'ai prononcé : « Qui me mange vivra pour moi, et il ne mourra jamais. »

28. « Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui, et toutes les familles des Gentils l'adoreront. »

29. « Parce que le règne appartient au Seigneur; et il dominera sur les Gentils.»

30. « Tous les riches et puissants de la terre ont mangé et adoré devant sa face; tous ceux qui se réduisent en poussière (tous les mortels) fléchiront le genou (devant lui).

La première et la plus ancienne connaissance du genre humain, est celle de la Divinité. L'idolâtrie répandue depuis tant de siècles par toute la terre, n'était autre chose qu'un long et profond oubli de Dieu. Rentrer dans cette connaissance, et revenir à soi-même après un si mortel assoupissement pour reconnaître Dieu qui nous a faits, c'est ce que David appelle s'en ressouvenir; il explique dans ces trois versets que ce devait être l'heureuse et prochaine suite du crucifiement de Jésus-Christ. C'est donc ici le dernier accroissement qui rend complète la grande Eglise, et lui donne son étendue tout entière. Jésus-Christ avait dit cette parole : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail, il faut que je les amène, et qu'il se fasse un seul bercail et un seul pasteur. » On sait qu'il entendait les Gentils, qui, unis aux Juifs convertis, composeront le grand bercail de l'Eglise catholique.

Mais pour accomplir cet ouvrage, il devait arriver deux choses : la première, le crucifiement de Jésus-Christ et sa résurrection; et la seconde, la conversion des Juifs qui devaient croire.

La première vérité est établie par la parole du Sauveur, à qui l'on vint dire près de sa fin, que quelques Gentils le voulaient voir; alors étendant sa vue sur la gentilité qui allait être convertie, il dit ces mots : « Si le grain de froment ne meurt en tombant à terre, il demeure seul; mais s'il meurt, il portera un grand fruit » Ce fruit n'était autre chose que la gentilité convertie ; ce qu'il confirme en disant : « Quant j'aurai été élevé de terre, c'est-à-dire crucifié, je tirerai tout à moi ; » et non-seulement ceux des Juifs qui auront été prédestinés à la vie éternelle, mais encore tous les Gentils tirés des extrémités du monde. Avant que de convertir les Gentils, Jésus-Christ devait mourir sur la croix; et saint Paul a prouvé par les Écritures, « qu'il serait le premier qui, ressuscité des morts, annoncerait la lumière aux Gentils. » Mais la seconde vérité n'est pas moins certaine, que les Gentils ne devaient être appelés à l'Evangile, qu'après qu'il aurait été prêché aux Juifs; et qu'un grand nombre l'aurait cru.

Il est admirable que David, non-seulement ait vu des choses si éloignées, mais encore qu'il les ait vues dans l'ordre qu'elles devaient arriver. Car il a vu, 1° le Crucifié avec ses mains et ses pieds percés, aussi bien qu'avec ses os comptés, et le partage de ses habits entre ses bourreaux. 2° Il l'a vu ressusciter et annoncer le nom de Dieu à ses frères, à commencer par les Juifs, et enfin finir par les Gentils, selon l'ordre de la prédestination éternelle, ainsi que nous l'avons montré distinctement.

Et remarquez qu'il ne dit pas que tous les Juifs doivent croire, mais seulement que la parole devait être adressée à toute la race d'Israël; et au contraire pour les Gentils, il dit clairement que toutes les nations, toutes les familles des Gentils se convertiraient, pour montrer que leur conversion actuelle et leur abord en foule dans l'Eglise devait être l'effet principal de la prédication de l'Evangile.

C'est ici la grande merveille, car qui ne s'étonnerait que les Gentils, depuis tant de siècles, plus sourds et plus muets que les idoles qu'ils servaient, et qui avaient si profondément oublié Dieu, qu'ils semblaient n'en avoir retenu le nom que pour le profaner, tout d'un coup se soient réveillés au nom de Jésus-Christ ressuscité, et qu'ils soient venus les uns sur les autres de toutes les parties du monde, comme pour composer la grande Eglise, qui était destinée au Sauveur du monde? C'est de quoi on ne peut jamais s'étonner assez, ni assez remercier celui qui a fait prédire ce grand événement par David, en la personne de Jésus-Christ, lorsqu'il n'y paraissait pas encore, ni du temps de David, ni tant de siècles après du temps de Jésus-Christ même, la moindre disposition, mais plutôt un éloignement extrême et prodigieux.

Au reste, on a pu voir que David parle deux fois du festin sacré; car après avoir dit ỳ. 27 : « Les *pauvres*, ceux qui sont doux et humbles de cœur, *mangeront* le pain de vie, » il dit encore ỳ. 30 : « Les riches et les puissants du monde, *pingues terræ*, » ont mangé et adoré ; » pour insinuer que les riches et même les rois de la terre viendront les derniers, et comme entraînés par les autres au banquet de Jésus-Christ.

31. Selon l'hébreu : « Son âme ne vivra pas. » Hébraïsme connu pour signifier sa personne, autrement dit : il perdra la vie.

Les Septante traduits par la Vulgate disent : « Son âme, ou mon âme vivra. » D'où vient cette différence? Ceux qui ont appris seulement les premiers éléments de la langue hébraïque savent qu'ici a différente leçon de l'hébreu ne vient que d'un trait qui fait le changement de personne, et d'une simple lettre qui aura échappé

dans l'exemplaire des Septante. Mais au fond si l'on prend la peine de se souvenir que celui dont il est écrit : « Mon âme vivra pour Dieu, » ayant dit auparavant qu'il était mort, ainsi que nous l'avons remarqué plus d'une fois, s'il vit à présent, c'est qu'il ressuscite. Aussi ne vit-il que pour Dieu, et, comme dit le saint Apôtre : « S'il est mort une fois, c'est pour le péché, et s'il vit maintenant, c'est pour Dieu. » La différence entre l'hébreu et les Septante ne change donc rien au sens du psaume.

32. « La postérité le servira dans la race suivante : on racontera (ses louanges) au Seigneur. » On les célébrera dans les assemblées solennelles du peuple de Dieu.

33. « Ils viendront et annonceront sa justice au peuple qui naîtra, et qu'il a fait. »

Voilà les trois derniers versets, où, encore que le Psalmiste change de personne, il les faut pourtant rapporter au même dont il est parlé dans tout le psaume, qui ne peut être, comme on a vu, que Jésus-Christ. C'est donc de lui qu'il est écrit : « Il perdra la vie et une longue postérité le servira. » C'est constamment Jésus-Christ à qui sa mort donnera une longue suite d'enfants. Et c'est la même chose qu'Isaïe prédit en ces mots : « S'il donne sa vie pour le péché, il verra une longue race, et la volonté du Seigneur sera disposée en sa main, » c'est-à-dire sera exécutée par sa puissance.

« Ils viendront, » ce sont les Apôtres; « et ils annonceront sa justice; » c'est celle de Jésus-Christ, « au peuple qui naîtra; » au peuple du Nouveau Testament, qui naîtra principalement parmi les Gentils par sa mort, et « qu'il a fait » en donnant sa vie.

C'est la fin de la prophétie selon l'hébreu, où les chrétiens ont l'avantage : premièrement, que s'il y a quelque verset qui puisse en quelque façon être adapté à David, comme étant une excellente figure de Jésus-Christ, il y a aussi les grands caractères, plus clairs que le soleil, qui ne lui peuvent convenir en aucune sorte; et en second lieu, pour ce qui regarde Jésus-Christ, non-seulement ces grands caractères qu'on a donnés pour clef de la prophétie lui conviennent de mot à mot, mais encore tous les versets lui conviennent effectivement, et dans un sens naturel et propre, ainsi qu'il a paru dans cette application, de sorte que, si on considère le total, tout est manifestement à Jésus-Christ, qui aussi commence par se l'appliquer, en s'écriant à la croix : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé?

§ IX.

Différences des Septante d'avec l'hébreu.

Il est bon maintenant de considérer ce que nous disent les Septante.

Au lieu que l'hébreu au commencement du psaume porte simplement : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé? » ainsi que nous le trouvons récité par Jésus-Christ même sur la croix, les Septante ont inséré : *Regardez-moi,* pour expliquer que Jésus-Christ, accoutumé aux tendres regards de son Père, ne peut souffrir d'en être privé, lui qui est l'objet éternel de ses complaisances. Mais il importe de bien remarquer dans les Évangélistes que Jésus-Christ n'a point prononcé cette parole, et qu'il n'a fait que suivre l'hébreu en disant : « Mon Dieu! mon Dieu! » sans dire « regardez-moi. »

Au même verset, au lieu de ces mots : *Les paroles de mon rugissement*, les Sep-

tante ont lu : *Les paroles de mes péchés*, c'est-à-dire les péchés du monde qui étaient devenus les siens, comme on a dit.

Au ℣. 3, ils ajoutent que *ce n'est pas à lui une folie* de recourir à Dieu sans se rebuter, parce que le fidèle, quelque dédain qu'il éprouve du côté de Dieu, doit toujours y avoir recours, ainsi qu'a fait Jésus-Christ, en retournant par trois fois à la prière dans le jardin sacré des Olives.

Au ℣. 4, les Septante traduisent : « Vous habitez dans le sanctuaire, vous qui êtes la louange d'Israël ; » où le sanctuaire est marqué comme le lieu où Dieu écoute toutes les prières, et reçoit les louanges de tout Israël, qui célébrait éternellement ses miséricordes; c'est donc pour nous les marquer que les Septante ont traduit de cette sorte.

Au ℣. 20, les Septante ajoutent : *Pourvoyez à ma défense;* par où nous pouvons entendre que Jésus-Christ demandait à Dieu, qu'il défendit sa personne et sa doctrine de tous les outrages que les Juifs lui faisaient.

Jusqu'ici on voit clairement que les différences des Septante ne changent rien dans le sens. Mais en voici une qui paraîtra plus considérable. L'hébreu lit au ℣. 30 : *Son âme ne vivra pas;* et les Septante ont traduit : *Mon âme vivra pour lui. Anima mea illi vivet*, dit la Vulgate (mais j'ai dénoué sur-le-champ cette contradiction apparente dans la suite de l'interprétation, v. p. 30). Je n'ai pas à y revenir.

Ce que les Septante ajoutent : « Que la probité de Jésus-Christ servira Dieu, et qu'on annoncera devant le Seigneur une race future », n'est qu'une plus claire explication du peuple que la résurrection de Jésus-Christ fera naître ; or tout cela ne fait visiblement qu'un seul et même sens avec le texte original, sans qu'il y ait le moindre changement qui mérite qu'on le considère comme il a été déjà remarqué.

Je n'en dirai pas davantage ; et je n'ai plus qu'à louer Dieu, qui nous a donné dans ce psaume une si claire prophétie, ou plutôt une histoire si précise des souffrances et de la gloire de Jésus-Christ. Il n'y a rien là pour David qui n'a pas été crucifié, qui n'a pas vu jouer ses habits du haut d'une croix, qui n'est point ressuscité pour annoncer à ses frères la gloire de Dieu, qui n'a point converti les Juifs par sa mort, ni rappelé à la connaissance de Dieu toute la gentilité : tout cela ne convient qu'à Jésus-Christ.

David n'a pas oublié l'Eucharistie ; et c'est avec consolation qu'on la voit paraître par deux fois dans un psaume où sont racontés par ordre les mystères du Crucifié. Et il n'y a qu'à conclure ce raisonnement par où il a commencé en reconnaissant que David, comme père, comme prophète et comme figure de Jésus-Christ, a pu dire sous son nom tant de choses merveilleuses et précises, qui, sans aucun doute, ne conviennent pas à David lui-même.

X

Réflexion sur le délaissement de Jésus-Christ.

Si nous voulons tirer maintenant de la doctrine précédente toute l'utilité possibl , il faut encore élever plus haut notre pensée, et pour dernière considération, songer que celui qui vient de se plaindre avec tant de gémissements d'être délaissé de Dieu, est Dieu lui-même; mais un Dieu qui se faisait homme pour nous rapprocher de

lui, a voulu prendre la nature humaine, non pas telle qu'elle était avant le péché, heureuse, immortelle et invulnérable, mais telle que le péché l'a faite, couverte de plaies, et attendant à chaque moment le dernier coup de la mort : afin que portant pour nous les peines du péché, sans en avoir la tache et le démérite, il pût être le libérateur de tous les pécheurs. C'est pourquoi Isaïe « l'a vu comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. » C'est par là « qu'il est devenu l'homme de douleurs et qui sait l'infirmité, » qui la sait non-seulement par science, mais encore par une expérience réelle, et qui est, comme dit saint Paul, le plus tendre et le plus compatissant de tous les hommes, parce qu'il a été le plus affligé et mis à de plus rudes épreuves.

Ce n'est donc point par faiblesse qu'il a pris nos infirmités, à Dieu ne plaise ! c'est par puissance qu'il est mortel et souffrant, c'est par puissance qu'il est mort, et nul ne lui a pu arracher son âme, mais il la donne de bon gré ; on le voit sur la croix considérer ce qui manquait encore à son ouvrage, et ne rendre l'âme qu'après avoir dit : ***Tout est consommé***, et après avoir en effet ***consommé*** l'œuvre que son Père lui avait mise en main.

Comme donc il est mort par puissance, qu'il a pris aussi par puissance toutes les passions, qui sont des appartenances et des apanages de la nature humaine ; nous avons dit qu'il en a pris la vivacité, la sensibilité, la vérité, tout ce qu'elles ont d'affligeant et de douloureux. Jamais homme n'a dû ressentir plus d'horreur pour la mort que Jésus-Christ, puisqu'il l'a regardée par rapport au péché, qui étant étranger au monde y a été introduit par le démon. Il voyait d'ailleurs tous les blasphèmes et tous les crimes qui devaient accompagner la sienne ; c'est pourquoi il a ressenti cette épouvante, ces frayeurs, ces tristesses que nous avons vues.

Nul homme n'a jamais eu un sentiment plus exquis ; mais pour cela il ne faut pas croire que l'agitation de ses passions turbulentes aient pénétré la haute partie de son âme ; ses agonies n'ont pas été jusque-là, et le trouble même n'a pas troublé cet endroit intime et imperturbable. Il en a été à peu près comme de ces hautes montagnes, qui sont battues de l'orage et des tempêtes dans leurs parties basses, pendant qu'au sommet elles jouissent d'un beau soleil et de la sérénité parfaite.

Ceux qui ont osé retrancher de l'Evangile de saint Luc : « L'ange que Dieu envoya à Jésus-Christ pour le fortifier, » n'ont pas compris ce mystère, et que Dieu en retirant dans le plus intime toute la force de l'âme, et lui envoyant son saint ange pour le consoler dans ses détresses, n'a pas prétendu par là déroger à sa dignité, mais seulement lui faire éprouver qu'il était homme, ***abaissé*** par la nature humaine « un peu au-dessous de l'ange : ***Minuisti eum paulo minus ab angelis ;*** » et expiant le désordre de nos passions, loin de le prendre, lorsqu'il en a voulu souffrir le tourment.

Avec l'expiation des péchés que les passions nous font commettre, nous avons encore dans les siennes la parfaite instruction de l'usage que nous devons faire des nôtres. Considérez Jésus-Christ dans ses dernières et terribles transes qu'il ressentit à sa passion et à sa mort : il prend avec lui trois de ses disciples qu'il estimait les plus fidèles ; il leur ordonne de veiller, et va faire sa prière dans son agonie. Il revient à eux par trois fois ; vous diriez qu'il ait besoin du soutien de leur présence, et que ses allées et ses venues sont les effets de l'inquiétude qui accompagne les passions. Mais non ; cette apparence d'inquiétude est en effet une instruction.

Quand il fait ce reproche à ses disciples : ***Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ;*** il leur enseigne ce qu'ils doivent faire à l'égard de ceux qui se trouveraient

dans la détresse. Ce n'est pas qu'il eût besoin de leur veille ; mais il a voulu leur montrer qu'ils avaient besoin de veiller eux-mêmes, et qu'il leur était utile de penser que l'*esprit* doit être prompt et vif, *quoique la chair soit infirme.*

Cependant le Verbe divin, qui était le modérateur caché de toutes les actions et de tous les mouvements de Jésus-Christ, y inspirait au dedans une valeur infinie, ce qui les rendait dignes de Dieu, et nous donnait une victime capable seule de racheter mille et mille mondes.

C'est ce que voient tous ceux qui reconnaissent que le *Délaissé* est Dieu ; c'est ce qu'ont vu en esprit les anciens justes ; c'est ce qu'a vu David, lorsqu'il appelle Jésus-Christ son Seigneur, encore qu'il soit son fils ; c'est ce qu'a vu Isaïe, lorsqu'il dit si expressément que le petit enfant qui nous est donné est Dieu ; c'est ce qu'a vu Michée, lorsqu'en voyant naître dans Bethléem le chef d'Israël, tout d'un coup il est élevé jusqu'à voir que son origine est éternelle et divine ; c'est ce qu'ont vu tous les prophètes et tous les anciens patriarches : « Abraham a vu son jour et il s'en est réjoui ; » il a vu le jour si clair de l'éternité, « et la gloire que Jésus-Christ avait auprès de son Père avant l'établissement du monde ; » il a vu que Jésus-Christ était, avant que lui Abraham eût été fait. On peut juger des autres par ceux-là ; et l'avantage que nous avons, c'est de voir, plus expressément et de plus près, ce qu'ils ont vu de loin et sous des ombres.

C'est ainsi que Jésus-Christ a accompli toute justice : tout l'homme sera sauvé, parce qu'il a pris tout ce qui appartient à la nature humaine, et s'en est servi pour expier le péché ; il a aussi accompli tout ce qu'il fallait pour être le parfait modèle du genre humain, et nous a appris à faire un bon usage de nos passions.

Il nous montre à craindre la mort, parce qu'elle est la peine du péché, dont on ne peut avoir trop d'horreur. Il nous montre qu'il ne faut jamais abandonner Dieu, lors même qu'il semble le plus nous abandonner ; car celui qui dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? » ne laisse pas, malgré ce délaissement, de se souvenir que ce Dieu qui le délaisse est son Père ; puisqu'il retourne à lui en disant : « Mon Père, pardonnez-leur ; » et encore : « Mon Père, je recommande mon esprit entre vos mains. »

Venez, âmes délaissées, malgré toutes vos sécheresses et votre abandon, venez toujours mettre en lui votre confiance, assurées que Dieu peut même vous ressusciter des morts, comme il a fait Jésus-Christ ; et dans cette foi, dites à l'imitation du saint homme Job : « Quand il me donnerait la mort, je mettrais toujours en lui mon espérance. Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, et, comme ajoute l'apôtre saint Pierre, rejetez sur lui toute sollicitude. »

Ne cessons donc pas de regarder avec saint Paul « Jésus, qui est l'auteur et le consommateur de notre foi. Lorsque notre âme sera troublée, et que nous serons poussés jusqu'à l'agonie, apprenons à dire avec lui la prière du jardin, c'est-à-dire cette courageuse prière : « Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre, » et louons celui qui nous donne part à ses delaissements, pour aussi nous donner part à sa gloire, si nous savons imiter son obéissance. »

J'ai transcrit avec bonheur l'exposition de Bossuet sur le psaume 21. Je croyais que j'étais auprès de l'auguste malade âgé de 76 ans passés, et qu'il me dictait avec une lucidité et une sérénité qui déjà tenaient de la lumière et de la paix du Ciel dont il était si proche, et où il se disposait à entrer par la méditation et l'interprétation du psaume qu'on peut appeler la prière des agonisants pour Jésus-Christ, et récité par Jésus-Christ lui-même agonisant. Il me semble que quiconque lira ceci

éprouvera pour Bossuet le même sentiment d'admiration et d'affectueuse vénération que je ressentais moi-même en écrivant. Comme toujours et plus que jamais, il y a dans son parler une simplicité d'expression, une majesté, une profondeur de vue, une netteté de discours, une ampleur de connaissance des Ecritures, et un approfondissement des vérités les plus hautes de la foi et de la piété chrétienne, qui tout à la fois étonne, éclaire, charme et satisfait en rayonnant sur l'esprit et le cœur. N'est-il pas évident que pour l'éclairement de l'intelligence, pour la satisfaction de la foi, pour le réglement de la conduite et l'encouragement de l'âme, Bossuet, dans son résumé théologique, moral et pieux du psaume 21 qui termine son exposition, en dit plus en deux pages que beaucoup d'autres pourraient nous en dire dans des discours et des traités de longue haleine.

Avez-vous remarqué ce que Baruch nous dit de Jérémie : « Il me dictait de sa bouche toutes ces paroles, comme s'il les eût lues dans un livre, et moi je les écrivais dans le volume avec de l'encre : *Ex ore suo loquebatur quasi legens ad me omnes istos, et ego scribebam in volumine atramento* : xxxvi, 18. » Telle est l'impression que produit Bossuet sur ceux qui s'en nourrissent. C'est un homme qui cause sans aucun effort sur les sujets les plus ardus et qui vous les rend singulièrement abordables. Ce n'est pas assez ; en causant on peut broncher, et la langue hésiter à la recherche de la phrase et du mot. Pour Bossuet, on sent qu'il est sûr comme un homme qui lit et qui n'a rien à chercher ; tout est là pour lui à coup sûr, toujours.

Je n'ai jamais rencontré dans les Écritures de plus belle, de plus exacte manière de peindre l'effet de l'inspiration divine que cette lecture qu'avait l'air de faire dans un livre Jérémie dictant à son secrétaire. C'est, l'image à mon avis, de l'assuré, de l'abondant, du facile et du presque inspiré de Bossuet, à qui ses continuelles études, sa foi profonde, sa piété intime et sérieuse, son génie, et surtout Dieu, secours et inspirateur des siens, fournissaient les fleuves d'un intarissable savoir et d'une sagesse divine. C'est bien de lui que nous avons droit de dire ces paroles : Le sage aura soin de rechercher « la sagesse de tous les anciens, il ruminera dans son cœur les instructions des hommes célèbres, il se nourrira de ce qu'il y a de plus profond dans les paraboles et les mystères, et il exercera sa charge au milieu des grands et des puissants. Fidèle à bénir Dieu dans la prière, Dieu règlera et fera fructifier ses connaissances et ses conseils ; c'est pourquoi, publiant les instructions qu'il a reçues, rempli de l'esprit d'intelligence, il répandra comme une pluie les paroles de sa sagesse ; sa mémoire ne tombera jamais dans l'oubli, et son nom sera honoré de siècle en siècle. »

Je me rappelle avoir vu dans les Écritures ce fier symbole d'un roi : Paraît un aigle puissant aux ailes étendues, au vol ferme et élevé, aux couleurs étincelantes. Il vole sur le Liban, et enlève, pour s'en nourrir, la moelle du plus grand cèdre de la montagne. *Aquila grandis magnarum alarum, longo membrorum ductu, plena plumis et varietate, venit ad Libanum et tulit medullam cedri.* Ezech. xvii. C'est bien là Bossuet, ce me semble, c'est bien là l'Aigle de Meaux. Le voyez-vous sur la montagne du Liban, c'est-à-dire l'Église de Jésus-Christ ; il s'abat et s'attache sur le cèdre de la vraie, inébranlable et infaillible doctrine qui n'est que là, et il en suce sans relâche toute la moelle, ne vivant que de l'Écriture et de la tradition. Aussi, comme il étincelle par la pensée et la parole. Quelle force, quelle richesse en cet aigle ! Avec quelle puissance, d'un coup d'aile, il réduit en poudre l'erreur, et d'autres fois déchire sans effort les nuages et les voiles qui cachent à nos esprits les vérités

les plus profondes pour les faire rayonner aux yeux de tous des splendeurs d'une lumière aussi nette que sereine et attrayante; et quand le grand Aigle pousse son cri vers les cieux, la terre entière est transportée d'admiration et de joie : *Aquila grandis magnarum alarum, longo membrorum ductu, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, et tulit medullam cedri.*

Et ne voilà-t-il pas que, depuis quelques années, Bossuet, l'homme suréminent de l'Église; Bossuet, l'honneur et la gloire de la France, est gourmandé, tancé, repris, abaissé, renvoyé comme un *homme de peu*, pour me servir d'un mot qu'aimait à appliquer M. de Lamennais aux Freyssinous, aux d'Astros et en général à tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Aujourd'hui je ne sais quel aréopage de génies de fraiche date, composé de prêtres et de laïques, fait la leçon à Bossuet, qui pourtant a passablement bien vu dans toutes les grandes questions de l'Église et des États, des peuples et des rois, et sur tous les points possibles de controverse, de morale, de discipline et de piété. Aujourd'hui, Bossuet, que nous avions entendu quelquefois cité en chaire par nos anciens et nos modèles, presque comme un Père de l'Église, l'est encore, c'est vrai, par des prédicateurs bien jeunes; mais c'est pour faire injure à son nom, c'est pour le déprimer devant les fidèles qui n'ont rien à voir, et qui ne peuvent rien comprendre dans les élucubrations et les prétentions excentriques de ces jeunes hommes à qui je ne sais quelle science de Dieu et de la religion, inconnue à l'Aigle de Meaux et à ceux qui l'étudient, persuade que Bossuet est très-passé pour toujours, aussi bien que ceux qui l'admirent et qui l'aiment.

Non, non, Bossuet n'est point passé, il ne passera point. Le plus grand théologien, le plus grand évêque, le plus grand prédicateur de l'Église de ces derniers siècles, ne sera pas renversé. La folie n'a qu'un temps; l'effervescence se dévore elle-même: la vérité demeure. O vous qui vous attaquez à Bossuet, ô vous qui le rabaissez dans vos écrits et vos discours, s'il reparaissait sur la terre, savez-vous ce que vous ferait le grand Aigle? Je vais vous le dire : un de ses adversaires les plus violents, et qui ne manquait ni d'habileté ni de verve, poussé à bout par les victoires que remportait sur lui coup sur coup Bossuet par la force irrésistible de la vérité catholique maniée par une telle main, se défendit en imprimant et répandant un écrit où se trouvait ceci : « M. de Meaux fait précisément comme une bête de charge qui, tombant écrasée sous son fardeau, crève, et en mourant jette des ruades pour crever ce qu'elle atteint. » Bossuet, rapportant ces aimables paroles dans son sixième avertissement sur les lettres de M. Jurieu, y ajoute immédiatement cette ligne, sans rien plus : « *Je n'ai rien à lui répliquer, sinon qu'il a toujours de nobles idées.* » Et il continue tranquillement et victorieusement la discussion chrétienne. Voyez-vous! voilà Bossuet, on l'injurie, on l'outrage; l'Aigle, d'un coup d'aile, vous briserait s'il voulait. N'ayez pas peur, quand il se venge, il n'a plus que l'aile de la colombe. Catholiques, pour qui Bossuet ne paraît pas être grand'chose à présent, apprenez la sagesse et la convenance: la leçon vous vient d'un côté d'où certainement vous ne l'attendez pas : « Bossuet est le plus illustre de tous les théologiens de toute l'école catholique, celui que le catholicisme serait bien ingrat de récuser, celui dont le génie nous a fait les plus rudes blessures (1). » Pour nous, ô Bossuet, ô gloire de

(1) Ces paroles sont de M. le pasteur Athanase Coquerel; voir son sermon prêché dans le temple de l'Oratoire, le 12 novembre 1854, — sur, ou plutôt contre l'Immaculée Conception, bien entendu.

l'Eglise, tenant à vous, à votre mémoire, à vos écrits, du fond de nos entrailles, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous vénérons, nous vous aimons par une sorte de culte, et en regardant ce qui se passe autour de nous à votre sujet, nous nous souvenons de cette strophe de Pompignan :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LE COLISÉE

I

Quel est ton nom, ruine colossale,
Dont la hauteur trouble l'œil stupéfait?
Quel souvenir de ta poudre s'exhale?...
Un spectre affreux à mes yeux apparaît...
« Passant, je suis le fameux Colisée...
» Moi, nuit et jour, je versais à plein bord
» Au peuple avide, à Rome électrisée,
» Le sang, les plaisirs et la mort. »

O Colisée! à toi haine éternelle,
Toi, le bonheur des horribles Romains.
Mais non, gloire à ton sol, qui dans son sein recèle
Les flots du sang des saints.

II

On voit encor tes immenses portiques,
Tes escaliers, tes portes, tes gradins,
Tes grands arceaux, tes pilastres doriques,
Don de Titus aux cent mille Romains.
Jérusalem, les captifs de ta race
Ont élevé ce palais des douleurs,

Et douze mille en ont baigné la place,
Et de leur sang et de leurs pleurs.

III

O foule! ô bruit! César est à son trône;
Auprès de lui les vierges de Vesta,
Les chevaliers se pressent en couronne,
Les envoyés des rois et le sénat.
Les citoyens et les fières Romaines,
L'air triomphant, sur de riches coussins,
Se sont penchés pour voir dans les arènes
Du sang et des restes humains.

IV

Par Jupiter tout commençait à Rome:
Un sacrifice inaugure les jeux;
Et la victime... ô l'horreur... est un homme!...
On bat des mains et l'on bénit les dieux!
J'entends sonner les bruyantes fanfares
Et des tambours et des âcres clairons...
En longs troupeaux sous les fouets barbares
Entrent les voués aux lions.

V

Germains, Gaulois, Scythes, Francs et Bataves,
Princes, guerriers, chrétiens, hommes, enfants,
Vierges, vieillards, infortunés esclaves...
Ours et lions, voilà vos mets sanglants.
O malheureux, en ce jour d'agonie,
Devant César passez, pâles d'effroi,
Et dites-lui: Ceux qui quittent la v e
Viennent s'incliner devant toi.

VI

Qui le croirait? C'est le doigt des Vestales
Qui, par un signe, ouvre ces jeux affreux.

Et tout à coup de cent prisons fatales
Sortent des ours et des lions fougueux.
Et par ses bonds la légère panthère,
Qu'aiguillonna le glaive d'un soldat,
Semble vouloir s'élancer de colère
Jusque dans les rangs du sénat.

VII

Au même instant, des entrailles fumantes,
Des os brisés et des corps palpitants,
Sont répandus dans des mares sanglantes,
Où les lions baignent leurs crins flottants.
Les cris, la voix des victimes mourantes,
En se mêlant à la voix du chacal,
Des ours repus, des lionnes ardentes,
Forment un concert infernal.

VIII

Et ce concert, aux oreilles romaines,
Paraît plus doux qu'un chant harmonieux.
Le premier sang, tiré de tant de veines,
Excite en tous des désirs furieux.
Par bataillons les pâles bestiaires
Sont introduits pour des combats nouveaux :
Ils tombent tous sous les dents meurtrières
D'une légion d'animaux.

IX

A chaque chute une allégresse indigne
Sonne plus haut parmi le peuple-roi.
On applaudit, on s'agite, on trépigne
Tout à l'entour de cet affreux tournoi.
Entendez-vous par des voix unanimes
Ces fiers Romains demander en fureur
De nouveaux ours, de nouvelles victimes,
Pour goûter un nouveau bonheur!

X

O Sénateurs, et vous nobles Matrones,
Résignez-vous : vos plaisirs ont cessé.
La chair humaine aux dents de vos lionnes
Manque, et les met dans un repos forcé.
Divin César, maître de la victoire,
Peuple, Sénat et Vestales, partez :
Car il n'est plus pour vous de sang à boire ;
Dans vos brillants palais rentrez.

XI

Mais, attendez : non, plus de bestiaires ;
Tous ils sont morts. Mais les gladiateurs
Ne le sont pas : leurs cohortes guerrières
Vont vous charmer par leurs coups destructeurs.
Sous les verrous rentrez, lion, panthère...
Vous, confecteurs, traînez au loin les corps ;
Vous, jeunes gens, retournez la poussière,
Sans laisser vestige des morts.

XII

Pendant ce temps, la rosée odorante
De doux parfums de tous côtés s'épand,
Et rafraîchit pour la foule riante
L'air qu'échauffait l'épais parfum du sang.
Musiciens, bouffons et symphonies
Se font entendre et voir sur leurs tréteaux,
Pour amuser ces foules réunies,
Avides de combats nouveaux.

XIII

Voici, voici les soldats pleins d'adresse,
Qui vont tomber, Romain, pour ton plaisir,
Et pour combler ta sanguinaire ivresse,
Ils vont donner tout leur sang, et mourir.

« Salut, César, disent ces dix mille hommes
A l'Empereur en passant devant lui ;
Dans un moment, tout vivants que nous sommes,
La mort va nous ouvrir sa nuit. »

XIV

O qu'ils sont beaux, chacun sous leur costume,
Tous ces guerriers au trépas appelés !
La rouge aigrette et l'ondoyante plume
Flottent au vent sur leurs casques ailés,
Avec cent noms, cent armes différentes.
Allez, soldats, les clairons ont sonné ;
Et procurez des ardeurs délirantes
A tout ce peuple forcené.

XV

Dans leurs filets les ardents rétiaires
Ont enfermé les rudes mirmillons ;
Et sous les coups de leurs armes légères,
Tous font couler leur sang à gros bouillons.
Que veut cet homme ? ah ! c'est un andabate,
Qui vient charmer et le peuple et César.
Le malheureux ! la loi, c'est qu'il combatte,
Sans y voir, frappant au hasard.

XVI

Les yeux bandés, et sans qu'ils s'aperçoivent,
Jugez quels coups ces soldats entassés
En rugissant et donnent, et reçoivent !...
Ils tombent tous de leurs glaives percés !...
Sur ses gradins a bondi de colère
Le peuple-roi... pourquoi cette fureur ?
Gladiateur, ton arme meurtrière
Fait trop tôt cesser la douleur.

XVII

Pourquoi tuer du premier coup ton frère?
C'est enlever au Romain son bonheur;
Car contempler un blessé sur la terre
Souffrir longtemps, comble d'aise son cœur;
Donne-lui donc une longue agonie
A savourer sur les autres, sur toi.
C'est là, c'est là sa volupté chérie!...
Sers à son goût le peuple-roi.

XVIII

De plus en plus le combat s'envenime :
Le sol est plein de mourants et de morts;
Le peuple aussi de plus en plus s'anime,
Et bientôt va jusqu'à d'affreux transports.
Il trouve, lui, qu'on l'outrage et le blesse,
Parce qu'aux yeux de sa férocité,
Gladiateur, tu meurs avec mollesse,
Et que tu péris sans gaîté.

XIX

Au fond du ciel un tonnerre effroyable
Roule-t-il donc ses sourds mugissements?
Non, mais ce sont d'un peuple abominable
En sa fureur les longs rugissements.
Les yeux en feu, sur ses pieds il se dresse;
César, Préteur, Vestales, Sénateurs,
Tous ils voudraient, d'une main vengeresse,
Tomber sur les gladiateurs.

XX

Marchands de chair gladiatoriale,
Vous accourez, de vos bâtons armés.
J'entends tes coups, lanière fatale...
J'entends vos cris, ô soldats assommés.

Pour exciter votre fougue guerrière,
Je vois aux mains de vos maîtres affreux
De longs tisons, dont sur vous la flamme erre,
Pour vous rendre plus furieux.

XXI

Fureur et grâce à présent réunies
Dans le combat, apaisent les Romains.
Ce glaive teint du sang des chairs meurtries,
Avec plus d'art indique ses chemins.
A chaque coup la brillante Vestale
Bien haut s'écrie : Il en tient! il en tient!
Et ce mot peint une joie infernale
Sur chaque front patricien.

XXII

Le voyez-vous s'affaisser avec grâce,
Ce beau soldat, sous les pieds du vainqueur?
Il est blessé : qu'importe ! il faut qu'il place
Lui-même encor le glaive sur son cœur.
Vainqueur, appuie, achève la victime ;
Telle est la loi dans ces jeux de la mort.
C'est l'ordre aussi que le peuple t'intime
D'un ardent et puissant accord.

XXIII

Pourquoi, soleil, fatiguer l'assistance
Par tes rayons de feu, de pourpre et d'or ?
Enfants, montez, tendez un voile immense,
Afin qu'à l'aise on savoure la mort....
Qui le croirait? de la nuit les ténèbres
N'arrêtent pas ces ardentes fureurs :
A la lueur de cent torches funèbres
Combattent les gladiateurs.

XXIV

Ils sont tous morts ! ton âme est satisfaite
Sans doute, ô peuple ivre de sang humain ?
« Non, pas encore, et je veux qu'on apprête
A mes désirs un plus exquis festin. »
Eh bien ! venez, confecteurs, beaux esclaves ;
Ouvre tes flancs, vaste porte des morts ;
Et que les crocs amassant tous ces braves,
Traînent aux cloaques leurs corps.

XXV

En attendant qu'on prépare la place,
On divertit les fils de Romulus
En leur montrant, sur le feu qu'on amasse,
Un souvenir du fait de Mutius.
Un malheureux est obligé d'étendre
Et de tenir son poing sur le brasier....
En contemplant son bras réduit en cendre,
Qui songerait à s'ennuyer ?...

XXVI

Et maintenant les plaisirs de la chasse,
Et quelle chasse ! aux Romains sont donnés.
Par une porte entrent en grande masse
Les malheureux aux bêtes destinés,
Et par une autre avancent des montagnes :
Leur vaste sein renferme des lions ;
Leurs flancs fleuris sont de vastes campagnes
Où vont déborder les bisons.

XXVII

Cieux, quelle horreur ! Oh ! quelle boucherie
Sur le sol plein de flots de sang humain !

Et quelle joie, et quelle frénésie
Au cœur de fer de l'atroce Romain!
On voit gisants sur les restes des bêtes
Les corps broyés des chasseurs en lambeaux,
Et ce ne sont que tronçons et que têtes
De tous côtés parmi des os.

XXVIII

Et l'ours du Nord de sa tête alourdie,
Palpant les morts, se montre satisfait,
Et vous surtout, lions de Numidie,
Vous êtes rois du désert, par vous fait.
Seuls vous vivez; sur vos griffes sanglantes
Vous savourez un sang noir et figé.
Romains, rentrez en vos maisons brillantes:
Assez de monde est égorgé.

XXIX

« Non, pas assez! et ce lion horrible
Va nous donner un plaisir tout nouveau.
Qu'on fasse entrer dans l'enceinte terrible,
Sans nul retard, un captif fort et beau. »
Il est entré : sur sa main étendue
Repose un œuf, qu'il doit toujours tenir...
Et le lion, le suivant de la vue,
Se prépare pour le saisir.

XXX

Il l'a frappé!... De grands éclats de rire
Ont retenti tout le long des gradins.
Du malheureux, qui sur l'arène expire,
Les mouvements amusent les Romains....
O peuple-roi, voilà donc tes caprices!...
Pour t'amuser, l'ignoble au sang mêlé
Se réunit, et produit tes délices,
Dignes du tigre emmuselé!

XXXI

Aux spectateurs, étonnant Colisée,
Comment fais-tu pour offrir tes marins,
Tes vastes eaux, ta flotte improvisée,
Ton crocodile et tes monstres lointains ?
César créa cette immense merveille,
Un jour qu'il fut ennuyé des lions.
Triton d'argent, de ta conque vermeille,
Sonne la charge, et dis : Allons.

XXXII

Quels chocs ! quel bruit ! le sang aux eaux se mêle,
Partout vaisseaux, corps brisés et flottants !
Sur cette mer la mort étend ses ailes....
L'Empereur rit, les Romains sont contents !...
Ils vont dormir !... A la suivante aurore
Ils viendront voir le blessé qui se tord !...
Se pâmer d'aise, et se plonger encore
Dans les délices de la mort !

XXXIII

Les jeux du cirque arrivent à leur terme ;
Leur dernier jour va voir sonner sa fin.
Quoi ! les Romains souffriront qu'il se ferme
Sans corps sanglants pour assouvir leur faim !
N'ayez pas peur : un Empereur sublime
Se souviendra du peuple triomphant.
Pour l'amuser un vieillard magnanime
Sera dépêché par Trajan.

XXXIV

Écoutez bien la lettre impériale :
« Nous ordonnons qu'Ignace, Porte-Dieu,

Chef obstiné d'une secte infernale,
Soit mis à mort par les ours, ou le feu.
Par dix soldats, nous envoyons cet homme,
Pour plaire aux dieux, nous, leur vif défenseur ;
Et pour fournir les spectacles de Rome,
Les délices de notre cœur. »

XXXV

Et tout le peuple applaudit en délire,
Et fait des vœux pour le divin Trajan.
On dit : Qu'il soit le père de l'Empire,
Toujours pieux et toujours triomphant !
Que les chrétiens, que cette race impie
Soient le festin des lions et des ours !
Que leurs tourments et que leur agonie
Nous réjouissent tous les jours !

XXXVI

Ce jour-là même il arrivait à Rome,
Le saint vieillard, du fond de l'Orient.
Qu'importe au peuple? il faut au cirque un homme :
Point de sursis.... accourez, combattant ;
Forcez le pas.... aujourd'hui Dieu vous donne
Et les lauriers et la fin de vos maux ;
Au ciel ouvert regardez votre trône,
Doux lit d'un éternel repos.

XXXVII

Et maintenant, Sénateurs et Vestales,
Faites cesser vos farouches transports.
Et vous, sonnez, paroles triomphales ;
Divin vieillard, modulez vos accords :
« Mis sous la dent de la rude lionne,
Me voilà donc le froment du Seigneur !
Qu'il soit béni le Dieu qui me couronne,
Et que je porte dans mon cœur ! »

XXXVIII

Entendez-vous les lions qui rugissent ?
Ciel ! de leurs dents la meule le meurtrit !
En un clin d'œil ses os qui retentissent
Sont faits le pain très-pur de Jésus-Christ.
Ramassez-en, fidèles, les saints restes,
Recueillez-les dans la pourpre et dans l'or.
Pour nous, chrétiens, les reliques célestes
De nos héros sont un trésor.

XXXIX

Mais aux Romains le sang chrétien qui coule
N'est qu'un attrait pour en vouloir encor.
« Un autre, un autre ! a crié cette foule,
Donnez, donnez des chrétiens à la mort ;
Et que surtout par leur longue agonie
Nous puissions boire à grands flots, à plein bord
Le vin fumeux, l'enivrante ambroisie
De la volupté de la mort ! »

XL

Maître des jeux, entends ces cannibales,
Et sers-les bien, sers-les selon leur goût.
Approche, Agnès.... regardez bien, Vestales ;
Pour mieux la voir, Vierges, soyez debout.
Elle a treize ans ! la prison, les supplices,
N'ont pas flétri ce lis en sa blancheur.
Si voir couler son sang fait vos délices,
C'est bien plus encor son bonheur.

XLI

Un Sénateur, sur sa chaise curule
Tranquille assis, voit entrer un martyr.

« Qu'il soit placé sur la chaise qui brûle,
Dit-il à ceux qui le feront souffrir. »
Et la vapeur de cette chair qui fume
Est pour le peuple un parfum plein d'appas.
Comme il l'aspire, et la boit, et la hume
En pensant à son Scævolas !

XLII

A celle-ci, déchirez les mamelles ;
A celle-là, d'un fer percez les yeux.
A celui-ci, plantez sous les aisselles
Par le marteau des clous brûlants nombreux.
Donnez, donnez cette famille entière
Au bœuf d'airain du plus dur des tyrans.
Donnez cet autre à l'ardente chaudière....
Qu'ils périssent brûlés vivants.

XLIII

« Soldat, contiens ce coursier qui bouillonne ;
Lie à ses crins ce chrétien condamné.
Lâche le mords, que ta main l'aiguillonne ;
Fais-lui courir un galop forcené. »
O doux plaisir pour l'auguste assemblée !
De toute part le cirque parcouru
Montre à ses yeux de la chair mutilée,
Avec un sang noir répandu.

XLIV

Peuple féroce, assez !... non ! pas encore !
Viens, confecteur, achève les mourants ;
Sur ces chrétiens, que l'univers abhorre,
Passe ton fer et tes poings déchirants.
Il vient. Sait-il où siége la vie ?
Non, ce novice au métier de bourreau,
En prolongeant leur cruelle agonie,
Donne au peuple un plaisir nouveau.

XLV

La voyez-vous, la douce Perpétue,
Sous le couteau d'un inepte écorcheur?
Et la chrétienne à sa gorge tendue
Porte en riant la main du confecteur!
Pèse, ô bourreau, sur ta perçante lame;
Et du milieu de tes funestes jeux,
Vois, peuple-roi, comme une vive flamme
Cet ange monter dans les cieux.

XLVI

Et c'est pendant plus de trois cents années
Qu'on t'a conduit des foules de martyrs,
De cent façons à mourir condamnées
Pour varier ta joie et tes plaisirs.
Ils ont vaincu!... leur sang, sainte rosée,
A fait germer des moissons de héros;
Ils ont vaincu du puissant Colisée
Et les maîtres et les bourreaux.

XLVII

Ils ont vaincu! L'immortelle bannière
De Jésus-Christ flotte au milieu du sol,
Où le lion secouait sa crinière,
D'où les martyrs au ciel prenaient leur vol.
Ils ont vaincu, Rome ancienne et sanglante,
Tes Empereurs, tes ours, tes léopards;
Ivre de sang, de colère écumante,
Dors en paix, Rome des Césars.

XLVIII

Ils ont vaincu! Lève-toi, jeune Rome,
Rome chrétienne, ô Rome de la Foi!

Tout l'univers, ô Rome, est ton royaume ;
Rome, le Christ est ton époux, ton roi.
Ils ont vaincu ! Gloire à toi, Colisée ;
De nos vaillants ton sein fut le champ clos.
Ta main de fer de leur sang arrosée
A fait deux millions de héros.

O Colisée, à toi haine éternelle,
Toi le bonheur des horribles Romains !
Mais non, gloire à ton sol, qui dans ses flancs recèle
Les flots du sang des Saints.

NOTES

SUR LE CHANT DU COLISÉE.

Je crois qu'une sorte de *vue à vol d'oiseau* de *Rome païenne* et de *Rome chrétienne*, ne peut qu'être agréable et utile à ceux qui connaissent Rome *de visu*, et à ceux qui ne la connaissent que par les livres, et plus encore à ceux qui ne la connaissent pas du tout. Ce croquis me semble être à sa place ici pour la pleine intelligence du chant du *Colisée*, et des deux qui suivent, le chant du *Sang* et le chant des *Catacombes*.

1° ROME PAÏENNE.

Rome a été fondée vers l'an 753 avant Jésus-Christ. Ce ne fut d'abord qu'un village établi et habité par un ramas de brigands et de malfaiteurs. Voilà le berceau et la source du plus fameux Empire de l'univers! Empire, du reste, fidèle à son origine et qui a *brigandé* jusqu'à sa ruine sur tous les points du globe, en volant les provinces et les royaumes, pour les adjoindre à ses domaines, en exterminant les nations et les rois récalcitrants.

Ces bandits, à jamais célèbres, eurent pour premiers chefs ou pour rois, Romulus, Numa, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe; en tout sept rois. Dès le troisième et le quatrième règne, Rome avait pris de l'importance. Durant les trois autres, qu'on peut nommer la période étrusque, elle devint forte, riche et peuplée, et s'était emparée de la moitié du Latium, d'une partie du pays des Sabins. La tyrannie des Tarquins détermina l'expulsion des rois (509).

A partir de là, Rome, érigée en république, se gouverna par des consuls annuels. Ce changement de gouvernement arrêta pour un temps ses progrès. Les querelles sans cesse renaissantes des deux ordres, patriciens et plébéiens, prolongèrent d'un siècle cet état de faiblesse, pendant lequel les Èques et les Volsques soutinrent une lutte à mort contre Rome et la mirent plus d'une fois à deux doigts de sa perte. L'établissement du tribunat et ses empiétements successifs, le décemvirat, le tribunat militaire pris et abandonné à diverses reprises, furent les grands événements intérieurs de ce temps (366).

Le gaulois Brennus prend Rome, proche de périr à jamais. Manlius et Camille la sauvent. Des bandes gauloises la menacent encore, elle finit par s'en débarrasser tout

à fait. La guerre des Samnites embrase toute l'Italie ; Rome vient à bout de vaincre tous ses ennemis, de les mettre sous le joug ; toute l'Italie devient son domaine, et cette république devient une des grandes puissances du monde. Ce fut le bon et glorieux temps de Rome pour les vertus guerrières et civiques. Ce fut le temps des Décius, des Fabricius, etc., etc. (266).

Jalouse l'une de l'autre, Rome et Carthage se font la guerre. Première et deuxième guerre punique. Dans celle-ci, Annibal est à la veille d'anéantir Rome. Les délices de Capoue le perdent. Dans la troisième guerre punique, Scipion, le deuxième Africain, détruit Carthage de fond en comble, et Rome s'agrandit de l'Espagne, de la Sicile, de l'Illyrie, de la Macédoine et de la Grèce (146). Jugurtha est vaincu et étranglé, la Numidie conquise, les Séleucides refoulés hors de l'Asie mineure (148). Les Gaulois commencent à porter le joug de Rome (113—107).

La gloire, l'ambition, le luxe détériorent l'ancienne constitution de Rome. Les luttes des patriciens et des plébéiens deviennent plus terribles que jamais; éclat et catastrophes des Gracques. Les guerres des esclaves, des Cimbres et des Teutons, Mithridate et ses fureurs contre Rome et sa haine contre les Romains, dont cent mille sont égorgés par ses ordres au même moment dans toutes les villes d'Asie (88); Marius et Sylla, exterminations dans les deux partis ; César, Crassus et Pompée; toute la Gaule conquise et réduite en provinces romaines ; guerre civile, Pompée, César et Pharsale, Octave et Actium. La paix universelle. Jésus-Christ vient au monde.

Le pouvoir dans Rome se partage en apparence entre le sénat et Octave proclamé empereur Auguste. En réalité, il est tout dans la main de l'empereur, et les héritiers de son trône sont tout à coup les plus cruels et les plus altiers despotes et les plus odieux tyrans de ces superbes républicains, qui furent eux-mêmes pendant tant de siècles les plus affreux tyrans de l'univers entier. Ainsi Dieu a coutume de nous punir par où nous avons péché.

La république avait duré 480 ans. L'Empire devait en durer plus de 500. — Bouillet le divise avec intelligence en cinq périodes : 1° le premier siècle du principat. Des adoptions successives donnent pour successeurs à Auguste les hommes hideux dont les noms suivent : Tibère, Caligula, Claude et Néron. Les trois usurpateurs qui surviennent et qui tombent l'un sur l'autre, Galba, Othon et Vitellius, ouvrent la route à la dynastie flavienne, composée de trois noms; les deux premiers sont beaux, le troisième est détestable : Vespasien, Titus et Domitien. — En ce temps-là, l'Empire, qui s'était donné pour limites le Rhin, le Danube, l'Euxin, l'Euphrate, le désert en Afrique et l'Atlantique, s'enrichit du pays des Bretons, c'est-à-dire de l'Angleterre dont il fait la conquête (depuis J.-C., 1-96).

2° Le second siècle du principat offre des empereurs d'un beau caractère et d'une certaine sagesse, du moins extérieure : Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle ; l'infâme Commode fait tache dans cette période. Trajan consolide le gouvernement de l'Empire, se rend célèbre par ses guerres et ses victoires, et ajoute à l'Empire la Mésopotamie, qu'il enlève aux Parthes, et la Dacie, qu'il prend aux Barbares (ans de Jésus-Christ, 96-193).

3° Anarchie militaire, de 193 à 284. Cette période se subdivise en trois phases : la *syrienne* pure, jusqu'en 235, Septime-Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre-Sévère ; *anarchique*, jusqu'à 268, Maximin, les Gordiens, Philippe-l'Arabe, etc.; les trente tyrans, sous Gallien.

Phase de *restauration*, de 268 à 284, Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, etc.

Les ravages réitérés des barbares signalent cette période : l'Empire s'épuise et tombe en décadence.

4° Le premier siècle de la monarchie vraie (284-395) commence par Dioclétien et finit à Théodose. Dioclétien donne une nouvelle organisation à l'Empire. Afin de mieux résister aux barbares, il crée deux *Augustes* et deux *Césars*.

De 310 à 325, le christianisme devient, sous Constantin, religion dominante. Bientôt après, c'est-à-dire en 330, Rome cesse d'être la capitale de l'Empire : ce rang passe à Constantinople. Les barbares, *châtieurs* manifestes, employés par la justice divine pour punir Rome païenne enivrée du sang des Saints, débordent plus que jamais de tous côtés. Sans doute ils sont souvent repoussés, mais toujours ils frappent, ils déchirent, ils saccagent quelque partie de l'Empire, quelque membre de la grande Rome dont la figure orgueilleuse et superbe se dresse toujours au-dessus des empereurs qui la reconnaissent, ou du moins la disent, leur reine et leur maîtresse. La domination de Rome et de son empire rétrograde du côté de la Mésopotamie, de l'Arménie et de la Dacie, et dès 376, les Goths, vaincus par les Huns, s'établissent sur les terres de l'Empire.

Après la mort de Théodose (395), invasion victorieuse des barbares en Occident, Alaric en Italie, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Francs, etc..., en Afrique, en Espagne, dans les Gaules... en Angleterre, les Saxons... L'Italie devient un royaume sous Odoacre, qui dédaigne le titre d'empereur (476). Pendant tous ces emps désastreux, Rome fut prise et saccagée plusieurs fois, par Alaric en 410, par Genséric en 455, par Odoacre en 476. Elle eut encore à souffrir cruellement pendant la guerre que fit Théodoric aux Hérules, et pendant celle que Justinien fit aux Ostrogoths pour leur reprendre l'Italie. Théodoric, Bélisaire, Vitigès l'emportèrent successivement, et sa dépopulation, sa détresse et la ruine de ses monuments s'accrurent toujours.

Dans l'Italie devenue grecque, Rome n'était plus même la capitale de l'Italie; Honorius en fuyant devant Alaric avait donné ce rang à Ravenne : Rome n'était plus que le chef-lieu d'un duché (le duché de Rome), et Rome était soumise aux exarques de Ravenne.

La malheureuse Rome, méprisée, délaissée par ses empereurs, victimée par les barbares et les Grecs, se souleva contre l'exarchat et forma une république indépendante. Les Papes s'y montrent les consolateurs, la force et le soutien de la chose publique, ce qui établit par le fait leur autorité paternelle, qui, petit à petit et par la force des choses et le bon sens des peuples, devient une autorité gouvernementale.

Rome, ainsi protégée par les Souverains Pontifes, est souvent en butte aux tracasseries des empereurs grecs, qui savent la tourmenter, mais non pas la défendre; et aux attaques violentes des Lombards. Ce qui fait qu'elle demande l'appui des rois francs.

Après la chute de l'exarchat (752) et du royaume des Lombards (774), Rome et son duché, que Pépin avait en quelque sorte donnés au Pape, furent sous le fils de ce prince, Charlemagne, qui avait confirmé ce qu'avait fait son père, placés sous la protection de la France. Mais, sous les faibles successeurs de ce grand monarque, cette protection eût été inutilement invoquée. C'est pourquoi l'autorité des Papes fut plus d'une fois méconnue ou anéantie par des partis puissants. Mais cette autorité paternelle et protectrice se releva toujours malgré les efforts et les fureurs de plusieurs empereurs d'Allemagne. Dans ces dernières années, Pie IX se vit forcé, comme plusieurs de ses prédécesseurs, de fuir de sa capitale et de se réfugier à

Gaëte, parce que des révoltés qui voulaien. épublicaniser toute l'Italie, avaient usurpé son pouvoir. Mais, moins d'un an après sa fuite, il fut rétabli par les Français, qui triomphèrent des anarchistes en s'emparant de Rome par un siége en règle. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis plus de cinq ans, la France est sa garde et sa défense.

J'aurais peut-être dû être plus court dans cette esquisse de Rome ancienne, où je parle plus de l'Empire en général que de la ville. Mais c'est que la ville de Rome domine tellement dans tous les événements de l'Empire, que pour la connaître dans ses splendeurs, comme dans ses malheurs et ses désastres, il fallait, ce me semble, dire quelques mots de ses rois, de ses consuls, de ses empereurs, et en général de tous ceux qui, par ses ordres, par leurs travaux, ou par leur volonté et par leurs efforts, l'ont faite la reine de l'univers.

A présent, parlons de Rome ancienne et païenne, en jetant et en fixant un moment nos regards sur ses constructions, ses palais, ses temples, ses cirques et ses cérémonies religieuses.

CLOACA MAXIMA.

Rome, dès le temps de ses rois, visait et atteignait au gigantesque. La plus ancienne merveille de Rome, c'est le ***grand égout*** de Tarquin. La solidité de cet ouvrage tient du prodige. Il y a plus de quinze siècles que Pline s'en étonnait. Que dirait-il aujourd'hui que sa parole d'alors a encore sa vérité? Il est, dit-il, ***inexpugnable***, inrenversable. Ni les constructions colossales qu'il a supportées, ni le choc violent des eaux des autres égouts ou qui refluent violemment du Tibre, ni les tremblements de terre, ni la chute des anciens édifices, rien n'a pu l'ébranler : *Cloaca maxima firmiter restitit.* « Nous l'avons vu et visité, dit l'auteur des trois Rome. Le fond est pavé de larges dalles parfaitement cimentées, les parois et la voûte se composent de gros blocs de tuf lithoïde, liés de distance en distance par des assises de travertin toujours jointes ensemble sans chaux ni ciment. L'arc a douze pieds de largeur et autant de hauteur, en sorte qu'un chariot chargé de foin, selon l'expression de Pline, peut y passer. La longueur totale du grand égout était de deux mille cinq cents pieds.

Ces proportions incroyables de prime abord se comprennent facilement, sitôt qu'on réfléchit. Cette voie souterraine reçoit les eaux de la plupart des autres égouts. Or l'abondance des fontaines qui arrivaient à Rome, l'emplacement de la ville sur ses sept collines séparées par des vallons, la grande quantité d'immondices, conséquence inévitable d'une immense population, rendaient nécessaires des égouts vastes et multipliés. Rome le comprit tellement, qu'elle attacha une partie de sa gloire à l'entretien de ces ouvrages. Les censeurs Caton et Valérius Flaccus dépensèrent des sommes énormes pour en faire établir dans la région de l'Aventin et dans les autres qui en manquaient. Agrippa, gendre d'Auguste, s'est immortalisé en faisant curer les anciens égouts auxquels il en ajouta d'autres à ses propres frais.

Grâce à ses égouts dans lesquels roulent et bouillonnent de véritables fleuves, Rome, s'écrie Dion Cassius, est comme une ville bâtie dans les airs, et qui peut offrir le spectacle d'une navigation souterraine.

Trois choses me révèlent toute la magnificence de Rome, disait Denys d'Halicarnasse, les aqueducs, les voies et les égouts. Je juge de l'importance des derniers, non-seulement par leur utilité, mais encore par la grandeur des sommes qu'ils ont

coûté. On peut s'en faire une idée d'après le témoignage de C. Aquilius, qui nous apprend que le curage complet des égouts coûta aux censeurs plus de douze mille lions. — La plupart des égouts arrivaient au forum romain, où commençait la *Cloaca maxima*, le *grand canal* souterrain, l'universel purificateur de Rome.

C'était sur cette immense place du grand canal intérieur que s'assemblaient et que stationnaient d'ordinaire, et de préférence, comme nous voyons en petit sur la place du Châtelet et ailleurs dans Paris, les enfants du petit peuple, les ouvriers sans travail, les fainéants de toute espèce, les filous et les voleurs ; et là, tout ce monde, bras croisés, riait, se heurtait, s'amusait aux dépens des passants. Or, savez-vous comment on appelait cette sorte de flâneurs et de désœuvrés ? *Canalicolæ* (1), les *demeurants autour du canal*, les *canaliens*, que notre français a rendu énergiquement par le mot *canaille*, mot que la plupart de ceux qui en sont dignes, se jettent si souvent à la figure sans se douter quelle en est sa source. Paris et bien d'autres villes, grandes et petites, ont bien encore et auront toujours de ces *canalicolæ*, race de gens pauvres, déguenillés, rieurs, jureurs et insulteurs.

L'aspect de la *Cloaca maxima* et des autres égouts sur lesquels Rome est assise, rappelle une pensée plus sérieuse. N'est-ce pas là une vérification littérale et matérielle de cette parole de saint Jean parlant de Rome païenne, qu'il appelle la grande prostituée assise sur des eaux innombrables, tenant d'une main une coupe pleine du sang des martyrs dont elle s'enivre sans relâche, et de l'autre, elle présente à tous les peuples et leur fait boire la coupe de sa corruption (2). — Ainsi les monuments de l'ancienne Rome ont le privilége de rendre un témoignage incontestable à l'exactitude de l'histoire profane et de l'histoire sacrée.

FONTAINES ET AQUEDUCS.

Jusqu'à l'an 442, les Romains se contentèrent de l'eau du Tibre, des puits et de quelques fontaines. A cette époque, dit l'auteur des trois Rome, le censeur Appius Claudius, surnommé l'Aveugle, entreprit d'amener à Rome une source située à trois lieues de distance, sur la voie Prénestienne. Il eut la gloire de réussir et de donner son nom au premier aqueduc que la ville posséda. Tour à tour cachée dans les flancs des montagnes, ou suspendue dans les airs sur de magnifiques arcades, cette rivière venait se décharger près de la porte *Capena* et coulait jusqu'au Champ de Mars. La vue de cette merveille, d'ailleurs si utile à l'assainissement de la cité et si favorable au luxe toujours croissant des Romains, excita une vive émulation. Les censeurs, les édiles, les préteurs eux-mêmes, voulurent doter la ville de quelque monument semblable.

L'*Anio vetus* fut amené à Rome par les censeurs Curius Dentatus et Lucius Pa-

---

(1) Canalicolæ, forenses, homines pauperes dicti, quod circa canales fori consisterent. FESTUS, 5.

In medio prope canalem, ibi ostentatores, mere,
Confidentes, garrulique et malevoli. PLAUT., Curcul., sc. 1, act. 4.

Qui jurabat cavillator quidam et canalicola, et nimis ridicularius fuit. A. GELL., l. 4, 2.

(2) Meretricis magnæ quæ sedet super aquas multas.

pirius Cursor, l'an 481. Les soldats de Pyrrhus faits prisonniers et les richesses de ce prince construisirent ce superbe ouvrage. Commençant au delà de Tivoli, il venait rejoindre l'aqueduc de Claude. Sa longueur était de seize lieues et demie. Les cinq sixièmes en conduits souterrains, le reste en arcades au-dessus du sol.

L'eau *Tepula*, qui avait sa source à onze milles de Rome, sur la voie latine, arrivait dans un aqueduc construit par les censeurs Caïus Servilius Cepio, et Lucius Cassius Longinus, l'an 628.

L'eau *Martia*, la plus fraîche des eaux romaines, fut amenée par le préteur Quintus Martius. Sortant des montagnes de la Sabine, elle traversait le pays des Marses et le lac Ficin, et arrivait à Rome dans un aqueduc dont la longueur totale était de vingt-trois lieues et quart. La partie souterraine était de vingt lieues et demie.

L'eau *Julia*, amenée à Rome par Agrippa, sous le consulat d'Auguste, l'an 72, prenait sa source dans les montagnes de Tusculum, près de la voie Latine, à douze milles de Rome; elle entrait en ville du côté de la *porte-majeure* et venait arroser le Quirinal.

L'eau *Vierge*, la plus légère et la plus saine de toutes, fut encore conduite à Rome par Agrippa, l'an 735. Elle dut son nom à une jeune fille qui la trouva sur la voie de Préneste, à six lieues de Rome. L'aqueduc avait cinq lieues en canaux souterrains, le reste en substructions et en arcades. Il entrait à Rome par la voie *Nomentane*, côtoyant la base du mont Pincius, et se déchargeait au-dessus des jardins de Salluste, non loin du lieu où se trouve aujourd'hui la *Trinité des Monts*. Ici, la source virginale se divise en deux branches : l'une, qui s'étend vers la rue appelée pour cela *de Condotti* et la naumachie de Domitien; l'autre, vers la fontaine de *Trevi*, qu'elle alimente. De nombreux canaux donnaient de l'eau en abondance aux plaines du Champ de Mars, ainsi qu'à la septième et à la neuvième région. Perdue à la suite des guerres, cette source, tant aimée des Romains, fut rendue à leurs désirs par les Papes. Grégoire XIII la distribua dans tous les quartiers de la ville où le niveau permettait de la faire arriver. Grâce à l'intelligent et généreux Pontife, elle coula bientôt à grands flots sur la place du Peuple, sur la place Colonne, sur la place de la Rotonde et sur la place Navonne. Les statues, les obélisques, les vases de bronze et de granit, les plus beaux ouvrages de l'art, furent prodigués pour orner ces superbes fontaines.

L'eau *Alseatina* fut un présent d'Auguste lui-même. Elle prenait sa source dans le lac du même nom, situé à huit lieues de Rome sur la voie Claudia. Elle ne servait guère que pour les naumachies et le quartier Trastévérin dans les cas de nécessité. Cette eau portait le nom d'*Augusta*, qu'elle partageait avec une autre source très-abondante, que le même empereur joignit par un superbe aqueduc à l'eau *Martia*.

Les successeurs d'Octave marchèrent sur ses traces, et le surpassèrent même en magnificence pour amener à Rome de nouvelles sources. Bientôt on compta quatorze aqueducs dans lesquels un homme à cheval pouvait voyager commodément.

Le plus remarquable de tous par la grandeur et la hardiesse de ses proportions, était l'aqueduc de Claude, dont les ruines prodigieuses traversent la Campagne romaine. Que dis-je, les ruines? L'aqueduc lui-même subsiste; et aujourd'hui encore il conduit à Rome une bonne partie de l'eau qui abreuve et embellit la cité. Commencé par Caligula et achevé par Claude, il amenait l'eau de Subiaco à quarante milles de Rome. Sa hauteur est telle, qu'il domine les sept collines, et qu'autrefois,

se déchargeant sur le sommet de l'Aventin, il laissait tomber ses eaux en magnifiques cascades dans la vallée du grand cirque.

L'*Anio novus*, ruisseau limpide qui sortait des montagnes de la Sabine, du côté de Subiaco, à quarante-deux milles de Rome, faisait son entrée dans la ville par l'aqueduc de Claude. Le ruisseau d'*Hercule* parcourait à peu près le même chemin.

L'eau *Trajane*. Vers l'an **112** de l'ère chrétienne, Trajan fit couler les sources abondantes d'Oriolo et de Bassano au-dessus du Vatican. La distance parcourue est énorme.

Le pape Paul V, digne émule des Césars par sa magnificence, restaura l'aqueduc et fit une nouvelle distribution de l'eau Trajane. Après lui, plusieurs de ses successeurs la firent jaillir des magnifiques fontaines de la place Farnèse et de celle du Vatican, dont elle arrose les jardins.

Que dire de la solidité des aqueducs? Pendant des siècles, ces lits artificiels ont porté des masses d'un poids énorme; ils ont résisté aux intempéries de l'air, aux ravages du temps, aux coups des barbares, à l'affaissement du sol, et à tous les accidents qui menacent des constructions de ce genre. Aujourd'hui, leurs restes grandioses ne semblent braver les âges et survivre à Rome elle-même que pour perpétuer la gloire de la ville éternelle, en portant jusqu'aux dernières générations l'imposant témoignage de son incomparable puissance. La construction des aqueducs n'atteste ni moins de génie, ni moins de pouvoir; des montagnes percées, des vallées comblées, les entrailles de la terre creusées, souvent à trente pieds de profondeur, des canaux suspendus dans les airs, portant sur de longues files d'arcades une rivière, quelquefois deux ou trois l'une au-dessus de l'autre à une hauteur prodigieuse. Près de ces gigantesques ouvrages, que sont vos tunnels et vos canaux, ingénieurs et constructeurs si fiers de nos jours?

Quelle masse d'eau était amenée à Rome par ses aqueducs? *Rondelet* a fait ce calcul sur *Frontin* : cette masse était équivalente à une rivière large de trente pieds, profonde de six, et dont la vitesse serait de trente pouces par seconde.

Arrivées aux portes de la ville, ces rivières tombaient, les unes dans de vastes piscines où elles déposaient leur limon, les autres dans des châteaux d'eau (*castella et dividicula*), d'où elles se divisaient pour prendre différentes directions. Dans les *dividicula* étaient de larges vases de bronze, en forme d'entonnoirs, fixés sur de vastes tuyaux en plomb ; ils recevaient la quantité d'eau destinée à chaque région, à chaque naumachie, etc., etc. Des *puits*, établis de distance en distance, donnaient l'eau aux maisons, aux jardins, aux abreuvoirs, aux *villas* des faubourgs. Ces châteaux d'eau étaient au nombre de plus de deux cents. Qu'on se figure donc ces deux cents *castella* ornés des statues des divinités protectrices des eaux; les innombrables tuyaux de plomb qui couraient sous les rues et qui formaient comme les veines et les artères de ce corps gigantesque ; les abreuvoirs et les fontaines jaillissantes au nombre de plusieurs mille ; tous ces fleuves qui coulaient suspendus à travers l'immense cité, et on n'aura pas de peine à s'écrier avec Pline, que nulle merveille dans l'univers n'était plus digne de l'admiration des hommes (1).

---

(1) Si quis diligentiùs æstimaverit aquarum abundantiam in publico, in balneis, piscinis, domibus, euripis, hortis, suburbanis villis, spatioque advenientium extructos arcus, montes perfossos, convalles æquatas, fatebitur nihil magis mirandum fuisse toto orbe terrarum. Pl. l. 36, 15.

Tel est véritablement le premier sentiment qu'on éprouve au souvenir de tant de puissance et de tant de génie, sentiment d'admiration. Mais il en est un autre, sentiment de tristesse et d'indignation dont il est impossible de se défendre, quand on songe aux provinces désolées dont les millions et les larmes, aux esclaves innumérables dont les sueurs, le sang et les mains bâtirent ces somptueux aqueducs qui auraient dû porter des fleuves de pleurs avant de conduire les eaux nécessaires à la mollesse des maîtres du monde.

THERMES.

1° Thermes de Caracalla. — Représentez-vous un palais carré de quatre mille deux cents pieds d'enceinte, et d'une hauteur proportionnée, tout revêtu des marbres les plus rares et orné de colonnes et de statues de bronze et de marbre, chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Vos pieds foulent un pavé de mosaïque, vos yeux admirent à la voûte des peintures exquises ; à droite et à gauche, seize cents chambres de bains avec autant de siéges de marbre poli ; puis des salles immenses pour les jeux publics. Dans ce nombre n'étaient pas comprises les pièces inséparables des thermes romains ; l'*apodyterium*, où l'on quittait ses habits ; le *frigidarium*, où l'on prenait le bain froid ; le *tepidarium*, où l'on prenait le bain tiède ; le *calidarium*, où l'on prenait le bain chaud ; le *sudatorium*, où l'on excitait la transpiration par la vapeur ; l'*unctuarium*, où l'on se parfumait au sortir du bain ; enfin, les lieux de débauche, de règle là comme dans le Colisée et les bibliothèques. Ces bains donnaient sur le grand cirque. Dans la vieille Rome, le sang et la volupté sont toujours inséparables. *III Rome*, 2, 312.

2° Thermes de Dioclétien. — Les *Romains bâtissent des bains comme des provinces*, s'écrient dans leur admiration les historiens. (Vopisc. *in Prob.*). Dioclétien et Maximien, voulant surpasser leurs prédécesseurs, résolurent de bâtir des thermes d'une magnificence incomparable. Ils y réussirent : leurs thermes formaient un immense carré de mille soixante-neuf pieds sur toute face. Aux quatre angles étaient autant de salles circulaires servant de *calidarium* ou réservoirs d'eau chaude. Une d'elles subsiste encore ; c'est la vaste rotonde qui sert d'église aux Bernardins. L'édifice lui-même était l'assemblage de tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux. On y trouvait des portiques, des forum, des jardins suspendus, des bosquets, d'innombrables jets d'eau, des salles d'attente, des écoles pour les rhéteurs et les philosophes, la fameuse bibliothèque Ulpienne que Dioclétien y fit transporter du forum de Trajan.

Les thermes de Dioclétien comptaient plus de trois mille salles de bains, où trois mille deux cents personnes pouvaient se baigner en même temps sans se voir. Chaque salle était de la plus incroyable magnificence. Les pierres les plus précieuses, arrondies sous le ciseau, resplendissaient de tous côtés sur les murs ; le basalte d'Égypte, incrusté de marbre de Numidie, formait une marqueterie entourée d'une bordure de pierres dont les couleurs variées imitaient à grands frais la peinture. Les plafonds étaient lambrissés de verre ; les piscines entourées de pierres de Thasus, magnificence réservée autrefois à quelques temples. L'eau coulait de robinets d'argent ou de pierres précieuses. La construction de ces thermes dura sept ans.

En pensant à ces merveilleuses constructions, si l'esprit s'étonne et admire, en même temps le cœur se serre en réfléchissant que ces thermes furent bâtis par

quarante mille chrétiens condamnés aux mines, dont les sueurs et le sang inondèrent ces lieux et ces murailles élevées de leurs mains. Je dis leur sang, car ce qu'eurent à souffrir ces illustres chrétiens, soldats des légions romaines pour la plupart, est plus facile à deviner qu'à dire, bien que le soldat, en extrême honneur à Rome, ne dût jamais, d'après les lois militaires, être condamné à quelque service que ce fût qui ressemblât aux travaux des esclaves. Aussi, était-ce toujours aux scélérats et aux condamnés ordinaires par la loi qu'on donnait ces travaux; mais pour des militaires chrétiens c'était une autre affaire : le pire était toujours le meilleur et le plus avidement choisi pour eux par les atroces Romains. Les thermes de Dioclétien sont, au fond, bien plus l'ouvrage de Maximien que de son père adoptif, auquel Maximien donna le nom de Dioclétien, pour se faire bien venir de lui à son retour d'Afrique. En haine du nom chrétien, il y condamna tous les soldats chrétiens des légions. Cela se conçoit de la part du massacreur de la légion thébaine.

On sait comment les choses se passaient pendant la bâtisse. On menait au travail les chrétiens par bandes comme des bêtes. La nuit, on les mettait dans les entraves. On les nourrissait à peine, des espèces d'intendants brutaux les surveillaient le bâton à la main, les frappaient à leur discrétion, et celui qui ne pouvait plus travailler, on le tuait et tout était dit. Nous voyons saint Cyriaque, diacre de l'Église romaine, condamné aux travaux des thermes avec Largus, Smaragde et beaucoup d'autres. Il lui fallait, avec ses compagnons de souffrance, creuser la terre et porter sur son dos des poids énormes. Avec lui et les autres, se rencontra un saint vieillard qui ne pouvait venir à bout de porter les fardeaux dont on le chargeait, à cause de son grand âge. Ses frères le soulageaient avec empressement, et ils les portaient pour lui avec les leurs en même temps; ce que voyant, les gardiens les tuèrent tous.

Mais rien ne peut vaincre le courage ni les saintes adresses de la charité. L'Église célébrera éternellement la mémoire des saints *Maxime* et *Thrason*, qui, unis par les liens d'une étroite amitié, résolurent, quoi qu'il pût leur en advenir, d'apporter quelque soulagement à tant de souffrances. L'un et l'autre étaient à la tête d'une grosse fortune. Maxime vendit la sienne en détail et en remit le prix à Thrason, qui, pendant la nuit, parcourait les geôles, les carrefours, les ateliers, les prisons, les cachots, et secourait ses malheureux frères. Ajoutant ses richesses à celles de son ami, il les distribua par ses mains et celles de plusieurs chrétiens dévoués qui reçurent comme lui la palme du martyre en récompense de leur charité. Non content de soulager les vivants, Thrason s'empressait encore d'ensevelir les corps des morts. C'est lui qui, de concert avec le prêtre Jean, recueillit les corps du saint vieillard Saturnin et du diacre Sisinnius, martyrisés sur la voie *Nomentane*, et les déposa de ses propres mains dans sa villa située sur la voie *Salaria*, où se trouve aujourd'hui son immortelle catacombe.

L'attrait de la vie des Saints m'a fait quitter trop brusquement l'examen des thermes de Dioclétien; j'y reviens, parce que c'est en même temps une étude curieuse des mœurs romaines. Il y avait donc, comme dans tous les thermes romains, ces pièces dont j'ai parlé en décrivant ceux de Caracalla. Mais il est curieux de voir les enchérissements voluptueux de ceux de Dioclétien. Le *frigidarium* était un immense bassin où l'on prenait le bain froid en commun. Des pilastres, des niches, des statues, décoraient cette pièce autour de laquelle régnait, en forme de soubassement, un double rang de gradins appelés *schola*. Là venaient s'asseoir pour converser, ceux qui assistaient aux bains, sans y prendre part, ou qui attendaient leur

place dans l'eau. Le bain tiède, *tepidarium*, était muni de deux bassins assez larges pour qu'on-y pût nager aisément.

A cette pièce succédait le *sudatorium*, où l'on prenait le bain de vapeur. Au milieu était un réservoir d'eau bouillante qui fournissait des tourbillons de vapeur dont toute la salle était remplie et échauffée. Montant en nuages épais vers la voûte, ils s'échappaient par une ouverture étroite fermée avec un bouclier de bronze que l'on manœuvrait d'en bas, à l'aide d'une chaîne, et que l'on ouvrait comme une soupape quand la chaleur devenait par trop suffocante.

On passait de là dans l'*unctuarium* ou salle des parfums, où les baigneurs et les baigneuses arrivaient au complément de leur dessein.

Les thermes, si bien appropriés au luxe et à la mollesse de ces Romains, de ces Romaines dégénérés, indignes fils, indignes filles des Scipions et des Gracques, des Clélie, des Lucrèce, des Cornélie, étaient le rendez-vous de toutes les classes. On y venait avec une longue file d'esclaves nécessaires aux nombreux services réclamés par le bain. C'étaient les *capsarii*, chargés de garder les vêtements; *unctores*, les parfumeurs; *alipili*, les épileurs; *tractatores*, les masseurs. Et que faisaient donc ces esclaves? Au sortir du sudatoire, le baigneur s'étendait sur un lit de repos, et un jeune *masseur*, homme ou femme, commençait par lui presser tout le corps, par le tourner et le retourner, jusqu'à ce que les membres fussent devenus souples et flexibles; alors il faisait craquer les articulations sans effort, il massait et pétrissait, pour ainsi dire, la chair, sans faire éprouver la plus légère douleur. Il passait ensuite aux frictions; la main armée d'un *strigilum*, grattoir de corne ou d'ivoire, creusé en cuillère et cintré, de manière à effleurer un peu la rotondité des membres, il frottait vivement la peau, et détachait toutes les impuretés que la transpiration avait pu y amasser. Venait alors la dépilation des aisselles que l'*alilipilus* pratiquait, soit avec de petites pinces, soit à l'aide d'un onguent. Cette opération terminée, le parfumeur, ou mieux l'*onctueur*, si ce mot pouvait passer, arrivait chargé d'aromates et de liniments exquis. Il commençait par frotter légèrement le baigneur avec un liniment de saindoux et d'ellébore blanc, pour faire disparaître les démangeaisons et les échauboulures; puis, avec des huiles et des essences parfumées, contenues dans de petites ampoules de corne de taureau ou de rhinocéros, il remplissait tous les pores. Après lui venaient d'autres esclaves: les uns essuyaient le corps avec des étoffes de lin, ou d'une laine fine et douce; les autres l'enveloppaient dans une gausape d'écarlate (1), sorte de manteau chaud et moelleux. Enfin, toute la troupe se réunissait pour enlever le sybarite, le mettre dans une litière fermée, et le rapporter chez lui. Voilà le Romain des derniers temps de la République et de l'Empire!...

Et les thermes étaient ouverts nuit et jour! et nuit et jour une foule empressée, bruyante, voluptueuse, inondait les portiques, les salles et les jardins. On se réunissait dans le *pinacothèque* (comme qui dirait salle de peinture, salle peinte, musée), salle immense qui existe encore, et dont Michel-Ange a fait une des plus somptueuses églises de Rome. Depuis le temps de Sixte IV, elle est connue du monde entier sous le nom de *Sainte-Marie des Anges*. En y entrant, on est d'abord frappé à l'aspect de ses huit colonnes antiques en granit rouge d'un seul bloc, de seize pieds de diamètre sur quarante-trois pieds de hauteur. La longueur totale de l'église est

(1) *Gausape*, espèce de vêtement velu d'un côté.

de trois cent trente-six pieds. La salle des bains proprement dite en a trois cent huit de long sur soixante-quatorze de large, et quatre-vingt-quatre de haut. C'est la plus grande voûte connue. Son étendue, son pavé en mosaïque, ses peintures à fresque, ses colonnes de marbres précieux, faisaient de cette salle incomparable la merveille des thermes de Dioclétien, merveille eux-mêmes de la ville éternelle.

PALAIS.

Des sept collines sur lesquelles s'établit Rome primitivement, la première habitée fut le mont *Palatin*, ainsi nommée, parce qu'Évandre l'appela du nom de son fils Pallas ou de sa fille Pallentia, comme on voudra ; ou bien mieux, ce me semble, parce que les princes y établirent leur demeure : mont *Palatin*, c'est-à-dire mont du palais. Les cinq premiers rois de Rome y fixèrent leur habitation. Plus tard, ces humbles demeures firent place aux maisons somptueuses des Gracques, de Cicéron, de Catilina, de Marc-Antoine et d'Auguste. Les successeurs du premier des Césars couvrirent le mont Aventin de leurs palais de marbre et d'or. Là dormirent Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, et leurs ombres effrayantes semblent encore errer parmi ces ruines désolées, pour commander au voyageur l'étonnement et la crainte.

Rien n'était comparable en magnificence au *palais Augustal*, siége de l'Empire, et séjour de la majesté romaine, *sedes romani imperii*. Un superbe et immense escalier y conduisait du forum par le *coteau de la Victoire*. De chaque côté de la porte principale, s'élevaient perpétuellement deux lauriers dont les têtes soutenaient, en se rapprochant, une couronne de chêne. Le sénat avait accordé cet insigne honneur à Auguste, *vainqueur des ennemis et sauveur des citoyens*. Il parut bon aux successeurs de ce prince de s'arroger le même privilége ; et, quels que fussent leurs titres plus ou moins contestables à cette distinction, le sénat ne s'y opposa jamais. De vastes portiques en marbre de Lacédémone et en porphyre entouraient la demeure impériale dont ils défendaient l'accès au vulgaire, mais non aux douleurs et aux noirs soucis. Souvent, nous dit Suétone, leurs voûtes silencieuses virent et entendirent pendant la nuit Caligula, tourmenté par les insomnies de la débauche, errer comme un insensé et appeler à grands cris le retour de la lumière.

Le palais avait ses thermes magnifiques et son *lararium*, c'est-à-dire la chapelle de l'empereur, où Sa Majesté faisait régulièrement ses prières et ses dévotions. Alexandre-Sévère rendit le *lararium* impérial fort célèbre, comme chacun sait, en y plaçant Jésus-Christ avec toute la cohue de l'Olympe, y compris les empereurs décédés eux-mêmes, et devenus dieux par la grâce du sénat.

On y voyait également la fameuse tour de ce fou d'Héliogabale, qui avait dit : Je veux que ma mort soit magnifique. A cette fin, il avait fait bâtir une haute tour pavée de pierres précieuses, afin que le jour où il verrait ses affaires en trop mauvais état, il pût se casser pompeusement la tête. Mais ses prétoriens eurent l'impolitesse de le priver de cet honneur, en le tuant comme un simple mortel.

Puis venaient les *triclinia* ou salles à manger, ce qui n'était pas la partie la moins intéressante pour les majestés impériales de ce temps-là. Là s'épuisait la fortune publique dans le luxe des tables, j'entends mets et soutiens, et dans les décorations des murailles et des plafonds, où l'on voyait rouler le ciel avec ses astres parmi l'azur, l'or et les pierreries ; et, pour réveiller les sens blasés et affaissés sous le poids des vins, des viandes et des débauches, on les réveillait en faisant venir, devant les convives, des gladiateurs qui s'entretuaient avec grâce, et le sang humain se mêlait

pour ainsi dire aux délices du Falerne ; d'autres fois, César, pour s'amuser, faisait pleuvoir d'en haut des jonchées de fleurs sur les invités ; se retirant à un certain moment, et toutes les portes étant hermétiquement fermées, les assistants et assistantes, bon gré, mal gré, périssaient sous les fleurs qui s'entassaient jusqu'au plafond. C'était le *supplice des fleurs*, et César riait tout seul.

Puis venait la bibliothèque, les salles des savants, et enfin tous les appartements revêtus de marbre, d'or, d'ivoire et de diamants, où s'accomplirent les scènes incroyablement hideuses de la vie intime des Césars.

MAISONS.

Les maisons des simples Romains le disputaient au palais impérial en luxe et en magnificence. Une seule, celle de Mamura, intendant des ouvriers de Jules César, nous donnera une idée de toutes les autres établies à Rome sur le même plan plus ou moins étendu, et je veux entrer dans les mêmes détails, parce qu'ils donneront une idée plus juste du palais impérial lui-même que je n'ai fait qu'esquisser ; toute la différence ne se trouvant que dans beaucoup plus d'ampleur quant aux proportions et au luxe des ornements du côté des chefs de l'État.

Voyons donc un peu la maison du chef des ouvriers de César. Le premier d'entre les Romains, dit Pline, Mamura fit revêtir de marbre toutes les parties de sa maison. Pas une colonne dans ses nombreux portiques qui ne fût de marbre de Caryste ou de Luna.

Entre la rue et la façade de l'édifice était une place appelée *area* ou *vestibulum*, afin que ceux qui venaient le matin saluer le maître du logis ne fussent pas obligés d'attendre sur la voie publique. Au milieu, s'élevait souvent une statue de bronze représentant le propriétaire. La porte d'entrée à double battant, revêtue d'airain et ornée de *bulles* ou gros clous à tête dorée, ouvrait sur le *prothyrum*. Tel était le nom du passage qui conduisait de la porte extérieure à la porte intérieure. A droite et à gauche étaient les *cellæ* ou loges du portier et du chien. L'*homme et le chien étaient enchaînés !* L'extrémité du *prothyrum* communiquait, au moyen de la porte intérieure, avec une vaste cour carrée entourée de colonnades en marbre et formant portique : c'était l'*atrium*, ou vestibule, ou cour d'honneur. On appelait *cavedia* les portiques adossés à l'habitation ; la partie vide de la cour s'appelait *impluvium* ; le bassin de marbre qui occupait le centre, *compluvium*, parce que, dans les maisons qui n'avaient pas d'eaux vives, il recevait les eaux de pluie versées par les *cavedia*, c'est-à-dire par les conduits des gouttières des portiques. C'était une heureuse conception que ces portiques couverts, adossés à la maison avec laquelle ils communiquaient de tous côtés, et où l'on pouvait se promener à l'ombre et sans craindre la pluie dans les mauvais temps. Ce n'était pas une conception moins heureuse que ce bassin de marbre placé au centre, et d'où jaillissaient des eaux vives qui entretenaient la fraîcheur dans l'été. Le luxe se joignait à l'agrément, les portiques étaient ornés de peintures à fresque, et enrichis de statues de marbre et de bronze. L'*impluvium* était couvert d'un voile de pourpre, afin de l'abriter des rayons du soleil (1).

---

(1) Ces portiques latéraux étaient communs aux maisons des riches particuliers, aux édifices publics, aux palais et aux temples.

Nous pouvons nous en former une idée par les galeries extérieures de la Bourse de Paris et

Trois pièces ouvraient sur le fond de l'*atrium* : celle du milieu, appelée *tablinum*, comme qui dirait cabinet des tablettes, contenait les archives de la famille ; les deux autres, placées à droite et à gauche, et appelées *alæ*, ailes, renfermaient les images des aïeux. Chaque portrait était placé dans une niche séparée, appelée *armarium*, armoire. Une inscription sur la base rappelait les titres, les honneurs et les belles actions du mort.

Autour de l'*atrium*, en partie découvert, ce qui répond assez au préau des monastères, dont les dispositions architecturales ont conservé quelque chose des grandes maisons des anciens, car les cloîtres représentent à merveille leurs portiques; autour, dis-je, de l'*atrium*, régnaient les *triclinia* ou salles de festins. Ici se révèle, dans mille recherches ingénieuses, le sybaritisme des Romains. Les *triclinia* étaient disposés et multipliés suivant les saisons de l'année. Il y avait des *triclinia* d'hiver exposés à l'occident; de printemps et d'automne, à l'orient ; d'été, au septentrion. Chacun portait un nom particulier, tel que le *triclinium* d'Apollon, celui de Mars, etc. Dans les *triclinia* d'hiver, les lits (1) étaient incrustés d'or et d'ivoire ; dans ceux de printemps et d'automne, ils étaient ornés de plaques d'argent ou d'écailles de tortue; dans ceux d'été, ils étaient de bois d'érable et de citre (2), avec les encoignures et les jointures en baguettes d'argent. La garniture des lits se composait de matelas rembourrés de laine des Gaules, de plume et de duvet de cygne, de coussins ou coussinets recouverts de soie ou de pourpre; de housses magnifiques, les unes brodées de différentes couleurs, les autres enrichies de dessins représentant des chasses avec tout leur appareil. On faisait venir ces housses de Babylone. Une seule coûtait quelquefois huit cent mille sesterces, c'est-à-dire 163,666 francs. De plus, les *triclinia* étaient ornés de colonnes de marbre ou d'albâtre, pavés en mosaïque, tendus en étoffes attaliques et décorés de statues d'un grand prix servant de candélabres pour la nuit. Des voiles arrangées en forme de tentes militaires pendaient à la voûte, au-dessus de la table du festin pour la garantir de la poussière.

Les tables ne le cédaient ni en magnificence ni en variété aux lits triclinaires. Portées sur un seul pied d'argent, d'ivoire, d'airain ou des bois les plus rares, elles offraient aux regards éblouis toutes les merveilles de la sculpture. Les plus recherchées étaient en citre. La première qu'on vit à Rome appartenait au *philosophe* Cicéron, qui l'avait achetée un million de sesterces, c'est-à-dire 204,583 francs. Cela n'est pas mal pour un prêcheur de morale aux autres. Il existait dans la famille

---

de la Madeleine. — Vous voyez autour de la Madeleine, sous ses portiques adossés au monument, une foule de statues de saints et de saintes.— Elles seraient bien mieux en dedans, et les galeries aussi qui eussent formé deux nefs latérales. Je conçois les galeries et les statues autour des temples païens. — On n'entrait pas dedans, la foule restait dehors, alors il était bon de lui montrer les dévotes effigies de Junon, de Vénus et autres saintes de l'Olympe; mais, pour un temple chrétien, c'est autre chose. C'est dedans que nous prions et invoquons les saints dont les images nous excitent. — Mais la Madeleine est-elle une église chrétienne ? La Bourse et elle, c'est *quid unum et idem*.

(1) Personne n'ignore que chez la plupart des anciens on mangeait couché sur des lits fort bas, le coude gauche appuyé sur le bord de la table, revêtue d'un coussinet. Chaque individu prenait forcément beaucoup de place, ce qui nécessitait la multiplicité des tables et la *vastité* des *triclinia* ou salles à manger.

(2) Espèce d'arbre propre à la Mauritanie.

des Céthégus une table de ce bois qui avait coûté quatorze cent mille sesterces, c'est-à-dire plus de 300,000 francs.

Les *triclinia* communiquaient à deux corps de logis situés sur les côtés extérieurs de l'*atrium*. C'étaient, à gauche, les cuisines avec les *carceres* et les *equilia*, c'est-à-dire les remises et les écuries ; et à droite, la *pistrina*, c'est-à-dire la boulangerie et les logements des esclaves.

Tout ce qui précède constituait la partie publique de la maison accessible aux clients. Venait ensuite la partie privée, où personne ne pouvait entrer sans invitation. On y pénétrait par deux corridors, *fauces*, ménagés de chaque côté du *tablinum*, ils conduisaient au *péristyle*. Ce portique plus long que large, et supporté par des colonnes, rappelait la forme de l'*atrium;* mais ici on déployait plus de magnificence et de recherche. Une statue s'élevait en avant de chaque colonne, et des vasques de marbre, où l'on entretenait des fleurs, remplissaient les entre-colonnements. Le centre du portique, au lieu d'être une cour comme dans l'*atrium*, était un parterre où la vue se reposait en tout temps sur la verdure et les plus agréables couleurs. Des eaux jaillissantes, des tables de marbre, des plafonds en marqueterie, ajoutaient encore à la beauté fabuleuse de ces demeures enchantées. A l'extrémité du péristyle étaient les appartements des femmes, appelés *œci*. Inutile de dire que la pourpre, la soie, les pierres précieuses, ornaient dans toutes leurs parties ces boudoirs de la mollesse et de la volupté. Puis venait la *bibliothèque* avec l'*exèdre*, grande galerie pour la réception des savants; la *basilique* ou salon du palais, comme qui dirait le salon royal, ou le plus beau ; puis les *bains*, puis le *sphæristerium* ou jeu de paume, puis les *aleatoria* ou petites pièces destinées aux jeux paisibles, puis les chambres à coucher et à travailler, *cubicula*, avec des lits de *citre*, de *cèdre* et de *thérébinthe*, garnis de coussins de plume, enveloppés dans des étoffes de soie, pour lire ou écrire, et d'autres pour dormir, garnis de couvertures en peaux de taupes; puis le *sacrarium* ou chapelle, petit oratoire qui existait dans presque toutes les maisons tant soit peu distinguées; enfin le *solarium*, superbe terrasse qui couvrait tout l'édifice et qui servait de promenoir et d'observatoire. Telles étaient les maisons des Romains comme il faut, à Rome et ailleurs, car leurs villas et leurs maisons, dans les provinces, étaient toutes taillées sur ce patron. Quel luxe, que ce luxe de la fin de la république et de l'Empire !

Mais où les Romains avaient-ils pris cette manière si confortable, si splendide et si voluptueuse de se loger? Évidemment de l'Orient, et ce furent leurs conquêtes dans ces belles et molles régions de l'Asie qui leur donnèrent ces goûts qui leur devinrent si funestes, et qui préparèrent la chute de l'Empire.

L'Orient, stationnaire de sa nature, a conservé ces façons de se loger; les Arabes un peu comme il faut y sont encore fidèles, et du Caire à Damas et à Alger, vous voyez de ces habitations qui semblent n'être rien au dehors, et dont le dedans est enchanteur.

Je viens de lire là-dessus quelque chose dans le *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, en 1850, ouvrage savant et intéressant de M. *de Saulcy*. Je crois faire plaisir à mes lecteurs en citant ce passage. Notez qu'il ne s'agit que d'une auberge. Je laisse parler l'auteur, il parle si bien :

« Arrivés à Damas, nous nous arrêtons devant une petite porte surmontée de l'enseigne française : *Hôtel de Palmyre*. Nous mettons pied à terre. Nous avions passé par des rues affreuses, surtout par celle du Bazar où piétons, cavaliers et chameliers s'enfournent pêle-mêle au milieu d'ignobles boutiques et dans une demi-

obscurité ; et je me disais : Est-ce là cette ville aux palais féeriques qui réalisent les Mille et une Nuits, au dire des voyageurs. O Mille et une Nuits, que vous êtes loin ! Enfin nous voilà à cet hôtel de Palmyre. J'en veux mortellement à cette ville d'être si laide, quand je me l'étais figurée si belle. C'est un tort que je ne lui pardonnerai jamais ; on n'attrape pas aussi effrontément les gens. Je franchis donc la porte de l'hôtel. Je descends dans une petite cour borgne qui tourne et me conduit dans la véritable cour de la maison ; et voilà que je suis frappé d'étonnement et que je rabats déjà quelque chose de mon indignation de tout à l'heure. Parcourons un peu cette maison qui n'est qu'une maison d'un ordre fort médiocre pour la beauté, à ce que j'ai appris depuis par mon expérience.

» Au milieu d'une grande cour dans laquelle trotte une gazelle apprivoisée, est un large bassin plein d'eau, sur lequel se penchent deux magnifiques orangers. Devant l'une des extrémités du bassin, est une grande salle entièrement ouverte sur la cour, avec estrade sur laquelle on monte par deux marches. Autour de cette estrade est appuyé contre le mur un large et continuel divan. Deux grandes salles carrées avec estrades s'ouvrent à droite et à gauche, et sont éclairées par de grandes fenêtres sur la cour. Les murs et les plafonds de ces deux salles sont littéralement couvertes des plus délicieuses arabesques ciselées, et entremêlées de belles sentences pieuses très-élégamment écrites. Sur le côté opposé s'ouvre une vaste salle terminée par une abside circulaire avec divan. Au milieu de celle-ci est un bassin rond avec un jet d'eau que l'on fait jouer à volonté. A droite et à gauche sont encore deux salles avec estrades ; une vigne immense, plantée au pied du mur de cette face, monte jusqu'au faite de la maison, et va former, sur la terrasse qui la surmonte, une charmante tonnelle sous laquelle on peut aller respirer et prendre le frais pendant les fortes chaleurs de l'été. Toutes les parois de ces différentes salles sont garnies des arabesques les plus gracieuses et les plus capricieuses en même temps, et ce sont les ouvriers les plus vulgaires qui sont capables de les tracer. De nombreuses chambres sont placées à l'étage supérieur, le long d'une troisième face de la cour.

» Du coup, me voilà un peu raccommodé avec Damas. La maison, vue de l'extérieur, a l'air de la plus ignoble bicoque de village ; à l'intérieur, c'est un bijou digne d'un prince, et ce n'est pourtant, je le répète, qu'une habitation des plus médiocres de la ville, et qui est à mille piques des somptueuses demeures que j'ai vues les jours suivants....

» 9 mars. — Notre journée s'est passée en visites, d'abord chez notre excellent consul, M. de Ségur, chez qui nous devions dîner le soir.... L'habitation du consul de France est ravissante ; et, à la première vue, nous comprenons déjà que notre hôtel de Palmyre, que nous admirions hier avec tant d'enthousiasme, n'est qu'une vraie masure, etc. » DE SAULCY, *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, page 379.

Mais il nous faut revenir aux Romains. Comment faisaient-ils donc pour se donner leurs demeures si incroyablement magnifiques ? La fabuleuse opulence des Romains de ces temps horribles est un fait connu de tout le monde. Rome, par ses sénateurs et ses chevaliers, engloutissait les richesses de l'univers. Chaque sénateur recevait un traitement de 125,000 francs, chaque chevalier de 50,000 ; mais ce n'était qu'une bagatelle. On les envoyait en mission, et ils *écorchaient* les provinces, selon l'expression de Sénèque, et ils revenaient à Rome gorgés du sang et de l'or de leurs administrés. Témoin Salluste, avec son forum, sa maison et ses jardins renommés

par leur éclat, et qui, plein d'or et de débauche, faisait de beaux livres et prêchait la morale dans ses palais d'ivoire; et Sénèque lui-même, qui criait si fort et avec une voix si austère, contre les désordres de son temps et jouissait d'une petite fortune de plus de 100,000,000! Le pauvre homme!...

Et ce fameux Cicéron lui-même, si véhément contre Verrès, et qui a si bellement écrit sur le mépris des richesses et sur la probité, Cicéron, né dans l'obscurité, artisan de sa propre fortune, premier homme de sa famille, comme il dit, avait à Rome une maison qu'il avait achetée de Crassus 600,000 francs; il possédait à Tusculum une villa de roi, avec bains, mosaïques, théâtres, portiques en marbre, statues et autres accompagnements obligés du luxe antique; une autre à Formium (Gaëte) non moins somptueuse; une autre à Baïes, tellement luxueuse que le sénat lui-même, casuiste assez relâché en cette matière comme en beaucoup d'autres, en fut scandalisé; une maison à Pompeï, où toutes étaient sur le modèle de celles de Rome; une autre villa à Arpinum, sa patrie; une autre près d'Agnani, sa villa d'Amalthée qu'il appelle son *Alma*. Enfin, dans Rome encore, cet humble plébéien, cet austère républicain, sur le mont Aventin, était propriétaire d'un certain nombre de tavernes et boutiques, dont ce sauveur de la patrie et ce père du pauvre peuple tirait un tout petit revenu annuel de 100,000 francs.

Mais l'indignation contre le luxe de la fin de la république et de l'Empire m'égare et m'entraîne; je ne voulais parler que des pierres et des bâtiments, et je parle des gens qui les ont établis et habités. D'où leur venaient les richesses inimaginables pour faire face à un tel luxe? Qui a lu l'histoire de ces temps d'horrible mémoire le sait. Vous lirez là-dessus avec autant d'utilité que d'étonnement et de serrement de cœur les pages des *Trois Rome*, t. I, p. 463; et vous vous rendrez compte de ces magnificences impériales, patriciennes et plébéiennes, quand vous verrez que Rome avait vingt mille citoyens déprédateurs des provinces, aussi riches que Lucullus, ce Xercès en toge, comme l'appelle Cicéron, qui ne soupait pas à moins de 30,000 francs, et qui pouvait offrir une magnifique hospitalité à vingt-cinq mille personnes à la fois, etc...

THÉATRES.

Rome antique avait le théâtre de Marcellus et le théâtre de Pompée.

Les restes grandioses du théâtre de Marcellus attestent les meilleurs temps de l'architecture romaine. Il avait été bâti par Auguste, pour éterniser la mémoire de son jeune neveu. Il pouvait contenir trente mille spectateurs. Étrange vicissitude des choses humaines! Ses portiques jadis étincelants de marbres polis, sous lesquels venait se promener et se reposer la mollesse romaine, sont aujourd'hui noircis par la fumée, et divisés en compartiments obscurs, dans lesquels de bruyants forgerons gagnent leur pain de chaque jour à la sueur de leur visage.

Le champ de Flore, donné au peuple romain par la fameuse courtisane *Acca Laurentia*, où l'on ne voyait que bosquets de platanes, reliés par de superbes portiques, peuplés de statues d'hommes et d'animaux, rafraichis par des fontaines jaillissantes, éclatait encore par de superbes basiliques, et notamment par le *théâtre de Pompée*, dont on voit encore quelques vestiges au palais Orsini. Le vainqueur de Mithridate fut le premier qui bâtit à Rome un théâtre permanent. Jusque-là les théâtres étaient démolis après les jeux; mais afin de faire respecter et durer son ouvrage, Pompée y joignit un temple dédié à *Vénus victorieuse*. Brûlé plusieurs

fois, du moins en partie, il fut tour à tour restauré par Tibère, Caligula et Néron. Ce dernier eut un jour la fantaisie de montrer à Tiridate, roi d'Arménie, la splendeur et la richesse du peuple romain. En vingt-quatre heures, il fit dorer les voûtes, les corniches, les pilastres, en un mot, toutes les parties du théâtre qui ne l'étaient pas. Qu'on juge de l'ébahissement du prince étranger en entrant dans cet édifice tout d'or, où trente mille spectateurs étaient assis, et dont l'immense pourtour étincelait aux rayons de plusieurs milliers de flambeaux.

Pompée ayant obtenu par une glorieuse exception les honneurs du triomphe, lorsqu'il n'était encore que simple chevalier, fit bâtir près de son théâtre, en outre de son temple à *Vénus victorieuse*, un autre temple à la *Fortune à cheval*, et de plus son célèbre portique et la *Curia*, ou le grand palais du sénat, si fameux par la mort de César, tombant assassiné aux pieds de la statue de Pompée, qu'il avait vaincu à Pharsale. Chose étrange! à peu près au même endroit, dans la révolution de 1849, les démagogues de Rome tuèrent M. Rossi.

Le palais bâti par Pompée avait un portique soutenu par cent colonnes du plus beau marbre; sous ces belles arcades on se promenait, on causait, on se mettait à l'abri quand la pluie forçait à quitter le théâtre: ceci nous indique que chez les anciens, le théâtre n'était pas une enceinte couverte comme chez les modernes. Mais laissons le théâtre qui n'a jamais fait fortune chez les Romains, parce que le *théâtre* n'était que pour les choses gaies, et qu'à un peuple de sang et de carnage il fallait, pour l'amuser, du sang et du carnage; aussi le grand amusement, la joie, la vie des Romains et des Romaines, c'était l'*amphithéâtre*, où les jeux étaient des massacres de bêtes et de gens par milliers.

AMPHITHÉATRES, CIRQUES, COLISÉE.

Ce mot d'amphithéâtre me mène droit au Colisée; mais avant d'en parler, je veux dire quelque chose des cirques et de leurs jeux dont le Colisée n'était, pour ainsi dire, que le perfectionnement, soit pour les divertissements, soit pour la manière dont les spectateurs y étaient installés.

Les jeux du cirque dans l'ancienne Rome datent de loin, car ce fut Romulus qui les institua à l'occasion de l'enlèvement des Sabines. D'abord, le lieu ne fut qu'une simple enceinte avec des jalons et des cordes au Champ de Mars. Des lances, la pointe en dedans, empêchaient de franchir les lignes et les démarcations. Tarquin l'Ancien en construisit l'enceinte d'une manière solide dans la vallée *Marcia* entre les monts Aventin et Palatin. Il fut appelé le grand cirque pour le distinguer des autres. Tarquin le Superbe l'embellit de siéges de marbre. Il y avait cent cinquante mille places, disent les uns, et quatre cent quatre-vingt-trois mille, disent les autres. La différence est un peu forte, mais qu'est-ce que cela fait? A l'une des extrémités du cirque, il y avait l'entrée et la loge du prince, et des portes latérales pour le peuple. A l'extrémité opposée étaient les entrées pour les chevaux et les chars. Un sillon ou une ligne blanche marquait le point de départ: on rangeait les chevaux sur cette ligne. Au milieu du cirque était un mur haut de quatre pieds qu'on appelait *spina*, l'épine, parce que comme l'épine du dos partage le corps de l'homme en deux parties égales du haut en bas, de même ce mur partageait le cirque. Aux deux extrémités, il y avait trois petites pyramides ou bornes autour desquelles les chars tournaient. L'adresse consistait à ne pas heurter ces bornes en courant, et à ne pas s'y laisser pousser et briser par les concurrents. Sur la *spina*, l'empereur Auguste fit placer par

dévotion un obélisque haut de cent trente-deux pieds consacré au soleil. Cet obélisque existe encore, il est debout sur la place du Peuple.

Avant les jeux, on portait en cérémonie au travers du cirque les statues des dieux ; puis on les déposait sur des coussins moelleux pour qu'ils pussent assister aussi à leur aise aux représentations, en même temps qu'ils recevaient les respects de l'assemblée. Après les dieux venait la procession des jeunes fils des chevaliers, les uns à pied, les autres à cheval ; enfin, les cochers et les conducteurs de chars: c'étaient les rois de la fête ; et ces cochers, quelquefois, c'étaient des empereurs !

Ces cochers se divisaient en quatre troupes qu'on appelait *factions*, elles se distinguaient par la couleur. Il y avait la blanche, la rouge, la verte et la bleue. Domitien en ajouta deux, la dorée et la pourpre, qui ne durèrent pas plus que lui. Les Romains se passionnaient pour l'une ou pour l'autre, jusqu'à causer des séditions et des meurtres. Il fallait faire sept fois le tour de la borne sans encombre. A chaque tour, pour les mieux compter et ne pas se tromper, on enlevait un œuf (1) des sept placés sur la tête de la borne ; et celui qui le premier avait fait les sept tours, était vainqueur et recevait le prix en argent, souvent fort considérable, sans compter les couronnes, les statues d'or et de bronze, les vers des poëtes, et les tombeaux qui redisaient la gloire du vainqueur; et ce vainqueur, c'était un cocher !

Les chevaux eux-mêmes partageaient ces honneurs insensés. Il y avait aussi pour eux des couronnes, des statues, des rateliers d'or... et le consulat !— Vieux, ils étaient nourris aux frais de l'État; morts, une sépulture distinguée les attendait au Vatican.

Le cirque offrait aux amateurs, spectateurs et acteurs, les combats ou plutôt les exercices gymnastiques. On voyait là la force et l'agilité des personnages dans la course à pied, dans le pugilat et la lutte. Cet exercice venait des Grecs, comme l'indique le nom, car gymnique vient du mot grec que le latin rend par *nudus*, et nous par *nu*, parce que l'on combattait tout nu. — Le mot *athlète*, qu'on donnait à ces hommes, venait du mot grec qui veut dire combat.

L'exercice de la course à pied se faisait, comme celui des chars, par bandes ou factions. Le *pugilat* ou le combat du *ceste* (d'un mot grec qui veut dire *piqué*, comme ces gants rembourrés qui servent dans l'exercice du fleuret), le combat du ceste se pratiquait par le moyen d'une espèce de gantelet de cuir, garni de fer et de plomb, afin que les coups fussent mieux appliqués et sentis. Ces formidables gantelets, ou sorte de petits matelas rembourrés, étaient attachés aux bras et aux épaules par des courroies.

La lutte était le combat entre deux hommes à qui se renverserait par la force des

---

(1) Décidément les illustres Romains aimaient bien les *œufs*, car nous les avons vus dans le chant du *Colisée* se donner la satisfaction de faire entrer un jeune esclave dans l'arène, portant un *œuf* sur sa main étendue, avec défense de le laisser tomber en passant devant un lion repu de carnage, lequel, de ses yeux à demi fermés, voyant le jeune garçon, se levait à pas de loup par derrière, et abattait son homme en s'en jouant comme le chat fait de la souris; et toute l'assemblée de rire et d'applaudir. L'aimable divertissement! ô peuple atroce !

Mais parlons sérieusement : il faut dire que ces œufs du cirque étaient de bois, les œufs en nature eussent été trop casuels. Et pourquoi ces œufs de bois plutôt que des boules d'un rond parfait? par dévotion et religion, en mémoire de Castor et Pollux, dieux des coureurs à pied et à cheval, tous deux nés d'un *œuf!*

bras, qu'on habituait à des mouvements réguliers et terribles. Les lutteurs se frottaient le corps d'huile et de cire pour rendre leurs membres plus agiles. Ces messieurs mangeaient fort sobrement et faisaient beaucoup d'exercice.

Le jeu troyen se pratiquait dans le cirque par les fils des sénateurs et des chevaliers qui couraient à cheval l'un sur l'autre, par escadrons, et simulaient un combat. C'était une sorte de petite guerre. Virgile nous fait une belle description de ce jeu au cinquième livre de l'*Enéide*, v. 561, etc.

Un autre spectacle du cirque était la chasse, qui consistait dans des combats de bêtes entre elles ou contre des hommes. Ce n'était quelquefois qu'une simple montre de bêtes que l'on faisait passer dans l'arène. Mais cette sorte de spectacle, bon pour des niais et des nourrices, n'était guère du goût des Romains, sanguinaires par nature ; aussi fut-il bientôt et à toujours un spectacle d'extermination. Pour que l'illusion fût complète, ces incroyables empereurs romains avaient inventé des forêts ambulantes dont les flancs étaient remplis d'animaux. La forêt véritable était introduite à force de machines, et arrivée dans l'enceinte, des espèces de soupapes s'ouvraient et les animaux s'élançaient et se ruaient les uns sur les autres, et ce qui était bien plus agréable aux Romains, sur des troupeaux d'hommes qu'on appelait *bestiaires*, c'est-à-dire destinés aux bêtes ; ces hommes luttaient comme ils pouvaient contre les lions, les tigres, les ours et autres bêtes féroces, et finissaient toujours par être mangés à la grande satisfaction des spectateurs. Ces malheureux bestiaires étaient divisés par bandes, afin de faire durer le plaisir plus longtemps. Les premiers, on les attachait à des poteaux dans l'arène, d'autres fois on les y clouait, surtout quand c'étaient des chrétiens, ou bien on les enfermait dans des filets ; les autres, qui devaient mourir après eux, étaient entassés dans des loges ou cages.

L'amour des Romains pour les bêtes féroces, mangeuses d'hommes, passe toute imagination. Les simples particuliers, les consuls, les empereurs en ont rassemblé pour leur plaisir et celui du peuple des quantités incalculables. Métellus, l'an 503 de Rome, après la grande défaite des Carthaginois, donna en spectacle dans le cirque 142 éléphants. — Scipion Nasica dans les jeux qu'il donna, 60 panthères et 40 ours et éléphants. — Scaurus, 150 panthères. — Sylla, 100 lions à crinière. — Pompée, 600 lions, dont 350 à crinière, 410 panthères et 20 éléphants. — César, 400 lions. — Drusus, 40 éléphants. — Servilius, 300 ours et autant d'autres bêtes africaines. — Titus, 5,000 bêtes en un jour. — Trajan, 10,000. — Domitien, 1,000 autruches, 1,000 cerfs, 1,000 sangliers, 1,000 chamois et girafes.

Pour se procurer les animaux on mettait l'impôt en nature, c'est-à-dire que les gouverneurs romains obligeaient leurs administrés à faire des battues générales, pour s'emparer, au milieu de mille dangers et en laissant bien des leurs sur la place, de tous ces animaux, qu'on expédiait à Rome, et qu'on y nourrissait et soignait à grands frais aux dépens des provinces.

Enfin par la fréquence des jeux, ce gibier étant devenu fort rare, et l'appétit des Romains ne pouvant s'en passer, non pas pour en manger, mais pour voir manger des hommes et surtout des chrétiens, une loi, un décret impérial défendit, sous peine de mort, de tuer un lion en Afrique... Affreux Romains !...

Quoique cette histoire d'amphithéâtre soit connue, même des enfants, elle fait tant d'honneur, non pas aux Romains, mais aux lions, que je veux la relater ici : Dans un jour de spectacle, on avait lâché au milieu de l'arène un lion énorme dont les yeux et les rugissements inspiraient la terreur. Tout à coup, l'animal s'arrête

devant l'homme qu'on lui avait destiné pour pâture, il remue la queue comme un chien caressant et lui lèche les mains et les jambes. L'homme, revenu à lui, reconnaît le lion et le flatte de la main.

Toute l'assemblée surprise bat des mains; l'empereur présent, c'était Caligula, fait venir le prisonnier et l'interroge : « Seigneur, répond l'homme, je suis esclave, je m'appelle Androclès. Voulant me soustraire aux cruels traitements de mon impitoyable maître, proconsul d'Afrique, je pris la fuite et m'enfonçai dans les déserts de la Libye. Pour me mettre à l'abri du soleil, j'entrai dans une caverne ; tout à coup je vis un énorme lion, il poussait des cris plaintifs, j'eus peur et je me cachai dans l'endroit le plus obscur. M'ayant découvert, il vint à moi, levant sa patte sous laquelle était enfoncée une grosse épine ; je l'arrachai, je nettoyai sa plaie et la mis en voie de guérison. L'animal soulagé se coucha, laissant sa patte entre mes mains et s'endormit. J'ai vécu trois ans avec lui dans son antre ; il allait à la chasse pour lui et pour moi. Je faisais cuire ma part au soleil. Ennuyé de cette vie sauvage, un jour que le lion était sorti, je me sauvai de l'antre; mais arrêté par des soldats, je fus envoyé d'Afrique à Rome pour servir aux jeux. »

L'empereur charmé accorda à Androclès la vie, la liberté et le lion.

Appien, qui rapporte ce fait, dit avoir vu souvent Androclès menant son lion en laisse dans les rues de Rome. On donnait à l'homme des pièces de monnaie, et au lion des couronnes de fleurs; et chacun disait : « Voici le lion qui a exercé l'hospitalité envers un homme; et voici l'homme qui a été le médecin du lion ! »

Dans les jeux et les spectacles chez les Romains, la *naumachie*, c'est-à-dire la représentation d'un vrai combat naval, tenait un rang distingué. D'abord, dans le grand cirque, plus tard dans le Colisée, dont le fond était pavé de marbre, on voyait instantanément un grand lac, une sorte de mer que formaient des rivières d'eau amenées par des aqueducs. L'espace était assez grand pour contenir deux flottes : elles se battaient l'une contre l'autre. Mais que servait de vaincre? tous les combattants venaient là pour mourir, et mouraient. Tous criaient en passant devant l'empereur le salut de rigueur : *Morituri te salutant :* ceux qui vont mourir te saluent. L'imbécile Claude fut le premier qui donna ces jeux à Rome, et un jour la *salutation* fut l'occasion d'un incident assez plaisant. Les pauvres marins avaient crié le salut. L'empereur, sans savoir ce qu'il faisait ou disait (c'était son usage), leur rendit le salut en disant : *Valete* : portez-vous bien ; et la flotte prit cela à la lettre, et la flotte ne voulait plus se battre. L'empereur saute en bas de son siége et court comme un furieux tout autour du lac en criant, gesticulant et les menaçant de les faire tous brûler s'ils ne se battaient pas. Enfin le combat commença et l'extermination obligée s'ensuivit. Pour les représentations nautiques, on entretenait soigneusement des monstres marins qu'on lâchait ces jours-là dans la mer improvisée. Le Nil envoyait son contingent, c'est-à-dire des crocodiles ; ce qui procurait aux Romains l'agrément de voir les hommes qui tombaient à l'eau mangés par ces animaux voraces. Pour donner le signal du combat et animer les combattants, Suétone nous dit, dans son *Claude*, qu'on voyait un gros triton d'argent qui sonnait la charge avec sa conque de même métal.

Titus donna aussi ce spectacle dans le Colisée. Personne, tant que lui, malgré son règne si court, n'a livré plus de bêtes et plus de gens à la destruction pour amuser les Romains ; et lui aussi, ce cher délice du genre humain, en vérité!

Mais le spectacle de prédilection des Romains, par-dessus tous les autres jeux et spectacles, c'étaient sans contestation les combats de *gladiateurs*. Ces jeux barbares

faisaient fureur à Rome et dans tout l'Empire. Les gladiateurs étaient ou des esclaves, ou des prisonniers de guerre, ou des gens qui se vouaient à ce métier de tuer et de se faire tuer avec méthode et agrément pour amuser les Romains et les Romaines. Ces êtres dégradés formaient comme d'immenses communautés ou casernes d'hommes dévoués à la mort pour un temps donné. On les soignait avec toutes sortes d'attentions comme des troupeaux de bœufs pour l'abattoir. Ils faisaient des espèces de vœux. Voici la formule, Pétrone l'a conservée, c. 117. « Nous jurons de nous laisser brûler, lier, battre et tuer ; de faire en un mot tout ce que notre chef nous ordonnera, et nous nous dévouons entièrement à lui comme bons et loyaux gladiateurs. »

Les gladiateurs avaient plusieurs manières de parader, de combattre, de tuer et de se faire tuer. Il y avait :

Les *secutores*. Leurs armes étaient un casque, un bouclier, une épée ou une massue de plomb. Leurs adversaires étaient ordinairement leurs confrères appelés les rétiaires, *retiarii ;* ceux-ci, avec un filet au bout d'une espèce de trident, cherchaient à envelopper l'adversaire et puis le tuaient avec leur fourche.

Les *threces*, c'est-à-dire gens armés à la *thracienne*, portaient un petit bouclier rond et étaient armés d'un poignard recourbé. Ceux qui avaient affaire avec eux étaient ordinairement leurs confrères, appelés *mirmillons*, ainsi nommés d'une figure de poisson qu'ils portaient sur leur casque. Cette catégorie de gladiateurs, Gaulois pour la plupart, étaient souvent aux prises avec les rétiaires. Alors, pendant qu'ils se tuaient les uns les autres, on chantait cette chanson : *Non te peto, piscem peto; quid me fugis, Galle?* Ce n'est pas à toi, mais au poisson que j'en veux ; pourquoi me fuis-tu, Gaulois ?

Les *hoplomaques*, c'est-à-dire bien et fortement armés, avaient un bouclier garni d'argent ciselé, un baudrier, une espèce de botte à la jambe gauche, un casque avec des aigrettes.

Les *essedarii*, c'est-à-dire ceux qui combattaient sur des chars, à la manière des Bretons.

Les *andabates* combattaient à cheval les yeux bandés. C'était un jeu sanglant de colin-maillard où tout le monde des joueurs étaient *colins*, et tous les acteurs finissaient par rester sur le carreau.

Les *dimachères* combattaient soit à pied, soit à cheval, avec une épée de chaque main.

Les *laquéaires* travaillaient et jouaient dans le goût des rétiaires, c'est-à-dire qu'ils étaient exercés à jeter adroitement une longue corde qui avait un nœud coulant, dans lequel ils tâchaient de prendre la tête de l'adversaire qu'ils attiraient hâtivement pour le tuer, s'il n'était pas étranglé par la violence de la traction.

Avant le jour du spectacle, celui qui en faisait les frais, empereur, général, sénateur, simple particulier, ou courtisane, faisait publier dans la ville et les provinces le nombre de paires de gladiateurs, car on ne les comptait que par paires, absolument comme des bœufs et des taureaux, le nombre de paires de gladiateurs qui combattraient et les noms des plus célèbres, et l'on n'oubliait pas d'énumérer tous les autres charmes de la fête qui devait avoir lieu.

Il y avait des marchands de gladiateurs comme des marchands de bœufs et de chevaux. On en parlait, on en trafiquait comme de la chair de bœuf ; c'est le mot de Tacite, *gladiatoria sagina*, mot à mot la graisse gladiatoriale. Bête engraissée ! quel mépris de l'espèce humaine !

Et n'avions-nous pas quelque chose de pareil dans un certain temps, lorsqu'en parlant des conscrits on les appelait de la chair à canon.

Le gladiateur blessé baissait son arme en signe de défaite et attendait sa sentence du peuple qui regardait. Si l'assemblée voulait sauver le blessé, elle baissait le pouce; si elle voulait qu'il fût mis à mort sur-le-champ, elle le tournait, et le gladiateur se soumettait tranquillement ; il portait lui-même la pointe du glaive du vainqueur à sa gorge, celui-ci l'enfonçait, et tout était fini. Souvent, de peur de ruse et de simulation du mort, le vainqueur redoublait, et, pour plus de sûreté, il enfonçait ses mains dans la plaie et l'écartelait. Tels étaient les passe-temps des Romains et des Romaines!

Si les gladiateurs manquaient d'entrain et de bonne grâce à se battre et à mourir, ceux qui les avaient livrés avaient le droit, et n'y manquaient pas, d'entrer dans l'arène, et à grands coups de nerf de bœuf, et avec des tisons allumés qu'ils leur appliquaient sur le corps, leur apprenaient à mieux faire leur devoir.

On faisait toujours battre et s'entr'égorger plusieurs centaines de paires de gladiateurs à la fois. Trajan en donna une fois dix mille. On ne peut compter les *mille* donnés par Titus et Héliogabale.

César, le dictateur, entretenait à ses frais une école de gladiateurs pour capter le peuple.

Les gladiateurs, comme je l'ai dit des marins de la *naumachie*, commençaient toujours par venir saluer fort respectueusement l'empereur qui présidait, ou celui qui le remplaçait, en disant : *Morituri te salutant*. Puis, au signal donné, ils commençaient leurs jeux sanglants jusqu'à l'extermination de tous.

Il fallait, après chaque charge ou exercice, débarrasser l'arène des cadavres, des mourants et des morts, bêtes et gens. C'est pourquoi il y avait une vaste enceinte attenante, qu'on appelait le *spoliarium*, c'est-à-dire emplacement des dépouilles. Les confecteurs, espèce d'apprentis gladiateurs armés de crocs, y traînaient les cadavres. Deux chefs se promenaient gravement dans l'enceinte. L'un s'appelait *Mercure*, il avait pour caducée un fer rouge au moyen duquel il reconnaissait les tout à fait morts en les piquant et les brûlant ; l'autre, appelé *Pluton*, armé d'un maillet, assommait les récalcitrants à mourir.

Le travail des confecteurs et de leurs crocs achevé, de jeunes et beaux esclaves, élégamment vêtus, retournaient avec des râteaux la poussière imbibée de sang, et de nouveaux jeux recommençaient.

Quand le soleil fatiguait on déployait le *velarium*, voile immense de pourpre semé d'étoiles d'or. De légers matelots, sur des poulies dorées et des cordages, couraient et volaient comme des oiseaux, manœuvraient avec une agilité surprenante, et achevaient l'opération en un clin d'œil.

Ces jeux, ces exterminations, ces joies féroces des Romains se renouvelaient sans cesse dans le grand cirque, et surtout pendant les grandes persécutions dans le *Colisée*, le plus bel amphithéâtre de Rome, dû à Vespasien qui le commença et à Titus qui l'acheva et le dédia. Cet amphithéâtre colossal fut bâti par les prisonniers juifs de la grande guerre de Judée, et leurs larmes et leur sang y servirent pour ainsi dire de ciment. Ce qui en reste encore atteste les magnificences architecturales de cet édifice. Il était disposé pour près de cent mille spectateurs. Il y avait l'autel de Jupiter, car on commençait par des sacrifices aux dieux, et c'était un homme qu'on immolait. Les spectateurs, placés diversement selon les conditions, avaient des siéges de marbre et des coussins de soie; il y avait plusieurs rangs de

gradins. Aux deux extrémités de l'ovale immense, car le Colisée était ainsi bâti, il y avait deux grandes portes d'une dimension extraordinaire, l'une pour les gladiateurs et les bestiaires, l'autre pour les machines, comme montagnes, forêts, vaisseaux, etc. A droite et à gauche de ces deux entrées s'ouvraient quatre-vingts autres portes, qu'on appelait *vomitoires*, pour l'entrée et la sortie des spectateurs. De plus, il y avait la porte des *morts*, qui conduisait à une vaste cour où l'on traînait les cadavres et les mourants, qu'on achevait à coups de maillet, comme j'ai dit tout à l'heure. Il y avait aussi la porte de la *chair vive*, c'est-à-dire celle par où l'on faisait sortir ceux qui n'avaient été ni tués ni blessés, tout au plus légèrement, et qu'on réservait pour une autre occasion. Cette occasion se trouvait ordinairement le lendemain.

Dans les soubassements du Colisée étaient les cages ou loges des bêtes féroces. Entre l'arène où elles donnaient leurs représentations et les spectateurs, il y avait des grilles hautes, de manière à prévenir les accidents qu'aurait pu occasionner leur fureur.

Pour contre-carrer l'odeur suffocante de la fumée lourde du sang chaud répandu à torrents et qui montait comme un brouillard, on avait disposé, et l'on en voit encore les traces dans les pans de murs restés, on avait disposé dans les murailles du Colisée, à tous les étages, de distance en distance, des tubes de métal doré par où jaillissaient des eaux de senteur qui retombaient comme une fine et imperceptible rosée sur les assistants, c'était ordinairement une composition de safran et de baume. Délicate et aimable attention pour les matrones et les vestales romaines ! Chose bien merveilleuse ! l'architecte du Colisée fut un chrétien ! Dans les souterrains de l'église de *Sainte-Martine*, sur l'emplacement du temple de *Mars*, on a trouvé l'inscription suivante qui ne laisse aucun doute sur le fait, seulement il est raisonnable de penser que l'architecte *Gaudentius* fit le plan du Colisée, en dirigea les sanglants travaux avant d'être chrétien, et que l'étant devenu, et Vespasien l'ayant su, cet empereur, qui était très-avare, trouva fort commode de le faire tuer plutôt que de le payer. C'est ce qui appert de l'inscription ainsi conçue : « C'est donc ainsi que tu récom» penses, cruel Vespasien. Pour prix tu reçois la mort, ô Gaudentius. Réjouis-toi, » Rome ; ton empereur se contente de faire des promesses à l'auteur de ta gloire : » mais le Christ les accomplit toutes pour toi, lui qui t'a préparé un glorieux théâtre » dans le ciel (1). »

Avec ces quelques notions sur les jeux sanglants des Romains, il me semble qu'il n'y a plus de choses difficiles à saisir dans les chants du Colisée, du Sang et des Catacombes.

Pourtant je vais dire encore quelques mots sur les fameuses *voies romaines*.

Tout, chez ces Romains, se sentait de la force et de la puissance de leur domination.

Ces voies, routes ou chemins, partaient de la colonne milliaire dorée au pied du Capitole, et rayonnaient dans toutes les directions correspondant aux diverses contrées de l'Italie, ou pour mieux dire du monde entier, pour y porter les légions victorieuses et ramener les rois et les dépouilles des vaincus.

« Les voies publiques, appelées *militaires*, *prétoriennes* et *consulaires*, dit Denis

(1) Sic præmia servas, Vespasiane dire ; præmiatus es morte, Gaudenti. Lætare, civitas ; ubi gloriæ auctori promisit iste, dat Cristus omnia tibi, qui aliud paravit theatrum in cœlo.

d'Halicarnasse, étaient avec les aqueducs et les égouts au premier rang parmi les constructions et les monuments de la ville éternelle. » Pour établir une route, on creusait le terrain à une certaine profondeur, ensuite on le nivelait et l'on remplaçait par un sable fin la terre peu consistante. La *forme* ainsi creusée, on réglait les pentes et on foulait les remblais avec de lourds pilons et de gros cylindres de fer qu'on roulait dessus (1). Venaient ensuite trois ou quatre couches de maçonnerie qui formaient une masse de trois pieds d'épaisseur.

La première, appelée *statumen* ou fondation, se composait d'une couche de mortier de chaux d'un pouce environ, sur lequel plusieurs rangs de pierres plates, de dix pouces d'épaisseur, étaient scellées et jointes entre elles par un ciment très-dur.

La deuxième, *rudus*, consistait en un lit de mortier mélangé de cailloux et de fragments de briques. On battait fortement le tout avec des pilons ferrés, et quand il était bien foulé et réduit à dix pouces d'épaisseur, on établissait dessus le noyau, *nucleus*.

Ce *nucleus* était un mélange de chaux, de craie et de terre franche battues ensemble; son épaisseur variait de cinq pouces à un pied.

Enfin la quatrième couche, appelée le dos ou la croûte de la chaussée, *summum dorsum, summa crusta*, était formée de grandes pierres plates taillées en polygones irréguliers ou coupées à angles droits. Ces dalles, dont les plus grandes, comme on peut le voir dans ce qu'on retrouve encore de ces chaussées, ces dalles, dont les plus grandes ont jusqu'à trois ou quatre pieds de diamètre, étaient un peu bombées vers le centre, et jointes ensemble avec une telle précision qu'aucun corps étranger n'y pouvait pénétrer. Ainsi étaient pavées toutes les voies consulaires jusqu'à cinquante lieues de Rome; après cinquante lieues, la croûte supérieure était composée d'une couche de cailloux fortement cimentée et épaisse de six pouces. Ce macadam-là était un peu meilleur que le nôtre et que celui des Anglais.

Les voies étaient bordées à droite et à gauche de deux petits murs appelés *margines*, parapets en grosses pierres de taille, servant tout à la fois de contrefort soutenant la chaussée et de passage de sûreté pour les piétons. Les bordures avaient de quinze à vingt pouces de haut sur autant de large (2). De douze pas en douze pas, s'élevaient des pierres un peu plus hautes avec quelques degrés, pour aider les voyageurs à monter en char ou à cheval (3). Enfin paraissaient les *milliaires*, grosses bornes de pierre ou de marbre, cylindriques ou carrées, hautes d'environ huit pieds

(1) Ne voyons-nous pas quelque chose de pareil à Paris, depuis qu'on nous *macadamise*? De gros rouleaux de fonte traînés par six ou huit chevaux.

(2) Il paraît bien que cette charitable méthode de prendre soin des piétons sur les voies publiques n'était pas particulière aux Romains et qu'ils l'avaient reçue des *premiers hommes*; car dans son ouvrage en Syrie, 1850, M. de Saulcy a plusieurs fois rencontré au pays de Moab de ces restes de routes construites de laves, avec les parapets ou *marges*, ou *margelles*, en matière de même nature; ainsi du côté des ruines d'Hazor, au royaume de Jabin, défait par Barac et Débora; également à Karak, etc. Cela paraîtrait assez une méthode assyrienne de construire les routes, acceptée et perfectionnée par les Romains.

(3) Les anciens montaient et se tenaient à cheval sans étriers. De là les montoirs en question. Sapor prenait pour montoir le dos d'un empereur romain! — Louis XIV en empereur romain, sur la place de Notre-Dame-des-Victoires, est à cheval sans étriers: sa perruque à longues boucles, dans cet équipement, fait une sotte figure.

qui indiquaient les distances, à partir de la grande colonne, de mille pas en mille pas, jusqu'à quinze lieues de Rome.

La largeur ordinaire de la voie *Appienne*, appelée la *Reine des voies*, comme étant la plus belle, est de vingt-six pieds. Au milieu des Marais-Pontins elle en a jusqu'à trente-six ; puis revenant à ses vingt-six pieds, elle continuait à courir autrefois jusqu'à Brindes, port jadis célèbre, où s'embarquaient les grands personnages qui partaient pour l'Orient conquérir et dévaliser des provinces.

Il faut pourtant que je m'arrête dans la reconstruction telle quelle de la vieille Rome et que j'abandonne ses voies *consulaires, militaires* et *triomphales* (1), et que je laisse décidément *la reine* de la force et de la magnificence avec tout le luxe de sa civilisation matérielle : son *Palatin*, berceau de Romulus et demeure des Césars; son *Capitole* où régnait Jupiter; l'*Aventin* couronné de son temple de Diane ; son mont *Cœlius* avec ses tours et son marché aux poissons si fréquenté par les Apicius ; l'*Esquilin* aux sommets multiples et son camp prétorien ; le *Quirinal* et ses temples; le *Viminus* et ses palais magnifiques. Il faut laisser Rome s'élançant du Tibre, qui l'enferme comme un fer à cheval, et qui court s'étendre sur le Vatican et le Janicule, se fractionnant en quatorze régions.

Dans son immense enceinte, l'ancienne Rome renfermait quarante-six mille six cent deux îles, ou groupes de maisons, séparés par des rues; deux mille cent dix-sept palais d'une inconcevable magnificence; quatre cent vingt-quatre places ou carrefours; quatre cent soixante-dix temples d'idoles, grands et petits; quarante-cinq palais pour la débauche; huit cent cinquante-six établissements de bains; treize cent cinquante-deux lacs ou réservoirs d'eau; trente-deux bois sacrés; deux grands amphithéâtres à cent mille spectateurs assis; deux grands cirques, à cent cinquante mille places au moins; cinquante naumachies où l'on donnait des batailles navales réelles jusqu'à extinction de tous les combattants; vingt-trois chevaux gigantesques en marbre, quatre-vingts en bronze doré, quatre-vingt-quatre en ivoire; trente-six arcs de triomphe en marbre, ornés des sculptures les plus délicates ; dix-neuf bibliothèques; quarante-huit obélisques; onze forum; dix basiliques, et un peuple innombrable de statues en marbre, en bronze et même en or. Quatorze aqueducs amenaient à Rome les eaux, ou pour mieux dire les rivières des montagnes voisines; vingt-quatre voies pavées de larges dalles et bordées de

---

(1) Voici la nomenclature des principales voies romaines. La voie *Appienne*, à cause de sa magnificence, appelée la *Reine des voies;* elle conduisait de Rome jusqu'à Brindes. — La voie *Latine* se dirigeait vers les Abruzzes et arrivait à Bénévent. — La voie *Salaria* allait au pays des Sabins. — La voie *Emilienne* rattachait à Rome toute l'Italie septentrionale. — La voie *Flaminienne* allait à Rimini, station de la flotte romaine. — La voie *Aurélienne* traversait la Ligurie, arrivait jusqu'à Arles, et ses embranchements rayonnaient dans toutes les Gaules. — La voie *Ostinienne* conduisait à Ostie, port de Rome et entrepôt de l'univers.

A ces voies de premier ordre, les grandes artères de la reine du monde, s'en rattachaient beaucoup d'autres qui portaient partout le mouvement qui partait du cœur. Presque aussi célèbres que les premières dans les auteurs profanes, elles le sont bien davantage pour nous dans les fastes de nos Martyrs. Nommons les voies *Cassienne, Nomentane, Tiburtine, Prénestine, Lavinienne, Ardéatine, Valérienne ;* enfin la fameuse voie *Triomphale*.

Sur ces chemins magnifiques, dans ces palais, dans ces maisons, sur ces forum et sous ces portiques dans la vieille Rome, centre mobile et modèle de la civilisation et de la dissolution antique, se remuaient cinq millions d'habitants (*Les Trois Rome*, 1-245).

mausolées superbes, sortaient des vingt-quatre portes de la cité, et conduisaient de la capitale du monde dans les provinces.

Et si je parlais de Rome au delà de ses murs, de ses faubourgs, qui lui étaient ce que sont les faubourgs de Paris à la ville primitive ; cette Rome *extra muros* était aussi splendide que celle du dedans. Ses édifices innombrables couvraient la plaine circulaire, aujourd'hui déserte, qui, dans un diamètre de dix lieues, s'étend d'Otricoli à Ostie, et d'Albano et de Tivoli à Civitta-Vecchia. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier pour comprendre les auteurs contemporains qui nous ont parlé de l'étendue et de la population de l'ancienne Rome. Telle est la grandeur de Rome, dit Aristide de Smyrne, que le spectateur et le visiteur, en quelque lieu qu'ils se placent, se croient toujours au centre.... Les faubourgs sont tellement magnifiques et unis à la cité, qu'ils présentent aux regards l'image d'une ville qui se prolonge à l'infini.

Rome païenne, aux jours de sa splendeur, couvrait une étendue de dix lieues de diamètre. Un jour Constantin venait à Rome, il avait déjà parcouru une partie du faubourg du côté d'Otricoli. Se tournant du côté d'Hormisdas, architecte perse célèbre, qui n'avait jamais vu l'Italie et qui était à ses côtés, il lui demanda ce qu'il pensait de Rome : « Seigneur, répondit-il à l'empereur, je crois que nous en avons déjà parcouru la moitié. » Or, on était encore à plus de quatre lieues de la cité proprement dite !

Au reste, l'aspect de la Campagne de Rome démontre la prodigieuse étendue de l'ancienne ville impériale. Le sol excavé, tourmenté, accidenté de mille manières, les innombrables débris de monuments répandus à la surface ou gisants à peu de profondeur, sont comme autant de voix qui s'élèvent de tous les points de la plaine et qui disent : Rome fut ici !...

Oui, Rome fut là ! et n'y est plus qu'à l'état de cadavre abattu et enterré. Ce qui reste debout d'elle n'est qu'une faible partie d'elle-même, réservée pour être le centre du monde catholique, d'où rayonne jusqu'aux extrémités de l'univers la lumière de la vérité et du salut. Or, ce qui est abattu et ce qui est debout démontre également la force du bras de Dieu ; car dans la Rome abattue et anéantie à la manière des Babylone, des Tyr et des Ninive, sans qu'on songe jamais à la relever, Dieu fait voir l'inflexible rigueur de sa justice contre l'idolâtrie et ses vices ; et dans ce qui reste debout, sa puissance non moins indomptable, qui de cette ville sans force militaire et extérieure, en butte souvent à la haine et à la fureur des politiques et des impies, demeure un roc inébranlable contre lequel le monde et l'enfer ne prévaudront pas, et qui, quoique d'une autre manière et bien plus complète et bien plus élevée que la Rome des Césars, reste la tête, le centre de l'univers entier et en régit les intelligences ; tandis que l'autre ne tenait sous son sceptre de fer que les corps.

ROME PAÏENNE. — SON CULTE.

Je crois que je n'ai que faire d'en parler. A tort ou à raison, n'avons-nous pas tous été élevés avec le catéchisme dans une main et un livre de mythologie dans l'autre ? Qui de nous n'a pas cent fois entendu parler de Jupiter et de Neptune, de Pluton, d'Apollon, d'Hercule et d'une foule d'autres ; de Junon, de Diane, de Vénus, de Proserpine, etc., et de toute la cohue des dieux et des demi-dieux de l'Olympe et autres lieux ? Or, tout ce monde-là avait à Rome ses temples, ses prêtres, ses prêtresses et ses sacrifices. Il y avait les augures, les aruspices et autres jongleurs pour

étudier le vol des oiseaux, nourrir les poulets sacrés, pour abattre d'une manière plutôt que d'une autre les victimes, en examiner les entrailles et en tirer des pronostics ; il y avait les vestales pour le feu sacré, etc.

Je ferai seulement remarquer que le mot *temple* n'offre pas aux enfants, et aux personnes qui ne sont pas au courant de l'antiquité, une idée nette de ce qu'un temple était dans ce temps-là. Tout de suite se présente à notre esprit quelque chose comme nos églises plus ou moins vastes. Mais pas du tout ; généralement le temple proprement dit, chez les anciens, était fort petit ; ce n'était guère qu'un logis, une cellule, une chambre étroite, où, chez les païens, résidait le dieu, c'est-à-dire l'idole (1). On n'entrait pas pour le prier et offrir le sacrifice ; cela se faisait en dehors, c'est là qu'était la foule, et cela se comprend à merveille ; car en quoi consistait l'exercice du sacrifice ? à tuer, écorcher, éventrer, et d'ordinaire à brûler des taureaux, des moutons, quelquefois des chevaux, et quelquefois aussi des cochons ; or, il n'eût pas été agréable de faire ces opérations-là en lieu clos.

Toutefois, quelques temples avaient de l'étendue ; mais ils étaient en fort petit nombre. Ainsi le Parthénon, ainsi le Panthéon, etc. Le Panthéon était une sorte de musée où Agrippa, qui l'a bâti, encaissa tous les dieux du ciel, de la terre, des enfers, et de tous les pays du monde.... Chose étonnante ! c'était précisément dans le temps où les Romains de bon sens se moquaient le plus de toutes les divinités du globe, qu'Agrippa, qui ne croyait pas plus que les autres aux dieux de l'Olympe, élevait son temple. Il ne s'agissait pour lui que d'élever un temple à *sa gloire*, en faisant ostentation de son goût et de ses richesses, et voilà tout. Il faut avouer qu'il a bien réussi ; car, grâce au christianisme, qui a sanctifié son réceptacle de tous les dieux en en faisant l'église de tous les saints, il vivra, il faut espérer, autant que la Rome chrétienne, tandis que tant d'autres temples fameux de la vieille et folle Rome sont anéantis !

ROME CHRÉTIENNE.

Celle-ci est trop à la connaissanse de tout le monde pour que je m'étende à en parler ; d'ailleurs, c'était de l'autre surtout qu'il fallait avoir quelque idée pour l'intelligence facile des trois chants le *Colisée*, le *Sang* et les *Catacombes*, et je m'en suis suffisamment occupé.

Comme la reine du paganisme, l'épouse du Fils de Dieu, la reine de l'Evangile est toujours assise sur les sept collines, elle s'élance même encore de l'autre côté du Tibre sur le Vatican et le Janicule ; du reste, elle est bien loin de s'étendre à l'égal de l'ancienne, et l'enceinte d'Aurélien est bien trop large pour elle, et l'espace vide qui s'étend des maisons à l'antique rempart, est occupé par des vignes, des jardins, des terrains sans culture, couverts de ruines, parmi lesquelles on voit errer des troupeaux de brebis et de bœufs, mêlés de quelques buffles. Si la vue de tant d'édifices tombés, monuments imposants et tristes d'une gloire qui n'est plus, inspire de

---

(1) Cela était ainsi à Jérusalem où se pratiquait le culte du vrai Dieu. Le temple proprement dit, le Saint des saints, où reposait l'arche, la manne, la verge de Moïse, les tables de la loi, était un lieu fort restreint, où le peuple n'avait pas d'accès, et les sacrifices se faisaient en plein air ; et les diverses enceintes qu'on appelait le temple n'en étaient que les parvis et les portiques plus ou moins rapprochés du temple proprement dit.

graves pensées, cette désolation toujours subsistante affermit inébranlablement la foi du chrétien. Devant lui, c'est l'accomplissement des prophéties. Il le voit de ses yeux, et le touche de ses mains et de ses pieds.

Cette Rome n'est plus l'orgueilleuse et ardente cité aux cinq millions d'habitants, c'est la tranquille et pacifique cité aux cent soixante mille habitants au plus. Ce n'est plus la reine des nations pour leur donner des fers et s'enivrer de leur sang et de leurs richesses, c'est la cité de Pierre, l'auguste mère du monde catholique, à la physionomie douce et calme, et à l'attitude majestueuse. D'une main lumineuse et amie, elle montre avec satisfaction, à la place des temples païens, des églises chrétiennes et des maisons de prières, couronnant toutes ses hauteurs. Les lieux souillés par Néron, Caligula, Héliogabale, sont habités par des religieux et des religieuses de tous ordres. Au sommet du Capitole, à la place même du temple de Jupiter, brille l'église d'*Ara cœli*, consacrée à la divine Vierge; sur le Palatin, au milieu des ruines informes du palais des Césars, s'élèvent les églises de Sainte-Marie-Libératrice et de Saint-Bonaventure. Le Cœlius présente la radieuse basilique de Saint-Jean-de-Latran; l'Aventin, si célèbre par son temple de Diane, porte jusqu'aux nues les églises de Sainte-Sabine, de Sainte-Prisque et autres. Sur le Quirinal, non loin de la colonne Trajane, brille surtout Sainte-Marie de la Victoire. Le Viminal est couronné par Sainte-Marie des Anges, dans les thermes mêmes de Dioclétien. L'Esquilin offre aux regards éblouis Sainte-Marie-Majeure et Saint-Pierre-ès-Liens. Plus loin le Janicule s'élève avec son temple du Bramante; et enfin le Vatican avec la merveille des églises, Saint-Pierre. Je ne puis nommer les trois cents autres églises et plus dont Rome la neuve rayonne.

Et que ne faudrait-il pas dire de ses colléges, de ses hôpitaux, de ses hospices, et, passant au profane, de ses musées, de ses bibliothèques, de ses places, de ses fontaines, de ses villas !..

Rome, quoique dépouillée de tous les attributs de la force, ne continue pas moins d'être la reine des nations. Plus de deux mille ans nous séparent des poëtes et des oracles qui chantèrent son éternité, et leurs chants prophétiques s'accomplissent tous les jours. Comment réfléchir à cet instinct mystérieux que Rome avait de sa destinée, et n'être pas saisi d'étonnement à la vue de cette révélation profane, providentielle? Rome est la déesse du monde et des nations; rien ne lui est égal, personne ne peut tenir une place notable après elle :

Terrarum dea gentiumque Roma,
Cui par est nihil, et nihil secundum,

chante Martial.

Virgile parle de même :

Imperium sine fine dedi. *Æneid.*, I. 279.

Et Tibulle :

Romulus æternæ nondum fundaverat urbis
Mœnia, consorti non habitanda Remo. *Égl.*, I. 2.

Romæ æternæ, Romæ deæ, voilà ce qu'on trouve sur une foule d'inscriptions. Dans toutes les provinces de l'Empire on bâtissait des temples à *la déesse Rome*.

Et comment se réalise l'éternité de Rome? Par le catholicisme, qui jusqu'aux extrémités des âges et des temps rayonne et s'élance de son sein pour éclairer, réchauffer et faire vivre l'univers de la lumière et de l'amour, l'univers que la Rome païenne avait brisé sous son joug de fer et enivré du vin de l'erreur et de tous les vices.

Je me souviens d'un passage des Méditations de Bossuet sur l'Évangile qui concerne précisément cette *éternité* de Rome, qu'elle doit au catholicisme et qui était dans les prévisions divines. Ce passage est trop beau pour ne pas le transcrire ici et le faire lire à tous, dans un temps surtout où il est de mode de compter Bossuet pour peu; mais, malgré ceux qui le méconnaissent et l'insultent, *Bossuet* sera toujours *Bossuet* sur le fond comme sur la forme, quand il est question de doctrine catholique. Écoutez plutôt :

« Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Église pour confirmer ses frères dans la foi.... En même temps que Jésus-Christ institua cet office dans son Église, il lui fallut choisir un siége fixe pour son exercice. O Seigneur! et qui pourrait assez admirer votre sagesse?... Que fîtes-vous et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la chaire de saint Pierre? Rome, la maîtresse du monde, la reine des nations, et en même temps la mère de l'idolâtrie, la persécutrice des saints; c'est elle que vous choisîtes pour y placer ce siége d'unité d'où la foi devait être prêchée, comme d'un lieu plus éminent, à toute la terre.

» Que vos conseils, ô Seigneur, sont admirables, et que vos voies sont profondes! Votre Église devait être principalement établie parmi les Gentils; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la gentilité, pour y établir le siége principal de la religion chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Église, en la tirant des Gentils, vous aviez préparé de loin l'Empire romain pour la recevoir. Un si vaste Empire qui unissait tant de nations, était destiné à faciliter la prédication de votre Évangile et à lui donner un cours plus libre.

» Il vous appartient, ô Seigneur, de préparer de loin les choses, et de disposer, pour les accomplir, des moyens aussi doux qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Évangile devait encore aller plus loin que les conquêtes romaines; et il devait être porté aux nations les plus barbares. Mais enfin, l'Empire romain devait être son siége principal. O merveille! les Scipion, les Lucullus, les Pompée, les César, en étendant l'empire de Rome par leurs victoires, préparaient la place au règne de Jésus-Christ; et selon cet admirable conseil, Rome devait être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'était de l'empire temporel des Césars. » (*Œuvres de Bossuet*, t. X, p. 29, Lebel).

IV

J'ai déjà fait la remarque, je crois, que les jeux commençaient par un sacrifice aux dieux. J'ai oublié de dire que la victime était un homme, ordinairement un ennemi, un prisonnier, principalement un Gaulois, tant les Romains avaient conservé l'habitude d'en avoir peur et de les haïr. Des soldats prétoriens le contenaient jusqu'à l'arrivée du sacrificateur, qui faisait son métier avec beaucoup de gravité et de recueillement!...

En longs troupeaux sous les fouets barbares
Entrent les dévoués aux lions.

Toujours à Rome et dans tout l'Empire, les condamnés à mort avaient à endurer la flagellation. C'était la préparation obligée pour le dernier supplice. Ainsi Jésus-Christ et tous les martyrs y ont passé. Ils ne pouvaient pas l'éviter d'après les lois romaines.

Ainsi ce n'était pas assez aux malheureux qu'on livrait aux bêtes, d'être traînés par les ours, démembrés par les tigres et les lions, il leur fallait encore, avant d'arriver dans l'arène, être battus et déchiquetés avec des verges, des lanières armées d'osselets, des bâtons ferrés et plombés. Dans les affreux corridors par où on les poussait comme un troupeau de bœufs qu'on mène aux abattoirs, il leur fallait passer entre deux haies de bourreaux, appelés *venatores*, c'est-à-dire chasseurs. (Étranges chasseurs aux mains desquels on amenait leurs proies !) Et ces chasseurs frappaient en cadence et à grands coups les condamnés (1), dont la chair meurtrie et ensanglantée d'avance, mettait en appétit les bêtes et les gens.

VI, XXI.

Qui le croirait ? c'est le doigt des Vestales
Qui par un signe ouvre ces jeux affreux.

Présider aux jeux était le privilége impérial. Toutefois, les Vestales à qui toutes sortes d'honneurs et de priviléges étaient prodigués, afin de pouvoir en trouver une demi douzaine, et pour leur faire garder leur virginité telle quelle, une trentaine d'années, les Vestales montraient leur puissance et leur dignité non-seulement en se faisant précéder du licteur, comme le consul, qui s'arrêtait devant elles pour leur livrer passage, de délivrer un criminel s'il venait à rencontrer quelqu'une de ces vierges, d'être portées sur un char magnifique, ornées de bandelettes et de la robe prétexte qui était l'habit de cérémonie des consuls, mais encore en ouvrant les jeux publics par un signe de la main. — Et c'étaient des femmes, de jeunes vierges du plus haut parage qui donnaient le premier mouvement à ces boucheries d'hommes dans lesquelles on en voyait régulièrement plusieurs milliers exterminés et dont les corps déchiquetés gisaient pêle-mêle avec ceux des bêtes tuées dans le combat. Et à chaque chute d'un corps, à chaque fait d'armes, la Vestale et les autres matrones avec toute l'assemblée trépignaient de joie, et l'on entendait sans cesse sur les banquettes courir ce mot comme un jet électrique : *Hoc habet, hoc habet !* il en tient, il en tient ! quand un bon coup de dent ou d'épée faisait jaillir le sang. On appelait cela un beau coup, comme, dans les jeux de paume ou autres, nous applaudissons en disant : *Bien, bien !*

J'ai dit un mot du signe de pouce des Romains et des Romaines pour donner la

---

(1) Cela eut lieu, comme vous savez, à Paris, en 92, dans le massacre de l'Abbaye Saint-Germain. Les massacreurs s'étant plaints que l'on faisait mourir les prisonniers trop vite, pour leur faire plaisir on forma une allée ; ils se placèrent sur les deux côtés, avec ordre à chaque tueur de ne frapper que du plat et du dos du sabre. On faisait courir la victime tout le long de la double haie, elle arrivait meurtrie de coups sur une espèce d'estrade formée de paille et des habits des morts pour imbiber le sang, et là on l'achevait ; et quand elle tombait, on criait : *Vive la République !* et on buvait ! Paris de 92 et de 93 ne ressemble pas mal à Rome du Colisée !...

mort ou laisser la vie au gladiateur blessé. Le poète Prudence en parle dans son hymne sur saint Symmaque, où il dit :

« La Vestale se lève à chaque coup, elle s'extasie toutes les fois que le vainqueur enfonce le fer dans la gorge du vaincu, elle compte par combien de blessures le gladiateur mourant arrose l'arène de son sang ; et la modeste et douce vierge, *virgo modesta !* tourne le pouce, signe de mort sans retour pour le vaincu. »

Douce vierge ! aimable fille en vérité qu'une Vestale romaine !

..... Consurgit ad ictus,
Et quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delicias, ait esse suas, pectusque jacentis,
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Certainement c'est une chose bien singulière et bien difficile à expliquer que cette ardeur des femmes pour les émotions terribles et pour les spectacles de sang autrefois, et aujourd'hui encore. Comment se fait-il qu'une sensibilité telle, qu'elle se trouve mal en voyant un oiseau souffrir et saigner, court comme par une sorte d'entraînement fatal aux spectacles les plus émouvants de cours d'assises et d'exécutions ? Je ne me charge pas du tout d'en donner la raison, seulement je me contente de constater le fait en transcrivant ici quelques strophes d'une pièce de vers sur ce sujet que j'ai lue dans le *Pays*, 14 *juillet* 1853.

« Lorsque le sang coulait à grands flots sur l'arène
Des amphithéâtres romains,
L'esclave, l'affranchie et la patricienne
Joyeusement battaient des mains.

Lorsque le criminel du sombre moyen âge
Mourait sous la barre de fer,
Filles des vils manants, dames de haut parage
Savouraient ce plaisir d'enfer.

Lorsque l'ardent taureau de sa corne acérée
Éventre le toréador,
L'Espagnole aux yeux noirs applaudit enivrée
Sous sa basquine et sa croix d'or.

Lorsque le prisonnier du sauvage insulaire
Est déchiqueté lentement,
Des femmes des vainqueurs la danse circulaire
Insulte à son dernier moment.

Aujourd'hui sur la terre où passa la charrue
De dix civilisations,
Pour y faire germer la moisson bienvenue
Des paisibles affections ;

Aujourd'hui que du Christ on comprend dans le monde
L'Évangile sublime et doux ;

Qu'il doit naître en nos cœurs une pitié profonde
Pour ce qui souffre autour de nous;

Et que la charité doit éclairer les âmes
De son ardent et saint flambeau!
Eh bien! non! chaque jour on retrouve des femmes
Partout où travaille un bourreau!

XXV.

Tout le monde sait l'histoire ou la légende de ce fameux Romain qui, ayant tué le secrétaire de Porsenna au lieu du roi, se brûla la main en présence du prince et lui montra par là l'énergie des autres conjurés qui s'étaient voués pour le tuer. Ce qu'admirant, Porsenna se retira l'ami des nouveaux républicains, et abandonna le parti de Tarquin. Quoi qu'il en soit de ce fait ou de ce conte, cher aux Romains, dont il relevait l'énergie, ils aimaient à s'en donner de temps en temps une représentation réelle. C'était comme un entr'acte pour passer d'un jeu à un autre.

Les infortunés acteurs de ces drames horribles, délicieux pour les spectateurs, c'était un esclave, mais bien mieux encore un chrétien. On étendait de force la main du martyr, on mettait dessus du feu et de l'encens, afin que la douleur lui faisant secouer le bras, il eut l'air de sacrifier. Mais souvent le martyr se laissait brûler jusqu'aux os plutôt que de bouger, et la victoire de sa foi tout ensemble amusait et irritait l'assistance; l'amusait, parce qu'elle avait une représentation au naturel du fait de son Scævola; et l'irritait, parce qu'on ne pouvait venir à bout d'un chrétien ni en le brûlant, ni en le tuant.

XXIX, XXX.

On introduit un captif portant un *œuf* sur sa main. Le lion fatigué de carnage, qui d'un œil à demi fermé voit le malheureux, se lève nonchalamment, d'un coup de patte le jette bas, et parce qu'il n'a plus faim du tout, il s'en amuse, comme le chat fait de la souris, ce qui fait rire à gorge déployée l'assistance romaine!

En vérité, c'est trop fort et trop bête pour qu'on le croie... non pas!

Pour les Romains, ce caprice d'un *œuf* sur la main de l'esclave, n'était pas une bêtise mais une manière d'exercice de dévotion de leur goût et de leur façon; vous savez que parmi les dieux spécialement honorés comme protecteurs dans les jeux, étaient *Castor et Pollux*. Or, nous avons vu que sur les bornes de la course des chars il y avait sept *œufs* pour compter les courses. Pourquoi des œufs, ou figures d'œufs en bois, car en nature ils eussent été trop casuels? pourquoi? Pour honorer Castor et Pollux, aimables dieux nés d'un œuf par le moyen de Jupiter, fait cygne, et de Léda; et l'*œuf* du pauvre esclave était encore une réminiscence du haut fait du maître des dieux et de la Tyndaride, une espèce d'*ex-voto*, une dévotion mythologienne envers Castor et Pollux, pour qui l'œuf tombé et cassé se tournait en libation intéressante. Pure et spirituelle théologie, vraiment, que la théologie des Grecs et des Romains (1)!

---

(1) Sur les bornes et petites colonnes des chemins romains qui, dans les cirques et sur les routes, indiquaient les distances, il y avait toujours comme un œuf en bronze, ou en fer, ou

XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII.

Saint Ignace, martyr, évêque d'Antioche, est l'une des plus admirables et des plus augustes figures, pour le dire ainsi, parmi celles qui rayonnent au milieu des premiers siècles chrétiens. Disciple des Apôtres, établi par eux évêque d'Antioche, il retraçait aux fidèles par sa vie, sa sainteté et son zèle, l'image vive de ces bienheureux compagnons du Sauveur. Pendant la persécution de Domitien, il ne se ménagea point et ne cessa point de veiller à la garde de son troupeau et de le soutenir par ses exhortations et ses prières. La paix fut rendue à l'Eglise par la mort du persécuteur. Ignace s'en réjouit pour l'amour des fidèles, mais il s'en attrista pour lui, reconnaissant qu'il n'avait pas été digne de souffrir la mort pour le nom de Jésus.

Mais Trajan qui succéda à Nerva, dont le règne pacifique, qui ne fut que de quinze mois, avait laissé respirer l'Eglise en liberté, Trajan accorda au saint évêque ce qu'il désirait si fort, c'est-à-dire le martyre, et ce fut l'empereur lui-même qui envoya d'Antioche à Rome, pour être dévoré par les bêtes, le plus grand des évêques de l'antiquité, après l'avoir interrogé du haut de son tribunal avec la brutalité d'un proconsul grossier et de bas étage. (*Voy.* GODESCARD, 1er février). Il l'envoya dans la compagnie de dix soldats que le saint appelle dix léopards, avec cette missive pour le maître des jeux : c'était le duplicata de la sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui-même le Crucifié, soit conduit enchaîné par des soldats dans la grande Rome, afin de servir de pâture aux bêtes et de spectacle au peuple. » Et le saint vieillard arrive à Rome le dernier jour des jeux, et on le conduit sans désemparer au Colisée. Cent mille spectateurs battent des mains pour remercier l'empereur philosophe qui leur a envoyé ce sujet de divertissement et aux lions cette pâture.

Trajan mérite une place distinguée parmi les persécuteurs. Sous son règne et par sa volonté, grand nombre de serviteurs et servantes de Dieu ont répandu leur sang pour la foi au milieu des plus affreux supplices. Il est vrai que Trajan ne donna point positivement d'édit contre les chrétiens, mais il laissa subsister les anciens, et ne fit rien pour apaiser la fureur des peuples et du proconsul. Tout au plus décida-t-il philosophiquement que s'il ne fallait pas rechercher les chrétiens pour le seul fait de religion, on devait, une fois qu'ils étaient à cause de cela traînés devant les tribunaux, les condamner à périr. Singulier raisonnement de ce grand philosophe ! « Ne recherchez pas les chrétiens pour le fait de la religion ; ils ne sont donc pas coupables de délit contre les lois de l'Empire, car sans cela il faudrait les rechercher et les punir. — Mais une fois pris, tuez-les. » Ils étaient donc coupables, selon vous, empereur si bon raisonneur ! Telle fut la belle décision du *philosophe* Trajan au *doux* Pline, cet aimable homme, dont le caractère est tant vanté, qui, sur la volonté de son maître et d'après son raisonnement insensé, envoyait mourir tout chrétien qui lui était amené, et au besoin torturait les femmes, comme il l'affirme lui-même. Et

---

en pierre, ou en marbre, adhérant bien entendu; pourquoi? Toujours par dévotion envers *Castor et Pollux*, dieux des pèlerins et des coureurs à pied et à cheval. De là, ces espèces de pommes ou d'œufs par où nos fondeurs, sculpteurs et maçons ont coutume de terminer le haut de leurs bornes et de leurs colonnes. Ils ne se doutent guère, en imitant ce couronnement des anciens, rendre hommage à Castor et à Pollux. Ni moi non plus, je ne m'en doutais pas, jusqu'à ce que j'eusse rencontré cette drôlerie mythologique dans mes dernières lectures.

comme libre carrière était laissée à la haine des païens contre les chrétiens et qu'il suffisait de les amener et dénoncer aux juges pour les faire torturer et périr, il s'ensuit que Trajan fit sous son règne et par lui-même un grand nombre de martyrs.

Je ne nie pas certaines grandes qualités de Trajan. Au reste, il n'était pas fort difficile de briller parmi les premiers Césars, espèces de monstres à face humaine. Toujours est-il, qu'au moins en fait de douceur et de bonté envers ses sujets innocents de délits contre les lois, il n'était pas fort, puisque tant de chrétiens sont morts par lui sous son règne, et en suite d eson inqualifiable décision à Pline.

Que les écrivains païens l'aient donné comme la merveille des hommes, je ne m'en étonne pas: les vertus de parade, la jactance philosophique, les exploits militaires, c'était tout pour eux, et assurément Trajan surpassait la plupart de leurs grands hommes, y compris leurs dieux. Les appréciateurs modernes et chrétiens auraient dû y regarder d'un peu plus près, ce me semble, et ne pas nous donner Trajan pour une espèce de dieu et le *nec plus ultra* de la nature humaine dans son beau. Montesquieu en fait une peinture magnifique, à ce point qu'il achève un des alinéas d'une éloquence emphatique qu'il lui consacre par ces paroles: «Grand homme d'État, grand capitaine, ayant un cœur bon qui le portait au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin l'homme le plus propre à *honorer la nature humaine et à représenter la divine.*» (*Grandeur et décadence des Romains*, c. 15).

En vérité, c'est abuser de la permission de louanger les gens, que de faire un si magnifique portrait de Trajan; et je conclus sans balancer, de l'assertion dans laquelle le philosophe Montesquieu nous donne Trajan comme *le plus bel idéal* de la nature divine et de la nature humaine, qu'il avait lui-même une bien pauvre idée de ces deux natures-là. Quoi! nous donner comme la plus belle image de Dieu et des hommes, un homme insatiable de jeux de gladiateurs, de guerres et de conquêtes, et sous lequel le sang innocent des chrétiens a coulé comme l'eau; un homme de table et d'ivrognerie qui régulièrement ne pouvait rien faire les après-dîners, et qui lui-même avait eu le bon sens de défendre qu'on exécutât les ordres qu'il donnerait après de longs repas; un impudique, un infâme qui n'avait de goût que pour les jouissances antinaturelles, monstrueuses et absurdes, et qui, au vu et au su de tous, avait son Pylade, comme Néron son Sporus, et Adrien son Antinoüs! Réellement c'est trop fort! Mais Trajan portait ce manteau de philosophe et en prononçait les belles sentences, c'était assez pour exciter la verve et les éloges *divinisateurs* des philosophes français, parmi lesquels Montesquieu tenait à avoir une grande place. Je serais tenté de croire que la haine de Trajan pour les chrétiens ne lui venait pas tant du respect pour les dieux dont il se moquait en qualité de philosophe, que de son goût forcené pour les jouissances sensuelles et abominables. La vie chaste et pure des chrétiens, célèbre par toute la terre, était une condamnation saillante de la sienne. Alors il s'est dit: « Pour nous débarrasser de cette censure, tuons-les. » Et il en a tué, tourmenté, expatrié tant qu'il a pu. Et l'ingrat, qui devait la plupart de ses triomphes en Orient à la valeur des soldats chrétiens de ses légions, en exila onze mille en Arménie. C'est ainsi que récompensait cet homme que le grave Montesquieu nous dit être le plus bel idéal qui ait paru sur la terre de l'humanité et de la divinité (1).

---

(1) Je suis bien loin de vouloir déprécier le mérite de Montesquieu; d'ailleurs mon jugement en bien ou en mal, que peut-il lui faire? J'admire ses grandes vues, sa belle manière

XL.

La jeune martyre Agnès est l'un des plus célèbres noms des Annales chrétiennes. C'était en 303, ses richesses et sa beauté la firent rechercher par les jeunes gens des premières familles de Rome. Elle répondit toujours qu'elle avait un époux invisible aux hommes et qu'elle n'en aurait jamais d'autre.

Ils s'imaginèrent pouvoir en venir à bout en la dénonçant aux proconsuls comme chrétienne, et ils espéraient que la vue seule des supplices lui ferait peur et l'amènerait à leurs désirs. Ils ne savaient pas ce que c'était que d'avoir affaire à une chrétienne, même de treize ans seulement. Elle fut indomptable. Voyant qu'il ne pouvait en venir à bout, le président la menaça des lieux de débauche. « Ce qui vous plaira, répondit la jeune invincible, je n'ai pas peur, Jésus-Christ est trop jaloux de la pureté de ses épouses, pour souffrir que cette vertu leur soit ravie, il est leur défenseur. » Le juge furieux exécute sa menace. De jeunes débauchés se précipitent. La vue de la vierge les terrasse, ils n'osent approcher. Un seul plus brutal veut foncer. Un éclair de feu lui frappe les yeux et le renverse à demi mort, ses camarades le relèvent ; ils implorent pour lui la jeune sainte, il est guéri, et tous publient cette merveille. Le magistrat n'en est que plus furieux et fait couper la tête à l'héroïque enfant. Aujourd'hui domine une magnifique église sur le lieu même où la virginité d'Agnès avait été si brutalement exposée. C'était le *lupanar* du cirque. J'ai déjà dit que les cirques, les amphithéâtres, les thermes chez les Romains, avaient comme dépendances obligées pour le bien des spectateurs, des lieux, des palais de prostitution, accotés aux cours et bâtiments où l'on ramassait les morts et achevait les mourants... Ainsi était faite Rome. Tels étaient les Romains...

XLI.

Voyez l'histoire de saint Attale, 2 juin. GODESCARD (1).

---

d'écrire, mais tout cela parmi bien des hardiesses et des témérités touchant les choses divines et humaines. Les Lettres Persanes, le Temple de Gnide et même l'Esprit des Lois, auront dû être pour lui d'un examen formidable au tribunal de Dieu. « J'ai toujours respecté la religion, » disait-il en mourant. En vérité, on ne s'en douterait pas en lisant ses livres. — Mais alors pourquoi a-t-il écrit ainsi? écoutez sa réponse : « Je l'ai fait par goût du neuf et du singulier, par le désir de passer pour un génie supérieur, par l'envie de plaire et de mériter les applaudissements des gens qui donnent le ton à l'estime publique, et qui n'accordent jamais plus sûrement la leur que quand on semble les autoriser à secouer le joug de toute dépendance et contrainte. » Cela dit, après avoir fait devant témoins amende honorable pour ses écrits téméraires et libertins, il mourut chrétiennement. — Voilà les philosophes! la vanité, l'amour de la renommée, bien plus que la conviction, les fait agir, parler et écrire! Alors quels hommes ! et quelle foi avoir en eux !

(1) Tous les genres de supplices s'exerçaient dans les cirques et les amphithéâtres de l'Empire pour amuser le peuple, comme à Rome dans le Colisée. Je mets au Colisée quelques martyrs qui ont souffert ailleurs, comme saint Attale, sainte Perpétue et d'autres qui furent martyrisés à Lyon et en d'autres lieux. Cela ne fait rien quant au fond de mon dessein qui est de célébrer les souffrances et les triomphes des martyrs exercés par la rage romaine, et couronnés par la munificence de Dieu à Lyon, à Nîmes, à Toulouse, et partout, comme au Colisée.

XLII.

Voyez sainte Agathe dans le Cantique des martyrs des Perses, strophe XXXII. USTASANE (1).

Percer les yeux, planter des clous dans la tête, sur le dos, sous les aisselles, ce n'était qu'un amusement et des minuties pour les proconsuls. Rictiovare paraît avoir trouvé une satisfaction toute particulière pour lui dans ces genres de supplices qui n'empêchaient pas les autres de sa part. Quand on retrouva les corps de saint Quentin, de saint Fuscien et de saint Victorin, on les retrouva avec les clous encore dans le crâne. Voyez également l'histoire très-détaillée et tout à fait authentique de saint Taraque et de ses compagnons, martyrs à Tarse en Cilicie. Les clous pour saint Taraque étaient de plus rougis au feu.

Saint Vital fut tout hérissé de clous enfoncés à coups de marteau sur tout le corps.

J'aurais dû parler d'autres divertissements pour les spectateurs romains. C'était de percer les martyrs avec des tarières qu'on tournait dans le corps comme un charpentier tourne son instrument dans une pièce de bois.

J'aurais dû ne pas oublier une satisfaction que se donnait Caligula, et qu'on n'oublia pas dans les persécutions ; c'était de couper les hommes et les femmes en deux avec une scie, comme on scie une pierre ou un arbre.

Tout le monde a entendu parler du taureau de Phalaris. Le sculpteur Perillus avait fait ce beau cadeau au tyran d'Agrigente, pour la punition des criminels. On les enfermait dans la bête de bronze, on mettait du feu dessous, et les cris concentrés des victimes représentaient assez bien les beuglements de l'animal. Pour témoigner sa satisfaction à l'auteur, Phalaris l'y fit jeter le premier (2). On dit qu'à la fin, les Agrigentins, ennuyés des férocités de leur prince, se révoltèrent, le prirent, le jetèrent à son tour dans son taureau et l'y brûlèrent.

Une noble famille romaine tout entière périt dans l'horrible torture du bœuf d'airain. Ce fut saint Eustache avec sa femme et ses enfants. Eustache commandait la cavalerie romaine au siége de Jérusalem. Trajan, alors chef de la dixième légion, le remarqua pour sa brillante valeur. Il était encore dans les armées sous Adrien. Dans une cérémonie païenne, l'empereur veut forcer le vieux soldat à rendre des

---

(1) Cet horrible supplice contre les femmes ne fut pas étranger, au contraire, il fut du goût des scélérats de la Révolution, tant ils se ressemblent toujours. Prudhomme, dans ses *Crimes de la Révolution*, aux massacres de septembre, parle d'une certaine bouquetière du Palais-Royal à laquelle les massacreurs jugèrent bon de couper les mamelles avec leurs sabres, puis lui firent endurer des tourments que la plume de Prudhomme seule peut décrire, et quand ils eurent bien satisfait leur joie à la faire souffrir, ils la fendirent en deux de bas en haut toujours avec leurs sabres !

(2) Ovide plaint en ces termes le sort de Perillus :

> Et Phalaris tauro violenti membra Perillus
> Torruit ; infelix imbuit auctor opus.

et celui de Phalaris :

> Utque ferox Phalaris, lingua prius ense resecta,
> More bovis Pharlo clausus in ære gemas.

actions de grâces aux dieux. Eustache n'en veut rendre qu'à Dieu, et Adrien le fait jeter dans le taureau d'airain pour le punir. — Ce fut sur la maison du martyr célèbre par ses charités et son courage, qu'on a construit, dès les premiers temps, la petite église en son honneur qui existe encore. (Les *Trois Rome*, t. II, p. 325).

Combien est célèbre dans toute l'Eglise le supplice de saint Jean l'évangéliste, jeté devant la porte Latine dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortit plus fort et plus rafraîchi.

XLIII.

Voyez l'histoire de saint Hippolyte, dans Godescard, 13 août.— Et aussi le chant du *Sang* qui suit celui du *Colisée*, strophes XIII et XIV. — Et aussi chant des *Martyrs*, Ustasane, strophe XVI.

XLV.

Le fait de Perpétue conduisant tranquillement le glaive du confecteur à sa gorge s'est passé à l'amphithéâtre de Lyon.

Voyez le chant des *Martyrs*, Ustasane, strophe XXX.

XLVII.

La croix élevée au milieu du Colisée, le chemin de la croix qui se fait les vendredis dans le Colisée ! quoi de plus saisissant et de plus solennel ! Là, au milieu de cette arène qui a bu et qui conserve tant de sang chrétien, est une grande croix de bois sur son piédestal de pierre (1).

Près de ces murs effroyables contre lesquels furent écrasées tant de victimes de la barbarie romaine, sont les stations du Chemin de la croix. La croix partout ! La croix seule debout au Colisée ! Et que voyez-vous sur cette terre détrempée à une si grande profondeur du sang des martyrs ; des hommes, des femmes sans distinction de rang, agenouillés, recueillis, priant, marchant à la suite d'une croix de bois portée par un pauvre religieux, pieds nus, le corps couvert d'une bure grossière. Ces gradins, ces arceaux qu'ébranlèrent tant de fois les rugissements des lions, le râle des mourants, les cris forcenés et les battements de mains des spectateurs altérés de sang, à présent ne retentissent plus que du doux murmure de *Notre Père qui êtes aux Cieux*, et de la suave Salutation : *O crux ave, spes unica.* O ciel ! quel contraste, quel saisissement ! quel charme ! Gloire à Dieu ! gloire à l'Église ! gloire aux martyrs ! gloire à la croix ! gloire à Jésus-Christ !

---

(1) Il y a des voyageurs estimables et pleins de foi et d'intelligence qui voudraient voir au milieu du Colisée une croix gigantesque de bronze ou de granit qui s'élancerait par-dessus les hauteurs des ruines du monument païen si colossal encore, comme pour témoigner de la victoire du christianisme sur le paganisme terrassé.

Je crois, au contraire, que l'apparence humble et la petitesse réelle de cette croix de bois est un enseignement providentiel, sublime et permanent, qui enseigne aux hommes que la faiblesse, la folie de la croix, est la force de Dieu qui a vaincu le monde, et qui le vaincra toujours.

XLVIII.

Ta main de fer de leur sang arrosée
A fait deux millions de héros.

De savantes recherches ont été faites par les hommes les plus dévoués et les plus doctes en histoire, pour réduire à un chiffre approximatif le nombre des martyrs que tous les Pères sont unanimes à dire incalculable. Les Baronius, les Bozio, les Boldetti et une foule d'autres, fondés sur les monuments primitifs, portent à *onze millions et au delà* le nombre des martyrs de l'Église pendant les trois premiers siècles, de sorte que dans chaque jour de l'année, on pourrait en honorer *trente mille.*

Quant aux martyrs de la ville de Rome, nous trouvons, pour en indiquer la multitude, la même généralité d'expression dans les auteurs chrétiens.

Les mêmes savants ont fait sur les martyrs de Rome en particulier le même travail de patience et d'érudition que sur les martyrs de l'Église universelle. Or, ces recherches appuyées sur les monuments primitifs donnent à Rome *deux millions et demi* de martyrs, en sorte que l'Église mère et maîtresse peut célébrer, chaque jour de l'année, la fête de *sept mille* de ses enfants à elle spécialement.

O Dieu ! quelle nuée de témoins rassemblés à Rome, pour l'animer aux combats des Saints ! quelle nuée de protecteurs pour la défendre ! et qu'avons-nous à craindre, nous, catholiques, enfants d'une telle Église ? Avec Jésus-Christ et l'Église, on ne peut qu'être heureux, que vaincre et qu'être couronné dans le temps et dans l'éternité.

LE CHANT DU SANG

I

Vers le minuit, sur moi l'aile d'une ombre
Glissait humide... et je fus tout sanglant...
Tel qu'un vaisseau qui chancelle et qui sombre,
Je fus noyé dans une mer de sang;
Et sa vapeur immense, lourde, épaisse,
Était un plomb sur mon cœur torturé.
J'étais l'oiseau qu'un dur vautour oppresse,
Mourant sous son bec acéré.

O sang des saints, à toi gloire éternelle,
A toi plus beau que les plus beaux saphirs;
A toi dont Rome entière et s'enivre et ruisselle!
Salut, sang des martyrs!

II

D'où viens-tu donc, ombre sanglante et vive?
Viens-tu du ciel, ou du fond des enfers?
« Mortel, je viens de l'une et l'autre rive,
Pour effrayer et ravir l'univers.
Vois, stupéfait, ces vieux Romains féroces
Boire à pleins bords les flots du sang des saints;

Ceux-ci, l'offrir comme le vin des noces,
Avec des transports surhumains.

III

Vois sur leurs pas et leurs sœurs et leurs frères,
Pour recueillir les gouttes de leur sang,
Braver le fer des haches meurtrières,
Et les fureurs du soldat rugissant,
Les cris du peuple, et le lâche sarcasme
Du sénateur drapé sous son pavois.
Médite, enfant, le triple enthousiasme (1)
De la souveraine des rois. »

IV

Il me semblait que, riante et paisible,
La lune en paix glissait le long des cieux ;
Qu'elle versait un charme irrésistible
Sur les objets que rencontraient mes yeux...
Et tout à coup sa lumière brisée
Sous cent arceaux tremble pâle d'effroi...
Je me trouvais encore au Colisée,
Bonheur jadis du peuple-roi.

V

Et je tremblai... le sénat, les Vestales,
Tous les Romains, César éblouissant,
Les fiers lions, les panthères fatales,
Tous étaient là pour s'abreuver de sang...
Et des chrétiens la veine intarissable
Était la mer dont les flots écumeux

---

(1) Les trois enthousiasmes sanglants de Rome. — 1° Rome des Césars, enthousiasme de cruauté. — 2° Rome des martyrs, enthousiasme des tortures. — 3° Rome des chrétiens, enthousiasme de vénération et d'amour pour les reliques des martyrs... et toujours du sang !

Désaltéraient la soif impérissable
De ces léopards furieux.

VI

Héros chrétiens, pendant trois cents années,
Avec bonheur la ville des Césars
A détrempé ses lèvres forcenées
Dans le vin pur de vos membres épars...
Il a coulé dans vos longs sacrifices,
Vaillants soldats, avec plus de bonheur,
Que vos bourreaux ne mirent de délices
A le boire dans leur ardeur.

VII

Mais j'ai chanté les combats pleins de gloire
De nos guerriers plus nombreux que les flots,
Et vos fureurs, enfants de la victoire,
Peuple et Césars, des chrétiens les fléaux.
Dormez en paix, s'il se peut, Marc-Aurèle,
Néron, Galère, et vous tous, vieux Romains;...
Du Dieu des dieux la balance éternelle
A pesé juste vos destins.

VIII

Que veulent donc ces indomptables femmes,
Qu'on voit veiller au pied des échafauds ?
Leurs yeux, leurs cœurs plus ardents que des flammes,
Sont attachés sur les mains des bourreaux.
En vain la voix des juges en colère
Veut écarter ces regards scrutateurs,
Rien, ô Martyrs, ne vaincra l'âme altière
De vos incomparables sœurs.

IX

Le chaud travail des bourreaux, des hyènes
Est terminé devant les magistrats;

Nos héros morts, laissés dans les arènes,
Sont inondés du sang de leurs combats...
La voyez-vous des vierges l'avalanche,
En un clin d'œil forcer portes, soldats,
Pour que le sang des héros qui s'épanche,
Dans le sol ne se perde pas?

X

Salut à vous, Praxède et Pudentienne ! .
Vos nobles mains de trois mille vaillants
Recueilleront et la chair surhumaine,
Et le sang pur, et les membres brillants.
Et vos grands noms au front des catacombes
Toujours inscrits sonneront triomphants,
Aigles puissants, magnifiques colombes,
Jusqu'au dernier terme des temps.

XI

Susanne, ô toi, la fleur de la noblesse,
De Rome lys le plus pur, le plus doux,
Rose du ciel, la cruelle tigresse
En bondissant, te brise sous ses coups.
Réjouis-toi, des mains impériales
Recueilleront dans l'or et dans l'argent
Tes os sacrés et tes chairs virginales,
Avec les gouttes de ton sang.

XII

O Séréna, chrétienne impératrice,
Honneur à toi ! Tu portes au palais
Ce cher dépôt, sous l'ombre protectrice
Et de la nuit, et de tes soins discrets;
Et tu t'en viens à ton auguste amie
Offrir ton cœur plus pur que le cristal,
Et les soupirs de ton âme attendrie,
Quand dort le tigre impérial.

XIII

Les noirs bourreaux de l'illustre Hippolyte,
Liant son corps aux crins de deux coursiers,
Qu'un fer perçant incessamment excite,
Les ont semés dans d'horribles sentiers.
Bientôt partout, par ces courses funestes,
Sont dispersés du plus saint des vieillards,
Couverts de sang, les déplorables restes,
 Et tous ses os rompus épars.

XIV

Voyez courir tous les chrétiens en foule,
Pour recueillir ses membres palpitants.
L'un met la main sur sa tête qui roule,
Veuve en ce jour de ses longs cheveux blancs;
L'autre en pleurant ramasse ses épaules;
L'un a ses pieds, l'autre un bras déchiré;
Un autre enfin dans des éponges molles
 Fait imbiber son sang sacré.

XV

Comme l'on voit voler et fondre en masse
De vifs oiseaux sur un champ de froment,
Tels les chrétiens, pleins d'une sainte audace,
En troupe font la récolte du sang.
Les voyez-vous, ces passereaux avides,
Comme l'éclair, emporter chaque grain ?
Plus promptes sont les vierges intrépides
 A cacher le sang dans leur sein.

XVI

Mais quoi ! poussé d'une sainte furie,
Que fais-tu donc, ô chrétien tout sanglant?

Tes yeux, ton front, et ta bouche ravie
Sont humectés par des taches de sang?
Tu me fais peur! Ces signes lamentables
Vont-ils aux fils si doux du Roi des rois?
Laisse aux bourreaux ces marques effroyables,
Cachet de leurs hideux exploits.

XVII

« Non pas, non pas! » a crié Natalie
En exprimant le sang de son époux,
Et s'en formant une onction de vie
Qu'elle répand sur son corps pur et doux.
« Je veux par là partager l'énergie,
La noble ardeur, le courage chrétien,
Avec la foi, par tout son sang rougie,
De mon magnifique Adrien! »

XVIII

Tel autrefois dans le divin calice
Nos saints aïeux plongeaient leurs doigts hardis,
Pour s'imprimer l'esprit de sacrifice
En les portant sur leurs sens agrandis.
Il leur semblait que dès lors les miracles
De ferme foi, d'innocence et d'amour,
Ruisselleraient, en brisant les obstacles,
De leur cœur puissant chaque jour.

XIX

La voyez-vous, cette vierge timide?
Vous la diriez un lion altéré;
Elle a posé sa bouche ardente, avide
Sur le saint corps d'un chrétien torturé.
Sa lèvre suit les sanglantes traînées
Des crocs de fer sur les chairs en lambeaux...
Elle voudrait que ses jeunes années
Eussent des lauriers aussi beaux!

XX

Tu vois jaillir, généreuse matrone,
Le sang des saints sur l'habit du bourreau;
Et tu lui dis : « Soldat, donne-moi, donne
Ce vêtement pour mon plus beau joyau.
Tiens, tiens, voilà mon or, mes pierreries...
Ah! quel bonheur! si j'achète à ce prix
Ton noble sang et ses gouttes chéries,
Vaillant soldat de Jésus-Christ! »

XXI

Et d'où viens-tu dans les âmes chrétiennes,
Enthousiasme invincible du sang?
Tu viens du Dieu dont les divines veines
Ont satisfait pour nous tous en s'ouvrant.
Nous étions tous de trop viles victimes;
Que pouvions-nous dans le prix du rachat?
L'or et l'argent n'ont pas payé nos crimes;
Mais l'agneau que Dieu nous donna.

XXII

Et ce sang fort inocula sa vie
A nos héros, qu'il avait rachetés.
Voilà pourquoi de sa bouche ravie
Le vrai chrétien baise leurs corps fêtés.
Il leur paraît que leur sainte hardiesse
En lui réveille une divine ardeur;
Et que le Christ verse en lui son ivresse,
Ainsi qu'autrefois dans leur cœur.

XXIII

O sang du Christ, de toi naquit l'Église!
Sang des martyrs, elle a grandi par toi!
O sang! tu fus la semence requise
Qui répandit son domaine et sa loi.

O sang du Christ ! ô sang de ses athlètes !
Coulez toujours du nord jusqu'au midi ;
Du Fils de Dieu promenez les conquêtes,
 Et son nom partout applaudi...

XXIV

Le sang chrétien, en royal diadème,
Rayonne autour de ton front souverain ;
En te plongeant dans ce sanglant baptême,
Le Ciel te fit reine du genre humain,
O Rome, ô toi du sang des saints pétrie,
Arc de triomphe aux héros de la foi,
Fait de leurs os et de leur chair meurtrie,
 Ville éternelle, amour à toi !

XXV

Et je sentis reposer sur moi l'ombre
Qui m'effraya quand elle vint d'abord ;
Mais au lieu d'être un esprit triste et sombre,
C'était un ange à l'aile douce et d'or.
Il me parla : sa voix mélodieuse
Était pareille aux sons éoliens
Que livre aux vents la harpe harmonieuse
 Des plus parfaits musiciens.

XXVI

Il dit : « Tu vois en la reine du monde
Triple furie et triple amour du sang.
Prends en horreur son allégresse immonde,
Tant qu'elle aima son cirque rugissant.
Mais bénis-la dans sa sainte tendresse
A conserver le sang de ses enfants :
C'est son honneur, son bien, sa forteresse
 Le long des âges et des temps. »

XXVII

Et l'ange au sein d'une clarté sereine
Est transporté sur ses ailes d'azur.
Il monte, il monte... et bientôt c'est à peine
Si mon œil voit ses franges d'un or pur...
O vision ! dans ses paisibles voiles
La douce nuit a caché tes attraits ;
La jeune aurore a chassé les étoiles...
Je me réveille... et je chantais :

O sang des saints, à toi gloire éternelle,
A toi plus beau que les plus beaux saphyrs ;
A toi dont Rome entière et s'enivre et ruisselle,
Salut, sang des martyrs !

NOTES

SUR LE CHANT DU SANG.

III.

Le sang et les restes sacrés des martyrs étaient l'objet de la vénération et de l'amour des chrétiens. Ils bravaient la fureur des bourreaux pour les recueillir ; et plus d'une fois ils s'exposèrent à la mort et moururent dans les tourments, à cause de leur indomptable courage pour les arracher à l'oubli ou à la profanation. L'histoire d'Aglaé et de son intendant est trop belle à ce sujet, pour ne pas la rappeler ici.

Aglaé était une dame romaine, jeune, belle, d'une naissance illustre, et si riche, qu'elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens, ce qui exigeait des sommes énormes, pour les bêtes féroces et les centaines de paires de gladiateurs à fournir, et beaucoup d'autres choses pour divertir le peuple romain. A ces prodigalités elle joignait un amour effréné du monde et une vie débordée. Son principal intendant avait avec elle d'autres rapports que ceux qui regardaient sa fortune.

Enfin Aglaé, docile à la grâce qui la sollicitait, eut honte de ses crimes et dit à son intendant : « Tu sais dans quel abîme nous sommes plongés, il nous faudra pourtant comparaître un jour devant Dieu et lui rendre compte de nos actions. J'ai entendu dire que si quelqu'un honore ceux qui souffrent pour Jésus-Christ, il aura part à leur gloire. On m'a raconté qu'en Orient des martyrs souffrent et meurent pour leur foi. Va, pars me chercher les reliques sacrées de quelques-uns de ces héros : nous honorerons leur mémoire, et nous serons sauvés par leur intercession. »

« Volontiers, dit l'intendant, qui prend pour ce voyage, des chevaux, des domestiques et beaucoup d'argent, tant pour racheter des bourreaux les corps des saints, que pour assister les pauvres, car au milieu des déplorables actions de sa vie, il avait conservé un cœur bon et compatissant, et pratiquait la charité à peu près sans mesure, avec l'assentiment de sa maîtresse. » En partant, il dit à Aglaé : « Eh ! si l'on vous apportait mon corps pour celui d'un martyr, le recevriez-vous ? » Aglaé, qui ne voyait là qu'une mauvaise plaisanterie, le fit taire.

En route, l'intendant, touché de la grâce du Ciel, priait, pleurait, et faisait pénitence de ses péchés.

La grande persécution ne sévissait pas encore dans l'Eglise d'Occident. Mais déjà Dioclétien et Galérius désolaient celle d'Orient. C'était surtout en Cilicie que la rage des persécuteurs s'acharnait contre les chrétiens. Arrivé à Tarse, l'intendant se rendit

chez le gouverneur. Là, il vit un grand nombre de martyrs dans les tourments. L'un était pendu par un pied et avait du feu sous la tête ; un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés ; les bourreaux en sciaient un troisième ; un quatrième avait les pieds et les mains coupés ; un autre était cloué à terre au moyen d'un pieu qui lui traversait la gorge ; un sixième avait les pieds et les mains renversés et attachés par derrière, et les bourreaux le frappaient à coups de barre. Il y avait vingt chrétiens dans ces horribles états autour du tribunal, et tandis que tous les spectateurs étaient glacés d'effroi, ils souffraient avec une tranquillité inaltérable.

L'intendant qui était seul, parce que pour être plus libre il avait laissé tous ses domestiques à l'hôtellerie avec les bagages, l'intendant, poussé par l'esprit de Dieu, court aux martyrs, les embrasse et s'écrie : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! qu'il est grand le Dieu des martyrs ! priez pour moi, serviteurs de Jésus-Christ, afin que, réuni à vous, je combatte aussi contre le démon. » Le gouverneur transporté de rage fait saisir l'intendant, et lui demande : « Qui es-tu ? — Je suis chrétien. » — Le gouverneur ordonne qu'on aiguise des roseaux et qu'on les enfonce sous les ongles du téméraire qui a osé le braver. Cela exécuté, il ordonne qu'on lui verse du plomb fondu dans la bouche Les païens eux-mêmes furent indignés d'une telle barbarie et crièrent en tumulte : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! » Le gouverneur eut peur et se retira.

Le lendemain, il fit ramener l'intendant devant son tribunal, et l'ayant fait jeter dans un tonneau d'airain rempli de poix bouillante, et n'en pouvant rien tirer que ce mot : « Je suis chrétien ! » il lui fit trancher la tête.

Cependant les domestiques, inquiets de n'avoir pas vu leur maître la veille au soir, se mirent à le rechercher. Quand ils apprirent qu'un étranger venait d'être décapité pour la religion chrétienne, ils demandèrent à voir le corps et la tête, le reconnurent, achetèrent ses saintes dépouilles cinq cents pièces d'or, l'embaumèrent et l'emportèrent à Rome, louant Dieu de la victoire du martyr.

Instruite de tout ce qui s'était passé, Aglaé benit le Ciel de l'heureuse fin, ou plutôt du triomphe du serviteur héroïque de Jésus-Christ. Elle alla au-devant de lui parmi une grande troupe de chrétiens avec des flambeaux et des parfums, déposa ses reliques à cinquante stades de Rome, sur le bord de la voie Latine, y bâtit un beau tombeau et un oratoire. Cette brillante pécheresse, devenue chrétienne fervente, passa le reste de ses jours, c'est-à-dire quinze années entières, dans la retraite et une pénitence dure et continuelle, et fut enterrée auprès du saint martyr. — Le saint intendant Boniface mourut martyr vers l'an 307. — (*Voy.* GODESCARD, 14 mai.)

VIII.

Peut-être qu'on me donnera tort de mettre Marc-Aurèle côte à côte avec Néron. Assurément ce serait injustice et ignorance que de ne pas mettre de différence entre eux. Le philosophe empereur a écrit et fait de belles choses, mais il n'est pas moins vrai que des flots de sang chrétien ont coulé sous son règne, et par son ordre. A ce titre il a donc son rang parmi les persécuteurs, et c'est cela seul que j'envisage dans la strophe.

Tout le monde sait que ce fut de son temps et en sa présence qu'arriva le fameux miracle de la légion Fulminante. Marc-Aurèle soutenait une guerre terrible contre les Marcomans et les Quades. Il se trouvait resserré avec son armée dans une forêt de l'Allemagne. Tout le monde était au moment de périr faute d'eau. La légion mé-

litine, toute composée de chrétiens, mit le genou en terre et conjura Jésus-Christ de prendre pitié de l'armée romaine. Tout à coup il tomba du côté des Romains une pluie abondante, tandis que du côté de leurs ennemis ce n'était que grêle, que tonnerre épouvantable, ce qui les jeta dans un tel trouble, qu'ils furent complétement battus, et les Romains délivrés. Marc-Aurèle consacra cet événement par une lettre au sénat et par le nom de Fulminante qu'il donna à la légion... Nous lui rendons volontiers la justice qu'à cette occasion il adoucit les rigueurs contre les chrétiens violemment persécutés dans tout l'Empire, en ordonnant que l'on punît leurs accusateurs : ce qui était faire plus que Trajan qui n'avait pas ordonné de peines contre eux ; mais en même temps, il régla, ce qui ne faisait pas honneur à la logique et au bon sens du philosophe empereur ; en même temps il régla que les chrétiens accusés, convaincus et persévérants seraient condamnés selon la rigueur des anciens édits. Nous voyons le résultat déplorable de ces contradictions étranges et funestes dans le martyre de saint Apollonius (18 avril). Cet illustre sénateur fut aussi accusé d'être chrétien par un de ses esclaves. Conformément à l'édit de Marc-Aurèle, l'esclave eut les jambes rompues et fut mis à mort ; mais son maître, renvoyé pour son affaire devant ses collègues les sénateurs, après avoir fait publiquement devant le sénat l'apologie de la religion chrétienne, fut condamné pour ce seul fait à avoir la tête tranchée.

Parmi les chrétiens dont on faisait, en Orient, une horrible boucherie sous Marc-Aurèle, brille au premier rang l'illustre saint Polycarpe (lisez son histoire, Godescard, 26 janvier). En Occident voyez saint Justin à Rome, saint Pothin, sainte Blandine à Lyon, etc.

En six jours de temps, cet auteur de la quatrième persécution générale, mourut de la peste à Vindobona (Vienne en Autriche), en 180 de Jésus-Christ.

Après la mort de Marc-Aurèle, le sénat, selon l'usage, le déclara dieu et lui décerna les honneurs divins, et éleva à sa mémoire une colonne superbe, appelée la colonne *Antonine*. Le sénat, toujours païen dans son ensemble, ne voulait pas reconnaître le miracle chrétien du salut de l'armée romaine dû aux prières de la légion mélitine, comme l'empereur l'avait reconnu et écrit lui-même ; d'un autre côté, il ne voulait pas contredire ouvertement la persuasion universelle qui donnait ce prodige à une intervention céleste ; pour contenter tout le monde, et lui-même, et le peuple, il fit graver l'événement fameux sur la colonne et figurer un *Jupiter pluvieux* versant de la pluie sur les Romains et des foudres sur les barbares. Chose admirable ! l'édit de Marc-Aurèle existe encore, et le bas-relief exécuté par les ordres du sénat. On voit à la partie supérieure *Jupiter pluvieux*. Le dieu est en demi-figure, avec une barbe limoneuse, les bras étendus et deux ailes déployées ; à droite et à gauche la foudre sillonne l'espace ; les deux armées sont au-dessous : l'une en désordre, l'autre s'avançant l'arme au poing. « Quel bonheur, comme dit fort bien l'auteur des *Trois Rome*, quel bonheur pour le voyageur chrétien, de trouver les preuves de sa foi gravées par les persécuteurs eux-mêmes sur un monument d'une pareille date et d'une pareille importance ! »

Sixte V a fait relever la colonne Antonine. A la place de la statue de Marc-Aurèle qui la couronnait, il a fait mettre celle de l'apôtre saint Paul, avec cette inscription : « Sixte V, Souverain-Pontife, dédia cette colonne purifiée de toute impureté à l'apôtre saint Paul, dont il fit placer au sommet la statue en bronze doré, l'an 1589, de son pontificat le 4e. »

Une autre inscription fait parler le monument lui-même en ces termes : *Je suis*

maintenant triomphale et sacrée, portant le disciple vraiment *pieux* de Jésus-Christ, qui par la prédication de la Croix triompha des Romains et des barbares. » Ainsi l'immortelle colonne sauvée par le christianisme proclame un double triomphe : celui de Marc-Aurèle sur les barbares du Nord, et celui de saint Paul par la Croix sur les barbares du monde entier.

VIII, IX.

A chaque page de l'histoire des martyrs, on voit cette ardeur des chrétiens à recueillir le sang et les restes sacrés des héros de la foi. L'histoire de l'intendant d'Aglaé, rapportée au commencement de ces notes, en est une des plus belles preuves.

Nous lisons dans les actes de sainte Stratonice et de saint Séleucus : « Tandis que, parmi les témoins de leur mort, plusieurs cédaient à une douleur naturelle, d'autres, animés d'une foi plus vive, prenaient d'autres soins. Ceux-ci ramassaient et emportaient la terre sur laquelle leurs pieds avaient posé ; ceux-là ravissaient à l'envi, avec des linges et des éponges, le sang qui coulait encore de leurs blessures. — (ASSEMAN, p. 2, 119.)

Ce zèle, qui recueille le sang des saints en affrontant la rage des bourreaux, dure et durera toujours dans l'Église. Les annales de la propagation de la foi en rendent témoignage pour nos martyrs de la Cochinchine et des autres régions du globe.

Nous voyons le même empressement de la foi envers le sang des martyrs dans la Révolution française. Le saint prêtre *Ravenaz* et son compagnon ayant été décapités à Grenoble, le 26 juin 1794, beaucoup de fidèles de la ville allèrent recueillir, à la place de la guillotine, la terre imbibée du sang des deux martyrs, et ils achetèrent des bourreaux, au poids de l'or, les restes de leurs vêtements. — (GUILLON, t. IV, p. 453.)

La même chose eut lieu à Laon, le 24 décembre 1795, après l'exécution du saint prêtre *Dantheny*, — et à Vesoul, le 15 janvier 1796, après l'exécution du *P. Cornibert*, — et à Marseille, le 2 février 1798, après l'exécution du P. *Donadieu*, fusillé à 73 ans. — (GUILL., t. II, p. 475, 525, 537.)

X.

Lorsque Jésus-Christ mourait sur la croix, Jérusalem a vu Marie et Madeleine invinciblement fixées sur le Calvaire, en face de la grande Victime. De même, Rome a vu, dans les persécutions de Néron et de Domitien, deux héroïnes chrétiennes fixées au pied du gibet des martyrs, deux jeunes et nobles vierges, filles du sénateur Pudens, qui recueillaient avec un courage et un zèle infatigable le sang et les restes sacrés des martyrs. La tradition leur attribue d'avoir sauvé le sang et les reliques de trois mille martyrs. — Dans l'église de sainte Praxède à Rome, on voit la sainte représentée ayant dans la main une éponge pleine de sang sur le bord d'un puits. L'usage des éponges pour recueillir le sang des martyrs, attesté par les monuments primitifs, est devenu palpable par la découverte d'un grand nombre de vases où se trouvait encore l'éponge imbibée de sang. (*Les Trois Rome*, t. IV, p. 541.)

Cette sainte lignée d'héroïnes romaines s'est continuée trois siècles durant dans Rome, qui s'enivrait du sang des saints, et ils vivront éternellement glorieux les beaux noms des *Priscille*, des *Cyriaque*, des *Lucine*, des *Marcelle*, des *Juste*, des *Théodora*, etc.

XI, XII.

L'histoire de sainte Susanne et de l'impératrice Serena est trop attachante pour que je n'en dise pas ici quelque chose.

Susanne, jeune vierge, la fleur de la noblesse romaine, avait pour père Gabinius, frère du saint Pape Caïus, parent de Dioclétien. L'empereur, ayant entendu parler de l'excellente beauté de Susanne, l'envoya demander en mariage pour son fils adoptif, Galérius, qui venait de perdre sa femme. Malgré ce qu'avait de flatteur une union si illustre, la jeune chrétienne, d'accord avec son frère et son oncle, s'obstina à refuser; et ce qu'il y eut de plus extraordinaire et de plus irritant pour Dioclétien, c'est que les officiers du palais qu'il avait envoyés pour traiter cette affaire, se laissèrent gagner au christianisme, et furent instruits et baptisés par le Pape. L'empereur fit arrêter tout le monde, fit exécuter ses officiers et leur famille; et, après avoir cité Susanne à comparaître devant lui, il la confia à l'impératrice pour la pervertir et la faire apostasier. Il la laissa dans ses mains pendant cinquante jours. Mais l'empereur s'était pris dans son propre piége, car Serena était chrétienne et chrétienne fervente, et Dioclétien ne s'en doutait pas. Et les deux saintes ne s'exerçaient qu'à une seule chose, qu'à servir et à aimer Dieu, quoi qu'il dût arriver. Enfin, l'empereur envoie vers l'impératrice un de ses officiers, nommé Curtius, pour savoir si elle a réussi à déterminer Susanne au mariage. « Je n'ai pu en venir à bout, répondit Serena. » A cette nouvelle, Dioclétien, outré de colère, renvoie Susanne à son père, dont la maison était aux environs du palais et des jardins de Salluste, mande l'impératrice et lui fait reproche de n'avoir pas disposé une personne si illustre et si belle à devenir épouse de son fils Galérius. Serena répondit : « Que voulez-vous ? elle ne veut pas. Elle a choisi ce qui lui semble le meilleur. »

Là-dessus, Dioclétien, toujours plus furieux, dit à un de ses affidés, à un païen brutal, nommé Macédonius : « Va bien vite à la maison de Susanne, et force-la de sacrifier aux dieux. Toutefois, fais cela sans bruit, afin que ma réputation de clémence ne se perde pas. »

Macédonius court accomplir son mandat. Il portait avec lui une petite statuette en or de Jupiter, une table et un trépied à brûler de l'encens. En le voyant arriver, elle souffla sur le marmouset sacré, et, tombant à genoux, elle dit : « Seigneur mon Dieu, ne permettez pas que les yeux de votre servante soient souillés par la vue de cette boite à démons (1), mais donnez à votre servante une consolation évidente. — Lève-toi, lui dit Macédonius, et adore le dieu de César. »

Et la vierge lève la tête avec dignité vers le Ciel, et voilà que l'idole avait disparu.

Macédonius, un moment déconcerté, lui dit : « Tu es une voleuse, et, avec l'adresse d'une magicienne, tu m'as pris mon dieu, parce qu'il était d'or. Eh bien ! pourtant, je te rends grâce de ce que tu viens de faire, car si tu n'aimais pas nos dieux, tu n'aurais pas accaparé mon Jupiter. »

Susanne, faisant le signe de la croix sur sa poitrine, dit : « Le Seigneur a envoyé

(1) Ne videant oculi mei dæmonum thecas.

son ange, qui a ôté Jupiter de devant moi, pour que mes yeux n'en fussent pas souillés. »

Pendant ce temps-là, un des esclaves de Macédonius accourait lui dire : « Seigneur, le Jupiter d'or roule dans la rue devant le palais de Salluste. »

Macédonius, furieux, arracha les habits de Susanne et l'accabla de coups de bâton.

Et Susanne, ne se possédant pas de joie, disait : « Gloire soit à vous, Seigneur. »

Et Macédonius : « Prends pitié de toi et sacrifie. » Puis il courut raconter à Dioclétien combien il avait mal réussi, et surtout la triste aventure du Jupiter.

Et Dioclétien envoya couper la tête à Susanne dans sa maison, et elle rendit l'esprit : *Percussa gladio, reddidit spiritum.*

Sitôt que l'impératrice Serena eut appris cette nouvelle, elle sortit mystérieusement du palais au milieu de la nuit, elle recueillit respectueusement la tête et le corps de la vierge, elle en essuya et pompa le sang avec son voile, elle enferma le précieux dépôt dans une cassette d'argent, qu'elle cacha dans le palais impérial ; et, à des instants fréquents du jour et de la nuit, elle venait furtivement offrir ses prières et ses vœux à son auguste et sainte amie. Plus tard, elle déposa le saint corps, enveloppé de ses mains dans les parfums, dans la pourpre et dans l'or ; elle le déposa, auprès des corps des autres martyrs, dans la catacombe de Saint-Alexandre.

Le bienheureux pape Caïus, entrant dans la maison où sa très-sainte nièce avait été couronnée du martyre, y célébra les saints mystères, en action de grâces de son triomphe.

« Tout cela se passa à Rome dans le sixième quartier appelé *Vicus Mamurius* (1), et devant la place de Salluste, *forum Sallustii*, Jésus-Christ notre Seigneur régnant sur l'univers entier, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. — *Amen.* »

C'est ainsi que finissent les actes de sainte Susanne. Je n'ai fait que les analyser. Je l'ai fait, parce que Godescard me déplaît sur la fête de sainte Suzanne au 11 août.

Il n'y a dans sa vie que quelques mots, et il commence par dire que ses actes ne sont pas authentiques. Cependant, le peu qu'il raconte revient à ce que je dis plus au long, du moins pour le nom de la sainte, pour sa haute naissance, pour ses souffrances et sa mort par les ordres de Dioclétien.

Et pourquoi laisse-t-il le reste? Il ne le dit pas, et prive les fidèles d'une histoire des premiers siècles pleine d'instruction et d'agrément.

Ceci m'amène à des remarques sur les règles de la saine critique, qui me conduiront à établir la solidité du beau fait de Serena, dont Godescard ne dit pas un mot dans sa Susanne.

Une critique sérieuse est tout à fait nécessaire. L'homme sage, quand il est question d'un fait, l'examine en lui-même, et considère sur quelle base il est éta-

---

(1) *Mamurius* était un célèbre forgeron, du temps de Numa, qui forgea les anciles ou boucliers sacrés, tout semblables à celui qui était tombé du ciel, et que Numa fit faire pour ôter aux voleurs l'envie de dérober un objet d'où dépendaient les destins de Rome. On donna le nom de *Mamurius* au quartier, à la rue dont il s'agit, comme on dit : *rue Bonaparte, rue Rambuteau*... ou autrement.

bli ; cela fait, il adopte ou rejette ; ou attend plus ample information s'il ne se trouve encore suffisamment édifié.

Or que dit la saine critique ? Elle dit, comme remarque fort bien l'auteur des *Trois Rome*, qu'on n'est pas recevable à rejeter un fait en possession, depuis plusieurs siècles, de la foi, de la créance des gens sensés, qui arrive à nous et se maintient par une tradition respectable et constante ; à moins qu'on n'apporte des preuves péremptoires de sa fausseté ou de sa sottise.

Il est à la connaissance de tout le monde que, sous l'influence du protestantisme, une critique *à toute outrance* se lança sur toutes les traditions du christianisme. Ce mouvement entraîna même beaucoup de catholiques, qui crurent qu'il serait sans grave inconvénient de faire bon marché des traditions *secondaires* de l'Église. On les mit sans façon sur le compte de la *foi simple et naïve de nos pères*, et tout fut dit. On crut, par les concessions, apaiser la faim et les aboiements de Cerbère, et il n'en fut rien. Maître des ouvrages avancés, l'ennemi se jeta sur le corps de la place et prétendit pénétrer jusqu'au cœur. Bientôt les champions de l'Eglise furent obligés de s'armer de toutes pièces, pour défendre les traditions *générales* que le protestantisme battait en brèche avec fureur, afin, disait-il, de dégager l'esprit humain de toutes les superstitions, et asseoir la foi sur le fondement unique de l'Écriture. Telle fut la tendance manifeste du protestantisme dans ses disputes du XVIe et du XVIIe siècle ; et il fit tant et si bien qu'il finit par tout démolir, du moins pour lui, même sur Jésus-Christ, et cela depuis déjà longtemps ; car demandez à présent ce qu'ils croient : ils seront fort embarrassés de vous le dire.

Rome ne céda point à ce mouvement dangereux : gardienne de la vérité, elle en conserva soigneusement toutes les parcelles, en protégeant, comme elle le fait encore, les traditions *secondaires* des siècles antérieurs. Elle les offre avec respect et tendresse à la foi et à l'amour des fidèles, elle ne les impose pas comme des articles obligés de foi ; mais reine et mère immortelle des siècles, elle n'entend pas qu'on jette au passé de téméraires insultes, et elle en conserve et en proclame avec persévérance et avec grâce, dans ses récits, dans ses peintures et dans ses temples, les nobles et attachants souvenirs.

Ceci m'amène à l'histoire de Serena. Nous avons vu tout à l'heure que cette impératrice, chrétienne sincère à l'insu de Dioclétien, rendit toutes sortes de devoirs à la bienheureuse et très-glorieuse martyre sainte Susanne. Les Bollandistes, qui nous disent que les actes très-sincères de sainte Susanne nous parlent de Serena comme femme de Dioclétien dont l'Église fait la fête le 15 août : *De quâ quod fuerit Diocletiani uxor indubitatam fidem faciunt sincerrima accuratissimaque acta sanctæ Susannæ ;* les Bollandistes, dis-je, nous apprennent que Serena mourut vers l'an 296, et qu'après elle Dioclétien épousa Alexandra. Cette impératrice était chrétienne aussi en secret. Mais pour elle, elle ne mourut pas paisiblement comme Serena, car nous lisons dans les actes de saint Georges, que le martyr ayant été condamné à mort, l'impératrice, poussée par un mouvement d'en haut qu'elle ne put contenir, se mit à crier devant tout le peuple : « Dieu de Georges, venez à mon aide ! vous êtes le seul Dieu véritable et tout-puissant. » Ce qu'entendant, Dioclétien dit dans un transport de fureur : « A quoi penses-tu, Alexandra, d'écouter et de suivre le magicien, et de renoncer à nos dieux ? » et sur-le-champ, il porta cette sentence : « Je condamne le vil galiléen Georges qui n'a cessé d'insulter moi et es dieux, et d'user contre eux de toutes sortes de magies, et pareillement l'impéra-

trice Alexandra, qui s'est laissé séduire par ses prestiges, à être décapités tous les deux.

Et les bourreaux les menèrent sur-le-champ au lieu des exécutions. L'impératrice marchait avec joie : ses lèvres agitées et ses yeux au Ciel témoignaient de sa prière. Tout d'un coup elle demande à s'arrêter. Les soldats le permettent, elle s'assied la tête entre les mains sur ses genoux; on va pour la faire lever : elle était morte et montée au Ciel. Ce que voyant, Georges rendit grâces à Dieu à haute voix, et arrivé au lieu de l'exécution, tendant le cou avec joie, il reçut la mort ou plutôt la palme et la couronne, le 23e jour d'avril.

Certainement c'est une des plus grandes merveilles de la grâce, de voir dans le palais même de plusieurs empereurs, monstres de débauche et de cruauté, persécuteurs acharnés de l'Église, des personnes de tout sexe, des courtisans, des officiers, et en grand nombre, professer le christianisme, et vivre avec la pureté des anges. Saint Paul écrivait aux fidèles : « Ceux qui sont de la maison de César vous saluent, *qui de Cæsaris domo sunt :* et ce César, c'était Néron. Mais ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est de voir ces Césars avoir pour femmes et pour filles, des chrétiennes que l'Église a rangées parmi ses saintes.

Mais il est plus que temps que je revienne à Serena. On dit : aucun historien ne parle de cette impératrice. A cette objection tirée du silence de l'histoire, les savants Bollandistes répondent fort à propos, 1° qu'en général les historiens païens, outre qu'ils ont un grand mépris des chrétiens, et en parlent à peine au milieu même de l'agitation universelle des grandes persécutions, se montrent fort négligents à nommer les femmes des empereurs, sans en excepter les plus célèbres ; 2° que deux raisons particulières à Dioclétien expliquent pourquoi l'histoire de Serena et celle d'Alexandra sont peu connues : 1° le décret du sénat qui ordonna d'abolir tous les actes de ce prince, et 2° la haine furieuse de Dioclétien et du sénat lui-même contre les chrétiens. Il est évident qu'on a dû s'efforcer de faire oublier par tous les moyens possibles l'injure qu'avaient faite au paganisme deux impératrices en embrassant le christianisme, et par conséquent, de détruire médailles, livres, statues, et tout monument quelconque qui aurait pu en transmettre le souvenir.

D'ailleurs le silence, comme j'ai déjà dit, n'est qu'une preuve négative, qui disparaît devant une preuve positive, reproduite par des témoins et des monuments constants et publics, et dont le témoignage a reçu la consécration de l'Église (1). Rien n'est donc plus certain, plus digne de la divine Providence, rien n'est plus attachant que les faits à jamais illustres des saintes impératrices Serena et *Alexandra*.

Je conclus de là que Godescard, auquel j'ai coutume de rendre si bon témoignage, a eu tout à fait tort de priver les chrétiens, dans son excellent ouvrage, des histoires si attachantes et si instructives de sainte Susanne, de saint Georges, de Serena et d'Alexandra. Il croit avoir tout fait en mettant en tête des quelques lignes qu'il nous a laissées sur ces belles vies : « Les actes ne sont pas authentiques... » est-ce assez de le dire pour que cela soit ? Les Bollandistes ont pensé autrement. La tradition romaine est là, les monuments sont là... ce qui vaut bien l'affirmation sans

(1) A Rome, l'une des plus anciennes églises est celle de Sainte-Susanne. Elle est encore un titre de cardinal.

La petite église de Saint-Georges, à Rome, remonte au VIe siècle.

preuve de Godescard et de beaucoup d'autres. L'excellent Godescard ne s'est pas défendu assez de cette critique outrée dont j'ai parlé tout à l'heure, sans s'en douter, ou peut-être en s'en doutant; mais pour faire preuve de je ne sais quelle sotte force d'esprit, qui n'est que de la faiblesse et du respect humain, dont les ennemis de la foi et de la piété rient sous cape et ne nous savent jamais aucun gré ; on met lestement de côté toute histoire des saints où se trouve du merveilleux... et cependant en vingt et cent endroits de ses Vies, Godescard en admet et en raconte, et il fait bien... qu'est-ce donc qui lui fait rejeter l'histoire de sainte Susanne? est-ce là culbute du pauvre petit Jupiter d'or, et sa disparition sous le souffle de la jeune vierge? Mais n'est-il pas tout naturel, pour le dire ainsi, que Dieu dans ces temps extraordinaires manifeste son assistance et sa protection envers ses serviteurs par des prodiges capables de déconcerter leurs ennemis?... Godescard lui-même en rapporte une foule d'exemples... et même, dans les temps les plus ordinaires, Dieu n'a t-il pas manifesté sa tendre amitié envers ses amis en opérant par eux ou à leur occasion des merveilles que l'histoire n'a pas fait difficulté d'enregistrer et de raconter à toute la suite des siècles? Ainsi, par exemple, le miracle de ce jeune saint qui puise de l'eau dans la Seine pour le sacrifice, et l'évêque en la versant dans le calice reconnaît que c'est du vin, et plein de foi et d'admiration, il le consacre et le distribue aux fidèles... il en est de même de mille faits merveilleux racontés par Godescard lui-même. Un fait merveilleux, quant à son existence, est un fait comme un autre ; une fois constaté, il est acceptable comme tout autre; et le rejeter par cela seul qu'il sort de l'ordre ordinaire, c'est une sottise, un manque de jugement de la critique. Et enfin je dirai à Godescard, au sujet du fait merveilleux des actes de sainte Susanne, et qui n'y tient qu'une toute petite place : « Eh bien ! à la bonne heure, n'en parlez pas, soit, quoique vous ayez tort; mais pourquoi ne racontez-vous pas le reste qui est si plein de détails attachants et utiles? Pourquoi laissez-vous ainsi de côté ces actes religieusement transcrits par les Bollandistes que vous suivez tant d'ordinaire, à ce point que M. de Maistre a donné à votre livre la dénomination admirable de *miniature des Bollandistes :* et pourquoi vous faire le triste imitateur de ces critiques à outrance qui se croient heureux lorsqu'ils présentent le squelette d'un fait qu'ils croient avoir tué? Car remarquez que ce que vous dites de sainte Susanne et de saint Georges, vous le prenez de leurs actes que vous dites non authentiques. Qui vous a dit qu'ils le sont sur ce que vous prenez, et qu'ils ne le sont pas sur ce que vous dédaignez!

Assez là-dessus et sur les critiques à outrance; je crois pouvoir les comparer à ces prosecteurs des amphithéâtres toujours le scalpel à la main. Leur bonheur c'est de disséquer, de couper et de trancher... et plus d'une fois il leur arrive de donner la mort à des sujets étendus sous leur main téméraire, et dont la vie latente et réelle n'était qu'engourdie. Cette espèce d'équarrisseurs de faits a commis un meurtre par étourderie et quelquefois par méchanceté ; et brandissant son scalpel avec insolence, il se glorifie de son travail ; et des insouciants et des ignorants applaudissent... Ne faisons pas ainsi, et sachons toujours nous tenir, avec les vrais sages et les respectueux enfants de l'Eglise, dans une égale distance et d'une crédulité enfantine, et d'une critique orgueilleuse, insolente et détruisante : *In medio stat virtus.*

XIII, XIV, XV.

J'ai dit quelque chose de saint Hippolyte dans le chant du Colisée (strophe XLIII), — j'en parlerai encore dans le cantique des martyrs; Ustasane (strophe XVI); — je ne m'arrête ici que pour dire que mes strophes du Chant du sang ne sont qu'une imitation de ces vers de Prudence :

« Ille caput niveum complectitur, ac reverendam
Canitiem molli confovet in gremio.
Hic humeros, truncasque manus, et brachia, et ulnas,
Et genua, ut crurum fragmina nuda legit.
Palliolis etiam bibulæ siccantur arenæ,
Ne quis in infecto pulvere ros maneat.
Si quis et in sentibus recalenti adspergine sanguis
Insidet, hunc omnem spongia pressa rapit. »
(PRUD. hym. 2, *Trois Rome*, IV, 542.)

XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV.

C'est une chose bien étonnante en vérité, et au premier coup d'œil tout à fait repoussante, surtout pour les délicats et les délicates de la terre, que cet enthousiasme du sang qui portait les chrétiens et jusqu'aux vierges les plus tremblantes, et jusqu'aux femmes par rapport à leurs maris, à se signer, à se nourrir en quelque sorte, autant qu'il était possible, du sang des héros du christianisme. Evidemment il y a là quelque grand enseignement pour la raison et la foi. Livrons-nous à cette étude.

Le sang chez les anciens était considéré comme le siége de la vitalité, et comme le principe vital lui-même, comme la vie enfin. Dieu parlant des animaux dit à l'homme : « Tu ne mangeras point du sang des animaux *qui est leur vie. Hoc solum cave ne sanguinem comedas, sanguis enim eorum pro anima est : et idcirco non debes animam comedere cum carnibus* (DEUT. XII, 23.). Les plus fameux philosophes de l'antiquité, Empédocle à leur tête, affirmaient que l'âme, c'est-à-dire la vie, avait son siége forcé dans le sang. Pline, dans son Histoire naturelle, écho en cela des doctes de son temps et des temps antérieurs, dit qu'une grande partie de la vitalité réside dans le sang, et que nous avons deux grandes veines qui, par les autres de plus petite dimension, répandent la vie dans tous les membres ; mot à mot, arrosent de vie tous les membres : *duæ grandes venæ... per alias minores omnibus membris vitalitatem rigant... magna est in eo vitalitatis portio.* Et le P. Hardouin sur le passage de son édition de Pline, met en note : *Hinc sedem animæ sanguinem esse veterum plerique dixerunt.* Si le P. Hardouin veut dire ici que c'est d'après Pline que la plupart des anciens ont mis le siége de la vitalité dans le sang, je crois qu'il n'est pas exact : bien avant Pline l'opinion de la vitalité du sang était établie et générale.

« Ces belles et sérieuses traditions orientales, dit M. de Maistre (1), auxquelles

(1) Éclaircissements sur les sacrifices. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 390.

on ne faisait plus d'attention, ont été ressuscitées de nos jours et soutenues par les plus grands physiologistes. Le chevalier Rosa avait dit, il y a longtemps, en Italie, que le principe vital réside dans le sang. Il a fait sur ce sujet de fort belles expériences, et il a dit des choses curieuses sur les connaissances des anciens à cet égard. Mais citons une autorité plus connue, celle du célèbre Hunter, le plus grand anatomiste du dernier siècle, qui a ressuscité et motivé le dogme oriental de la vitalité du sang.

» Nous attachons, dit-il, l'idée de la vie à celle de l'organisation, en sorte que nous avons de la peine à forcer notre imagination de concevoir un fluide vivant. Mais qu'on le sache bien, *l'organisation n'a rien de commun avec la vie*, l'organisation, c'est un instrument, une machine qui ne produit rien, même en mécanique sans quelque chose qui réponde à un principe vital, savoir *une force*.

» Si l'on réfléchit attentivement sur la nature du sang, on arrive aisément à l'hypothèse qui le suppose vivant. On ne conçoit pas même qu'il soit possible d'en faire une autre, lorsqu'on considère qu'il n'y a pas une partie de l'animal qui ne soit formée du sang, et que s'il n'a pas la vie antérieurement à cette opération, il faut au moins qu'il l'acquière dans l'acte de la formation, puisque nous ne pouvons nous dispenser de croire à l'existence de la vie dans les membres ou différentes parties, dès qu'elles sont formées. »

Il paraît que cette opinion du célèbre Hunter a fait fortune en Angleterre, car voici ce qu'on lit dans les *Recherches asiatiques* : « C'est une opinion aussi ancienne que Pline que le sang est un fluide vivant. Mais il était réservé au célèbre physiologiste Jean Hunter de placer cette opinion au rang de ces vérités dont il n'est plus possible de disputer. Donc la vitalité du sang ou plutôt l'identité du sang et de la vie, fait admirable et capital, dont l'antiquité ne doutait nullement, et que la science moderne admet comme démontré, est une vérité qui va singulièrement grandir et développer les lumières de notre raison et de notre foi sur l'existence humaine et sur les choses de la Religion.

Qui dit la vie, dit quelque chose au-dessus de la matière, ou qui du moins participe à quelque chose d'essentiellement immatériel, qui s'y trouve mêlé par un inexplicable amalgame ; or ce qui n'est pas matière est esprit, par conséquent, raisonne et veut, du moins jusqu'à un certain degré. Voilà bien l'âme des bêtes, c'est la vitalité. Et ne voyez-vous pas en elle des espèces de raisonnements et de volitions très-manifestes ? Vous y reconnaissez l'orgueil, la vanité, l'entêtement, la rancune, l'attachement et toutes les autres passions raisonnant parfaitement leurs desseins et leurs résultats. Or donnez-moi rien de semblable dans la nature non vivante d'une vie organisée et sensible, donnez-moi, par exemple, une pierre rancunière, un arbre colère et entêté ?

Qui de nous n'a pas admiré cent fois, dans l'histoire naturelle, par exemple, les castors et leur intelligence ? Rien n'est curieux comme de les voir bâtir leurs habitations, en préparer les matériaux, construire des chaussées, établir des digues et les réparer, gouverner, transférer les colonies, etc. En vérité, souvent les hommes ne semblent pas les valoir en prévision, en sagesse, en humanité. Châteaubriand a là-dessus des pages charmantes dans son voyage en Amérique. Voyez-le à l'article *Histoire naturelle*.

Cette intelligence presque humaine pour le bien, pour le gouvernement de leur espèce, qu'on voit surtout dans certains animaux, ne paraît pas moins chez eux dans l'audace à braver le danger, dans l'adresse à l'éviter, dans la haine et la ven-

geance contre l'ennemi. Rien n'est plus saisissant là-dessus, rien n'est plus terriblement superbe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que le lion blessé à mort, s'il n'est pas tué raide et sur le coup.

Je viens de lire dans la *Vérité* du 14 novembre 1854, le compte rendu d'un livre sur les chasses d'Afrique par le fameux Français *J. Gérard, le tueur de lions* en Algérie. Or, il décrit l'agonie du terrible mourant comme presque toujours fatale à quelqu'un des chasseurs, avec des circonstances qui montrent dans le lion tous les raisonnements les plus raffinés de la haine et du désespoir de l'homme le plus raisonneur et le plus cruel dans sa vengeance.

La description des préparatifs et des divers accidents de cette chasse, m'a paru trop intéressante pour ne pas la translater ici. Le lecteur éprouvera sans doute à la lire, le même plaisir que moi. — M. J. Gérard dit donc :

« Quand l'arrivée d'un lion a été signalée, soit par l'enlèvement de quelque bétail, soit par ses rugissements, la nouvelle en est portée de douar en douar; mais ce n'est qu'après que le lion a fait éprouver des pertes sensibles et qu'il ne paraît pas disposé à quitter le pays, que l'on prend rendez-vous pour le chasser. Ces sortes d'assemblées sont pleines d'intérêt pour celui qui comprend la langue des indigènes et la gravité des motifs qui en font l'objet. Chacun porte un fusil sur l'épaule, un pistolet et un yatagan à la ceinture, et vient prendre place autour du feu. Une douzaine de chiens, au poil long et rude, à la physionomie rébarbative, rôdent autour des chasseurs, et passent le temps à s'entre-déchirer sans que leurs maîtres fassent rien pour les en empêcher.

» L'arrivée des hommes qui ont été chargés de faire le bois est d'un intérêt saisissant. En effet, il ne s'agit pas ici d'un loup, d'un cerf ou d'un sanglier, pauvres bêtes dont on a raison avec une balle depuis que les veneurs ont fait place aux *sportsmen* et le couteau de chasse à la carabine. On aura affaire à un animal qui porte en lui la force de quarante hommes, armé de griffes et de dents dont tous les membres de l'assemblée ont pu voir les effets et dont plusieurs ont senti les étreintes, alors que, criblé de balles et mourant, il s'acharnait, malgré leurs efforts, sur le cadavre d'un parent ou d'un ami. Quoique les Arabes soient peu impressionnables, il est facile en ce moment de juger la valeur de chacun d'eux et la manière dont il se comportera pendant l'action.

» Dès que les hommes qui ont détourné l'animal ont fait rapport des connaissances qu'ils ont pu avoir sur son sexe, son âge et son repaire, en le jugeant par le pied, on prend des mesures pour procéder à l'attaque. A cet effet, les quêteurs se retirent à l'écart de l'assemblée, avec quelques vieillards qui retrouvent, pour ce jour-là, toute l'énergie de leur jeunesse.

» Après un long conseil, on prend, à l'unanimité, une décision dont l'assemblée reçoit communication, et qu'elle exécute sans commentaires. Les armes ayant été flambées et chargées avec le plus grand soin, cinq ou six chasseurs, choisis parmi les plus jeunes, sont envoyés sur les crêtes de la montagne avec mission de suivre toutes les manœuvres du lion, depuis l'attaque jusqu'à la mort, et de correspondre avec leurs frères au moyen de signes de convention fort simples pour les indigènes et curieux autant qu'incompréhensibles pour l'Européen qui n'en a point la clef. Lorsque les guetteurs ont atteint les postes d'observation qu'ils doivent occuper, le reste de la troupe se met en mouvement, précédé des quêteurs, et gravit les pentes qui doivent le rapprocher du repaire du lion.

» Les chasseurs, étant arrivés à une portée de fusil du repaire supposé, le tour-

nent en amont, en observant le plus grand silence, et s'arrêtent lorsqu'ils croient le dominer. Comme le sens de l'ouïe est très-subtil chez le lion, il arrive quelquefois qu'il entend les pas des chasseurs ou une pierre qui a roulé, et alors il se lève et marche dans la direction du bruit.

» Si l'un des guetteurs l'aperçoit, il prend le pan de son burnous dans la main droite et le fait tourner devant lui, ce qui signifie : « Je le vois. » Un des chasseurs sort du groupe, se met aussitôt en rapport avec cet homme en agitant son burnous de droite à gauche, ce qui veut dire : « Où est-il et que fait-il ? » Si le lion est immobile, le guetteur ramasse les deux pans de son burnous dans la main, il les élève à hauteur de sa tête, puis il les laisse tomber et marche quelques pas devant lui en répétant le même signe qui se traduit par : « Il est immobile devant vous et à quelque distance. » Si le lion marche à droite ou à gauche, il marche lui-même dans la direction du lion en agitant son burnous, soit de gauche à droite, soit de droite à gauche. Si enfin l'animal se dirige vers les chasseurs, le guetteur leur fait face et agite violemment son burnous de bas en haut en criant de toutes ses forces : *Aou likoum!* Prenez garde à vous! A ce signal, les chasseurs se forment en bataille sur un rang, et, s'ils le peuvent, ils s'adossent à un rocher de manière à ne pas être tournés. Malheur à celui qui n'aura pas entendu à temps le cri du guetteur. Dès que le lion l'aperçoit, il bondit vers lui, et quelle que soit la contenance de cet homme en se voyant chargé, soit qu'il tourne les talons pour gagner un arbre ou un rocher, soit qu'il attende de pied ferme et fasse feu à bout portant, de toute façon c'est un homme mort, à moins que, par un hasard providentiel, l'animal ne soit tué raide.

» Quand les chasseurs ont pu se réunir avant l'attaque et s'adosser à un rocher, le lion passe majestueusement devant eux, espérant que sa présence portera le trouble dans les rangs, et, dans ce cas, il fond bravement sur la troupe ébranlée, qui est mise en déroute, laissant un ou deux des siens au pouvoir de l'ennemi. Si personne ne bouge et si le lion ne voit point d'hésitation parmi les chasseurs, il passe en murmurant de sourdes menaces, à vingt ou trente pas des fusils braqués sur lui. C'est là le moment décisif : au commandement de l'un des anciens de la troupe, chacun fait feu de son mieux et jette son fusil pour s'armer du pistolet ou du yatagan.

» Pour les chasseurs européens, il paraîtra étonnant que trente coups de feu tirés à vingt pas sur un animal qui présente le flanc ne suffisent pas toujours pour le tuer sur place. C'est pourtant ce qui arrive six fois sur dix. La vie est si difficile à arracher du corps du lion, que, quel que soit le nombre des balles qui l'auront touché, il ne mourra pas encore si le cœur ou le cerveau n'ont pas été atteints. Cependant, s'il a été renversé par cette grêle de balles, avant qu'il ait pu se relever, tous les chasseurs sont sur lui, les uns armés de pistolets, les autres d'armes blanches, tirant et frappant à l'envi les uns des autres, et finissant toujours par laisser quelques lambeaux de chair dans les griffes de l'animal expirant.

» Ce qu'il y a de remarquable chez le lion, c'est que, plus il est près de mourir, plus il est dangereux.

» Lorsque, grièvement atteint, blessé à mort, il peut s'emparer d'un homme, il l'attire sous lui en l'étreignant de ses griffes puissantes, et après avoir placé sous ses yeux la figure du chasseur malheureux, il semble, comme le chat avec la souris, se réjouir de son agonie. Tandis que ses ongles déchirent doucement les chairs de la victime, ses yeux flamboyants sont fixés sur ceux de l'homme, qui, fasciné par ce regard, n'ose ni crier ni se plaindre. De temps en temps le lion promène son énorme

t rude langue sur la face du moribond ; puis il fronce ses lèvres à la manière du chat, et lui montre ainsi toutes ses dents.

» Cependant, les parents ou les amis de l'infortuné chasseur ont fait appel aux plus courageux de la troupe, et ils s'avancent coude à coude, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, vers le lion qui les attend. Comme les balles dirigées contre le lion pourraient atteindre l'homme, il faut l'approcher assez près pour le tirer à bout portant. C'est ordinairement un parent de la victime qui se dévoue en ce cas, et toujours seul, laissant les autres chasseurs à une vingtaine de pas en arrière. Si le lion est à bout de forces, il broie la tête de l'homme qu'il tient sous lui au moment où il voit le canon du fusil s'abaisser vers son oreille ; puis il ferme les yeux pour attendre la mort. Si, au contraire, l'animal peut encore agir, il s'empresse de tuer le chasseur en son pouvoir pour bondir sur le téméraire qui ose venir à son secours. Comme on le voit, le rôle de celui qui s'avance pour donner le coup de grâce est des plus périlleux ; car le lion se tenant couché sur le corps du chasseur dans une immobilité complète, il est impossible de juger de son état et de ses intentions, de sorte que, de même qu'on peut l'approcher impunément et lui mettre le bout du canon dans l'oreille, de même on peut, avant le temps de faire feu, être terrassé et mis en pièces, malgré le renfort des fusils qui sont à quelques pas de là.

» Les Arabes ont l'habitude de détacher un seul tireur en cette circonstance, parce que, lorsqu'ils ont fait autrement, il y a eu trouble, confusion ; et, par suite, il est arrivé que des balles dirigées contre le lion ont atteint l'homme placé sous lui. »

Eh bien ! cette vie, la vitalité animale, sorte d'esprit qui a son raisonnement et sa volonté, esprit temporaire chez la bête, est dans l'homme. C'est bien là ce que saint Paul appelle l'homme animal qui ne comprend pas, qui ne goûte pas les choses de Dieu, *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.*

N'est-ce pas encore de cette partie basse et animale, quoique spirituelle, de notre nature, que parle saint Jean quand il dit, parlant de Jésus-Christ et de ses vrais adorateurs, au premier chapitre de son Évangile : « Le Verbe a donné à ceux qui l'ont reçu le pouvoir de devenir les enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.*

Mais quoi donc et qu'est-ce que veut dire ici saint Jean ? Est-ce par hasard que quelqu'un de l'espèce humaine pour devenir homme, pour être fait homme, ne naît pas du sang, et de la volonté de la chair, avant d'arriver à la naissance divine? C'est tout le contraire. L'homme naît d'abord du sang et de l'homme, *viri,* avant de naître de Dieu. La naissance par la volonté de la chair, de l'homme, *viri,* est la première en ligne. Donc l'être humain commence et grandit par la volonté de la chair qui a présidé à sa formation, à son existence... Cette volonté de la chair, c'est la vitalité, c'est la vie animale qui est dans le sang, qui est le sang selon les anciens et les savants modernes. Cette vitalité n'est ni la matière pure, ni l'organisation. C'est quelque chose d'immatériel, de spirituel, qui a une sorte de vrai raisonnement, de vraie volonté, limitée à certaines choses comme nous voyons dans toutes les bêtes plus ou moins intelligentes, plus ou moins volontaires, sans qu'il soit donné à personne d'en assigner les frontières. C'est le secret de Dieu. Tout ce qui est en elles est en l'homme. Voilà l'âme vivante qui constitue l'homme animal dont parle saint Paul.

Mais en l'homme, Dieu, qui d'échelon en échelon voulait ramener toutes ses

créatures jusqu'à lui par d'ineffables et douces transitions qui nuançaient les degrés comme les couleurs dans l'arc-en-ciel, Dieu, dis-je, a mis de plus en l'homme un esprit immortel et impérissable qui nous fait à son image et à sa ressemblance par une intelligence, une volonté aux destinées éternelles, calqué sur son intelligence et sa volonté, qui nous égale aux anges, ne nous laissant que pour un temps un peu au-dessous d'eux par le poids du corps dans la vie présente, où nous avons à exercer notre libre arbitre en choisissant entre le bien et le mal. Or cet esprit complet, divin, immortel, Dieu dans la création l'avait formé pour être le régisseur, le modérateur de l'esprit vital par lequel nous avions été animés comme le reste de la création organisée.

Pour avoir de nous des hommages libres et méritoires, Dieu fit un commandement au chef de la race humaine, afin de mettre la liberté à l'épreuve. L'épreuve était douce et facile en elle-même, et d'autant plus douce et d'autant plus facile que, jusque-là, aucun attrait au délit, de quelque genre que ce pût être, n'avait été ni dans Adam, ni dans Eve ; nous savons tous le résultat terrible de l'épreuve. L'esprit supérieur, c'est-à-dire ce qui constitue en nous l'homme parfait et complet, l'esprit destiné à l'immortalité et qui doit tout y diriger en nous, se laisse séduire et vaincre par l'esprit inférieur, l'âme vitale, foyer et réservoir des passions ; et sur-le-champ naquit le désordre affreux que nous appelons péché : car le péché, ce n'est rien autre chose que le renversement de l'ordre, qui consiste en ce que ce qui commande obéit, et ce qui devrait obéir commande. Depuis ce temps-là, l'esprit inférieur, débridé par la désobéissance primitive, se rue perpétuellement sur l'esprit supérieur, affaibli et malade pour toujours en cette vie ; et l'expérience de tous les siècles et de chacun est là pour témoigner de cette guerre intestine et incessante que nous éprouvons tous, et qui faisait tant gémir saint Paul, jusqu'à se lamenter tout haut, car il dit : « Pour moi, je suis charnel, et je suis vendu et assujetti au péché. Je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas le bien que je veux, et qu'au contraire, je fais le mal que je hais... Mais ce n'est pas moi qui fais cela, c'est le péché qui habite en moi. Car je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair. Car je trouve bien en moi le désir de faire parfaitement le bien, mais je n'en trouve pas le moyen, car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Que si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi ; car, selon l'homme intérieur, je trouve mon plaisir dans la loi de Dieu. Mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me fait violence et me captive sous la loi du péché, qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi donc, je suis soumis et j'obéis à la loi de Dieu par l'esprit, et à la loi du péché par la chair. »

Il n'était pas possible de trouver un langage plus précis et plus énergique pour dépeindre les deux hommes que nous portons tous en nous. Aussi, est-ce le discours de Dieu même inspirant son Apôtre. On y voit les deux esprits en lutte l'un contre l'autre. L'un est appelé par saint Paul la chair, la loi du mal qu'il sent dans ses membres : *Video alium legem in membris meis*. Voilà bien le sang qui court, répandant les influences du mal dans tout notre être ; c'est le travail perpétuel de l'animalité, réservoir des passions, d'où ces furieuses et ces rebelles, débridées par le péché originel, se jettent incessamment sur l'esprit immortel, par lequel nous

sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu, pour l'entraîner au mal volontaire et coupable, en sollicitant et emportant comme d'assaut son jugement et sa volonté (1). Depuis la chute originelle, cette infortunée partie supérieure de notre nature est toujours faible, malade, et diminuée tellement que, sans sa réhabilitation par la grâce de Jésus-Christ, nous eussions été à jamais incapables de tout mérite digne de la récompense du Ciel. Et même, malgré la réhabilitation par Jésus-Christ, l'homme sent encore perpétuellement en lui les suites funestes du malheur primitif par les tentations, les affaiblissements, et même les chutes affreuses qui témoignent de la force et de la violence de l'homme animal et terrestre contre l'homme intérieur et céleste, qui est en nous l'esprit régénéré, nourri, fortifié par la grâce de Jésus-Christ vivant en nous, quand nous voulons lui être fidèles. — Alors, comme dit saint Paul, nous sommes soumis à la loi de Dieu par l'esprit, et cependant nous nous sentons soumis en même temps à la loi du péché par la chair, et nous faisons ce que nous ne voulons pas, en ce sens que nous éprouvons au dedans et au dehors de déplorables illusions et ébranlements contre lesquels sans doute l'esprit se débat,

---

(1) Pour compléter nos connaissances sur notre nature dégradée et nous apprendre à nous craindre toujours nous-mêmes, et à nous réfugier en Jésus-Christ, je voudrais bien pourtant faire soupçonner et indiquer des choses que je ne veux pas et que je ne dois pas écrire, mais qui sont du domaine de tous, quant à l'observation, pour peu qu'on ait lu l'histoire, et qu'on ait regardé la conduite des hommes ; c'est que, par rapport à toutes les passions, et surtout par rapport aux passions d'ignominie, l'espèce humaine passe à des aspirations, à des violences, à des horreurs que n'ont jamais connues et que ne connaîtront jamais les bêtes. Et comment expliquer ceci? le voici : La bête n'a qu'une certaine quantité d'esprit, pour le dire ainsi : elle n'en a qu'autant qu'il lui en faut, pour sa conservation et ses plaisirs et tenir la place que le Créateur lui a assignée sur la terre. Et bien que cette quantité aille quelquefois fort loin, elle a pourtant ses limites tracées, et la bête n'en est pas encore sortie depuis la création et n'en sortira jamais.

Dans l'homme, c'est autre chose : au-dessus de l'âme animale, afin de l'élever à la dignité humaine, Dieu a mis l'esprit qui constitue et complète notre nature d'être raisonnable, visible et palpable, par une intelligence immortelle, à sa ressemblance et à son image. Dieu a pour lui l'immensité, l'éternité; il est immense, il est éternel : il règle, il prévoit, il combine toutes choses avec autant de sagesse que de force. Et l'esprit de l'homme a aussi la puissance de se lancer dans l'infini ; lui aussi règle, prévoit, dispose et se montre maître et souverain de lui-même et de ce qui l'environne, du moins en beaucoup de choses. Souvent il se trompe et s'égare dans ses prévisions et ses combinaisons, mais qu'importe quant au pouvoir; toujours sait-il et voit-il qu'il est maître : personne ne connaît les limites de son esprit inventif, il ne les connaît pas lui-même. Souvent il s'évanouit d'orgueil et de bonheur dans ses découvertes. — Eh bien ! qu'arrive-t-il alors parmi les hommes qui détournent leur visage du ciel et qui disent : Il n'y a pas de Dieu? Ce qui arrive, c'est que cet esprit si merveilleux dans ses découvertes, si inventif dans ses combinaisons, si impétueux dans ses volontés, met tout cela au service de l'âme animale, de l'esprit de la chair, lorsque celui-ci l'entraîne et l'emporte. Voilà pourquoi le pécheur, en démence dans ses orgies et ses débauches, est cent fois plus affreux, plus abject et plus révoltant par ses recherches et ses raffinements de plaisirs et de satisfactions, que ne le sont tous les animaux ensemble... Assez là-dessus. Je devais indiquer ces choses pour le complément de l'intelligence de l'âme humaine et de l'esprit humain. Je l'ai fait. Qu'on se souvienne des Sardanapale de toute époque et de tout rang, des Néron, des Tibère, des Héliogabale, des Maximien, des Barberousse, etc., etc., et de tant d'autres.

et dont il finit par triompher ; car personne n'est jamais forcé à pécher, et Dieu, qui est fidèle, dit saint Paul, ne permet pas que les siens soient éprouvés au-dessus de leurs forces ; mais avec l'épreuve il envoie de quoi la surmonter, si nous lui sommes fidèles. Cela n'empêche pas, fût-on un saint Paul, de s'effrayer de la lutte sans cesse renaissante de la chair contre l'esprit, et de crier avec lui à Dieu : « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? » *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* On traduit souvent : Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort? Cette traduction n'est pas bonne, ou du moins est fort insuffisante. L'Apôtre est bien plus énergique. Que veut-il dire par le *corps de cette mort ?* Ici, la mort, ce n'est pas cet état du corps après le départ de l'âme : cette mort, c'est la concupiscence et tous ses mauvais penchants ; c'est la chair, c'est le sang, c'est la vitalité ; c'est l'âme animale avec toutes leurs impétuosités et leurs embrasements, auxquels nous sommes exposés, tant que le corps de cette mort, c'est-à-dire tant que le corps organisé qui nous enveloppe nous tient soumis à cette concupiscence, qui, par ses intarissables venins, cherche nuit et jour à nous empoisonner et à nous perdre pour l'éternité, en entraînant l'esprit, c'est-à-dire la partie supérieure, intelligente et immortelle de notre être, par où nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qui si souvent donne son consentement à cette espèce d'intelligence inférieure de notre être, à l'âme vitale enfin qui sollicite un acquiescement, qui fait le péché, c'est-à-dire la révolte contre Dieu et sa loi, et qui partant nous impose une obligation indispensable à la pénitence ou à l'enfer.

Que la chair, que le sang, cette partie basse et spirituelle à son degré, qui constitue l'animalité, soit le foyer de tous les vices et de tous les péchés, saint Paul vient de nous le dire assez, je pense ; pourtant, interrogeons encore un moment saint Paul, à cause des déductions sérieuses et intéressantes pour la connaissance de nous-mêmes et des opérations de l'esprit de l'homme et de l'esprit de Jésus-Christ, de sa grâce, de son sang et de sa chair adorable, dont j'aurai à parler au sujet de la recherche que les saints faisaient du sang des martyrs ; l'Apôtre dit donc aux Galates, ch. IV. ℣. 16 : « Je vous le dis, conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair : car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair. *Les deux principes* se combattent sans cesse l'un l'autre, de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. Or, il est aisé de connaître les œuvres de la chair qui sont la fornication, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, et autres choses semblables. Donc je vous déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui les commettent ne seront point les héritiers du royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la foi, la douceur, la tempérance et la chasteté. Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous par l'esprit : *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus.*

L'on voit trop nettement dans ce texte les deux principes intelligents et spirituels, à degré différent toutefois, pour que je m'arrête à les faire remarquer. A la chair saint Paul donne l'idolâtrie, les hérésies, etc. Or, qu'est-ce que la chair, corps et matière, a affaire là-dedans ? Rien. Donc, par chair, l'Apôtre entend cet esprit vital, l'âme enfin qui nous fait vivre et qui anime notre corps. A l'esprit, c'est-à-dire à cette portion de nous-mêmes qui nous fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, il donne toutes les vertus chrétiennes, aidées, soutenues,

bien entendu, par la grâce divine, afin d'être dignes de la récompense du Ciel ; car, sans Jésus-Christ, nous ne pouvons rien ; mais avec lui nous pouvons tout ; et c'est de cet esprit supérieur vivifié par Jésus-Christ qu'il nous dit : Vivez et marchez par cet esprit : ***Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus.***

En vingt autres endroits de ses Épîtres, la chair est présentée par saint Paul comme principe de volonté et d'action. Ainsi, elle a sa prudence, elle a sa sagesse, toutes choses, assurément, immatérielles ; mais cette sagesse est une mort, dit saint Paul : ***Prudentia carnis mors.*** Comment cela ? En ce qu'attirant le consentement de l'esprit, elle constitue le péché qui damne.

Écoutez le Maître lui-même : Pierre, interrogé par Jésus-Christ sur ce qu'il pense de sa personne, répond : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et le Sauveur reprend : « Tu es bienheureux, Pierre, fils de Jean ; car ce n'est point la chair et le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père, qui est dans les cieux. » Ainsi, d'après Jésus-Christ, la chair et le sang sont capables d'enseigner quelque chose. Or la matière n'enseigne pas, n'agit pas sur l'esprit ; donc, par la chair et le sang, Jésus-Christ entend une sorte d'être intelligent qui raisonne et qui veut à sa manière : ***Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi.***

Parce qu'il y a dans la chair et le sang une vitalité qui veut, qui raisonne, et qui, venant à s'emparer de l'esprit immortel par lequel nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu, lequel, en fléchissant et en se soumettant à son inférieur, nous établit en contradiction volontaire et coupable avec sa loi ; il en résulte que la vitalité, le sang est coupable et mérite punition. Aussi le châtiment ne s'est-il pas fait attendre : la mort, aussitôt la désobéissance primitive, a été notifiée à Adam et à toute sa race, et il a vu bientôt la réalisation terrible de la sentence dans la catastrophe fatale du juste Abel, et dans le décès de beaucoup d'autres. Dieu ne s'est pas contenté de la satisfaction terrible de la mort ; parce que le sang avait été et était toujours le coupable, il a voulu l'effusion du sang dans les sacrifices, étant juste et raisonnable que ce qui avait été source et occasion de péché en nous, fût offert en réparation.

On me dira : Bien. Mais alors c'était le sang de l'homme qu'il fallait répandre, et non celui des animaux ; car c'était nous, et non pas eux, qui avions désobéi à Dieu. C'est vrai. Mais si, d'une part, le sang de l'homme était le coupable, de l'autre, Dieu défendait de le répandre et de le lui offrir, parce qu'il ne veut pas la mort de l'homme, mais qu'il vive ; toutefois, pour lui apprendre à ne pas oublier sa faute, et à la réparer par le dévouement en se donnant pleinement à Dieu, à sa gloire en s'immolant mentalement, il veut lui en présenter une image dans l'effusion du sang des animaux et dans la consommation de leur chair par le feu.

Au reste, l'homme comprenait si bien, d'après l'enseignement même de Dieu, que c'était son immolation humaine et intérieure qu'il voulait, qu'il n'acceptait dans les sacrifices que le sang des animaux qui s'approchaient le plus de l'homme par leurs habitudes de douceur, d'intelligence et de sociabilité ; ainsi c'est le bœuf, la brebis, etc. Les bêtes féroces, les animaux farouches sont rejetés.

Dieu lui-même, qui prend soin de nous apprendre qu'aucune rémission n'a lieu sans effusion de sang, nous fait comprendre, par des paroles énergiques à son peuple, que le sang des sacrifices d'animaux n'est qu'un emblème de ces sacrifices intérieurs d'une vie sainte et sévère ; et que, quand ceux-ci sont absents, les autres lui sont intolérables : « Quoi donc ! dit-il par le Psalmiste, est-ce que vous croyez que je mange la chair des taureaux, et que je bois le sang des génisses ? Offrez-moi un sacrifice intérieur d'actions de grâces, rendez-moi des vœux sincères, et je vous

délivrerai, et vous me glorifierez : *Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis et redde Altissimo vota tua, et invocabis me, et eruam te, et honorificabis me.* Ps. XLIX, 13.

Entendez-vous cette voix tonnante de Dieu à son peuple dans Isaïe : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes? Je n'aime point les holocaustes des béliers, ni la graisse des troupeaux, ni le sang des génisses?... Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos desseins, cessez de faire le mal et faites le bien... » « *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus. Plenus sum!, Holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum nolui... Lavamini, mundi estote, auferte malitiam cogitationum vestrarum : quiescite agere perversè, discite benefacere.* » Isaïe, I, 11.

Dieu, instituteur primitif des hommes, leur avait appris, et les hommes avaient compris, que ce sang bien imparfait des animaux était le remplaçant du leur, qui était le vrai coupable, qui aurait dû être répandu, et qui devait au moins participer invisiblement à l'effusion extérieure du sang de l'animal, et qui était le signe de l'acceptation du châtiment et du regret intérieur qui demandait pardon au Ciel et l'apaisement de sa justice. Cela est si vrai que l'aspersion du sang de la victime était faite sur le peuple, comme nous le voyons aux Livres de Moïse; les fidèles d'alors pensaient par là expier devant Dieu leurs crimes, et se le rendre favorable en s'identifiant avec le sang de la victime qui les touchait.

Et quelque chose de bien plus fort, c'est que dans l'antiquité il y avait certains sacrifices appelés *Tauroboles* où le *pénitent* ne se croyait réconcilié et purifié qu'autant que le sang de la victime lui était devenu littéralement un bain et une pluie, comme si le sang de la victime en pénétrant jusqu'au sien, à la manière du bain qui produit son effet en insinuant jusque dans notre sang par nos pores sa propriété particulière, le purifiait, le changeait, et le faisait redevenir agréable à la Divinité. C'était le sacrifice le plus recherché et le plus parfait du culte de *Mithra*, dans l'Orient; dans cet Orient qui plus qu'aucun pays du monde a mieux conservé, en les altérant sans doute, mais pourtant qui a le mieux conservé et transmis aux âges suivants les traditions primitives, leurs signes et exercices.

Voici donc comme se pratiquait ce sacrifice purificateur, par lequel les initiés prétendaient et croyaient à une purification complète (1), à une extinction de tous leurs crimes, et à une véritable renaissance spirituelle. L'initié, dit M. de Maistre (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 397), était placé dans une fosse. On étendait

---

(1) Prudence a fait en vers une description trop curieuse de cette purification antique, pour que je ne la relate pas ici :

Tum per frequentes mille rimarum vias
Illapsus imber tabidum rorem pluit.
Defossus intus quem sacerdos excipit,
Guttas ad omnes turpe subjectum caput
Et veste et omni putrefactus corpore.
Quin os supinat, obvias offert genas;
Supponit aures; labra, nares objicit,
Oculos et ipsos proluit liquoribus;
Nec jam palato parcit, et linguam rigat
Donec cruorem totus atrum combibat.

dessus une espèce de plancher percé d'une infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait goutte à goutte en forme de pluie et de rosée sur le *pénitent* qui le recevait sur toutes les parties de son corps, et l'on croyait que cet étrange baptême, que cette dégoûtante cérémonie opérait une vraie régénération spirituelle et effaçait le crime commis.

Quand on réfléchit à fond sur cet usage antique, quand on considère l'universalité des sacrifices sanglants, quand on fait attention que les hommes, par un entraînement général et inexplicable pour le sens humain, en vinrent au sacrifice de leur semblable, sacrifice par lequel ils s'imaginaient apaiser la Divinité et se la rendre favorable, on reconnait, tout en frémissant, que l'univers était dans la persuasion que le sang était coupable, que ce sang coupable c'était le sang de l'homme, et qu'il devait porter par son effusion la peine de son délit.

Mais ce qu'il y a de bien plus considérable encore à remarquer ici, c'est que les hommes étaient dans la persuasion que le sang de la victime humaine pouvait devenir, et devenait effectivement satisfaction et propitiation pour les autres, car en offrant ces victimes les païens croyaient se rendre les dieux favorables, à cause des dévoués qu'ils mettaient en leur lieu et place. Ainsi ils pensaient par là mériter une victoire, se délivrer d'un fléau, et cette persuasion suivie de terribles pratiques a été tellement générale dans l'univers, qu'aucune nation, excepté le peuple de Dieu, n'y a été étrangère; et encore tant qu'il demeurait fidèle observateur de la loi de Moïse, car en tournant à l'idolâtrie il immolait ses enfants à Moloch comme les autres Chananéens.

Il n'est personne qui, en lisant l'histoire, ne se soit demandé d'où avait pu venir un genre de culte si en horreur naturelle à l'homme; et qui avait pu enseigner aux premiers hommes que le sang était coupable, qu'il devait être versé, et que le sang de leur semblable offert en sacrifice par une réversibilité bienheureuse effaçait les fautes dont le leur avait été le mobile, et leur rendait les bonnes grâces et les faveurs du Ciel? Évidemment des idées si étonnantes n'ont pu venir au genre humain que par la révélation primordiale d'un libérateur qui devait satisfaire pour tous. Les premiers hommes l'avaient appris positivement de Dieu. Bientôt ce dogme sublime et consolant se détériora comme tout le reste dans leur esprit; seulement le fond resta. Leurs enfants se souvinrent d'avoir entendu dire que le sang de l'homme était coupable, et que le sang versé satisfaisait non-seulement pour la victime, mais pour ceux aussi à l'intention desquels elle se vouait ou était vouée. Ils jugeaient fort bien que le sang des animaux n'était qu'un emblème et qu'un symbole; et impatients d'arriver à la réalité avant l'arrivée du Juste par excellence qui devait payer ce qu'il n'avait pas volé, *quæ non rapui tunc exsolvebam*, ils s'imaginèrent qu'il fallait en finir et répandre le sang humain pour l'expiation du monde, et cette terrible persuasion fit tout le tour de l'univers, s'y implanta, et inonda de sang humain tous les autels, excepté ceux de la Judée. Là aussi sans doute, là plus et mieux qu'ailleurs on pensait que le sang du Juste par excellence satisferait pour les coupables et relèverait l'homme tombé; des hommes éminents et divins, des prophètes inspirés de Dieu avaient décrit les circonstances et les suites de ce grand sacrifice avec une précision et des détails qui ont fait de David et d'Isaïe les évangélistes de Jésus-Christ avant sa venue. Mais là, c'est-à-dire en Judée, le seul culte véritable et agréable au Ciel attendait l'accomplissement des temps, où par la main des méchants et des impies le Juste offrirait volontairement sa vie pour le salut de tous, se réservant à continuer l'offrande et l'application de son sang

divin pour le bien de tous dans l'oblation très-pure de son sacrifice sur tous les autels de son Église, du couchant à l'aurore jusqu'à la consommation des siècles.

Le moment solennel arrivé, Jésus-Christ meurt sur le Calvaire, son divin sang est répandu et il persévère répandu sur la terre qu'il purifie et qu'il régénère; et par un merveilleux enchantement, partout où s'établit son sacrifice, les sacrifices humains cèdent et disparaissent ; comme si l'univers eût dit : « Certainement, et il est très-juste et très-raisonnable, le sang devait payer pour le sang, et racheter la dette contractée par le sang; et voilà pourquoi nous offrions à la Divinité le sang de nos semblables. Mais nous nous sommes trompés: leur sang, semblable en tout au nôtre, le péché compris, n'était pas capable d'apaiser la justice divine outragée : il lui fallait une victime égale à sa grandeur, et les victimes offertes par nous n'étaient que des hommes comme nous, et voilà pourquoi nos sacrifices n'étaient que des homicides abominables et détestés de Dieu. Aujourd'hui c'est tout différent : certainement c'est le sang d'un homme qui est versé, mais cet homme est Dieu en même temps; par conséquent sa satisfaction est égale à la majesté de l'offensé qui se trouve par là pleinement satisfait. Aussi tout est-il désormais pacifié au ciel et sur la terre par le sang de Jésus-Christ, et son sacrifice divin et volontaire a détruit la muraille de séparation que le péché du premier homme avait élevée pour lui et pour toute sa race entre la terre et le ciel; et d'enfants de colère que nous étions, nous sommes faits de nouveau les enfants de Dieu d'une manière plus admirable que nous ne l'avions été auparavant, c'est-à-dire dans Adam avant sa chute (1).

Ce serait n'avoir du sacrifice de Jésus-Christ et de son sang répandu, qu'une idée médiocre et incomplète, que de ne le considérer que sur le Calvaire, et même sur l'autel dans le calice du salut. Il faut passer outre pour rendre, autant qu'il est en notre pouvoir, adoration, hommage, amour et reconnaissance à Dieu, à sa puissance et aux ineffables inventions de sa bonté, et pour reconnaître à quelle excellence est élevé le chrétien par le sang divin.

C'est l'enseignement de saint Paul, c'est la doctrine de l'Église, c'est la foi, c'est la joie des fidèles de reconnaître que les enfants de Dieu ne forment qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef et la tête, que c'est de lui que part la séve divine qui vivifie tout le corps qu'elle parcourt et entretient, comme le sang circule, porte et entretient la vitalité dans tous les membres.

Qui de nous n'a pas remarqué ces paroles de Jésus-Christ à saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas : *Saule, Saule, quid me persequeris?* Saul, Saul, pourquoi me poursuis-tu? et Saul répond à la voix : *Quis es, Domine?* qui êtes-vous, Seigneur? et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que tu persécutes : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Mais quoi ! est-ce que Jésus-Christ n'était pas ressuscité? est-ce qu'il n'était pas monté aux cieux? et dès lors comment Saul pouvait-il l'atteindre? et pourtant Jésus-Christ lui dit : Tu me persécutes : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Il ne dit pas : Tu persécutes mes serviteurs, mes amis; mais tu me

---

(1) Tous les jours à l'autel le prêtre récite cette prière :

« *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabiliùs reformasti*, etc., etc. »

O Dieu, qui avez *admirablement* créé et fait l'homme dans un état si noble, et qui l'avez rétabli et refait d'une manière encore *plus admirable*, etc., etc...

persécutes, moi, Jésus : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* C'est moi vivant dans mes membres sanctifiés par ma grâce, vivifiés par mon sang qui circule en eux, qui fait d'eux et de moi un seul corps et comme une seule personne, tellement que je regarde comme fait à moi-même tout ce qui leur est fait en bien et en mal : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.*

Dignité, excellence incomparable du chrétien! car s'il sait comprendre et accomplir sa vocation et sa destinée, il se souviendra tous les jours et il manifestera tous les jours aux yeux du ciel et de la terre que le *chrétien est un homme dont l'état naturel est d'être divin. Divin* par Jésus-Christ qui l'a racheté par sa mort; *divin* par sa grâce qui l'accompagne; *divin* par ses sacrements qui le régénèrent; *divin* par son corps qui le nourrit; *divin* par son sang qui circule en ses veines; *divin,* parce que Jésus-Christ habite en lui avec sa divinité, son âme et son corps; *divin,* parce qu'avec lui et par lui il met en nous et dans les autres le complément à ce qui manque à sa Passion, en nous et dans les autres. C'est la parole de saint Paul : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus quod est Ecclesia.* (COLL., I, 24).

Hâtons-nous d'entendre et d'expliquer cette parole sublime, mais incroyable au premier aspect : quoi donc ! ô bienheureux Paul, est-ce qu'il manque quelque chose à la Passion du Sauveur? Très-certainement la Passion de Jésus-Christ n'a rien d'imparfait, rien qui demande qu'on y supplée ou qu'on l'accomplisse. Le Sauveur a parfaitement accompli l'ouvrage qui lui avait été ordonné par son Père. Il ne rendit l'esprit sur la croix qu'après avoir dit : Tout est consommé, tout est achevé, *consummatum est.* Le mérite de sa Passion et de son sang est infini, et tous les mérites, toutes les vertus, toutes les souffrances des hommes ne sont pas capables d'y donner le moindre accroissement, puisque c'est ce même sang qui donne le mérite à tout ce que les hommes peuvent faire de bon et de méritoire.

Qu'est-ce donc que saint Paul accomplit dans sa chair qui manque à la Passion du Sauveur? et que prétend-il ajouter aux souffrances de Jésus-Christ?

Le voici : Jésus-Christ, en souffrant pour nous, n'a pas entendu nous dispenser de souffrir, de porter notre croix, de faire pénitence, chose à laquelle il nous exhorte perpétuellement dans l'Évangile, et il nous avertit expressément par saint Pierre (I, II, 21), qu'il a souffert pour nous donner l'exemple afin que nous suivions ses traces. Or, ainsi que l'a établi saint Paul un peu plus haut, l'Église étant le corps dont Jésus-Christ est la tête, chaque chrétien étant membre de ce corps dont Jésus-Christ est la tête, il s'ensuit que pour que la Passion de Jésus-Christ soit complète en tant que chef de l'Église et de chaque membre de l'Église, il faut que sa Passion coule, pour ainsi dire, jusqu'aux extrémités, c'est-à-dire que chaque membre, que tout le corps souffre comme la tête et avec la tête, autrement il n'y aurait plus d'harmonie. Voyez le corps humain : la tête souffre-t-elle, tout le reste de la personne est en angoisse. De même, pour que Jésus-Christ souffre dans la plénitude de son être en tant que chef de l'Église et de chacun de ses membres, il faut que le corps de l'Église et chacun de ses membres souffre comme Jésus-Christ en union avec Jésus-Christ. En ce sens, il lui reste donc encore quelque chose à accomplir de sa Passion, non dans sa personne mais dans ses membres. D'où il suit que toutes les fois que le chrétien refuse de se vaincre et de se dompter, mais suit les idées et les penchants d'une nature coupable, il fait en lui violence à Jésus-Christ qu'il empêche de compléter sa Passion en sa *personne adoptive,* ce qui le tient dans un état violent, dont il saura bien du reste tirer en temps et lieu la justice convenable.

La Passion du Sauveur, dit saint Léon, se continue jusqu'à la fin des siècles, car de même qu'il est honoré, aimé, nourri, vêtu dans ses saints, puisqu'il nous assure qu'il regarde comme fait à lui-même ce qui est fait au plus petit des siens ; ainsi il souffre et endure dans tous ceux, et avec et par tous ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'il est et vit en eux pour être leur force, leur lumière, leur bouche et leur victoire, comme il l'a dit lui-même, et qu'il triomphe par le courage qu'il leur donne et qu'ils ont en coopérant volontairement à ses mouvements intérieurs.

Mais cela a lieu surtout pour les martyrs et tous les apôtres de Jésus-Christ de tous les temps et de tous les pays, et c'est manifestement ce que veut marquer ici saint Paul, le grand modèle des apôtres et des martyrs. Jésus-Christ est venu, il a prêché, il est mort pour le salut du monde. C'était beaucoup, et ce n'était pas assez dans ses desseins pour sauver l'univers: il fallait porter la bonne nouvelle partout et répandre les effets de ses mérites sur la terre comme les flots de la mer qui couvrent ses abîmes. Certainement le Fils de Dieu pouvait faire cela lui-même, et ce géant s'élançant du ciel pouvait parcourir toutes les régions, sans qu'aucune pût se cacher à sa lumière et à sa chaleur. Il ne l'a pas voulu ; il a confié à d'autres ce rude travail. Il s'en est allé dans la gloire ; mais comme un roi chargé de glorieuses blessures qui ne quitterait le champ de bataille, dit éloquemment saint Chrysostome, qu'en laissant de valeureux lieutenants qui s'exposeraient hardiment à tous les dangers pour étendre et dilater ses conquêtes. Cette comparaison est belle; toutefois elle est loin de donner l'idée complète de ce qui a lieu dans la prédication de l'Évangile et dans les combats des martyrs. Oui, c'est vrai, le grand Roi s'en est allé dans la gloire, orné de ses nombreuses blessures reçues pour le salut des siens; il a laissé d'ardents et de nombreux lieutenants animés de ses discours et de ses exemples. Mais il a fait bien plus, et il n'y a que lui qui le pouvait faire, c'est que tout parti qu'il est, quant à sa présence visible et palpable, il est encore avec les siens non-seulement par sa protection divine, mais, ce qui est bien davantage, il est en eux dans l'intime de leur être et par sa grâce, et par son amour, et par son esprit, et surtout par son corps, et par son sang, et par sa divinité, enfin par sa personne tout entière : si bien qu'il vit, qu'il respire, qu'il souffre, qu'il agit et qu'il triomphe en eux, et complète ainsi par leur travail, et en mêlant sa force à leurs actes volontaires, ses souffrances aux leurs, ce qui manque à sa Passion, c'est-à-dire qu'il parvient par eux et avec eux aux résultats qu'il avait en vue d'abord, mais qui ne devaient s'accomplir que par leur moyen. En ce sens, il est exact et rigoureusement vrai de dire que saint Paul, que saint Pierre, que tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints, et en général tous ceux qui travaillent à la dilatation du royaume de Dieu sur la terre et à établir son règne dans les âmes ; que tous ceux-là, dis-je, mettent le complément à la Passion du Sauveur qui a son effet par leur moyen. Ainsi l'expression, le mot de Passion et de souffrances de Jésus-Christ, dans le passage de saint Paul aux Colossiens qui nous occupe, signifie également les souffrances de ses serviteurs qui travaillent à sa gloire et à l'établissement de son règne, parce que ce qu'ils font et endurent pour cela, en même temps que c'est un fruit de leur volonté, est aussi et principalement l'œuvre de Jésus-Christ et de sa grâce vivant en eux, agissant avec eux et par eux pour lui-même et pour le complément de ses desseins : aussi, est-ce pour cela que les apôtres, les martyrs, et en général tous ceux qui combattent et agissent de quelque façon que ce soit, ou bien par les travaux de l'intelligence, ou par l'exercice du ministère évangélique, ou par les luttes sanglantes des supplices; est-ce pour cela, dis-je,

qu'ils sont d'ordinaire joyeux et exultants au milieu de leurs souffrances, comme le dit saint Paul de lui-même : ***Nunc ego Paulus minister gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ pro corpore ejus quod est Ecclesia.***

Et maintenant, moi Paul, ministre de l'Évangile, je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ pour votre salut, en vous le communiquant par la prédication et les sacrements à travers toutes sortes de périls.

Pourquoi joyeux et exultants? non-seulement à cause de l'honneur insigne que leur fait le Souverain du ciel et de la terre de les associer à ses desseins et de les en faire ses exécuteurs, mais encore et surtout parce qu'il répandra en eux, outre un courage indomptable, un sentiment de joie tel ou qu'ils ne sentiront pas leurs souffrances, ou que s'ils les sentent ce leur sera un redoublement de délices de sentir qu'ils souffrent pour sa gloire. Isaïe a dépeint cette extase des saints martyrs dans leurs supplices, dont l'histoire fait mention à chaque page, par les admirables paroles de son XLe cant. ỳ 31 : ***Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem, assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient.*** On traduit d'ordinaire : Ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles... Comme ce ***trouveront des forces toujours nouvelles*** languit auprès du ***mutabunt fortitudinem*** de la Vulgate, si tant est que cette terne traduction en donne le vrai sens. Pour moi je trouve que le texte dit cent fois davantage, et que l'on doit le rendre ainsi : Ceux qui espèrent au Seigneur changeront de force avec lui ; c'est-à-dire échangeront leur faiblesse naturelle contre la vigueur exultante et divine du Roi et du soutien du martyr, qui les inondera tellement de sa personne, pour le dire ainsi, qu'ils ne verront, ne sentiront plus que lui; et que tout le reste, même les supplices qui les déchireront, disparaîtra à leurs regards, comme on le raconte des Blandine, des Perpétue, des Félicité, des Taraque, des Théodote et de cent autres martyrs de Jésus-Christ.

Mais pourrons-nous bien découvrir et dire la raison de cette prodigieuse transfiguration et transmutation de l'homme naturellement effrayé et désolé par le supplice ? C'est que la force de Jésus-Christ était entrée en eux et en avait pris possession par la foi sans doute, par le baptême, par la grâce, mais surtout par son sang adorable, par son divin corps reçu dans le banquet eucharistique. « Puisque vous êtes à la veille d'un combat plus terrible encore que les précédents, écrivait saint Cyprien aux martyrs thibaritains, vous devez vous y présenter comme de dignes athlètes de Jésus-Christ, avec une valeur aussi grande que votre foi est incorruptible, et souvenez-vous que vous avez bu et que vous buvez tous les jours le calice du sang de Jésus-Christ, afin que vous sachiez à votre tour répandre le vôtre pour lui. ***Gravior nunc et ferocior pugna imminet, ad quam fide incorrupta et virtute robusta parare se debent milites Christi, considerantes idcirco se quotidie calicem sanguinis Christi bibere, ut possint et ipsi propter Christum sanguinem fundere*** (Ep. 56).

Le sang de Jésus-Christ reçu dans l'Eucharistie était tellement regardé par les premiers chrétiens comme la force du martyr, qu'outre les communions quotidiennes qu'il avait faites avec ses frères dans les catacombes, il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour jouir de cette faveur, au moins de temps en temps dans les fers de la prison, et alors il en sortait, disent les Pères, comme un lion respirant le feu de l'amour sacré et terrible au démon par la force divine dont il était rempli : ***Ab altaris mensa tanquam leones recedere, caritatis***

ignem spirantes, et diabolo divina virtute terribiles. L'histoire des premiers siècles nous raconte les soins et les saints stratagèmes des chrétiens pour procurer à leurs frères emprisonnés la force d'en haut par la réception du sang théandrique, ce céleste enchanteur qui devait leur faire trouver des délices à répandre le leur pour Jésus-Christ.

La Révolution française a vu pour ses martyrs se renouveler les saintes industries des premiers chrétiens pour procurer aux saints condamnés la consolation, la force et la joie par l'Eucharistie. Entre cent traits touchants, je choisis celui-ci qui a tout le charme certainement de l'imprévu. Saint Cyprien lui-même avait recommandé à ses prêtres et à ses diacres libres encore de ne pas s'exposer légèrement pour porter l'Eucharistie aux prisonniers, et de se servir selon l'occasion de simples fidèles plus aptes à pénétrer dans les cachots, et moins faciles à être reconnus. C'est pourquoi nous voyons jusqu'à des enfants messagers et porteurs du pain de vie.

Mais voici ce qui arriva à Marseille en 1797. Le vénérable P. Donadieu était dans la prison d'où il ne devait sortir que pour aller à la mort. Il désirait vivement pour lui et ses compagnons de se fortifier par la réception du sang du Seigneur. Pour dérouter ses geôliers, voici ce qu'il fit : il écrivit aux pieuses religieuses de la Croix dont plusieurs, malgré la Révolution, vivaient encore réunies en cachette, et leur dit : « Nous ne pouvons nous passer du pain des anges : tirez au sort, mes sœurs, pour savoir qui de vous me l'apportera. » Elles obéirent. Le choix tomba sur Camille de Glandève. Elle communia d'abord elle-même et le prêtre lui passa respectueusement au cou un cordon qui, dans une bourse de soie, contenait une boîte d'or à double fond renfermant plusieurs hosties consacrées. A son arrivée, tous les prêtres tombèrent à genoux, et le P. Donadieu les communia et se communia lui-même. Cela fait, il s'en alla paisiblement mourir fusillé à 73 ans (1).

La paix, la force de Jésus-Christ passait donc par la communion de son sang adorable dans le martyr, et prenant la place du trouble et de la terreur qu'occasionne naturellement la mort à l'homme, il mourait paisible et souvent joyeux. Non jamais, disaient souvent des chrétiens mis en morceaux sous les mains des bourreaux ; non jamais nous ne nous sommes assis à de si doux festins : *Nunquam tam jucunde epulati sumus.*

En parlant en détail des martyrs de la Révolution française, j'aurais plus d'une fois occasion de faire remarquer la joie, les chants et l'exaltation de bon nombre d'entre eux jusqu'à irriter les gendarmes qui disaient souvent dans leur énergique et grossier langage : Ces b...... là meurent tous en riant. — Ces b........ meurent toutes aussi en riant...

Eh ! sans doute, gendarmes, ils meurent, elles meurent toutes en riant, parce que le sang de Dieu qui les a nourris toute leur vie est leur force et leur bonheur,

---

(1) Quelques consciences méticuleuses de Marseille avaient conçu des scrupules sur la *licité* de ce fait, dans lequel on croyait voir quelque chose de téméraire et d'indiscret. Pie VI fut consulté. Loin de blâmer les pieuses Filles de la Croix, qui avaient renouvelé d'une façon tout à fait neuve et inouie peut-être les pieuses adresses des premiers chrétiens pour consoler les martyrs, il loua au contraire les religieuses, fit l'éloge de la candeur de leur vertu et de la vivacité de leur foi, les comparant à sainte Claire d'Assise qui, pour soustraire l'auguste sacrement aux infidèles qui envahissaient son monastère, le prit elle-même et s'en fit une défense miraculeuse contre leur audacieuse entreprise (Guillon, t. II, p. 595).

et qu'au moment suprême plus qu'en tout autre encore, il fait sentir à tel point sa force et son énergie, qu'absorbant presque tout entière l'humaine faiblesse, ou plutôt la changeant en elle, comme un vin généreux absorbe l'eau dans le vase où on le répand et lui communique sa vigueur, l'homme est fait demi-dieu, et n'a presque plus rien de la terre qu'autant qu'il en faut avoir pour répandre du sang et pour recevoir, avec des blessures sans nombre, le coup d'une mort glorieuse qu'on ne redoute pas, mais qu'on désire et qu'on savoure comme une coupe remplie d'un vin fumeux dans un banquet de roi.

Il nous faut à l'aide de la science et par des investigations plus profondes essayer de nous rendre compte, s'il se peut, de la transformation merveilleuse qu'opère en l'homme le sang de Jésus-Christ.

Je l'ai dit : le sang est ce en quoi réside la vitalité, c'est l'âme vivante. Cette âme a ses sortes de raisonnements et de volitions manifestes, comme on le voit dans les animaux employant leurs instincts, c'est-à-dire leurs passions, dans la sphère tracée à leur existence passagère. Dans l'homme, cette âme vivante est couronnée, complétée par l'esprit immortel qui nous tire de la classe des êtres sans raison, nous fait à l'image et à la ressemblance de Dieu qui connaît, et qui veut, comme les anges au-dessous desquels nous ne sommes que pour un peu; ressemblance et adoption, trésor de grandeur et de richesses intellectuelles qui se manifeste par la parole, qui témoigne elle-même de notre céleste origine et de notre fraternité avec le Fils de Dieu, dont le nom propre et spécial c'est le *Verbe*, c'est-à-dire la parole éternelle.

Cette vitalité, cette âme vivante qui est en nous et qui est comme la première assise, si je puis ainsi dire, de notre nature intelligente, dans l'économie de la création devait être dans une pleine et perpétuelle surbordination à l'esprit supérieur et immortel, qui nous faisait une image réelle, quoique diminuée, de Dieu, parce que son image complète et vivante, et parfaite comme lui, c'est son Fils, le Verbe; enfin à notre degré nous étions et nous sommes, par l'esprit qu'il nous a donné, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Mais dans un moment d'épreuve assigné de Dieu, l'âme vitale, cet esprit inféférieur s'est dressé contre le supérieur et a entraîné son libre arbitre à la désobéissance, à laquelle il était maître de se refuser. Depuis lors, désordre et perturbation universelle. Dieu pour punir l'esprit qui ne s'était pas tenu dans son ordre, et qui s'était révolté contre le précepte divin, a permis la révolte de l'âme vivante contre l'esprit, et certes il faut bien reconnaître qu'elle ne manque pas de l'exercer. Et pour punir l'homme entier révolté, toute la nature inférieure se révolta contre lui, les animaux, les uns féroces et impliables, les autres souvent indocibles et dangereux, les plantes, la terre, tout exigeant peine et labeur de la part de l'homme, et enfin tous les désordres et toutes les douleurs de la terre couronnés par la plus grande de toutes les angoisses, la mort.

Au milieu d'un si épouvantable naufrage, qui relèvera le vaisseau intelligent de notre nature, brisé, dispersé, désespéré?... Dieu seul pourra faire cette merveille. Comment? Le principe du mal en nous est cette puissance de l'âme vivante, de cette vitalité qui réside dans le sang, qui est le sang, comme l'exprime l'Écriture, et comme le reconnaît la science ; c'est, dis-je, cette âme vivante qui a ses raisonnements, ses volitions, qui sont ses passions et ses instincts. Or cet esprit de bas étage a été démuselé au jour du péché originel, lorsque s'adressant à l'esprit immortel par lequel nous sommes à l'image et ressemblance de

Dieu, qui connaît et qui veut librement, il l'a amené à vouloir ce qu'il ne fallait pas vouloir; par ce coup fatal, il lui a donné une maladie de faiblesse dont il ne sera jamais pleinement guéri que dans le ciel, pour ceux qui iront, et la vitalité ne cesse de l'assaillir, et dans la plupart des hommes elle est à peu près la seule raison et la seule volonté; seulement parce que cette basse intelligence et cette basse volonté se rendent maîtresses de l'esprit supérieur, il s'ensuit que dans les déportements de ses passions quelles qu'elles soient, l'homme est cent fois pire que la bête, parce que celle-ci n'a que la portion nécessaire d'esprit requise pour ce qui concerne l'espace restreint de ses nécessités et de ses plaisirs, tandis que dans l'homme la vitalité, trouvant un esprit et une volonté d'une force et d'une portée incalculables, il s'en sert pour se contenter et pour étonner parfois le ciel, la terre et les enfers par ses inventions, ses plaisirs et ses emportements.

J'ai assez dit dans cet article comment et pourquoi Jésus-Christ et son immolation étaient nécessaires, selon les enseignements de la foi, pour la réparation de l'injure faite à Dieu par le péché, et pour le salut du monde par la réversibilité de ses mérites sur nous; je veux ici considérer les avantages et le dessein de son incarnation et de sa mort dans la réforme de notre nature profondément altérée par la blessure du péché originel, blessure qui opère toujours plus ou moins dans tous les enfants d'Adam.

C'est la vitalité, c'est-à-dire ce que saint Paul appelle si énergiquement *l'homme animal* en nous, l'Adam terrestre, qui, débridé par le péché d'origine, cherche sans cesse en montant à la région supérieure de notre être, l'esprit siége de la connaissance, de la volonté, de la liberté, du libre arbitre enfin, qui cherche, dis-je, à donner son consentement à ce qui est mal, consentement qui constitue le péché, c'est-à-dire ce déréglement par lequel nous nous mettons en opposition avec l'ordre et la règle qui est Dieu, et qui pour nous éviter la peine de le chercher, l'a formulé positivement par des préceptes dont en même temps il gravait la justice et le sentiment dans l'intime de notre être, c'est-à-dire dans notre conscience, ce tribunal intérieur du haut duquel souvent, malgré nous, nous nous jugeons et nous nous condamnons nous-mêmes. Que fallait-il donc pour arracher aux entraînements de cette vitalité violente, qui raisonne et veut à sa manière, cet esprit supérieur par où nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu, où réside, d'où sort ce libre arbitre qui nous rend bons ou méchants, justes ou injustes, par conséquent amis ou ennemis de Dieu, selon que nous nous établissons par une volonté raisonnée dans le bien ou dans le mal? Il fallait porter secours à l'esprit supérieur, l'aider à reprendre l'empire qu'il avait presque perdu sur l'esprit inférieur et animal, la vitalité, qui fait en nous l'homme animal et l'Adam terrestre. Pour cela l'enseignement et l'exemple étaient nécessaires; le Fils de Dieu s'est fait homme, il a conversé parmi nous, nous instruisant et commençant toujours par faire avant que d'enseigner.

Ce n'était pas assez, il fallait payer pour nous, nous étions insolvables : le Fils de Dieu fait homme, infini dans ses mérites à cause de sa divinité, est mort et ressuscité pour nous.

Etait-ce assez? Non. Jésus-Christ mort et ressuscité, l'homme demeurait dans son impuissance; il fallait arriver jusqu'à la source du mal. Ecoutez bien ces paroles de saint Paul : il fallait arriver jusqu'à faire la dissection, la séparation de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et à démêler les pensées et les mouvements du cœur : *pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque*

ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. Hebr. 4, 12. Je ne puis ne pas voir ici avec plusieurs saints Pères l'action immédiate de Jésus-Christ, le verbe, la parole de Dieu par excellence, opérant dans l'intime et les profondeurs de notre être tout entier, pour y remettre l'ordre troublé primitivement, et qui devait s'en ressentir toujours plus ou moins. Donc Jésus-Christ s'est mis et se tient toujours à l'ouvrage, et voici, s'il m'est permis de m'enfoncer en tremblant dans des profondeurs si difficiles, voici ce que je crois voir, en m'attachant au sens des paroles de l'Écriture, et en m'aidant des données de la science.

D'où vient le mal? De la vitalité, de l'âme animale en nous, laquelle, démuselée par le péché originel, s'élance, avec plus ou moins d'ardeur, selon ses raisons animales plus ou moins vives, s'élance, dis-je, vers l'esprit pour en arracher le consentement, ce qui constitue la faute et le péché. Pour remédier au mal, pour conjurer le danger, il faut repousser la vitalité dans son antre, refouler le sang, et empêcher cette marée montante de faire invasion dans la région et sur la plage de l'esprit supérieur. Hélas! et combien de fois le malheureux n'est-il pas envahi par des océans qui l'ébranlent et l'entraînent! Eh bien! c'est là que Jésus-Christ vient faire la dissection, la séparation de l'âme qui cherche le mal, et de l'esprit qui est sur le point de consentir. Et comment cela se fait-il? Par Jésus-Christ, en pénétrant comme une épée victorieuse? Et quelle est cette épée victoriense? C'est la vitalité, l'âme vivante de Jésus-Christ, qui, n'ayant pas, comme de raison, péché en Adam, par sa puissance et par sa force, repousse vers la source maudite la vitalité d'Adam, et l'empêche d'arriver à la région de l'esprit immortel, par lequel nous sommes à l'image de Dieu, et capables de bien et de mal, dignes de châtiment et de récompense, ou du moins donne à notre esprit par la lumière et l'assistance du sien, qui est divin et souverain, si nous acceptons son secours, de vaincre et de surmonter l'esprit inférieur.

Je vais plus loin, et, rappelant ce que la vraie science accorde, établit et reconnaît, c'est-à-dire que le sang est la vitalité elle-même, et cette espèce d'âme qui anime l'animal et lui donne certains raisonnements et certaines volitions; je dis que, par une merveilleuse harmonie des choses, c'est le sang, c'est-à-dire la vitalité divine de Jésus-Christ, qui rétablit en nous, du moins jusqu'à un certain point, la perfection primitive de la vitalité humaine, en diminuant et affaiblissant toujours davantage la vitalité pernicieuse de notre sang, et en se mettant à sa place.

Ai-je raison de parler ainsi? Écoutez : Que dit Jésus-Christ au sixième chapitre de saint Jean, tout consacré à l'Eucharistie? « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » *Nisi manducaveritis carnem Filii Hominis, non habebitis vitam in vobis.* Joan., VI, 54.

C'est le sang, c'est la chair viciée par le péché originel qui nous tue, qui nous ôte la vie, c'est-à-dire la justice; car notez bien que Jésus-Christ ne parle pas à des morts, mais à des vivants; et il leur dit pourtant : Voulez-vous vivre? On ne vit donc pas vraiment quand on est dans la vie des sens, qui est la vie dont le sang est l'âme. Eh bien! dit Jésus-Christ, buvez mon sang! Et pourquoi donc? Parce que ce sang immaculé, puisque c'est le sang d'un Dieu, se mettant à la place du nôtre par l'absorption et la communion, s'il ne lui ôte pas tout ce qu'il a de malin et de pernicieux, parce que la vie présente sera toujours un champ de lutte, Dieu l'ayant réglé ainsi, au moins diminue singulièrement sa force et son audace brutale;

tandis que, par là même, il rend à l'esprit proprement dit, à l'esprit supérieur, la facilité de vaincre, sans compter qu'à sa bonne volonté affaiblie, mais relevée par l'éloignement de la violence des attaques, il ajoute ses secours divins et permanents qui ne permettent pas que l'esprit fidèle soit tenté au-dessus de ses forces, mais qu'il lui donne de surmonter l'épreuve : *Fidelis est Deus, non patietur vos tentari suprà id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere.* I Cor., x, 13.

Il suit de là que plus la vitalité de Jésus-Christ, c'est-à-dire son sang adorable, est versée dans la nôtre, plus celle-ci est diminuée, plus par conséquent sa malice est affaiblie, et la fureur de ses désirs assoupie et engourdie ; d'où résulte peu ou point d'attaque contre l'esprit supérieur pour arracher le consentement qui constitue le péché ; et qu'au contraire l'esprit, reprenant une partie de son premier empire, tient dans l'ordre la partie basse de notre être et va bien plus loin ; il se sert merveilleusement de ces soldats difficiles, il est vrai, mais du reste pleins d'énergie, et sans lesquels il ne peut rien faire ; car c'est ainsi que les passions de la gloire, de l'amour, enfin toutes les puissances de l'homme, opèrent des prodiges dans les saints. Un saint Ignace dit à un saint Xavier : Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il perd son âme ? Et Xavier, dévoré d'une ambition devenue céleste, part ; et nouveau Paul, il devient le docteur et le libérateur de toutes les nations, et ce nouveau Cyrus, ce nouvel Alexandre, parcourt si vite en conquérant la terre entière, qu'on voit à peine la trace de ses pieds, et qu'elle se tait d'étonnement et d'admiration devant lui ; et mille imitateurs de sa divine ambition se précipitent sur ses pas, et volent comme des nuées de colombes.

Et l'amour dans le cœur d'une Thérèse produira des merveilles et des exaltations qui raviront à jamais le ciel et la terre ; et une multitude innombrable d'anges, comme elle, seront, de tous les côtés dans l'Église, l'honneur et les délices du christianisme.

Et la bonté du cœur qui n'en reste pas aux sentiments et aux paroles, mais qui se traduit en actes, dans et par les œuvres de charité, se montrera toute puissante et inépuisable dans un saint Vincent de Paul, dans ses filles et dans mille autres cœurs chrétiens, tous débordant du dévouement de Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous à la mort ; et qui, se répandant en nous par son sang eucharistique, y entre avec ses dévouements, célestes et énergiques pulsations, qui poussent les cœurs qu'il envahit à se déborder comme lui en toutes sortes d'affections sacrées et de dévouements sans mesure.

Quand je fais ces réflexions, je ne m'étonne plus de l'énergie des premiers chrétiens à vivre et à mourir pour Jésus-Christ. Dans ces heureux temps, la communion était très-fréquente et souvent quotidienne ; alors ces hommes, ces femmes, ces vierges, ces enfants, inondés tous les jours de la vitalité, du sang vainqueur du triomphateur de la mort, par une impulsion que j'ai presque dite naturelle, tant le divin était naturalisé en eux par l'habitude de la réception et par l'abondance du sang de Jésus-Christ, agissaient sans effort comme lui et par lui, c'est-à-dire vivaient et mouraient divinement.

L'Esprit saint parlant de la Sagesse éternelle, c'est-à-dire parlant du Fils de Dieu, de Jésus-Christ, a dit : Elle est plus active que tous les choses les plus agissantes, elle pénètre partout à cause de sa pureté, elle est la vapeur de la vertu de Dieu. *Omnibus mobilibus mobilior est sapientia, attingit ubique propter suam munditiam. Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam claritatis Omnipotentis, et nihil inquinatum in ea incurret.* (Sap. vii, 24.).

Vapor est virtutis Dei. Admirable image ! Je me représente la vie de ce monde comme un terrible chemin de fer sur lequel voyagent nécessairement les membres de l'espèce humaine tout entière. Chacun de nous est comme une voiture vivante et intelligente placée sur les rails. La réussite du voyage dépend de la vapeur qui mettra en mouvement ces voitures. Il y a une vapeur humaine, c'est la vitalité telle que le péché l'a faite. Que ce soit elle qui donne l'impulsion, le convoi marche inévitablement aux abîmes. Il y a une autre vapeur, c'est la vitalité divine, c'est Jésus-Christ ! *Sapientia... Vapor est virtutis Dei, et emanatio claritatis ejus...* Que ce soit celle-ci qui entraîne et qui pousse, et le convoi marche à la vie, à la paix, à la gloire... Il est vrai, les deux vapeurs se disputent à qui gouvernera le convoi, mais l'esprit est là pour décider le différend, et encore la vapeur divine vient-elle merveilleusement l'aider pour la décision, et surtout pour la soutenir. Il est vrai encore que la condition de la vie présente, champ d'épreuve et de bataille, ne comporte pas la plénitude de la domination de la vapeur céleste, ni l'extinction totale de la vapeur humaine ; cela n'aura lieu que dans le ciel ; aussi en attendant n'y a-t-il jamais ici-bas, quand il s'agit du bien, de train *express*, ni à toute vitesse ; la vapeur humaine contrarie toujours plus ou moins la vapeur divine, toutefois plus celle-ci est renouvelée et abondante, moins l'autre fait sentir sa présence par l'allentissement de la marche. Ce qui fait que dans les âmes saintes et ferventes, nourries fréquemment, et plusieurs quotidiennement, du sang de Jésus-Christ par la communion, vapeur, vitalité céleste qui absorbe presque totalement sa vitalité humaine, vapeur de fange et de mort ; rien, pensées, désirs, paroles, actions, souffrances, ne tient plus à l'humanité ; mais c'est la divinité elle-même qui donne le branle à tout dans leur personne. De là, dans leur intérieur apaisement tel des passions qu'elles semblent n'en plus avoir, pour le mal s'entend, car pour le bien ce sont des cœurs de feu, c'est une flamme qui dévore ; de là, jusque dans leurs sens, un ordre, une soumission à l'esprit telle, qu'on dirait que celui-ci a presque recouvré la domination primitive ; de là sur leur visage et leur front, dans leur regard et jusque dans leur voix, une placidité, une sérénité, une joie, une pureté non de la terre, mais du ciel.

Toutefois ces anges qui font descendre sur la terre la vie et la ressemblance de leurs frères du ciel, aux charmes, à la simplicité de la colombe, joignent la prudence du serpent, parce qu'ils savent, par quelques ébranlements qui les font osciller de temps en temps, que la vitalité mauvaise n'est pas morte, mais qu'elle n'est qu'assoupie par la force du breuvage enchanteur, c'est du sang de Jésus-Christ que je parle, et qu'il faut prendre garde par des imprudences du dedans ou du dehors d'éveiller la tigresse qui d'un bond se serait bientôt élancée jusqu'à l'esprit pour le prendre à la gorge et l'attirer à quelque consentement fatal. Voilà pourquoi les sages et les saints font toujours bonne garde autour des sens et de l'imagination, pour les sevrer de tout ce qui peut de près ou de loin rallumer un incendie dont les derniers charbons ne sont jamais complétement éteints, et qui ne demandent qu'à revivre. Honneur donc à cette sentence des anciens : *Principiis obsta*, et mieux encore à celle-ci des Écritures : *Qui spernit modica paulatim decidet.*

Après cette remarque nécessaire et de conduite chrétienne, j'en reviens à dire, parce que c'est la vérité, vérité de raisonnement et d'expérience, j'en reviens à dire, que la vitalité mauvaise, le sang de l'homme enfin, est tellement modifié par la vitalité divine, par le sang de Jésus-Christ dans son sacrement, que qui le reçoit bien, et surtout le reçoit bien fréquemment, ce n'est plus lui, ce n'est plus l'homme qui vit, mais Jésus-Christ qui vit en lui. Les raisonnements précédents amènent ici l'in-

telligence complète d'une grande parole de saint Paul qu'on récite bien souvent sans la comprendre : Je vis : non je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. ***Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.*** Ainsi en regardant un vrai chrétien nourri de Jésus-Christ, c'est dire la vérité que de dire, c'est un autre Jésus-Christ que je vois, c'est Jésus-Christ lui-même sous telle ou telle forme : ***Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.*** Pourquoi cela? parce que ce chrétien vit, prie, parle, regarde, travaille, mange, dort, enfin fait tout par le mouvement de Jésus-Christ, comme la voiture du chemin de fer marche par l'impulsion de la vapeur.

De là il résulte encore quelque chose de bien admirable que je veux dire : c'est que le contact seul du chrétien parfait, nourri de Jésus-Christ, a quelque chose de puissant et de sanctifiant. Cette femme de l'Évangile disait en parlant du Sauveur : Si seulement je peux toucher le bord de son vêtement, je serai guérie. ***Si tantum tetigero fimbriam vestimenti ejus, salva ero;*** car une vertu sortait de lui, ajoute l'Évangéliste, et guérissait tous ceux qui le touchaient; ***quia virtus de illo exibat et sanabat omnes.***

Et combien de saints par leur seul attouchement n'ont-ils pas opéré de vrais miracles par la puissance de Jésus-Christ, dont ils étaient, pour ainsi dire, débordants. Et tous tant que nous sommes, nous nous sentons meilleurs, si la main d'un juste ou seulement le bord de sa robe a touché quelqu'un de nos membres. Et d'où vient cela? est-ce préjugé? Non ; il y a là dedans quelque chose de réel, j'ai presque dit de physique, qui témoigne du bien que fait l'émanation d'un être supérieur qui bonifie, qui purifie. Et cet être supérieur, ce n'est pas l'homme, mais la vertu divine qui réside en l'homme saint, et qui opère jusque sur notre esprit par le moyen des sens. Est-il jamais arrivé à quelqu'un de rechercher d'être touché par un académicien, par un philosophe, par un général ou par quelque autre que ce soit de ce genre? Que si nous l'avons été, quel bien, quel contentement en avons-nous ressenti?

Que si l'on est touché par un impur et un libertin, il nous semble que nous avons contracté une souillure réelle, et que la bave et la gangrène de ses plaies morales, qu'on me pardonne cette affreuse image, elle n'est pas trop forte! et que la gangrène de ses plaies morales va nous inoculer le charbon qui le dévore ; tant il est vrai que notre vitalité, notre sang, est le siége premier du bien ou du mal en nous, au moins en ce sens que s'en élèvent les émanations funestes qui montent à l'esprit pour lui faire tourner et perdre la tête, s'il n'a pas soin d'appeler à son secours la vapeur céleste, la vitalité divine, enfin Jésus-Christ, afin que par son sang, sa chair, son âme, sa divinité, en un mot par sa personne tout entière, il remette tout dans l'ordre, en refoulant l'âme animale dans ses bas-fonds et ses souterrains, et en rétablissant l'esprit troublé et mal sûr sur son trône chancelant.

Puisque j'y suis, je veux compléter et achever mon étude sur la vitalité humaine et sur la vitalité divine, sur le sang de l'homme et sur le sang de Jésus-Christ, sur la dualité qui est en nous, et qui faisait tant gémir et crier saint Paul, sur le travail divin de Jésus-Christ en nous par la transfusion de son sang dans le nôtre, et par la mixtion de sa chair avec la nôtre ; je veux, dis-je, compléter cette étude par quelques mots encore sur l'Eucharistie et ses merveilles.

C'est, comme chacun sait, par assimilation que s'opère la nutrition; c'est-à-dire que nous changeons en quelque sorte en nous les aliments, en même temps qu'ils nous changent en eux, c'est-à-dire que nous prenons les principes nutritifs qui les constituent, de sorte que, quand ils sont bons et forts, nous en devenons plus forts et plus vigoureux ; tandis qu'au contraire, s'ils sont débilitants et mal sains, notre sang

s'appauvrit, se vicie, notre santé s'altère et la mort se hâte d'arriver. Il faut toutefois, pour ce travail, un certain fonds de bonne santé, et non une vitalité viciée en nous par des humeurs morbides ; un mauvais sang peut rendre inutile et même tourner à mal la plus saine nourriture du monde. Enfin, je remarquerai que la substance, même la meilleure, pour maintenir et fortifier notre vie, nous arrive nécessairement à l'état de mort. La bête pour nous nourrir est tuée, le froment est broyé, le raisin écrasé, et ainsi du reste ; tout passe par une destruction ou du moins par une transformation plus ou moins complète pour pouvoir nous nourrir.

Ce sera aussi par une assimilation merveilleuse que la vitalité divine, que le sang de Jésus-Christ, que sa chair, que sa personne divine viendra pour soutenir et nourrir notre nature viciée et continuellement défaillante. Mais dans ce mystérieux et divin travail, si nous nous assimilons l'élément divin, en ce sens qu'il s'incorpore à nous, c'est bien plutôt lui qui nous transforme en lui, que non pas nous qui le transformons en nous. Il ne pénètre notre être que pour lui ôter sa malice et sa *morbidité*, et que pour lui transférer sa pureté, sa force et sa divinité.

Toutefois, pour cette divine opération nutritive, il faut en nous une vitalité qui ne soit pas viciée volontairement, qui du moins désire être guérie, et qui prenne pour cela les remèdes établis. Autrement, malgré sa puissance et sa force, la nourriture dans un sujet malsain, devient un mal et un poison non par elle-même, mais par la disposition mauvaise de celui qui la prend. Ici, ce qu'il faut bien remarquer, c'est que la disposition morbide qui rend la nourriture du corps funeste n'est pas à notre commandement, qu'avec la meilleure volonté du monde elle nous rend souvent plus malades et nous empêche de nous nourrir, tandis que lorsqu'il est question de l'aliment spirituel qui est Jésus-Christ, il est libre à nous de faire cesser la disposition mauvaise qui met obstacle à ce que nous nous en nourrissions, et que cette heureuse et glorieuse bonne volonté que nous avons, si cela nous plaît, est en même temps une grâce, un don du Dieu, nourriture et breuvage, qui veut bien venir à nous pour nous transfigurer en lui en nous nourrissant de lui.

Mais voici bien davantage, et quelque chose de bien plus merveilleux à observer encore ; la mort, d'une façon ou de l'autre, pour les choses animées ou inanimées, est toujours l'intermédiaire entre elles et nous dans notre nutrition, et le soutien de notre vitalité par leur moyen. Toujours pour les êtres animés, et même souvent pour les autres, il leur faut passer par des transformations plus ou moins complètes. L'homme a horreur du sang et de la chair crue, le froment lui-même est transformé, et ainsi du reste. Eh bien ! le Père suprême, nourricier par excellence de l'homme dans toute la plénitude de son être, aura égard à tout cela, et par les plus prodigieuses inventions, il viendra à bout, en conservant la réalité, de tout réduire aux plus sublimes, aux plus délicieuses convenances de son côté et du nôtre... « Quoi, disaient les Capharnaïtes, il nous donnera sa chair à manger et son sang à boire ; allons donc, ce n'est pas possible, ce discours est dûr et intolérable. » Et ils le laissèrent, dit l'Evangile, scandalisés de sa promesse. « N'ayez pas peur, répond Jésus-Christ, oui, ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage ; mais cette chair par ma puissance et ma bonté pour vous sera devant vos yeux, à votre goût, le pain descendu du ciel, et qui ramène au ciel ; car celui qui en mangera ne mourra point, mais il vivra éternellement ; et ce pain que je vous donnerai c'est ma chair pour la vie du monde : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.* »

« Mon sang est vraiment un breuvage ; celui qui le boit demeure en moi et moi

en lui : *Qui bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.* » Mais entendez bien Jésus-Christ, et n'allez pas vous représenter ici rien qui ressemble aux abattoirs ni aux champs de bataille ; le Dieu souverain saura par sa puissance mieux ménager sa délicatesse et la nôtre. Donc, la veille de sa mort, ayant béni le pain, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Semblablement ayant pris le calice, il rendit grâce et le leur donna, et il leur dit : Ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament répandu pour le salut du monde. Vous continuerez cela en mémoire de moi... *Accepit panem et fregit, et dedit dicens : Sumite, hoc est corpus meum. Et accepto calice, gratias agens dedit eis dicens : Hic est sanguis meus Novi Testamenti.* Voilà donc toutes les convenances, toutes les délicatesses parfaitement observées. Capharnaïtes anciens et modernes, qu'y trouvez-vous à redire ? et pourquoi, malheureux, vous retirez-vous ?

Mais avançons : j'ai dit, et il est véritable, que pour nous nourrir, une substance quelconque est toujours réduite à l'état de mort, sa vitalité est anéantie, et chose étonnante, et à laquelle on ne réfléchit pas, c'est que c'est la mort qui soutient la vie, tellement qu'en vérité et en bonne logique, tandis qu'il semblerait que l'opération d'une chose morte devrait être de produire immédiatement la mort, comme la nuit fait disparaître la lumière, au contraire le ciel, grâce à Dieu, a réglé les choses autrement, et en cela comme en tout le reste il s'est pluà manifester également sa puissance et sa bonté en soutenant la vie par la mort. Eh bien ! pour ne pas dévier de sa voie, et pour montrer dans les choses matérielles, dans les spirituelles et dans les divines, les admirables harmonies et ressemblances qu'il y a établies, et qu'il y maintient, la nourriture divine et supersubstantielle de l'âme, elle aussi sera présentée, donnée et reçue à l'état de mort ; car Jésus-Christ sur l'autel, sous les voiles du pain et du vin, est là dans l'immolation réelle, quoiqu'invisible, du Calvaire. Sur l'autel de la terre aussi bien que sur l'autel ou plutôt sur le trône du ciel, l'agneau est comme tué, et néanmoins il était debout, nous dit saint Jean : *Vidi agnum stantem tanquam occisum.*

Oui, encore un coup, sur l'autel de la terre comme sur le Calvaire, l'agneau divin est réellement immolé, et dans un état de mort aussi réelle que mystérieuse et incompréhensible à nos faibles esprits, *vidi tanquam occisum.* Voilà donc Jésus-Christ sur l'autel dans la condition requise de toute nourriture prête à être reçue.

D'autre part, et comme je l'ai dit plus haut, il semble que la raison indique que pour donner la vie il faut non pas l'avoir eue, mais l'avoir : car c'est un axiome que personne ne donne ce qu'il n'a pas, *nemo dat quod non habet.* Eh bien ! cette merveille ineffable de la vie nourrissant, refaisant la vie, nous la voyons, nous la goûtons perpétuellement dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie ; et personne n'y pense !... O que nous sommes insensés, et que nous sommes dépourvus d'intelligence ! ô que nous sommes tardifs à croire, à connaître et à goûter Jésus-Christ dans son sacrement. *O stulti, et tardi corde ad credendum !*

Oh ! je ne m'étonne plus à présent des merveilles d'innocence, de lumière, de force, de bonheur et de pureté qu'opère l'Eucharistie, l'Eucharistie bien et fréquemment reçue dans les âmes de bonne volonté. Comment ne seraient-elles pas parfaites, fortes et divines, elles qui reçoivent, elles qui contiennent dans un accroissement quotidien la vraie vie, la force par excellence, Dieu enfin, avec son âme, son sang, sa chair et sa divinité, sa personne tout entière ? Afin de faire le voyage pour arriver au dedans de nous, lui qui une fois ressuscité ne meurt plus, il lui a fallu néanmoins pour ne pas déroger à la règle que c'est la mort qui nourrit la vie, il lui a fallu, dis-je,

pour ainsi dire, revêtir les blancs linceuls de l'autel; bien plus, passer par l'état d'une mort mystique, parce que la mort et une transformation quelconque est la condition de ce qui est nutritif pour l'homme ; eh bien ! il s'est anéanti jusque là, mais sitôt le passage opéré, l'agneau, comme mort dans le sacrifice, est debout et vivant dans l'âme pour renouveler, pour vaincre et pour triompher; car Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. *Christus resurgens non moritur. Vidi agnum tanquam occisum stantem.* Les flots dominateurs du sang vivant de l'agneau ressuscité, qui ne peut plus mourir, court donc de veine en veine dans tout notre être, sans que pas une fibre puisse se cacher à sa lumière et à sa chaleur; il se lance contre le sang vital et corrupteur qui veut toujours faire monter ses marées putrides vers l'esprit pour l'envahir et en emporter de vive force un assentiment coupable. Mais le sang du Dieu lui dit en grondant : Tais-toi, retire-toi, ne passe pas outre, je te le défends; et sur-le-champ il se fait une très-grande tranquillité, et l'esprit qui avait été tout troublé du bruit de l'ouragan est tout radieux de la sérénité soudaine qui s'est faite, et rend grâce à son libérateur qui l'environne de ses protections.

Le sang de Dieu fait davantage. Par sa force dévorante et détruisante, il diminue et dessèche presque tout à fait, dans les veines de notre vitalité malade et mauvaise, le sang humain et vicié qui fait sa force, et il en prend la place. Pourtant, il en laisse toujours plus ou moins, afin de ne pas confondre les états, c'est-à-dire la terre avec le ciel, et parce que ce bas monde doit être jusqu'à la fin champ de bataille; mais, dans ses fidèles, il devient tellement fort et vaillant, que dans l'habitude de la vie ils combattent et triomphent tout naturellement; et la nature mauvaise, perpétuellement déroutée, finit par ne plus attaquer du tout; ou bien, si elle le fait, ce n'est que fort rarement et fort faiblement, et toujours pour avoir la honte de quelque nouvelle défaite.

Que s'il arrive quelque combat de géant, comme chez les martyrs, par exemple, c'est alors que le secours du sang vivant, de Dieu vivant en eux, manifeste sa présence par des triomphes de force, qui tiennent en admiration le ciel et la terre. Triomphes qui s'expliquent et s'expliqueront toujours facilement par l'Eucharistie, nourriture et force des saints, et surtout des martyrs.

Ceci m'amène une idée que m'avait déjà suggérée une remarque de saint Augustin sur un verset du psaume 67. Jésus-Christ, en vérité, est un conquérant d'une étrange force. Il est insatiable de conquêtes; il lui en faut à tout prix. Les autres en veulent aussi; mais, ceux-ci, c'est en se baignant surtout dans le sang des vaincus. Pour Jésus-Christ et ses soldats, c'est bien différent; c'est le leur qu'ils répandent, et à profusion. — « Quel est celui-ci qui vient d'Édom et de Bozra, chante Isaïe, majestueux en sa démarche et avec des habits de pourpre? Mais pourquoi donc, ô vainqueur, votre robe est-elle tout imprégnée de sang? — J'étais seul à fouler le vin, répond le héros, personne ne m'a secouru, mon bras seul a tout fait. *Quis est iste qui venit de Edom... Quare ergo rubrum est vestimentum tuum?... Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.* » Voilà Jésus-Christ sur le Calvaire... Voilà la première grande bataille, la première grande victoire; son sang tout seul, et pas d'autre. Il monte au ciel. Toutefois le vainqueur part pour vaincre par ses lieutenants et avec eux, *exiit vincens ut vinceret.* Voici une deuxième grande bataille, une deuxième grande victoire : ils sont tous à l'ouvrage. Quel sang est répandu? Celui de leurs ennemis? Non pas; mais le leur, à flots, et toujours... Qui sont ceux-ci qui viennent de la grande tribulation? Ils ont lavé leur robe dans le sang de l'agneau. *Hi sunt qui venerunt de tribulatione*

magna, et laverunt stolas suas in sanguine agni. — Ici c'est Jésus-Christ, c'est le chef, c'est le grand empereur établissant par ses lieutenants son royaume partout, mais dans le sang et par le sang, non pas de ses ennemis, mais dans le sang et par le sang et avec le sang des siens, ou plutôt encore avec et par son propre sang, parce que c'était son sang, coulé par la foi, par sa grâce, et surtout par son sacrement, dans les veines des siens, qui les faisait se plonger dans les délices des tourments et de la mort pour établir son règne et lui conquérir des âmes.

Cette idée est en germe, ce me semble, dans ce passage de saint Augustin sur le verset 24 du psaume 67. Dans ce superbe et très-difficile psaume, le Prophète raconte les protections de Dieu sur son peuple, sous les pieds duquel il fait tomber ses ennemis terrassés. *Dixit Dominus : Ex Basan convertam... ut intingatur pes tuus in sanguine.* Vous voyez là le peuple vainqueur, dressé comme un géant dans sa victoire, le pied dans le sang de ses ennemis. Je crois que l'on peut voir ici, dit saint Augustin, qui aime tant à tourner toujours aux idées les plus sublimes et les plus nourrissantes, je crois, dit-il, que l'on peut voir ici, dans ce peuple de Dieu, ses membres, et surtout ses apôtres et ses martyrs souffrant jusqu'à l'effusion de leur sang pour l'établissement de son Église, et sous ce rapport, comme c'est Jésus-Christ vivant et agissant dans ses membres qui les pousse et les agite, selon l'expression de saint Paul : *Quicumque Spiritu Dei aguntur hi sunt filii Dei,* et qui triomphe en eux et par eux, il s'ensuit que son royaume étant établi par leur martyre et l'effusion de leur sang, tout changé et tout animé de celui de leur maître, il s'ensuit que Jésus-Christ, dans son Église, brille, éclate, se réjouit, règne et domine, dressé en maître souverain au milieu d'elle comme un triomphateur qui a les pieds dans le sang du combat : *Ut intingatur pes tuus in sanguine.* — Et saint Augustin poursuit son idée en appliquant, avec un esprit parfait et fort délié, l'autre moitié du verset aux apôtres, comme on peut le voir dans son psaume. Mais le commencement de son idée suffit seul à mon dessein, car je veux dire que le sang des saints étant répandu pour l'exaltation de l'Église par le mouvement de celui de Jésus-Christ et accompagné de celui de Jésus-Christ, il lui en revient un tel éclat, une telle gloire, une telle vertu, qu'il était tout naturel aux chrétiens de vénérer, de rechercher ce sang comme quelque chose de vivifiant, d'électrisant et de divinisant, parce qu'il était tout mêlé de celui de Jésus-Christ qu'ils avaient si souvent reçu pendant leur vie, et que, versé pour sa gloire et pour la dilatation de son Église, il devenait en quelque sorte, et jusqu'à un certain sens réel, corédempteur avec celui de Jésus-Christ, puisqu'il apportait le salut à ceux qui, sans ces héros, n'auraient pas entendu parler de Jésus-Christ, et qui, sans le témoignage de leur généreux sang, n'auraient pas cru.

Sans avoir recours même aux idées, aux pensées, aux mouvements de la foi, je dis que cette sainte fureur des chrétiens à rechercher le sang des martyrs, à s'en signer, à le humer en quelque sorte, est dans la nature elle-même. Oui, c'est une sorte d'idée innée que la vie est le sang, que le sang est la vie, que c'est au sang qu'appartient la force et l'énergie, la vie enfin; car qu'est-ce que la force et l'énergie sinon la vie forte et énergique en nous, nous-mêmes forts et énergiques? Il est raconté dans l'*Histoire des Croisades* qu'à la bataille de Tibériade, si glorieuse pour les croisés et pourtant si funeste, les musulmans vainqueurs, ne pouvant se lasser d'admirer l'indomptable énergie des chrétiens accablés sous le nombre, se couvraient du sang tout chaud de ces héros tombés plutôt que vaincus, croyant, par cet étrange bain et ce singulier baptême, s'inoculer le courage et la victoire

— L'histoire dit quelque chose de bien plus fort encore, en rapportant un trait arrivé à la prise de Ptolémaïs. Il est tel que je ne me sens pas capable de le dire; seulement, le féroce et exalté musulman s'acharna sur le corps du héros de telle manière qu'il s'imagina en extraire la vaillance guerrière pour lui et pour ses enfants à venir, tant il est vrai qu'il est dans la nature de l'homme de penser que le sang communique plus ou moins sa propriété et sa vie à une autre vie, même quand il est mort : donc, à bien plus forte raison quand il est vivant.

Les farouches musulmans s'imaginaient qu'en appliquant le sang mort des croisés à leurs membres, ils en attiraient la vaillance dans leurs veines; et je ne dis pas qu'ils aient eu tout à fait tort, car enfin nos bains font percer jusqu'à notre sang leurs propriétés : car autrement à quoi serviraient les bains?... Et ce qui est bien plus que les bains, les potions, les breuvages des médecins, portent dans notre sang et nos veines le salut et la santé, ils chassent ou du moins éloignent la maladie et la mort. Eh bien! c'est sous l'influence de ces idées innées qu'agissaient ces musulmans, qui ne raisonnaient pas, eux, car ils n'étaient ni philosophes ni physiologistes, et c'était sous la même impression certainement, pas plus raisonnée sans doute, mais tout à la fois selon la nature et la grâce, que nos chrétiens et nos chrétiennes se signaient et se couvraient avec raison, avec foi et délices, du sang des saints, se disant en eux-mêmes : « Ce sang se mêlant au mien, le mien deviendra saint, généreux et divin, car c'est le sang d'un héros tout imprégné, tout mêlé du sang divin qui faisait sa nourriture quotidienne. »

Et pour que nous nous divinisions plus facilement, Dieu a fait de son sang un breuvage doux et facile à prendre; il est là sur l'autel pour nous tous les jours, et il nous crie : Venez, mangez, buvez, enivrez-vous, mes très-chers amis : *Venite, manducate et bibite, inebriamini, carissimi.*

Voulez-vous la vie? crie Jésus-Christ à tous. Et sans doute nous la voulons, Seigneur; car qu'est-ce qui ne veut pas vivre! Eh bien! venez, dit Jésus-Christ; mangez ma chair, buvez mon sang, voilà la condition de la vie, voilà la vie!

Et pour comprendre l'immensité du désir qu'a Jésus-Christ de nous remplir de sa vie, c'est-à-dire de son sang, et aussi l'immensité du besoin que nous en avons, pour éteindre, ou du moins diminuer en nous la mauvaise vie : cette vitalité funeste qui réside dans le sang et qui monte sans cesse vers l'esprit pour lui arracher le consentement au mal; voyez les facilités que nous offre le Sauveur du monde.

Autrefois c'était une grande affaire que d'offrir un sacrifice; il fallait un bœuf, une génisse, un bélier, des colombes, etc.; il fallait de l'argent, et même beaucoup. Et à quoi aboutissaient ces sacrifices? ils n'étaient bons à quelque chose qu'en tant que symboles.

Mais dans le sacrifice eucharistique, pour posséder, pour s'incorporer le sang de Dieu, sang pacificateur, régénérateur, transfigurateur et vainqueur, qui détruit ou du moins affaiblit notre vitalité viciée, notre sang perfide et gangrené, que faut-il? un peu de vin, un peu d'eau, un peu de pain et un prêtre, et voilà tout... Ni dépense, ni fatigue. Un peu de vin, un peu de pain et un prêtre, et voilà tout... et partout, cela se rencontre ordinairement à foison, du nord au midi, de l'orient à l'occident; voilà la bonté de Dieu, voilà les richesses de son amour!

Et pourquoi donc tous les hommes ne boivent-ils pas à cette source de la vraie vie? pourquoi y en a-t-il tant qui la dédaignent, et tant qui la blasphèment! O malheureux mortels, vous ne voulez vivre que de votre propre vie; mais cette vie de la nature, c'est la mort! Venez à Jésus-Christ, buvez le sang de Jésus-Christ et vous

aurez la vie véritable, et avec elle et par elle, c'est-à-dire par le sang de Jésus-Christ, vous aurez la lumière, la vérité, la paix, l'allégresse, le bonheur de la vie présente et de la vie future.

Mais cette prédication est vaine, et cet appel est inutile! Les hommes veulent boire et humer sans cesse la mort avec tous ses troubles, toutes ses angoisses et toutes ses agonies, en ne vivant que de leur vitalité coupable, et qu'en suivant les pensées et les instigations de leur sang vicié dans sa source, et qui tient presque toujours un pied de conquérant sur le cœur de l'esprit terrassé et brisé comme un mourant et une sorte de cadavre à qui l'on fait faire tout ce que l'on veut.

Le chant du Sang, à l'occasion de l'ardeur des chrétiens à se signer du sang des martyrs, m'a entraîné dans une note plus longue que je n'avais prévu. Je ne me repens point de l'avoir écrite, parce qu'elle m'a fait faire des remarques utiles peut-être sur les deux hommes qui sont en nous, sur notre sang et sur celui de Jésus-Christ, sur l'Eucharistie, sur ses effets dans le fond de notre être.

Si dans ces recherches, aidées quelque peu de la science humaine et de ses données, je me suis trompé; si j'ai mal interprété l'Écriture, si j'ai été téméraire dans mes déductions, je rétracte volontiers d'avance tout ce que les habiles de l'Église et de la science pourraient y trouver à redire; si, au contraire, j'ai parlé raisonnablement et sagement, j'en remercie Dieu, pour moi d'abord, de ce qu'il a daigné éclairer mes ténèbres; et pour les autres ensuite, parce que certains esprits, certaines âmes, y rencontreront, je m'imagine, des choses qui les éclaireront et qui leur porteront quelque utilité et quelque plaisir.

LES CATACOMBES DE ROME

I

Je contemplais les campagnes arides
Où dort en paix la Rome des Césars;
Et tout à coup du haut des airs splendides
Descend un ange aux gracieux regards :
« C'est bien ici le vrai champ de la gloire;
Viens, me dit-il, visitons ces tombeaux,
État-major des fils de la victoire,
   Quartier général des héros. »

Salut à vous, célèbres Catacombes,
Dépôt sacré des géants de la Foi.
Non, non, vous n'êtes pas d'humbles et tristes tombes,
   Mais des trônes de roi!

II

Cet ange avait des ailes blanchissantes,
Un cercle d'or pressait ses blonds cheveux,
Il agitait dans ses mains ravissantes
Un roseau svelte, ondulant, lumineux.
Et je suivais sa marche aérienne;
Chaque signal de sa baguette d'or

Guidait ma vue errante dans la plaine
   Sur ces domaines de la mort.

III

Il dit : « Vois-tu ces routes consulaires
Par où passaient les chefs du peuple-roi ?
Admire aussi ces chemins militaires
Chers aux guerriers, et des vaincus l'effroi.
Oubliras-tu les routes triomphales
Où rayonnaient tous ces fiers empereurs,
Accompagnés des victimes royales
   Qu'on réservait aux confecteurs?

IV

Tout, tes chemins, tes tombeaux et tes crimes,
Ville de sang, Rome, ô ville d'orgueil,
Soldats, consuls, triomphateurs sublimes,
Tout dort au fond d'un immense cercueil!
A peine on peut en trouver quelque trace
Sous l'herbe sèche et la poudre des champs :
Et tous les jours le pied du temps qui passe
   En brise les derniers fragments.

V

Disons plutôt : Tes routes de la gloire,
Rome, ont encor leur nom comme leur rang,
Grâce aux martyrs, soldats de la victoire,
Dont elles ont les tombeaux et le sang.
A leurs côtés règnent les Catacombes,
Où les consuls du nouveau peuple-roi,
Se dévouant en cent mille hécatombes,
   T'ont faite reine de la foi.

VI

Si vous avez, ô routes militaires,
Vu les Romains, leurs chefs, leurs étendards,
Qui s'en allaient pour faire prisonnières
Les nations à la voix des Césars :
Je vous proclame encore plus guerrières,
Quand Pierre et Paul lançaient leurs vifs soldats,
Pour conquérir jusqu'aux lointaines terres
Que Rome ne connaissait pas.

VII

Également, ô routes triomphales,
Vous avez vu les princes enchaînés,
Les légions qui pesaient sur vos dalles,
Les fiers Césars et leurs fronts couronnés....
Et maintenant captives volontaires,
Les nations, Rome, suivent ton char,
Non pour mourir, mais pour vivre héritières
Du ciel sous ton divin regard.

VIII

N'êtes-vous pas cent fois plus triomphales,
Routes de gloire, et d'empire, et d'honneur,
Depuis que Pierre, en ses mains pastorales,
De Rome tient les titres de grandeur?
Si l'on vous voit veuves des mausolées
Et des tombeaux de vos fiers empereurs,
Vous rayonnez des tombes étoilées
De nos martyrs triomphateurs.

IX

Et maintenant, ô Rome souterraine,
Ouvre tes flancs à mes yeux, à mes pas...

Je descendais... une clarté soudaine
Brille à l'instant dans ces champs du trépas...
C'était le front de mon guide angélique
Qui répandait des flots de pourpre et d'or,
Et des éclairs sous chaque voûte antique
De cette cité de la mort.

X

« De la mort! non! mais de vie et de gloire,
Murmura l'ange; ici n'est pas la mort,
Mais l'espérance, enfant de la victoire,
Dormant en paix sur la foi du Dieu fort.
Les corps des saints, beaux de leurs auréoles,
Y germent tous pour l'immortalité.
Vois ces tombeaux : ils n'ont que des symboles
D'avenir et d'éternité.

XI

» Vois-tu dépeint sur cette courte tombe,
Où, déposé, dort le corps d'un enfant,
Un vase blanc, avec une colombe,
Qui semble y boire une eau pure en chantant?
C'est le symbole heureux de l'innocence
De cet enfant au cœur doux et pieux;
L'image encor de cette joie immense
Qu'à pleine coupe il boit aux cieux.

XII

» Ici tu vois un cerf seul dans la plaine,
Au regard vif, au pied souple et volant.
Un autre court vers la source lointaine
Pour, de sa soif, calmer le feu brûlant.
C'est le chrétien vigilant, solitaire,
Et toujours prêt, comme un soldat ardent;

C'est le chrétien qui n'aime et qui n'espère
Que la cité du Dieu vivant.

XIII

» Ailleurs tu vois la marche patiente
D'un bœuf traçant ses pénibles sillons,
Tandis qu'un autre, en tombant, ensanglante
L'autel d'où part la flamme en tourbillons.
C'est le chrétien fidèle qui travaille,
L'apôtre encor, le martyr glorieux,
Tombant sans peur sous le plomb, la tenaille,
Pour se relever dans les cieux.

XIV

» Vois ces poissons au sein des eaux profondes;
Là c'est leur vie : ils périssent dehors.
Tels les chrétiens, dans les célestes ondes
De leur baptême, ont des jours purs et forts.
Hors de ces flots ils languissent et meurent;
Là seulement se prépare l'élu.
Bonheur cent fois aux âmes qui demeurent
Toujours dans ces eaux de salut!

XV

» Sur le rebord de la pierre tombale
Que je t'indique, est un dauphin gravé,
Parce qu'il est d'une paix sans égale
Quand l'océan se débat soulevé.
Tel le chrétien, sous les coups de l'orage,
Calme, demeure appuyé sur son Dieu :
Il brave tout : l'empereur et sa rage,
Le bourreau, son fer et son feu.

XVI

» Vois, par ici, Jonas et son naufrage ;
Il est saisi par un monstre hideux.
Trois jours après, sur le bord du rivage,
Il reparaît vivant et radieux.
Après le Christ, tel le chrétien lui-même,
Du noir tombeau bravant l'obscurité,
Verra du ciel l'éternel diadème
Orner son corps ressuscité.

XVII

» Là, vois Noé, son arche impérissable :
Il vogue en paix sur l'abîme des flots.
Le fier lion et le tigre indomptable
Sont, à ses pieds, de dociles agneaux.
Tel le chrétien, cet enfant de l'Église,
Est sans effroi parmi les ouragans.
Vaines fureurs, le chrétien vous méprise,
Et rit de vos coups impuissants !

XVIII

» Vois cet enfant, cette vierge brillante,
Ce laboureur visitant ses moissons ;
Vois ce vieillard, sa démarche tremblante :
L'art, sous ces traits, peint les quatre saisons.
Et ces saisons meurent et ressuscitent
Avec leurs fleurs, leurs arbres et leurs fruits.
Ainsi les corps que ces cercueils abritent,
Verront cesser leurs longues nuits.

XIX

» Vois-tu Lazare avec bonheur paraître?
Il sort vainqueur de l'antre des tombeaux.

Ta foi te dit que tu verras renaître
Ainsi les corps du fond de ces caveaux.
Voilà pourquoi la main de l'espérance
A dessiné ce miracle fameux
De tous côtés, sous cette voûte immense,
Pour encourager tes aïeux.

XX

» Regarde, ami, la palme triomphale ;
Sur ces cercueils près d'un vase de sang;
C'est le dessin qui dans ces lieux signale
Toujours le corps d'un martyr triomphant.
Salut, soldats de cette grande armée
Qui surmonta la Rome des Césars,
Et qui la fit s'écrouler abîmée
Dans le sang, sous leurs étendards.

XXI

» Salut, soldats de la Rome nouvelle,
Par vos combats sa gloire et son appui,
Vous êtes tous et sa garde immortelle,
Et ses veillants du jour et de la nuit.
Non, ne crains pas, ville éternelle et sainte,
Les vœux, les corps de tes intercesseurs
En mur de flamme autour de ton enceinte
Dévoreront tes oppresseurs.

XXII

» Mes yeux ont vu tous ces jours de carnage,
Où des Nérons la fureur et le bras
Frappaient les saints de tout rang, de tout âge,
Que l'on tuait, mais qu'on ne vainquait pas.
Dans ces beaux temps et de force et d'audace,
Les sœurs des saints recueillaient du vainqueur

Le noble sang, écumant sur la place,
En dépit du persécuteur;

XXIII

» Et l'apportaient au Pontife suprême.
Il leur disait : L'avez-vous vu mourir?
— Oui, Pere saint, soutenu de Dieu même,
Il a souffert, il est tombé martyr.
— Eh bien! qu'il soit dans cette catacombe,
Ce triomphant, avec honneur placé,
Dit le vieillard; que l'on fixe à sa tombe
Le vase de son sang versé.

XXIV

» Et ce vieillard, plein de foi, de courage,
Vivait, priait dans ces noirs souterrains,
Qui défendaient des fureurs de l'orage
Par leurs détours la famille des Saints.
Et pas toujours... Hélas! comme l'hyène
Qui va fouillant jusque dans les tombeaux,
Ici j'ai vu sur le pontife Étienne
Soudain se jeter des bourreaux.

XXV

» Sur son siége il sut mourir émule
Des sénateurs que l'on vit autrefois,
Calmes, périr sur leur chaise curule,
Frappés du fer des farouches Gaulois.
C'est qu'au chrétien, la mort c'est la victoire,
Et qu'un martyr qui sous le fer s'endort,
C'est l'aigle altier, c'est l'aigle plein de gloire,
Qui vers le ciel prend son essor.

XXVI

» Ami, voilà comme entendaient tes pères
Peindre la mort aux yeux des vrais croyants :
De l'espérance en portant les bannières,
Elle guidait au ciel leurs cœurs riants.
Arrière donc le repoussant squelette,
Qui place l'homme au bas rang du castor :
Laisse à celui qui vit comme la bête
   La hideuse tête de mort.

XXVII

» Et maintenant chantons les catacombes,
Non plus des saints vénérables dortoirs,
Ni des martyrs éblouissantes tombes,
Et de leur sang fidèles réservoirs ;
Mais disons-les églises, sanctuaires
Des jours de force, au milieu des fléaux,
Où l'on voyait, dans chacun de tes pères,
   Un soldat vaillant, un héros.

XXVIII

» Écoute, ami : ces simples basiliques
Étaient, tu vois, d'un espace restreint.
Mais compte-les sous ces voûtes antiques :
Elles y sont et sans nombre et sans fin.
Là c'est l'autel : la victime céleste
S'offrait toujours sur le corps d'un martyr,
Et semblait dire : A cette heure funeste,
   Comme nous deux, sachez mourir !

XXIX

» Et chaque fois qu'à l'auguste calice
Un vrai chrétien s'unissait à l'autel,

Il en sortait plus bouillant dans la lice,
Qu'un lionceau rugissant et cruel.
Il appelait les fers, les sacrifices;
Il se moquait des juges, des bourreaux;
Il lui fallait et de nouveaux supplices,
Et des lauriers toujours nouveaux.

XXX

» Près de l'autel ce siége de pierre
Était le trône, humble autant que sacré,
D'où présidait sur son peuple en prière,
Clément, ou Lin, d'une lampe éclairé.
Aussi de là sa bouche paternelle
Illuminait, encourageait les cœurs,
Et leur donnait une force immortelle
Pour vaincre les persécuteurs.

XXXI

» Chose admirable! Au fond de ses entrailles
Rome cachait d'innombrables dessins.
Vois ce qui reste encor sur les murailles
De traits d'histoire autour de toi dépeints.
Ce sont les deux Testaments qui s'animent
A tous les yeux pour affermir la foi,
Et qui du cœur apaisent et compriment
Et les lâchetés et l'effroi.

XXXII

» C'est Adam, Ève, Isaac et Moïse,
C'est la mer Rouge et la manne au désert;
Ici c'est Job que l'adversité brise,
Et que grandit le mal qu'il a souffert.
Là c'est David, Daniel, Isaïe;
Tous les grands noms aux yeux des spectateurs,

Noble sénat, céleste galerie,
Foyer d'ineffables ardeurs.

XXXIII

» Mais c'est surtout Jésus-Christ et sa vie,
Qu'ont retracé le peintre et le sculpteur,
Depuis le jour qu'il naquit de Marie,
Jusqu'à celui de son trépas vainqueur.
Et puis encor sous bien plus d'un emblème
Ils l'ont dépeint époux, perle, maison,
Prêtre, géant, cep, vigne et rocher même,
Prince, agneau, pasteur et lion (1).

XXXIV

» Ils ne l'ont pas dans leurs douces peintures
Mise en oubli, la Reine des Martyrs,
Ces vrais chrétiens destinés aux tortures,
Aux chevalets, aux flammes, aux soupirs.
Sous son image ils chantaient ses louanges;
Ils lui disaient : O secours du chrétien,
Mère de Dieu, souveraine des Anges,
Sois nuit et jour notre soutien.

XXXV

« Vois Pierre et Paul, Pierre qui fait et règle
Tout dans l'Église en maître souverain;
Et le grand Paul avec son regard d'aigle...

(1) Le Pape Damase a rassemblé toutes les figures emblématiques des catacombes, et les a appliquées à Jésus-Christ dans ces vers :

Spes, via, vota, salus, ratio, sapientia, lumen,
Judex, porta, gigas, rex, gemma, propheta, sacerdos,
Messias, Zeboot, Rabbi, sponsus, mediator,
Virga, columna, manus, petra, filius, Emmanuelque,
Vinea, pastor, ovis, pax, radix, vitis, oliva,
Fons, paries, agnus, vitulus, leo, propitiator,
Verbum, homo, rete, lapis, domus, omnia, Christus-Iesus.

Il semble encor dire un discours divin...
Ainsi partout la peinture réveille
Dans tous les cœurs les dogmes de la foi;
L'œil du chrétien, ainsi que son oreille
Sont pleins du Christ et de sa loi.

XXXVI

» Vois tout autour des vides en arcade:
Dans chacun d'eux est le corps d'un martyr.
Et sa présence anime et persuade
La sœur, le frère, à vaillamment mourir.
Ami, ce fut sur ses sages modèles
Qu'on construisit vos temples aux beaux jours
En déroulant un cercle de chapelles
Le long des murs suivant leur cours.

XXXVII

» Temples des dieux et de Rome et d'Athène,
Ce n'est pas vous qu'ont copiés les Saints.
Ils sont allés dans Rome souterraine,
Et s'inspirer, et chercher leurs dessins.
Ils ont construit leurs vastes basiliques
En dilatant les modestes réduits
Semés au fond des corridors antiques
Qui cachaient les chrétiens proscrits.

XXXVIII

» Je t'ai montré les saintes catacombes.
Ici la Foi, l'Espérance et la Paix
Sortent à flots des innombrables tombes,
Trônes et lits des martyrs, des parfaits...
Je vais quitter ces champs de la victoire
Où j'ai guidé tes pas et tes regards;
Et je remonte aux splendeurs de la gloire...
Adieu! frère chéri, je pars!... »

XXXIX

Et mon doux Ange au milieu de l'espace
S'évaporait comme un suave encens,
Et s'effaçait comme un soleil qui passe
Sous un nuage aux noirs et larges flancs.
Et je lui dis : Merci, main tutélaire,
Qui m'as conduit à travers ces caveaux;
J'ai contemplé sous ta douce lumière,
J'ai baisé le sol des héros.

XL

Terre sacrée, immense nécropole,
Heureux qui suit tes vastes profondeurs!
Dans tes sentiers, bien mieux qu'au Capitole,
Il voit briller de vrais triomphateurs.
Ils ont vaincu ceux qui vainquaient le monde;
Ils ont vaincu les bourreaux et les dieux;
Et sur leur sang, mer immense et profonde,
Ils ont fait voile jusqu'aux cieux.

XLI

Prêtez l'oreille à mon humble prière,
Hommes de foi, d'espérance et d'amour,
Vous, contempteurs des choses de la terre,
Qui ne songiez qu'à l'immortel séjour;
Hommes de fer, héros des catacombes,
Qui vous moquiez des rois pleins de courroux,
Accordez-moi qu'en célébrant vos tombes
Je devienne semblable à vous.

Salut à vous, célèbres catacombes,
Dépôt sacré des géants de la foi,
Non, non, vous n'êtes pas d'humbles et tristes tombes,
Mais des trônes de roi.

NOTES

SUR LE CHANT DES CATACOMBES.

Les gens du monde, les esprits légers, en visitant l'Italie, font toujours des exclamations sur la tristesse et la désolation de la campagne de Rome, et ne manquent pas d'infliger au Gouvernement romain et aux Italiens force fustigations de paroles de mépris et de pitié sur leur paresse et leur incurie, qui laissent de si vastes étendues dans la nudité du désert. Le vrai chrétien ne regarde pas avec ces yeux légers; mais se souvenant des Écritures, et des châtiments terribles que la justice de Dieu a toujours fait peser sur les grandes villes du vieux monde, célèbres dans l'univers par leur orgueil, leur idolâtrie, leurs dissolutions et leurs crimes; châtiments qui se résumaient en ruine et en anéantissements poussés à ce point qu'il est impossible de retrouver d'une manière certaine même la place de quelques-unes; le vrai chrétien, dis-je, en voyant les terrains immenses où se sont déployés les voies fameuses, les palais, les jardins de la Rome des Césars, et où l'on ne voit plus guère rien autre chose aujourd'hui que des ronces et des épines, s'écrie : Oui, le doigt de Dieu est ici ! sa justice a passé par là!

Dieu a donné toutes les nations en héritage à son Fils. Il a voulu que la capitale de son royaume spirituel fût la cité qui l'avait été de l'univers entier. Il y avait en cela une sorte d'harmonie qui a plu à l'esprit de Dieu. Rome sera donc le siége et le centre de l'unité catholique, comme elle avait été la maîtresse de toutes les nations. Dieu gardera assez pour cela de la ville éternelle! Et néanmoins, pour ne pas déroger à ses terribles droits et devoirs de suprême et inflêchissable haut justicier au ciel et sur la terre, il en a jeté par terre, à tout jamais, assez pour qu'elle retrace aux yeux chrétiens la ruine de Babylone et de Ninive, dont elle a égalé et surpassé l'orgueil, l'infidélité, les cruautés et les infamies. Les prophètes, inspirés de Dieu, nous ont laissé des chants lugubres sur Babylone et Ninive, sur l'Égypte, sur Tyr et sur d'autres cités et pays fameux. On pourrait certainement en faire un sur la Rome des Césars, qui enferme comme un crêpe noir la Rome nouvelle et chrétienne; et les lamentations de Jérémie, et les imprécations d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Nahum et des autres prophètes pourraient y étaler leurs magnificences terrifiantes.

C'est donc par un dessein manifeste de la Providence que la désolation demeure autour de Rome. Les esprits légers ne voient pas cela; voilà pourquoi ils raillent ou se fâchent. Mais qu'est-ce qu'ils voient? qu'est-ce qu'ils comprennent? Les esprits

sérieux et chrétiens le voient et le comprennent ; et ce leur est un sujet de graves méditations, de peu s'occuper de tout ce qui peut périr et qui périt, pour penser et s'attacher vigoureusement à cette cité qui n'est pas bâtie de la main des hommes et qui ne périra jamais, l'Eglise, le Ciel !

I.

« Salut à vous, célèbres catacombes,
Dépôt sacré des géants de la foi, etc... »

Les *catacombes*, c'est-à-dire fosse profonde, excavation, souterrain, sont ces cimetières au nombre de soixante qui forment un cercle immense autour de la ville éternelle. C'est une Rome souterraine de plusieurs lieues d'étendue avec ses différents quartiers et ses noms illustres. Catacombes de Saint-Calixte, catacombes de Sainte-Priscille, catacombes de Saint-Laurent... Cette ville cachée, avec sa population de plusieurs millions de morts, a ses rues, ses places publiques, ses carrefours, ses chapelles, ses églises, ses peintures ; merveilleux témoins de la foi et de la vie des générations saintes qui en ont fait leur demeure. Cette ville a ses galeries à plusieurs étages, tantôt basses, tantôt élevées ; ses voies, courant tantôt en lignes droites, tantôt se courbant sur elles-mêmes, se coupant, se mêlant comme les détours d'un labyrinthe inextricable. Les galeries, les places, les chapelles sont éclairées par des ouvertures placées de distance en distance à la surface du sol, et illuminées à l'intérieur par des lampes sans nombre, de terre et de bronze, en forme de nacelle. Partout, à droite et à gauche du sol jusqu'à la voûte, des tombeaux taillés horizontalement dans les murs. Les galeries mises bout à bout donneraient une rue de *trois cents lieues* de long bordée de *six millions* de tombes ! Quel peuple que le peuple qui a bâti cette ville !... Voilà Rome souterraine !

II

Les catacombes sont l'ouvrage des chrétiens seuls. Les auteurs païens, Tite-Live, Pline, Suétone, Tacite, et bien d'autres, ont décrit avec les détails les plus minutieux les monuments de la capitale du monde. Ils n'ont rien oublié, théâtres, cirques, aqueducs, voies, routes, rues, places, égouts gigantesques,... et des catacombes, la plus grande merveille de Rome, pas un mot. Donc ils ne les connaissaient pas ; donc elles n'existaient pas de leur temps, autrement ils en auraient parlé, eux qui ont tout décrit ; donc elles n'existaient pas avant le christianisme, donc les païens sont totalement étrangers à la création des catacombes.

Si Rome souterraine était l'ouvrage des païens, à défaut des écrivains qui n'en ont pas dit un mot, quelque inscription au moins aurait manifesté l'origine de cette grande nécropole. Or, il n'en est rien. Sur tant de milliers de tombes découvertes depuis trois siècles dans les souterrains chrétiens, on n'a pas trouvé une seule inscription dont le millésime soit antérieur à l'ère chrétienne. Toutes les dates sont postérieures à la prédication de l'Évangile.

III

Pour quels usages furent creusées les catacombes ? Pour servir de refuge aux premiers chrétiens pendant la vie, et, après la mort, de dortoirs aux enfants de l'Église et surtout aux martyrs. Elles sont pleines de la vie et de la mort de nos pères dans la foi. Ces souterrains sont appelés tour à tour : *Lieux cachés, refuges, conciles, assemblées des martyrs, sanctuaires, dortoirs, lieux de repos, mémoires, paix, port* et *trône* (1). Le christianisme seul sait et peut donner de tels noms aux prisons, aux réduits et aux tombeaux de ses enfants. Certainement il faut avoir une idée bien magnifique et appuyée sur des preuves tout à fait invincibles et divines de l'immortelle grandeur de l'homme et de la résurrection future de la chair, pour appeler *dortoir* le champ de bataille où la mort le tient étendu, et *trone* la tombe où s'accomplissent les tristes mystères de notre décomposition.

Ces noms révélateurs disent en partie la destination de la Rome souterraine; toutefois pas entièrement, et les usages connus de la primitive Église nous en donnent la connaissance complète. C'était une règle disciplinaire des temps apostoliques qu'on offrît le corps et le sang du Seigneur sur la tombe des martyrs. Or, comme on l'offrait très-souvent, il en résultait qu'il fallait sans cesse descendre aux catacombes où résidaient les saints corps, qu'on ne dérangeait pas, et dont on n'éparpillait pas les restes, comme on fait aujourd'hui ou plutôt depuis beaucoup de siècles.

De plus, la piété, le besoin pour les pasteurs et les fidèles de s'encourager mutuellement aux rudes et perpétuels combats de la foi dans ces temps de terreur et de vaillance, les travaux incessants des fossoyeurs chrétiens qui ensevelissaient les corps des saints et les enfermaient chacun dans leur case, les surveillants nombreux préposés à ces travaux sacrés, tout cela multipliait ou plutôt perpétuait pour un nombre infini d'enfants de l'Église les visites prolongées dans ces caveaux divins, dans ces retraites, dans ces galeries ordinairement silencieuses, ou qui n'avaient à rendre de temps en temps en échos que les paroles graves des pontifes ou les chants mélancoliques des fidèles persécutés, louant Dieu, appelant sa grâce et leur entrée dans le ciel.

C'était là que, pour ne pas donner l'éveil aux païens et échapper à leur fureur, on instruisait d'ordinaire les catéchumènes et qu'on administrait les sacrements; c'était là qu'on vivait, c'était là qu'on mourait. Dans les intervalles de paix et de tranquillité, les chrétiens vivaient comme les autres dans les villes, chacun vaquant à des professions légitimes.

Aux époques de persécution, les catacombes étaient le séjour, la résidence habituelle des chrétiens. Sitôt qu'un édit était publié, on les voyait disparaître et chercher un asile dans leurs souterrains pour échapper à la rage des persécuteurs pendant la durée de l'orage. Les païens ne l'ignoraient pas. La preuve s'en trouve dans les noms injurieux qu'ils donnaient à nos pères dans la foi, *de race taupinière, d'espèce d'hommes ennemis du grand jour : latebrosa et lucifugax natio* (Min. Fel.). De là encore, après la publication des édits de persécution, le premier

(1) *Cryptæ, hypogea, latebræ, concilia martyrum, sanctuarium, dormitorium, sedes requietionis, memoriæ, pax, portus, solium* (Boldetti, 585).

cri de rage de la cruauté païenne contre les disciples de Jésus-Christ; c'était : *qu'on ferme leurs arènes! qu'on interdise les cimetières : areæ non sint* (**Tertul.** *ad Scap.* 3)!

Il ne faut pas croire pourtant qu'au plus fort même des persécutions tous les chrétiens quittassent la ville, et que tous, sans exception, demeurassent dans les catacombes. Un certain nombre restait parmi mille et mille périls au milieu des païens, tant pour observer ce qui se passait et en avertir l'Église, que pour visiter, encourager les martyrs, les accompagner devant les juges, prendre note des interrogatoires, recueillir le sang des martyrs, et l'apporter avec leurs saintes dépouilles dans la grande nécropole, où le tout était déposé en présence de témoins et sur l'autorisation du pontife ou de ses délégués; d'autres encore restaient hors des catacombes à cause de leurs emplois, comme les militaires, aussi bien que ceux qui pourvoyaient à la subsistance de leurs frères des catacombes, et ceux enfin qu'une énergie surhumaine soutenait et rendait capables d'affronter et de braver la fureur des tyrans.

Quoique ensevelie dans les entrailles de la terre, l'Église ne jouissait pas pour cela d'une parfaite tranquillité. Les païens poursuivaient de temps en temps les fidèles jusqu'au fond de leurs tombeaux vivants. Ainsi le pape Sixte II est martyrisé dans les catacombes, avec plusieurs diacres. Il en fut de même du saint pape Etienne. Sous Numérien, les persécuteurs firent murer les entrées d'une catacombe et étouffèrent ainsi d'un seul coup une multitude immense de victimes (**Baron.** an. 234). Les catacombes servaient donc, et encore pas toujours, de retraite et de défense à nos pères.

Et aussi de sépulture après la mort. Telle était la seconde et grande destination de ces souterrains sacrés. De chaque côté des galeries, comme je l'ai déjà dit, il y avait des espèces de tiroirs : c'étaient des *tombes*. Elles étaient creusées horizontalement dans les parois, et s'élevaient les unes sur les autres comme des rayons de bibliothèques et comme les étagères de certains marchands, et on les appelait *loculi*. C'était bien dit; car c'étaient véritablement de petites places, de petits postes où l'on plaçait un corps. Quelquefois il y avait de quoi y en mettre plusieurs, deux ou trois, et quelquefois beaucoup. Pour deux on disait *bisomum*, pour trois *trisomum*. Les tombes où l'on déposait beaucoup de corps ensemble gardaient le nom grec de *polyandrium*, c'est-à-dire tombe pour plusieurs. Toutes les tombes étaient hermétiquement fermées par des dalles de pierre ou de marbre, ou par de larges briques fortement cimentées. — C'est ce qu'on rencontre tous les jours dans les catacombes.

Ce mode de sépulture y est invariable; ce qui montre un plan arrêté d'avance, lequel plan prouve l'origine exclusivement chrétienne des catacombes. Pourquoi? parce que les Grecs et les Romains brûlaient les corps, dont ils recueillaient les cendres dans des urnes. Pour les Égyptiens, ils les conservaient dans leurs maisons : d'ailleurs, nous n'avons rien à faire ni avec leurs momies, ni avec leurs pyramides, en traitant des catacombes de Rome.

Le peuple juif, lui, ensevelissait ses morts et les déposait dans des sépulcres taillés dans le roc ou dans des cavernes.

Cet usage fut consacré par Jésus-Christ, qui l'adopta pour lui-même, et il fut conservé et pratiqué par l'universalité des chrétiens. Nos pères des premiers siècles dorment comme leur maître dans des tombes de pierre. Les corps y sont tout entiers enveloppés de linge, quelquefois de riches étoffes avec des parfums. Ce mode

de sépulture, inconnu à tout l'Occident, prouve jusqu'à l'évidence que les catacombes ne contiennent que les corps des disciples du Sauveur qui ont eu à cœur de l'imiter non-seulement dans sa vie, mais encore dans sa sépulture.

Quels sont les morts de ces catacombes? Parmi les millions de *loculi* ou petits emplacements pour les morts, il n'y en a pas un seul qui renferme, ou qui ait jamais renfermé un païen, un juif ou un hérétique.

Pas un païen. Les catacombes sont un cimetière commun où sont déposés ensemble des hommes libres, des esclaves, des sénateurs, des patriciens et des hommes du peuple, parmi des personnes étrangères. Or, chez les Romains, la propriété des tombeaux était tellement exclusive qu'elle n'admettait à la participation de la même sépulture que les membres de la même famille, et ceux auxquels un acte authentique, souvent gravé même sur le tombeau, accordait la même faveur. Ce égoïsme orgueilleux de la tombe était une sorte de dogme religieux. *Tantam sepulcrorum religionem, ut extra sacra et gentem inferri fas negarent esse.*

Mais quand bien même les païens auraient été aussi disposés qu'ils l'étaient peu à partager la tombe des chrétiens, il faudrait encore, pour admettre cette communauté de sépulture, nier la répugnance et l'horreur des chrétiens pour ce rapprochement; et le bon sens et l'histoire établissent cet éloignement mutuel aussi raisonnable qu'invincible.

De plus, revient ici une remarque décisive déjà faite : c'est que chez les Romains on brûlait les corps, et qu'on en réunissait les cendres sous un mausolée plus ou moins magnifique, enfin sous un tombeau quelconque. Or, dans les catacombes, on ne trouve pas un seul corps brûlé, pas une urne cinéraire; donc il n'y a pas de païens dans les catacombes.

Ni de corps de juifs. L'antipathie formelle entre les païens et les chrétiens était un obstacle manifeste à la communauté de sépulture. La même antipathie entre les juifs et les chrétiens a dû nécessairement avoir et a eu le même résultat.

D'ailleurs, les Juifs avaient à Rome un vaste cimetière ouvert au delà du Tibre, près du quartier qu'ils habitaient. A quel propos auraient-ils été mendier la sépulture à des gens qu'ils détestaient? De plus, parmi tous les noms des morts des catacombes, pas un seul nom juif n'a été découvert jusqu'à présent.

Pas un hérétique. Pour les mêmes raisons que les païens et les juifs furent exclus des catacombes, les hérétiques n'ont jamais pensé à s'y faire enterrer, et l'eussent-ils voulu, qu'ils n'auraient pas pu à cause de la vigilance et de l'énergie de nos pères, eux si fidèles pendant leur vie à se séparer de quiconque avait fait naufrage dans la foi : donc, les catacombes ne renferment ni païens, ni juifs, ni hérétiques; donc Mabillon, le plus ferme et le plus sage critique de l'Église, formule avec raison le résultat de ses longues études en une proposition rigoureusement et mathématiquement vraie et irréfragable quand il dit : « Tous les morts qui reposent dans les catacombes sont exclusivement catholiques. *Nullos porro alios quam christianos in his cœmeteriis humatos fuisse.*

Etudions à présent les diverses sortes de morts des catacombes. Il y en a de trois espèces : 1° *les simples fidèles; 2° les martyrs innominés ; 3° les martyrs de nom propre.*

1° Les simples fidèles. Une multitude de *loculi* très-bien conservés ne présentent aucun signe particulier de la sainteté ou du martyre de la personne ensevelie. On sait seulement que cette personne, enfant de l'Église, est morte catholique, et voilà tout. Que ces morts soient des saints, et même des martyrs, la chose est fort possible :

mais comme rien ne l'établit, jamais l'Église ne relève leurs corps et ne les expose à la vénération des fidèles. Première catégorie des tombeaux des catacombes.

2° La seconde comprend les martyrs *innominés*. Une tombe se présente avec les signes authentiques du martyre ; mais aucune inscription n'indique le nom de la personne. Il est certain que dans cette tombe repose le corps d'un chrétien mort pour la foi ; mais son nom, inscrit dans le ciel, est ignoré sur la terre. Afin de lui procurer les hommages publics qui lui sont dus, l'Église peut le retirer, et souvent le retire de son tombeau et l'expose sur ses autels ; c'est un martyr *innominé*. Pour le désigner à la piété des fidèles par une dénomination quelconque, l'Église ne lui donne jamais un nom propre ; elle se contente de le faire connaître par quelques-unes des appellations générales qui conviennent à tous les saints, comme saint Juste, saint Félix, etc., parce qu'en effet tous les saints sont justes et bienheureux. De plus, en donnant ces reliques elle a toujours soin d'indiquer qu'elles appartiennent à un martyr *innominé*.

3° Les martyrs de *nom propre*, *nominis proprii*, sont ceux dont le nom a été gravé sur leurs tombes quand on les y a mis. Ce nom, souvent seul et mal formé à la hâte avec la pointe d'un outil quelconque, n'accuse pas seulement la difficulté des temps et le défaut de ressources, mais encore il révèle le zèle ardent des premiers chrétiens pour les martyrs. Après avoir, par le placement du signe manifeste du martyre, assuré au héros de la foi les hommages de la postérité, leur premier soin était de conserver son nom. Le reste, c'est-à-dire l'âge, les qualités, la date de la mort, n'étaient pour eux que des accessoires de médiocre intérêt. Pourtant, quand le temps et les circonstances le permettaient, on ne les oubliait pas, comme beaucoup d'inscriptions en font foi.

A quels signes reconnaît-on les martyrs déposés dans les catacombes ? — J'ai parlé dans le *Chant du Sang* du zèle des chrétiens à recueillir le sang des martyrs. Or, ce sang précieux, ceux qui l'avaient recueilli le versaient et l'enfermaient soigneusement dans de petits vases de verre, de terre ou de bronze, et les vases étaient religieusement placés à l'extérieur de la tombe qui renfermait le corps du martyr. On trouve encore ces vases adhérents et incrustés sur la façade de la tombe à mesure que les fouilles avancent ; on y trouve ce sang généreux, quelquefois liquide et vermeil encore, mais le plus souvent durci et adhérent aux parois intactes ou brisées. Ainsi le vase de sang placé sur un *loculus*, ou tout auprès, indique certainement un martyr. Toute l'antiquité chrétienne, toute la tradition, établissent la certitude absolue de ce signe sacré des vrais martyrs.

Et tout le monde voit du premier coup d'œil la raison des premiers chrétiens plaçant ce vase de sang à l'extérieur de la tombe ; ils voulaient par là, et ils ont parfaitement réussi, ils voulaient par là désigner le héros à l'admiration et aux hommages des siècles futurs, à mesure qu'on scruterait les illustres profondeurs de la Rome souterraine. Aujourd'hui donc, à la levée de quelque martyr, avec quel respect et quelle émotion le vrai chrétien voit apparaître sur la tombe, ou près de la tombe, ce vase de verre, de terre ou de bronze, recouvert d'une couche de plâtre dont la couleur blanche tranche sur la teinte grisâtre de la galerie ! Quelle joie ! quel attendrissement en voyant de ses yeux, en touchant de ses mains et de ses lèvres tremblantes ce sang héroïque et fraternel versé pour la gloire de Dieu, et pour nous transmettre la foi des apôtres, il y a seize à dix-sept siècles ! Alors, pour peu qu'on ait de vrai sang chrétien dans les veines, on se sent animé à devenir meilleur en se rappelant les combats et les triomphes de ces sol-

dats de Dieu, comme un militaire, à la vue du monument, du sang et des armes d'un chef valeureux et célèbre, se sent excité à être intrépide dans les hasards, et vaincre ou à mourir dans les plus terribles combats.

III

La voie Triomphale, en montant au Capitole, passait immédiatement à côté de la prison *Mamertine* et de la prison *Tullienne*, affreux cachots placés l'un sur l'autre, creusés et maçonnés dans le flanc de la montagne; et c'était là, c'est-à-dire dans la prison Tullienne, qu'on exécutait les princes et les rois qui avaient été enchaînés au char du triomphateur. Arrivés à l'endroit de la prison, on les détachait et on les précipitait, et on les expédiait dans ce cachot, et le vainqueur ne sortait du temple de Jupiter qu'après avoir entendu ce mot : *Actum est*, c'est fini; le roi est tué, les bourreaux, les confecteurs ont accompli leur tâche. C'est cet horrible usage des Romains que j'ai en vue dans ces vers :

Oublieras-tu les routes triomphales
Où rayonnaient tous ces fiers empereurs,
Accompagnés des victimes royales
Qu'on réservait aux confecteurs?

Je pensais surtout à la fin de ce fameux Jugurtha, roi de Numidie, qui donna tant de mal aux Romains. Enfin, trahi par son beau-père, il leur fut livré, et Marius, dans son triomphe, le donna en spectacle au peuple de la porte Triomphale au Capitole. Arrivé à la prison *Tullia*, horrible basse-fosse, où il n'y avait ni jour, ni air, où l'on jetait par une ouverture de la voûte les malheureux destinés à périr; arrivé à cette prison, on détacha le roi du char, et il fut poussé dans le cachot; là les confecteurs lui arrachèrent violemment ses habits, et lui déchirèrent une oreille en s'emparant de la boucle qui l'ornait; et tombant tout nu dans le gouffre, il fit entendre cette imprécation : « Par Hercule! que votre bain est froid! » Et cet Africain superbe, farouche et vigoureux, vécut encore six jours dans la boue et la fange où il était condamné à mourir de faim... Voilà les anciens Romains!

Pour apprendre à les mieux connaître et détester, jetons un coup d'œil sur leurs prisons officielles, la *Mamertine* et la *Tullienne*.

Prison Mamertine. Cette prison noire, humide, horrible, doit son nom au quatrième roi de Rome, Ancus Martius, qui la fit creuser dans le roc même du Capitole. Située presque à mi-côte de la redoutable montagne, elle se compose de deux cachots placés l'un au-dessus de l'autre. A vingt-cinq pieds sous terre, vous trouvez le cachot supérieur, appelé proprement prison Mamertine. On y pénètre aujourd'hui par un escalier de construction moderne. Sous les Romains, il n'y avait ni escalier, ni porte; on y glissait, ou plutôt on y jetait les condamnés par une ouverture pratiquée au centre de la voûte, qui est encore fermée par une grille en fer. On voit à droite les traces d'un soupirail qui laissait arriver un peu d'air et de lumière dans ce tombeau. Le cachot a 24 pieds de longueur sur 18 de largeur et 13 d'élévation. Une ancienne inscription placée à hauteur d'homme dit qu'elle fut restaurée l'an 574 de Rome par les consuls Vibius Rufinus et Cocceius Nerva.

Au-dessous de ce premier cachot en est un plus étroit, plus bas, plus humide et totalement privé de lumière. C'est la *prison Tullienne*. Elle doit son origine et son

nom à Servius Tullius, sixième roi des Romains. Dans cette prison comme dans l'autre, on descendait les condamnés par une ouverture pratiquée au centre de la voûte. La prison Mamertine était une sorte de vestibule, de salle d'attente où l'on donnait la question, tandis que les exécutions avaient lieu dans la Tullienne. Ainsi les malheureux du cachot supérieur et ceux de l'inférieur entendaient leurs cris mutuels et leurs râlements au milieu des tortures de la question et des exécutions. Bien plus, par l'ouverture de la voûte, ceux d'en haut pouvaient voir les supplices et les angoisses de ceux d'en bas! Au rez-de-chaussée du cachot Tullien aboutissaient les gémonies, espèce d'escalier ainsi appelé des gémissements et des clameurs de ceux qui les montaient; c'était par les mêmes degrés que, l'exécution faite, les confecteurs, armés de crocs, traînaient dans le Tibre les cadavres des suppliciés.

Ce fut là qu'une foule de personnages célèbres de l'antiquité reçurent une mort affreuse. J'ai parlé de Jugurtha. Lentulus, Céthégus, Statilius, Gabinius et Ceparius, complices de Catilina, y furent étranglés par ordre de Cicéron; Aristobule et Tigrane, après le triomphe de Pompée: Séjan, par ordre de Tibère; Simon, fils de Jonas, chef des Juifs, par ordre de Titus; une foule de sénateurs et de grandes dames de Rome, par ordre de Tibère, qui fit traîner leurs cadavres au travers du Forum jusque dans le fleuve.

Mais ce qui nous rend, à nous chrétiens, la prison Mamertine vénérable et sacrée, c'est que saint Pierre et saint Paul y ont été dans les chaînes et n'en sont sortis que pour aller au martyre. Ce lieu, digne d'une éternelle mémoire, est consacré de temps immémorial par une petite église bâtie dessus. La tribune grillée, qui ouvre sur le cachot inférieur, semble avoir succédé aux gémonies, et correspondre exactement à l'ouverture par laquelle les bourreaux tiraient avec des crocs les cadavres des victimes (V. *les Trois Rome*, p. 363).

XI, XII.

Bozio et Aringhi, dans leur grand et bel in-folio intitulé : *Roma subterranea*, ont donné les gravures de tous les emblèmes, symboles, dessins, peintures et sculptures des catacombes, ce qui rend l'ouvage extrêmement intéressant (Voyez-le).

Cette colombe qui boit une eau limpide avec gaîté, et les ailes soulevées comme prête à partir: y avait-il emblème mieux assorti à l'innocence, à la simplicité du jeune enfant dont le corps était couché dans sa petite tombe, tandis que son âme très-pure boit et boira éternellement la joie du ciel dans le sein de Dieu?

Le cerf était un symbole cher aux premiers chrétiens; son ardeur après la fraîcheur des eaux, était la manifestation charmante des célestes aspirations des âmes saintes vers l'éternité bienheureuse, et afin d'arriver vers les eaux saintes de la grâce si nécessaires dans le désert desséché et dévorant de la vie présente et de ses périls. Aussi était-il fort souvent peint ou sculpté dans les baptistères des églises, et comme s'élançant vers la fontaine du salut, c'est-à-dire vers le baptême et la pénitence. Il n'était pas moins bien placé sur le tombeau des fidèles, comme représentation des désirs perpétuels qui avaient saintement agité l'âme du pieux défunt dont le corps très-pur reposait sous la dalle, dans l'espérance de la résurrection.

Évidemment, ce gracieux symbole aussi bien que le précédent, sont comme le fruit naturel de ce psaume délicieux où David témoigne à Dieu son amour en ces

termes : *Quemadmodum desiderat cervus*... Comme le cerf soupire avec ardeur après la source des eaux, mon âme soupire après vous, ô mon Dieu... *Ps.* 41. — *Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos ; altaria tua. Domine virtutum, rex meus et Deus meus !* La tourterelle cherche un nid pour y déposer ses petits ! O Dieu ! ma demeure, c'est votre temple, votre ciel.

Mais surtout l'ardeur du cerf altéré pour les eaux rafraîchissantes, voilà l'image parfaite de l'âme chrétienne, désirant, cherchant les eaux de la grâce au milieu des déserts et des périls de cette vie, pleine de venins et de maladies qui brûlent et qui dévorent, et qui court d'une course haletante et non interrompue, jusqu'à ce qu'elle se désaltère en pleine sécurité dans le torrent des joies célestes dans l'éternité.

Peut-être que cette petite composition sur ce verset *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*, ne sera ni désagréable, ni inutile ici. C'est le chant triste et mélancolique de l'âme qui s'est égarée ; coupable et malheureuse, elle revient à Dieu de toute sa force, malgré mille difficultés qu'elle rencontre, comme le cerf blessé et poursuivi s'élance malgré les chiens et les chasseurs vers l'eau des fontaines. Elle ne trouve plus de rafraîchissement et de joie que dans la vraie sagesse et dans l'espérance et la contemplation de l'éternité. — Elle module ses égarements, ses regrets, ses desseins et ses espérances sur un air d'une agréable et douce monotonie qui s'accorde bien avec son état intérieur. C'est l'air de l'*arabesque*, que les Arabes chantent sans cesse dans leurs villes et leurs déserts.

CANTIQUE

Paraphrase du psaume Quemadmodum desiderat cervus.

Fontaine rafraîchissante,
Apaise mes maux ;
Et que ma force expirante
Revive en tes eaux.

I

Délices de mon âme,
Cher objet de ma flamme,
O toi, qui seul m'enflamme
D'un feu consumant,
Désirer ta présence,
Me nourrir d'espérance,
Et pleurer ton absence
Fait tout mon tourment.

II

La plaintive prairie,
Sous sa robe fleurie,
Horriblement flétrie
Par l'été brûlant,

Appelle la rosée,
Pour en être arrosée,
D'une voix moins usée
  Que mon cœur tremblant.

III

Le lis fané s'abaisse,
Sur sa tige il s'affaisse,
Parce que le ciel laisse
  L'aurore sans pleurs;
Et mon âme abattue,
Haletante, éperdue,
En plaintes répandue,
  Se meurt de langueurs.

IV

Le cerf ardent s'élance
Dans une plaine immense.
Un trait dur se balance
  Dans ses flancs ouverts.
Plein d'une soif cruelle,
De ses vœux il appelle
L'eau fraîche qui ruisselle
  Au sein des prés verts.

V

Il la voit... elle écume
Sous son naseau qui fume.
Le feu qui le consume
  Soudain disparaît.
D'une course nouvelle,
Plus légère et plus belle,
Semblable à l'hirondelle,
  Il part comme un trait.

VI

Imprudent! tu t'égares!
J'entends les chiens barbares
Et toutes les fanfares
  Des rudes veneurs;
Pleins de feu, de menaces,
Ces ennemis voraces,
Les voilà sur tes traces!...
  Prépare tes pleurs.

VII

Hélas ! tes pieds agiles
Sont secours inutiles.
Il n'y a plus d'asiles
  Pour sauver tes jours.
Meurs, belle créature,
Et deviens la pâture
De cette race impure
  D'horribles vautours.

VIII

Les vins, les mets, la table,
Et l'ivresse damnable
D'une amitié coupable
  Ont troublé mes sens.
Du noir remords l'épine
Me perce la poitrine,
Me consume et me mine
  Par ses feux cuisants.

IX

L'orgueil lui-même attache
De ses mains son panache
A mon front qui se cache
  Au plus haut des cieux.
Hélas ! haine et furie,
Attentats, jalousie,
Font de ma triste vie
  Un supplice affreux.

X

Dans le mal que j'endure,
Où porter ma blessure ?
Où trouver l'onde pure
  Pour ma guérison ?
O monde misérable,
Va ! tu n'es pas capable
Au malheureux coupable
  D'ôter son poison.

XI

Sous de sombres cavernes,
J'avais, dans des citernes
D'eaux saumâtres et ternes,
Voulu boire un peu.
Mais ces flots sulfuriques,
Ces ondes méphitiques,
Dures et tyranniques,
Me mirent en feu.

XII

Triste et pauvre gazelle,
Une flèche mortelle
De sa pointe cruelle
A brûlé mon flanc.
Pas un cœur qui m'entende !
Une main qui s'étende !
Pas un ami qui bande
Ma plaie en pleurant !

XIII

De langueur je dessèche,
Et ma langue se sèche ;
Dans ma bouche elle empêche
Mes cris déchirants...
Entends la voix mourante
Que, colombe expirante,
Mon âme agonisante
Murmure au dedans.

XIV

A ma voix suppliante
Répond, dure, écumante,
Une bouche sanglante :
« Où donc est ton Dieu ?
Que sa main soit ton aide,
Et qu'il trouve un remède,
Auquel à la fin cède
Ton mal et ton feu.

XV

» Mais, va! triste chevrette,
Les coups de la tempête
Tomberont sur ta tête
Comme des grelons.
Va! la fureur transporte
Notre ardente cohorte,
Et tu tomberas morte
Sous nos aiguillons! »

XVI

Gazelle bien-aimée,
Tu roules consumée
Au milieu de l'armée
Des sanglants chasseurs;
Et ta bouche mourante,
Pour sa plainte touchante,
Dit d'une voix tremblante
Ces mots pleins de pleurs :

XVII

« Belles eaux de sagesse,
Paix du cœur, allégresse,
Que Dieu dans sa tendresse
Donne à ses enfants,
Amour, céleste flamme,
Joie et douleur de l'âme,
Miel, vin, fraîcheur, dictame,
Calmez mes tourments.

XVIII

» Adieu, trompeuse terre,
Plus dure que la pierre,
Marâtre et meurtrière
Pour les malheureux!...
Quand verrai-je, ô mon Père,
Ta gloire et ta lumière,
Comme l'aigle en son aire
Au plus haut des cieux! »

Fontaine rafraîchissante,
Apaise mes maux;
Et que ma force expirante
Revive en tes eaux!

XIII.

Plusieurs saints Pères présentent dans leurs écrits les apôtres et les prédicateurs comme les travailleurs laborieux de l'Église, qui labourent infatigablement ses champs. C'est bien la pensée de saint Paul quand il recommande aux soins des fidèles ceux qui consument leur vie à travailler pour leurs âmes. ***Os non alligabis bovi trituranti.*** I Cor. IX, 9. Le bœuf, dit saint Ambroise, signifie le travail de la culture, travail qui ne cesse jamais; car quand on a fini il faut recommencer, et toujours ainsi tous les ans. Telle est la vie chrétienne : c'est un recommencement perpétuel; jamais de repos. ***Per bovem quid significatur nisi durabilis culturæ labor, qui semper in orbem redit, et nunquam desinit; sed cum expleri videtur, revocatur in exordium*** (*De interpell.* JOB. l. 2, c. 4. *Milleloq.* 395).

XIV.

L'emblème du poisson était cher aux chrétiens sous plus d'un rapport : 1° pour eux c'était le signe, la désignation de Jésus-Christ; 2° l'image ou plutôt la mémoire du baptême dans les eaux saintes duquel ils trouvent la vraie vie; 3° et même l'emblème de la vie chrétienne tout entière, par laquelle nous devons être et demeurer en Jésus-Christ par une imitation perpétuelle, sans en jamais sortir par le péché, ce qui serait pour nous la mort; comme le poisson ne vit, n'est heureux que dans l'eau, et qui meurt sitôt qu'il en sort et se trouve à sec sur le rivage.

Mais pourquoi le poisson est-il le signe, l'indication de Jésus-Christ pour ses adorateurs des premiers siècles? Cela n'a-t-il pas quelque chose d'étrange et d'incroyable?

On trouva il y a quelques années, à Autun, une inscription tumulaire que je vais rapporter; elle répondra à la demande. Cette inscription pourrait bien remonter au Iᵉʳ siècle du christianisme; en tout cas, elle ne peut pas être descendue plus bas que le IIIᵉ. Elle est en grec. Le R. P. Secchi y a suppléé quelques mots effacés ou incomplets. Elle est d'abord composée de trois distiques; puis suivent cinq vers hexamètres. En voici la traduction :

« Race divine du céleste *Ichtus*, qui est venu parmi les mortels faire entendre ses immortelles paroles! Ami, ensevelis ton âme dans les eaux sacrées, ces eaux éternelles qui donnent la sagesse avec tous ses trésors! Prends *Ichtus* dans tes mains, mange et bois, rassasie-toi de cette douce nourriture que le Sauveur donne à ses saints. O *Ichtus*, ô maître Sauveur, exauce mes désirs! Que ma mère te contemple dans sa joie, je t'en prie avec elle, ô lumière des mortels!

» Ascandius, père bien-aimé de mon cœur; et vous aussi, ma douce mère, souvenez-vous de votre fils Pectorius, qui verse des larmes sur votre tombeau. »

Il résulte de la lecture de cette inscription : 1° qu'elle a été écrite par un chrétien, nommé Pectorius sur le tombeau de son père et de sa mère;

2° Que chez les chrétiens primitifs, le mot et le signe de *poisson* désignait très-

souvent Jésus-Christ. Pourquoi cela? Parce que dans le nom de poisson, en grec *ichtus*, étaient les initiales des mots : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Aussi les premiers vers de l'inscription sont un *acrostiche*, chaque ligne commençant par une des lettres d'*Ichtus* en allant de haut en bas. De plus, dans les persécutions, ce mot était un signe de fraternité, de connaissance entre les chrétiens en même temps qu'un enseignement sur leurs devoirs contractés dans les eaux du baptême. C'est pourquoi ils portaient des anneaux et des cachets avec l'image d'un poisson. De là l'anneau du pêcheur du Souverain Pontife, emblème admirable du chef des pasteurs, que Jésus-Christ a fait le grand pêcheur d'hommes; de là, dans les images et sur les tombeaux, des poissons peints, gravés ou sculptés. Ceci nous explique l'idée de Raphaël dans sa belle Vierge, appelée au Poisson, où l'on voit un adolescent qui monte baiser la main de l'enfant Jésus, tandis qu'il porte suspendu un poisson. Ceux qui ne savent rien des emblèmes sacrés, que Raphaël connaissait beaucoup plus qu'on ne pense, ont imaginé de voir-là le jeune Tobie. Certainement le peintre n'y a pas pensé. Il était plus au courant des symboles de l'Église romaine.

Voici donc le sens complet de l'inscription d'Autun : « O race divine! ô toi chrétien de la famille de Jésus-Christ, qui est venu instruire les mortels par sa parole sainte! ami, plonge-toi et demeure dans les eaux sacrées du baptême, qui donne la souveraine sagesse et tous les vrais trésors. Prends Jésus-Christ dans tes mains; mange et bois, rassasie-toi de cette douce nourriture que le Sauveur donne à ses saints.

» O Jésus-Christ, ô maître Sauveur, exauce mes désirs! Que ma mère te contemple dans ta joie, je t'en prie avec elle, ô lumière des morts! Ascandius, père bien-aimé de mon cœur; et toi, ma douce mère, souvenez-vous tous deux de votre fils Pectorius, qui verse des larmes sur votre tombeau. »

Cette belle et touchante inscription commence par donner au passant qui s'arrête pour la lire des conseils salutaires, savoir : 1° de recevoir le baptême et de le conserver, de vivre selon les prescriptions du christianisme, et d'en vivre et d'y vivre toujours comme le poisson dans l'eau; hors de là il ne peut que périr. Hors du baptême conservé, le chrétien ne peut pas davantage vivre de la vie des enfants de Dieu. 2° De se nourrir de l'Eucharistie. « Prends Jésus-Christ dans tes mains. » Dans les premiers siècles, les hommes recevaient l'Eucharistie sur la main, qu'ils portaient ensuite à leur bouche; les femmes sur un linge blanc.

La suite de l'inscription tumulaire montre la foi de Pectorius et sa tendresse de cœur. Il demande l'entrée de son père et de sa mère au ciel, et il se recommande à leurs prières en pleurant. La foi, l'espérance chrétienne et la soumission à Dieu et à ses ordres n'empêchent ni ne condamnent les émotions de la nature contenues dans de justes bornes (*Hist. de l'Égl. de Fr.*, t. I).

XVI, XVII, XVIII, XIX.

On voit du premier coup-d'œil, sans qu'il soit besoin que je les indique, la justesse et l'à-propos de ces emblèmes et de ces symboles de la résurrection sur les tombes des justes et des saints.

XX, XXIII.

Dans les remarques générales sur les catacombes, se trouve détaillée l'explication que demanderaient ces strophes.

XXIV, XXV.

Saint Etienne, saint Sixte. GODESCARD, 2 août, 6 août.

XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXVI, XXXVIII.

Les catacombes ont été les premières églises de nos pères, sitôt que leur nombre et les périls sont devenus tels que la maison de quelque chrétien considérable ne fut plus suffisante, ni sûre, pour recevoir et abriter les fidèles. Ces petites chapelles, ces petites églises innombrables qu'on rencontre dans les catacombes, telles que les dépeignent les strophes indiquées, ont été transportées, dans leurs formes agrandies et perfectionnées, dans nos basiliques et dans nos cathédrales.

Il ne faut pas croire cependant que jusqu'à Constantin les chrétiens aient été sans églises. Les édits de Dioclétien et la conduite de Constance-Chlore sont une preuve manifeste de lieux publics de réunion plus ou moins beaux et plus ou moins vastes où les chrétiens tenaient leurs réunions religieuses; nous voyons les soldats de l'empereur détruire, par son ordre et sur-le-champ, l'église de Nicomédie, en même temps qu'il forçait les chrétiens de son palais à apostasier, ou les envoyait au supplice. Nous voyons Constance-Chlore, bien disposé pour les chrétiens, ne pas les tourmenter pour leur religion, mais laisser les païens abattre les églises dans la partie de l'Empire où il commandait, afin de ne pas se mettre à dos ses collègues auxquels il n'était pas de taille à résister, s'ils l'eussent attaqué. Il y avait donc des églises publiques pour les chrétiens dès les premiers siècles.

Mais ce fut surtout au temps de Constantin, après la grande persécution et lorsque le christianisme eut pleine liberté dans tout l'Empire sous le triomphant empereur, que les églises s'élevèrent comme par enchantement de tous côtés. Nous voyons dans son édit, rendu en commun par lui et par Licinius et relaté par *Lactance* dans *Les morts des persécuteurs*, que celles qui n'avaient pas été détruites furent rendues, avec les biens qui avaient été confisqués sur les fidèles au profit des temples païens.

Voici la peinture que, dans son admirable livre des *Mœurs des chrétiens*, Fleury nous fait des églises des premiers temps d'après les récits des historiens et ce qui nous reste des bâtiments les plus anciens : « L'église était séparée autant qu'il se pouvait de tous les bâtiments profanes, éloignée du bruit et environnée de tous côtés de cours, de jardins ou de bâtiments dépendants de l'église même, qui tous étaient renfermés dans une enceinte de murailles. D'abord on trouvait un portail, ou premier vestibule, par où l'on entrait dans un péristyle, c'est-à-dire dans une cour carrée, environnée de galeries couvertes, soutenues de colonnes, comme sont les cloîtres des monastères. Sous ces galeries se tenaient les pauvres, à qui, dit saint

Paulin, on permettait d'y demander l'aumône à ceux qui entraient dans l'église (1). Au milieu de la cour était une ou plusieurs fontaines pour se laver les mains et le visage avant la prière (2). Au fond était un double vestibule d'où l'on entrait par trois portes dans la salle ou basilique qui était le corps de l'Église (3). Près de la basilique, en dehors, étaient au moins deux bâtiments : le baptistère à l'entrée, au fond la sacristie ou le trésor, nommé aussi ***secretarium*** ou ***diaconicum***, et quelquefois il était double. Souvent le long de l'église il y avait des chambres ou cellules pour ceux qui voulaient méditer et prier plus à fond ; cela revient à nos chapelles latérales, et c'est évidemment un souvenir des enfoncements des oratoires des catacombes le long des parois.

La basilique était partagée en trois, suivant sa largeur, par deux rangs de colonnes qui soutenaient des galeries des deux côtés, et dont le milieu était la ***nef***, comme nous voyons dans toutes nos églises anciennes, et surtout nos cathédrales. *Nef* veut dire vaisseau, parce qu'elle a la forme d'un vaisseau renversé, et dont la coque est en l'air. C'est la voûte. Vers le fond, ordinairement exposé à l'Orient, en mémoire de Jésus-Christ appelé l'Orient favorable qui s'est levé sur la terre pour l'éclairer de la vérité, qui est lui-même, vers l'Orient était l'autel. Derrière l'autel était le presbytère ou sanctuaire. C'est ce qu'on nomma depuis le chevet de l'église, Son plan était un demi-cercle qui enfermait l'autel par derrière. Le fond était une voûte en forme de niche qui le couvrait. On nommait cette partie en latin ***concha***, c'est-à-dire coquille; l'arcade qui en faisait l'ouverture s'appelait en grec ***absis***, d'où nous avons fait ***abside***. Cela est encore dans les églises où l'autel est posée à la romaine, c'est-à-dire en avant du sanctuaire, le chœur étant par derrière. Peut-être

---

(1) Il me semble que les magnifiques galeries de la place de Saint-Pierre de Rome présentent un souvenir de ces galeries des églises primitives.

(2) Il me semble que les fontaines de la même place, bien qu'elles ne soient plus là que comme ornement, sont encore des vestiges des usages antiques. L'usage auquel servaient les anciennes fontaines devant les églises, est remplacé depuis bien des siècles par nos bénitiers, souvent si mesquins, ou de formes si peu convenables dans une église chrétienne. A Saint-Germain-l'Auxerrois, par exemple, où l'on voit des enfants pareils, pour la tournure et les habits qu'ils n'ont pas, aux petits amours qui soutiennent des vases de fleurs dans le jardin du Luxembourg.

(3) Nous avons encore ces trois portails à toutes nos grandes églises. C'est à peu près tout ce qui nous reste de la magnificence extérieure de l'avenue et de l'entrée des anciennes églises: maintenant, plus de jardins, ni de galeries, ni de portiques extérieurs, plus d'isolement; au contraire, des maisons particulières, et quelquefois d'ignobles échoppes y sont adossées, à tel point qu'on a de la peine à démêler l'église de tous ces appentis. Depuis quelques années on isole les églises, et l'on fait bien. Mais ce n'est pas pour leur donner des galeries chrétiennes protégées par des murs et des grilles ; mais c'est pour en faire des places ou des jardins publics, où le bruit du tumulte et les cris des enfants et des vagabonds des rues retentit jusqu'à troubler les chants sacrés ; et c'est mal : et qui songe à y remédier? De plus, le vacarme des voitures porte dans les églises une sorte de roulement qui fait qu'on n'entend que difficilement la parole sainte. Pour protéger les juges et les avocats, autour du Palais-de-Justice on a *macadamisé ;* c'est bien. — Qui est-ce qui songe à *macadamiser* autour des églises, pour venir en aide à la poitrine des prédicateurs et à l'oreille des auditeurs? Personne. — Et c'est mal... ; car en vérité le prédicateur en chaire vaut bien, je pense, un juge d'instruction, un résident de cour d'assises ; — et un bon chrétien vaut bien un voleur ou un assassin.

que les chrétiens avaient d'abord voulu imiter le sanhédrin des Juifs, où les juges étaient assis en demi-cercle, le président au milieu. Également dans la sainte assemblée de l'église, appelée le presbytère ou compagnie des anciens, l'évêque tenait la première place, c'est-à-dire la plus élevée au milieu, ses prêtres étaient à sa droite et à sa gauche, sur des siéges inférieurs au sien ; et cela était une image parfaite du juge et de ses assesseurs dans les tribunaux ou basiliques, c'est-à-dire cours royales; car c'est là ce que veut dire basilique. Même dans la suite, plusieurs de ces palais royaux ayant été donnés pour faire des églises, ou de nouvelles églises ayant été bâties dans les mêmes formes par les empereurs, elles en conservèrent le nom en souvenir de leur destination primitive, ou en souvenir des princes qui avaient donné ou bâti ces maisons royales ou impériales, et enfin parce qu'elles étaient véritablement le palais royal du Roi des rois; étant le temple de Jésus-Christ et la maison de Dieu où les fidèles venaient spécialement l'adorer.

De ce tribunal élevé du presbytère, c'est-à-dire de l'assemblée des anciens, l'évêque accompagné de ses prêtres descendait pour s'approcher de l'autel. L'autel était enfermé par devant d'une balustrade à jour. C'est ce qui a lieu encore pour l'ordinaire dans nos églises, où le *sanctuaire*, supérieur au reste de l'église d'une marche ou deux, est de plus défendu par une grille. — Plus bas était une autre balustrade qui touchait à la nef, et dans cet entre-deux, qui s'appelait *chœur*, étaient les clercs qui chantaient. — N'est-ce pas encore comme cela aujourd'hui? A l'entrée du chœur était l'ambon, c'est-à-dire une tribune élevée où l'on montait des deux côtés pour faire les lectures aux fidèles. Souvent il n'y avait qu'un ambon qui se lançait d'un mur du chœur à l'autre, comme on voit à Saint-Étienne-du-Mont. D'autres fois, comme cet ambon unique avait l'inconvénient grave de cacher l'autel, on le faisait double, c'est-à-dire un à gauche et l'autre à droite, et ouvert au milieu, comme on voit à Notre-Dame, où les deux ambons, bien que de la forme massive et impériale de 1800, donnent idée des ambons antiques séparés. D'un côté se lit l'Épître, de l'autre l'Evangile. Quelquefois il y avait un troisième ambon pour les prophéties. Notre-Dame en donne encore le souvenir, car les prophéties se lisent toujours à un pupitre devant l'aigle et jamais à l'ambon de l'épître.

L'autel était une table de marbre, de porphyre, quelquefois même d'argent massif enrichi de pierres précieuses, car on croyait ne pouvoir jamais employer de matières trop riches pour porter le Saint des saints. Les cérémonies de la consécration des autels, si longues et si majestueuses, marquent bien encore ce profond respect et cette foi vive au mystère de l'Eucharistie. Quelquefois la table de l'autel n'était que de bois. Elle était soutenue de quatre pieds ou petites colonnes, et on la plaçait autant qu'on pouvait sur la sépulture d'un martyr; car la coutume des temps primitifs avait été de ne s'assembler, et surtout de n'offrir les saints mystères, que sur leurs tombeaux, ce qui était fort facile et ce qui avait toujours lieu du temps des persécutions, parce que l'habitation ordinaire des chrétiens était dans les catacombes, demeure et sépulture des saints. De là est venue la règle de ne point consacrer d'autel sans y mettre des reliques. Ces sépulcres des martyrs étaient appelés *Mémoires ou confessions*, parce qu'ils rappelaient le témoignage et l'héroïsme de leur foi et de leur sainteté. C'est ainsi qu'en parlant du tombeau de saint Pierre, à Rome, on ne le désigne et ne le montre que sous *le nom de Confession de saint Pierre*. Cette confession de saint Pierre est aussi un admirable et perpétuel mémorial des autels des premiers siècles dont on ne pouvait s'approcher qu'en descendant, les tombeaux des martyrs étant dans les catacombes; puisque pour

arriver à la confession de saint Pierre, il faut descendre; et c'est là que tout l'univers vénère avec attendrissement et respect les corps de saint Pierre et de saint Paul.

L'autel demeurait nu hors du temps du sacrifice, ou seulement couvert d'un tapis. Depuis on l'environna de quatre colonnes aux quatre coins, soutenant une espèce de tabernacle qu'on nommait *ciboire*, à cause de sa figure qui était comme une coupe renversée; car les anciens avaient des coupes qu'ils nommaient *ciboria*, du nom d'un certain fruit d'Egypte.

Tout cela était orné magnifiquement. Le ciboire ou baldaquin et les colonnes qui le soutenaient étaient souvent tout d'argent, et il y en avait du poids de trois mille marcs. Entre ces colonnes on mettait des rideaux d'étoffe précieuse pour en fermer l'autel des quatre côtés. Le ciboire ou baldaquin était orné d'images en or ou en argent, comme d'une croix pour le terminer par en haut. On suspendait aussi sur les autels des colombes d'or ou d'argent, pour représenter le Saint-Esprit. Quelquefois on y renfermait l'Eucharistie que l'on gardait pour les malades; quelquefois on la renfermait dans de simples boîtes telles que nos ciboires d'aujourd'hui. Quelquefois on couvrait d'argent l'abside tout entière, du moins on la revêtait de marbre ainsi que la conque. Les colonnes qui soutenaient la basilique étaient de marbre avec des chapiteaux de bronze doré. Elle était pavée de marbre, et souvent tout incrustée en dedans.

On employa surtout dans les siècles suivants les ouvrages de mosaïque. Nul pays, sous ce rapport, n'égale l'Italie. Les ouvrages de mosaïque sont une sorte de marqueterie de petites pièces de verre peintes de diverses couleurs. On en fait toutes sortes de figures qui ne s'effacent jamais.

Les églises avaient encore d'autres peintures; leurs murailles en étaient chargées pour la plupart. On y voyait diverses histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament; comme sur les murs des catacombes, on rencontrait dépeints Adam et Ève, Noé, Abraham et son sacrifice, la mer Rouge, Jonas dans la mer, Daniel parmi les lions, Jésus-Christ et ses miracles, et très-fréquemment la résurrection de Lazare. Eusèbe nous raconte que dès les premiers temps on avait gardé et reproduit de tous côtés à l'aide des couleurs les images du Sauveur, de saint Pierre et de saint Paul. C'est un usage venu des anciens, dont la coutume était d'honorer ainsi leurs bienfaiteurs. Toutefois saint Augustin avoue que de son temps on n'avait plus les portraits authentiques, mais des images de fantaisie comme à présent, d'après des traditions plus ou moins contestables. Enfin l'on représentait dans chaque église l'histoire du martyr dont les reliques y reposaient. Prudence nous en donne deux beaux exemples, de saint Cassien et de saint Hippolyte; et Asterius celui de sainte Euphémie. Rome, dans l'église de Saint-Étienne le Rond, offre dans son pourtour tout entier une peinture immense de tous les tourments des martyrs. Les peintures étaient faites principalement pour les ignorants, à qui elles servaient de livres, comme dit le pape Grégoire II écrivant à l'empereur Léon, auteur de l'hérésie des iconoclastes, c'est-à-dire destructeurs d'images. « Les hommes et les femmes, dit ce Pape, tenant entre leurs bras leurs enfants nouvellement baptisés, leur montrent du doigt les histoires, ou aux jeunes gens, ou aux païens même, et ainsi ils les instruisent, les édifient, et élèvent leur esprit et leur cœur à Dieu (1). » Les portes de

(1) Pour les images tout le monde est enfant, c'est-à-dire que tout le monde les aime et es recherche. Placées dans les églises, quand elles sont ce qu'elles doivent être, c'est une

l'église étaient ornées d'ivoire, d'argent ou d'or, et toujours garnies de rideaux. Aux principales portes on mettait des reliques; d'où venait le grand respect que les fidèles leur rendaient.

Le *diaconicum*, ou sacristie, était un bâtiment considérable joignant l'église. Là était le trésor des vases sacrés; c'est pourquoi il n'y entrait que les ministres qui avaient droit de les toucher. On y gardait aussi les livres, les habits sacerdotaux, les autres meubles précieux, les oblations des fidèles, et quelquefois l'Eucharistie dans une boîte enfermée d'une tour d'ivoire. Le *secretarium* était un grand cabinet ou plutôt une salle dans laquelle l'évêque s'assemblait avec son clergé pour traiter en secret les affaires ecclésiastiques ou pour se préparer au sacrifice, comme saint Martin, qui avait accoutumé d'y passer trois heures en oraison avant la messe. Il y en avait d'assez spacieux pour y tenir des conciles.

Ils avaient grand nombre de calices et de patènes, qui dans les premiers temps n'étaient souvent que de verre, mais souvent aussi d'argent ou d'or, même durant les persécutions. En latin, le nom de *calix* signifie une coupe ordinaire pour boire, et *patena* un plat pour contenir et servir les viandes. Les calices des églises étaient pour la plupart du poids de trois marcs, c'est-à-dire une livre et demie. Les patènes étaient de grands bassins qui allaient communément jusqu'au poids de trente et quarante marcs. On se servait dès lors de cierges, et on en allumait toujours grand nombre, même en plein jour, avec grande quantité de lampes. C'était chez les anciens des marques de respect et de joie. Il en est parlé au livre des Machabées, II, IV, 22. On portait du feu devant les magistrats romains. On trouve des chandeliers d'or et d'argent d'un poids fort considérable donnés aux églises dans les premiers temps. On rencontre l'usage des cierges parfumés, même dans les provinces, comme au baptême de Clovis.

Le *baptistère* était d'ordinaire bâti en rond, ayant un enfoncement où l'on descendait par quelques marches pour entrer dans l'eau; car c'était proprement un bain. Depuis on se contenta d'une grande cuve de marbre ou de porphyre, comme une baignoire, et enfin on se réduisit à un bassin, comme sont aujourd'hui les fonts (1). Le baptistère était orné de peintures convenables au sacrement qu'on y recevait, et meublé de plusieurs vases d'or et d'argent pour garder les saintes huiles

---

instruction parlante et continuelle. Rome a ses belles fresques. La France, depuis une trentaine d'années, orne ses églises de peintures murales, et elle fait bien. Elle n'avait guère auparavant que des tableaux sur toile : outre le peu de durée de ces ouvrages, circonscrits d'ailleurs nécessairement dans des proportions étroites, il y avait et il y a de plus l'inconvénient grave de couper les lignes de l'architecture, et, parce que l'on est dans la nécessité de les pencher presque toujours en avant du haut en bas, rien n'était plus disgracieux ; sans compter que cette foule de tableaux de toutes proportions et de toutes mains faisait de certaines églises un musée, un bazar, et, quand le goût n'avait pas présidé au choix et au placement, une vraie boutique de bric-à-brac. La peinture sur mur pare à la plupart de ces inconvénients; puisse-t-elle se propager !

(1) Les *fonts*. La manière dont nous écrivons ce nom désigne son étymologie. Il vient du latin *fons, fontis*, fontaine, source des eaux, parce que ce sont les eaux du baptême qui sont pour nous la source, la fontaine de la régénération spirituelle, laquelle s'opère par l'attouchement réel de l'eau matérielle avec les paroles et l'intention voulues par Jésus-Christ lui-même.

et pour verser l'eau. Ceux-ci étaient souvent en forme d'agneaux ou de cerfs, pour représenter l'Agneau dont le sang nous lave, et pour marquer le désir des âmes qui cherchent Dieu, comme un cerf altéré cherche une fontaine, suivant l'expression du Psaume. On y voyait l'image de saint Jean-Baptiste, et une colombe d'or ou d'argent suspendue sur le bain sacré, pour mieux représenter toute l'histoire du baptême de Jésus-Christ, et la vertu du Saint-Esprit, qui descend sur l'eau baptismale. Quelques-uns même disaient le Jourdain pour dire les fonts.

Telles étaient à peu près les anciennes églises et les bâtiments qui les accompagnaient; sans parler de la maison de l'évêque et du logement des clercs, d'où vinrent dans la suite des siècles les cloîtres des chanoines; sans parler aussi des hôpitaux de diverses sortes, qui étaient pour l'ordinaire près de la principale église.

Cependant les païens reprochaient aux chrétiens de n'avoir ni temples, ni autels, ni images connues, ni sacrifices, ni fêtes; et les chrétiens ne s'en défendaient qu'en disant que ni les temples, ni les autels matériels, ni les sacrifices sanglants n'étaient pas dignes de la majesté de Dieu; qu'il n'avait point d'autre image que son Fils, et les âmes raisonnables qui, par l'imitation de ce Fils, se rendaient semblables au Père; qu'ils lui offraient en tous temps et en tous lieux des sacrifices de louanges sur les autels de leurs cœurs, allumés du feu de la charité; enfin que les vrais chrétiens étaient toujours en fête par le détachement des choses temporelles, le repos de la bonne conscience et la joie de l'espérance du ciel. Voilà comme ils se défendaient des reproches des païens. Ils ne disaient point : Nous avons des temples et des autels comme vous, quoique d'une autre figure.

Et certainement ces mots, si les chrétiens s'en fussent servis, auraient grandement trompé les païens, parce qu'ils leur donnaient des idées toutes différentes des nôtres; car chez les païens un autel, qu'était-ce ? un foyer de pierre, une espèce de fourneau, de vaste table ou gril de fer dressé dans une place, devant un temple ou une idole, et toujours découvert; et il fallait bien qu'il en fût ainsi pour l'évaporation de la fumée du bois, du charbon et des chairs des victimes qu'on y rôtissait après les avoir abattues, et après que les aruspices en avaient visité, tourné et retourné les viscères pour en tirer des pronostics. Sur ces mêmes autels, « véritables étals de bouchers ou de marchands de comestibles, on versait du vin, du lait, du miel, et on y faisait d'autres sortes de libations. Le temple proprement dit, chez les païens, ce n'était qu'un bâtiment fort petit d'ordinaire, de forme ronde ou oblongue; pourtant ils étaient quelquefois de proportions assez grandes, surtout quand il devait s'y trouver un certain nombre de dieux, le Panthéon d'Agrippa, par exemple, destiné, comme son nom le dit, à recevoir tous les dieux de l'univers. Le temple était sans fenêtres, fort peu éclairé par conséquent, et ne recevant la lumière que par une ouverture du haut qui restait ordinairement à ciel découvert; tout au plus un voile y était disponible, et pouvait se tendre pour intercepter les rayons du soleil. C'est ce que l'on voit encore à Rome au Panthéon fait chrétien par les Papes. L'ouverture est toujours patente au milieu de la rotonde, si bien que quelquefois on entend la messe en parapluie (1). Les temples étaient obscurs et petits, mais ils n'étaient que pour les dieux et les présents qu'on leur dédiait; la foule restait au dehors, de-

(1) Voyez l'histoire intéressante du Panthéon dans *les Trois Rome*, t. II, p. 179

vant le péristyle, en face de l'autel où l'on immolait les victimes. Le Panthéon à Paris, un peu l'Assomption, et beaucoup la Madeleine, nous présentent l'image des temples païens.

Ceux qui se sont imaginé et qui ont dit que les chrétiens les ont copiés n'ont donc pas su ce qu'ils disaient; car que pouvaient prendre nos pères dans ces sortes de bâtiments, la plupart petits, qui n'étaient pas destinés à des assemblées, où l'on ne voyait presque pas clair, et qui ne devaient renfermer que des statues. Aussi nos églises ressemblaient bien plus à des écoles publiques ou à des salles destinées à traiter les affaires, et que les anciens appelaient basiliques. On voyait donc dans nos églises un tribunal élevé, avec la chaire de celui qui présidait à l'assemblée; un pupitre pour le lecteur, une enceinte pour les auditeurs, et, par la suite, des siéges, des livres, des armoires, des lampes et des chandeliers, une table dont les étrangers ne savaient pas bien l'usage; seulement on savait qu'il y avait quelque repas que les chrétiens prenaient ensemble. Aussi les chrétiens donnaient-ils aux lieux de leurs assemblées les noms d'église, de basilique, d'oratoire, de martyre ou témoignage, de dôme ou de maison de Dieu. Ils se servaient rarement du nom de temple, jamais de ceux de *delubrum* et de *fanum*, qui signifiaient chez les païens des lieux spécialement consacrés avec des cérémonies superstitieuses, afin d'approprier le lieu à la résidence des dieux, de peur qu'ils ne s'imaginassent, et même quelques chrétiens ignorants, que le culte et les dogmes de notre foi ressemblaient aux sottises du polythéisme.

Les noms particuliers des églises venaient souvent de leurs fondateurs, comme à Rome le titre du pasteur, la basilique de Libère ou de Sixte, qui est Sainte-Marie-Majeure; ou de l'ancien nom de la maison, comme la basilique de Latran, du premier maître de la maison, *Lateranus*. L'Église n'a pas fait de difficulté de se servir des temples bâtis par les païens, lorsqu'on pouvait les adapter aux usages de la religion; c'était un véritable trophée de victoire sur le paganisme. Ainsi, dans Rome, on a converti en églises le Panthéon, comme je l'ai déjà dit, la Minerve, la Fortune virile, et quelques autres.

Les églises n'étaient pas seulement grandes et belles, mais encore elles étaient gardées avec soin, et tenues toujours fort propres. Saint Jérôme loue le prêtre Népotien du soin qu'il avait que l'autel de son église fût net, les murailles point enfumées, le pavé frotté et luisant, la sacristie fort propre et les vases toujours brillants (1); c'était à quoi servaient les bas officiers, quelque nom qu'on leur donnât,

---

(1) La fable nous présente quelque chose d'analogue à l'office de Népotien. Le jeune Ion, fils d'Apollon et d'Erecthée, avait été sauvé par Mercure, qui le cacha dans le temple de Delphes. L'enfant grandit et devint *sacristain* du temple. Il chante : « Allez, ministres saints, purifiez-vous dans la fontaine de Castalie. Pour moi, satisfait de l'humble emploi que j'exerce depuis mon enfance, j'orne ce temple de couronnes de lauriers, j'en nettoie l'entrée, j'écarte les oiseaux à coups de flèches, de peur qu'ils ne souillent les offrandes. Heureux travail! O Apollon, c'est toi que je sers dans le lieu qui t'est le plus cher. Que cet emploi m'est doux et glorieux! je ne suis pas l'esclave d'un vil mortel, je suis le serviteur d'un dieu; oui, ce dieu est mon véritable père, puisque c'est par lui et de ses bienfaits que e vis! » — Admirables sentiments mis par Euripide dans la bouche du jeune Ion. Heureux les prêtres qui les auraient toujours vifs et gravés au fond de leur cœur! (*Théâtre des Grecs*, Brumoy, t. v, p. 129.)

portiers, mansionnaires, chambriers, sacristains; et ces officiers étaient toujours en grand nombre dans les grandes églises. On voit encore, par la formule de l'ordination, quelle était la charge des portiers. Ils donnaient le signal de la prière aux heures réglées, et, par conséquent, c'était à eux de sonner les cloches lorsque l'usage en fut reçu, c'est-à-dire vers le VIIe siècle. C'était à eux à ouvrir l'église à ces heures, et à en garder les portes, pour n'y laisser entrer ni les infidèles ni les excommuniés. Ils en devaient garder les clefs en tout temps, et prendre garde que rien ne s'y perdît. On voit, dans les dialogues de saint Grégoire, que les mansionnaires avaient soin des lampes. C'étaient ces officiers qui ornaient l'église aux jours solennels, soit avec des tapisseries de soie ou d'autres étoffes précieuses, soit avec des feuillages et des fleurs; en un mot, ils faisaient tout ce qui était nécessaire pour tenir le lieu saint en état d'imprimer le respect et la piété convenables. Toutes ces fonctions paraissaient si grandes que l'on ne permettait pas à des laïques de les faire, et l'on aima mieux établir exprès de nouveaux ordres de clercs pour en soulager les diacres.

En effet, quoique la religion chrétienne soit tout intérieure et toute spirituelle, les chrétiens sont des hommes qui ressentent, comme les autres, les impressions des sens et de l'imagination. On peut dire même que la plupart n'agissent et ne vivent que par là. Car combien peu y en a-t-il qui s'appliquent aux opérations purement intellectuelles; et ceux-là mêmes, combien en sont-ils détournés? Il faut donc aider la piété par les choses sensibles. Si nous étions des anges, nous pourrions prier également en tous lieux, au milieu d'un marché ou d'une rue passante, dans un corps de garde, dans un cabaret plein de tumulte, dans le cloaque le plus infect. Pourquoi fuyons-nous tous les lieux où nous nous trouvons dissipés et incommodés, sinon pour aider la faiblesse de nos sens et de notre imagination? Ce n'est pas Dieu qui a besoin de temples et d'oratoires, c'est nous. Il est également présent en tous lieux et toujours prêt à nous écouter; mais nous ne sommes pas toujours en état de lui parler. Il est donc inutile de consacrer des lieux particuliers à son service si on ne les met en état de nous inspirer la piété.

Supposons, par exemple, ce que nous ne voyons que trop par la négligence de ces derniers temps; supposons, dis-je, une église si mal située, qu'on y entende tout le bruit d'une rue ou d'une place publique (comme la plupart des églises de Paris), si sale et si mal tenue que l'on ne sache où se placer ni où se mettre à genoux; supposons encore qu'elle soit pleine d'un grand peuple, en sorte que ceux qui veulent prier soient continuellement poussés et foulés par les passants, et sans cesse interrompus par des enfants qui crient et des mendiants qui sollicitent; ajoutez que les yeux ne soient frappés que d'objets désagréables, de murailles malpropres, de tableaux mal faits ou placés à contre-jour, de statues mutilées ou ridicules, et d'autres mauvais ornements; ajoutons enfin, pour rassembler tout ce qui choque les sens, de mauvais encens, des voix fausses et discordantes, avec une musique détestable; certainement il serait plus facile de prier avec attention en pleine campagne ou dans une maison déserte que dans une pareille église; au contraire, si l'on en trouve une bien bâtie, propre, tranquille, où tout le monde soit rangé avec ordre, où un clergé bien réglé fasse l'office avec recueillement et piété, on sera porté à entendre cet office avec attention, et à prier du cœur en même temps que de la langue.

Les saints évêques des premiers siècles avaient observé tout cela. Ces saints étaient des Grecs et des Romains, souvent grands philosophes, et toujours bien in-

fruits de toutes sortes de bienséances. Ils savaient donc que l'ordre, la grandeur et la netteté des objets extérieurs excitent naturellement des pensées nobles, pures et bien réglées, et que les affections suivent les pensées ; mais qu'il est difficile que l'âme s'applique aux bonnes choses, tandis que le corps est à la gêne et que l'imagination est frappée désagréablement. Ils croyaient la piété assez importante pour l'aider en toutes manières ; voilà pourquoi ils voulaient que l'office public, particulièrement le saint Sacrifice, fût célébré avec toute la majesté possible, et que le peuple y assistât avec toute sorte de commodités, afin qu'il aimât les lieux d'oraison et y gardât un profond respect. Néanmoins ils savaient en bannir le faste séculier, le luxe, le clinquant, et tout ce qui peut amollir les cœurs et frapper dangereusement les sens. Ils ne voulaient pas les flatter, mais s'en aider. »

Bien que cette citation de Fleury s'allonge énormément, je crois devoir prendre encore quelque chose de son admirable livre des mœurs des chrétiens, au sujet de la liturgie, parce que c'est la peinture naturelle et tout à fait dans le goût antique de l'ordre des cérémonies sacrées de l'autel dans les saints mystères et dans les assemblées chrétiennes au fond des catacombes, qu'on n'a fait que transporter et dilater, pour le dire ainsi, dans les grandes églises au temps de la pleine liberté et même bien auparavant.

« On s'assemblait, quand la persécution ne sévissait pas, en la principale église, pour de là se rendre avec l'évêque et tout le clergé au lieu où la station était indiquée. Ainsi l'évêque visitait toutes ses églises tour à tour. De cette marche sont venues les processions.

Tandis que l'on entrait et que chacun s'arrangeait, on chantait un psaume, à qui le nom d'*introït*, qui veut dire entrée, est demeuré ; on priait quelque temps en silence, puis l'évêque saluait le peuple et concluait la prière générale et silencieuse par une oraison a haute voix qu'on appelle encore *collecte*, c'est-à-dire prière de tous, pour tous, car il recueillait les vœux et les prières de tous.

Après cela, l'évêque s'asseyait au fond de la basilique, en vue de toute l'assemblée. Ainsi chaque pasteur était l'image visible de Dieu présent ; il était le modèle de son troupeau, ainsi que Jésus-Christ était le sien. Les prêtres l'environnaient, assis des deux côtés, à droite et à gauche, dans le demi-cercle de l'abside ; les diacres étaient debout. Ainsi l'assemblée chrétienne ressemblait à l'image du paradis que saint Jean rapporte dans l'Apocalypse.

L'évêque, dans sa chaire ou son trône, un livre à la main, comme on peint les Pères, tenait la place de cette figure d'homme sous laquelle Dieu paraissait. Les prêtres étaient ce sénat auguste, marqué par les vingt-quatre vieillards. L'évêque, dit saint Ignace, ce célèbre évêque martyr sous et par Trajan, l'évêque préside à la place de Dieu, les prêtres à la place du sénat des apôtres ; les diacres et les autres officiers étaient les anges toujours prêts à servir et à exécuter les ordres de Dieu. Devant le trône de l'évêque étaient sept chandeliers, et l'autel où l'on offrait les parfums, symbole des prières, et où l'on devait offrir ensuite l'Agneau sans tache, quoique sous une forme empruntée. Sous ce même autel étaient les corps des martyrs ; comme sous celui que vit saint Jean étaient leurs âmes, à qui il fut dit de reposer un peu de temps. Enfin les troupes des fidèles, dont tout le reste de la basilique était plein, représentaient assez bien la multitude innombrable des bienheureux, qui, revêtus de robes blanches et des palmes à la main, chantaient a grande voix les louanges de Dieu. Telle était la face des assemblées chrétiennes.

Puis venaient des lectures entremêlées de chant. Un lecteur, du haut de l'am-

bon, faisait une lecture tirée de l'ancien ou du nouveau Testament. La lecture de l'Évangile était toujours réservée à un prêtre ou à un diacre. C'est encore ce qui se passe aujourd'hui dans nos églises.

La lecture était suivie de l'instruction. L'évêque seul parlait dans les premiers siècles. Saint Augustin, saint Chrysostome ont été de glorieuses exceptions. Plus tard, les choses ont changé, et les prêtres remplacent d'ordinaire dans la prédication les évêques surchargés par l'administration de leurs vastes diocèses.

Après l'instruction, les infidèles et les non-baptisés, les catéchumènes, sortaient. Les fidèles, restés seuls et sans mélange, priaient avec le clergé; enfin le sacrifice commençait. L'évêque descendait de sa chaire, revêtu d'une robe éclatante, aussi bien que les prêtres et les autres ministres, car dès lors on avait des habits particuliers pour l'office. Non pas que ces habits fussent d'une figure extraordinaire dans ce temps-là; car la chasuble était un habit vulgaire du temps de saint Augustin. La dalmatique était en usage du temps de l'empereur Valérien. L'étole était un manteau commun même aux femmes; et nous l'avons confondu avec l'*orarium* qui était un linge dont on se servait pour arrêter la sueur du visage.

L'évêque, étant à l'autel, recevait des mains des diacres les oblations du peuple; on mettait sur l'autel le pain et le vin, matière du sacrifice. Les autres offrandes pour les besoins de l'Église étaient recueillies et gardées dans des lieux destinés à cet usage; quelquefois aussi l'on déposait sur l'autel les fruits nouveaux pour les bénir à la fin du sacrifice.

Le pasteur offrait le pain et le vin, et faisait fumer l'encens, symbole des prières des saints, comme il est marqué dans l'Apocalypse. Puis venaient les grandes prières que nous appelons le *canon*... Après la consécration, l'évêque prenait la communion, puis la donnait aux prêtres, aux diacres, aux clercs, aux hommes, aux femmes, liés à Dieu par des vœux, aux enfants, puis à tout le peuple. Comme dans les premiers temps tout le monde communiait, les prêtres et les diacres portaient la communion dans les rangs. Les hommes recevaient le corps du Seigneur sur la main nue, les femmes sur un linge consacré à cet usage, et chacun se communiait soi-même. On donnait aux petits enfants les particules toujours fort considérables de l'Eucharistie, on distribuait les restes du pain offert et non consacré. Notre pain bénit en est un souvenir. » (Voyez Fleury, *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, xli.)

Que ce long morceau de Fleury suffise pour nous donner une idée de l'office divin dans les catacombes et dans les premières églises des chrétiens, et pour nous faire comprendre que ce que nous avons et voyons encore dans nos églises pour leur forme et pour leurs cérémonies dans les saints mystères, et dans le culte de Dieu et des saints, est calqué sur ces souterrains sacrés où les héros de la foi vivaient, priaient, et mouraient pour Dieu.

C'est avec un vrai bonheur et une satisfaction délicieuse que le chrétien, par l'étude détaillée des catacombes, apprend ce qu'il faut penser des accusations d'innovation et d'idolâtrie intentées à l'Église catholique dans ces derniers siècles, au sujet du culte des images, de l'invocation des saints, des cérémonies sacrées et du sacrifice de l'autel, puisqu'on en voit la source, la règle et l'exercice dans ces temps primitifs d'où l'on prétendait qu'elle s'était écartée, tandis qu'au contraire elle a continué la vérité pratique de l'âge d'or du christianisme avec une fidélité admirable et indomptable au milieu des déclamations, des colères et des fureurs sanglantes de ses ennemis.

Les strophes XXVIII et XXIX, qui regardent l'Eucharistie enfantée, distribuée et reçue dans les catacombes, et la XXXIVe, qui nous apprend que dans la catacombe de saint Valentin on voit encore l'image de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus (*Les Trois Rome*, t. IV, p. 509), parlent trop haut au cœur fervent et chrétien pour ne pas célébrer ici un moment le dogme de force et d'amour qui fait la vie et les délices de l'âme, et le culte si raisonnable et si consolateur d'honneur et d'invocation que l'Église rend à la Mère de Dieu.

CANTIQUE SUR L'EUCHARISTIE (1).

Écoute, écoute, écoute, écoute,
O Seigneur, écoute moi,
L'unique bonheur que je goûte
C'est de me nourrir de toi.
Loin de toi mon cœur,
Comme l'humble fleur
Loin de la fraîcheur,
Languit et se meurt. Écoute...

I

Dans le désert une auguste nuée
Pour protéger la nuit et le jour
De tes enfants la race exténuée
Grande avançait, comme une vaste tour. Écoute...

II

Ainsi, Seigneur, ta force et ta tendresse,
Pour soutenir notre cœur languissant,
A l'univers, toutes deux font largesse
Sur nos autels de ton corps, de ton sang. Écoute...

---

(1) L'air et la mesure de ce cantique rappellent une romance légère. — Il y en a qui disent : Évitez ces airs à cause de ce qu'ils rappellent. — Je suis tenté de dire le contraire : Quand ces airs sont doux, agréables et répandus, mettez dessus des paroles pieuses et attrayantes, si vous pouvez, parce que alors les cœurs purs et les voix mélodieuses peuvent profiter de ces chants quelquefois pleins d'agrément et de douceur, et dont le souvenir leur tinte aux oreilles jusqu'à les fatiguer, sans qu'elles puissent se contenter, parce que les paroles leur déplaisent, et à bon droit.

III

Peuple choisi, le voile du mystère,
Par la colonne était tendu sur toi.
De même, ô Dieu, l'ombre du sanctuaire
Sur ta présence exerce notre foi. Écoute...

IV

Que ton amour les rende transparentes
Aux yeux du cœur, ces ombres d'un moment !
Entourez-moi, du ciel clartés brillantes,
Ah ! montre-toi, Seigneur, à ton enfant ! Écoute...

V

Pendant la nuit, comme une lampe vive,
La nue allait en tête des soldats ;
Ainsi, mon Dieu, de mon âme craintive
Ton corps éclaire et soutient chaque pas. Écoute...

VI

Pour rafraîchir Israël sous ses tentes,
Durant le jour, comme un aigle puissant
Qui déploîrait ses ailes palpitantes,
La fraîche nue ombrageait tout le camp. Écoute...

VII

Je brûle, ô ciel ! sous l'haleine embrasée
Du noir serpent de l'abîme infernal.
Sang de mon Dieu, virginale rosée,
Éteins en moi les derniers feux du mal. Écoute...

VIII

Ah ! tous les jours éclaire ta colombe.
Dieu de l'autel, comme un nuage frais,
Viens ranimer sa force qui succombe
Contre l'enfer et l'ardeur de ses traits. Écoute...

IX

Jeunes enfants, venez, troupe innocente,

Asseyez-vous au céleste festin ;
C'est le rempart, et c'est la tour puissante,
Contre lesquels Satan s'irrite en vain. Écoute...

X

Venez, agneaux, c'est le gras pâturage
Qui vous fera grandir et prospérer.
Là, vous vaincrez la fureur et la rage
Du loup toujours prêt à vous dévorer. Écoute...

XI

Désaltérés dans le divin calice
Par le sang pur et puissant du Sauveur,
Vous vous tiendrez loin des sentiers du vice,
Et la vertu fera votre bonheur. Écoute...

XII

Et qui maintient plus pure que la neige
La jeune fille, et les jours et les nuits ;
Banquet sacré, c'est toi qui la protége,
Et fais briller sa couronne de lis. Écoute...

XIII

Tu deviendras, attrayante gazelle,
Et pour le ciel, et pour la terre aussi,
Sache-le bien, toujours, toujours plus belle,
Tant qu'à l'autel ton cœur sera nourri. Écoute...

XIV

Et d'où vous vient, anges des monastères,
Ce front serein, cette aimable gaîté,
Sous le fardeau des règlements austères
Que vous portez avec fidélité ? Écoute...

XV

« Ce joug pour nous, est comparable à l'aile
Qui dans les airs soutient le jeune oiseau.
Elle le porte... il tomberait sans elle;
Mais avec elle, il chante heureux et beau. Écoute...

XVI

» Et ce fardeau, nous le sentons à peine,
Avec le Dieu qui se donne à l'autel.
Son divin sang, et sa chair surhumaine,
Mettent en nous l'allégresse du ciel. Écoute...

XVII

» O Dieu caché, mon amour et ma vie,
Vivre de toi, pour toi vivre et mourir,
Tel est le vœu de mon âme ravie;
Tel il sera jusqu'au dernier soupir. » Écoute...

XVIII

Près des blessés, des mourants, des malades,
Qui vous soutient, sœurs de la charité ?
Vous fait trouver sous les tristes arcades
Des hôpitaux, votre félicité ? Écoute...

XXIX

« Nous dépensons nos santés, notre vie
Avec bonheur sur l'homme qui s'éteint,
Comme à l'autel notre Dieu sacrifie
Son corps sacré pour nous chaque matin. Écoute...

XX

» Eh quoi ! mon Dieu me donne sa personne,
Lui tout entier, sang, chair, divinité ;
Et je pourrais ne pas faire l'aumône
A ses amis de mon activité ? » Écoute...

XXI

Dieu qui se donne, à ceux qui le reçoivent
Sait inspirer les plus nobles élans;
Son sang sacré, dans les cœurs qui le boivent,
Devient un feu qui pousse aux dévoûments. Écoute ..

XXII

Le voyez-vous gravir la barricade?... (1)
Il y mourra le pasteur du troupeau.
Qu'importe! il veut remplir son ambassade...
Paisible, il va de l'autel au tombeau. Écoute...

XXIII

Prêtres, partez; au milieu des batailles (2),
Allez sauver les âmes et les corps.
Versez la paix au sein des funérailles;
Votre calice en regorge à pleins bords. Écoute...

XXIV

Partez aussi, vaillants missionnaires... (3)
Ils sont partis... Le calice et la foi,
Voilà pour eux dans les lointaines terres,
Appui, rempart, force, douceur et toit! Écoute...

XXV

Les voyez-vous courir vers les supplices (4),
Tous ces héros que les persécuteurs
Faisaient jeter au fond des précipices,
Dans les bûchers, sous le fer des tueurs? Écoute...

XXVI

Ils disaient tous: « Jamais tant de délices
N'ont débordé de nos cœurs en transports.
Licteurs, bourreaux, rouvrez nos cicatrices,
Relevez-vous... redoublez vos efforts. » Écoute...

XXVII

Ah! ces lions dans le divin calice
Ont bu le sang du vainqueur des enfers.
Poussés par lui, les voilà dans la lice,
La tête haute, et bravant l'univers! Écoute...

---

(1) Allusion à la mort de Mgr Affre, tué à la barricade de la place de la Bastille, le 25 juin 1848.
(2) Allusion aux aumôniers de l'armée d'Orient, 1854.
(3) Allusion aux prêtres des Missions Étrangères.
(4) Allusion aux grandes persécutions anciennes et modernes.

XXVIII

Dieu des martyrs, pourchasse de mes veines
Le sang fangeux de ma méchanceté ;
Que désormais les vagues souveraines
Du tien tout seul y roulent leur clarté. Écoute...

XXIX

Que lui tout seul et m'agite et m'enlève,
Qu'il soit lui seul le breuvage enchanté
Qui brûle en moi les tristes restes d'Ève,
Et me prépare à l'immortalité. Écoute...

XXX

O Dieu caché, mon amour et ma vie,
Vivre de toi, pour toi vivre et mourir,
Tel est le vœu de mon âme ravie,
Tel il sera jusqu'au dernier soupir !

Écoute, écoute, écoute, écoute,
O Seigneur, écoute-moi.
L'unique bonheur que je goûte,
C'est de me nourrir de toi.
Loin de toi mon cœur,
Comme l'humble fleur
Loin de la fraîcheur,
Se fane et se meurt.

HYMNE GÉNÉRAL A MARIE

POUR TOUTES SES FÊTES [1].

I

Un mortel pourra-t-il te louer, ô Marie,
Toi que l'ange tremblant, de sa bouche ravie,
Hésite à célébrer dans les splendeurs des cieux?
Eh quoi! sa harpe d'or frémissante ose à peine
Chanter sa souveraine;
Et j'essaierais pour elle un hymne audacieux!

Fille et mère de roi, quand devant mes yeux nage,
Quoique du fond du ciel, ton céleste visage,
Je n'en puis soutenir les fiers rayonnements:
Les flammes du soleil en riches banderoles
Sur tes nobles épaules
Flottent et font briller tes royaux vêtements.

---

(1) Cette composition est une imitation tout à fait libre de l'hymne de *Vida* à Marie. L'ouvrage du poëte latin est une sorte de poëme en l'honneur de la Vierge, toujours en vers hexamètres. Personne n'ignore combien Vida fait parfaitement le vers latin; on dirait Virgile ressuscité. — Dans son cantique, je crois qu'il aurait bien fait de varier le mètre de temps en temps et de tourner davantage du côté des odes d'Horace, d'autant plus que, sa composition étant fort longue, l'uniformité des vers fatigue. Voilà pour la forme.

Quant au fond, je n'ai jamais rien lu de plus solide, de plus pieux, de plus complet, chez aucun poëte, sur la sainte Vierge. C'est ce qui m'a excité à en essayer une imitation. L'Église, depuis les catacombes jusqu'à nos jours, et jusque dans l'éternité et au delà, ne s'est jamais lassée et ne se lassera jamais de louer et d'invoquer Marie; et je la prie d'agréer ce chant du plus inconnu de ses serviteurs.

III

Une couronne d'or où brûlent douze étoiles
Ornent ton front sublime ombragé de tes voiles;
Et d'une reine en toi l'on admire le port.
Les astres sous tes pieds et la lune charmée,
Comme une vaste armée,
Marchent harmonieux dans leur constant essor.

IV

L'univers était loin d'éclore,
Et la resplendissante aurore
Ne faisait pas briller encore
Ses diamants et ses rubis;
Et déjà Dieu t'avait choisie,
Toi, dont le nom, douce ambroisie,
Délecte notre âme ravie,
Pour être mère de son Fils.

V

Artisan de notre ruine,
Dès le jour qu'il a trébuché,
Adam sur ses enfants burine
Son inévitable péché.
Oui, sur tous! mais non sur la mère
Du fils du maître du tonnerre
Sera gravé ce signe affreux.
Le sang qui doit sauver le monde
Pouvait-il d'une source immonde,
Sortir, pour nous rouvrir les cieux?

VI

Tu croissais enfant du miracle
Dans l'innocence et la ferveur;
Vierge, délicieux spectacle
Pour les yeux ravis du Seigneur.
Voyez cette fleur magnifique,
Dont la beauté sublime, unique
Charme tous les yeux à la fois;
Toute la foule dit : « Sa grâce
N'est à sa véritable place
Qu'au milieu des jardins des rois. »

VII

Aussi, s'envole à tire d'aile
De son berceau resplendissant
Et de la maison paternelle
La Vierge encor petit enfant.
Dans le fond du temple placée,
Elle déroule en sa pensée
Les oracles des anciens ans,
Et voit qu'une mère mortelle
Doit à la Sagesse éternelle
Donner naissance dans le temps.

VIII

Dès ce moment, Vierge Marie,
Dans ton âme pure, attendrie,
Tu te peins l'image chérie
Et de la mère et de son fils;
Et tu dis: « Oh! si ma patrie
Était cette terre choisie
Où croîtra cet arbre de vie,
Qu'il serait heureux mon pays!

IX

» Oh! si cette grande merveille
Devait éclater en nos jours!
Et s'ils sonnaient à mon oreille
Ces noms, ma joie et mes amours!
Oh! comme mes mains bienheureuses
Couvriraient d'offrandes pieuses
La céleste mère et son fils!
Ma bouche dirait leurs louanges,
Et sur les angéliques langes
Fixerait des baisers ravis! »

X

Divine Vierge, eh! c'est toi-même,
Que, prêt à sauver l'univers,
Le Dieu qui lance les éclairs,
Appelle à cet honneur suprême.
La gloire à ton cœur ingénu,
O Vierge, l'humilité même,
Est un pressentiment jusqu'alors inconnu.

XI

Mais voici qu'elle sonne, l'heure
Où de Dieu le Fils éternel,
Pour devenir homme et mortel,
Descend prendre en toi sa demeure.
Le ciel s'entr'ouvre, et Gabriel
De ses ailes d'azur effleure
Les airs pour t'apporter le message éternel.

XII

Non, ne crains pas, Vierge sublime,
Pour ton inébranlable vœu,
Ne crains pas qu'un terrestre nœud
Et le ruine et le déprime;
Le ciel usant de son pouvoir,
Oui, tu seras mère sans crime,
Et c'est de l'Esprit saint que tu vas concevoir.

XIII

O Vierge et Mère tout ensemble,
Des mères goûte le bonheur,
Avec l'éternelle pudeur
De la jeune vierge qui tremble.
Par ce double et divin rayon,
O Reine, ta gloire ressemble
A la gloire de Dieu toujours pur et fécond.

XIV

Au désert un buisson s'allume
Aux yeux de Moïse étonné ;
Et dans ce brasier déchaîné
Pas une feuille se consume.
Ainsi Babylone et ses rois
Ont vu la fournaise qui fume
Laisser les jeunes gens sortir intacts tous trois.

XV

C'est toi, c'est toi, Vierge très-pure,
Que dans ces prodiges du ciel
Peignait d'un pinceau solennel
Le Dieu maître de la nature,

Il dit : du Fils de l'Éternel,
J'entends que la mère future
Échappe également au mal universel.

XVI

Et c'est encore toi qu'a vue
L'illustre et pieux Gédéon
Dans la symbolique toison
Qui reste sèche sous la nue.
Pourtant la rosée à l'entour,
Avant le soleil répandue,
Par ses perles d'argent indiquait son retour.

XVII

Beau lis, orgueil de la vallée,
Tu brilles, comme le croissant
Que l'on contemple éblouissant
Au front de la nuit étoilée ;
Et le Maître du ciel, ravi
De ta beauté pure et voilée,
Par un nœud merveilleux va t'attacher à lui.

XVIII

Donc, ô Vierge, je te salue,
Pleine de grâce et de grandeur ;
Dieu réside en toi, dans ton cœur,
Comme il est au sein de la nue ;
Mieux encor, puisque de ton sang
Son humanité provenue
Pour le salut de tous le fera ton enfant.

XIX

Abaissez vos têtes hautaines,
Heureux monts et riches coteaux ;
S'en va passer sous vos ormeaux
La plus belle des souveraines.
Son pied timide et prompt du logis vénéré
D'Élisabeth bientôt franchit le seuil sacré.

XX

Élisabeth, hors d'elle-même
En recevant un tel honneur,

Dit : « D'où me vient donc ce bonheur
Que toi, mère du Dieu suprême,
Que toi, reine du ciel, tu veuilles bien venir
En ce jour fortuné me voir et me bénir.

XXI

» Dès que de mes yeux je t'ai vue,
J'ai senti dans ce doux moment
Tressaillir en moi mon enfant;
Mon âme d'aise s'est fondue.
Vierge-Mère, ton Dieu, ton enfant et ton roi
T'orneront de splendeurs égales à ta foi. »

XXII

O Vierge trop silencieuse,
Des mères la plus glorieuse,
Toi, des femmes la plus heureuse,
Fais nous entendre tes accents.
Ah ! parle-nous du Dieu qui t'aime,
Parle-nous aussi de toi-même,
Célèbre ton bonheur suprême,
Invente de sublimes chants.

XXIII

« Je parle ! et mon âme ravie
Célèbre son Dieu créateur ;
Et mon esprit en mon Sauveur
Savoure une joie infinie.
Il a vu mon néant... le Dieu dominateur
A porté sa servante au faîte de l'honneur.

XXIV

» O faveur immense, éclatante !
Celui qui me fit de sa main,
Est le fruit béni de mon sein ;
Il se repose sous ma tente !
De Dieu je suis la mère ; il se fait mon enfant !
O prodige inouï de son bras tout-puissant !

XXV

» D'une voix forte et chaleureuse,
Dans tous les lieux, dans tous les temps,

L'univers entier dans ses chants
Me proclamera bienheureuse.
Gloire au Dieu trois fois saint, sous ses pieds atterrants
Fleurissent les petits, et périssent les grands.

XXVI

» Va ! descends, dit-il au superbe,
De ton siége étincelant ;
Et toi, monte au trône opulent,
Toi que l'on foulait comme l'herbe.
Pauvres, privés de tout, de biens soyez comblés ;
Et vous, riches, de faim demeurez accablés.

XXVII

» Ton œil, ô Dieu bon, d'âge en âge
S'attache sur tous les mortels,
Mais surtout, tes soins paternels
Sont pour ton antique héritage.
Dieu puissant de Jacob, ton Israël chéri
Sera toujours en paix sous ton fidèle abri. »

XXVIII

Ciel ! quels aimables chants, quelles clartés paisibles
Ont percé de la nuit et les voiles flexibles
Et le calme serein, doux et silencieux !...
Levez-vous, ô bergers, et courez dès cette heure
Vers la pauvre demeure
Où naît le Dieu des dieux.

XXIX

Anges sacrés, volez comme un essaim d'abeilles,
Amoncelez les lis dans de vastes corbeilles,
Et venez les semer sur la mère et l'enfant,
Prosternés à leurs pieds, donnez-leur vos offrandes ;
De vos blanches guirlandes
Couvrez-les en chantant.

XXX

Redites, anges saints... O Vierge-Mère, écoute,
Le cantique entendu sous la céleste voûte,
Par les heureux bergers des troupeaux d'Éphrata...
Et chaque ange obéit, et chante sur sa lyre

Avec un doux sourire
L'enfant Roi de Juda.

XXXI

« Gloire au plus haut des cieux, au Dieu bon et suprême!
Pour venger son honneur naît un autre lui-même,
Aujourd'hui revêtu d'un corps faible et mortel.
Ce nouveau-né, le ciel l'adore et le proclame
Premier né d'une femme,
Et fils de l'Éternel.

XXXII

» Paix et bonheur à vous, cœurs croyants et dociles,
Hommes de volonté, dont les âmes fertiles
Produiront pour le ciel des fruits purs tous les jours,
Paix à vous sur la terre!... et le fils et la mère
De leur main tutélaire
Vous défendront toujours. »

XXXIII

En silence écoutant, la Vierge incomparable
Fixement regardait le visage adorable
De l'Enfant Homme-Dieu qui lui devait le jour.
Et son esprit gardait chaque accord de la lyre
Qui venait de redire
Sa gloire et son amour.

XXXIV

Quel est ce noble front qui touche la poussière?
Joseph! c'est toi qu'un jour appellera son père
Le fils du Roi des rois grandissant dans tes bras.
Oh! garde le dépôt! soutiens avec tendresse
Le Dieu qui te caresse,
Forme ses premiers pas!

XXXV

O fortunés bergers, heureuses vos oreilles,
Et bienheureux vos yeux témoins de ces merveilles!
Oh! que ne suis-je né dans ces jours beaux et doux
Comme j'aurais couru sur vos pas à la crèche,

Plus léger que la flèche,
Adorer avec vous !

XXXVI

Adorer et chanter!... à vous deux, Mère aimable,
Enfant-roi, plein d'un feu téméraire, incroyable,
Peut-être aurais-je osé balbutier mes vers!...
Au moins, tremblant d'amour, j'aurais avec les anges
Baisé, porté les langes
Du Dieu de l'univers.

XXXVII

Accroupi sur ton dromadaire,
Voyageur, d'où viens-tu ? — D'Épha,
Pour voir au pays de Juda
Le Sauveur qu'a germé la terre.
J'apporte au nouveau-né l'encens, la myrrhe et l'or.
Un astre m'a conduit; au ciel il est encor.

XXXVIII

Enfant, pose ta main divine
Sur chaque tête qui s'incline
Sous ton regard qui l'illumine ;
Vois : ce sont des têtes de rois.
Chacun de ces princes s'abaisse
Devant celle dont la tendresse
T'offre à leur amour qui la presse
De t'approcher d'eux plusieurs fois.

XXXIX

Enfant, mets ta main qui domine,
Aujourd'hui sur mon front penché ;
Et que sa puissance ruine
En moi l'empire du péché.
Reçois l'encens de ma prière,
Et que sous l'aile de ta mère
Mon cœur soit pur ainsi que l'or ;
Et que l'emblème de la myrrhe
Me fasse pour toi me prescrire
Des jours durs jusques à la mort.

XL

Est-ce que de dures journées,
Pleines de maux, de coups affreux,
Te seraient aussi destinées,

Reine de la terre et de [illegible]x ?
Hélas ! à toi plus qu'à personne !
Entends-tu cette voix qui tonne
De la bouche du saint vieillard ?
« Femme, le glaive qui moissonne
« Percera, sans merci, ton cœur de part en part. »

XLI

D'où viennent ces cris de détresse,
Et ces clameurs sur les coteaux ?
Quelque furieuse tigresse
Est-elle au milieu des troupeaux ?
Fuis, Enfant-Dieu ; fuis, Vierge-Mère,
Courez vers la terre étrangère,
Et dérobez-vous au tyran,
Qui de son royaume éphémère
Croit affermir la base en l'inondant de sang.

XLII

En vain ton fer frappe et moissonne
D'innocentes et tendres fleurs ;
Tes soldats donnent la couronne
A de jeunes triomphateurs...
Et pourquoi pleurer leurs blessures ?
Mères, Dieu les change en parures
Dans le ciel sous ses doigts divins ;
Tandis que par des routes sûres
Il t'échappe, ô tyran, l'Enfant-Roi que tu crains.

XLIII

Tu t'en vas au sein des ténèbres ;
Ton doux protecteur te conduit ;
Et pleine de pensers funèbres
Tu pleures marchant dans la nuit.
Lamente-toi, belle exilée,
Va, Mère illustre et désolée,
Voilà l'Égypte et ses déserts !
Mais non, tu n'es pas esseulée,
Tu portes dans tes bras le Dieu de l'univers.

XLIV

Et c'est là ce qui fait ta peine !
Car, tu te redis nuit et jour :

« Je ne sauvera pas de leur haine,
Mon Dieu, mon fils et mon amour! »
Plus tard, leur colère d'hyène
Brisera son cou sous la chaîne,
Et percera ses mains de clous.
Tigres cruels, race inhumaine,
Me faudra-t-il le voir expirer sous vos coups!

XLV

Après l'orage et la tempête,
Dieu fait naître des jours sereins.
Relève ta céleste tête,
Libératrice des humains :
Vois cette blonde chevelure,
Entends cette voix douce et pure,
Parmi tes docteurs stupéfaits;
C'est ton fils qui leur parle en maître,
A ces vieillards, surpris de n'être,
Auprès de ses douze ans, que des enfants muets.

XLVI

Entends le ciel qui tonne, et vois-le qui s'entr'ouvre,
L'Esprit saint sur ton fils se déploie et le couvre.
Dieu lui-même en ces mots parle au Jourdain charmé :
« J'ai placé dans celui qui de tes flots s'élance,
Toute ma complaisance;
C'est mon fils bien-aimé. »

XLVII

Préviens la honte de la table
Des humbles noces de Cana,
Et sois aux époux secourable,
O noble fille de Juda.
Tu l'es ! et le maître du monde
A ta prière a changé l'onde
En un vin exquis, abondant ;
Doux prélude, aimable symbole,
De ce que fera sa parole
En transformant le vin pur en son sang.

XLVIII

Regarde : encore à sa parole
Le tombeau soumis rend ses morts ;
Comme le cerf le boiteux vole,

Le muet parle sans efforts.
Au milieu des déserts avides
Il nourrit des foules avides
Avec deux poissons et cinq pains.
Et le lac mouvant et limpide
Comme le sol devient solide
Sous le fier pressement de ses pieds souverains.

XLIX

Partout vole sa renommée,
Comme en glorieux apparei.
Est d'un pôle à l'autre semée
La vive clarté du soleil.
Ecoute, entends, mère ravie,
Vois cette femme qui s'écrie,
Ayant entendu ses discours :
« Oh ! bienheureuse la mamelle
Que pressa sa bouche immortelle !
Au sein qui l'a porté, gloire, honneur pour toujours ! »

L

Sans doute, sa mère est heureuse !...
Mais la voici bien malheureuse
A cause de la haine affreuse
De ses féroces ennemis !
Dans leurs conseils sa mort ourdie
Par la plus lâche perfidie,
Va t'enlever, triste Marie,
Ton Dieu, ton amour et ton fils !

LI

Quelle est cette femme sublime
Qui, par un effort magnanime,
En elle retient et comprime
Les ouragans de sa douleur ?
C'est toi, Mère tant désolée,
Que ta tendresse tient collée
Près de la victime immolée
Sur l'autel conciliateur.

LII

Comme sur leur prison légère
Vole et gémit la pauvre mère,

Quand sans pitié la main amère
D'un enfant lui prend ses petits;
De même, ô colombe divine,
Je vois ton âme qui s'obstine
Près de la Croix, et s'enracine
Dans le sang figé de ton fils.

LIII

A ton deuil toute la nature
Pleine d'épouvante a pris part;
Les durs rochers par leur rupture,
Et le soleil par son départ.
Une nuit épaisse et profonde,
Enveloppant soudain le monde,
Sème la terreur et l'effroi.
Anges, soutenez votre reine!..
Mais que pouvez-vous à sa peine?
Pour la guérir il faut et son Fils et son Roi!

LIV

Le voilà! le voilà!... sonnez, sonnez, trompettes,
Et publiez partout la plus grande des fêtes;
Il est sorti vivant du fond de son cercueil,
Je le suis, à l'éclat d'un rayon de lumière,
Et c'est près de sa mère
Qu'il entre, lui criant : Me voici!... plus de deuil!...

LV

Anges joyeux, prenez vos lyres.
Avec de rayonnants sourires,
Et dans de célestes délires,
Dites : « Le voici!... plus de deuil! »
Comme un torrent, de veine en veine
En toi le bonheur coule, ô Reine!...
Le voici celui que leur haine
Avait jeté dans un cercueil!

LVI

Oui, Reine, le voici! C'est ton fils adorable,
Qui se montre à tes yeux, mais non plus périssable!
Il reluit des splendeurs de son éternité.
Pour ta foi, quel éclair! pour ton cœur, quelle joie!
Et ton âme se noie
Dans des flots de douceur et de félicité!

LVII

Reine, Apôtres, partez ; le Seigneur et son arche
Vont bientôt commencer leur triomphale marche.
O mont de Galilée, ô mont aimé des cieux !
Il monte, et sous ses pieds ta tête est radieuse ;
Et sa mère joyeuse
Prie et le suit des yeux.

LVIII

Reste encor sur la terre, ô Vierge, étends tes ailes
Sur l'Église encore au berceau.
Donne force et vigueur de tes mains maternelles
A cet aigle encore nouveau.
Que ta prière et ta présence
Des fils de Dieu, qui sont les tiens,
Fassent des cœurs pleins de vaillance,
Et partout des héros chrétiens.

LIX

Bienheureuse la solitude
Qui voyait ta mansuétude
S'appliquer à la douce étude
De tous les oracles sacrés ;
Et ta bouche auguste et ravie,
S'enivrer du vin de la vie,
Et de la céleste ambroisie,
Au pied des autels vénérés.

LX

Donne-moi de m'asseoir à cette double table
Avec ton amour et ta foi ;
D'en boire le nectar d'une âme insatiable
En n'aimant que ton fils et toi.
Autour de moi fais un saint vide,
Qu'avec toi mon cœur enchanté
Vole, et par avance réside
Dans la splendide éternité.

LXI

Éternité ! que tes portiques
S'ouvrent vastes et magnifiques,

Pour me faire ouïr des cantiques
Dont m'arrive l'ardent refrain.
Que veulent donc ces voix vibrantes ?
Et quelles fêtes délirantes
Préparent ces lyres sonnantes
Qui résonnent dans le lointain ?

LXII

Ton triomphe, ô Marie, et ta gloire et ta joie !
Si la mort un instant, arrogante, déploie
Pour te fermer les yeux, ses ailes sur ton front,
L'insolente, bientôt frémissante, éperdue,
A tes pieds étendue,
Subira, terrassée, un éternel affront.

LXIII

Sortant d'une légère nue,
S'en va flottant dans l'ét ndue
Une voix douce répandue
Comme l'huile du parfumeur.
Elle dit : « Viens, ma bien-aimée,
Monte, prends la route embaumée
De roses, de lys parsemée,
Qui va te conduire au bonheur.

LXIV

Marie, en son cercueil couchée,
La tête aimablement penchée,
A la voix dans l'air épanchée
Répond par de tendres regards.
Sur ses lèvres un doux sourire,
Où l'on voit la paix qui respire,
A son bien-aimé semble dire :
« Mon Dieu, vous m'appelez ; je pars. »

LXV

Elle se lève et part, l'auguste souveraine !
Oh ! quelle majesté ! quel port de grande reine !
Ses yeux dominateurs mesurent l'univers,
Son regard tout-puissant, protecteur ou sévère,
Fait tressaillir la terre,
Et trembler les enfers.

LXVI

Rangés en bataillons, les anges autour d'elle,
Forment, les yeux baissés, une garde immortelle,
Et roulant sous ses pieds des flots d'or et d'azur,
Elle monte éclatante, ainsi qu'on voit éclore
Et s'avancer l'aurore
Au milieu d'un ciel pur.

LXVII.

Qui pourrait soutenir, d'un œil que rien n'étonne,
Le soleil secouant son ardente couronne
Quand l'heure de midi brûle et fond son char d'or ?
Personne! Eh bien ! ta gloire, ô Reine, ô Vierge, ô Mère,
Jette plus de lumière
Et plus de flamme encor.

LXVIII

Les pasteurs qui veillaient sur les monts d'Idumée,
Surpris, ont vu passer une image enflammée
Qui montait en jetant d'étincelants reflets.
A genoux, ô bergers ! c'est la Reine des Anges,
Au sein de leurs phalanges,
Entrant dans ses palais.

LXIX

Palais d'or et d'azur, sur leurs gonds que vos portes
Roulent pour recevoir les brillantes cohortes
Qui montent, remplissant de leurs transports les airs.
J'entends ces mots frapper mon oreille ravie :
« Honneur, gloire à Marie,
Reine de l'univers. »

LXX

Le ciel a déroulé ses immenses portiques ;
On ne voit que splendeurs, on n'entend que cantiques;
Pleuvent de tous côtés les lis et les lauriers.
Tels brillent parmi l'or, les tambours, la tenue
D'une grande revue,
Les rayonnants guerriers.

LXXI

Les voyez-vous venir ces vieillards vénérables?
Leurs harpes sous leurs doigts en chants intarissables,
O Marie, à tes pieds verseront leur amour.
O qu'ils sont beaux ces airs que tous les saints Prophètes
Font sonner pour tes fêtes
Dans l'éternel séjour !

LXXII

Le plus brillant d'entre eux, le sublime Isaïe,
Commence le premier, et sa harpe s'écrie :
« Vierge, salut ! de toi nous vient Emmanuël,
Dieu par ton sang s'est fait ton fils et notre frère,
Il t'appelle sa mère !
Et c'est ton nom réel ! »

LXXIII

Les autres l'entendant baissent leurs nobles têtes
Et disent : « Gloire à toi ! nos lyres étaient prêtes;
Nos lyres ne diront que ton chant immortel :
C'est le plus beau ! chantons : Dieu ton fils, notre frère,
T'appellera sa mère !
Et c'est ton nom réel. »

LXXIV

Et les anges chantaient : « Nous saluons Marie,
Femme pleine de grâce, entre toutes bénie;
Le Fils de Dieu fait homme est son enfant réel ! »
Et l'on voyait des lis d'une blancheur extrême
Avec un diadème
Porté par Gabriel.

LXXV

Au pied d'un trône d'or, chargés de leurs offrandes,
Les brillants escadrons se rangent en guirlandes.
se fait un silence immense et solennel.
Dieu se lève, et sa main pour la tête qu'il aime,
Prend le beau diadème
Des mains de Gabriel.

LXXVI

O Dieu, pour faire honneur à toi-même, à Marie,
Sur elle tu répands une gloire infinie ;
Tu l'établis partout la première après toi.
Tout courbera le front sous les pieds de ta mère ;
Et les cieux et la terre,
Tout subira sa loi.

LXXVII

O loi douce à subir ! Tu ne sais, ô Marie,
Que verser sur nous tous le bonheur et la vie.
Pour la terre et le ciel ton sceptre est fait de fleurs.
Sur les mortels, la paix de ton sourire coule ;
Ton bras puissant refoule
Loin de nous les malheurs.

LXXVIII

Dieu fait vibrer sa voix avec magnificence,
Et profère ces mots : O terre, ô cieux, silence !
La femme a tout perdu ! la femme a tout sauvé !
L'ancienne a fait la mort ! la nouvelle est la vie !
C'est par ton Fils, Marie,
Que tout est relevé !

LXIX

Et tout le ciel en chœur, comme un bruyant tonnerre,
Redit en saluant et le fils et la mère :
« La femme a tout perdu ! la femme a tout sauvé !
L'ancienne a fait la mort ! la nouvelle est la vie !
C'est par ton Fils, Marie,
Que tout est relevé ! »

LXXX

Sur son auguste front rayonnait sa couronne,
Et la Vierge Marie, assise sur son trône,
Heureuse, savourait ces chants divins et doux.
Cependant tout le ciel passait en longues files
Sous vos ailes agiles,
Anges saints, courbez-vous.

LXXXI

C'est votre tour, venez, Patriarches, Prophètes,
Saluez votre fille, et celle qu'en vos fêtes
Chantèrent dans Sion vos harpes et vos voix.
Multitude des saints, que l'amour vous amène ;
Aux pieds de votre Reine
Tombez tous à la fois.

LXXXII

Et voilà que soudain debout se tient la Reine !
Qu'elle a de majesté l'auguste souveraine !
Elle dit : « Mon bonheur est un immense flot,
Il déborde ! je veux en ce jour magnifique
Redire mon cantique
Avec un feu nouveau.

LXXXIII

Gloire à Dieu ! mon âme ravie
Exalte à grand bruit son auteur ;
Et mon esprit en son Sauveur
Éprouve une joie infinie.
Il a vu mon néant, son bras dominateur
A porté sa servante au faîte de l'honneur.

LXXXIV

O faveur immense, éclatante !
Celui qui me fit de sa main
Est le fruit béni de mon sein.
Il s'est reposé sous ma tente !
Et maintenant, ô Dieu, tu revêts brillamment
Ta Mère du soleil, comme d'un vêtement.

LXXXV

D'une voix forte et chaleureuse,
Dans tous les lieux, dans tous les temps,
L'univers entier dans ses chants
Me proclamera bienheureuse.
Louange au Dieu très-saint ! sous ses pieds atterrants
Fleurissent les petits, et périssent les grands.

LXXXVI

Va ! descends, dit-il au superbe,
De ton siége étincelant ;
Et toi, monte au trône opulent,
Toi que l'on foulait comme l'herbe.
Pauvres, privés de tout, de biens soyez comblés,
Et vous, riches, de faim demeurez accablés.

LXXXVII

Ton œil, ô Dieu bon, d'âge en âge
S'attache sur tous les mortels ;
Mais surtout tes soins paternels
Sont pour ton antique héritage.
Qu'Isaac et Jacob, par toi, Dieu de bonté,
Soient heureux dans le temps et dans l'éternité. »

LXXXVIII

Ton chant, douce Vierge Marie,
Comme l'onde de la prairie,
Qui réjouit l'herbe fleurie,
Transporte d'ardeur tout le ciel ;
Et chaque Ange et chaque Prophète
Dit : « Que ce chant toujours complète
Les miens dans chaque jour de fête ;
Qu'il soit mon refrain éternel ! »

LXXXIX

Chantons : « Que notre âme ravie
Exalte à grand bruit son auteur.
Que notre esprit en son Sauveur
Savoure une joie infinie,
Oui, tout notre bonheur, ô Dieu plein de bonté,
Sera de te bénir pendant l'éternité.

XC

» Chantons ! que notre âme ravie
Exalte à grand bruit tes grandeurs ;

Célébrons aussi tes splendeurs,
O resplendissante Marie;
Oui, nos lyres, nos voix, notre esprit enchanté
Diront toujours la gloire et ta félicité. »

XCI

Et nous, ô Vierge incomparable,
Oserons-nous mêler nos voix
Aux voix du sénat innombrable
Rangé sous ton royal pavois ?
Des lieux où le soleil se lève,
Jusqu'à ceux où son cours s'achève,
O Reine, t'aime l'univers.
Et l'on révère et l'on proclame
Ce nom si doux de Notre-Dame,
Avec l'ardeur du cœur, de la lyre et des vers.

XCII

Quand ton saint Fils perdit la vie,
Il dit à ton âme attendrie :
« Sois la mère, ô femme chérie,
Du disciple que j'aimais tant. »
Puis au noble fils du tonnerre :
« Tu l'aimeras comme ta mère,
Celle que la douleur atterre
Sur ce mont couvert de mon sang. »

XCIII

Et dès lors la terre est ta fille;
Pour nous d'amour ton cœur pétille,
Et nous devenons ta famille
Dans le disciple bien-aimé;
Et cette famille attendrie,
Comme le disciple ravie,
Et te sert, et t'aime, ô Marie,
T'aime avec un zèle enflammé.

XCIV

Oui, l'univers te dit sa mère,
Soit que pour lui tout soit prospère,

Soit que les malheurs et la guerre
Roulent sur nous leurs noirs torrents ;
Et remplis de reconnaissance,
Nous sentons à ton assistance,
Que ton cœur, mère de clémence,
Nous aime comme ses enfants.

XCV

Aussi, les peuples de la terre,
Les princesses, les rois, prodiguent leurs trésors,
Et par là, Reine, Vierge et Mère,
Célèbrent tes grandeurs dans d'immortels transports.

XCVI

En ton honneur, immense et belle,
La cathédrale solennelle,
Ainsi que l'oiseau sur son aile,
Monte et glisse au sein des éclairs.
A ton autel le feu s'allume,
Et dans tes temples qu'il parfume,
Un éternel encens qui fume
Se mêle au bruit des saints concerts (1).

---

(1) Voici une belle et poétique prière à Notre-Dame de Burgos, par M. Frédéric Ozanam, dans son livre intitulé : *Pèlerinage au pays du Cid*. Elle se joint naturellement à cette strophe, qui dit un mot des églises bâties en l'honneur de Marie.

« O Notre-Dame de Burgos, qui êtes aussi Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les cités catholiques, oui, vraiment, « vous êtes belle et gracieuse, *pulchra es et decora,* » puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté sur ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les pierres, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patients, qu'ils n'ont pas compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes, que les grandes créations architecturales, avec leur peuple de statues, ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Castillans, qui abhorraient le travail comme une image de la servitude ; vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé ; au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau, et vous les avez retenus trois cents ans dans vos ateliers pacifiques. O Notre-Dame, que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante ! et en retour de cette pauvre maison de Nazareth, où vous aviez logé son Fils, que de riches demeures il vous a données ! »

XCVII

Dans tes doux bras la jeune mère
Souriante, met son enfant,
Sûre qu'une tête si chère
T'aura pour oreiller charmant.
Afin que sa blanche innocence
Brille toujours, vers toi s'élance
La vierge plus pure que l'or;
Et sous ton astre et sous ton voile
Elle met à l'abri son unique trésor.

XCVIII

Dans tes temples, sous leurs coupoles,
Oh! que de riches banderoles
Couvertes de grandes paroles
Proclament bien haut tes bienfaits!
Le guerrier sorti des alarmes,
Du milieu du sang et des larmes,
Y suspend ses sanglantes armes,
Parce qu'il te doit ses succès.

XCIX

J'y vois les grands noms de *Lépante*,
De *Vienne* sous le Turc tremblante,
Et de *Bovine* triomphante,
Inscrits en traits étincelants.
Et puis ces mots : Honneur et gloire
A Notre-Dame des Victoires!
Gardons éternelle mémoire
De ses secours forts et tonnants !

C

Et cette image de navire,
Pendante au mur comme une lyre,
Que nous voudrait-elle donc dire?
C'est le vœu du navigateur,
Qui sous l'ouragan se hasarde.
Il a dit : « Sois ma sauvegarde ! »
Et Notre-Dame de la Garde
Lui rend la vie et le bonheur.

CI

C'est pourquoi, peuples de la terre,
Princes, reines et rois, prodiguez vos trésors,
Et par là, de la Vierge-Mère,
Publiez les bontés dans d'immortels transports.

CII

Et moi ! qu'aussi je les publie
Ces louanges que jusqu'aux cieux
En cent manières, ô Marie,
Font monter les mortels heureux.
Hélas ! comment ma petitesse
Te dira-t-elle sa tendresse ?
Je n'ai pas plus d'or que d'argent ;
Mais ce que j'ai, je te le donne :
Une poétique couronne,
Voilà mon modeste présent.

CIII

Oh ! daigne agréer cette offrande.
Tu te plais aux vœux des petits,
Que toujours ta bonté me rende
Chère à toi, fidèle à ton fils !

CIV

Avec transport je te salue,
Toi qui brilles dans l'étendue
Au front de la mouvante nue,
O douce étoile de la mer.
Porte du ciel, Vierge très-pure,
Le souverain de la nature
Descend en toi, s'y transfigure,
Afin de pouvoir nous sauver.

CV

Cette merveilleuse nouvelle,
Par où le Seigneur te révèle
Le salut du monde rebelle,
Te vient par l'ange Gabriel.

Première Ève, ta noire sève
Nous tue en naissant, comme un glaive !
Mais par toi, seconde et sainte Ève,
Renaît à Dieu chaque mortel.

CVI

O bonne et très-puissante Reine,
Ote au pauvre captif sa chaîne ;
Et pour qu'il chemine sans peine,
Donne à l'aveugle la clarté.
Que tous nos maux par ta clémence
Fassent une éternelle absence ;
Que sur nous ta munificence
Verse à flots la félicité.

CVII

Montre-toi toujours notre Mère,
Et que par toi notre prière
Monte à celui qui te révère,
Au fils tendre et respectueux ;
Lui qui, pour notre délivrance,
A daigné prendre en toi naissance,
Et circonscrire sa puissance
Dans tes flancs purs et bienheureux.

CVIII

Toi, des vierges la plus parfaite,
Ame, en douceur, la plus complète,
Pour qui sauver est une fête,
Délivre-nous d'iniquité.
Bénigne, rends-moi doux moi-même ;
Pure, orne-nous du diadème
Qui brille sur ton front suprême
De l'auguste virginité !

CIX

Enfin, douce vierge Marie,
Que nuit et jour ta main amie
Nous soutienne et nous fortifie
Dans les sentiers de l'équité,
Afin qu'entrés dans la patrie,

Nous puissions d'une âme ravie
Voir, louer dans ta compagnie
Ton fils pendant l'éternité.

CX

Qu'ai-je fait, téméraire ? ô sublime Marie,
J'ai bien osé chanter et ta gloire et ta vie !
Pardonne à l'insensé ! Souris à ton enfant,
C'est ta fête ! il a fait pour toi cette couronne,
Que son amour te donne.
Reine, daigne agréer ce modeste présent.

USTASANE

USTASANE

Pour lire avec plus d'intérêt mon *Ustasane*, j'avais d'abord pensé à inviter le lecteur à chercher dans Godescard, t. V, 17 avril, l'histoire de saint Siméon, évêque de Ctésiphonte, où l'on voit son martyre et celui d'Ustasane sous Sapor II. Mais, outre que tout le monde n'a pas cet excellent ouvrage, intitulé *Vies des Pères, des Martyrs*, etc., et qu'on aime assez à avoir sous la main et les yeux ce qui est indiqué sans qu'il en coûte aucun dérangement, j'ai cru qu'il valait mieux donner ici l'histoire de la mort de ces deux martyrs telle que la donne Godescard, en ne faisant guère que l'abréger un peu. Il y a de plus dans cette transcription l'avantage incontestable de faire connaître clairement les caractères des personnages principaux, y compris Sapor II, et que certains noms qu'on y rencontre, Ananias et Pusicès, qu'on pourrait être tenté de prendre pour des martyrs de l'imagination du poëte, sont des personnages réels, et que ce qu'ils disent et font est une vérité et non pas un conte pieux, qui, du reste, aurait encore son fonds de réalité quand même Ananias et Pusicès n'auraient pas existé, parce qu'on a vu plus d'une fois, dans les persécutions, des chrétiens libres assister des martyrs qui fléchissaient, et ces chrétiens libres être arrêtés et immolés sur-le-champ.

Sapor II, roi de Perse, surnommé *la Longue Vie*, ne cessa de persécuter les chrétiens pendant son règne, qui dura plus de soixante-dix ans. Il régna à partir de l'an 310.

Ce Sapor était d'un orgueil insupportable. Dans la lettre insolente qu'il écrivit à l'empereur Constance, il prend les titres de *roi des rois, de frère du soleil*. Il dit que, l'emportant en valeur et en vertu sur tous ses prédécesseurs, il avait le droit d'aspirer à un empire plus étendu que le leur; mais que, voulant user de modération, il se contenterait

de la restitution de tous les pays que les Romains avaient usurpés en Orient, etc.

Saint Ambroise, dans son exposition du Psaume 44; saint Paulin, dans ses Poésies sacrées, *Carm.* 26, affirment, d'après la tradition de leur temps, que saint Matthieu prêcha l'Évangile aux Éthiopiens, puis aux Parthes, puis aux *Perses* et aux Mèdes. Eusèbe affirme que saint Barthélemy annonça aussi le christianisme chez les Indiens et les *Perses*. Le genre de martyre dont on pense généralement que mourut saint Barthélemy autoriserait beaucoup cette tradition, confirmée par le témoignage d'Eusèbe, car l'*écorchement* était un supplice en vogue chez les *Perses*, très-cruels dans leurs exécutions, comme nous le voyons précisément dans la persécution de Sapor II, qui fit écorcher le chrétien Manassès. (V. GODESC. 30 nov.)

Les Chaldéens et les Perses s'accordent à dire que saint Thomas et Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, furent les principaux apôtres de l'Orient, et qu'ils fondèrent le siége de Séleucie et de Ctésiphonte. Ces deux villes, à vrai dire, n'en faisaient qu'une : elles n'étaient séparées que par le Tigre; elles n'avaient qu'un seul évêque. Au temps de Sapor II, c'était saint Siméon. Séleucie et Ctésiphonte furent détruites par la guerre en 762 ; et Abdala-Almanzor, deuxième des califes abbassides, bâtit Bagdad sur la rive occidentale du Tigre, vers l'endroit où avait été Séleucie.

Donc, l'an 340 de Jésus-Christ, Sapor, toujours plus furieux contre les chrétiens, publia un édit qui défendait d'embrasser le christianisme sous peine d'esclavage, et qui écrasait les fidèles d'impôts. Saint Siméon écrivit à ce sujet une lettre remplie de la liberté la plus généreuse et tout à fait apostolique au roi, à qui il disait en réponse aux menaces de mort faites à lui et à son peuple : « Jésus-Christ s'étant offert volontairement à la mort pour le monde, et l'ayant racheté par l'effusion de tout son sang, pourrais-je craindre de donner ma vie pour un peuple au salut duquel je suis chargé de travailler; dès que je ne peux vivre sans crime, je ne veux pas voir prolonger mes jours. Dieu me défend d'acquérir le droit de rester parmi les hommes aux dépens des âmes pour lesquelles son Fils est mort. Je ne suis pas assez lâche pour craindre de marcher sur les traces de mon Sauveur; je me sens, avec sa grâce, la force de participer à la communion de son sacrifice. Quant à mon peuple, il saura mourir pour une religion qui lui procure le salut. »

La lecture de cette lettre fit entrer Sapor dans une colère épouvantable. Il ordonna sur-le-champ qu'on tuât tous les prêtres et les diacres qu'on pourrait saisir, qu'on démolît les églises, et qu'on convertît à des

usages profanes tout ce qui servait au culte des chrétiens. « Pour Siméon, ajouta-t-il, chef de cette race maudite qui méprise ma majesté royale, qui n'adore que le Dieu de César et qui se moque du mien, qu'on me l'amène, et j'en fais mon affaire. » Les Juifs, ennemis naturels des chrétiens, profitèrent de cette circonstance pour animer encore davantage le prince contre eux : « Grand roi, lui dirent-ils, rien n'est plus juste que votre colère. Si vous écrivez à César, il ne fera nul cas de vos lettres; mais que Siméon lui envoie quelques lignes, il se lèvera en les recevant, il les baisera respectueusement, et commandera que tout ce qu'elles contiennent soit exécuté. » Les mages (1) excitèrent également la colère du roi en lui disant que Siméon conspirait contre l'État, et que par conséquent il était digne de mort.

Siméon, par ordre de Sapor, fut arrêté avec les prêtres de son église. Parmi eux il y en avait un qui s'appelait Ananie.

Siméon comparut devant le roi, qui lui reprocha durement ses prétendus complots, d'après la dénonciation du chef des mages, qui était présent. A cette accusation, le saint évêque se tournant vers le mage avec fierté, lui dit : « Impies que vous êtes, n'est-ce pas assez pour vous d'avoir corrompu ce royaume? faut-il que vous tâchiez encore de nous rendre complices de votre crime? »

Le roi, prenant alors un visage moins sévère, lui dit : « Croyez-moi, Siméon, je vous veux du bien. Adorez le soleil; cet acte d'obéissance vous sera avantageux ainsi qu'à votre peuple. — *Siméon*. Comment adorerais-je le soleil, puisque je ne peux vous adorer, quoique vous soyez d'une nature plus excellente. Nous ne connaissons qu'un Seigneur, qu'un Maître, Jésus crucifié. — *Sapor*. Si vous adoriez un Dieu vivant, j'excuserais votre folie; mais non, vous adorez comme Dieu un homme mort sur un bois infâme. Devenez plus sage, et adorez le soleil, à la divinité duquel tout rend hommage. Si vous m'obéissez, je vous promets des honneurs, des richesses et les plus grandes dignités de mon royaume. — *Siméon*. Vous n'avez pas une juste idée de Jésus-Christ. Il est le Créateur des hommes et le Seigneur du soleil même, qui s'éclipsa à sa mort pour montrer son deuil. Il est d'ailleurs sorti glorieux du tom-

---

(1) Les mages étaient une espèce de philosophes, de prêtres du soleil et de magiciens, fort adonnés aux extravagances de la divination et de l'astrologie. Ils étaient en grand honneur et autorité sous la domination des Perses. Les mahométans s'étant rendus maîtres de l'Empire, abolirent leur secte.

Le mot *Mage* vient d'un verbe chaldaïque qui veut dire *méditer*, *s'occuper des choses cachées*.

beau, et est monté au ciel par sa propre vertu. Quant aux honneurs que vous me promettez, ils ne me tentent point. Mon Dieu m'en prépare que vous ne connaissez pas, et qui sont infiniment plus précieux que les vôtres. — *Sapor*. Épargnez votre vie et celle d'une multitude d'hommes qui périront avec vous si vous persistez dans votre opiniâtreté. — *Siméon*. Si vous commettez un tel crime, vous en sentirez toute l'énormité, et vous en subirez la punition dans ce jour terrible où le Souverain Juge vous demandera un compte rigoureux de toutes vos actions. Pour moi, je vous abandonne avec plaisir les restes d'une misérable vie. — *Sapor*. A la bonne heure que vous couriez à votre perte ; mais j'ai du moins pitié de vos sectateurs, et je tâcherai de les guérir de leur folie par la sévérité de votre châtiment. — *Siméon*. L'expérience vous apprendra que les chrétiens ne sacrifient point une vie éternelle pour une vie périssable, et qu'ils ne voudraient pas échanger contre votre diadème le nom immortel qu'ils ont reçu de Jésus-Christ. — *Sapor*. Si vous refusez de m'honorer en présence des grands de mon royaume, et de m'adorer avec le soleil, la divinité de tout l'Orient, je ferai déchirer de coups et ensanglanter ce beau visage et ce corps d'un aspect si vénérable. » L'auteur des Actes du saint martyr dit qu'il était un fort bel homme, et que les grâces majestueuses de son extérieur inspiraient des sentiments de vénération à ses ennemis mêmes.

Siméon répondit au roi : « Vous vous égalez au soleil, dont vous faites un dieu, et cependant vous êtes plus grand que lui. Si vous défigurez la beauté de mon corps, que je regarde présentement comme quelque chose de méprisable, celui de qui je la tiens saura me la rendre un jour avec usure. » Le roi, désespérant de vaincre le saint évêque, le fit reconduire en prison.

Il se rencontra à la porte du palais un vieil eunuque, nommé *Ustasane*. Il avait élevé Sapor, et jouissait à la cour de la plus haute considération. Il était le premier parmi les grands seigneurs de Perse, et occupait la place d'*arzabade*, nom qui signifie grand chambellan du roi. C'était un homme bon, compatissant, mais faible de caractère, qui aimait le monde et les honneurs, et qui redoutait les souffrances. Il avait professé la religion chrétienne, mais il l'avait quittée, et était retourné au culte du soleil par condescendance pour son maître. Voyant passer l'évêque qu'on menait en prison, il le salua profondément, et se mit à genoux pour recevoir sa bénédiction. Mais Siméon détourna les yeux, afin de lui faire sentir l'horreur de son apostasie. Ustasane, tourmenté par sa conscience et accablé par ce reproche public, quoique silencieux, rentra en lui-même et détesta son crime : « Malheureux que je suis

s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, si la conduite que Siméon vient de tenir à mon égard m'est si sensible, comment pourrai-je soutenir l'indignation du Dieu que j'ai lâchement renié? » Plein de cette pensée, il court à sa maison, quitte les habits précieux dont il était revêtu, en prend de couleur noire, que les Perses avaient coutume de porter dans les temps de deuil, et retourne à la porte du palais.

Le roi, informé de ce qui se passait, envoya demander à Ustasane le motif de sa conduite. Sa réponse ne lui ayant pas donné des lumières suffisantes, il voulut qu'on le lui amenât. « Il faut, lui dit-il en le voyant, qu'un esprit ennemi se soit emparé de vous. — Grand roi, lui répondit Ustasane, ce n'est rien de ce que vous pensez. Qui eut jamais plus lieu que moi de s'attrister? J'ai péché contre Dieu en adorant le soleil, et contre vous en trahissant ma conscience, qui désavouait l'acte extérieur d'idolâtrie que je faisais. — Quoi! reprit Sapor transporté de fureur, c'est là ce qui vous afflige? Eh bien, je saurai vous mettre à la raison, si vous ne quittez au plus tôt ces folles idées! — *Ustasane*. J'en prends à témoin le Dieu du ciel et de la terre que je ne vous obéirai plus en ce point, et que désormais je ne tomberai pas dans un crime dont je me repens avec toute l'amertume de mon cœur. Je suis chrétien, et je vous déclare que l'envie de plaire aux hommes ne me rendra point perfide envers mon Dieu. — *Sapor*. J'ai pitié de votre vieillesse, et je suis fâché que vous vouliez perdre le mérite de vos longs services. Je vous en conjure, n'adoptez pas les préjugés d'une troupe de méchants, ou vous me forcerez de vous envelopper dans leur perte. — *Ustasane*. Sachez que je n'abandonnerai point le vrai Dieu pour adorer de simples créatures. — *Sapor*. A vous entendre, j'adore donc des créatures? — *Ustasane*. Oui; et ce qu'il y a de plus déplorable, vous adorez des créatures inanimées et dépourvues de raison. » Le roi, outré de colère, ordonna de le conduire à la mort.

Lorsque les soldats le menaient au supplice, Ustasane envoya prier le roi de faire publier qu'on le mettait à mort non pour avoir commis quelque crime, mais pour n'avoir pas voulu abjurer la religion chrétienne, après y être rentré. Son but, en faisant cette prière, était de réparer le scandale qu'il avait causé par son apostasie. Le roi lui accorda ce qu'il demandait, pour un effet tout contraire. Il s'imaginait que la mort d'un fidèle sujet, exécuté pour cause de christianisme, détournerait les Perses d'embrasser une telle religion. S'il eût mieux connu les chrétiens, il aurait vu que le supplice de ce grand seigneur devait contribuer à les affermir dans la confession de leur foi. Le saint vieillard fut décapité le jeudi saint de l'année 341.

Siméon ayant appris cette nouvelle dans sa prison, en fut comblé de joie ; il en rendit grâces à Dieu, et se sentit plus que jamais embrâsé du désir de donner sa vie pour sa foi. « O l'heureux jour, s'écria-t-il, que celui où je mourrai pour Jésus-Christ ! Il me délivrera des dangers et des misères de cette vie, et me mettra en possession de la couronne après laquelle je soupire depuis si longtemps. Alors finiront mes peines ; alors seront essuyées pour toujours les larmes que je ne cesse de répandre. » Le saint, en parlant ainsi, avait les mains levées au ciel. Les prêtres emprisonnés avec lui regardaient, pleins d'admiration, son visage où l'ardeur de l'amour divin répandait une grâce toute céleste. Siméon passa en prières la nuit du jeudi saint. « O Jésus-Christ ! disait-il, exaucez-moi ; tout indigne que je suis de vos miséricordes, faites que je boive ce calice au jour et à l'heure même de votre Passion. Qu'on sache que Siméon a obéi à son Seigneur jusqu'à lui sacrifier sa vie ! »

Le saint évêque ayant été conduit le lendemain devant le roi, et ayant refusé de l'adorer, comme auparavant, le prince lui dit : « Quel est le résultat des réflexions que vous avez faites cette nuit ? Profitez-vous de mes bontés, ou persistez-vous dans votre opiniâtreté et dans cet esprit de fureur qui vous faisait choisir la mort ? Adorez le soleil seulement une fois, et je vous laisserai libre pour la suite. Vous aurez la liberté à cette condition, et je m'engage même à me déclarer votre protecteur contre vos ennemis. — *Siméon*. A Dieu ne plaise que je me rende coupable d'un tel crime et d'un tel scandale. — *Sapor*. Le souvenir de notre ancienne amitié m'avait porté à faire usage des voies de douceur ; mais puisqu'elles sont inutiles, vous devez imputer votre malheur à vous-même. — *Siméon*. Cessez de vouloir me séduire par vos caresses. Pourquoi différez-vous de m'immoler ? La table est déjà préparée, et je n'attends plus que l'heureux moment de participer au banquet sacré où le Seigneur m'invite. — *Sapor*, s'adressant aux officiers de sa cour : Vous voyez la folie de cet homme qui consent à mourir plutôt que de renoncer à ses idées particulières. » Et Siméon fut mené au supplice et décapité.

On tira de la prison cent autres chrétiens pour les conduire à la mort en même temps. Cinq étaient évêques, et quelques-uns prêtres et diacres ; les autres servaient dans l'Église en qualité de ministres inférieurs. Le principal juge leur dit qu'ils pouvaient sauver leur vie en adorant le soleil. Mais ils répondirent d'une voix unanime qu'ils souffriraient toutes sortes de tourments plutôt que d'outrager le vrai Dieu par une lâche apostasie. Les bourreaux se mirent donc en devoir de les exécuter. Siméon, qu'on rendit témoin de leur supplice dans l'espérance qu'il se laisserait peut-être ébranler, les exhortait à persévérer dans la confession

de leur foi, et les consolait par l'espérance de la résurrection. Lorsque les cent chrétiens eurent été décapités, Siméon reçut la couronne du martyre avec ses prêtres.

Tandis qu'*Ananie* ôtait ses habits, il fut tout à coup saisi d'un tremblement involontaire. *Pusicès*, intendant des travaux de la maison du roi, s'en aperçut; il courut à lui dans sa ferveur, et lui dit : « Rassurez-vous, Ananie, fermez les yeux, et dans un moment vous verrez la divine lumière de Jésus-Christ. » Pusicès est conduit tout aussitôt devant le roi pour y rendre compte de ce qu'il venait de faire. Le prince lui reprocha la prétendue ingratitude dont il payait ses bienfaits. Mais Pusicès lui répondit : « Je voudrais pouvoir échanger ma vie contre la mort de ces généreux chrétiens. Je renonce donc à vos honneurs, remplis de troubles et d'inquiétudes. La grâce que je vous demande, c'est de m'associer avec ceux dont je viens de voir le supplice. Rien ne peut être plus heureux que leur mort. — *Sapor*. Quoi ! vous préférez la mort à votre dignité ? il faut que vous soyez bien extravagant. — *Pusicès*. Je n'extravague pas, mais je suis chrétien; et voilà pourquoi la mort, jointe à une ferme espérance en Dieu, me paraît préférable à toutes vos faveurs. » Le roi furieux ordonna qu'on lui fît souffrir un genre de mort extraordinaire. Les bourreaux lui percèrent le cou, et lui arrachèrent la langue par cette ouverture. Il expira dans cette horrible torture.

D'après la lecture de cette attachante histoire, évidemment la palme e la grandeur et du courage appartient au grand évêque Siméon, et sa gloire éclate de beaucoup au-dessus de celle d'Ustasane, qu'on voit tomber, puis se relever, tandis que l'évêque de Ctésiphonte marche d'un pas triomphant sans se démentir jamais. Toutefois Ustasane, précisément par son caractère indécis et faible, présente plus de variété pour la composition et plus d'instruction pour le lecteur; c'est pourquoi on préfère établir Ustasane comme le héros de la pièce.

La chute d'Ustasane donne un avertissement formidable et essentiel sur le péril de demeurer au milieu des richesses et des cours; sur la nécessité de la grâce, de la prière et de la crainte de Dieu, aussi bien que sur la puissance des larmes et de la prière, en union surtout avec celles des saints et des amis de Dieu, pour le retour des tombés; retour qui, en rendant Ustasane à la foi, le conduit au martyre, et comble de joie toute l'Église.

Le travail sur Ustasane se développe d'après cette vue générale. Il renferme plusieurs hymnes et cantiques, selon la belle méthode des anciens, chez qui les chœurs tenaient une si vaste place. Cette méthode a plusieurs avantages : 1° Elle rompt la monotonie de l'*alexandrin*, qui,

tout noble qu'il est, à la longue fatigue et quelquefois endort par l'égalité permanente de sa mesure, qui se relève et qui tombe, pour se relever et tomber encore, comme le galop régulier du cheval qui passe sur la route, et qu'on entend dans le lointain. Encore qu'on varie le vers dans sa marche par la variété des repos, toujours l'alexandrin se présente avec ses six pieds et la rime. Les chœurs et les cantiques viennent à merveille rompre cette uniformité par le changement et la variété de la mesure.

De plus, les hymnes ouvrent un champ plus vaste et plus libre aux figures et aux élans. La noble conversation de la tragédie ne permet que fort peu les comparaisons et les images pompeuses. Dans les chœurs, c'est l'ode avec toutes ses richesses et toute sa fougue, si le poëte en a. De plus encore, les chœurs, en reprenant les idées des divers personnages, les développent, au besoin les modifient, et toujours les poétisent. C'est donc une bien bonne chose que les chœurs dans les tragédies; et l'incomparable Racine n'a jamais eu de pensée plus heureuse que d'avoir introduit des chœurs, et quels chœurs ! dans son *Athalie* et son *Esther*.

Je ne disconviens pas que quelques-uns de mes chœurs sont parfois bien longs; mais je n'écris pas pour la scène ni pour l'amusement des gens oisifs qui ne veulent qu'être divertis. Mes chœurs, comme tout le reste, dans Ustasane et dans tout mon livre, sont une œuvre sérieuse ; ce sont des récits et des chants offerts au chrétien qui veut devenir ou se maintenir digne de ses pères, en s'appliquant à être, dans la tranquillité de la paix, fidèle à la loi de Dieu, comme eux au milieu des supplices ont été fidèles à la foi.

Voici les divers sujets des chœurs :

1° Hymne au soleil ;
2° Cantique sur les tourments et la gloire des martyrs ;
3° Élégie sur la chute d'Ustasane ;
4° Éloge de Sapor ;
5° Cantique sur la crainte de Dieu et le jugement dernier ;
6° Cantique sur la grâce, le repentir et la prière ;
7° Cantique sur le dévouement des chrétiens les uns pour les autres ;
8° Cantique sur le retour et le triomphe d'Ustasane.

Cette pièce réunit, soit du côté des martyrs, soit du côté des persécuteurs, à peu près tout ce que présente de grand, de fort, d'émouvant et d'instructif l'histoire des premiers siècles chrétiens, et offre ainsi, dans un cadre de médiocre étendue, ce qui peut exciter le cœur chrétien à une vie sainte et généreuse dans le Seigneur.

PERSONNAGES :

USTASANE, précepteur et favori du roi.
SAPOR II, roi de Perse.
SIMÉON, évêque de Ctésiphonte.
DATYS, chrétien de la maison du roi.
L'Ange de l'Église des Perses.
Le Chef des Mages.
ANANIAS, prêtre de Ctésiphonte.
PUSICÈS, chrétien de la maison du roi.
La troupe des Martyrs.
Gardes.
Chœur des Perses.
Chœur des Chrétiens.

La scène a lieu dans le palais du roi.

USTASANE

OU

LES MARTYRS DE PERSF.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

USTASANE, DATYS, CHOEUR DES PERSES.

USTASANE.

Que faites-vous ici ? du temple du soleil
Le roi franchit le seuil en pompeux appareil,
Pour présenter l'encens par les mains du grand-prêtre.
Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de votre maître

DATYS.

Pour la même raison sans doute qui vous tient
Vous-même loin, seigneur, de votre souverain.
Vous craignez, comme moi, qu'une tache ne souille
Votre âme devant Dieu, s'il voit qu'on s'agenouille,
Quoiqu'en les méprisant, devant des dieux menteurs,
Parce que seulement vous et moi serviteurs
Du superbe Sapor il faut de notre maître
Accompagner les pas, à ses côtés paraître,
Et parfois soutenir sa fière majesté
D'un bras respectueux, et d'un genou courbé.

USTASANE.

C'est vrai, Datys, c'est vrai; le faux culte des Perses,
Leurs temples, leurs autels, leurs offrandes diverses,
Tout m'est insupportable, et je sais qu'un chrétien
Toujours avec horreur et dégoût s'en abstient.
C'est Satan qui préside à ces cérémonies;
A lui sont consacrés ces chants, ces harmonies.
A jamais je tiendrai mon oreille, et mes yeux,
Et mon cœur éloignés de ces rits odieux.

DATYS.

Ainsi parle la foi; c'est Dieu qui vous inspire,
Seigneur, un tel discours; sans doute qu'à l'écrire
De votre propre sang vous êtes disposé,
Fallût-il voir le sol de ses flots arrosé.
Seigneur, vaincre ou mourir! mais non, ce qu'il faut dire,
C'est : mourir! et par là s'élancer à l'empire!
Mourir et triompher! c'est ma devise à moi,
A nous soldats du Christ, notre Dieu, notre roi!
Si l'enfer nous attaque, et si Sapor menace,
Affrontons les tourments, pleins d'une sainte audace.

USTASANE.

Je me sens animé par votre ardente voix.
Oui, je saurai périr pour le Christ et ses lois;
Surtout si, pour lutter, nous nous trouvons ensemble.
On ne peut vaincre ceux que l'amitié rassemble;
L'union fait la force. O Datys, avec vous,
Tout me sera léger; mourir me sera doux.

DATYS.

Eh bien, comptez sur moi!

USTASANE.

Grand Dieu! quelles tempêtes
Vont, je le crains beaucoup, s'abattre sur nos têtes!
Faites que je me trompe, ô cieux, et dispersez
Les feux dont je crois voir les chrétiens menacés,

Ce n'est plus sourdement, ce n'est plus en cachette
Qu'à les persécuter à la cour on s'apprête.
Le roi veut en finir, d'un seul coup, au grand jour,
Et nous exterminer, sans merci, sans retour.
Vous aurait-on conté par quelle oblique route
Il prétend arriver aux maux que je redoute,
Pour moi, pour vous, Datys, et pour tous les chrétiens?
Augmenter de beaucoup les impôts anciens,
Pourtant déjà si lourds; mettre sur chaque tête
Un énorme tribut, qui comble et qui complète
Le désastre total d'un peuple au désespoir,
Et par là nous pousser à haïr son pouvoir,
A lever l'étendard contre sa tyrannie,
Pour se donner le droit de sonner l'agonie
D'un peuple tout entier, dont la rébellion
Serait l'œuvre pourtant de ce cruel lion.
C'est trop peu de notre or; il lui faut de nos veines
Épuiser tout le sang, pour engraisser ses plaines.
Et ce n'est pas assez; il veut de notre cœur
Arracher notre Dieu; c'est là que sa fureur
Espère d'arriver à force de carnage.
Nuit et jour contre nous il écume de rage;
Et son esprit s'exerce à chercher des tourments,
Inconnus autrefois aux plus cruels tyrans.
Deux tigres déchaînés stimulent sa furie
A faire de nous tous comme une boucherie.
L'un, c'est un Juif, et l'autre un mage insidieux :
Par un affreux serment ils ont juré tous deux
D'exciter sans repos sa haine sanguinaire,
Jusqu'à ce qu'il nous ait effacés de la terre.
On pique un fier lion, prêt à prendre l'essor;
Tel ces deux scélérats aiguillonnent Sapor.
Que le ciel rende vains ces sinistres présages!
Demandons-le, Datys. Du sein de ces orages
Puissions-nous échapper! puissions-nous vivre encor!

DATYS.

C'est mourir, qu'il faut dire! en de tels jours, la mort

Pour nous autres, chrétiens, c'est la gloire et la vie.
Ecoutez!.. Je ne sais quelle vague harmonie
S'approche en grandissant; j'entends des voix, des airs
Se mêler, se former en de vastes concerts.

USTASANE.

C'est le roi qui revient d'offrir le sacrifice
Afin que le soleil aux Perses soit propice.
Éloignons-nous d'ici; nos yeux seraient blessés
De l'aspect seulement de tous ces insensés.

CHOEUR DES PERSES.

HYMNE AU SOLEIL.

I

Le soleil en géant parcourt toute la terre,
Rien ne peut se cacher au feu de sa lumière,
Son regard pénétrant a tout vu, tout scruté ;
Il n'a pu voir encor, dans ses courses diverses,
A l'empire des Perses
D'empire comparable en force, en majesté.

II

Oui, quelque beaux que soient au loin les sanctuaires,
Où cent peuples fameux vont offrir leurs prières
Et leurs vœux à leurs dieux en superbe appareil,
Il leur faut nous céder; aucun d'entre eux n'égale
La pompe triomphale
Des fêtes, des autels, du temple du soleil.

III

Daigne, daigne, ô soleil, écouter l'harmonie
Des harpes et des voix que la foule ravie
Fait en cet heureux jour retentir jusqu'aux cieux.
Accepte ces doux chants, comme le plus pur gage
Du plus touchant hommage
Que les Perses pieux rendent au Dieu des dieux.

(Le maître du chœur se tourne vers un groupe de jeunes enfants, et les invite à chanter ce refrain) :

Chantons tous avec allégresse
Comme l'oiseau dès son réveil,
Et pleins d'une céleste ivresse,
Chantons en chœur l'hymne au soleil.

IV

Célébrons du soleil la gloire étincelante.
C'est lui, c'est son regard, c'est sa vie incessante
Qui fait vivre et conduit l'univers tous les jours.
Il tient tout en état par des lois générales ;
En douze parts égales
Il divise l'année et marque aux mois leur cours.

V

Les saisons quatre fois, sous son œil qui les guide,
Tous les ans observant leur consigne rigide,
Arrivent et s'en vont, nous laissant leurs bienfaits.
O soleil, ta chaleur dans elles vivifie
Ces doux sucs de la vie
Qui donnent la vigueur à nos membres refaits.

VI

Il est dans le zéphyr l'haleine pure et douce
Qui sur la terre étend ces grands tapis de mousse,
Rehaussés par l'éclat des plus brillantes fleurs.
Oui, c'est lui seul qui donne aux bois leur chevelure,
Aux vallons leur verdure,
Au *printemps* ses parfums et ses vives couleurs.

VII

Il fait s'orner d'épis les plaines jaunissantes

Et crier les essieux sous les gerbes puissantes,
Sitôt qu'il apparaît sur le char de l'*été;*
Et l'on entend partout des voix reconnaissantes,
En paroles touchantes,
Redire ses bienfaits et leur félicité.

VIII

Des chevaux du soleil les courses embrasantes
Commencent à fraîchir; raisins, grappes pendantes,
C'est l'*automne,* tombez, égayez nos festins.
Il détache pour nous, de sa main parfumée,
Sa couronne embaumée;
Mais non, tout vient de toi, soleil, dieu des humains.

IX

S'il fuit devant l'*hiver,* c'est bonté, c'est sagesse;
C'est afin que le soc facilement dépèce
Le dos du sol trempé par la force de l'eau.
Puis la terre en repos pour quelque temps laissée
Semble dormir baissée
Sous la neige sur elle étendue en manteau.

X

Telle on voit la brebis à nourrir fatiguée,
Pour refaire sa vie aux agneaux prodiguée,
En retrouver la fleur dans un repos constant;
Près de sa crèche libre, elle s'étend, se penche,
Et sous sa toison blanche
Sommeille sans soucis, et dort paisiblement.

XI

Soleil, géant des cieux, tu pars avec l'aurore,
Et chacun de tes pas blanchit, échauffe et dore
La cime des forêts et la tête des monts.

Tu poursuis ta carriere, et sous ton doux sourire
Le brin d'herbe respire,
Il tressaille et grandit dans le fond des vallons.

XII

O soleil! c'est de toi que se coule en chaque être
Le feu générateur, ce feu qui le fait naître,
L'anime, le soutient, et qui le reproduit.
Sans lui tout périrait; par lui tout persévere;
Jusqu'au fond de la terre
Tout se meut, tout travaille, et le jour et la nuit.

XIII

Lorsque sur nous s'abat la triste maladie
Et que nous n'avons plus qu'une mourante vie,
Ton regard, ô soleil, nous ramène l'espoir;
Et ta douce chaleur renouvelle en nos veines,
Par ses chaudes haleines,
La force et la santé; tant est grand ton pouvoir!

XIV

Et puis quand a sonné l'heure du jour suprême
Et qu'au fond du tombeau, de notre ami lui-même
Nous éprouvons bientôt le plus fatal oubli;
Toi, soleil, tous les jours tu visites la tombe
Du mortel qui succombe,
Et tu semes des fleurs sur son paisible lit.

XV

Oui, nous te devons tout; l'homme te doit son âme,
Le corps qui la contient, et l'esprit qui l'enflamme;
Adorable soleil, ô père universel,
L'ardent coursier te doit ses ailes, sa criniere;
Et l'aigle, dans son aire,
Te bénit pour son vol, par un cri solennel.

XVI

Tu visites pour nous la terre et ses entrailles,
Et toi-même avec elle, ô soleil, tu travailles
Pour donner aux humains le fer, l'or et l'argent;
Et jusqu'au sein des mers où des masses vivantes
S'agitent écumantes,
Tu portes le bonheur avec le mouvement.

XVII

Le caillou vagabond voit jaillir l'étincelle
Que dans son sein glacé sommeillante il recèle,
Si le cheval l'éveille avec son pied d'airain.
Soleil, c'est de tes yeux qu'elle tombe en la pierre :
Tu l'y tiens prisonnière,
Et vivante toujours sous le froid qui l'étreint.

XVIII

Limpide azur des cieux, des bois douce verdure,
Or et pourpre des rois, et toi, blanche parure
Des vierges de l'autel, salut belles couleurs!
Mais non, vous n'êtes rien; le soleil seul mérite
Que mon cantique invite
Le monde à l'admirer, caché sous vos splendeurs.

XIX

Oui, c'est lui, c'est lui seul et ses clartés changeantes
Qui savent nuancer de cent teintes mouvantes,
La colombe et son cou brillant d'or et d'azur.
Les plus belles couleurs, s'il ferme sa paupière
Sur la nature entière,
Dorment un sommeil noir dans un cachot obscur.

XX

Lorsque la nuit descend en longs et sombres voiles,

Brillamment parsemés d'innombrables étoiles,
La lune au front d'argent domine au haut des cieux;
Mais c'est de toi que vient, ô soleil, dieu suprême,
Son brillant diadème;
Et ta sœur n'a d'éclat qu'autant que tu le veux.

XXI

Salut, ô dieu des dieux! j'ai célébré ta gloire;
Salut! donne toujours aux Perses la victoire;
Mets sous les pieds du roi les sombres factions.
Sur ce peuple pieux qui s'incline et t'adore,
Fais couler dès l'aurore
Chaque jour jusqu'au soir les flots de tous tes dons.

Chantons tous avec allégresse
Comme l'oiseau dès son réveil,
Et pleins d'une céleste ivresse,
Chantons en chœur l'hymne au soleil.

SCÈNE II.

SAPOR, LE CHEF DES MAGES.

SAPOR.

L'encens et le char d'or, et le sang des victimes
Au soleil ont rendu nos devoirs légitimes;
Des présages heureux, qui ne trompent jamais,
Se sont manifestés; tu l'as vu, tu le sais.

LE CHEF DES MAGES.

Oui, prince tout-puissant, le ciel vous est propice;
Il se plaît à bénir le roi pour sa justice,
Pour ses soins paternels, et pour sa fermeté,
D'où naît et grandit l'ordre et la prospérité;
Pour son zèle à veiller au salut de l'Empire,
Et pour sa piété, si fidèle à prescrire

Aussi bien qu'à garder tous les rites sacrés.
Mais quelle horrible audace à de vils conjurés,
A des gens de néant, de déclarer la guerre
Au ciel, en renversant tous les dieux de la terre!
Et dans leur fanatisme ils ne renoncent pas
A l'espoir de détruire, à force d'attentats,
Le culte et les autels du dieu brillant des Perses.

SAPOR.

Que dis-tu? quels démons, quelles races perverses
Pourraient tenter ce coup? seraient-ce ces chrétiens
Que l'univers entier traite du nom de chiens?
Ils me sont odieux.

LE CHEF DES MAGES.

Et pas assez encore,
Seigneur, sachez-le bien. Votre grandeur ignore
A quel point ces furieux méritent qu'à tout prix
Soudain vous les fassiez tomber anéantis
Sous l'effort de vos coups jusqu'au bout de l'empire;
Autrement leurs discours et le venin qu'inspire
Dans tous les cœurs trompés leur menteuse vertu
Appelleront sur nous, sur le trône abattu,
Tout le courroux du Ciel avec tous ses tonnerres.
De plus, vous connaissez cette loi de nos pères
Qui nous prescrit à tous, soumis au même roi,
D'avoir le même autel, et son culte et sa foi.
D'ailleurs, c'est le moyen que la sagesse indique
A l'État pour sa force, et pour la paix publique.

SAPOR

Assez, pontife, assez; contre ces scélérats
Mon zèle se prépare à déployer son bras.
Depuis longtemps je pense à cette énorme affaire.
L'arrêt en est porté; et bientôt je vais faire,
Dans les flots de leur sang, périr tous ces chrétiens.
Je le jure!... et je veux qu'en place d'entretiens,
Dont je n'ai nul besoin, toi, pontife, et les tiens,

Pour servir mes desseins, marchant comme un seul homme,
Tous vous exécutiez, pour purger mon royaume
De ces chiens exécrés, tous mes commandements
Quels qu'ils soient.

LE CHEF DES MAGES.

Roi des rois, tous nos empressements,
Notre amour, nos trésors, nos bras sont à vos ordres,
Pour briser ces semeurs de haine et de désordres.

SAPOR.

Eh bien ! partez, courez, et saisissez partout
Ces êtres odieux ; scrutez et fouillez tout,
Les palais, les maisons et les lieux les plus sombres.
Abattez, renversez ; jusque dans les décombres
Cherchez, prenez, liez les chrétiens en faisceaux ;
Puis amenez-les moi. Des supplices nouveaux
Leur feront acquitter les innombrables dettes
Qu'entasse leur orgueil sur leurs coupables têtes.
Quoi ! ces rebuts du monde, et ces gens sans aveu
Auraient osé vouloir s'en prendre à notre dieu,
Et faire du soleil cesser les sacrifices !
Et je n'en aurais pas raison par leurs supplices !
Oui, Sapor l'a juré, qu'ils tremblent ! (aux mages) Vous, partez.

LE CHEF DES MAGES.

Vos ordres, ô grand roi, vont être exécutés.
Hésiter un moment, ce serait un outrage
Envers vous et les dieux ; et nuit et jour le mage
Ne sait, ne veut servir que le Ciel et son roi.
Toutefois en partant, ô prince, laissez-moi
Vous demander, que sert de mettre sous la chaîne
Au loin d'affreux brigands, vils objets de la haine
De l'univers entier, si jusqu'en vos palais
Vit un de ces serpents ; et si l'honneur, la paix
Et tous les biens sur lui découlent de vous-même ?

SAPOR.

Qui donc?

LE CHEF DES MAGES.

Chaque chrétien et le respecte et l'aime
Comme un père, un soutien, comme son étendard.

SAPÔR.

Qui donc? tu veux parler, je crois, de ce vieillard
Que l'on dit leur pontife, et que, chargé de chaînes,
Je fais garder ici pour les fêtes prochaines,
Afin que son orgueil, ses combats, ses tourments,
Au peuple soient donnés en divertissements.
Mais, où sont mes bienfaits sur ce vieux fanatique?
Ce qu'il aura de moi, c'est une fin tragique;
Voilà tout... Parle clair; nomme-le donc.

LE MAGE.

Eh bien!
Ce prudent, ce caché, ce vil Galiléen
Qui sait au plus haut rang se maintenir, cet homme
Que le roi connaît bien, qu'il veut que je lui nomme,
Est cent fois plus à craindre et cent fois plus puissant
Que le vieil insensé dont, dans trois jours, le sang
Justement condamné coulera dans l'arène.
Il est, Seigneur, il est puissance souveraine
Par son rang, par ses biens, ses clients, ses amis.
Il n'aurait qu'à parler, et les chrétiens soumis
Renverseraient l'empire.

SAPOR.

Encore un coup cet homme,
Quel est-il donc? Dis, parle, en quel lieu du royaume
Est-il? ce fier rival serait-il sous ma main?

LE MAGE.

Oui, Seigneur, oui.

SAPOR.

Son nom, dis son nom à la fin!

LE MAGE.

C'est celui qui se plaît à vous traiter d'élève.

SAPOR.

Ustasane! Ustasane! est-ce qu'il se soulève?
Lui! lui! qu'en fils soumis, en roi reconnaissant
Je traite tous les jours si magnifiquement;
Ustasane serait, sur la liste maudite
Des ignobles chrétiens!... A le croire j'hésite.

LE MAGE.

N'hésitez pas, Seigneur; ce rusé, ce renard
Près de vous s'est conduit toujours avec tant d'art
Qu'il a su vous cacher dans quelle secte impie
Il vivait engagé, malgré son infamie.
Tout chez nous, notre dieu, son culte, son autel,
Ses prêtres, sont l'objet de son dédain mortel.
Le seul dieu qu'il adore, et que son cœur révère,
C'est le crucifié sur le bois du Calvaire,
Dieu digne assurément de ses adorateurs,
Vil et fougueux ramas d'insignes malfaiteurs.

SAPOR.

Qu'on le cherche : était-il dans les rangs du cortége?

LE MAGE.

Il eut cru se souiller et faire un sacrilége,
Que de suivre son maître au temple du soleil;
Et loin d'être avec nous, à l'écart, et pareil
A ces oiseaux de nuit que le jour importune,
Il se tenait ici, nourrissant sa rancune
D'amertume, de fiel, et de projets affreux.
Vous rentrez... il se hâte, et s'enfuit de ces lieux.

SAPOR.

Qu'on l'amène enchaîné, qu'il change ou qu'il périsse.

J'en atteste les dieux ! aujourd'hui son supplice
Vengera le soleil et son culte insulté,
Si ce Galiléen à mes genoux tombé
Refuse son retour à la foi de ses pères,
Et s'il n'embrasse pas nos autels tutélaires.
Qu'il foule sous ses pieds et son Christ et sa croix,
Ou bien la pesanteur du bras du roi des rois
Sur sa tête brisée écrira l'agonie,
La ruine et la mort de cette race impie.
Devrais-je pardonner si l'on voulait ravir
Mon sceptre et ma couronne ?... Et je pourrais souffrir
Qu'on osât essayer de détruire nos prêtres,
Nos autels, et le culte aimé de nos ancêtres !
Non, je ne le veux pas. Qui méprise les dieux
Et les lois des anciens, est plus digne à mes yeux
De marcher à la mort, que ceux dont les épées
Chercheraient à frapper des têtes couronnées.
Aussi, rien ne saurait arrêter mon courroux,
Et quand même il faudrait, bien que père et qu'époux,
Frapper mon propre sang, des parents, une mère,
Des frères et des sœurs, des enfants et mon père,
Je le ferais toujours ; car, les dieux avant tout !

LE MAGE.

Oh ! puisse un tel discours être gravé partout
Dans les palais des rois en traits ineffaçables !
Ne se laisser jamais, par les voix méprisables
Des flatteurs, emporter à ne penser qu'à soi,
Mais faire du devoir sa seule et ferme loi,
S'occuper nuit et jour du salut de l'empire,
Par-dessus tout des dieux, et sans pitié proscrire
Quiconque ose outrager leur gloire et leurs autels :
Voilà ce qui seul rend les princes immortels,
Et dignes des faveurs que, de leurs mains propices,
Les dieux intéressés à payer leurs services
Versent toujours à flots sur leur règne pieux.
Roi des rois, ô Sapor ! heureux, trois fois heureux,

Les sujets d'un tel roi, dans la paix, dans la guerre!
Pour eux, repos, trésors, et gloire militaire,
Voilà leur part toujours! Qui ne serait jaloux
De ce fortuné peuple? et ce peuple c'est nous!

SCÈNE III.

SAPOR, USTASANE.

SAPOR.

Vieillard noble et chéri, serait-il véritable
Que vous auriez quitté le culte inviolable
Du soleil et du feu, de nos pères reçu,
Et par leurs descendants ardemment retenu?
Que vous l'auriez laissé, ce culte pur et noble,
Pour la religion de cette secte ignoble,
Dont on dit que le dieu n'est qu'un supplicié;
Et que vous vous étiez ici réfugié,
Tandis que nous, aux pieds du dieu de la lumière,
Nous offrions le char, l'encens et la prière?
Parlez, répondez-moi, qu'est-il de tout cela?

USTASANE.

Seigneur, en un chemin terrible et délicat·
Je me vois engagé; souffrez que mon cœur s'ouvre
Devant vous, rejetant le manteau qui le couvre.

SAPOR.

Oui, parlez, dites tout.

USTASANE.

On m'accuse d'avoir,
Poussé par la fureur d'un cœur ingrat et noir,
Déserté du soleil les brillants sacrifices,
Et d'avoir préféré d'ignobles exercices
Au culte éblouissant des Perses mes aïeux.
O Seigneur, est-ce là tout mon crime à vos yeux?

SAPOR.

Oui ; s'il en est ainsi, si vous êtes coupable ;
Si vous avez commis ce crime inexcusable,
Vieillard, sachez-le bien, il vous faudra changer.

USTASANE.

Je demande d'abord, prince, pourquoi plonger
Un œil inquisiteur au fond des consciences,
Afin de tourmenter un peuple en ses croyances.
Est-il de la raison de tourner en délit
Ce qui repose au fond du cœur enseveli,
Et dont le Dieu du Ciel a droit seul d'être juge?
Où donc ma liberté pourra trouver refuge,
Si même dans mon cœur ne pouvant s'abriter,
Pour croire, ou ne pas croire, il me faut m'inquiéter
Des dieux, du culte en vogue au pays que j'habite?
Et qu'importe à l'État quels autels je visite,
Si je suis citoyen utile, obéissant,
Payant bien les impôts, même celui du sang,
Si j'entends retentir le clairon de la guerre ?
Qu'importe donc le Dieu qui reçoit ma prière,
Seigneur, si jusqu'ici votre œil auprès du roi
N'a vu de serviteur plus dévoué que moi.

SAPOR.

Laissez tous ces discours, laissez ces controverses ;
Parlez clair ; avez-vous la croyance des Perses,
Ou bien l'autre? c'est tout ce que je veux savoir.

USTASANE.

Au Christ, oui, j'ai donné mon nom et mon espoir.
Je ne m'en repens pas ; c'est le Dieu que j'adore.

SAPOR.

Ce splendide soleil qui crée et fait éclore
Tout dans cet univers, et qui par ses rayons
Guide, éclaire nos pas, et mûrit nos moissons,
N'est-il pas Dieu? Le feu, cette âme universelle

De tout, au sein des airs, sur la terre et sous elle,
Le reconnaissez-vous digne d'être adoré ?

USTASANE.

Du soleil et du feu j'ai toujours admiré,
Pour nous et nos besoins, les nombreux avantages :
Mais, Seigneur, ils ne sont tous deux que les ouvrages
Du Dieu qu'on ne voit pas; ils ne sont pas des dieux.
Oui, c'est la vieille erreur des Perses nos aïeux ;
Et quiconque en tremblant devant eux s'agenouille
Est superstitieux ; il se trompe et se souille.
Quoi! pour Dieu vous tenez un être moins que nous,
Puisqu'il n'a pas la vie, et que nous l'avons tous.
Sans savoir ce qu'il fait, comme une chaude masse,
En roulant il parcourt le cercle de l'espace.
Tel un globe doré poussé par le joueur
Va, vient, monte et descend, autant que la vigueur
Du bras qui l'a lancé le dirige en sa route.
C'est lui qui chaque jour fait tomber goutte à goutte
Les heures en rosée éclatante de feu.
Elles règlent nos jours et les moments qu'à Dieu
Nous devons consacrer par de saintes prières.
Mais le soleil, qui fait ces courses régulières,
Ne les comprend pas plus que l'ombre qui parcourt
Le cadran pour marquer les heures chaque jour.
Le Dieu des chrétiens seul de ses mains souveraines
A tout fait, le soleil, et les cieux, et les plaines.
Il a mis en nous seuls cet immortel flambeau,
L'esprit, pour nous guider de l'enfance au tombeau.
Seul, le Dieu des chrétiens est le Dieu légitime;
L'ignorer, c'est malheur; le repousser, c'est crime.

SAPOR.

Il vous faut revenir au culte des aïeux,
Ustasane; et cessez d'insulter à nos dieux.
De vous autres vieillards c'est toujours la manie
De blâmer hautement ce qui vous contrarie,
Et de ne trouver bon que celui seul qui sait

Se soumettre en enfant à tout ce qui vous plaît
Mais veuillez bien peser la chose plus sérieuse
Que voici : fasciné par la secte astucieuse,
Nombreuse, envahissante et vile des chrétiens,
Vous êtes cause, vous, plus qu'aucun de ces chiens,
De leurs progrès dans tout le royaume des Perses.
Ils sèment en tous lieux leurs doctrines perverses;
Ils en ont infecté jusques à mon palais,
Disant avec orgueil : « Enfin, et pour jamais
Les dieux des nations ont achevé leur règne!
Et leur pouvoir brisé que l'univers dédaigne
Fait place à notre Dieu. Les petits et les grands
Courent porter en foule à lui seul leur encens.
Ustasane lui-même à nos autels s'incline,
Il est l'enfant soumis de notre foi divine. »
Comprenez à présent, ô vieillard vénéré,
Quel mal vous avez fait; vous avez abjuré
Le culte du pays de vos nobles ancêtres;
Et voilà que partout les parjures, les traîtres
Se sont levés en masse, en se moquant des dieux.
Qu'un exemple opposé change ces furieux,
En revenant à nous, à ce culte si noble;
Ils vous suivront, laissant du Christ la croix ignoble.
Hâtez-vous, et sortez, sortez de votre erreur,
O vous longtemps si sage et si cher à mon cœur!
Il en est temps encore; autrement ma colère
Tombera sur celui que j'appelais mon père.

USTASANE.

Pour quel crime, Seigneur?

SAPOR.

Pour l'abandon des dieux.

USTASANE.

Ou plutôt des démons, à qui ces noms pompeux
Sont prodigués.

SAPOR.

A ceux qu'un culte séculaire
Nous donne comme tels.

USTASANE.

Oui, mais toute la terre
A présent les honnit.

SAPOR.

Les dieux de son pays
Doivent être toujours par chaque homme servis.
C'est un devoir sacré; celui qui le méprise
Doit périr en paiement de sa folle entreprise.
Gloire aux dieux du pays!

USTASANE.

Si ces dieux sont des dieux.

SAPOR.

Qu'on commence toujours par fléchir devant eux,
Par observer les lois, vieillard, par se soumettre.

USTASANE.

Oui, mais pourvu, Seigneur, qu'on ne puisse connaître
Rien de mieux.

SAPOR.

Quoi trouver de meilleur que les lois,
Et de leur obéir?

USTASANE.

Tous ces décrets de rois,
Et de siècles anciens, et de la terre entière,
Ne sont pas à mes yeux le dépôt nécessaire,
Ni l'organe certain de toute vérité.

SAPOR.

Quel délire d'orgueil! quelle fatuité!
Quoi! vous et vos chrétiens, vous ne faites que naître,
Néants d'un jour! Et puis vous osez vous permettre

D'estimer moins que rien les usages, les lois
Des peuples et des temps; tous les dieux à la fois!

USTASANE.

Ici temps et rois sont de faibles avantages;
Il ne faut pas compter, mais peser les suffrages.

SAPOR.

Craignez nos dieux, vieillard, redoutez leur fureur.

USTASANE.

Qu'ai-je à craindre de dieux fabriqués par l'erreur?

SAPOR.

C'est vous qui professez une foi mensongère.

USTASANE.

Je crois en un seul Dieu, seul créateur et père
De tout ce que contient cet immense univers.

SAPOR.

Ton Dieu, ce n'est qu'un homme; et c'est même un pervers
Poursuivi par les lois.

USTASANE.

Vous errez; il est homme
Et Dieu tout à la fois; cet Homme-Dieu se nomme
Jésus-Christ, fils de Dieu.

SAPOR.

Parmi les scélérats
Il est mort condamné pour tous ses attentats.

USTASANE.

Et sorti du tombeau pour monter plein de gloire
Au haut des cieux.

SAPOR.

C'est là ce que vous faites croire
Aux esprits courts et sots; il est mort! il est mort!
Voilà la vérité. Le reste, en désaccord
Avec le pur bon sens, n'est bon que pour vous autres,

Conteurs extravagants, et crédules apôtres
De mensonge et d'erreurs.

USTASANE.

Non, non; dites de faits
Qu'ont vus ses ennemis eux-mêmes, stupéfaits;
Et votre dieu soleil a rendu témoignage
A ce Dieu que j'adore, en voilant son visage
Au moment de sa mort. Mais, maître souverain,
Dès le troisième jour, il s'élance soudain
Dans l'éclat d'une vie à jamais imperdable.

SAPOR.

Pauvre insensé, quel conte, et quelle sotte fable!
Celui qui meurt n'est rien qu'un homme comme toi.

USTASANE.

Celui qui par sa mort à la mort fait la loi,
Sort vivant du tombeau, non, ce n'est pas un homme
Seulement, mais un Dieu.

SAPOR.

Quiconque dort le somme
De la mort au sépulcre, y demeure à jamais.
A nul ressuscité Dieu n'ouvre ses palais.

USTASANE.

Et le Dieu des chrétiens, pour y marquer nos places,
Avec son corps, des airs a franchi les espaces.

SAPOR.

Quoi! les morts vraiment morts sortiraient du tombeau!
Il faut être chrétien, et de leur sot troupeau,
Pour croire à tels discours.

USTASANE.

Sur des faits authentiques
Ces discours sont basés. Nos martyrs héroïques
En preuve dans leur sang se plurent à nager,
Je crois à des témoins qui se font égorger.

SAPOR.

Ce Dieu que tu nous dis si fort en sa puissance,
N'est guère, il me paraît, fort en reconnaissance.
Quoi ! s'il faut vous en croire, il s'est ressuscité ;
Et celui qu'une mort formidable a jeté
Dans le fond d'un tombeau, tombé pour sa querelle,
Il l'y laisse dormir dans la nuit éternelle !
Eh ! qu'il l'en fasse donc, pareil à lui, sortir.

USTASANE.

Un jour il le fera.

SAPOR.

Vous voilà ! l'avenir,
Pour vous autres, c'est tout... Songez donc à la vie ;
Mépriser le présent, c'est fureur, c'est folie.
Le certain n'est-il pas un trésor, un soutien
Bien plus que l'incertain?

USTASANE.

Non, le présent n'est rien ;
C'est la feuille qui tombe, et l'oiseau qui s'envole.

SAPOR.

Laisse là, laisse là ta pédante parole.
Ingrat, c'est donc ainsi que tu prétends payer
Les biens dont j'aimais tant à te gratifier?
Ennemi de ton roi, contempteur de son culte,
Tu sers les vils autels de cette race inculte
D'hommes faux et pervers en tous lieux détestés,
Partout faisant la guerre aux anciens sacrifices,
Et pour tous ces forfaits, bien dignes des supplices
Qui les frappent partout.

USTASANE.

Moi, Seigneur, de mon roi
Être ennemi !... jamais ! Avoir trahi ma foi
Envers vous? mais quand donc?

SAPOR.

La désobéissance
Aux ordres de son roi provoque la vengeance ;
Et celui qui se mêle aux rangs des factieux,
Ennemi de l'État, doit périr avec eux.

USTASANE.

Hélas! Seigneur, souffrez qu'Ustasane vous dise,
Comme autrefois avec son ancienne franchise,
Que l'on vous a trompé sur lui, sur les chrétiens,
Si détestés de vous et de tous les païens.
On vous les dit surtout ennemis de l'empire,
Un ramas de bandits qui contre vous conspire...
Quoi! nous, conspirateurs! Tous les jours à genoux
Au pied de nos autels, nous demandons pour vous
Des généraux vainqueurs, des juges inflexibles,
Des champs chargés d'épis, et des peuples paisibles.
Voilà nos trahisons, et voilà nos complots!

SAPOR.

Change, obéis, auteur, protecteur des désordres
Qui désolent l'État... ou meurs.

USTASANE.

Donnez des ordres
Que je puisse remplir.

SAPOR.

Quoi! superbe vieillard,
Tu prétends asservir, enchaîner à ton char
Ton roi, ton souverain! et dans ta dépendance
Mettre sa volonté!

USTASANE.

Terrible concurrence!
Par le roi de la terre un ordre m'est donné,
Et par le roi du ciel cet ordre est condamné!
Auquel de ces deux rois, prince, dois-je obéir?
Vous-même décidez.

SAPOR.

Tu perds à discourir
Ta parole et le temps; prends pitié de toi-même,
Change.

USTASANE.

Non, non, Seigneur!

SAPOR.

Tu veux donc qu'à l'extrême,
A la force j'arrive?

USTASANE.

A ce que vous vous voudrez.
Mais par tous vos tourments jamais vous ne pourrez,
Sachez-le, ôter le Christ à celui qui l'adore.

SAPOR.

O vieillard insolent! quoi! ton audace encore
Se pose avec orgueil! Eh bien! par tes tourments
On va voir ce que coûte aux chrétiens arrogants
De me désobéir. Peut-être la sagesse
Leur viendra-t-elle alors.

USTASANE.

Celui seul qui ne cesse
De craindre et d'aimer Dieu possède ce trésor.

SAPOR, à ses gardes.

Saisissez-le, soldats, et menez-le à la mort.
Mais ayez soin surtout qu'un horrible supplice
Goutte à goutte lui verse, ainsi que d'un calice,
Lentement mille morts, avant que les vautours,
Les milans et les chiens, les lions et les ours
Se partagent entr'eux ses entrailles fumantes.
Peut-être sous vos coups ses lèvres pâlissantes,
Oubliant leur orgueil, demanderont merci.
Partez; allez venger votre roi qui vous suit,
Et qui veut par vos mains offrir à la patrie,

Au soleil outragé cette victime impie.
O Dieu de l'univers ! accepte cette mort
Qu'en expiation te présente Sapor !

SCÈNE IV.

CHOEUR DES CHRÉTIENS.

CANTIQUE SUR LES COMBATS ET LA GLOIRE DES MARTYRS.

I

Les voilà revenus pour la guerre et la gloire,
Les temps passés de nos héros.
La foudre sonne aux cieux la charge et la victoire ;
Le lion brise ses barreaux.
Nouveaux soldats, dans la carrière
Lancez-vous comme vos aînés,
Et montrez à toute la terre
Que c'est d'eux que vous êtes nés.

La religion vous appelle :
Sachez vaincre, sachez périr.
Un chrétien doit vivre pour elle ;
Pour elle un chrétien doit mourir.

II

Contre nous en son cœur sommeillait la colère
Immobile du roi des rois ;
Mais deux tigres affreux l'excitant à la guerre,
Il jure d'abolir la croix.
Il a dit : Je veux qu'elle nage
Dans le sang du dernier chrétien,
Ainsi qu'un débris qui surnage
Sur le torrent qui le soutient.

III

Vois ce lion puissant des monts de la Libye,
Qu'on introduit au jour des jeux,
Imposant et tranquille, on dirait qu'il oublie
Ses dents et le feu de ses yeux;
Mais des hommes armés de lances
L'entourent en jetant des cris;
Et pour exciter ses vengeances,
Ils sillonnent ses flancs meurtris.

IV

Et le roi des forêts hérissant sa crinière
S'irrite, se dresse et bondit.
Il part comme un éclair, rugit comme un tonnerre,
Tout devant lui s'évanouit;
Et sur des entrailles fumantes
Il se couche fier et vengé,
Léchant sur ses griffes sanglantes
Un sang noir et tïède figé.

V

Ainsi par ses discours un Juif vil nous dénigre
Avec un mage astucieux;
Et le roi provoqué par l'un et l'autre tigre
Devient contre nous furieux.
Tant mieux! les combats, les alarmes
Sont pour les chrétiens des plaisirs;
Les ruisseaux de sang et de larmes
Sont le vrai nectar des martyrs.

VI

Salut, anciens martyrs, nos pères, nos modèles
Salut, légions des héros!
Que nos cœurs, en voyant vos perles les plus belles,

Deviennent vos dignes rivaux!
Laissez-nous compter vos blessures
Couvertes d'immortels lauriers,
Et décorer vos meurtrissures
De l'éclat de nos chants guerriers.

VII

Voyez-vous un rocher, fier, immobile, immense,
Dormir au sein de l'Océan?
En vain il est battu par la mer en démence;
Il lui refuse un mouvement.
Ainsi d'un cœur ferme et paisible
Le martyr regarde la mort,
Quel que soit le visage horrible
Qu'elle ait en terminant son sort.

VIII

J'ai vu d'ardents chevaux au milieu des batailles
Courir sanglants, échevelés.
Leur cavalier guidait parmi les funérailles,
Sans nul effort, leurs pieds ailés.
Et bien plus vifs que le salpêtre,
Ils volaient vaincre et conquérir,
Du moins avec et pour leur maître
Toujours obéir et mourir.

IX

Ainsi les saints martyrs, coursiers du Roi de gloire,
Ont parcouru tout l'univers.
L'éternel Cavalier, maître de la victoire,
Leur a fait vaincre les enfers.
La foi, l'amour, l'obéissance
Brillant frein d'or, réglaient leurs bonds;
Et frémissant d'impatience,
Ils hennissaient disant : Allons!

X

Ruisselez, plomb fondu, bitume, huiles bouillantes :
Martyrs, vos bains sont préparés.
Chaînes, glaives et croix, verges, haches tranchantes...
Voilà vos ornements sacrés...
Plus forts que ceux qui les tourmentent,
Ils s'en couvrent avec ardeur ;
Et ces hommes de bronze chantent :
Nous sommes ivres de bonheur !

XI

Un cocher, que revêt la pourpre impériale,
Aime à conduire des chevaux.
Enflé de son savoir, c'est la nuit qu'il l'étale
A la lumière des flambeaux.
Néron, de quels brillants fantômes
Éclaires-tu tes chars roulants ?
Cruels, tes flambeaux sont des hommes,
Des chrétiens qui brûlent vivants !

XII

Les géants de l'Eglise en la Rome païenne
Posent un pied dominateur.
Pierre y fixe à jamais sa chaire souveraine ;
Romains, Paul est votre docteur !
Ils semaient d'une voix hardie
Du Christ et le nom et l'amour,
Et voilà qu'unis dans la vie,
La mort les frappe en même jour.

XIII

Il t'allait d'immoler les plus grandes victimes,
O toi, le plus grand des bourreaux ;
De plonger, ô Néron, tes mains ivres de crimes

A cœur des chefs de nos héros.
Paul au glaive a livré sa tête;
Pierre à la croix donne son corps.
La mort leur est un jour de fête;
Leurs supplices sont nos trésors.

XIV

« Jure haine à ton Christ; dis bien haut : Je l'abhorre!
» C'est le décret impérial. »
— « Depuis quatre-vingts ans je l'aime et je l'adore;
» Jamais il ne m'a fait de mal.
» Non! » dit l'illustre Polycarpe
En répondant à son bourreau...
Des anges la plus belle harpe
A-t-elle aux cieux un chant plus beau?

XV

Montez sur le bûcher, ô le plus grand des hommes :
C'est pour vous le char triomphal.
Le feu respectueux formant de vastes dômes
Semble incliner son front royal.
Le Pontife, de la fournaise
Sort plus pur qu'un or radieux;
En battant des ailes plein d'aise
L'aigle s'élance au haut des cieux.

XVI

« Noble fils de Thésée, et nouvel Hippolyte,
Ne porte pas en vain ce nóm.
Gardes, qu'il soit traîné par un cheval qu'irrite
Un inévitable éperon. »
Cruel tyran, ton ironie
Ne sera fatale qu'à toi;
Ton chaud coursier dans sa patrie
Le porte en volant à son roi.

XVII

Traîné dans le Forum, que ta parole est fière,
Premier évêque de Lyon !
On te dit : « Parle, et prêche à l'assemblée entière
Ton Christ et sa religion. »
« Non, ce peuple n'en est pas digne, »
Dit Pothin plein de majesté.
Et le peuple en fureur trépigne,
Et le frappe avec cruauté.

XVIII

Ceux qui sont près de lui, sans respect pour son âge,
L'accablent d'innombrables coups.
Ceux qui sont éloignés lui lancent avec rage
Tout ce qui s'offre à leur courroux.
L'épargner leur semblait un crime
Digne de la foudre des dieux ;
Et la centenaire victime
De la prison s'envole aux cieux.

XIX

O cité de Lyon, ton illustre Blandine
Est un beau lis couvert de sang ;
Voilà qu'il se transforme en couronne divine,
Et ceint ton front resplendissant.
Du sommet de sa croix cet ange
Guide ses frères aux combats ;
Et toute l'ardente phalange
Dit : « Gloire à Dieu ! ne tremblons pas ! »

XX

O cité de Lyon, ton grand fleuve du Rhône
Te fait briller d'un noble orgueil.
Un torrent plus sublime à grand bruit te sillonne,

En un jour de célèbre deuil.
Des vingt mille enfants d'Irénée
Le sang joint au sien coule à flots ;
Mer triomphante illuminée
De l'auréole des héros !

XXI

Un taureau furieux franchit du Capitole
Les hauts degrés de sang tachés.
Sont fixés à ses flancs, d'un vieillard qu'on immole
Les pieds par des fers attachés.
C'est ton saint Pontife, ô Toulouse !
Son sang augmente ses enfants,
Comme on voit la jeune pelouse
Epaissir sous l'eau des torrents.

XXII

« Ma chair est bien assez maintenant préparée ;
» Mets la table pour ton festin. »
Dieu ! quel est ce héros dont la voix assurée
Dit ce mot au juge inhumain ?
C'est Laurent, dont la chair fumante
Pétille sur le feu brûlant :
Mais son âme encor plus ardente
Regarde en riant son tourment.

XXIII

Peuple, en foule où vas-tu ? « Nous suivons notre père;
Nous voulons mourir avec lui ! »
Ainsi dans la douleur parle une ville entière,
Au jour où son pasteur périt.
C'est la déplorable Carthage
Qui perd son éclat, son gardien,
Par le fer brutal qui dégage
De ses nœuds mortels Cyprien.

XXIV

Cyprien ! nom d'honneur, de gloire et d'éloquence !
Père et flambeau des saints proscrits !
En héros, à la mort noblement il s'avance,
Il en paie au bourreau le prix !
Il dit : « Fondés sur l'Évangile,
Et sur le Christ notre soutien,
On peut tuer nos corps d'argile,
Mais jamais vaincre le chrétien ! (1) »

XXV

O noms fameux, Candide, Exupère, Maurice,
O Thébéenne légion !
Ciel ! quel fleuve de sang ! quel vaste sacrifice !
Ciel ! quelle extermination !
Et ces six mille lions tombent
Sous l'indigne fer des bourreaux,
Ainsi qu'aux abattoirs succombent
Les doux et timides agneaux.

XXVI

Quoi ! ne pas s'abriter sous la terrible égide
De glaives si longtemps vainqueurs !
Non, soldat ; non, chrétien, dit à chacun Candide,
» Non, ne résiste pas, mais meurs. »
Et Maurice, dans son message
Écrit : « Voici nos étendards ;
» Par moi la légion s'engage ;
» Voici nos aigles et nos dards. »

---

(1) On trouvera peut-être moins mal traduit en vers libres ce mot fameux de saint Cyprien que j'avais en vue, et que la mesure régulière de la strophe du càntique ne m'a permis d'imiter que fort imparfaitement : *Sacerdos Dei Evangelium tenens et præcepta Christi custodiens, occidi potest, vinci non potest.*

Le pontife qui tient en sa main l'Évangile,
Et qui garde les lois du Prince de la paix,
Peut, sous le fer qui le mutile,
Mourir... être vaincu .. jamais !

XXVII

O César, plus cruel que la cruelle hyène,
Tu perds un peuple de héros.
Entends en ses adieux ta légion chrétienne
Chanter aux bords de ses tombeaux :
« Nous, enfants de Dieu notre père,
» Prince, nous sommes tes soldats;
» A lui notre innocence entière ;
» A toi nos bras dans le combats (1). »

XXVIII

Un prince regardait d'un regard impassible
Des membres à terre épandus.
C'étaient les siens; sa voix héroïque et paisible
Dit à ses bourreaux confondus :
« Puisque les branches sont tombées,
» Brisez leur tronc découronné ;
» Elles reverdiront parées
» Avec lui d'immortalité. »

XXIX.

Qui ne sait les combats de cette jeune femme
Qu'on appelle Félicité ?
Sa main de ses habits renoue en paix la trame
Sur le sol de sang humecté.
Un taureau de sa corne horrible
Vient de la lancer dans les airs ;
Félicité n'est pas sensible
Aux maux que son corps a soufferts.

XXX

« J'attends, j'attends, dit-elle à sa sœur Perpétue,
» Les tourments qu'on m'avait promis. »

(1) L'église saint Sulpice est ornée de belles fresques de M. *Vinchon*, qui représentent le martyre de saint Maurice et de sa légion.

Félicité dans Dieu divinement perdue
Ne les avait pas ressentis;
Et sur son Dieu seul attachée
Elle ne pensait qu'à l'aimer,
Sans voir ni sa chair arrachee,
Ni son sang à terre écumer.

XXXI

Et toi, petit enfant, oui, tu seras toi-même
Un des grands martyrs du Très-Haut.
Voyez, il tend ses bras à sa mère qui l'aime,
Et que tourmente le bourreau.
« Traitez-moi donc comme ma mère,
» Dit-il, je suis, je suis chrétien. »
Et le tigre contre la pierre
Ecrase cet enfant divin.

XXXII

Vois cette jeune fille immobile et touchante,
Qu'inonde et qu'embellit son sang.
Ciel ! tu l'as pu souffrir ! la tenaille tordante
Arrache son sein palpitant!
Calme-toi, victime enfantine,
Souris à ton libérateur;
Dès cette nuit sa main divine
T'apportera force et fraîcheur.

XXXIII

« Ne crains pas, mon cher fils, au ciel lève la tête,
Sois courageux jusqu'à la fin;
Le grand Dieu que tu sers, ô Symphorien, s'apprête
A te couronner de sa main. »
Ainsi du sommet des murailles
Sa mère animait le martyr

Qui s'élançait, comme aux batailles
Court un jeune héros mourir (1).

XXXIV

J'aperçois qu'on attache au fût d'une colonne
Un noble chef prétorien,
A son pays, à lui, quel est le nom qu'on donne ?
Gaule, France, Sébastien.
Au cirque la flèche inhumaine
En vain s'abreuve de son sang ;
L'ardeur de l'intrépide Irène
A ses frères le rend vivant.

XXXV

Le fier martyr de Dieu ne craint pas de paraître
Encore devant son bourreau.
Troublé de le revoir, son irascible maître
Le fait enchaîner de nouveau.
« Hâtez-vous, et dans l'hippodrome,
Dit le sombre Dioclétien,
Soldats, traînez-le ; qu'on assomme
Sur le champ l'insolent chrétien. »

XXXVI

J'ai vu des villageois se fatiguer à battre
La terre avec de lourds pilons.
De même sur celui qui les menait combattre
S'acharnent de rudes lions.
Ton corps est broyé dans l'arène,
Mais ton âme d'un vol heureux,
Martyr, avec Dieu qui l'emmène,
Comme un aigle s'élance aux cieux.

(1) Allusion au beau tableau de M. Ingres.

XXXVII

Aux lions les chrétiens ! Tous les chrétiens aux bêtes !
Crie un peuple de léopards.
Malheureux ! contemplez ces héroïques têtes,
Et la fierté de leurs regards !
Sont-ce là des hommes qu'immole
La juste hache des licteurs ?
Ce sont des dieux qu'au Capitole
J'admire monter en vainqueurs.

XXXVIII

Les voyez-vous quitter; décorés de leurs chaînes,
La fétidité des cachots ?
Conduits par des soldats pareils à des hyènes.,. .
Quelle démarche en ces héros !
Oh ! comme en eux Dieu se signale
Par des prodiges ravissants !...
De leurs membres meurtris s'exhale
Un parfum semblable à l'encens.

XXXIX

O païens furieux, hommes de sang avides,
Vous triomphez pour un moment.
Écoutez des martyrs les discours intrépides,
Leur défi public et tonnant.
La bouche des saints vous intime
Un immanquable ajournement,
Au pied du tribunal sublime
Du Dieu du dernier jugement.

XL

« O cruels, vos fureurs nous abreuvent d'outrages ;
Tremblez, nous aurons notre tour.
Oui, regardez-nous bien, remarquez nos visages,

Pour nous reconnaître au grand jour,
Au jour des justices suprêmes,
Où Dieu jugera l'univers,
Ses Saints vous jugeront vous-mêmes :
Nous briserons sur vous nos fers.

XLI

O merveille! je vois près des Martyrs à terre
Les lions couchés caressants!
Leur regard est affable, et douce leur crinière;
Ils baisent les pieds aux vaillants.
Les hommes plus cruels achèvent
Ceux que les ours ont épargnés!
Les flots eux-mêmes se soulèvent,
Et rendent leurs corps, indignés.

XLII

Que fait là ce vautour à l'œil sombre et barbare,
Près d'un mort noyé dans son sang?
Sentinelle de Dieu, ses cris sont la fanfare
Qui sonne son nom triomphant;
Et plus vite que la tempête,
Pour le garder et protéger,
Il tombe sur l'homme ou la bête
Qui tenterait de l'outrager.

XLIII

Quelle douce clarté brille, ainsi que l'aurore,
Sur ces corps à terre semés!
Quel est ce beau rayon qui blanchit et qui dore
Ces tombeaux à peine fermés?
C'est le ciel qui dans sa tendresse
Vient baiser ses Martyrs chéris,
Ainsi que la flamme qui presse
Et dévore un royal débris.

XLIV

O Martyrs, triomphez, et voyez dès ce monde
Et vos gloires, et nos concerts.
Votre culte public éclaire, échauffe, inonde
D'un bout à l'autre l'univers;
Et vos os dans l'or et la soie
Brillent aux côtés de l'autel,
Où magnifique se déploie
L'arche sainte de l'Éternel.

XLV

Et puis au dernier jour, sortant de la poussière,
Vous serez beaux de vos tourments;
De vos corps lumineux la phalange guerrière
Au ciel aura les premiers rangs.
En attendant, âmes joyeuses,
De Dieu parcourez les palais;
En attendant, âmes heureuses,
Dormez le sommeil de la paix.

XLVI

Et vous, et nous, courons, volons à la victoire,
Sur les pas de nos fiers aïeux.
Partageons leurs combats, et nous aurons leur gloire:
Ils auront des fils dignes d'eux.
Tout faibles mortels que nous sommes,
Dieu nous agite de ses feux;
Les chrétiens sont plus que des hommes:
Par Jésus-Christ ils sont des dieux.

La Religion nous appelle:
Sachons vaincre, sachons périr.
Un chrétien doit vivre pour elle;
Pour elle un chrétien doit mourir.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMÉON, *seul*.

O Maître souverain des cieux et de la terre !
O toi, source et soutien de la nature entière !
Toi qui pour nous sauver du ciel es descendu,
Et t'es de notre chair humblement revêtu,
Afin que par ta mort d'Adam la triste race
Pût recouvrer la vie et retrouver la place
Qu'elle perdit au jour de son orgueil fatal ;
O Christ! toi qui, porté sur ton char triomphal,
Après avoir brisé la mort par ta victoire,
Escorté de tes saints, es rentré dans ta gloire,
Où leurs essaims nombreux nagent dans le bonheur ;
A toi seul, Fils de Dieu, tu le sais bien, mon cœur
A, tous les jours, offert ses vœux, ses sacrifices,
Ses adorations, sans craindre les supplices ;
Ou plutôt je les veux !... Enfin donc le voilà
Ce jour tant désiré, ce beau jour du combat !
Salut, cachot chéri ! salut, ô nobles chaînes !
Salut, tigres, lions ! salut, fêtes prochaines !
Au Dieu qui s'est pour moi prodigué sans retour
Je vais donc, grâce au ciel, rendre amour pour amour !
Oh ! que je suis heureux de m'être rendu digne
D'être orné de ces fers ! O quelle gloire insigne !
Mais que dis-je, Seigneur ? Non, ce n'est pas à moi
Que l'honneur en est dû ; c'est a la grâce, à toi !
O source de tout bien ! de toi seul tout découle ;

Rien de bon que de toi; sans ta main tout s'écroule.
O droite de mon Dieu, ma force et mon secours !
Ne m'abandonne pas, et soutiens-moi toujours.
Donne à mes cheveux blancs la force et la vaillance;
Qu'ils brillent des lauriers de la persévérance.
De même que le cerf poursuivi du chasseur
Dans la source des eaux se jette avec bonheur
Pour pouvoir apaiser sa soif et sa fatigue,
Ainsi ton vieil évêque, ô Christ ! appelle et brigue
L'incomparable honneur de mourir pour ton nom.
O Dieu, seul adorable ! ô Dieu, seul grand, seul bon !
Qu'on t'adore toi seul du couchant à l'aurore !
Bien des peuples le font; pourtant plusieurs encore
Prodiguent aux faux dieux leur cœur et leur encens.
Vous êtes de ce nombre, ô malheureux Persans !
Leur prince en est la cause. O Sapor ! c'est ton crime.
O Dieu ! daigne écouter la prière unanime,
Les quotidiens soupirs et les gémissements
Que devant toi pour eux répandent tes enfants.
Éclaire du flambeau de ton saint Évangile
Cet empire puissant, heureux, mais indocile...
...Quelle clarté soudaine illumine mes yeux ?...

SCÈNE II.

L'ANGE, SIMÉON.

L'ANGE.

Vieillard aimé du Ciel, ton Maître entend tes vœux,
Et de sa part je viens t'en donner l'assurance.
Dès demain le soleil verra sur ta vaillance
Rayonner pour jamais des glorieux Martyrs
Les laborieux lauriers, qu'appellent tes désirs.
Tu ne seras pas seul aux champs de la victoire;
Beaucoup de compagnons partageront ta gloire.

SIMÉON.

Mille actions de grâces, ô divin messager!
Merci ! je sens mon cœur dans le bonheur nager.
Ou plutôt, Dieu puissant, Trinité souveraine,
Merci! je te dois tout; que ta main me soutienne;
Je suis prêt à mourir.

L'ANGE.

Bon vieillard, tu mourras,
Mais avant de mourir, ah! cours et tend les bras
Pour tirer du malheur quelqu'un d'entre nos frères.

SIMÉON.

Qui donc, ange du ciel? et de quelles misères
Serait-il travaillé?

L'ANGE.

Sur la terre étendu
Un célèbre chrétien pour l'Église est perdu.
Je sais que tu l'aimais.

SIMÉON.

A-t-il cessé de vivre,
Ou bien va-t-il mourir?

L'ANGE.

Hélas! qu'on le délivre
D'un mal cent fois plus grand.

SIMÉON.

Et de quel mal, enfin?

L'ANGE.

Ce chrétien, ô vieillard, quant à son corps est sain;
Mais quant à l'âme... ô ciel!

SIMÉON.

Dites!

L'ANGE.

L'apostasie
Déshonore à présent sa vieillesse flétrie.

SIMÉON.

Un vieux chrétien serait aux faux dieux retourné !

L'ANGE.

A l'autel du soleil je l'ai vu prosterné!

SIMÉON.

D'où donc a pu venir un si cruel désastre?
Vous l'avez dit célèbre, et brillant comme un astre,
Comme un modèle au sein de ses frères chrétiens.

L'ANGE.

O Pontife, il me faut remonter d'où je viens.
Mais voilà que vers toi je vois que l'on s'avance.
Interroge Datys... Pour toi, doux vieillard, pense
A ces terribles mots par ton Dieu prononcés :
« Ne redoutez pas ceux qui, contre vous lancés,
N'atteignent que le corps, sans pouvoir tuer l'âme;
Mais bien celui qui peut dans l'éternelle flamme
De son bras indompté jeter l'âme et le corps. »
Donc, brave des mortels la rage et les efforts.

SIMÉON.

Je ne crains que Dieu seul, et n'ai pas d'autre crainte.

L'ANGE.

Le ciel en soit béni ! Vieillesse ferme et sainte,
Avant que la couronne à ton front de vainqueur
Resplendisse sanglante au jour triomphateur,
A ton frère abattu tends ta main secourable
Et ramène à la foi ce vieillard vénérable.

SIMÉON.

Je le veux ! je le veux ! quand devrait ruisseler
Tout mon sang pour lui seul, et pour le rappeler

Au milieu de nos rangs, volontiers je le livre,
Pourvu que de l'opprobre enfin je le délivre.
Reviens, reviens, mon frère, à nous tous, à la foi!

L'ANGE.

Noble et sainte vigueur! elle est digne de toi,
Et du ciel qui l'allume en ton cœur secourable.
Pour Dieu devant Sapor sois toujours indomptable.

SCÈNE III.

SIMÉON, DATYS, CHOEUR DES CHRÉTIENS.

DATYS.

O docteur, ô lumière, ô père des chrétiens,
Est-ce vous que je vois sous ces rudes liens?
Faut-il me réjouir ou faut-il que je pleure?
Tout est serein en vous; un doux sourire effleure
Votre bouche, vos yeux et votre auguste front;
Tout me prouve et me dit la paix de Siméon.
Et quoi! d'indignes fers chargent vos mains sacrées!
Elles seront bientôt des bourreaux déchirées!
Et je pourrais le voir!.. que je suis malheureux
De vivre dans ces jours et dans ces temps affreux!

SIMÉON.

Mon fils, ne parle pas avec cette tristesse;
Un tel discours, Datys, me fatigue et me blesse.
C'est pour le Fils de Dieu que tu me vois souffrir;
C'est pour lui, pour son nom, que je m'en vais mourir.
Ce n'est pas un malheur; c'est la vie et la gloire.
On ne pleure pas ceux que grandit la victoire!
Mais sur celui-là seul nos plaintes et nos pleurs,
Qui languit abattu dans la nuit des erreurs,
Fût-il comblé d'honneurs ainsi que de richesses,
Conduisît-il l'État avec des mains maîtresses.

DATYS.

Que vous êtes heureux, ô vieillard vénéré,
De penser de la sorte !

SIMÉON.

O chrétien éclairé,
Est-ce que tu pourrais avoir d'autres pensées?

DATYS.

Oh! non, mon Père, non; les peines entassées
Sur mon âme et mon corps en ce monde qui fuit
Ne sauraient sous leur poids ébranler mon esprit.
Pourtant, vous le voyez, des pleurs involontaires
S'échappent de mes yeux.

SIMÉON.

Je veux que tu modères
Cher Datys, ta douleur. Tu me dis, tu me crois
Bienheureux ; pourquoi donc ces sanglots dans ta voix ?

DATYS.

Ce qui me fait pleurer, non, ce n'est pas la cause
De vos maux, ô Pasteur, mais leur rigueur qui cause
Tant d'atroces douleurs à vos membres souffrants.

SIMÉON.

Laisse, laisse, ô mon fils, tous ces abattements.
Souffrir pour Jésus-Christ, mourir pour sa querelle,
Est-il donc destinée et plus douce et plus belle ?
L'ignorer, en gémir, c'est n'être pas chrétien,
C'est blesser notre foi, c'est n'y comprendre rien.
O mon fils bien-aimé, si vraiment ton cœur m'aime,
Partage le bonheur que je goûte moi-même,
En me voyant si près du jour où le bourreau
Fera luire pour moi le soleil le plus beau.
Mourir pour Jésus-Christ, du tigre être la proie,
Mais c'est tout mon désir! mais c'est toute ma joie!
Et tu pleures, Datys! Eh ! tu ne vois donc pas
Que ces fers glorieux redonnent à mes pas

L'agilité qu'avait ma première jeunesse?
Ils donnent à mes bras leur première souplesse.
Ce sont les ornements du général vainqueur.
Et tu pleures, mon fils! tu me plains dans ton cœur!
Dieu puissant, de tout bien le principe et la source,
Donne-moi la victoire au terme de ma course.
Dieu mort pour mon salut, mon sang va donc enfin
Démontrer que je t'aime aussi jusqu'à la fin.
Il s'en va ruisseler du milieu de mes veines,
Comme l'eau par torrents s'élance des fontaines.
O soldat, lève-toi! Grand Dieu, jusqu'à présent,
Sans blessures j'étais demeuré dans ton camp;
Inutile fardeau, ma trop longue vieillesse
Sans gloire languissait au sein de la mollesse.
Eh bien! la charge sonne, allons avec transport,
Lançons-nous au combat, et volons à Sapor.

DATYS.

Ah! si de tels pensers eussent remué l'âme
Du triste déserteur, que notre cœur réclame
Incessamment du ciel par d'unanimes vœux,
Il n'aurait pas servi sans doute les faux dieux!

SIMÉON.

Et qui donc d'entre nous a par l'apostasie
Répudié son Dieu, déshonoré sa vie?

DATYS.

Vous connaissez, je crois, ô doux et saint pasteur!
Un vieillard, de Sapor autrefois gouverneur?

SIMÉON.

Ah! si je le connais!... Ce serait Ustasane!
Il se serait courbé devant l'autel profane
Des faux dieux de Sapor!... Lui, mon meilleur ami,
L'honneur de nos chrétiens, il serait aujourd'hui
Un infâme apostat passé sous la bannière
De ceux qui, sans relâche, en fureur font la guerre
Au Seigneur, à son Christ?

DATYS.

Ses charités sur tous
Se répandaient en flots aussi nombreux que doux.
Il était notre père ! et c'est lui dont la chute
Nous remplit de douleur !

SIMÉON.

Il serait dans la lutte
Tombé !... c'est impossible !...

DATYS.

Prêtez à mon récit
Votre oreille, ô mon père !

SIMÉON.

Ah ! dis ! à Jésus-Christ
Il aurait renoncé !... Comment ? pour quelle cause ?
Tu te trompes, Datys.

DATYS.

Hélas ! sa main qui pose
Sur le feu les parfums, est encore à mes yeux
Présente, ô saint pontife !

SIMÉON.

O ciel ! ô jour affreux !
Voilà, voilà, mon fils, le sujet légitime
D'intarissables pleurs. Pleure, ah ! pleure ce crime,
Et non pas mes tourments, ni présents ni futurs.
Mais dis-moi, par quels coups réitérés et durs
Ce grand chêne est tombé ?

DATYS.

D'abord par des caresses,
Par des mots séducteurs, par de feintes tendresses,
Sapor s'est efforcé d'attirer le vieillard.
Mais bientôt la colère allume son regard ;
La bouche du tyran frémit et s'embarrasse,
Et jette autour de lui l'écume et la menace.

Tant qu'au bruit, qu'au discours Sapor en est resté,
Ustasane a paru rempli de fermeté.
Calme et majestueux il dominait son maître.
Mais le tyran défait a juré de soumettre
Son père et son vainqueur par l'essai des tourments.
Les verges, et le fer, et les ongles sanglants
Bientôt ne montrent plus sur la terre humectée
Qu'un corps brisé, roulant en masse ensanglantée
Ustasane à la fin et se trouble et frémit,
Il fait signe, et demande un moment de répit;
Et le bourreau s'arrête, et le prince conjure;
Il presse, il sollicite Ustasane, et l'adjure
De se sauver lui-même : « Il en est temps encor,
Lui dit Sapor, reviens, écoute le remords,
Reprends de tes aïeux le culte légitime,
Adore le soleil. Non, ce n'est pas un crime,
C'est un devoir sacré; sois semblable à ton roi. »
Ustasane, tremblant de douleur et d'effroi,
Approche malgré lui sa main épouvantée,
Que le bourreau soutient sur la flamme arrêtée,
Et son bras malheureux, forcément étendu,
A brûlé sur l'autel un encens défendu.
Il est tombé pareil à l'arbre que la foudre
Au milieu d'un orage abat et met en poudre.

SIMÉON.

Par cet affreux malheur reconnais, ô mon fils!
Le peu que nous pouvons quand, à nous seuls réduits,
Pour demeurer debout nous n'avons que nos forces.
Combien vite la peur ou les molles amorces
D'un faux bonheur offert renversent notre cœur.
Non, nous ne pouvons rien sans le bras du Seigneur.
L'homme tombe vaincu, si le Ciel ne s'applique
A soutenir en lui cette force énergique
Qui sait toujours mourir, mais se rendre... jamais!
Un homme a-t-il coulé les jours les plus parfaits?
Sa vie est-elle intègre, et fort son caractère?

Si sur lui-même il compte à l'instant de la guerre,
Au moment imprévu, sans force et sans vigueur,
On le voit succomber, comme la faible fleur
Tombe sous le tranchant de l'acier qui la coupe.
C'est un éclair qui fuit; c'est la légère étoupe
Qu'une étincelle allume et consume à l'instant.
C'est un bateau sans guide, et qui cède à tout vent.
C'est la feuille séchée, et que de son haleine
L'automne, en tournoyant, fait voler dans la plaine.
A tout vent de doctrine ainsi cède un mortel,
Quand c'est sur lui qu'il compte, et non sur l'Éternel.

DATYS.

Ce que vous dites là, bien souvent, ô mon père!
Occupait mon esprit au sein de la prière.
Mais rien n'y fait entrer ce rude enseignement
Comme l'affreux malheur d'Ustasane tombant.

SIMÉON.

Oui, mon fils, il est bon par les malheurs des autres,
En les voyant, d'apprendre à prévenir les nôtres.
Apprenons à penser que notre force est Dieu,
Et que dans le vrai bien nous comptons pour bien peu;
Pourtant nous y comptons, tout petits que nous sommes;
Il nous honore tant, le Créateur des hommes,
Que, nous créant sans nous, il ne nous sauve pas
Sans nous ni nos travaux; et ce sont nos combats,
Aussi bien que ses dons, que sa bonté couronne,
Si nous reconnaissons que c'est lui seul qui donne
Le courage au martyr, et la gloire au vainqueur.
Heureux qui le comprend! heureux qui dans son cœur
Repasse nuit et jour cette vérité sainte!
Il vivra tout rempli de cette utile crainte
Qui rend doux et légers les plus rudes combats,
Et fixe la victoire à chacun de nos pas.

CHOEUR DES CHRÉTIENS.

ÉLÉGIE SUR LA CHUTE D'USTASANE.

I

Dieu tout-puissant, ô vous, dont tout émane,
Soyez sensible à la voix de nos pleurs ;
        La douleur fane
        Nos tristes cœurs.
Qu'il rentre au rang de vos adorateurs !
Dieu de bonté, rendez-nous Ustasane !

II

Qu'un monde fou sur ses autels immole
A ses faux dieux, pour des biens dangereux ;
        Moi je ne vole
        Vers les saints lieux,
Que pour pleurer un vieillard malheureux :
Sa chute, ô Dieu ! m'accable et me désole.

III

J'ai rencontré sur les bords de l'Oronte
Un cèdre au loin tendant ses bras nerveux :
        Sa tête affronte
        Le haut des cieux;
Mais tout à coup un roulement affreux
Sonne dans l'air son arrêt et sa honte.

IV

Le ciel s'allume, et les feux du tonnerre
Sur le géant tombent en furieux ;
        Voilà qu'à terre
        Son tronc fumeux

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAPOR, SIMÉON, CHOEUR DES PERSES.

SAPOR.

Qu'on détache ses fers, quoique de toute part
On accuse à grands cris de crimes ce vieillard.
On sait qu'aux cheveux blancs j'ai toujours l'habitude
De porter un respect plein de mansuétude.
Peut-être a-t-il d'ailleurs pris un meilleur conseil,
Et qu'il pense à venir adorer le soleil.
Vieillard, je vous l'ordonne; et s'il faut la prière,
J'irai jusque là même, et je saurai le faire,
A cause du grand bruit que fait en mes États
Votre haute sagesse. Elle n'est pourtant pas
Ce qu'elle devrait être en un vieillard illustre,
Qui touche, m'a-t-on dit, à son vingtième lustre.
Quoi ! vouer à jamais à nos dieux immortels
Une haine sans frein, pour servir les autels
De ce Dieu des chrétiens, né dans l'ignominie,
Vivant dans la détresse, et mort dans l'infamie.
Je sais combien de maux votre exemple a produits,
Et les Perses nombreux par vos discours séduits !
Il me faut en finir, empêcher cette peste
D'infecter le pays de son venin funeste.
Assez, et trop longtemps vous avez dénigré
Du soleil et du feu le culte vénéré;
Et pourtant je veux bien oublier ces folies,
Que vous avez partout ardemment établies,
Si vous y renoncez, et réparez ainsi

Le mal que vous avez dans l'empire introduit.
Quels supplices n'a pas mérités votre crime !
Et néanmoins je veux vous montrer mon estime,
Si vous venez à nous, en vous comblant d'honneurs ;
Je vous fais le premier parmi tous les seigneurs.
Nul au-dessus de vous que Sapor votre maître.
Dites-moi, bon vieillard, que vous puis-je promettre
De plus digne d'envie ? et sachez, foi de roi,
Que toujours ma parole est ferme comme moi.
Ce qui fait le repos, le soutien des empires,
Comme aussi sur la mer le salut des navires,
Ce n'est pas l'or, l'argent, les soldats, les chevaux,
Les voiles ni les mâts, ni l'art des matelots ;
C'est le sage conseil, la force, la justice,
C'est l'œil d'un roi puissant ; lui seul au précipice
Empêche de courir le vaisseau de l'État.
Ainsi que le pilote à l'Océan qui bat
Son navire en fureur, seul et d'un bras tranquille
Met pour bride et pour mors son gouvernail docile,
Et, son œil scrutateur fixé sur ses étoiles,
Voit par où déployer et diriger les voiles ;
Ainsi contre un roi fort que la sagesse inspire,
Se débat vainement, se brise le délire
Des méchants contre lui se lançant de concert.
Par son regard perçant le mal est découvert ;
Il est bientôt détruit par son bras implacable.
Aujourd'hui je le fais, ô vieillard vénérable !
Par vous et vos discours l'empire est agité ;
Je veux tout ramener à la tranquillité.
Pour cela j'ai trouvé, guidé par ma sagesse,
Un moyen ; le voici : C'est que votre vieillesse
Courbe son noble front aux pieds de nos autels.
Siméon, apaisez et les dieux immortels,
Et le peuple en colère, à cause de l'insulte
Que vous ne cessez point de verser sur leur culte.
Ayez pitié de vous, écoutez ma bonté,
Ne vous exposez pas à ma sévérité.

CHOEUR DES PERSES.

ÉLOGE DE SAPOR.

I

La voix du ciel en rayons de lumière
Vient jusqu'à nous par la bouche du roi.
Le beau vaisseau de l'empire prospère,
Et vogue en paix sous son œil et sa loi.

Divin pilote,
Vengeur des dieux,
Ta main nous dote
De jours toujours heureux.

II

Oui c'est en vain que la mer ébranlée
Gronde et bondit comme un fier léopard,
Je ne crains rien ; sa tête échevelée
N'est qu'un spectacle à mon ferme regard.

III

Au loin je vois un ciel farouche et sombre
Incendié par mille et mille feux.
Que nous importe ? aucun vaisseau ne sombre
Quand le conduit le protégé des dieux.

IV

En vain pressant ses entrailles fumantes,
Je vois la mer les lancer jusqu'aux cieux ;
Je ne crains pas que ses mains mugissantes
Fassent périr notre navire heureux.

V

Dormons en paix sous la puissante égide

Du bras tendu qui tient le gouvernail.
Pour lui la mer est un agneau timide
Toujours soumis au maître du bercail.

VI

Quand il lui plaît, d'un regard et d'un geste
Il fait tout taire, et la terre et les cieux;
Ou mieux encore, il montre et manifeste
Son assurance en les laissant fougueux;

VII

Parce qu'il sait qu'au moment convenable
Sa main pourra briser ses ennemis,
Et que leurs os sous son pied redoutable,
Quand il voudra, voleront en débris.

VIII

Le flot qui monte et qui tombe avec rage,
C'est un berceau pour l'alcyon qui dort.
Ainsi pour nous, ni péril ni naufrage,
Ayant le roi pour asile et pour port.

IX

Vieillard, écoute un conseil favorable,
Et sois touché des prières du roi;
Contre les dieux cesse un mépris coupable,
Offre l'encens, et prends pitié de toi.

Divin pilote,
Vengeur des dieux,
Ta main nous dote
De jours toujours heureux.

SIMÉON.

La puissance des rois est toujours formidable;

Mais surtout elle n'est jamais si redoutable
Que lorsqu'à la prière on la voit s'abaisser.
Que si leur bouche après s'ouvre pour menacer,
Et si l'on voit l'encens, l'autel des sacrifices,
Appuyés des bourreaux, du fer et des supplices,
Et tout cela tout prêt pour la chute ou la mort;
O ciel ! où rencontrer un mortel assez fort
Qui ne fléchisse pas, disant : Je sacrifie !
Ce que je ne puis pas, si Dieu me fortifie
Sans peine je le peux, et je résiste au choc,
Ainsi que la maison qu'on bâtit sur le roc
Se rit des vains efforts des vents et de l'orage.
O prince ! vous voulez que j'offre mon hommage
Et mes vœux au soleil, en quittant Jésus-Christ;
C'est l'ordre souverain que par votre rescrit
Vous avez publié jusqu'au bout de l'empire.
Pour moi surtout, Seigneur, si je veux y souscrire,
Vous vous êtes montré magnifiquement bon.
Vous daignez acheter, payer ma trahison
Par la première place après vous près du trône.
Prince, je vous dirai que ce discours m'étonne.
La sagesse des rois, n'est-ce pas de savoir
Se donner des sujets cloués à leur pouvoir?
Des serviteurs ardents, d'une fidélité telle
Qu'un seul ne soit jamais ni traître, ni rebelle?
Que celui que je sers soit Dieu réellement,
Ou bien ne le soit pas, qu'importe en ce moment?
Au moins il est mon roi, mon souverain, mon maître;
Je l'ai choisi pour tel; je dois donc me soumettre
A son autorité, l'honorer, le servir.
Si, pour vous contenter et pour vous obéir,
Je quitte son service, et lui suis infidèle,
Quelle estime aurez-vous d'un traître, d'un rebelle?
Et quel fond ferez-vous sur la fidélité
D'un cœur, dont la faiblesse et la mobilité
Se seront à vos yeux si fortement montrées?
Non, non, tous ses serments, ses paroles dorées

Ne vous convaincront pas ; vous diriez à bon droit :
Qui renonce à son Dieu peut manquer à son roi ;
Qui trahit une fois peut bien trahir encor.
La haine et le mépris, le supplice et la mort,
Voilà ce qu'il mérite, et sa part et son sort.
Votre empire aujourd'hui, Seigneur, est magnifique;
Tous les jours à mon Dieu j'adresse ma supplique,
Pour qu'il le rende encor plus fort, plus florissant;
Mais que cet état change, et qu'un peuple puissant
Vienne, favorisé par le dieu des batailles,
Et que de tous côtés semant les funérailles,
Il chasse devant lui, comme de vils troupeaux,
Et princes et seigneurs, et guerriers et drapeaux ;
Qu'un soldat me saisisse avec plusieurs des vôtres,
Et me dise en colère : « Ou meurs, ou sois des nôtres. »
Quel serait mon devoir? O prince ! instruisez-moi.
Pourrais-je donc sans crime, oublieux de mon roi,
Passer aux ennemis? servir un nouveau maître?
A ses commandements sans horreur me soumettre?
Et ne devrais-je pas mille fois tout souffrir,
Et même mille morts, plutôt que de trahir?
Prince, songez à vous; craignez de nous apprendre
A manquer aux devoirs que nous devons vous rendre.
Ne nous enseignez pas, par crainte et par terreur,
A manquer à celui dont le pouvoir vengeur
Atteint également les sujets et les princes.
Au reste, écoutez-moi; quand toutes vos provinces
Verraient tous les chrétiens renoncer à leur foi,
Tous vos efforts seraient inutiles sur moi.
Oui, les rois sont nos chefs, mais les princes eux-mêmes
Ont un maître, c'est Dieu. Que si ses lois suprêmes
Se rencontrent avoir les rois pour ennemis,
D'avance notre choix est fait : à Dieu soumis,
Oui, nous saurons mourir, tout faibles que nous sommes;
Nous voulons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

SAPOR.

La prudence vous fait un devoir, ô vieillard,
D'avoir pour votre roi tout au moins quelque égard.
Ce que vous refusez à ma douce prière,
Siméon, prenez garde, à ma juste colère
Il vous faudra bientôt à la fin l'accorder.
Le vent est bon encor; hâtez-vous d'aborder
Au port que ma douceur paternelle vous ouvre;
Autrement, le ciel gronde, et l'Océan s'entr'ouvre;
Tremblez, et hâtez-vous.

SIMÉON.

Non, non! rien n'est changeant,
N'est mobile à l'égal des flots de l'Océan,
Comme dans leurs faveurs la fortune et les princes;
Ils donnent au matin pour cadeau des provinces,
Et l'on succombe au soir sous la main du bourreau,
Par leur ordre égorgé, comme un timide agneau.
D'un côté le soleil de splendeur étincelle;
De l'autre l'arc-en-ciel par ses charmes appelle
Les yeux du spectateur; mais un moment après,
L'arc-en-ciel dans l'espace est éteint pour jamais.
Ainsi vaines s'en vont les promesses des hommes.
Et quand même longtemps ces fragiles fantômes
Flotteraient glorieux et stables à nos yeux,
La mort bientôt, la mort, d'un souffle impérieux
Les fera disparaître, ainsi que la poussière
Vole et s'évanouit sous l'haleine légère
Du plus petit enfant qui l'agite en jouant.
Et vous voulez, Seigneur, que pour un tel néant,
Avec ces cheveux blancs Siméon se parjure,
Et qu'il marque son front de cette flétrissure?
Vous voulez que du ciel excitant le courroux,
En me déshonorant je m'expose à ses coups?
Non, Seigneur, non, jamais!

SAPOR.

Siméon, le temps presse,
Hâtez-vous d'obéir, sauvez votre vieillesse.

SIMÉON.

Que faire pour cela?

SAPOR.

Faire ce que je veux.

SIMÉON.

Quoi! porter mon encens et mon cœur aux faux dieux!
Non, ne l'espérez pas. D'une telle infamie
Je ne souillerai point le terme de ma vie.
Je suis chrétien, Seigneur; je le serai toujours.
Mon Dieu, c'est Jésus-Christ; à lui seul tous les jours
Mon amour et ma foi!

SAPOR.

Vieillard, levez la tête,
Regardez le soleil; d'une vigueur secrète
Il remplit l'univers, il tient tout en état;
Et du nord au midi son bienfaisant éclat
Verse à profusion le bien et la richesse.
Est-il un Dieu meilleur? que votre main s'empresse
De brûler devant lui l'encens adorateur,
Et partagez nos chants dans l'hymne en son honneur.

SIMÉON.

Considérez-le aussi.

SAPOR.

Pourquoi cette demande?

SIMÉON.

l faut que chaque jour ce géant doré fende
L'immensité des mers pour porter son flambeau

A de nouveaux mortels dans un monde nouveau.
Il paraît mort.

SAPOR.

Après ?

SIMÉON.

Écoutez : sans lumière
Et sans éclat un jour votre dieu sur la terre
Comme un charbon noirci tombera détaché,
Et du trône des airs brusquement arraché
Il roulera sanglant à travers les décombres
De l'univers en flamme, au royaume des ombres ;
Et je l'adorerais !... et la peur de la mort,
Ou l'appât des honneurs, ou bien l'éclat de l'or
Me ferait vous trahir, Jésus-Christ, ô mon Maître !
Non ! jamais ! Prince, assez... cessez de vous promettre
De vaincre Siméon ; vous ne le vaincrez pas ;
Il restera chrétien par delà le trépas.

SAPOR.

Les réputations bien souvent sont menteuses.
Sur ton compte j'ai cru des bouches louangeuses
Qui vantaient ta sagesse, ô vieillard entêté !
Mais je le vois, tu n'es qu'un fou plein de fierté.
Souvent celui qu'on croit être prudent et sage,
Au fond n'a qu'ignorance, erreur et verbiage.

SIMÉON.

Je suis de votre avis, et vous-même, Seigneur,
Vous en êtes la preuve.

SAPOR.

Il faut que mon honneur
Soit vengé dignement ! il faut que je terrasse
Une si rude insulte, une si rare audace.
Eh bien ! prépare-toi ; nous allons voir un peu
Si tu seras si fier sous le fer et le feu.

Dans le feu s'amollit et s'étend sur l'enclume,
Au moyen d'un marteau, l'acier qui plie et fume.

SIMÉON.

Vous ne saurez trop tôt contenter vos désirs.

SAPOR.

Va, superbe vieillard ! en mortels déplaisirs
Je m'en vais convertir tes paroles hautaines.
L'esprit n'est plus si ferme alors que sous les chaînes
Et les ongles de fer, le corps brisé, rompu,
Dans des mares de sang git à terre étendu.
Emmenez-le, soldats, et servez ma vengeance.
Il servira d'exemple à ceux dont l'insolence
Oserait l'imiter. Que sa mort soit l'effroi
De quiconque voudrait désobéir au roi.
Qu'on ne ménage pas ce noble et beau visage,
Ni ce corps imposant par son air et son âge (1).

SIMÉON.

Eh ! que m'importe à moi, maintien, air, majesté !
Tout cela ne m'est rien. Que me fait la beauté ?
Je ne m'occupe pas, Seigneur, de ma figure.
Au reste Dieu saura me rendre avec usure
Ce qu'en riant je livre aux mains de vos bourreaux.
Un jour il m'ornera de traits cent fois plus beaux.

---

(1) *Historique. Sapor.* « Je ferai demain déchirer de coups et ensanglanter ce visage si beau et ce corps d'un aspect si vénérable, si vous refusez de m'obéir. » — *Siméon.* « Si vous défigurez la beauté de mon corps, que je regarde à présent comme quelque chose de méprisable, celui de qui je la tiens saura me la rendre un jour avec usure. » — Les actes du saint disent qu'il était un très-bel homme, et que la majesté douce de son extérieur inspirait à ses ennemis même des sentiments de respect et d'attachement dont ils ne pouvaient se défendre. GODESCARD, 17 avril.

SCÈNE II.

USTASANE, SIMÉON.

USTASANE.

Salut, ô saint vieillard, ô pontife, ô mon père,
Les délices du ciel et l'honneur de la terre!
Accordez-moi quelqu'un de ces regards touchants
Par lesquels vous comblez de bonheur vos enfants.

SIMÉON.

N'approche pas de moi, garde-toi de me tendre,
Malheureux! cette main que tu pus bien étendre
Pour présenter l'encens à l'autel des faux dieux.
Va, rien n'est désormais commun entre nous deux;
Va, dis-je, et laisse-moi.

USTASANE.

O père de mon âme,
Si vous me repoussez, souffrez que je réclame
Au moins un seul regard.

SIMÉON.

Va-t-en, vil déserteur!
Te voir m'est un supplice, et t'entendre un malheur.
Adore le soleil, et cours avec les mages
Lui rendre, ainsi qu'au feu, de solennels hommages.
Arrivera le jour où de ta lâcheté,
Tu pleureras la honte et la stupidité.

USTASANE.

Malheureux que je suis! sous le poids des supplices
Mon corps, et non mon âme, offrit les sacrifices.
Que pouvais-je autre chose, ô saint vieillard?

SIMÉON.

Mourir!

USTASANE.

Oui, c'est vrai, j'aurais dû succomber en martyr...
Père, vous détournez loin de moi votre face,
Sera-ce pour toujours? N'aurai-je plus de place
Dans un cœur autrefois pour moi si caressant?
Vous m'avez fait chrétien, et j'étais votre enfant!

SIMÉON.

Et c'est là ma douleur, c'est là ce qui me tue;
Mon plus cruel tourment, c'est toi, oui c'est ta vue...
Sortons d'ici, soldats ; les regards désolants
De cet homme odieux souillent mes cheveux blancs.

(Siméon entouré de ses gardes disparaît).

USTASANE, seul.

O parole terrible! ô mon père! la foudre
Qui tombe sur un toit et le réduit en poudre
Est moins épouvantable... et vous avez raison.
Il règne dans les cours un funeste poison
Qui dans les cœurs répand, ainsi que la gangrène,
Je ne sais quelle odeur énervante et malsaine,
Pernicieux foyer de faiblesse et de mort.
Ma chute en est la preuve; et mon malheureux sort
Apprend ce que l'on gagne au sein des assemblées,
Où l'on passe en riant les heures écoulées
Au milieu des discours et des vœux des méchants;
On prend presque toujours leurs goûts et leurs penchants.
La foi s'en va mourante et perd son énergie,
Et le cœur énervé n'a plus que léthargie,
Quand l'heure sonne au ciel de vaincre et de mourir.
Si le voyageur voit le lion accourir
Ou le serpent dresser sa tête menaçante,
Il se trouble, il se presse, il fuit plein d'épouvante;
Et voilà que je suis au vénéré vieillard,
Ce qu'est au voyageur un tigre, un léopard;
Il détourne les yeux, s'élance et prend la fuite.

A quel état affreux, mon âme, es-tu réduite :
Qu'ai-je à faire? Ai-je encor quelque espoir de salut?
Suis-je donc aux enfers à jamais dévolu?
Il ne veut plus m'entendre, il craint que mon haleine
Sur son auguste front n'allume et ne déchaîne
La tempête et les feux des colères du ciel!
Hélas! si je ne puis d'un fragile mortel
Supporter les dédains, ni la rude parole
Par où sa ferme foi me frappe et me désole;
Comment pourrai-je donc paraître devant Dieu,
Soutenir son regard, et supporter le feu
Justement préparé contre l'apostasie?
Puis-je espérer, Seigneur, que ton cœur se soucie
Encore d'Ustasane, alors que Siméon
Se montre inexorable et dur comme un lion?
Pourtant, relevons-nous... J'éprouve dans mon âme
Je ne sais quoi de doux, qui dans mon cœur proclame
Que la bonté de Dieu me prêtera secours;
Que je ne suis ni mort, ni perdu pour toujours...
Me bercerais-je donc de vaines espérances?
Ah! j'ai souvent chanté que les munificences
Des bontés du Seigneur, par le nombre et l'éclat,
Sont au-dessus de tout, et passent par delà
Tout ce que son bras fort a fait de magnifique
Dans l'univers entier, et pour ce peuple antique
Si souvent ennemi, si souvent pardonné.
Non, je ne serai pas de vous abandonné,
Dieu tout-puissant, tout bon, ô Dieu plein de tendresse!
Voyez mon triste cœur, la douleur qui l'oppresse;
Témoin de mon angoisse et de mon repentir,
Donnez-moi le pouvoir de vaincre et de mourir.
Ah! pourquoi suis-je né! pourquoi, sein de ma mère,
M'as-tu jeté vivant sur cette horrible terre?
Mais, inutiles vœux! O stérile souhait!
O lâche que je suis, c'est mourir qu'il fallait!
Méprisable vieillard, comment ta main tremblante,
A-t-elle osé verser sur la flamme brûlante

Un encens sacrilége à l'autel du soleil?
Et que répondras-tu, quand pour le grand réveil
Aura sonné du ciel la tonnante trompette?
Le Juste tout tremblant, et la bouche muette,
A peine, dans ce jour, osera du Seigneur
Se promettre, en priant, un accueil protecteur!
Et moi, vil déserteur, et moi, traître et rebelle,
Que devenir, grand Dieu! sous la verge éternelle
Du juge souverain des morts et des vivants?
O crainte du Seigneur, de tes dards excitants
Perce mon lâche cœur, dans mon âme réveille
Par tes durs aiguillons sa force qui sommeille.
Grand Dieu, que tous les jours, et qu'à chaque moment,
Je songe au tribunal du dernier jugement.
Comme des flots roulants sur ma tête éperdue,
Reste, crainte sacrée, ainsi que dans la nue
Gronde retentissant le tonnerre vengeur,
Du céleste courroux funeste avant-coureur;
Alors je revivrai... ta sève rend la vie
A quiconque sur toi diligemment s'appuie,
Et te prend tous les jours pour lampe et pour conseil.
O Dieu puissant, dont l'œil sans réveil ni sommeil,
Impute et connaît tout, considérez mes larmes.
Le repentir vous plaît, il a pour vous des charmes.
Eh bien! nul, ô Seigneur, n'est plus rempli que moi,
De honte, de regret, de douleur et d'effroi.
Que si je puis encore au sein de ma détresse
Attirer vos regards, toucher votre tendresse,
Je vous dirai : Mon Dieu, regardez votre Fils,
Considérez sa croix, et ses pleurs et ses cris.
Il s'est livré pour nous. Que sa mort nous délivre!
Oh! que son sang me sauve, et me fasse revivre!
Frappez, Seigneur, frappez, ainsi qu'il vous plaira;
Pour expier mon crime, oui, toujours le combat
Me paraîtra trop doux, et la mort trop légère.
Donc sur moi fondez tous, enfer, et ciel, et terre;
A droite, à gauche, épanche, ô coupe de fureur,

Sur moi des flots pressés de rage et de terreur;
Verse le soufre affreux de Sodome et Gomorrhe,
Oui, verse, si tu peux, un feu plus dur encore;
Je me soumets à tout; trop heureux si je puis
De nouveau conquérir Jésus-Christ à ce prix.

SCÈNE III.

CHOEUR DES CHRÉTIENS.

CANTIQUE SUR LA CRAINTE DE DIEU ET LE JUGEMENT DERNIER.

I

O mortels, craignez Dieu, n'ayez pas d'autre crainte!
C'est le chemin assuré du bonheur.
Peur de la mort, tu conduis au malheur
Le chrétien terrassé sous ta cruelle étreinte.

O Dieu souverainement bon,
Du naufragé réparez le désastre;
Sur lui faites lever, ô Seigneur, le doux astre
Du repentir et du pardon.
Guidé par la reconnaissance,
Il bénira votre clémence
Et retournera plein d'ardeur
Au combat, pour rester vainqueur.

II

Voyez-vous ce vaste vaisseau
Qui fermement sur l'Océan s'avance?
Son poids commande aux flots et brave leur démence,
Son salut est dans son fardeau.
Trop léger, leur mutinerie
L'aurait brisé dans sa furie.
Ainsi la crainte nous rend forts
Contre l'enfer et ses efforts.

III

Le piquant et dur éperon
Pousse un cheval à franchir un abîme.
Écumant, il s'agite, et vainqueur ou victime
Il crie et s'élance d'un bond.
Honteux de sa crainte première,
Il bat son cou de sa crinière
Et dit : Allons! vaincre ou mourir
Sera toujours mon seul plaisir.

IV

Percez d'une sainte frayeur,
O Dieu, mes sens, mon cœur et tout mon être.
Terrible tribunal, où je dois comparaître,
Remplis mon âme de terreur.
S'il faut braver toute la terre,
Ciel, tu m'aideras à le faire;
Et tous les feux de l'univers,
Plutôt que d'aller aux enfers!

O mortels, craignez Dieu, n'ayez pas d'autre crainte;
C'est le chemin assuré du bonheur.
Peur de la mort, tu conduis au malheur
Le chrétien terrassé sous ta cruelle étreinte.

V

J'entends la trompette qui sonne
L'heure du suprême réveil;
J'entends le ciel craquer, et la foudre qui tonne
Tomber sur l'univers sortant de son sommeil.

VI

J'entends l'océan qui bouillonne
Et la voix de ses flots grondants;

Les longs mugissements de l'écho qui résonne,
Et tous les hurlements des fougueux ouragans.

VII

Ainsi qu'une tête sanglante
Le soleil roule dans les cieux ;
Et l'astre de la nuit, lampe éteinte et fumante,
Tombe à travers l'espace en charbon ténébreux.

VIII

Et vous, innombrables étoiles,
Courez, ainsi que des fuyards ;
L'éternité vous suit ; elle éteint sous ses voiles
A jamais de vos yeux les scintillants regards.

IX

Saisis d'une horrible épouvante,
Mortels, vous séchez de frayeur ;
Votre cœur défaillant, et votre âme expirante
Ne savent où cacher leur mortelle terreur.

X

Vous dites : Tombez sur nos têtes,
Montagnes, tombez, cachez-nous !
Inutiles clameurs ! car les foudres sont prêtes
Pour brûler, ô mortels ! les montagnes, et vous.

XI

Plein de majesté, de puissance,
Jésus-Christ vient du haut des cieux ;
Il illumine tout des éclairs de sa lance,
Et l'univers se fond au brasier de ses yeux.

XII

Il a pour sceptre la victoire
Et pour casque la fermeté ;

Et pour manteau royal la splendeur de sa gloire,
Et pour trône immobile il a l'éternité.

XIII

La justice tient la balance
D'un bras redoutable aux pervers.
Tout est prêt pour juger le crime et l'innocence;
Et sur son tribunal ses livres sont ouverts.

XIV

Entendez-vous l'air qui frissonne,
Et ce cliquetis d'ossements?
La terre ondule ainsi que la mer qui moutonne,
Elle s'ouvre et vomit des squelettes errants.

XV

Une chair neuve les recouvre;
Ils vivent terrassés d'effroi;
Ils tremblent, essuyant la sueur qui les couvre,
Et chancellent pareils au battant d'un beffroi.

XVI

Et tous, tels qu'une armée immense,
Ils sont devant leur souverain.
Nulle distinction; le roi plein de puissance
N'est pas plus en ce jour que l'humble fantassin.

XVII

De tous côtés volent les anges
Comme des aigles triomphants.
Sous leurs fouets hâtifs les tremblantes phalanges
Des morts ressuscités viennent des quatre vents.

XVIII

« Rends-moi compte, dit Dieu lui-même,
De ton administration.
Qu'as-tu fait de ces biens que ma bonté suprême
A semés sur tes pas avec profusion ?

XIX

» Contre moi tes mains déloyales
Les ont tournés avec fureur.
Vil pécheur, c'en est fait, mes vengeances royales
Ont leur tour aujourd'hui ; reconnais ton vainqueur.

XX

» Tu disais : « J'ai commis le crime,
Nul regard ne m'a rencontré ;
Et lorsque dans mes bras j'étouffais la victime,
Nulle oreille n'a su son cri désespéré. »

XXI

» Mes mains ont fait l'œil et l'oreille,
Lâche ouvrier d'iniquité ;
Et je serais semblable à ce sourd qui sommeille
Dans un lieu souterrain, rempli d'obscurité.

XXII

» Je t'ai vu dans tes nuits coupables
Et j'ai tout inventorié ;
Tes paroles, tes vœux, et tes faits exécrables,
J'ai tout vu, tout connu, je n'ai rien oublié !

XXIII

» Vous, ministres de ma justice,
Liez-lui les pieds et les mains,

Jetez-le en la prison de l'éternel supplice...
Partez tous, et brûlez dans les feux souterrains. »

XXIV

Le torrent qui se précipite
Est bien moins rapide en tombant
Que ne le sont les flots de la troupe maudite
Qui roule avec fracas dans l'abîme béant.

XXV

O plaintes aux larmes mêlées !
O noirs et lugubres concerts !
J'entends les malheureux de leurs voix désolées
Dire ces tristes chants en allant aux enfers.

XXVI

« Bel héritage,
Je fuis tes bords heureux.
Riante plage,
Je te fais mes adieux.
Cité de la victoire,
De la paix, de la gloire,
Adieu ! je vais
Te quitter pour jamais !

XXVII

Douce patrie,
Quoi ! toujours loin de toi !
Sainte harmonie,
N'être jamais pour moi !
Toujours les cris de rage !
Les pleurs et le carnage !
Le désespoir
Sous l'éternel pressoir !

XXVIII

Maison de flammes,
Je tombe dans tes feux !
Tu me réclames
Pour tes flancs sulfureux !
Au moins un peu d'eau pure
Pour la soif que j'endure !...
Oh ! vains souhaits !...
Je n'en aurai jamais !...

XXIX

Le Maître souverain profère
Son jugement sur les élus.
Il leur dit : « Accourez, les bénis de mon Père,
Venez, asseyez-vous, ces trônes vous sont dus.

XXX

Venez, possédez le royaume
Fait pour vous dès les premiers temps.
Venez, soyez heureux sous le splendide dôme
Que Dieu même a bâti pour charmer ses enfants.

XXXI

Là-haut ni douleur, ni souffrance,
Ni larmes, ni mort, ni tombeau ;
Mais le repos, la paix, la gloire et l'abondance,
Mais un bonheur sans fin, pur et toujours nouveau. »

XXXII

J'entends ces têtes couronnées
Chanter dans un brillant transport,
Et dire, ivres d'amour, leurs belles destinées,
Et le Dieu, dont la main les fait entrer au port :

XXXIII

« Sainte cité, demeure permanente,
Oh ! qu'ils sont doux à mon cœur tes parvis !
Comme en son nid dort la colombe aimante,
Je suis en paix sous tes brillants lambris !

Belle patrie,
O mon bonheur !
Toute la vie
Je verrai ta splendeur !

XXXIV

Et cette vie, elle sera sans rives,
Telle, Seigneur, que ton éternité ;
Et plus jamais de ces alternatives
Signes fatals de la mortalité.

XXXV

Gloire à l'agneau ! C'est son sang tutélaire
Qui nous a fait ce bonheur immortel ;
Oui, gloire à vous, Fils de Dieu, notre frère,
A vous, à nous, par vous règne éternel !

Belle patrie,
O mon bonheur !
Toute la vie
Je verrai ta splendeur !

XXXVI

Les méchants s'en vont aux abîmes ;
Au ciel s'envolent les élus ;
Ils entourent leur roi, tous ces aigles sublimes ;
L'éternité commence, et le monde n'est plus ! ..

XXXVII

Ustasane, ô vieillard chéri,
Songe à ce jour à jamais formidable;
Lève ton front courbé sous un poids lamentable;
Arme-toi d'un noble dépit.
Reviens; que la foi t'encourage
A vaincre Sapor et sa rage;
Songe au grand jour de la terreur :
Ce penser te rendra vainqueur.

O mortels, craignez Dieu, n'ayez pas d'autre crainte,
C'est le chemin assuré du bonheur.
Peur de la mort, tu conduis au malheur
Le chrétien terrassé sous ta cruelle étreinte.

XXXVIII

J'ai vu dans les jeux quelquefois
Tomber à terre un vigoureux athlète;
Irrité de sa chute, il écume et s'apprête
A l'effacer par des exploits.
Il se redresse avec audace,
Frappe son adversaire en face,
L'abat et sur son front sanglant
Il pose un pied brusque et foulant.

XXXIX

De même, ô vieillard vénéré,
Pousse, crois-moi, pousse le cri de guerre;
Méprise fièrement et la vie et la terre,
Cours mourir d'un pas assuré,
Et Dieu sensible à ton courage,
Oublira ton premier outrage;
Il dira : « Nouveau vainqueur,
Viens et monte au trône d'honneur. »

XL

Et toi, dis-lui : « Par mon maître animé,
J'hésiterais au moment de l'orage !
Sa grande voix m'appelle, et son sang m'encourage,
Et je craindrais un homme armé !
Non ! un chef dans sa course agile
Entraîne son soldat docile ;
Suivons d'un pas cent fois plus prompt.
Le Dieu qui marche à notre front. »

XLI

Vois-tu dans la plaine courir
Comme l'éclair, ces jalouses cavales ?
Leur cœur ardent bouillonne en voyant leurs rivales ;
Voilà l'emblème du martyr.
Il contemple ses frères d'armes
Triompher parmi les alarmes ;
Et son cœur dit : « Comme eux mourir !
Comme eux tomber pour refleurir ! »

XLII

Ainsi, vieillard que nous aimons,
Relève-toi, cours, s'il le faut, aux flammes.
Tu peux bien ce qu'ont pu des enfants et des femmes.
Dans ton sang lave tes affronts.
Cieux, à ce vieillard vénérable,
Rendez un lustre internissable ;
Et qu'un triomphe solennel
Lui rouvre et l'Église et le ciel !

O mortels, craignez Dieu, n'ayez pas d'autre crainte,
C'est le chemin assuré du bonheur.
Peur de la mort, tu conduis au malheur
Le chrétien terrassé sous ta cruelle étreinte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

USTASANE, *seul.*

Hélas! qui peut compter tant soi peu sur soi-même!
Combien l'homme bientôt de l'un à l'autre extrême
Passe rapidement, comme l'on voit dans l'air
En un clin d'œil courir et s'envoler l'éclair!
Que nous sommes changeants; et combien est mobile
Notre esprit inquiet et notre vile argile!
L'esprit ne sait à rien se fixer fermement.
Il est le brin de paille emporté par le vent,
La bulle de savon qui nage dans l'espace,
L'écume de la mer qui sur le flot s'efface.
La crainte de la mort, malheureux! m'a vaincu!
O honte! ô flétrissure! à peine si j'ai vu
L'ennemi devant moi, que tremblante, mon âme
A lâchement cédé, plus faible qu'une femme.
Qui pourra ramener le pauvre naufragé,
Et rendre le bonheur à son cœur submergé?
Qui pourra me laver d'une telle infamie?
Où trouver le secours de quelque main amie?
Ciel! prends pitié de moi! je ne vois que la mort
Capable d'apaiser mon horrible remord;
Il n'est plus que mon sang pour expier mon crime!
Eh bien, il coulera, pour que je me rédime,
Et rouvre à mon destin et l'Église et le ciel.
Dieu! j'en fais devant vous le serment solennel.

Allons trouver le roi; ce que je vais lui dire
Le fera, j'en suis sûr, m'envoyer au martyre.
Et c'est ce que je veux, et c'est tout mon désir;
Je ne puis me sauver qu'en cherchant à mourir.
Seulement, ô mon Dieu, vous, que malgré moi-même
J'ai lâchement trahi, par un secours suprême
Soutenez ma faiblesse au milieu des tourments;
Faites-moi surmonter les épouvantements
Par où l'on tentera d'abattre mon courage.
O Dieu, force des forts, que votre bras ombrage,
Fortifie, affermisse et couronne ma foi!
Dieu, soyez avec moi!... voici, voici le roi!

SCÈNE II.

USTASANE, SAPOR.

USTASANE.

Prince, daignez donner un moment d'audience
Au vieillard honoré par votre adolescence.

SAPOR.

Volontiers, Ustasane.

USTASANE.

Oh! qu'ils seraient heureux,
Roi des rois, les mortels, si prudents, généreux,
Inflexibles et forts, ils savaient toujours prendre,
Et surtout conserver, sans jamais en descendre,
Le chemin noble et haut du bien et du devoir!
Alors ils n'auraient pas à craindre de se voir
Dans la nécessité fatale, humiliante,
De montrer quelquefois la conduite changeante
D'un cœur et d'un esprit qui se sont fourvoyés.
Mais au fond d'un ravin nous fussions-nous broyés,
Essayer d'en sortir, c'est devoir, c'est sagesse.
Un conducteur de char arrête la vitesse

De ses chevaux, s'il voit tout à coup devant lui
Que la route est rompue. Il regarde et conduit
Par un autre chemin son bouillant attelage.
Semblable à ce cocher, que l'homme ait le courage,
Quoi qu'il puisse en coûter, de changer de chemin,
Quand la sagesse indique et montre de la main
Quelle route il faut suivre.

SAPOR.

Où donc par ces paroles,
Par ces mots sans clarté, ces images frivoles
Et ces vagues discours, voulez-vous arriver!
Quel chagrin vous dévore, et s'acharne à caver
Vos yeux baissés à terre?

USTASANE.

Il ne vous plaira guère,
O prince, mon discours.

SAPOR.

N'êtes-vous pas mon père?
Ne suis-je pas toujours votre enfant, votre ami?
Parlez-moi sans frayeur, et d'un cœur affermi.

USTASANE.

Il me faut avouer un effroyable crime.

SAPOR.

Vous! Ustasane, un crime!

USTASANE.

Il accable, il opprime
De son horrible poids mon trop malheureux cœur.
Seul, tout mon sang versé peut en laver l'horreur.

SAPOR.

Mais jamais criminel s'accuse-t-il lui-même?

USTASANE.

O prince, oui toujours une douleur extrême

Oppressera mon âme ; et de l'avoir commis,
Cet horrible forfait, nuit et jour je frémis.

SAPOR.

Et quel est-il enfin ?

USTASANE.

Ah ! j'ai trompé mon maître.
C'est ma main seulement qui s'est soumise à mettre
Les parfums sur l'autel du soleil et du feu.
Ce n'était pour mon cœur qu'un vil et lâche jeu.
Je déteste vos dieux ; non, ils ne le sont pas.
Mon Dieu, c'est Jésus-Christ... J'ai dit... A vos soldats
Commandez sur-le-champ de punir un tel crime.

SAPOR.

Et pourquoi vous punir, ô vous que mon estime
S'obstine à regarder comme un sage vieillard ?
Revenez de nouveau, revenez, prenez part,
Dès l'instant avec moi, d'un cœur ferme et sincère,
Au culte du soleil, et toujours comme un père
Sapor vous aimera.

USTASANE.

Permettez-vous, Seigneur,
Que librement je parle, et vous ouvre mon cœur ?

SAPOR.

Eh ! sans doute, Ustasane.

USTASANE.

Eh bien ! ma voix proclame
Que le feu, le soleil, ne sont rien qu'une flamme,
Qui n'a ni sentiment, ni dessein, ni pouvoir,
Ni nul discernement, ni l'ombre d'un vouloir.
Jésus-Christ seul est Dieu, seul grand, seul adorable.
C'est ma foi, je l'espère, à jamais imperdable.
Dieu ! soyez mon soutien, et par vous je vaincrai ;
Je revivrai par vous, et je réparerai
L'opprobre dont ma chute a couvert ma vieillesse.

N'espérez pas revoir ma première faiblesse,
Seigneur, voici mon corps, mes membres et mon sang.
Oui, faites préparer le baptême sanglant ;
Il m'est tout à la fois et doux, et nécessaire.

SAPOR.

Est-ce vous, Ustasane ! est-ce vous, ô mon père !
Je ne vous connais plus ! quelle étrange fureur
A saisi votre esprit, renversé votre cœur ?
Quel breuvage magique a sur votre bon sens
Funestement versé ses flots ensorcelants ?
Quelque magicien, par sa noire puissance,
A donc dans votre esprit fait entrer la démence ?
Au reste on dit partout que les adorateurs
De ton Christ abhorré sont de vils enchanteurs ;
Et que maîtres dans l'art affreux de la magie,
Ils ôtent à leur gré le désir de la vie,
La crainte de la mort, et l'effroi des tourments.
Ils meurent en chantant, hommes, femmes, enfants.
Or, comment pouvez-vous, vous, le prince des sages,
Comparant leur doctrine avec celle des mages,
Ne pas dire à la fin : « Les chrétiens sont des fous ! »
A nous la majesté ! La sagesse est à nous !
Nos pères ont transmis aux Perses l'héritage
Du culte du soleil ; c'est leur noble partage.
Et vous pourriez encor souiller vos cheveux blancs,
En retournant, vieillard, dans les ignobles rangs
De ces gens détestés du ciel et de la terre,
Et vous déshonorer à ce point, ô mon père !

USTASANE.

Dites plutôt, Seigneur, que j'ai déshonoré
Mon âge et ma raison, quand, de crainte atterré,
J'offris au dieu soleil un encens dérisoire.
Voilà ma lâcheté ! voilà votre victoire !

SAPOR.

Retire sur-le-champ ton insolent discours.
Es-tu bien résolu de résister ?

USTASANE.

Toujours !

SAPOR.

Tu vas mourir.

USTASANE.

Tant mieux !

SAPOR.

Non pas d'une mort prompte.

USTASANE.

Tant mieux ! Pour expier et mon crime et ma honte,
Dites à vos bourreaux d'exciter leurs esprits
A préparer pour moi des tourments inouïs,
Et mon cœur, pour porter le poids de ses souffrances,
Calme regardera l'éclat des récompenses
Qui surpassent toujours le fardeau des labeurs,
Et que le ciel promet et réserve aux vainqueurs.

SAPOR.

Quelle folle fureur ! quelle horrible manie !
Tu n'es pas un mortel, mais un loup en furie.
Eh quoi ! vieux furieux, comme les léopards,
Affronter le tranchant des lances et des dards !

USTASANE.

Rien n'est bon, rien n'est doux comme la mort soufferte
Pour Jésus-Christ. O joie ! à mon âme est rouverte
La route du combat et celle de l'honneur !
Encor quelques efforts, et l'éternel bonheur
Est à moi pour toujours ! O merveille infinie
De la vie à venir !

SAPOR.

D'une éternelle vie
On nous parle toujours. Tu te trompes, vieillard,
Pourquoi donc à ces fous, indignes d'un regard,
Livres-tu ta raison ?

USTASANE.

Oh! que mon corps périsse
Pourvu que j'aille à Dieu, que du ciel je jouisse!

SAPOR.

Toujours même discours! préférer l'incertain
A ce qu'on voit des yeux, qu'on touche de la main.
Eh bien! puisque mourir t'est chose tant aimable,
Tu seras satisfait; une mort effroyable
De tes jours insensés terminera le cours.
A ton Galiléen porteras-tu toujours
Ton culte, ton encens, et les vœux de ton âme?
Ecoute : le soutien de votre secte infâme
Est mon captif; il doit expier par sa mort
Les maux qu'il a semés de l'un à l'autre bord
De mes États, troublés par son extravagance.
Soldats, prenez cet homme, et que son arrogance
Ne pense pas avoir triomphé de Sapor.
Effrayons tous les siens par l'horreur de son sort.
Le voilà donc celui que ma munificence
Avait comblé de biens: rang suprême, opulence,
Tout, tout, à flots pressés se répandait sur lui,
De ma royale main et le jour et la nuit.
Je l'appelais mon maître, et mon guide, et mon père...
Et l'ingrat! l'arrogant! par sa parole altière
Il insulte, il outrage et le soleil et moi!
Va! monstre, tu mourras! et l'honneur de ton roi
Appelle d'un grand cri le châtiment terrible
Que mérite, entends-tu? ton audace inflexible.

SCÈNE III.

USTASANE, UN SOLDAT.

USTASANE.

Oh! quel bonheur pour moi, mes vœux vont s'accomplir!

Le jour de gloire arrive, et je m'en vais mourir !
Enfin réjouis-toi, malheureux Ustasane,
Le fer réparateur, qui sur ta tête plane,
Va te conduire à Dieu, tout au moins repentant,
Si d'abord il n'a pu t'y mener innocent ;
Et le ciel satisfait t'accordera ta grâce.
Mais peut-être quelqu'un, sur ma funeste trace
Entraîné vers l'autel du soleil et du feu,
A foulé sous ses pieds le culte du vrai Dieu ;
Il me faut réparer mon exemple et mon crime,
Autant que je le puis, en tirant de l'abîme,
Par un retour hardi, ceux qui, suivant mes pas,
Chancelants, sont tombés, vaincus dans les combats.
Oui, ce n'est qu'à ce prix qu'un Dieu juste et sévère
Détournera de moi les coups de son tonnerre.
Il faut que, comme un chef de vastes bataillons,
Je monte au ciel, suivi de nombreux compagnons
De ma chute d'abord, et puis de ma victoire.
O Dieu puissant, sur moi déversez cette gloire,
Pour faire étinceler votre nom triomphant
Du nord jusqu'au midi, du levant au couchant.
... Écoute-moi, soldat, approche ; garde, approche.

LE SOLDAT.

Que veux-tu, condamné ? si le moment est proche
Où le fer doit frapper, pourtant tu peux encor,
Je l'espère, sauver ta tête de la mort.

USTASANE.

Exécute ardemment ce que mon cœur désire,
Et répète avec soin ce que je vais te dire.
Hâte-toi, garde, et fais ce que je veux.

LE SOLDAT.

Mais, quoi

USTASANE.

Une chose facile.

LE SOLDAT.

A qui parler ?

USTASANE.

Au roi.

LE SOLDAT.

Et que lui demander? ton pardon et ta grâce?

USTASANE.

Oh! non; tout mon désir, soldat, c'est qu'il m'efface
Du nombre des vivants.

LE SOLDAT.

Seulement un sursis?

USTASANE.

Point du tout.

LE SOLDAT.

Enfin, quoi?

USTASANE.

Va jusqu'au prince, et dis
Qu'Ustasane à genoux demande à sa clémence
De faire publier dans cette ville immense
Pourquoi je meurs.

LE SOLDAT.

Vraiment! y penses-tu, vieillard?

USTASANE.

Je sais ce que fais; va, dis-je, de ma part,
Fais parvenir au roi...

LE SOLDAT.

Cette étrange supplique!

USTASANE.

Étrange ou non, je tiens qu'on dise et qu'on explique
La cause de ma mort; qu'on ne confonde pas
Ustasane avec ceux qu'on nomme scélérats,
Et qui le sont vraiment, en tombant sous la hache.
Moi, je demande au roi que tout l'empire sache

Que mon seul crime, c'est d'adorer Jésus-Christ,
Que j'ai par lâcheté pour un moment trahi.

LE SOLDAT.

Peut-il se rencontrer crime plus détestable
Que de haïr les dieux et leur culte immuable ?

USTASANE.

Fais ce que je te dis ; va demander au roi
Qu'il déclare bien haut que je meurs pour ma foi.

LE SOLDAT.

En vérité, voilà que d'un soin bien étrange
S'occupe ton esprit ; va, plutôt, crois-moi, change ;
Reviens sur ta parole, écoute le bon sens :
Songe à sauver ta tête ; il en est encor temps.

USTASANE.

Fais ce que je te dis ; va porter ma supplique.

LE SOLDAT.

Je pars, pauvre insensé, malheureux fanatique.
On souscrira, je pense, au singulier désir
D'un condamné qui va sous la hache périr.

SCÈNE IV.

USTASANE, SIMÉON, LE SOLDAT.

USTASANE.

Avant que de mourir, oh ! s'il m'était possible
De voir et d'embrasser le pontife invincible,
La gloire et le soutien de notre nation !...
O bonheur ! le voici ! Ciel ! je vois Siméon !
Le poids de ses liens le courbe vers la terre ;
Et pourtant sur son front quelle douce lumière !
Quelle paix dans ses yeux ! quel calme dans son air !
L'innocence et la foi s'unissant de concert

Donnent à son maintien une majesté sainte,
Qui commande à la fois et l'amour et la crainte.

SIMÉON.

Nouvelle désirable! ô jour trois fois heureux !
Ustasane, est-il vrai ? dois-je en croire mes yeux ?
Vois-je un chrétien tombé, relevé de sa chute,
A la foi de retour, et vainqueur dans la lutte
En présence du roi ?

USTASANE.

O glorieux martyr,
Où, mon père, allez-vous ?

SIMÉON.

Mon fils, je vais mourir;
Et j'y vais avec joie, à présent qu'Ustasane,
Que mon fils m'est rendu, que son courage plane
En aigle triomphant sur les dieux de Sapor...
Tu tiens les yeux baissés... pourquoi, cher fils ?..

USTASANE.

Encor
Tout honteux de ma chute, ô mon père, je n'ose
De mes yeux contempler votre front qui m'impose
Un respect filial, mélangé de terreur.
Devant vous je ressens un trouble agitateur;
Et de crainte mon cœur bat en votre présence.

SIMÉON.

Que s'il en est ainsi, mon cher fils, vois et pense
Combien doivent frémir les lâches, les pervers,
Devant le Dieu du ciel, de la terre et des mers.
Mais tu t'es repenti. La bonté secourable
Du ciel t'a pardonné! Ta main jadis coupable,
Mais pure maintenant sous tes fers glorieux,
Tends-la vers ton vieux père, et marchons tous les deux
D'un pas ferme et tranquille à la mort, à la gloire.
Accepte, sans pâlir, le coup expiatoire

Qui va te rendre au ciel, et puis le ciel à toi.
Soyez béni, Seigneur; mes vœux, mes pleurs, ma foi,
Vous ont parlé, pareils aux cris de l'agonie,
Pour qu'il vous plût changer l'horrible félonie
De mon malheureux fils en un vaillant retour.
Le voilà revenu! jour heureux! noble jour!
Ustasane est sauvé!

USTASANE.

Quelle reconnaissance
Je vous dois, ô mon père!

SIMÉON.

O mon fils, plutôt pense
A Dieu maître de tout, à Jésus-Christ auteur,
Restaurateur aussi de la foi dans ton cœur;
Qu'il t'occupe tout seul; à lui reconnaissance,
Gloire, actions de grâce, amour, force et puissance!
Le repentir toujours trouve accès près de lui.
Ton retour, ô mon fils, le démontre aujourd'hui;
Il aime à pardonner, et sa miséricorde
Sur le cœur repentant s'incline et se déborde
Aussitôt qu'il entend nos sanglots retentir.
Celui-là seul périt qui s'obstine à périr.

USTASANE.

O mon père, c'est vrai; pourtant si de ma chute
Je me suis relevé, si du roi dans la lutte,
Sans pâlir, j'ai vaincu l'incroyable fureur,
C'est bien certainement à l'instance, à l'ardeur
De vos vœux près de Dieu, que je dois de mon âme
Le retour au salut, et l'amour qui l'enflamme...
Père, me repentir, et pleurer, et gémir,
C'est trop peu pour mon crime; il faut, il faut mourir!

SIMÉON.

Cher et bien-aimé fils, que tes vœux sont louables!
Que ton désir est noble! et les cieux favorables,
Va, j'en suis très-certain, exauçant tes soupirs,
Poseront sur ton front le laurier des martyrs.

SCÈNE V.

CHOEUR DES CHRÉTIENS.

LOUANGES DE LA GRACE, DU REPENTIR ET DE LA PRIÈRE

I

Rien ne résiste à ta puissance,
Rien n'est difficile pour toi,
O Fils, dont la divine essence
T'égale au Père en qui je croi.
Sous ton inévitable empire,
O Christ, Fils de Dieu, tout fléchit ;
Ton œil, comme un trait qui déchire,
Entre à fond dans l'âme et l'esprit.

II

Il perce jusque dans les moelles,
Ainsi qu'un glaive à deux tranchants;
Il n'est aucun bandeau ni voiles
Pour arrêter ses yeux perçants.
Il n'est point d'épaisses ténèbres
Qu'il n'illumine quand il veut;
Il parle aux monuments funèbres ;
Et les morts entendent leur Dieu.

III

Du sein du plus profond abîme
Le coupable a crié vers toi,
Et tu lui pardonnes son crime
Dès qu'il dit : « Prends pitié de moi ! »
De ce fils tu pleurais la perte,
Et de ce prodigue, la mort ;

Et tout à coup ta grâce alerte
S'élance pour changer leur sort.

IV

Et sur tes divines épaules
Tu charges l'imprudent agneau,
Qui, perdu dans des routes folles,
N'avait rencontré qu'un tombeau ;
Et tu dis : « Partagez ma joie;
Le voilà donc ressuscité,
Lui qui fut si longtemps la proie
Du démon de l'iniquité ! »

V

O grâce, que ta main est douce,
Même à celui qui la repousse !
Ta maternité le poursuit,
Le pousse,
Le sollicite; et jour et nuit
Le suit !

VI

Ta douce chaleur vivifie
L'âme dans la mort engourdie.
A combien d'ossements tu rends
La vie !
Morts, sortez de vos monuments,
Vivants !

VII

Ils sont debout, quelle allégresse !
Quels chants, et quelle sainte ivresse !
Chacun près du libérateur
Se presse,
En bénissant de son bonheur
L'auteur !

VIII

Et dit : « Quoi ! j'ai pu, plein de haine,
Blesser la main qui me ramène !
« Ce souvenir fait tous les jours
» Ma peine (1). »
Dieu, sois désormais mes amours
Toujours !

IX

Vois ce fier coursier qui s'indigne,
D'ardeur et d'audace il trépigne...
Puis à son maître il tend un cou
De cygne,
Et frémit sous ses légers coups
Si doux !

X

De même à mon âme ravie,
Que caresse ta main amie,
O Dieu ! tu rends amour, douceur,
Patrie ;
Et tu fais battre de bonheur
Mon cœur.

XI

La terre, tandis qu'elle éprouve
Le froid glacial des hivers,
Dans son sein contracté ne trouve
Rien à donner à l'univers.
Que le printemps, de son haleine,
Éveille, anime ses ardeurs ;

(1) Vers de Châteaubriand.

Tout aussitôt je vois la plaine
Se charger de fruits et de fleurs.

XII

Ainsi la grâce en tiède ondée
Coulant sur le cœur le plus dur,
Fond la glace consolidée
Qui l'environnait comme un mur.
Tout change, tout se renouvelle
Parmi les regrets et les pleurs ;
Et l'éclat d'une vie nouvelle
Efface ses vieilles erreurs.

XIII

Par les vifs attraits d'une femme
David succombe renversé.
Ah ! qui délivrera son âme?
Un océan de pleurs versé.
Et sa lyre délicieuse
A légué ses gémissements
Et sa prière harmonieuse
A tous les cœurs, à tous les temps.

XIV

O pécheresse de la ville,
Tu gémis aux pieds du Sauveur ;
Et tout d'un coup il annihile
Le mal qui remplissait ton cœur.
Il n'a pour toi nul mot de blâme;
Mais ce seul mot si fortuné :
« Elle aime beaucoup, cette femme;
Qu'il lui soit beaucoup pardonné ! »

XV

O quelle puissance ont les larmes,
Et sur la terre et dans les cieux !

Elles sont d'invincibles armes
Contre Dieu, sa foudre et ses feux.
Tu périssais, grande Ninive,
Avec le quarantième jour;
Le ciel entend ta voix plaintive,
Il est surmonté sans retour.

XVI

Mais pourquoi dans les anciens âges
Chercher des exemples fameux?
Ne voit-on pas dans nos orages
Éclater des noms glorieux?
Du cercueil de l'apostasie
Ustasane a crié vers Dieu;
Et ce mort revient à la vie:
La lampe éteinte reprend feu.

XVII

Comme descend une colombe,
Ou comme un grand aigle qui tombe,
Le noble Ustasane un moment
Succombe;
Il est sur le sable mouvant
Gisant.

XVIII

Mais l'aigle humilié s'anime,
Se relève, et d'un vol sublime
Il touche tout à coup des cieux
La cime,
Et pousse un cri victorieux,
Joyeux.

XIX

Ainsi la gloire d'Ustasane,

Qui durant un clin d'œil se fane,
Reparaît pleine de vigueur ;
Il plane
Sur son sanglant persécuteur,
Vainqueur.

XX

Le ciel est pour celui qui l'aime
Un invincible défenseur,
Qui ne compte pas sur soi-même
Reçoit sa force du Seigneur.
Achève, ô vieillard vénérable,
Et marche sans timidité;
Va, Dieu de son bras secourable
Couronnera ta fermeté.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAPOR, LE CHEF DES MAGES.

SAPOR.

Qui pourrait mesurer l'audace et l'arrogance,
Le révoltant orgueil de cette affreuse engeance
Des vils adorateurs du vil Galiléen?
La crainte de la mort pour eux n'est pas un frein;
C'est plutôt un attrait; et courir aux supplices
C'est pour ces forcenés le comble des délices.
Plus j'en ai fait abattre, et plus dans mes États
Se répandent les flots de tous ces scélérats.
C'est l'hydre dont le fer a retranché la tête,
Et l'hydre, en s'agitant de colère, s'apprête
Par dix autres, vingt fois plus terribles encor,
A répandre partout son venin et la mort.
Comment de ces serpents débarrasser l'Empire?
J'ai pris tous les moyens que la sagesse inspire,
Prières et prisons, promesses et bourreaux,
J'ai couvert le pays de sang et de tombeaux;
Rien ne m'a réussi. Que l'on prie ou qu'on frappe,
Toujours, qui ne le sait? le chrétien vous échappe.
Ces gens-là sont un roc contre lequel la mer
Vient inutilement, comme un bélier de fer,
Heurter son front fougueux avec des cris de rage :
Rien ne les fait trembler, et les champs du carnage
Les attirent plutôt, ainsi que des festins.
La mort est pour eux tous le plus beau des destins;
Et celui qui jouit du bienfait de la vie,

Contre celui qui meurt est plein de jalousie.
Ils sont tous à rêver par delà les tombeaux
Pour eux et leurs pareils des lauriers de héros.
Encor s'il n'y avait, dans les rangs de leur race,
Que des gens de néant et de la populace,
Que des gens inconnus, sans rang et sans honneurs;
Mais hélas! point du tout; on y voit des seigneurs,
Des chefs, des magistrats, des commandants d'armées,
Des esprits supérieurs, de grandes renommées;
J'en suis comme assiégé, mon palais en est plein;
Et tous, vous connaissez mon plus cruel chagrin!
Cet Ustasane à qui, par le doux nom de père,
Je montrais un respect filial et sincère,
Me fait en ce moment le plus cruel affront.
Il avait par mon ordre enfin courbé le front
Devant les saints autels du dieu de ses ancêtres;
Et tout à coup voilà, qu'avec bien d'autres traîtres,
Il quitte de nouveau le culte du soleil;
J'en suis au désespoir, et j'en perds le sommeil.
Que faire? Comment donc effacer de la terre
De ces affreux chrétiens la race réfractaire?
Comment sauver nos dieux? Parlez, mages, parlez.

LE CHEF DES MAGES.

Qu'ils sont pesants les maux que vous nous révélez,
Seigneur! Ce n'est pas tout; et cette race impie
Connaît tous les secrets profonds de la magie;
Et tout ce qui pour nous paraît prodigieux,
Est naturel, commun, et vulgaire pour eux.
Prince, ne pensez pas que vos condescendances
En aient tiré beaucoup de leurs extravagances.
Rire de vos efforts, narguer votre courroux,
C'est leur cher passe-temps, leur plaisir le plus doux.
Les démons des enfers, et cette race d'hommes
Ont un commerce entre eux de songes, de fantômes,
De haines, de complots, de superstitions,
De spectres effrayants, de noires visions.

Leur volonté commande aux cieux comme à la terre.
Ils parlent : et voilà que la nature entière
Frémissante obéit jusqu'au fond des enfers ;
On dirait qu'en leurs mains repose l'univers.
A leur voix le soleil en sa course s'arrête ;
La mer grondante fuit, ou bien lève sa tête.
Sur un royaume entier le chef qui les conduit
Développe en plein jour le voile de la nuit.
A leur voix le ciel tonne, et dans des sacrifices
La foudre anéantit et prêtres et génisses.
Les voyez-vous passer ainsi que des troupeaux
D'un pied sec à travers les abîmes des eaux ?
« Jette-toi dans la mer, ô puissante montagne, »
Disent-ils, et soudain, désertant la campagne,
Elle s'élance et court, pareil au fier cheval
Qui vole se baigner dans le prochain canal.

SAPOR.

Jamais de tels discours n'ont frappé mes oreilles.
Qui jamais entendit de semblables merveilles ?

LE MAGE.

Je vais vous dire, ô roi, non ce qu'on m'a conté,
Mais ce que de mes yeux j'ai vu, j'ai constaté.
Ici vous retenez dans vos fers un impie
Dont l'âme contre nous d'un fiel noir est nourrie.
Ce scélérat, qu'on voit couvert du vêtement
Vil et rapetassé d'un pauvre mendiant,
Sous sa barbe en désordre et sa tête chenue,
Abrite une puissance, infinie, inconnue,
Qui sait rendre au malade et vigueur et santé,
Et même ramener les morts à la clarté.
Par lui le muet parle, et les sourds, de l'entendre
Étonnés et ravis, ne cessent de répandre
Son éloge partout. Bien plus, un signe, un mot
Suffit à ce vieillard pour réduire en monceau
Le temple le plus fort, le dieu le plus solide.
Voilà, Seigneur, voilà le pontife, le guide

De ces affreux chrétiens, et son odieux nom
Retentit en tous lieux; il a nom Siméon.

SAPOR.

De si noirs attentats, de tels faits, de tels crimes,
Dont les peuples, les rois et les dieux sont victimes,
Ne peuvent pas rester plus longtemps impunis.
Les chrétiens et leur chef seront anéantis;
Je le jure!

LE MAGE.

Écoutez : non, ce n'est rien encore,
Et frémissez, ô prince; on dit qu'avant l'aurore...

SAPOR.

Que font ces scélérats?

LE MAGE.

On dit que chaque nuit
Ils s'assemblent sous terre en un sombre réduit,
Qu'ils y commettent tous des excès exécrables,
Qu'au signal de leur chef, les lampes sur les tables
Éteintes tout à coup, les laissent se ruer
L'un sur l'autre en fureur, et se prostituer,
Et se déshonorer dans l'affreux pêle-mêle
D'embrassements d'enfer, où, fidèle, infidèle,
Infâme, ou bien cœur pur, enfant ou bien vieillard,
Ou père, ou mère, ou sœur, tous, tous à tout hasard
S'abandonnent ensemble à l'instinct de la bête;
Et pour ces monstres c'est un jour de grande fête.

SAPOR.

Livrons ces forcenés aux plus affreux tourments,
Il faut les envoyer aux enfers tout vivants.

LE MAGE.

Ce n'est pas tout encore; après qu'en ces orgies,
Tombant, n'en pouvant plus, ces horribles harpies
Ont épuisé leur force, alors un jour nouveau
Est ramené sur tous par un faible flambeau,

Et cette multitude achève ses mystères
Par de sauvages chants et de sombres prières,
Prélude consternant du plus grand attentat
Que le soleil ait vu... car c'est l'assassinat
D'un tout petit enfant, que, sous les yeux des mères,
On réduit en morceaux ; et toutes ces mégères
Se l'arrachent, croyant par son sang et sa chair
Reconquérir le ciel, et se fermer l'enfer.
Tous ceux qui sont présents à ce festin horrible
Se font, d'y prendre part, un devoir inflexible.
Ainsi donc tous les jours, en brisant sous leurs dents
De leurs enfants meurtris les membres palpitants,
Ces monstres infernaux, ces âmes de tigresses
Prétendent se donner d'affreuses allégresses.

SAPOR.

Dieux puissants! ô soleil, verrez-vous sans horreur
Ces excès de démons? et d'un bras en fureur
Ne pousserez-vous pas aux éternels abîmes
Les auteurs exécrés de si monstrueux crimes?
Quoi! pour les dévorer et pour les engloutir,
Nous ne verrons donc pas la terre s'entr'ouvrir,
Ni le ciel en éclairs, en foudres, en tempêtes,
En feux désolateurs éclater sur leurs têtes?
La mer n'enverra pas ses vagues en courroux
Pour perdre et pour noyer ces hyènes, ces loups,
Ces tigres, ces lions, et les faire descendre
L'un sur l'autre aux enfers, forcés de se distendre
Pour pouvoir contenir leurs vastes légions.
Le ciel n'écoute pas nos supplications...
Eh bien! mon bras lui seul saura sauver l'empire.
A moi tout seul laissé, je saurai me suffire.
Moi, moi, dis-je, moi seul, je vengerai les dieux
Et le monde, en tuant jusqu'au dernier d'entre eux.
Oui, qu'ils périssent tous ; soldats, ouvrez les portes,
Qu'ils entrent tous ici ; dilatant vos cohortes,
Faites-leur grande place, et que ce vil troupeau
De chrétiens soit conduit du prétoire au tombeau.

SCÈNE II.

SAPOR, SIMÉON, SOLDAT, GROUPE DE MARTYRS.

SAPOR.

Moi! je perdrais le temps avec des misérables
En discours de dispute, oiseux, interminables!
Non! non! par un seul mot j'interroge; et vous tous
De même répondez; dites : renoncez-vous
A votre Jésus-Christ, comme à ses lois perverses?
Reprenez-vous les dieux et le culte des Perses?
Celui qui dira non, n'est plus digne de voir
La clarté du soleil, puisqu'il ose vouloir
Renverser les autels de ce Dieu favorable,
Lui dont le doux pouvoir, la chaleur délectable
Font couler la vigueur et la vie en tous lieux.
Chrétiens, garderez-vous votre culte odieux?
Répondez en deux mots... Toi surtout que ton âge
Doit faire bien agir et porter à montrer
Au peuple qui te suit, en quel chemin entrer,
Donne le bon exemple, écoute la prudence;
Tous les tiens, j'en suis sûr, suivront sans résistance.

SIMÉON.

Il est juste, il est bon d'obéir à son roi.

SAPOR.

Ce mot est-il sincère, ô vieillard, réponds-moi?

SIMÉON.

Oni, ce que vous voulez, ô prince, est raisonnable,
Il est bon de le faire.

SAPOR.

Et d'une main louable,
En quittant votre Christ, de courir au soleil
Porter tous votre encens.

SIMÉON.

Seigneur, rien de pareil
N'est entré dans mon cœur, au bruit de vos paroles.
Il n'était question ni de dieux, ni d'idoles.
Ne m'avez-vous pas dit de marcher le premier
Devant tous ces chrétiens, comme on voit un guerrier
Brave, fort, s'avancer en tête de l'armée,
Par son geste et sa voix en héros transformée.

SAPOR.

Que dis-tu ? que fais-tu? misérable, tais-toi !

SIMÉON.

Siméon dit et fait ce qu'a prescrit le roi.
Ne m'avez-vous pas dit : « Enseigne la sagesse,
Et sois-en le modèle. » Et ma longue vieillesse
A le faire s'applique.

SAPOR.

Oui ; mais, ô vieux rusé,
Tu fais semblant d'errer et de t'être abusé
Sur le sens de mon ordre. Ecoute, enfin, écoute :
Jure haine à ton Christ.

SIMÉON.

Je marche dans la route
Que m'indique son doigt depuis quatre-vingts ans :
Il ne m'a jamais fait que du bien...

(Siméon se tourne vers les chrétiens.)

Mes enfants,
Vous m'en êtes témoins, sur ceux qui sont fidèles
Nuit et jour à ses lois, ce père étend ses ailes,
Et les comble de biens ;

(Il se retourne vers Sapor.)

Et je le renierais !
Cela n'est pas possible ; oh ! non, Seigneur, jamais !

SAPOR.

Jure haine à ton Christ, entends-tu, misérable !

Avec lui jurez tous, ô secte détestable ;
Chrétiens, décidez-vous, sans retard, sur-le-champ,
Ou tous soyez noyés dans votre propre sang
Aujourd'hui !

SIMÉON.

Mais, Seigneur, pourquoi donc si sévère
Vous montrer à mon Dieu ? le Dieu que je révère
Ne pourrait-il donc pas trouver grâce à vos yeux ?
Vous servez, adorez à la fois plusieurs dieux,
Un de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire.
Laissez passer le Christ, qu'il ait son sanctuaire
Comme les autres dieux ; à ses adorateurs
Laissez vie et repos ; et pour les malfaiteurs
Gardez vos échafauds, vos prisons et vos chaines.
Mais parlons autrement ; le Dieu que par vos haines
Vous poursuivez, seigneur, de vos décrets sanglants,
Seul est le souverain des siècles et des temps ;
Il a bâti le ciel, la terre est son ouvrage,
Sa main seule a tout fait ; il l'étend d'âge en âge,
Et porte en se jouant les peuples et les rois.
Et c'est celui-là seul que par d'atroces lois,
Prince, vous voudriez enlever à la terre !
A ses adorateurs vous déclarez la guerre ;
Vous les jetez en masse au fer de vos bourreaux,
Et jusques au dernier les poussez aux tombeaux.
Mais en quoi trouvez-vous le Christ et nous coupables,
Seigneur?

SAPOR.

Vous êtes tous affreux, abominables ;
Toi, surtout, séducteur... Je cours au principal ;
Dire tout, serait trop ; un commerce infernal
Vous lie avec l'enfer. Fameux dans la magie,
Chaque nuit parmi vous est une affreuse orgie
Où tous vous vous livrez à mille et mille excès,
Au milieu des démons, dans les brûlants accès
D'affreux embrassements d'un amour en délire ;

Et puis il faut enfin qu'un jeune enfant expire
Sous le couteau du chef; tout le monde a sa part
Dans l'horrible festin.

SIMÉON.

Seigneur, de toute part
On le dit, je l'avoue, et ces choses atroces
Déchaînent contre nous des colères féroces.
Mais avez-vous jamais avec l'accusateur
Confronté l'accusé? Que si d'être menteur
Il suffit contre nous, je n'ai plus rien à dire.
Eh! qui donc fut témoin de ces nuits de délire?
Qu'il paraisse, qu'il parle; ou bien, si c'est assez
Pour nous d'être accusés pour être terrassés,
Il n'est, prince, il n'est plus ici-bas de justice;
Le juste est un proscrit, sa part est le supplice;
Qu'il expire! il n'est plus d'innocents sous le ciel.

SAPOR.

Et comment ne pas croire au dire universel?
A ce qu'on dit partout, et sur toute la terre?

SIMÉON.

Partout, dans tous les lieux que le soleil éclaire,
Oui, nous sommes partout; le pays des chrétiens
C'est l'univers entier; prince, les Indiens,
Les Parthes et l'Afrique, et les glaces du pôle,
Et les feux du midi, toute la terre immole,
Sacrifie au vrai Dieu. Partout à nos autels
On accourt implorer par des vœux solennels
Le grand Dieu des chrétiens. Son nom de bouche en bouche
Vole de tous côtés; le Scythe qui se couche
Sur ses chariots errants, l'Arabe des déserts,
Le Grec et le Romain, enfin tout l'univers
Adore Jésus-Christ; en cultivant la terre
L'esclave le bénit; et son nom dans la guerre
Soulage le soldat blessé, n'en pouvant plus.
La mère avec bonheur sur les fronts chevelus

De ses jeunes enfants le récite et le chante;
Et leur sourire aimable, et leur grâce touchante
Au bruit de ce doux nom redoublent leurs attraits.
Enfin les monts, les airs, les vallons, les forêts,
Tous font dire aux échos, du couchant à l'aurore,
La gloire et les grandeurs du seul Dieu que j'adore.

SAPOR.

Allons, allons, vieillard, sot radoteur, tais-toi;
Je crois, sans hésiter, ce que la foule croit.

SIMÉON.

Et c'est précisément ce qui nous justifie.
L'univers est pour nous, et sa voix ratifie
Tous nos dogmes sacrés; Jésus-Christ et ses lois
Ont placé sous leur joug les peuples et les rois.
L'univers est chrétien; il se rit et se moque
De ces dieux fabriqués que votre empire invoque.
Alors, prince, pourquoi devant vos tribunaux
Traduire les chrétiens, les livrer aux bourreaux?
Et puisqu'il est à nous, en ces langues menteuses
Il n'a donc nulle foi, quand d'actions hideuses
Il les entend charger des milliers de chrétiens.
S'ils avaient existé, ces crimes, je soutiens
Que sans doute ils auraient trahi leur infamie
Tôt ou tard; ou plutôt l'ignoble hypocrisie
Bientôt laisse tomber son voile et son manteau.
Les hommes promptement déchirent le rideau
Qui recouvre le mal, surtout quand les complices
Sont un nombre infini pour contenter leurs vices.
La vertu seule peut avec la vérité
Naître et se propager avec autorité,
S'affermir et durer, en dépit des tempêtes
Qu'on fait s'amonceler et tomber sur leurs têtes.
Cessez donc d'alléguer ces accusations,
Sans preuves, sans témoins.

SAPOR.

Mes alléga

Je ne puis les prouver, comme sur d'autres crimes,
Puisque tout parmi vous, dans ces sortes d'abîmes,
Se passe dessous terre et dans l'horreur des nuits.

SIMÉON.

Alors, qui peut savoir ce qu'en d'affreux récits
L'on vous a rapporté? Je sais fort bien, au reste,
Que quelques scélérats, par un dépit funeste
D'avoir été chassés du milieu de nos rangs,
Qu'ils ont déshonorés par des faits révoltants,
Ou bien pour s'excuser de leurs apostasies,
Ont tenu ces discours remplis d'ignominies,
Pour armer contre nous la rage des païens,
Déjà si furieux contre tous les chrétiens.
Mais pesez un moment, prince, ces calomnies,
Et vous verrez bientôt que penser des orgies
Et des mœurs des chrétiens... Prince, le célibat
Chez eux est fort commun. Chez nous c'est un état
Qu'embrassent par milliers des hommes et des femmes;
Et ces anges du ciel de pratiques infâmes
Souilleraient chaque nuit leurs membres consacrés !
Allons donc !... et des gens maigres, défigurés
Par des jeûnes nombreux, se soutenant à peine,
Mangeraient des enfants! vivraient de chair humaine!
Oh ! Seigneur, c'est trop fort! non, ce ne sont pas là
Nos mystères à nous ! ceux de votre Mithra (1)
Peuvent y ressembler; demandez-le à vos mages.

SAPOR.

Assez de sots discours. Cesse tes verbiages,
Misérable imposteur. Tous, tous, obéissez,
Rendez gloire à nos dieux, ou bien tous périssez.
Soldats, emmenez-les, qu'ils aillent au supplice.
Que si quelqu'un d'entre eux, à soi-même propice,
Demande à s'arrêter à nos autels sacrés,

---

(1) La Vénus Uranie des Perses.

Que ses bras aussitôt soient des fers délivrés,
Il est libre... Le reste aux bêtes, aux tenailles,
Au glaive, aux croix de fer déchirant les entrailles,
Aux bûchers enflammés, aux tigres, aux lions,
A toute espèce enfin d'exterminations.
A partager le sort de ces chiens je condamne
Mon ancien précepteur, l'insolent Ustasane.

LE SOLDAT.

Ustasane, Seigneur, avant que de mourir
Vous demande une grâce.

SAPOR.

Eh quoi ! de repentir
Est-il enfin touché ?

LE SOLDAT.

Seigneur, il vous demande
Que partout par votre ordre on publie, on entende
La raison qui l'a fait condamner à la mort.
Il craindrait qu'en voyant son lamentable sort
On ne le crût couvert de quelque crime ignoble.
Tout de feu pour son Dieu, qu'il dit auguste et noble,
Il désire obtenir qu'un décret solennel
Dise à l'empire entier que sous le coup mortel
Il tombe pour son culte, et pas pour autre chose.

SAPOR.

Volontiers, j'y pensais ; en publiant la cause
De la mort d'Ustasane, au reste des chrétiens
Par là je veux montrer à quel point je soutiens
Mes démarches contre eux, puisque ma main sévère
Frappe sans hésiter celui que comme un père
J'aimai plus de trente ans... Va donc, et que partout
On annonce à grand bruit pourquoi meurt ce vieux fou.

SCÈNE III.

LE CHEF DES MAGES, SIMÉON, PUSICÈS, ANANIAS, TOUS LES MARTYRS, CHOEUR DES CHRÉTIENS.

LE CHEF DES MAGES.

Vous connaissez du roi la suprême ordonnance,
Soumettez-vous-y tous ; alors paix, abondance
Sur vous s'en vont pleuvoir... Résistez... c'est la mort !
Et toi, vil séducteur, auteur du triste sort
De tous ces malheureux, vieillard opiniâtre,
Écoute le bon sens ; cesse enfin de combattre
Le culte de nos dieux, offre-leur de l'encens ;
Et donne bon exemple à tes nombreux enfants.

SIMÉON.

Je ne refuse pas de donner bon exemple.
Que chacun des chrétiens, qui m'aime, me contemple.
Suivez-moi, mes enfants, volons tous à la mort !
Et toi, qui de là haut, préside à notre sort,
Dans ton esprit fécond en tortures nouvelles,
Avec tous tes bourreaux cherche les plus cruelles ;
Tiens ! voilà tout mon corps ; prépare les gibets,
Le fer, le plomb fondu, les fouets, les chevalets,
Les tigres et le feu, les tordantes tenailles,
Les crocs de fer traînant nos fûmantes entrailles ;
Fais ce que tu voudras, et mets tous tes efforts
A préparer pour nous les plus étranges morts ;
Le Dieu puissant du ciel protégeant ma faiblesse,
Apprends que tu seras vaincu par ma vieillesse.

LE MAGE.

Soldats, armez-vous tous, frappez ce forcéné,
Tourmentez ce maudit.

SIMÉON.

O troupeau fortuné
Des brebis du Seigneur, vous mes enfants, mes frères,
Méprisez des mortels les fragiles colères.
Le Christ est mort pour vous; rendez-lui sang pour sang;
N'aimez et ne craignez que ce Dieu tout-puissant
Qui peut dans les enfers jeter le corps et l'âme.
De nos fiers ennemis la puissance proclame
Aujourd'hui contre nous sa haine et son pouvoir.
Un moment de patience; et Dieu leur fera voir
Qu'il sait, quand il lui plaît, envoyer sa vengeance
Sur ceux qui contre lui montrent leur arrogance.
Et vous! oh! bon courage! un court moment cruel
Vous rendra possesseurs d'un royaume éternel.
Regardez, mes enfants, regardez, le ciel s'ouvre;
Jésus-Christ est debout; de sa main qui s'entr'ouvre
Tombent sur vous à flots la force et les lauriers.
Ne craignez pas; chantez, vainquez, vaillants guerriers.

LE MAGE.

Quoi donc! ce forcené déclamera sans cesse!
Sa parole de feu, d'une bouillante ivresse,
Remplira devant moi tous ces gens abusés,
Malheureux ignorants qu'il a fanatisés.
Soldat, fais ton devoir; et d'une main farouche
Arrête enfin les mots sur cette ardente bouche.

(Le soldat donne un soufflet à Siméon.)

Et vous, hommes trompés par ce vieux séducteur,
Voulez-vous partager son culte et sa fureur?
Que si vous dites oui! déplorables victimes,
Vous allez partager la peine de ses crimes.
Mais plutôt, croyez-moi, laissez tout seul mourir
Ce vieillard entêté, laissez-le seul subir
Le juste châtiment que sur lui son audace
A poursuivre nos dieux mérite que l'on fasse
Tomber à coups pressés, comme le forgeron
Fait tomber son marteau sur le fer qui se rompt.

Est-ce donc si grand mal d'une main pacifique
D'offrir un peu d'encens sur un autel antique?
On ne vous prescrit pas, chrétiens, de renier
Dans le cœur votre Christ, mais d'apostasier
Seulement au dehors; et vous croirez, du reste,
Tout ce qu'il vous plaira. Quel crime si funeste
En cela trouvez-vous?... Allons! un peu d'encens
En l'honneur du soleil, mêlez-vous à nos rangs.
Ce semblant nous suffit, il suffit à vous-mêmes,
Pour vous faire éviter des supplices extrêmes.
Alors vous pourrez tous, en quittant nos prisons,
Pour revoir vos enfants rentrer dans vos maisons.
Votre Christ est-il donc si dur et si farouche,
Tellement exigeant sur tout ce qui le touche,
Qu'il préfère vous voir périr dans les tourments,
Plutôt que d'accepter ces accommodements?

LES CHRÉTIENS.

Nous voulons tous mourir!

LE MAGE.

Eh bien, race infernale,
Vous allez tous mourir! Fureur que rien n'égale
De ces hommes de bronze, il faut pour te punir
Dans une mer de feu vivants les engloutir!
Et par dix mille morts cruelles, enchaînées,
Épuiser lentement leurs veines calcinées;
Et leur faire appeler, sans pouvoir l'obtenir,
La fin de leurs tourments et leur dernier soupir.

(A Ananias, vieillard de la troupe des martyrs, qui se trouble en ce moment devant le tribunal et les bourreaux. Le mage, qui s'en aperçoit, lui dit :)

O vieillard! prends pitié de ta noble personne.

PUSICÈS, chrétien non encore arrêté. Il court vers Ananias pour ranimer son courage et sa foi.

Volons à son secours! O Dieu tout-puissant, donne
A mon cœur, à ma voix l'énergie et l'ardeur
Pour rendre à ton soldat la force et la vigueur.
Courage, bon vieillard, un moment de constance

Encore, et des bourreaux la fureur en démence
D'un éternel laurier couvrira votre front.
De grâce, épargnez-vous un éternel affront.
Considérez votre âge; et du peu qui vous reste,
Achetez aujourd'hui le royaume céleste.
Méprisez la clarté de ce jour matériel;
Grand aigle, envolez-vous dans l'empire éternel.

LE MAGE, aux soldats, en leur montrant Pusicès.

Prenez cet insolent, d'une incroyable audace;
Qu'amené devant moi ma fureur le terrasse.

(Pusicès est placé devant le mage qui lui dit :)

Parle, qui donc es-tu? ton nom?

PUSICÈS.

Je suis chrétien.

LE MAGE.

Ton art, ton rang?

PUSICÈS.

Chrétien.

LE MAGE.

Quel pays est le tien?

PUSICÈS.

Je suis chrétien, Seigneur!

LE MAGE.

Et quelle est ta fortune?

PUSICÈS.

Seigneur, je suis chrétien. La richesse importune
Ma foi de son seul nom.

LE MAGE.

Quoi! l'or ne serait rien
Pour toi?

PUSICÈS.

Non, rien pour moi. Seigneur, je suis chrétien!

Ma richesse, c'est Dieu! le ciel est ma patrie!
Voilà mon nom, mon or, mon pays et ma vie!

LE MAGE.

Peut-on pousser plus loin que cet homme exalté
L'orgueil, et le délire, et la témérité?
Il se livre à la mort avec effronterie.
O vil ensorcelé d'une race flétrie
Par le culte hideux d'un dieu mort sur la croix,
D'un homme justement condamné par les lois,
Qui n'est qu'un scélérat comme ceux qui le servent,
A ta fureur sais-tu quels châtiments réservent
Le prince et les bourreaux?

PUSICÈS.

Oui, Seigneur, je le sais,
Car vous le faites voir certainement assez.
Vous parlez de fureur; si par cette parole
Vous entendez courage en un homme qui vole
Au combat pour mourir et vaincre pour son Dieu,
Oui, j'ai cette fureur, je brûle de ce feu.
Mais comprenez-le bien; c'est le ciel qui la donne,
Et c'est dans les cœurs purs qu'elle vit et bouillonne.
Tant qu'il vous plaira donc, animez vos bourreaux,
Qu'ils déchirent nos corps en cent mille lambeaux,
Nous vous vaincrons, Seigneur. L'un à l'autre fidèles,
Nous nous soutenons tous; et nos mains fraternelles,
Et nos cœurs se prêtant un mutuel secours,
A nous aider en tout nous sommes prêts toujours.
Que si l'un d'entre nous, ou se trouble, ou chancelle,
Son frère, qui le voit, accourt à tire-d'aile,
Relève son courage, et s'il le faut, il meurt
Près d'un frère tremblant, pour le rendre vainqueur.

LE MAGE.

Tu partages, je vois, leurs crimes et leurs vices;
Eh bien, partage aussi leurs fers et leurs supplices.

PUSICÈS.

Et c'est tout mon désir! Merci, merci, cruel!
Ou plutôt, bienfaiteur! du royaume éternel
Vous m'ouvrez les splendeurs. Ordonnez qu'à la tète
De ceux qui vont mourir on me place et me mette.

(A Ananias:)

Et vous, vieillard chéri, remis de votre effroi,
Soyez ferme au combat; venez, et suivez-moi
A la guerre, à la mort... non! mais à la victoire,
A la paix, au bonheur, au triomphe, à la gloire!

ANANIAS.

Je vous suis, ô mon frère, et je cours sur vos pas
Affronter avec vous les horreurs des combats.
Un moment j'ai tremblé... mais mon faible courage
Tout à coup se relève, et d'une sainte rage
Je me sens transporté par l'éclair de vos yeux,
Par votre dévoûment, par vos mots belliqueux.
Voilà qu'un feu divin court par toutes mes veines...
Où sont donc les brasiers, les glaives et les chaînes?
Venez, venez, bourreaux! voilà, voilà, tyran,
Les membres de mon corps, mes veines et mon sang!...
Verse selon ta soif, et bois à pleine coupe.

LE MAGE.

Il faut en vérité que ce soit une troupe
De démons furieux que ces hommes d'airain,
Pour qui souffrir est fête, et mourir est un gain.
En se voyant l'un l'autre, ils allument leur tête,
Comme un soldat s'anime au son de la trompette.
Bourreaux, hâtez vos coups; que l'exécution
Nous délivre au plus tôt de la séduction
Des supplices, par où d'une nouvelle race
De chrétiens l'on verrait recouverte la place
De ceux que les prisons contenaient entassés
Et dont l'édit de mort nous a débarrassés.

LE CHOEUR.

LE DÉVOUEMENT CHRÉTIEN.

I

Dès que les maux et la misère
Nous font sentir leur pesanteur,
L'homme n'est qu'un loup pour son frère,
Dit un monde lâche et menteur.
C'est un mensonge; il est un ange
Prompt à se livrer au péril;
Même à se donner en échange
Pour son frère allant en exil.

II

Ainsi Pusicès plein d'audace
Court, en se riant des tourments,
Rallumer l'ardeur qui menace
De s'éteindre au cœur des vaillants.
Bouillant, il vole; il dit : Courage,
O mon frère ! vaincre et mourir !
C'est le bonheur, c'est le partage
Du chrétien, héros et martyr.

III

Ou par la fatigue, ou par l'âge,
Voyez ce cheval épuisé;
Que si son maître l'encourage
Il se redresse électrisé.
Voilà qu'il s'agite et s'élance
Sous l'éperon et sous la voix;
Et qu'il dévore la distance,
Pareil à l'agile chamois.

IV

De même un vieillard vénérable,
Ananias, se sent faiblir.
Mais une voix ferme, indomptable
Lui dit : Soldat, vaincre et mourir !
Et l'aigle abattu se relève,
Fier, ardent et victorieux ;
Au plus haut des airs il s'élève,
En poussant trois cris vers les cieux.

V

Donc il est faux que l'égoïsme
Nous empêche de secourir
Ceux des frères qu'un fanatisme
Buveur de sang veut pervertir.
Non, non ! le chrétien pour ses frères
N'est pas un loup lâche et peureux.
Tel que la plus vive des mères,
Il est prêt à mourir pour eux !

USTASANE.

Ah ! vous ne le direz, frères, jamais assez !
Qui plus que moi le sait par son expérience !
Hélas ! j'étais tombé dans un abîme immense:
Un auguste vieillard, Siméon, m'a sauvé.
Voyant Ananias, chancelant, énervé,
J'aurais voulu courir au secours de mon frère.
Mais tout honteux encor de ma chute première,
Timide, j'hésitais; et vous avez volé,
O vaillant Pusicès, vers cet ami troublé;
Vous avez raffermi d'une voix véhémente,
Dans son cœur aux abois, son ardeur expirante ;
Et voilà qu'avec vous, intrépide soldat,
Il s'est montré héros dans le champ du combat.
Venez, venez en aide, ô Dieu de la victoire

A vos soldats chéris ; couronnez-les de gloire ;
Protégez vos enfants, faites-en des héros.
Qu'avides de combats, comme d'ardents chevaux,
Ils courent hennissants au-devant des blessures.
Faites-leur mépriser les coups, les meurtrissures,
Et la dent des lions, et le feu des bûchers.
Qu'ils se dressent plus forts que ces vastes rochers
Vainement attaqués par les flots en colère ;
Et que couverts de gloire ils laissent à la terre
De leurs combats fameux un renom immortel!
O Dieu, couronnez-les d'un triomphe éternel !

(Les soldats mènent les martyrs à la mort).

LE CHOEUR.

LES ADMIRABLES EFFETS DE L'AMOUR DIVIN.

I

Nous te louons, ô Dieu suprême,
Et nous bénissons ton saint nom !
Oh ! que l'on est fort, quand toi-même
Es notre cœur et notre front,
Alors on se rit du supplice,
On triomphe de la douleur ;
Notre sang dans le sacrifice
Nous est un nectar enchanteur.

II

Que l'univers entier l'assiége ;
Il ne craint pas, le vrai chrétien.
Il dit : Pourquoi donc tremblerais-je ?
Mon Dieu n'est-il pas mon soutien ?
O Christ, ma force et ma lumière,
A toi, gloire au plus haut des cieux,
Et paix et vigueur sur la terre
A tes martyrs victorieux.

III

L'amour sacré, feu qui dévore,
S'empare-t-il du cœur humain?
Vers ce que la nature abhorre,
Il le pousse comme au festin.
Il ne connaît point de mesure,
Il entreprend plus qu'il ne peut,
Pour lui, la plus belle parure,
C'est le fer sanglant et le feu.

IV

L'amour sacré veille sans cesse
Pour vaincre, souffrir et mourir.
C'est une flamme qui se dresse,
Et qu'on voit jusqu'aux cieux jaillir.
Rempli d'une héroïque audace,
Il vole ainsi que les éclairs;
Rien ne l'arrête et ne le lasse;
Il affronterait l'univers.

V

Dieu! que ton amour me possède,
Que je nage en ses flots brûlants;
Et qu'à t'aimer je ne le cède
A nul autre de tes enfants!
Que je t'aime plus que moi-même,
Que je ne m'aime que pour toi,
Toi, mon bonheur, mon diadème,
Et mes délices, ô mon roi!

VI

Comme au courageux Ustasane,
Donne-nous ce front de martyr,

Qui sous le fer qui sur lui plane,
Ne sait ce que c'est que pâlir.
Si ton amour nous fortifie,
Si ton sang anime nos cœurs,
Pour toi nous méprisons la vie,
La mort et les persécuteurs.

VII

Sang divin du Dieu du Calvaire,
Ruisselant du ciel sur l'autel,
Tu sais qu'en moi toujours la guerre
Fait bouillonner son feu mortel.
Accours éteindre l'incendie
Qu'allument mes instincts pervers,
Et museler la perfidie
Du lion rôdeur des enfers.

VIII

O sang divin, du sang coupable
Refoule au loin les flots ardents;
Prends sa place, ô sang secourable,
Inonde mon cœur et mes sens;
Et plein de mépris pour la terre,
Brûlant de célestes désirs,
Je volerai dans la carrière
Où triomphent tes saints martyrs.

IX

Oui, par toi, d'une marche altière,
J'irai de combat en combat,
Jusques à la lutte dernière,
Porte d'or du divin sénat;
Et j'entrerai plein d'allégresse
Sous ces dais d'ivoire et d'azur,
Où Dieu prodigue sa richesse
Et ses biens au cœur ferme et pur.

X

Éternité, palais de gloire,
Océan de tous les bonheurs,
Puissé-je enfin par la victoire
Conquérir tes vives splendeurs !
Puisse une marche triomphale
Me mener d'un rapide cours
Dans tes clartés, cité royale,
Pour aimer et régner toujours !

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

DATYS, LE CHOEUR DES CHRÉTIENS.

DATYS.

Par sa mort Ustasane a réparé sa chute.

LE CHOEUR.

Il est mort ! comment dans la lutte
Ce soldat, d'abord terrassé,
Contre le bourreau courroucé
A-t-il reconquis la victoire?

DATYS.

Il est mort, Ustasane ! Il s'est couvert de gloire.

LE CHOEUR.

Dites-nous comment il est mort,
Dites : comment a-t-il envisagé son sort?

DATYS.

Il l'a considéré comme les autres hommes
Envisagent l'honneur.....

LE CHOEUR.

O Datys, que nous sommes

Avides de savoir
Tout ce qu'on a pu voir
Du combat d'Ustasane!

DATYS.

J'ai tout vu! du héros la noble image plane
Encore à mes regards comme un aigle brillant,
Qui déploie au soleil son corps étincelant.
Vous savez qu'on rencontre au sortir de la ville,
Et sur les bords du fleuve, une enceinte stérile,
Immense emplacement qu'on dirait pour les jeux
Préparé tout exprès du temps de nos aïeux.
Tout à l'entour, on voit de nombreuses collines
Elever de concert leurs têtes enfantines.
C'est un amphithéâtre, où des peuples entiers
Peuvent s'asseoir et voir les hommes prisonniers
Condamnés à servir de fête et de spectacle.
Mes frères, j'étais là, libre de tout obstacle,
Pouvant tout regarder, tout entendre et tout voir.
O spectacle admirable, et digne d'émouvoir
Les pierres et les ours! L'homme seul inflexible
A l'attendrissement demeure inaccessible.
Quelques-uns cependant sur un si triste sort,
(Comme ils disaient entr'eux), sur une telle mort,
Jetaient avec pitié quelques mots aux victimes.
Mais presque tous, croyant qu'accusés de grands crimes
Ils étaient sous le coup de justes châtiments,
Presque tous agités de longs frémissements,
Regardaient en fureur ces brebis innocentes
Qui s'en allaient tomber sous des mains rugissantes.
Ustasane paraît de ses chaînes orné.
Vieillard au front serein, de gloire couronné,
Sur ses beaux cheveux blancs un feu dans l'atmosphère
Descend, en cercle d'or arrondit sa lumière;
Et le peuple disait : Comment est-il tombé
Le gouverneur du roi!... son père!... il est courbé
Sous la main du bourreau qui le guide et le presse!...

Et le peuple troublé se voilait de tristesse,
L'on entendait gémir parmi les spectateurs.
Ustasane lui seul est sans crainte et sans pleurs.
Les yeux levés au ciel, il s'agenouille à terre,
Ses lèvres et son cœur disent une prière;
Sa prière achevée, il tend paisiblement
Au fer sa noble tête, et le bourreau tremblant
L'abat sur la poussière; et la moisson sanglante
Commence et continue sous la hache fumante
Des soldats égorgeurs... Mais je ne dois parler
Que du noble Ustasane, que viennent d'immoler
Les bourreaux du tyran... Lui, brûlant de colère,
Il frémit des regrets qu'on prodigue à son père,
Tandis que l'on maudit l'affreux nom de Sapor.
O mes frères, voilà comme Ustasane est mort!

LE CHŒUR.

CANTIQUE SUR LE TRIOMPHE D'USTASANE.

I

Loin d'ici, loin d'ici la tristesse et les larmes,
Les cris, le deuil et les sanglots :
Le fer, le feu, la hache et le sang ont des charmes,
Quand on célèbre nos héros.
Beau de courage et de victoire,
Le martyr monte au haut des cieux :
Les plis du manteau de sa gloire
Allument les airs de leurs feux.

A Dieu triomphe, honneur et gloire
Et sur la terre, et dans le ciel!
Aux Martyrs louange et victoire,
Et trône et repos éternel!

II

Pourquoi cette fureur, ô peuples de la terre?
Et pourquoi ces rugissements?
Rois superbes, au ciel pourquoi faire la guerre?
Et pourquoi ces édits sanglants?
Vous avez dit avec audace :
« Formons une ligue de sang.
» Du Christ exterminons la race :
» Qu'elle soit réduite à néant. »

III

Vous le disiez, cruels!... Le Maître du tonnerre
Au haut des cieux de vous a ri.
Il fronce le sourcil, et, fragile poussière,
Vous êtes tombés devant lui.
Il a dit d'une voix terrible :
« Brisons, brisons le dos des rois,
» Comme on brise un rameau flexible
» Sans nul effort entre les doigts. »

IV

Vois-tu l'oiseau superbe, à la crête sanglante,
Qu'on emporte les pieds liés?
Ainsi, dit l'Eternel, rang, couronne brillante,
Sont par mon souffle balayés;
Et comme une balle lancée
Par la droite d'un fort joueur,
Telle, en mes mains, la destinée
Du farouche persécuteur.

V

Vois-tu Valérien, sa pourpre impériale?
Il resplendit d'honneurs et d'or...
Et le voilà tombé d'une chute fatale;

Il est l'escabeau de Sapor!
Monte à cheval, ô roi superbe :
Je vois ton pied profanateur
Se poser, ainsi que sur l'herbe,
Sur la tête d'un empereur.

VI

Un fier vautour a dit : « Mon trône est dans les astres,
Et mon aire est au plus haut mont.
Jamais ni dieux, ni rois, ni combats, ni désastres,
Ne pourront abaisser mon front. »
Soudain une tête sanglante
Tombe du ciel comme le plomb :
C'était la dépouille fumante
De l'oiseau sombre et fanfaron.

VII

Tel parle et meurt Sapor, roi hautain et barbare.
Le souverain de l'univers
En grondant, à la fin, de sa foudre s'empare
Pour le jeter dans les enfers.
Et c'est par la main d'un satrape
Qui plonge le fer dans ton flanc,
Qu'il te punit et qu'il te frappe,
Cruel vautour, buveur de sang.

VIII

Allez au lieu des pleurs, et que vos cœurs frémissent,
Vils et fiers suppôts de Satan;
Partez, persécuteurs ; que vos bouches vomissent
Tous les torrents de notre sang.
Vous le buviez à pleine coupe;...
Il arrosera vos bûchers :
Vous brûlerez comme l'étoupe,
Liés aux infernaux rochers.

IX

Mais vous, montez aux cieux au bruit des saints cantiques,
Vous, nos modèles, nos héros :
Souvenez-vous de nous sous les divins portiques ;
Faites-nous vos dignes rivaux.
En lisant vos actes sublimes,
Chaque goutte de votre sang,
Martyrs, radieuses victimes,
Enfante à l'Église un géant.

X

Ustasane, notre père,
Étincelle dans les rangs
De la phalange guerrière
Des héros et des vaillants.
De sa faiblesse
Le voilà donc revenu,
Tel qu'un cheval abattu
Que le vif éperon redresse !

Foi de nos pères,
Notre règle et notre amour,
Verse sur nous chaque jour
Tes feux, ta force et tes lumières.

XI

Sainte et divine puissance
De la crainte du Seigneur,
Sois toi-même ma vaillance,
Le bouclier de mon cœur ;
Que tout se brise
Contre ton rempart d'airain,
Comme le flot lutte en vain
Contre un vaisseau qui le divise.

XII

Plein d'une arrogance impie,
Sapor dit en frémissant :
« Sur sa vieillesse meurtrie
» Faisons peser le tourment;
» Et par l'outrage
» Renversons sa fermeté,
» Comme un chêne ballotté
» Tombe sous les coups de l'orage

XIII

» Il dit qu'il a Dieu pour père,
» Qu'au ciel est son défenseur :
» Eh bien! qu'à ma main sévère
» Il l'enlève, ce vengeur !
» Christ éphémère,
» Dieu vil des abjects chrétiens,
» Oui, contre toi je soutiens,
» Sans aucune frayeur, la guerre. »

XIV

Mais Dieu courroucé se lève :
O tyran, sois confondu;
Le saint vieillard se relève :
Vainqueur, te voilà vaincu.
Pleurez, ô Mages;
S'envolant de vos liens,
L'aigle, dans les rangs chrétiens,
Rapporte à son Dieu ses hommages.

XV

D'un visage vénérable,

Un majestueux vieillard
Marche d'un pas indomptable :
C'est le noble Éléazar.
« Mon rang, mon âge,
» Dit-il, me font une loi
» De répandre pour ma foi
» Mon sang avec un saint courage.

XVI

» Si j'évitais les supplices
» Par les hommes préparés,
» En offrant des sacrifices
» Aux dieux par eux adorés,
» Cette faiblesse
» Que, par leurs pleurs et leurs cris,
» Me demandent des amis,
» Déshonorerait ma vieillesse.

XVII

» Mais la terrible justice
» Du Roi de l'éternité,
» Par un éternel supplice,
» Punirait ma lâcheté.
» Qu'un noble exemple
» Enflamme les jeunes gens ;
» Honorons nos cheveux blancs ;
» Mourons !... Dieu m'aime et me contemple !

XVIII

» O vous dont l'ardeur bouillonne
» Pour le Christ et pour sa Loi,
» Sachez mourir : il l'ordonne ;
» Accourez et suivez-moi.
» J'offre à mon maître
» Sous le fer mon sang versé,

» Et, dans mon âge avancé,
» Je parais ce que je dois être. »

XIX

Eléazar, Ustasane,
De gloire illustres rivaux,
Des faux dieux l'autel profane
A bu votre sang à flots.
Mais à la terre
Laissant un nom immortel,
Montez au trône éternel
Sur l'aile du Dieu du tonnerre.

XX

Et nous tous, triomphons d'aise,
Nous les enfants de la foi,
Or pur que, dans la fournaise,
L'amour prépare à son Roi.
Et l'auréole
Orne Ustasane vainqueur ;
Et, nouveau triomphateur,
Cet aigle au sein des cieux s'envole.

XXI

Il n'est pas mort Ustasane,
Il vit,... il boit le bonheur
Dans le Dieu d'où tout émane,
Au sein du Dieu de son cœur.
O douce ivresse
D'un incomparable amour,
Tu lui donnes nuit et jour
Une intarissable allégresse.

XXII

Tous, nous conserverons à jamais la mémoire
D'Ustasane et de Siméon ;
Et l'univers, devant ces beaux noms de victoire,
Inclinera toujours son front.
Les saints martyrs sont nos modèles,
Sachons vaincre et mourir comme eux ;
Gagnons leurs palmes immortelles,
Comme eux, nous régnerons aux cieux.

A Dieu triomphe, honneur et gloire
Et sur la terre, et dans le ciel !
Aux Martyrs louange et victoire,
Et trône et repos éternel !

NOTES

SUR USTASANE.

ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.

Que la religion des Perses ait été le culte et l'adoration du soleil, cela est manifeste par l'interrogatoire que subissent Ustasane et Siméon.

Le Christianisme, porté dans les Indes et en Perse dès le premier siècle, y avait germé et produit bon nombre de fidèles; ils y furent assez tranquilles jusqu'au IVe. Pendant que les empereurs romains persécutaient les fidèles dans les provinces de l'Asie qui leur étaient soumises, les rois de Perse les protégeaient, au moins les toléraient. Mais sitôt que Constantin fut devenu chrétien, et que sa conversion eut rendu dominant et solennel le Christianisme dans l'Empire, par un effet de haine nationale, les rois de Perse commencèrent à se défier des chrétiens, à les regarder comme des ennemis de leur domination, et comme des sujets toujours prêts à se révolter et à passer aux Romains. C'est pourquoi, dès l'an 330, Sapor II ouvrit une persécution sanglante dans laquelle les Orientaux comptent cent soixante mille martyrs. Mais Sapor eut beau faire, il ne put détruire l'Église de Perse.

HYMNE AU SOLEIL.

La plus ancienne et la plus générale des idolâtries a été celle qui a eu le soleil et la lune pour objets. L'Écriture le dit formellement au chapitre XIVe de la *Sagesse*. Et en vérité, s'il en était une qui eût pu être excusée, c'était bien celle-là. Évidemment elle était fondée sur la reconnaissance envers Dieu qui avait donné au monde un astre si bienfaisant et si bon, et dont la magnificence visible manifestait si excellemment la beauté invisible du créateur. Mais les hommes grossiers et impatients d'avoir un Dieu visible, arrêtèrent sur l'emblème les adorations qui d'abord s'adressaient à Dieu. Et bientôt, doctes et ignorants, peuples et rois, philosophes et prêtres, concentrèrent sur le soleil lui-même leurs adorations, sans remonter plus haut.

Et comme le feu et le soleil se ressemblent fort, le feu devint lui-même une divinité, âme, force et vie de tout ce qui existe.

La lune, sœur du soleil, n'était pas oubliée dans le culte de son frère, ou plutôt de son père. Cette religion était universelle dans l'Orient primitif.

Job, dans son livre xxxi, 26, dit : « Je n'ai point regardé le soleil dans son éclat, ni la lune lorsqu'elle avait plus de majesté; mon cœur n'a point été séduit en secret, *et je n'ai point porté ma main à la bouche pour la baiser.* » Cette dernière parole mérite beaucoup d'être remarquée. Les hommes ont toujours senti qu'il devait y avoir nécessairement un commerce quelconque entre Dieu et l'homme, et que ce commerce devait avoir un signe. Ce signe, c'est l'adoration. Mais quel en sera le mode ? Les hommes s'étant laissés aller à prendre le soleil pour Dieu lui-même, voulaient bien se mettre en rapport direct avec lui ; mais comment parler et se faire entendre au soleil ? la distance était trop grande. Ils s'imaginèrent remédier à cet inconvénient en portant leur main à leur bouche, et en l'élevant ensuite vers leur divinité pour lui témoigner leur affection, et comme pour lui envoyer leurs paroles. C'est à cet usage idolâtrique que Job fait allusion, pour dire à Dieu qu'il a toujours été fidèle au culte véritable ; et c'est de cet usage superstitieux des peuples, dit Minutius Félix, qu'est venu le mot *adorer, adorare,* comme qui dirait porter sa main à sa bouche, ce qui en latin se trouve avec un peu de contraction dans *adorare, ad os manum admovere.*

Les Perses donc adoraient le soleil et surtout le soleil levant. Dans les grandes solennités on lui offrait, parmi beaucoup de parfums et de cantiques, un char d'or et deux beaux chevaux blancs qu'on immolait, apparemment pour renouveler l'attelage du Dieu dans les hauteurs du ciel.

Primitivement les Perses n'avaient pas de temples, et ils rendaient leur culte au Dieu soleil en plein air, ce qui semblait assez raisonnable. — Nous voyons cela dans la célèbre cavalcade de Cyrus.

Plus tard les Perses eurent des temples ; car nous voyons qu'Héraclius dans ses guerres en démolit plusieurs, et surtout des chapelles où l'on conservait le feu sacré, le feu-dieu; ce qui causa dans ce temps-là une grande désolation, et fit faire un grand deuil dans tout le pays.

Ils honoraient aussi l'eau, la terre et les vents comme autant de divinités.

Ils avaient encore deux autres dieux, *Oromase* et *Arimane ;* le premier, principe du bien; le second, principe du mal.

La religion des Perses a pour fondateur Zoroastre, personnage fort problématique (1). Je n'ai pas envie de perdre le temps dans ces recherches où l'on ne voit rien de raisonnable à recueillir.

---

(1) On dit qu'il y a eu deux *Zoroastre*. Le premier, au dire de certains, est antérieur à Moïse. Grégoire de Tours dit que c'est *Cham ;* Huet dit que c'est *Moïse* défiguré. D'autres disent que c'est *Mesraïm;* d'autres, un disciple d'Élie. — Choisissez.

D'autres reconnaissent un autre *Zoroastre*, né sous Darius fils d'Hystaspe. C'était un grand saint. Il fut enlevé au ciel et y vit *Oromase* face à face (falsification de Moïse sur le Sinaï ou d'Élie et de son char); et des connaissances qu'il apporta du ciel résulta le *zend-avesta*, c'est-à-dire la *parole vivante*. On a fait à ce livre de l'Inde les honneurs d'une traduction française, misérable rapsodie, mélange informe d'*indianisme*, de *judaïsme* et de *christianisme*, élucubration ridicule éclose du cerveau d'un fou vers le Ier ou le IIe siècle de l'ère chrétienne; car presque tous nos dogmes y sont, mais défigurés et pervertis. Voltaire, raisonnable et bon juge quand il veut, en a porté ce jugement : « *Fatras abominable, dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. L'auteur n'est qu'un fou furieux. Nostradamus et le médecin des urines sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène.* »

§ 2.

HYMNE AU SOLEIL.

L'hymne en l'honneur du soleil, avec ce que je viens de dire, suffit pour donner une idée de la religion des Perses. Mais la strophe XX, qui parle de la lune que les Perses honoraient aussi, me fait penser qu'il ne serait pas mal de chanter un peu ce bel astre des nuits, qui parmi les idolâtres anciens et encore parmi les modernes partage le culte empressé des peuples. L'Inca et le sauvage de l'Amérique honorent le frère et la sœur par leurs sacrifices et leurs extravagances.

Et ceux qui ne sont pas idolâtres, et les gens de tous pays n'aiment-ils pas également à parler de la courrière des nuits? Et quel est le poëte qui n'a pas tressé de son mieux une couronne pour la Reine des ombres? J'ai bien envie de faire comme les autres, et après avoir chanté un hymne au soleil, d'en chanter un à la lune. Mais ce n'est pas facile. Comment faire pour ne pas tomber dans les trivialités banales, ressassées en son honneur par tous les prosateurs et rimeurs de toute langue et de tout temps?

Afin d'échapper à ces redites somnolentes de silence, de rêve et de mélancolie sur la lune et ses effets, il m'est venu à l'esprit (et cela plaira peut-être à mes lecteurs), de mettre de mon mieux en vers l'hymne à la lune, comme astre des voyageurs, que j'ai rencontré dans le livre des Natchez. Châteaubriand, d'après les traditions américaines recueillies par lui sur les lieux, a composé le cantique des chasseurs et des moissonneurs au retour, et venant remercier leurs dieux et leurs *Manitous*.

Or voici la tradition *natchézienne* : Au commencement le soleil et la lune faisaient le meilleur ménage du monde, dans le lieu du parfait bonheur. Ils ne pouvaient se quitter ni jour ni nuit. Mais il arriva que la lune tomba en faute, et sur-le-champ *Athaënsic*, déesse de la vengeance, chassa la coupable du lieu du bonheur; et depuis ce temps-là le soleil et la lune, qui voudraient bien se retrouver ensemble, car ils s'aiment toujours, ne peuvent jamais venir à bout de se rejoindre.

C'est sur ce conte charmant, souvenir manifeste de la chute d'Adam et d'Ève chassés du paradis terrestre, et habillés à la sauvage, que Châteaubriand, en prose harmonieuse, a composé pour les chasseurs, les moissonneurs, les guerriers et les voyageurs de la tribu des Natchez, ce chant que voici en vers :

HYMNE A LA LUNE

ASTRE DES VOYAGEURS.

(Les sauvages chantent dans leurs pirogues pendant la nuit.)

I

Épouse humble et silencieuse
De l'astre étincelant du jour,
Tu te vois toujours malheureuse!
Que de pleurs verse ton amour!
Loin de la couche nuptiale,
Dans sa fureur sombre et brutale,

Te chasse Athensic en courroux.
En vain tes beaux bras diaphanes,
Le matin, comme des lianes,
Tentent d'enlacer ton époux;

I

Inutilement tu l'appelles
Quand l'aurore se lève aux cieux.
Sitôt qu'il approche, tes ailes
Et toi vous éteignez vos feux.
En revanche, qu'elles sont belles,
Lorsqu'au soir leurs clartés nouvelles
S'empressent d'éclairer nos pas!
Et qu'Athensic l'impitoyable
Force un époux inconsolable
A fuir la nuit loin de tes bras!

III

Depuis le jour qui t'a ravie
Aux tendresses de ton époux,
Ta sœur est la mélancolie
Avec son silence si doux.
Pareille à toi, son cœur adore,
Du soir au lever de l'aurore,
La solitude et ses appas.
Jamais elle ne t'abandonne;
Elle est ton voile et ta couronne,
Partout où tu portes tes pas.

IV

Soit que dans tes courses volages,
Plus légères que les chevreaux,
Tu glisses parmi les nuages,
Comme ils volent sur les coteaux;
Soit qu'immobile dans la nue,
Ton œil sur la tête chenue
D'un arbre s'arrête courbé;
Soit qu'il se fixe sur tes ondes,
Qui roulent en vagues profondes,
Roi des eaux, fier Meschacebé (1)!

---

(1) *Le Mississipi;* en natchez, *M schacebé*, c'est-à-dire, *aïeul des fleuves*.

V

Mais combien belle, ô douce lune,
Tu me parais dans tes langueurs !
Oui, de ton hymen l'infortune
T'orne de rayons enchanteurs.
Ton amoureuse rêverie
Est une divine féerie
Qui guérit le cœur malheureux.
Ton front, tes yeux et ton silence
Répandent avec abondance
Dans son âme la paix des cieux.

VI

La brillante étoile de l'ourse
S'éclipse devant ta clarté.
Ton char fait briller dans sa course
Des longs cieux l'azur velouté.
Par toi les transparentes nues,
Comme des vierges ingénues,
Laissent percer leurs agréments ;
Et dans les vallons, les rivières,
Roulent au feu de tes paupières,
Plus brillantes que des serpents.

VII

Tu peins d'une flamme argentine
La tête altière des forêts ;
Et tu répands sur la colline
Un brouillard soyeux, pur et frais :
Il se dilate et se balance,
Comme le cygne qui s'avance
Au milieu du lac qui lui plaît.
Et les vapeurs de nos vallées,
Par ton haleine amoncelées,
Semblent un océan de lait.

VIII

A toi, belle mélancolique,
Et nos sachems et nos vieillards
Doivent cette sagesse antique,
Le plus puissant de nos remparts.
Oui, c'est ta discrète lumière
Qui, dans la paix et dans la guerre,
Conduit leurs solides avis.

Tout vient de toi, force et prudence,
Fermeté, lumière et vaillance
Pour les cœurs et pour les esprits.

IX

Oui, c'est ta main qui sur la page
Du souvenir d'un cœur aimant
Dessine en traits de feu l'image
De l'ami qui fait son tourment.
A ta clarté la mère veille
Sur son jeune enfant qui sommeille
Au fond de son léger berceau.
A ta clarté, pour la patrie,
Les guerriers bouillants de furie
En chantant volent au tombeau.

X

A ta clarté, s'armant de piéges,
Courent dans les bois nos chasseurs;
Et tous ces rapides cortéges
Y portent la mort et les pleurs.
Du milieu de nos vastes plaines,
A ta clarté, de gerbes pleines,
Rentrent chargés nos moissonneurs...
Nous en venons... et nos cabanes
De bois, de roseaux, de lianes
S'enrichissent de nos labeurs.

XI

Et maintenant à ta lumière,
Porteur des dons du Grand-Esprit,
O lune, protectrice et mère,
Nous te bénissons avec lui!
Restez, pirogues, sur la rive,
Prêtez une oreille attentive
Aux vagues qui battent vos flancs.
Lune, éclaire, garde et protége
Le guerrier, sa lance et son piége,
Et les femmes et les enfants.

§ I.

Dans ses Psaumes, David s'écrie plein d'un céleste enthousiasme : « O Seigneur notre Dieu, que votre nom est digne d'être admiré dans toute la terre! votre gran-

deur est élevée au-dessus des cieux. Comme ils publient la gloire du Tout-Puissant! J'ai considéré le firmament; vous avez placé votre pavillon dans le soleil, ô Seigneur ; il rend visible votre majesté. Cet astre, comme un géant, s'élance et parcourt sa carrière, et rien ne peut se cacher à sa clarté ni à sa chaleur. J'ai contemplé vos cieux, l'ouvrage de vos mains ; le soleil, votre ouvrage par excellence ; la lune et les étoiles que vous avez fondées ; et à l'homme que vous avez couronné d'honneur et de gloire, vous lui avez donné pour son bien et pour votre gloire ces merveilles ; et de plus vous avez mis sous ses pieds et soumis à son domaine toutes choses, les brebis, les troupeaux qui paissent dans les champs, les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, et tout ce qui se promène dans les sentiers des eaux. Donc, ô Dieu, que votre nom est digne d'être admiré dans toutes vos œuvres, au ciel et sur la terre. *Domine dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra. Videbo cœlos tuos opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ fundasti.*

Après avoir chanté les deux grands luminaires du ciel, et en avoir ôté, par la pensée, ce que les idees des Perses et des sauvages de l'Amérique dont tout à l'heure je me trouvais être le poëte, ont introduit de répréhensible et de singulier dans mes hymnes, je me suis senti porté à m'élever à Dieu par la contemplation de ses ouvrages, et à présenter aux lecteurs une instruction morale, sérieuse et chrétienne. Elle plaira peut-être par son inattendu, sa variété et son utilité pratique.

Ils sont bien malheureux ceux que la cécité corporelle afflige, puisqu'ils ne peuvent voir ni la lumière du ciel, ni les ouvrages des mains de Dieu. Mais ils sont bien plus malheureux encore, et surtout bien coupables, ceux qui, redevables à Dieu de ces yeux qui leur donnent facilité de tout voir et de tout étudier, ne s'en servent que pour la ruine de leur âme et la perte de leur éternité. Et combien cet abus est fréquent! combien ce malheur est commun! Voilà pourquoi je place ici une pièce sur le *gouvernement des yeux*, sujet de la plus haute importance dans la vie chrétienne. Elle est le développement de ce verset du 118ᵉ psaume : *Averte oculos meos ne videant vanitatem : Détournez mes yeux, Seigneur, du mal et de la malice.*

GOUVERNEMENT DES YEUX.

Averte oculos meos ne videant vanitatem.
Détournez mes yeux, Seigneur, des choses vaines et pernicieuses.

I

Au front des fils d'Adam, au front des filles d'Eve,
Ainsi que des éclairs sur le poli d'un glaive,
Sont deux flambeaux vivants dont le feu parle et voit.
Tout est scruté par eux, les cieux les plus sublimes,
Et le sein des abîmes,
Les siècles et les cœurs, la nature et la foi.

Feux vivants, bénis ou funestes
Selon l'emploi qu'on fait de vous,
Soyez prudents, purs et célestes ;
Ne nous perdez pas, sauvez-nous.

II

Un habile écuyer avec le mors domine
Et dompte à volonté sa cavale mutine,
Malgré son pied battant, ses écarts et ses bonds.
Quel homme de ses yeux bride la pétulance,
Et dans l'obéissance
Peut retenir toujours ces coursiers vagabonds ?

III

Tantôt d'un fol orgueil la jactance insolente,
De colère tantôt la flamme menaçante
Les fait étinceler de dédain, de fureur.
D'autres fois, le transport d'une abjecte tendresse
Les tourmente et les presse
En délire à briser toute loi de pudeur.

IV

Au sommet de la tour est attaché le phare.
Dis-moi donc : Est-ce afin qu'il perde ou qu'il égare ?
Non, non ; mais c'est afin qu'il sauve de l'écueil.
Ainsi le Créateur, au haut de notre tête,
A mis comme en vedette,
Pour assurer nos pas, le flambeau de notre œil.

V

Hélas ! et trop souvent combien la sentinelle
Sans pitié, sans honneur, est traîtresse et cruelle !
Elle eût dû nous sauver ; c'est elle qui nous perd !
Malheureux yeux, c'est vous qui poussez aux abîmes
Des plus ignobles crimes,
Et les plus nobles cœurs, et l'homme le plus fier.

VI

Dites : Funestes yeux, au temps de Bethzabée,
Qu'avez-vous fait d'un Roi dont la harpe sacrée
Chantait si noblement Dieu, la terre et les cieux ?
Qu'avez-vous fait encor de Salomon, si sage,
Tant qu'en un vil servage
Vous n'eûtes pas réduit son cœur voluptueux ?

VII

Qu'avez-vous fait encore au siècle de Susanne,

Lorsque désespérés dans leur amour profane,
Les deux affreux vieillards complotèrent sa mort?
Mais le ciel, qui veillait, par l'enfant des prophètes,
Fit tomber sur leurs têtes
Le supplice arrêté par leur inique accord.

VIII

Héros trop confiant, toi dont la chevelure
Recélait ta vigueur dans son ample texture,
Pourquoi vas-tu le dire au cœur de Dalila?
Tes yeux ont été pris à cette enchanteresse;
Et sa fourbe tendresse
T'endort sur ses genoux, te captive et t'abat.

IX

Tu voulais voir les jeux et les danses légères,
Et les ébats badins des jeunes étrangères
Du pays de Sichem, téméraire Dina.
Malheureuse! tes yeux ont causé ta ruine;
Laquelle détermine
De tes frères armés l'effroyable attentat.

X

Ne suis donc pas tes yeux dans leurs routes obliques,
Mortel, lorsque tu sens leurs fureurs sataniques
S'efforcer d'emporter tes imprudents esprits.
Les yeux sont les coureurs et les longs bras de l'âme;
Ils vont chercher la flamme
Pour embraser le cœur et le mettre en débris.

XI

Désormais à Dieu seul mes yeux et leur tendresse!
Ils n'auront plus jamais de zèle et de hardiesse
Qu'à contempler ses cieux, qu'à méditer sa loi.
Attraits pernicieux, vains plaisirs de la terre,
Disparaissez! arrière!
Dieu seul est mon plaisir, mon amour et mon roi.

XII

Oui, tes œuvres seront mes uniques spectacles,
O Dieu dont la puissance a semé les miracles
A pleines mains partout dans ce vaste univers.
Dites-moi ses bontés et ses magnificences,

Forêts, plaines immenses,
Animaux, fleurs et fruits, fleuves et vastes mers.

XIII

Salut, ô beau soleil, image de la gloire
Du maître souverain, du Dieu de la victoire ;
Monte et cours tous les jours, ô superbe géant,
Atteins de tes pieds d'or, de l'un à l'autre pôle.
Ainsi partout Dieu vole,
Conserve, éclaire l'homme et tout être vivant.

XIV

Et toi, placide lune, oh ! tu sais si je t'aime,
Quand, le front couronné de ton blanc diadème,
Tu glisses en riant sur un ciel velouté,
Tu m'es le doux portrait, sous les vives étoiles,
Diamants de tes voiles,
De Dieu régnant en paix dans son éternité.

XV

Quels pétillants éclats et quelle mélodie
Viennent émerveiller mon oreille ravie?
C'est donc vous, gais oiseaux, qui me chantez ces airs?
O beaux musiciens, vos manteaux, vos dorures,
Et vos riches parures
Donnent un nouveau charme à vos brillants concerts.

XVI

La colombe d'azur et d'argent étincelle ;
Pensive en son désert la douce tourterelle
A du lait sur son aile, au cou son collier noir.
Et toi, superbe paon, quels pinceaux admirables
De ces yeux innombrables
Ont parsemé ta queue, incomparable à voir?

XVII

Vois des sombres forêts l'altière chevelure,
Et les arbres ayant de beaux fruits pour parure.
Tout vient des mains de Dieu, sa main fait tout pour nous.
Et dans les prés fleuris, il étale en tenture,
Des tapis de verdure,
Comme on décore un temple aux noces des époux.

XVIII

Symboles enchanteurs de vos vierges voilées,
Vous avez fait grandir les beaux lis des vallées,
O Dieu de pureté, d'innocence et d'amour !
Et dans la fleur des champs vous donnez un modèle
A leur âme fidèle,
Pour chérir le désert, et la nuit et le jour.

XIX

Qui pourrait mesurer ton humide ceinture ?
Oh ! que j'aime à te voir, quand le vent te torture,
Vaste et bruyante Mer, en ton immensité !
Je crois voir en tes flots une image terrible
Du Dieu grand, inflexible
Dans sa juste colère, et dans sa majesté.

XX

Quels nombreux habitants au sein des eaux limpides !
Mais sur leurs flots mouvants, près des rives humides,
Quel est ce beau nageur, et ce vivant vaisseau ?
Sa blanche voile au vent par son nom le désigne ;
Oh ! c'est l'onduleux cygne,
Dont le long cou se lève et se roule en cerceau.

XXI

Sur ses jambes d'éclair, que jamais rien ne lasse,
Sur ses jarrets pliants, avec combien de grâce
Il balance, orgueilleux, son corps nerveux et fier !
Comme il redresse bien sa tête noble et pure !
Et dans son encolure
Qu'il est superbe et beau l'étincelant coursier !

XXII

Dans les airs agitant son épaisse crinière,
Vous diriez les moissons ondulant jusqu'à terre
Lorsque leurs épis d'or se courbent sous les vents.
Et ravis, vous diriez les clameurs du tonnerre,
Lorsque sa voix guerrière
Fait retentir au loin ses fiers hennissements.

XXIII

Si parmi nous, Seigneur, tes œuvres sont si belles,

Dans ta sainte cité, grand Dieu! que seront-elles?
Soyez purs, ô mes yeux, vous les verrez un jour!
Lisez la loi de Dieu, faites-en vos délices,
Et de courts sacrifices
Vous vaudront les splendeurs de l'éternel séjour.

XXIV

Pourquoi, peintres d'enfer, et vous, brûlants poëtes,
De magiques couleurs enivrer vos palettes
Pour embraser un livre, et la toile, et nos cœurs?
Détournez-vous, mes yeux, de ces charmes d'Armide,
Où la flèche perfide
Du mal en tous mes sens coulera ses ardeurs.

XXV

Lisez-vous de la foi les vérités sublimes?
Ne veuillez pas sonder ces augustes abîmes.
Prenez garde, ô mes yeux! à la témérité.
Celui qui trop avant veut sonder votre gloire,
O Dieu de la victoire,
Tombera foudroyé par votre majesté.

XXVI

Lisons avec les yeux d'un cœur pur et docile,
Et nous verrons notre âme, en mérites fertile,
Grandir comme un bel arbre au bord des fraîches eaux.
Ses feuilles et ses fleurs avec magnificence
Couvrent en abondance
Une riche moisson de fruits toujours nouveaux.

XXVII

Au feu des livres saints allumons nos courages.
Sans cesse échauffons-les dans les vaillantes pages
Qui célèbrent de Dieu les amis, les héros.
Plongeons-nous dans ce bain, comparable à des flammes,
Et nous verrons nos âmes
Pour vaincre s'élancer de ces splendides flots.

XXVIII

J'appelle à mon secours, Dieu, ta bonté suprême.
Daigne avec tes deux mains me sauver de moi-même,
Seigneur puissant et bon... ou je te trahirai!...
Accours, voile mes yeux par la main de la crainte,

Et qu'une frayeur sainte
Me détourne du mal, toujours et sans délai.

XXIX

Que de ton pur amour la main fraiche et charmante,
En caressant mes yeux de sa grâce embaumante,
M'empêche de goûter autre chose que lui.
Amour saint et sacré, je ne veux être tendre,
Je ne veux voir, entendre
Que toi seul, qu'avec toi, que pour toi, jour et nuit!

Feux vivants, bénis ou funestes
Selon l'emploi qu'on fait de vous,
Nos yeux, soyez purs et célestes,
Et la cité sainte est à nous.

§ 2.

Sapor, act. I, sc. 2, vers la fin, dans ses luttes de discours avec Ustasane, parle de la *vie*, de la *mort*, du *temps*, du *présent*, de l'*avenir*, absolument comme on en parle encore tous les jours dans le monde. On dirait en vérité que le christianisme n'a pas séjourné chez nous depuis plus de seize à dix-sept siècles, tant les pensées de la foi sont étrangères à la plupart des chrétiens. Et ne sont-ils pas les mêmes à peu près tous, ces insensés qui ne songent qu'au positif, au confortable de la vie présente, et dont l'Écriture traduit les pensées en ces paroles énergiques : Les insensés ont dit dans leur égarement : Le temps de notre vie est court ; l'homme n'a point de remède contre la mort, et qui est-ce qui est revenu du tombeau? Nous sommes nés comme à l'aventure, et après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été. L'âme est comme une étincelle de feu qui remue notre cœur. Sitôt qu'elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendres, l'esprit se dissipera comme un air subtil ; notre vie disparaitra comme une nuée qui passe, et s'évanouira comme un brouillard qui est poussé en bas par les rayons du soleil, et qui tombe étant appesanti par sa chaleur. Notre vie n'est qu'une ombre, et après la mort il n'y a plus de retour. Le sceau en est posé, et nul n'en revient. Venez donc, jouissons des biens présents ; hâtons-nous d'user des créatures tandis que nous sommes jeunes ; environs-nous des vins les plus excellents, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, etc., etc.

Ne dirait-on pas que le Saint-Esprit raconte dans ce passage l'histoire des pensées et des actions de la presque totalité des baptisés d'aujourd'hui, où le bien-être matériel est à peu près l'unique occupation des hommes. A les voir agir, à les entendre parler, on dirait que tout finit avec la mort et qu'il n'y a rien après. De là les dissolutions sans bornes, et les suicides de tous les jours amenés par les déceptions quotidiennes en affaires, en attachements, et que les feuilles publiques enregistrent avec une déplorable facilité, car on reconnait que souvent ces insensés qui se font mourir, par les phrases qu'ils laissent barbouillées sur leur table ou dans leur poche, espèrent une sorte de renommée dans le compte-rendu de leur fin ; ce qui a lieu d'ordinaire, et ce qui ne laisse pas que d'être tout à fait

alléchant pour d'autres grands esprits de leur force, et qui un jour ou l'autre succombent à cette brillante perspective de célébrité.

Cette dégradation des âmes en plein christianisme, et surtout en pleine civilisation, qu'on fait sonner si haut, ne nous réduit-elle pas, en vérité, à la condition du sauvage que nous méprisons parce qu'il ne manifeste que les instincts des bêtes. Mais en quoi donc en différons-nous, je vous prie, si comme lui, et souvent plus que lui, par nos raffinements de bien-être, nous ne voyons de félicité que dans les satisfactions de la vie présente; si, pas plus que lui, nous ne pensons à un avenir éternel, lui qui n'en a pas ouï parler, tandis que nous, nous en avons été nourris dès notre enfance. Mais nous faisons tout notre possible, et nous ne réussissons que trop à en effacer de notre mémoire jusqu'à la dernière trace dans une jeunesse et un âge mûr totalement ensorcelés par les niaiseries de la terre, et par la fureur des mauvais désirs, comme parle l'Écriture.

Le fatal oubli des pensées chrétiennes que devrait nous inspirer la mort, l'effroi que les insensés en éprouvent, le prétexte dont elle leur sert pour jouir de la vie présente d'une façon désordonnée et révoltante, le faux repos qu'espèrent y trouver les malheureux et les fous qui ne croient à rien; tout cela m'a incliné à peindre ici l'état présent de notre société, au sujet de son intelligence de la vie et de la mort, par un chant sur la mort telle que la comprennent les sauvages, et quiconque ne l'envisage pas en chrétien. — Il est imité de Châteaubriand dans ses *Natchez;* il fait chanter les sauvages aux funérailles de *Chactas* (1).

HYMNE A LA MORT.

I

LE CHEF DES JONGLEURS.

Qu'ont rencontré mes yeux? quoi! serait-ce un fantôme,
Oui, rien, ou quelque chose, ou bien vraiment un homme,
Que j'ai vu s'élever du sein clos d'un tombeau?
Il se dresse pareil, ce fantôme livide,
A la colonne humide
De la vapeur de l'eau.

II

Sa bouche épouvantable est sans langue et sans lèvre;
Et pourtant son discours du frisson de la fièvre
Fait trembler tout mon corps, et me glace le sang!
Sa poitrine est sans souffle; et pourtant il respire!
Sa main presse et déchire
Son cœur sans battement.

(1) *Chactas*, c'est-à-dire voix harmonieuse.

III

La voûte de son front, sonore, blanche. aride,
Pèse sur ses deux yeux... et ces yeux sont le vide !
Quand il aime, quel don fait-il à son enfant ?
Au lieu de lui donner le bonheur et la vie,
Son amour le convie
Au banquet du néant.

IV

Va-t-en, fantôme, arrière ! arrière ! et que je vive !
La vie est un torrent, une onde fugitive ;
Puissé-je y boire au moins le bonheur en courant !
Et puissent les plaisirs être mon héritage
Jusques à mon naufrage
Dans le sein du néant !

V

UNE JEUNE FILLE.

Vois se perdre, ma sœur, tout à coup dans le sable
Ce ruisseau qui roulait une eau si délectable.
Sur ses bords rayonnaient de beaux magnolias.
Il n'est plus ! de sa source à sa tranquille tombe
L'espace court et tombe
A son seizième pas.

VI

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Ses deux lèvres s'entr'ouvraient pâles;
Il se taisait le doux ramier ;
Sur ses yeux un sommeil d'acier
Est fixé par des mains fatales.
Leur éclat, comme la rosée
Qu'un souffle brusque a tamisée,
T'abandonne, belle Ondoa.
Ta charmante tête penchée
Paraissait la branche arrachée
D'un magnifique azaléa.

VII

Nous entendîmes chaque mère

Nous dire : « Enfants, c'est là mourir !
Et comme une fleur éphémère
Vous la vîtes s'évanouir. »
Ainsi se fane et dans la tombe
En une nuit descend et tombe
La jeune fille enfant encor !
Et nous disions : « Faut-il, ô mères !
Au nombre des choses amères
Ou suaves, compter la mort ?

VIII

LES GUERRIERS.

Oh ! qu'il est insensé le lâche qui s'écrie :
Sauvez-moi de la mort !... sauvez-moi de la vie !..
Voilà la voix d'un homme, et le cri des soldats:
Qu'elle est belle la mort qui chante la victoire,
La patrie et la gloire
Dans le feu des combats.

IX

LES ENFANTS.

Moins de trois pieds est la mesure
De notre mobile berceau.
Ils suffiront à la structure
De notre tranquille tombeau.
Pour nous porter à ton bocage,
O mort ! une mère à notre âge
Suffit, nous pressant sur son sein,
Et sous le gazon de la tombe,
Nous en tomberons, comme tombe
D'un lis la larme du matin.

X

LES SACHEMS, c'est-à-dire les vieillards, les chefs.

Écoutez-nous : la mort est un bien pour le sage.
De la vie à ses pieds il fait l'apprentissage ;
La mort est son flambeau, son soutien tout-puissant...
Vois-tu l'infortuné se rouler sur sa couche ?
Son regard est farouche,
Et ses yeux pleins de sang.

XI

Et le jour et la nuit ses brûlantes paupières

Sondent en frémissant ses horribles misères.
Il ne sort de son cœur qu'un éternel soupir ;
Il est pareil aux flots que l'ouragan fouette,
Qu'au loin dans la tempête
L'oreille entend mugir.

XII

Mais bientôt de son cœur, en se taisant, s'exhale
Ce soupir qu'en volant emporte une rafale.
Sur ses deux yeux descend sa paupière en rideau ;
Son corps sans mouvement s'alonge sur sa couche ;
Sur sa tranquille bouche
Est la paix du tombeau.

XIII

Qui donc a fait ces biens? quel manitou propice (1)
T'a guéri de tes maux, fait cesser ton supplice,
Toi, contre qui s'était tant irrité le sort?
Qui t'a sauvé? La mort!... nous adorons ses charmes !
D'amour versant des larmes,
Chantons : Gloire à la mort !

XIV

CHOEUR DES JONGLEURS.

Chantons : Gloire à la mort ! Son pied d'airain s'obstine
A détruire la vie, ainsi que la ravine
Que le temps vient à bout d'effacer en glissant...
Pourtant, arrière, ô mort ! laisse-moi !... que je vive !
Qu'un moment sur la rive
Je m'enivre en passant !

§ 3.

ACT. Ier, SC. 2. — ACT. IV, SC. 2. — ACT. V, SC. 1, 2, 3.

INTERROGATOIRES.

Ces diverses scènes mettent dans la bouche de Sapor et des mages tous les sophismes, toutes les calomnies et les discours furieux que nous avons tous lus dans les histoires des martyrs des premiers siècles. Elles mettent également dans la bouche d'Ustasane et de Siméon les réponses pleines de fermeté, de foi, de tranquillité

(1) *Manitou*, fétiche, idole, amulette des sauvages de l'Amérique.

et d'héroïsme qui confondaient les tyrans, et qui saisissent toujours d'admiration les lecteurs.

Ces interrogations et ces réponses ne sont pas des inventions de faiseurs de contes, mais la copie exacte des actes proconsulaires, c'est-à-dire des registres publics de l'époque, du greffe du temps ; recueil d'autant plus précieux, que les greffiers d'alors, qu'on appelait notaires, écrivant aussi vite que la parole, comme qui dirait nos sténographes, ne donnaient pas le résumé des demandes et des réponses, mais les interrogations et les demandes telles qu'elles étaient faites. D'autres fois elles étaient recueillies, ces interrogations et ces demandes, par des chrétiens habiles, par des diacres courageux et intrépides, établis tout exprès pour cela par les évêques, et surtout par le Pape, pour les lui apporter avec le récit des tourments ; et après mûr examen sur déposition de témoins, ces pages admirables étaient conservées dans les archives de l'Église, et même lues publiquement à certains jours solennels.

Si dans ma composition j'ai donné plus de discours aux interrogateurs et aux interrogés que n'en présente leur histoire particulière, c'est que j'ai voulu personnifier tous les persécuteurs et tous les martyrs dans quelques-uns seulement en les offrant dans un tableau général quant aux détails et aux faits, et restreint seulement quant aux proportions du cadre ; j'ai voulu, dis-je, présenter d'ensemble ces scènes terribles des premiers temps, scènes si célèbres, si émouvantes, si instructives et si dramatiques, répétées nuit et jour sur toute la face de la terre pendant trois siècles de carnage et de gloire.

Quoique ces scènes de l'ère des martyrs fassent trembler de peur, même après quinze cents ans, au seul souvenir et à la seule lecture, on voit, ordinairement du moins, dans les juges une sorte de gravité et de grandeur : c'est quelque chose de la majesté romaine. On laisse au martyr le temps de parler. C'était une loi des tribunaux à Rome et dans l'Empire de laisser à l'accusé l'espace de plusieures heures pour parler et se défendre ; le juge était obligé d'écouter. Voilà pourquoi nous rencontrons quelquefois dans les Actes des Martyrs des discours dont le fond, la forme et la longueur semblent à certains qui ne connaissent pas les usages de l'antiquité, des harangues de la façon des historiens. Mais pas du tout. Le martyr, profitant de son droit, parlait, non pas pour se défendre, puisqu'il ne voulait qu'une chose, mourir ; mais pour annoncer Jésus-Christ à ceux qui étaient là. Et comme l'obligation stricte du greffier-notaire était d'écrire toujours tout, interrogations, réponses et faits, voilà, dis-je, comment nous sont parvenus tant de paroles admirables et de discours dont nous avons peine à comprendre la longueur devant l'irascibilité naturelle du juge. Mais le juge romain était contenu par l'usage et par les lois, et il demeurait dans une tranquillité majestueuse.

Il me vient à l'esprit de mettre en regard des interrogatoires des persécuteurs des premiers siècles, un ou deux des interrogatoires des martyrs de la Révolution. La comparaison ne laissera pas que d'être piquante au sujet de la dignité et de la majesté des interrogateurs et des juges, et je ne pense pas que l'avantage reste à 93.

François-Marie Ravenaz était prêtre du diocèse d'Annecy. Après avoir échappé à mille dangers en se livrant avec autant d'intrépidité que de prudence au plus périlleux des ministères, il fut trahi pour une modique somme d'argent et livré aux persécuteurs. Conduit enchaîné à Grenoble, on l'y laissa plusieurs mois en prison. De là il écrivait des lettres qui respiraient tout le parfum du martyre à des personnes bienheureuses de les lire. Enfin il fut interrogé ; et les mêmes personnes le

conjurèrent de leur envoyer les interrogatoires qu'il avait subis. Il le fit en toute simplicité, sans omettre la faute qu'il avait commise de prêter le serment de la constitution civile du clergé, dont il n'avait pas compris d'abord toute la portée. Mais sitôt qu'il fut plus éclairé et qu'il eut plus mûrement réfléchi, il n'hésita pas à en faire une rétractation solennelle, et c'était le grand grief des persécuteurs contre lui.

Le voici cet admirable résumé des deux interrogatoires du prêtre Ravenaz, tels qu'il les a lui-même écrits. Il subit le premier le 30 mai 1794, et le deuxième le 13 juin suivant.

« Dans le premier, subi en prison par-devant des commissaires, le greffier, après m'avoir demandé mon nom, mon âge et ma qualité, me dit : *Tu es ex-vicaire, et non pas vicaire...* et je répondis : *Je suis vicaire, toujours vicaire, et non ex-vicaire.* — Et le greffier en colère : *Qu'est-ce que ce scélérat qui se dit toujours vicaire.* Et moi je persistais à soutenir ma qualité de vicaire. — Alors tous les commissaires de s'écrier : *Quel est ce scélérat? Peut-on voir un scélérat de cette trempe?* et autres expressions de cette sorte. Je crois pourtant avoir obtenu que le greffier écrivît *vicaire* purement et simplement. — Il me dit : *De quel endroit?* — Et moi : *D'Amesieux.* — *As-tu prêté le serment?* — *De la constitution civile, oui; mais je l'ai rétracté.* On m'appelle de nouveau : *scélérat!* — Le greffier : *Quand as-tu quitté ta place?* — *J'ai été chassé par une loi du mois d'août 1792, portée contre les ecclésiastiques qui n'ont pas prêté le serment de la constitution civile du clergé, ou qui l'ont rétracté. Obligé de sortir, je me suis retiré en Savoie.* — *Où as tu été? as-tu dit la messe, confessé, fanatisé dans ce pays-là?* — *On ne doit pas me faire ces questions là, je ne suis pas obligé d'y répondre.* — *Oh! le scélérat!* me crie-t-on encore : *au cachot! dans les fers! au secret ce coquin, ce monstre! à la guillotine! ce sera un beau spectacle pour le représentant!* — Comme je souriais, le greffier dit avec colère : *Il désire être martyr, ce b.....-là, mais nous ne sommes plus dans le temps des martyrs.*—Comme on insistait à demander où j'avais été, j'ai répondu : *à Seysset, à Annecy, à Chambéry et ailleurs.*— Et ils criaient toujours : *Oh! le scélérat! il a tâché d'inspirer dans ce pays-là des idées perverses de fanatisme et de contre-révolution.* — Le greffier : *Quand es-tu rentré en France? quand es-tu venu dans ce pays?* — J'ai répondu : *En février 93.* — *Qu'as-tu fait depuis ce temps-là?* — *J'ai exercé mon ministère autant que j'ai pu, et comme j'ai pu.* — Alors des cris de fureur se sont élevés : *Ce scélérat est rentré pour fomenter la contre-révolution... Il y a ici des ramifications de conspiration... Il faut chercher à en découvrir les traces.* — Le greffier : *Ne connaissais-tu pas la loi qui te défendait de rentrer, et d'exercer tes fonctions?* — J'ai répondu : *Oui, je la connaissais*; *mais aucune puissance humaine n'a droit de m'interdire l'exercice de mon ministère.* — On crie avec plus de fureur : *Scélérat! scélérat! Le voyez-vous? il ne veut pas reconnaître la souveraine puissance du peuple, ce coquin, cet infâme!... Il faut en faire justice; demain à la guillotine : en attendant, tout de suite au cachot, les fers aux pieds et aux mains. Au secret, tout seul. J'aurai le plaisir de voir guillotiner ce coquin, ce scélérat, des fenêtres de ma chambre qui est bien située pour cela.* — Un commissaire : *S'il n'y avait pas de bourreau, je serais avec plaisir le bourreau de ce b.....-là.* — Je souriais de voir mon bonheur prochain, et comme assuré; je pensais à la gloire d'avoir alors quelque conformité avec Jésus-Christ dans sa passion. — Le greffier : *Comment donc, et depuis quel temps es-tu ici?* — *Depuis environ quatre mois, et*

presque depuis, je suis arrêté. — Alors tous les commissaires, ou presque tous se sont emportés avec fureur en disant : *Comment ce scélérat existe-t-il encore? Comment n'a-t-il pas été guillotiné tout de suite?* — Une voix : *Il y a de l'autre côté un autre prêtre réfractaire, dont il faut aussi faire justice, et après l'avoir entendu, on les mettra tous deux aux fers.* — On me crie encore : *Scélérat! qui ne respire que la contre-révolution!* — Le greffier me présente le procès-verbal et je signe : F. M. Ravenaz, prêtre, confesseur et prisonnier de Jésus-Christ par sa grâce. On m'ordonne de me retirer de la table, et je me mets sur une chaise en face de tous les assistants.

» On amène et fait asseoir à ma place mon confrère Guillabert. Il soutient dignement la cause de Dieu. On nous administrait de temps en temps l'épithète de *scélérats.*

» L'interrogatoire de mon confrère fini, le commissaire qui avait déclaré devoir me servir volontiers de bourreau à défaut de *bourreau patenté*, prend un flambeau, l'approche de mon visage, et me regardant en face, il dit : *Il faut que j'éprouve si ce scélérat ne changera pas de figure.* — Je me laisse dévisager quelques instants et je lui dis : *Tu fais bien voir que tu sais abuser de la puissance.* »

Le deuxième interrogatoire de F. M. Ravenaz eut lieu devant l'accusateur public du tribunal criminel de Grenoble, accompagné de son greffier. Ces Messieurs y mirent une sorte de dignité : « Commençant par me lire, dit M. Ravenaz, le précédent interrogatoire, et m'honorant des titres de prêtre et de vicaire; comme j'avais hautement déclaré que j'étais rentré en France pour venir au secours des fidèles dépourvus de pasteurs, je leur dis que je n'avais à rendre compte qu'à Dieu seul et à nul autre sur la terre ; du reste, que je n'avais pas d'observation à faire, et que je persistais dans mes précédentes réponses écrites. — *As-tu prêté le serment exigé des ecclésiastiques par la loi du mois de mars* 1793 (serment : liberté-égalité) ? — *Es-tu dans le dessein de le prêter?* — *Je prêterais encore moins ce serment que le premier, s'il était question de prêter l'un des deux.* — *As-tu choisi un défenseur officieux?* — *Non.* — *En connais-tu quelqu'un?* — *Je n'en veux pas, je n'en ai pas besoin pour défendre la cause de Dieu.* — La rédaction de l'interrogatoire achevée, on m'en fit la lecture. Sur la question du deuxième serment, je m'aperçus qu'on avait écrit ma réponse en ces termes inexacts : *Il l'a encore moins prêté que le premier.* Je voulus que l'on écrivît : *Il l'aurait encore moins prêté que le premier.* Mais on ne voulut pas m'écouter, et l'on commanda à l'huissier de me présenter l'interrogatoire à signer. Comme j'insistais sur la rectification que je demandais, l'accusateur public se leva et me dit : *Il ne faut pas faire assaut de fanatisme* (1). Et frappant de la baguette, il ajouta : *Emmenez-moi cet homme qui fait rébellion à la loi et à la justice.* »

Le prêtre Ravenaz envoya une copie de ces interrogatoires aux supérieurs de l'Église de Grenoble pour les remercier de lui avoir accordé de servir Dieu, Jésus-Christ et les fidèles dans leur diocèse. Beaucoup de passages de saint Paul couronnent la lettre avec cette suscription : † *Du vestibule du paradis, attenant aux cachots de la Conciergerie de Grenoble, le seizième jour de notre position si belle aux yeux de la foi.* 14 juin 1794.

Plusieurs jours après, ces deux admirables prêtres montèrent joyeux sur l'écha-

---

(1) Que veut dire ici le citoyen accusateur public? Je ne le comprends pas. Se comprenait-il lui-même?

faud. — Mais je n'ai à parler ici que de leur interrogatoire... Considérez les interrogés des premiers siècles et ceux de la Révolution : même force, même joie, même simplicité.

Considérez les interrogateurs... Chez les Romains, de la grandeur et une sorte de majesté. — Chez ceux de 93, quelle grossièreté, quel cynisme !...

Je ne connais rien d'attachant, de saisissant comme les interrogatoires des Carmélites de Lyon. C'est trop long pour être copié ici. (Voyez *les Martyrs de la Foi*, de l'abbé Guillon, tome IV, page 705; Anne Vial et ses compagnes.) Les religieuses ravissent, les interrogateurs révoltent.

§ 4.

ACTE Ier, SCÈNE IV.

CANTIQUE SUR LES COMBATS ET LA GLOIRE DES MARTYRS.

Les notes les plus utiles pour la pleine intelligence du grand cantique sur les Martyrs, lequel touche dans sa course à beaucoup de noms et de faits célèbres des premiers siècles, seraient les vies mêmes des saints dont je parle, placées ici à la suite les unes des autres. Or cela n'est pas possible. Pourtant, pour la satisfaction du lecteur qui désirerait connaître ou renouveler dans son esprit l'histoire des héros que je chante, je vais indiquer un moyen simple et agréable.

M. de Maistre, qui ne prodigue pas les louanges aux écrivains de l'Église de France, nous parlant d'un auteur généralement estimé parmi nous, dit : *Son livre précieux est une excellente miniature des Bollandistes* (Du Pape, page 534). Après une appréciation si favorable des Vies des saints de GODESCARD(1), je puis sans avoir à craindre de censure raisonnable, encore que dans ces derniers temps quelques-uns aient parlé contre Godescard, je puis, dis-je, renvoyer tout simplement au jour du saint dont il raconte la vie, et dont je parle dans mon cantique. Bien entendu que je ne m'interdis pas d'y joindre d'autres notes et citations, lorsque je le jugerai utile et agréable.

VIII et IX.

Dans les huitième et neuvième strophes, je présente les saints martyrs sous la vive image d'un cheval de combat.

Elle m'a été suggérée par un passage de saint Ambroise qui m'a paru fort beau et éminemment poétique. Dans son exposition du psaume CXVIII, ỳ. 8, il montre les apôtres parcourant l'univers comme les chevaux de bataille et les coursiers du triomphe de Jésus-Christ, vainqueur du monde par l'établissement de son Église.— Il les

(1) Les Vies des saints de Godescard devraient être le livre, le manuel de toutes les familles chrétiennes. S'il n'a pas ce qu'on aime tant aujourd'hui, le merveilleux des légendes du moyen âge, il a une solidité de critique saine et réservée, qui ôte la crainte de s'égarer sur ses pas (j'ai eu occasion de remarquer qu'il porte quelquefois sa critique même au delà des bornes raisonnables). Le vrai chrétien lit la vie des saints, non pas pour se divertir par des contes, mais pour s'animer et régler sa vie par des faits et des exemples sérieux.

présente comme douze merveilleux chevaux de guerre attachés au char du conquérant et qui l'entraînent et le font rouler à grand bruit à travers le monde étonné, qui s'agite comme les flots de la mer. — Les quatre roues du char sont les quatre évangiles. Celui qui est dessus c'est le *Verbe*, Jésus-Christ, Fils de Dieu, roi de l'Église et dominateur du monde. Les freins de ces mystérieux chevaux, c'est la foi qui les tient soumis, — c'est la paix qui les unit à Dieu, entre eux, et à tous les hommes; les rênes qui les dirigent, c'est la charité; les traits, les chaînes qui les tiennent les uns aux autres, aussi bien qu'au char d'or, ce sont les liens de la concorde et de l'union. Le prince du haut de son char, armé d'un fouet long et terrible, donne la chasse, en passant, à toutes les illusions, à tous les attraits du siècle; et l'extermination du prince de ce monde est le résultat de la course ardente et victorieuse des chevaux intelligents du monarque qui triomphe par l'établissement décisif et universel de son empire par toute la terre, et contre lequel les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais... O l'admirable course, ô le merveilleux combat, ô l'incomparable domination des coursiers intelligents du Roi des rois, du Dominateur des dominateurs!

Voici les paroles de saint Ambroise, et si la pureté de notre goût moderne trouve à redire à la hardiesse de quelques images, on ne peut s'empêcher de voir dans leur ensemble un grandiose qui transporte et ravit le lecteur :

Habet equos suos Christus, de quibus dicit Propheta : Immisisti in mare equos tuos turbantes aquas multas..... ascendisti in equos tuos... o bonorum equorum duodecajugum mirabile, quibus fræna Pacis, habenæ caritatis, constricti inter se concordiæ vinculis, jugo fidei subjecti, quatuor rotis Evangelii mysterium totius orbis invehentes, bonorum aurigam portantes Dei verbum, cujus flagello fugatæ sunt illecebræ seculares, exterminatus mundi princeps, justorum cursus impletus est... o rationabilium equorum grande certamen!...

XI, XII, XIII.

Néron est trop connu pour que je prenne la peine d'en parler ici. D'ailleurs les vies de saint Pierre et de saint Paul (de Godescard, 29 juin), le font suffisamment connaître en ce qui concerne sa haine et ses fureurs contre les premiers chrétiens.

XIV, XV.

Saint Polycarpe. Beau nom puisqu'il veut dire très-fructueux, et que le saint évêque de Smyrne, le disciple chéri de saint Jean l'Évangéliste, fut le modèle et l'oracle de la primitive Eglise jusqu'à son martyre, qu'il endura à l'âge de quatre-vingt-quinze ans (26 janvier).

XVI.

L'histoire de saint Hippolyte est au 13 août.

XVII, XVIII.

C'est au 2 juin, jour de sa fête, qu'on lit dans Godescard l'histoire de la vie et de la mort du premier évêque de Lyon, saint Pothin. Son nom, qui veut dire *désiré, désirable*, lui convient on ne peut mieux, à lui, le fondateur, les délices et la gloire

de la plus célèbre église des Gaules. Il fut mis à mort au même âge à peu près que saint Polycarpe (1), par les ordres de Marc-Aurèle, cet empereur si vanté de nos philosophes ; cet empereur qui pour récompenser la légion chrétienne, appelée *fulminante*, à cause du miracle par lequel elle l'avait tiré, lui et toute l'armée romaine, d'une ruine inévitable par un prodige qui amena la défaite complète des Quades ; cet empereur, dis-je, pour récompenser la légion, l'envoya un peu plus tard, tout entière en exil en Arménie, à cause de sa foi. L'aimable homme, en vérité, que ce Marc-Aurèle !

XIX.

Sainte Blandine. Beau nom encore que celui-là, puisqu'il veut dire *attraits, douceur, bonne grâce* ; et comme il convient à la jeune martyre de Lyon ! Je ne fais que toucher ici, et encore en volant, une petite partie de ses tourments. Il faut lire tout entière la lettre incomparable de l'Église de Lyon à ses frères d'Asie et de Phrygie pour avoir une juste idée des premiers héros de l'Église de Lyon ; car sainte Blandine fut de leur nombre. Vous trouverez cette lettre dans la vie de saint Pothin.

J'en transcris ici ce qui regarde directement la bienheureuse Blandine. « Blandine fut exposée aux bêtes, attachée à un poteau en forme de croix. Attachée comme le Rédempteur, elle priait avec une ferveur angélique, et remplissait de courage et d'ardeur les autres martyrs qui voyaient en elle l'image de celui qui avait été crucifié pour eux. Aucune bête n'ayant voulu la toucher, on la réserva pour un autre jour de spectacle... Ce jour étant arrivé, on conduisit Blandine avec beaucoup d'autres martyrs. On la réserva pour la dernière avec un enfant de quinze ans, afin de les intimider par la vue des supplices des autres, dont les uns passaient par les bêtes, les autres par le fer, d'autres par le feu ; et nommément Attale fut mis sur la chaise de fer rouge, et l'odeur de sa chair brûlée se répandait partout.

» La magnanimité des chrétiens, leur sainte fierté et leur sang ne faisaient qu'irriter

(1) Il y a une remarque utile à faire sur le grand âge auquel parvinrent les principaux disciples des apôtres. En les faisant échapper par une protection visiblement miraculeuse à la fureur des idolâtres et des Juifs qui poursuivaient incessamment les chrétiens, Dieu avait manifestement en vue d'établir pour toute la suite des temps dans son Église, par des témoins de la plus haute importance, les vérités de la foi, les règles et les usages de la discipline apostolique et chrétienne, par la parole, par le ministère et par la vie sainte d'hommes disciples des apôtres, qui les avaient vus et entendus longtemps, qui avaient été choisis par eux comme pasteurs des peuples, et que les peuples entendaient pendant un demi-siècle, et presque un siècle, leur transmettant ainsi tous les jours la tradition apostolique. De cette sorte, indépendamment des miracles et de l'étude des Écritures, cette tradition se trouvait établie sur des bases telles que tout homme raisonnable, après le plus rigoureux examen, n'avait plus nul motif de douter sur la réalité des faits, des dogmes et des devoirs prêchés, ni sur les pratiques ordonnées ou conseillées.— Et quand une fois ces grands hommes, pendant quatre-vingt-dix ans, cent ans, par eux-mêmes et par leurs envoyés jusqu'aux extrémités de la terre, eurent vulgarisé, pour le dire ainsi, la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, Dieu leur dit : « Au témoignage de la parole, au témoignage de la sainteté, joignez celui du sang, et votre œuvre sera parfaite et inébranlable. » Et ils répondirent avec transport : « Nous voici, Seigneur. » Et ils allèrent au martyre comme on va aux délices et à la gloire.

Voilà la raison de l'étonnante longévité et de la glorieuse mort des premiers disciples des apôtres.

de plus en plus les païens ; ils s'acharnèrent sur Ponticus, l'enfant de quinze ans, et sur la jeune Blandine. Ponticus, animé par sa sœur, passa en vainqueur à travers tous les supplices, et monta triomphant au ciel.

« Blandine demeura la dernière, comme une mère qui, après avoir envoyé devant elle ses enfants victorieux qu'elle a animés au combat, s'empresse d'aller les rejoindre. Elle s'avança dans l'arène, où elle devait être la pâture des bêtes, avec plus de joie qu'à un festin nuptial; après avoir souffert les coups de lanières, les morsures des bêtes sauvages, elle fut enfermée dans un filet et exposée ainsi à un taureau furieux qui la jeta plusieurs fois en l'air. La jeune martyre, soutenue par l'espérance que lui donnait sa foi, s'entretenait avec Jésus-Christ et était insensible aux tourments. N'étant pas encore morte après de tels combats, cette innocente et glorieuse victime fut égorgée par un confecteur; et les idolâtres, eux-mêmes dans l'admiration, avouèrent que jamais femme n'avait tant souffert, et avec une si héroïque constance. »

XX.

Saint Irénée, nom qui veut dire *la paix, le pacifique*, beau nom d'évêque, saint Irénée succéda à saint Pothin dans le gouvernement de l'église de Lyon, et son zèle y fut couronné d'un tel succès, que presque toute la ville était chrétienne. L'empereur Sévère avait publié son édit de persécution. Sévère, homme fier, cruel, entêté et inexorable, avant d'être empereur avait été gouverneur de Lyon, et il avait vu de ses yeux l'état florissant de l'église de cette ville. Peut-être bien donna-t-il des ordres particuliers pour qu'on sévît en toute rigueur contre ses membres. Quoi qu'il en soit, un jour qu'on célébrait des jeux publics pour le dixième anniversaire du règne de cet empereur, tout à coup les infidèles, soutenus d'une grande multitude d'étrangers qui étaient venus pour la fête, se mirent à pousser des clameurs atroces contre les chrétiens ; et sans désemparer, aidés de quelques troupes, ils se répandirent dans toute la cité et massacrèrent tous ceux qui se déclarèrent chrétiens. Ainsi, presque tous ceux que saint Irénée avait arrachés à l'idolâtrie moururent martyrs, et lui à leur tête. *Dix-neuf mille chrétiens* furent tués, et le sang coulait dans les rues comme des torrents qui se précipitent. — Une inscription latine qu'on lisait encore au XVII[e] siècle sur une dalle de l'antique église de saint Irénée, et que le Père Colonia nous a conservée dans son histoire de Lyon, finit par ce vers :

Millia dena novemque fuerunt sub duce tanto.

XXI.

La petite église des premiers chrétiens de Toulouse se trouvait dans un lieu où, pour arriver, il fallait que leur évêque passât par un chemin qui bordait le Capitole, principal temple des dieux. Or, quand le saint passait, les démons restaient muets, ce qui étonna et fâcha fort les prêtres païens qui attribuèrent leur silence à la présence du saint évêque. Un jour donc qu'il passait, ils se saisirent de sa personne, l'entraînèrent dans leur temple en lui déclarant qu'il fallait ou sacrifier, ou mourir. « Que me proposez-vous là ? leur dit Saturnin avec une héroïque liberté. J'adore un seul Dieu. Vos dieux ne sont que des démons bien plus jaloux du sacrifice de vos âmes, que de celui de vos victimes ? Comment les craindrais-je, eux que ma présence fait trembler ? » La liberté de ses paroles met les païens dans une étrange fureur,

ils l'attachent par les pieds à un taureau qu'on venait d'amener pour le sacrifice, et l'animal devenu libre l'eut bientôt mis en pièces. Il fut martyrisé sous Dèce, en 250. Voyez GODESCARD, 29 novembre.

XXII.

Saint Laurent est l'un des plus célèbres martyrs de l'Église. Les tortures qu'il a endurées, son énergie et sa joie au milieu des tourments sont à la connaissance de tous. Voyez GODESCARD, 10 août.

XXIII, XXIV.

Saint Cyprien est l'un des Pères, des évêques et des martyrs les plus célèbres du IIIe siècle. L'histoire de sa vie dans Godescard, 16 septembre, est fort détaillée. Elle est aussi singulièrement attachante, non-seulement par le récit de sa conversion, de ses travaux, de ses combats et de son martyre, mais encore par une excellente notice sur ses écrits. Il y a des citations nombreuses sur beaucoup de questions graves par rapport au dogme et à la discipline chrétienne; il est impossible de les lire sans admirer la science, la sagesse et l'éloquence du saint docteur.

XXV, XXVI, XXVII.

Aucune histoire de l'Église primitive des Gaules n'est célèbre au-dessus de celle du martyre de la légion Thébéenne ou Thébaine, ainsi appelée, parce qu'elle avait été recrutée dans cette partie de l'Égypte qui avait Thèbes pour capitale et qu'on appelait Thébaïde. Cette légion était chrétienne tout entière. Ce fut sans doute pour cette raison que Maximien Hercule, qui tenait plus de la bête féroce que de l'homme, et qui avait réussi à décider Dioclétien à ouvrir la grande persécution, l'appela d'Orient en Occident, non pas tant pour combattre les ennemis de l'Empire que pour faire la guerre, c'est-à-dire exterminer les chrétiens qui s'étaient merveilleusement multipliés sur le territoire gaulois.

La brave et sainte légion étant arrivée à Agaune, village situé dans la vallée des Alpes, et ayant connu les ordres iniques de l'empereur, refusa comme de raison d'obéir, et répondit avec fierté : « Nous ne sommes pas venus d'Orient pour être des bourreaux, mais pour gagner des batailles, et remporter des victoires. »

Maximien, informé de la résistance, accourt à Agaune comme un tigre furieux, et fait décimer (1) la légion par deux fois. A la même cruauté toute la légion oppose le même courage, et Maximien, écumant de rage, se retire et médite de nouvelles vengeances.

Pendant ce temps, les principaux officiers de la légion, Maurice, Exupère et Candide, pleins d'ardeur et de foi, soutiennent la détermination de leurs soldats, et écrivent à l'empereur. Cette lettre, Godescard la donne au 22 septembre, mais en raccourci. Il a eu tort, il aurait fallu la transcrire tout entière et dans un style énergique, et il faut bien dire que ce style n'est pas le sien. C'est ce que je vais essayer

(1) Décimer une légion, c'était tuer un soldat sur dix, selon qu'il était désigné par le sort.

de faire. Le latin en est fort beau ; pourtant je la donne ici en français, pour l'avantage de tous. On verra combien j'ai tâché d'en profiter dans mes strophes ; mais le lecteur chrétien perdrait trop de ne pas voir ici dans leur totalité ces paroles sublimes dites par des héros armés, et néanmoins soumis comme des agneaux à une bête féroce appelée Maximien-Hercule.

« Empereur, nous sommes vos soldats, mais aussi les serviteurs de Dieu ; nous le déclarons hardiment : à vous le service militaire, à lui une vie juste et sainte. De vous nous tenons le prix de nos travaux ; de lui, la vie. Vous êtes notre empereur, mais nous ne pouvons vous obéir jusqu'à renier notre Dieu. Il est notre Père et notre Maître, et le vôtre aussi, que vous le vouliez ou non.

» Ordonnez ce qui ne l'offense pas, et nous servirons comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour. Autrement, nous lui obéirons plutôt qu'à vous.

» A vous nos bras contre les ennemis de l'Empire, quels qu'ils soient ; mais tremper nos mains dans le sang innocent, jamais ! Elles savent combattre les ennemis de l'Empire et les vôtres ; elles ne savent pas égorger des citoyens paisibles. C'est pour les défendre que nous avons des armes, non pas pour les massacrer. Toujours nous avons combattu pour la justice, pour le bien et la vie des innocents. Ce nous est un cher souvenir, et jusqu'à cette heure, l'unique récompense de nos travaux et de nos blessures.

» Jusqu'à ce jour, nous vous sommes restés fidèles ; mais comment pourriez-vous désormais, seigneur, compter sur notre fidélité, si nous trahissions celle que nous devons à Dieu ? Nos premiers serments ont été pour Dieu, les seconds pour l'empereur. Pourriez-vous croire aux seconds, si nous violions les premiers ?

» Vous nous ordonnez de rechercher les chrétiens, de les traîner au supplice, de les tuer ; nous voici, n'en cherchez pas d'autres : vous avez ici dans vos soldats des hommes qui croient en Dieu le Père, principe de tout ; et en Jésus-Christ, son Fils, Dieu comme lui. Nous avons vu égorger nos compagnons d'armes qui combattaient à nos côtés ; nous avons été tout couverts de leur sang. Nous n'avons pas pleuré leur mort, au contraire nous nous en sommes réjouis, et nous les félicitons d'avoir été jugés dignes de souffrir pour leur Dieu.

» Ne craignez pas que nous ayons recours à nos armes pour défendre notre vie ; vous êtes notre empereur, et le désespoir qui pourrait nous rendre terribles, ne nous armera pas contre vous. Nous n'opposerons aucune résistance, nous aimons mieux mourir que de tuer nos concitoyens ; nous aimons mieux périr innocents que de vivre coupables.

» Donnez, si vous voulez, de nouveaux ordres contre nous, nous sommes prêts à souffrir le fer, le feu, tous les tourments. Nous vous le déclarons : nous sommes chrétiens, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas égorger les chrétiens. »

Les nobles et fières paroles de ces héros ne firent qu'exaspérer la fureur de Maximien. Il vint à Agaune avec toute son armée, fit envelopper par elle la très-courageuse et très-chrétienne légion, et la fit passer tout entière au fil de l'épée.

Et les martyrs ne faisaient aucune résistance ; mais jetant leurs armes à terre, ils présentaient aux flèches et aux glaives leur poitrine découverte. Ils auraient pu vendre terriblement cher leur vie, mais ils se souvenaient de celui qui s'était laissé conduire à la mort comme un agneau qui se tait devant celui qui l'égorge ; et toute cette angélique légion, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, mais au contraire pour rendre gloire à Dieu et chanter la victoire de sa foi, se laissa tuer sans rési-

stance et alla rejoindre les légions des anges pour louer à jamais ensemble le Seigneur Dieu des armées.

Le petit village d'Agaune, où fut couronné du martyre saint Maurice avec toute sa légion, est à présent une petite ville de Suisse, dans le Valais sur le bord du Rhône. La ville s'appelle Saint-Maurice.

XXVIII.

Le prince dont il est parlé dans cette strophe, était, comme Ustasane, un grand seigneur de Perse. Il n'est connu dans le martyrologe que sous le nom de saint Jacques l'*intercis* en indication de son martyre. A parler dans la rigueur chronologique, sa louange ne devrait pas se trouver dans la bouche des chrétiens du temps de Sapor, parce qu'il ne souffrit que sous Varanes V, l'un des successeurs de Sapor, vers l'an 419. Mais cela ne fait rien en poésie et surtout à mon dessein, qui est de donner, dans le cantique sur les martyrs, une idée générale de leurs tourments et de leur héroïsme; et que le genre de supplice employé contre saint Jacques a été très-certainement pratiqué bien auparavant envers les chrétiens par les Perses, renommés, comme chacun sait, pour leur grand luxe d'invention en fait de supplices. En général l'ancien Orient est là-dessus d'une richesse désolante et incontestable. Le moderne lui cède-t-il? Qui ne sait la mort cruelle du vaillant comte de Flandre, Baudouin, premier empereur latin de Constantinople, défait et fait prisonnier, dans les environs d'Andrinople, par Joannice, roi des Bulgares. Ce barbare fit couper les bras et les jambes au prince français, qui vécut encore trois jours, ainsi cruellement mutilé, dans une basse fosse où il avait été jeté; c'était en 1206. Il y a bien de la ressemblance entre les deux traitements. Voyez Godescard, 27 novembre.

XXIX, XXX.

L'histoire de sainte Perpétue et de sainte Félicité est d'autant plus attachante qu'en grande partie elle est écrite par Perpétue elle-même. C'est certainement l'une des plus belles pages de l'histoire de l'Église d'Afrique. Le récit détaillé qu'en fait Godescard, au 7 mars, est parfait. Voyez-le.

Seulement je m'arrête à une circonstance merveilleuse du martyre des deux jeunes chrétiennes, circonstance tout à fait semblable à ce qui est raconté de Blandine, c'est-à-dire que, livrées à un taureau furieux, elles furent jetées en l'air, et retombèrent sur l'arène sans qu'elles parussent s'apercevoir le moins du monde de la douleur que devaient naturellement leur causer de si cruelles attaques et de si terribles chutes. Écoutons Godescard : « Perpétue et Félicité furent enfermées, à peine couvertes, dans des filets et exposées à l'animal furieux. Le peuple fut touché tout à la fois d'horreur et de pitié, voyant l'une d'une jeunesse si délicate, et l'autre qui venait d'accoucher et dont les mamelles surchargées ruisselaient de lait. Le taureau s'étant d'abord jeté sur Perpétue, la lança en l'air et elle retomba sur les reins. La jeune martyre, s'apercevant du peu de vêtements qu'on lui avait laissé, les arrangea promptement, moins occupée des douleurs qu'elle ressentait que de l'honnêteté qui pouvait être blessée, et ensuite elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés, parce qu'elle ne voulait pas paraître semblable aux personnes affligées.

» Félicité avait été attaquée aussi par le taureau, et si maltraitée qu'elle restai étendue comme morte sur le sol. Perpétue courut à elle et la prit par la main pour

l'aider à se relever. Elles attendaient toutes deux qu'on leur fît soutenir une nouvelle attaque. Mais le peuple étant ému et compatissant cette fois, on les conduisit à la porte *Sanevivaria* qui donnait dans la place publique. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique, qui lui était fort attaché. Alors cette femme admirable s'éveilla comme d'un profond sommeil, et se mit à regarder autour d'elle, en demandant quand donc on les exposerait au taureau furieux; et lorsqu'on lui raconta ce qui s'était passé, elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu le catéchumène, et aperçu sur son corps et ses habits des marques de ce qu'elle avait souffert. Ainsi Dieu de temps en temps ôtait-il tout à fait à ses serviteurs et à ses servantes tout sentiment de douleur, en récompense de leur énergie à l'aimer, et pour montrer aux hommes sa puissance. »

A l'occasion de ces faits merveilleux et incontestables de la puissance et de la bonté de Dieu sur les saints au milieu des horreurs et des tourments que leur faisaient endurer les bourreaux, saint Augustin a dit ces paroles au sujet de sainte Perpétue, paroles qui, à un charme inexprimable et tout à fait poétique, joignent une grande lumière de saine et profonde doctrine : « Eh! où était-elle donc lorsqu'elle était attaquée et déchirée par la bête furieuse sans en ressentir les coups, et lorsqu'après un si rude combat, elle demandait quand il devait commencer? Que voyait-elle pour ne pas voir ce que tout le monde voyait? Que sentait-elle pour ne pas sentir une douleur si violente? Par quel amour, par quelle vision, par quel breuvage était-elle ainsi toute transportée hors d'elle-même, et comme divinement enivrée pour paraître impassible dans un corps mortel?

Cependant on se disposait à égorger les martyrs dans le *spoliarium*. Le peuple, ivre de sang, demanda à jouir du spectacle de l'égorgement, et que pour cela tous les chrétiens que les bêtes n'avaient pas tués tout à fait fussent égorgés dans l'amphithéâtre; ce qui fut fait par les confecteurs, c'est-à-dire apprentis gladiateurs et bourreaux. Les martyrs qui pouvaient encore marcher se rendirent d'eux-mêmes à l'endroit de l'exécution; Perpétue rentra comme les autres dans l'arène. Les saints s'étant donné le baiser de paix l'un à l'autre, reçurent le coup de la mort sans faire le moindre mouvement et sans laisser échapper la moindre plainte. Perpétue tomba entre les mains d'un jeune confecteur qui, ne sachant pas encore son métier de tueur, la fit longtemps souffrir, et elle conduisit elle-même la pointe à l'endroit où il fallait la frapper pour qu'elle pût mourir.

Voici un passage remarquable et éminemment philosophique sur ces états extraordinaires de l'âme, où sont quelquefois tout à fait suspendues, au moins pour un temps, les relations entre l'esprit et le corps qu'il anime. Je le dois à M. Emery, de Saint-Sulpice, homme d'un jugement si solide, dans sa préface on ne peut plus intéressante de son livre intitulé : *L'Esprit de sainte Thérèse*.

« La possibilité de la suspension temporaire des relations entre les sens corporels et l'âme ne peut pas être appelée un état chimérique et impossible. Qu'est-ce qu'on entend communément sous le nom d'extase et de ravissement? C'est un état où l'âme est tellement absorbée dans la contemplation des perfections divines, et tellement éprise de leur beauté, qu'elle ne sent et n'aperçoit plus ce qui se passe au dedans et au dehors de son corps. Si l'on prétendait que cet état est chimérique, ce serait, ou parce que l'usage et le rapport des sens ne peuvent être, dans un homme qui ne dort pas, suspendus pendant un certain espace de temps, ou parce que la contemplation et l'amour de Dieu ne pourraient opérer un tel phénomène.

» Mais d'abord la possibilité de cette suspension est établie par des faits constants

dont est pleine l'histoire des premiers siècles de l'Église, et que pas un chrétien et un homme de bon sens ne s'aviseront jamais de contester. Qui est-ce qui ne connaît pas le livre du pasteur d'Hermas, si respecté dans l'antiquité? Les écrits de saint Cyprien, les actes du martyre de sainte Perpétue, et cent autres monuments chrétiens, attestent la possibilité et la réalité de ces états merveilleux.

» Mais laissons, si vous voulez, l'Écriture et l'histoire des chrétiens. Contentons-nous d'expériences journalières que les incrédules mêmes ne contesteront pas. L'histoire profane nous fait connaître des mathématiciens si profondément appliqués, qu'ils en oubliaient les besoins du corps les plus pressants, et que le bruit le plus violent et le plus extraordinaire frappait inutilement leurs oreilles. Ne voit-on pas tous les jours des militaires recevoir dans le fort du combat des blessures dangereuses, et ne les sentir qu'assez longtemps après? On ne peut donc pas douter que certains objets ne puissent tellement occuper notre âme et la distraire, qu'elle soit sourde au rapport des sens, et qu'ils transmettent inutilement leur action jusqu'à elle.

» Apparemment ce qui étonne le plus les sages du siècle, ce qui leur paraît incroyable, c'est que l'amour de Dieu puisse être assez véhément, la contemplation de sa beauté assez absorbante, pour jeter l'âme dans l'état dont nous parlons; mais leur incrédulité ne fait ici que dégrader ouvertement leur personne et leur philosophie, et justifie bien ce mot de saint Paul : *L'homme animal n'entend rien dans les choses qui sont de Dieu.*

» Encore un coup, nous n'en appellerons pas aux actes de ces martyrs qui, dans le temps où leur corps était déchiré par le fer, ou consumé par le feu, ou mis en lambeaux par les bêtes, déclaraient que leur âme était inondée de délices, qu'ils n'avaient ressenti aucun mal, et le démontraient par la joie céleste qui brillait sur leur visage, sans doute parce que leur âme, enivrée de la douce espérance de posséder leur divin Maître, transportée déjà par l'imagination dans les cieux, était inaccessible à toutes les impressions terrestres. Quelque graves, quelque authentiques que soient de pareils monuments, certains esprits les récuseraient avec obstination. Appelons donc en témoignage un philosophe que personne au monde n'accusera de superstition, ni d'être un petit esprit; c'est de Leibnitz que je veux parler.

« Le sage, nous dit-il, devrait imprimer fortement dans son âme la beauté de la vie future, c'est-à-dire la beauté de Dieu; ce qui entraîne avec soi l'amour de Dieu et de l'harmonie universelle. Si cette beauté était une fois bien profondément gravée dans son imagination, s'il goûtait en la contemplant une douceur toujours nouvelle, si elle était toujours présente à ses yeux, il en résulterait 1° que toutes ses actions seraient dirigées vers sa fin dernière; 2° que l'amour de Dieu serait en lui à l'épreuve de tous les tourments, en sorte que, renfermé dans le taureau de Phalaris, sa béatitude future serait l'unique objet de ses pensées, et qu'à travers les pierres dont il serait accablé, il imaginerait voir les cieux qui lui sont ouverts, comme saint Étienne. »

» Ce grand homme, qui a mené de front toutes les sciences et qui les a menées si loin, le Platon de la Germanie, n'a donc point cru que les extases fussent des chimères, ni que la contemplation de Dieu, c'est-à-dire, dans le langage des mystiques, l'oraison de contemplation et d'union n'en pût être le principe. Il y a plus; loin de les croire uniquement propres à repaître l'imagination de quelques dévots oisifs, il les a envisagées comme le plus haut point de la perfection et de la félicité humaine;

car c'est par des exercices et des méthodes qui tendent à mettre l'âme dans un état approchant de l'extase, qu'il croit que l'homme pourrait se rendre supérieur à toutes les douleurs : « Je tiens, dit-il, que la chose n'est pas impossible, et que les hommes pourraient y parvenir à force de méditations et d'exercices; car, sans parler des vrais martyrs et de ceux qui ont été extraordinairement assistés d'en haut, il y en a eu de faux qui les ont imités... Encore aujourd'hui des nations entières, comme les Hurons, les Iroquois, nous font une grande leçon là-dessus. On ne saurait lire sans étonnement avec quelle intrépidité, et presque insensibilité, ils bravent leurs ennemis qui les rôtissent à petit feu, et les mangent par tranches, quoique encore vivants. Tout ce qu'une merveilleuse vigueur de cœur et d'esprit fait dans ces sauvages, entêtés d'un point d'honneur des plus singuliers, pourrait être acquis parmi nous par l'éducation, par des mortifications bien assaisonnées, par une joie dominante fondée en raison, par un grand exercice à conserver une certaine présence d'esprit au milieu des distractions et des impressions les plus capables de le troubler... Je ne m'attends pas qu'on fonde de sitôt un ordre religieux dont le but soit d'élever à ce point de perfection ; comme il est rare qu'on soit exposé aux extrémités où l'on aurait besoin d'une si grande force d'esprit, on ne s'avisera guère d'en faire provision aux dépens de nos commodités ordinaires, *quoiqu'on y gagnerait infiniment plus qu'on n'y perdrait.* »

Après ces observations sérieuses qui ne permettent pas de reléguer dans le pays des chimères, ni parmi les contes des légendaires et des poëtes, certains états merveilleux des martyrs et autres amis de Dieu, nous reconnaissons avec fermeté et bonheur que par sa puissance et son amour, et en récompense de leur héroïsme, il les enlève de temps en temps à tout le créé, et enivre leur âme du bonheur de jouir de lui à tel point, que même les plus atroces douleurs de leur propre corps leur deviennent totalement étrangères et qu'elles n'en sentent rien.

Après nos remarques psychologiques ou physiologiques, comme on voudra les appeler, disons quelques mots de la douceur et des charmes de ces saints états.

Il faut bien qu'ils soient merveilleusement doux, puisque les martyrs sous le fer et la hache, s'écriaient avec transport : *Nunquam tam jucundè epulati sumus :* Non, nous n'avons jamais goûté de telles délices, nous ne nous sommes jamais assis à de tels festins ! C'est une joie vraiment délicate, semblable à celle de l'Épouse des cantiques, quand elle dit en parlant de l'allégresse que lui fait goûter la présence de son époux : Je ne sais plus où j'en suis, mon âme dans son délire s'agite et tourbillonne comme les roues volantes des chariots d'Aminadab. *Nescivi : anima mea conturbavit me, propter quadrigas Aminadab.*

Il est certain que l'Écriture nous donne en beaucoup d'endroits des connaissances et des peintures ravissantes là-dessus. En particulier, le Cantique des cantiques le fait sous les images les plus brillantes et les plus gracieuses. Jésus-Christ, les attraits de sa grâce, les merveilles de son amour pour les âmes, et le bonheur qu'elles goûtent à jouir de ses célestes faveurs, tout y est décrit, tout y est peint sous des traits enchanteurs. Bossuet le fait ressortir avec une solidité de doctrine, une onction de piété et un charme de discours inimitables, dans la belle exposition latine qu'il nous a laissée de ce livre des Ecritures, si beau, si utile, si profitable, quand il est expliqué par des hommes comme lui.

Les extases merveilleuses de Blandine, de Perpétue et de Félicité, qui empêchent ces jeunes martyres, comme le remarque saint Augustin, de sentir les douleurs de leur corps meurtri et brisé par les *lancements* des taureaux furieux, me donnent la

pensée de placer ici le développement d'un verset du Cantique des cantiques, qui amène naturellement plusieurs des images douces et charmantes qu'on rencontre dans ce livre, et qui regardent Dieu, les attraits et les opérations de sa grâce et son amour dans les cœurs qui sont totalement à lui, et les célestes contentements de ces âmes bénies et privilégiées entre toutes les autres.

DIEU ET LES ATTRAITS DE LA GRACE,

BONHEUR DE L'AME POSSÉDÉE DE L'AMOUR DIVIN.

Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum. C. c.
« Entraînez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums. »

I

O prince, ô roi, toi que mon âme adore,
Prends en pitié les tourments de mon cœur.
Avec l'aurore
Naît ma douleur ;
Et tout le jour je me meurs de langueur,
Et la nuit même entend mes cris encore.

II

Oh ! loin de toi toujours demeurerai-je ?
J'aimerais mieux les horreurs du trépas.
Quand donc serai-je
Dans tes doux bras ?
Ah ! fais cesser de si cruels combats ;
Délivre-moi du chagrin qui m'assiége.

III

Je suis pareil à la jeune hirondelle
Que le malheur fait tomber de son nid,
Sans que son aile
Lui prête appui.
Dieu des vertus, privé de ton abri,
Je traîne en pleurs une âme triste et frêle.

IV

Je ne puis rien, pauvre branche séchée.
Séve du ciel, ah ! que suis-je sans toi ?
Herbe fauchée,

Chaume d'un toit!
O grâce, viens, que je sente ton doigt;
Mon âme vole à ta main attachée.

V

Un nouveau-né que sa mère abandonne
Ne peut plus rien que mourir en pleurant;
L'âme frissonne
Sur cet enfant.
L'enfant, c'est moi; sur mon cœur suppliant
Baisse ton œil qui fait vivre et pardonne.

VI

Je vois le cygne au sein de la rivière
Porter ses fils sur son aile d'argent.
O grâce, ô mère,
De ton enfant
Porte le poids, que son pas chancelant
Soit affermi par ta main tutélaire.

VII

Ah! tire-moi par l'attrait de tes charmes,
Toi le plus beau des époux et des rois!...
Et plus de larmes;
Ni dans la voix
Plus de soupirs; mais chants, au lieu d'effrois,
Comme la paix succède au bruit des armes.

VIII

Mon doux vainqueur, oh! que ta tête est belle!
Un saint parfum de tes nobles cheveux
Coule et ruisselle
En flots heureux
Sur notre cœur souffrant et malheureux,
Pour enchanter sa blessure mortelle.

IX

Et de tes yeux pareils à la colombe,
Sources d'espoir, de salut, de bonheur;
Un regard tombe
Sur ma langueur,
Et je renais au feu de sa splendeur;
Oui, je revis et je sors de la tombe.

X

Et ta parole, ainsi que la rosée,
Coule sur moi, douce comme le miel;
L'âme brisée
D'un coup mortel,
J'étais gisant; je t'entends, Dieu du ciel;
Ma vie en feu se dresse électrisée.

XI

O doux parler! ô lèvres sans pareilles!
Amour sacré! céleste séducteur!
A mes oreilles
Discours du cœur!
Tendres soupirs! ô murmure enchanteur!
Tintez, sonnez, amoureuses merveilles!

XII

Pour me sauver, ta poitrine d'albâtre
Livre ton cœur, prince, au fer d'un guerrier.
Pourquoi t'abattre,
Cruel acier,
Sur ce grand cœur, qu'en son combat dernier
La rude mort a fait cesser de battre?

XIII

O cœur sacré, puissent tes vives laves
Couler en flots impétueux et doux!
Ondes suaves,
Dilatez vous;
Et devenez des chaînes, des verrous;
Que nous soyons à jamais vos esclaves!

XIV

O belles mains, que ma bouche vous baise,
Vous, ma douceur, mon duvet, mon trésor.
Tout mal s'apaise
Sous vos doigts d'or.
Mains de l'époux, en moi jusqu'à la mort
De votre amour allumez la fournaise.

XV

Ah! touchez-moi, nobles mains, embaumées
D'amour, de vie et d'immortalité;

Mains, parfumées
D'éternité ;
Jusqu'à la fin de ma mortalité,
Je vous tiendrai sous mes lèvres charmées.

XVI

Et par delà, je veux, mains éclatantes,
Baiser encor les signes rayonnants,
Preuves vivantes
Des coups sanglants
Reçus pour moi, quand les bourreaux fumants
Vous labouraient de leurs pointes tranchantes.

XVII

Des mains, du cœur et des pieds, goutte à goutte
Distille, ô sang, baume mystérieux ;
Quand on te goûte,
Vin généreux,
Dans les combats les plus impétueux,
On rit, et rien ne trouble ni ne coûte.

XVIII

Nous l'avons bu, le vin de la victoire,
A ton autel, Dieu de force et d'amour ;
Et du prétoire
L'affreux séjour
Nous voit pareils au lionceau qui court
En bondissant au carnage, à la gloire.

XIX

Et dans les airs une voix merveilleuse
Chantait ces mots : « Noble époux, gloire à toi !
Épouse heureuse,
Dis : Paix à moi ! »
Pour couronner et ses dons et ta foi,
S'ouvre du ciel la porte radieuse.

XX

Entre en chantant, colombe triomphante,
Viens, hâte-toi, dis à la terre adieu ;
Et plus ardente
Que n'est le feu,
Aime et jouis, tant que Dieu sera Dieu,
Bois le bonheur dans sa source enivrante.

IMITATIONS DE L'ÉCRITURE.

I.

Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo (Ps. LXII, 1).
Si dedero somnum oculis meis, et palpebris meis dormitationem, donec inveniam locum Domino (Ps. CXXXI, 4).

II.

Quando veniam et apparebo ante faciem Dei? (Ps. XLI, 2.)

IV, V.

Sicut palmes non potest ferre fructum nisi permanserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis... Sine me nihil potestis facere (Ev. S. JOAN., XV, 2).
Omnia possum in eo qui me confortat (AD PH. IV, 13).

VII.

Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum (C. c., I, 3).
Ecce tu pulcher, dilecte mi (C. c., I, 15).
Dilectus meus, electus ex millibus (C. c. V, 10).

VIII.

Caput ejus aurum optimum (C. c., V, 11).
Caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium (C. c., V, 2).

XI.

Oculi ejus sicut columbæ super rivulos aquarum (C. c., V, 12).

X, XI.

Labia ejus distillantia myrrham primam (C. c., V, 13).
Mel et lac sub lingua tua (C. c., IV, 11).
Guttur illius suavissimum (C. c., V, 16).
Sonet vox tua in auribus meis; vox enim tua dulcis (C. c., II, 14).

XII.

Venter ejus eburneus, distinctus sapphiris (C. c., V, 14).
Unus militum lancea latus ejus aperuit (Ev. S. JOAN., XIX, 34).

XIII.

Fortis est ut mors dilectio; dura sicut infernus æmulatio; lampades ejus, lampades ignis atque flammarum (C. c., VIII, 6).

XIV.

Manus illius tornatiles aureæ, hyacinthis plenæ (C. c., V, 14).

XVI.

Mitte digitum tuum in latus meum, et vide manus meas (Ev. S. JOAN., XX, 27).

XVII.

Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis (Ev. S. JOAN., XIX, 34.).

XVIII.

Sanguis meus vere est potus (Ev. S. JOAN., VI, 56).

Venite et bibite vinum quod miscui vobis (PROV., IX, 5).

Bibite, inebriamini, carissimi (C. c., V, 1).

Similis factus est leoni in operibus suis, et sicut catulus rugiens in venatione (I MAC., III, 4).

XIX, XX.

Et spiritus et sponsa dicunt : Veni. Et qui audit dicat : Veni. Et qui sitit veniat, et qui vult accipiat aquam vitæ gratis... Etiam venio cito : amen. Veni, Domine Jesu (APOC., XXII, 17, 20).

Torrente voluptatis tuæ potabis eos, quoniam apud te est fons vitæ (Ps. XXXV, 8).

XXXI.

Où rencontre: une histoire plus attachante que celle de cet enfant martyr, saint Cyr (GODESCARD, 16 juin)?

Julitte, sa mère, illustre par le sang des rois d'Asie qui coulait dans ses veines, et par ses richesses, l'était bien davantage encore par ses aumônes et toutes les vertus chrétiennes dont elle était le plus parfait modèle. Arrêtée pour sa foi à Tarse, en Cilicie, elle fut menée au gouverneur Alexandre. Cet homme, irrité de la noble hardiesse des réponses de la chrétienne, lui fit ôter son enfant âgé de trois ans, puis ordonna du haut de son tribunal qu'elle fût frappée à coups de nerf de bœuf. A l'égard du petit Cyr (1), il voulut qu'on le lui donnât. Rien n'était aimable comme cet enfant. Un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère. Il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser et de l'apaiser. Mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère, et s'élançait fortement de son côté. Il égratignait le visage du gouverneur, et lui donnait des coups de pied dans l'estomac. Et lorsque sa mère, au milieu des tourments, s'écriait : *Je suis chrétienne!* il repré-

(1) *Cyr*. Ce nom contracté désagréablement dans notre langue, chez les anciens *Cyrus*, est un beau nom, car sa racine signifie chef, seigneur, souverain, et l'air de l'enfant de Julitte montre qu'il savait parfaitement le porter.

nait aussitôt : *Je suis chrétien!* Le juge, impatienté et en colère, le prit par un pied et le jeta par terre, l'enfant roula sur les marches du tribunal, se brisa la tête, et mourut baigné dans son sang, sous les yeux de sa mère.

Cette mère admirable, digne d'une éternelle mémoire, remercia Dieu hautement qui venait d'accorder à son jeune fils la couronne du martyre. Tant d'héroïsme ne fit qu'exaspérer encore plus Alexandre. Il lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer, et couler de la poix fondue sur les pieds, et Julitte disait toujours : « Je suis chrétienne! je ne sacrifie pas aux démons. Vos dieux ne sont que des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, par qui tout a été créé. » Elle fut condammée à perdre la tête, et Dieu couronna le fils et la mère dans les cieux. *Supra modum mater mirabilis, et bonorum memoria digna... Bono animo ferebat propter spem quam in Deo habebat,..... novissime post filium consumpta est* (II Mac., VII, 20, 41).

XXXII.

Sainte Agathe (5 février). Beau nom certainement pour une jeune vierge martyre; soit qu'on s'en tienne à sa racine qui présente l'idée de douceur et de bonté, soit qu'on le prenne comme nom d'une pierre précieuse. Cette jeune et célèbre chrétienne offre à quiconque sait son histoire ces deux significations dans leur plus grand éclat.

Palerme et Catane se disputent l'honneur d'avoir donné au monde cette héroïne du ciel. Elle fut couronnée dans la persécution de Dèce, vers l'an 251. Elle s'était consacrée à Dieu pour jamais dès sa plus tendre enfance, et avait triomphé de tous les assauts que sa jeunesse, sa beauté et ses richesses lui avaient valus de la part d'une foule de prétendants païens. Quintinianus, homme consulaire, espéra en venir à bout pour son propre compte, au moyen surtout des édits sanglants de l'empereur. On amena donc, sur son ordre, la jeune vierge à son tribunal. Elle fit cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus-Christ, vous voyez mon cœur, vous savez mon désir et mes vœux. Vous êtes le seul et unique possesseur de tout ce que j'ai, de tout ce que je suis. Vous êtes mon pasteur, je suis votre brebis. Mon Dieu, rendez-moi digne de vaincre le démon. » Le proconsul la fit remettre dans les mains d'une femme de mauvaise vie; tant les païens, persuadés de la pureté des chrétiens, savaient que c'était pour eux un supplice plus cruel d'être exposés de cette sorte, que de passer par le fer et le feu. Dieu protégea sa servante, dont la fermeté et la foi triomphèrent des emportements des méchants et des libertins.

Le juge irrité, ayant fait revenir à son tribunal Agathe, après qu'elle eut demeuré un mois durant chez la misérable Aphrodisie, l'interrogea avec emportement. Il n'en put tirer que ces mots : « Je suis chrétienne ! La noblesse véritable, la vraie liberté, c'est de servir Jésus-Christ. » Pour la punir il lui fit meurtrir le visage de soufflets par les bourreaux ; ensuite il la fit étendre sur le chevalet avec une horrible violence. Honteux d'être vaincu par la fermeté inébranlable d'une jeune fille, il inventa et fit exécuter sur-le-champ un supplice de sa façon pour torturer Agathe de la manière la plus épouvantable selon l'âme et selon le corps, en mettant sa pudeur presque au désespoir par le tenaillement public de ses mamelles; après quoi il les lui fit couper. Sur cette cruauté inouïe la vierge ne put se taire, et au juge qui en donna l'ordre et le fit exécuter, elle dit ces admirables et terribles paroles :« Cruel tyran, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure, toi qui as sucé les mamelles de ta mère!» Après cet épouvantable supplice, elle fut reconduite en prison, avec défense aux gar-

des de laisser panser ses plaies, et de lui donner aucune nourriture. Mais Dieu, qui se joue des hommes et de leurs pensées, la guérit la nuit même au milieu d'une lumière éclatante.

Quatre jours après, le proconsul l'envoya chercher, et sans être touché d'une guérison si merveilleuse, il la fit rouler nue sur des fragments de pots cassés, mêlés de charbons ardents ; après cela la sainte fut reconduite en prison. Agathe y étant arrivée, dit cette prière à Jésus-Christ son époux : « Seigneur, mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès le berceau ; c'est vous qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde, et qui m'avez donné la patience pour souffrir, et la douceur de la paix. Recevez maintenant mon esprit. » En finissant cette prière elle expira et s'envola au ciel, ornée de la double couronne des vierges et des martyres.

Il est démontré, par l'histoire des premiers siècles, que ce qui étonna le plus l'univers, ce fut cette nuée immense de chrétiens et de chrétiennes qui se livrèrent tout à coup à la vie des vierges avec une impétuosité tout à fait inexplicable selon le sens humain, et sans une intervention manifestement divine, au milieu d'un monde en putréfaction comme l'était surtout l'empire romain au temps de l'établissement du christianisme, ou plutôt la terre entière; car, outre les penchants furieux de notre nature dégradée et toute hennissante vers les voluptés, les dieux des nations, de tous côtés, qu'étaient-ils autre chose que des modèles, des maîtres et des prédicateurs de désordres inimaginables? Toute leur vie, leur culte, leurs statues, leurs hymnes, leurs temples, leurs initiations, leurs mystères, lâchaient les rênes aux infamies les plus effrénées ; et c'est au milieu de ces incendies que la virginité chrétienne déploie et porte haut son blanc étendard, et les flammes du mal ne peuvent venir à bout de le noircir ni de le brûler; et lui, au contraire, les rafraîchit et les dompte du nord au midi, de l'orient à l'occident; et cela non pas seulement pendant un temps, mais toujours; non pas seulement dans les combats ordinaires de la nature et des sens, toujours portés aux voluptés, mais dans les combats acharnés et sanglants que toute la fureur païenne ne livre pas moins férocement à la pudeur qu'à la foi.

C'est là la grande, l'inimitable et impérissable gloire du christianisme complet, c'est-à-dire de l'Église catholique; car sitôt que l'on sort de son sein, tout d'un coup disparaît la virginité, comme la lumière du jour s'évapore sitôt que la nuit est faite. Saint Cyprien, parlant de sa conversion à la foi, rend à ce sujet un trop frappant témoignage à la force de la grâce du christianisme qui dompte les sens, pour que je ne rapporte pas ce beau passage de son livre à Donat.... « Je me disais : Comment quitter en un instant des habitudes invétérées dans lesquelles j'ai vieilli ? comment un homme renoncera-t-il à ses premières inclinations en restant toujours au milieu des objets qui ont si longtemps et si puissamment charmé ses sens?... C'est une espèce de nécessité de se laisser enfler par l'orgueil, enflammer par la colère, dévorer par la soif des richesses, séduire par l'ambition, tyranniser par la volupté, lorsqu'on a été longtemps esclave de ces différentes passions. Voilà ce que je me disais à moi-même. Comme j'étais profondément plongé dans de vieilles erreurs, auxquelles il me paraissait impossible de m'arracher, cette pensée de désespoir, jointe à la complaisance que j'avais pour mes inclinations vicieuses, ne faisait que leur donner une nouvelle force. Je m'embarrassais de plus en plus dans ma chaîne, qui m'était devenue si naturelle que je la regardais comme une partie de moi-même. Mais aussitôt que les eaux du baptême eurent lavé les taches de mon âme, que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste vérité, que l'esprit de Dieu fut descendu sur moi, et que par

là je fus devenu une nouvelle créature, mes difficultés s'évanouirent; ce que j'avais jugé difficile et impraticable ne me parut plus tel; je fus convaincu que je pouvais faire et souffrir ce que j'avais cru auparavant au-dessus des forces de la nature; je vis que le principe terrestre que je tenais de ma naissance m'exposait au péché et à la mort, et que le nouveau principe que j'avais reçu de l'Esprit de Dieu me donnait des idées nouvelles, de nouvelles inclinations, et me faisait diriger toutes mes pensées vers Dieu. »

Cet esprit nouveau, qui transformait des hommes nourris dans les habitudes et les idées païennes, et qui les faisait passer sans intervalle du mariage, et même de la vie la plus efféminée, et quelquefois la plus effrénée, au célibat qu'ils pratiquaient et faisaient pratiquer aux autres avec autant d'éclat que de bonheur, paraît merveilleusement dans saint Hilaire de Poitiers. Ce grand homme avait été marié. S'étant fait chrétien, il était le modèle de tous par sa régularité au milieu du grand monde auquel il appartenait par son rang et sa fortune. Il avait une fille qui s'appelait *Abra*. Choisi par l'Église de Poitiers pour être son évêque, sa femme, digne d'un tel mari, d'après la règle de l'Église, lui laissa toute sa liberté et se consacra comme lui à une continence perpétuelle. Tout le monde sait les luttes, l'éloquence et les triomphes du bienheureux Hilaire dans ses combats contre l'arianisme. Pendant son exil en Phrygie où l'avait relégué Constance, il apprit que sa fille Abra était recherchée en mariage par les plus brillants partis du pays des Gaules. Ce grand évêque, tout occupé de Dieu et ne songeant qu'à l'éternité, ne put voir sans douleur sa jeune et unique fille en péril de manquer à la perfection chrétienne au milieu des embarras du mariage et des illusions du grand monde. Il lui écrivit donc pour l'incliner doucement vers la virginité vouée à Dieu pour jamais, en lui montrant que l'Époux céleste était préférable à tous les autres. Il ne craignit point, comme on en a tant de peur à présent, d'influencer directement son choix. Cette jeune fille, plus pure que l'or et remplie de soumission pour son père et son évêque, goûta tellement sa lettre qu'il terminait en lui disant : « Pourriez-vous, ma fille, désapprouver mes sentiments et l'envie que j'ai de vous voir conserver l'inestimable trésor de la virginité? Je ne veux que votre bonheur et votre plus grand avantage; » elle goûta, dis-je, tellement la lettre de son père et deux hymnes qu'il lui adressait, qu'elle se consacra irrévocablement à Dieu. Elle avait quatorze ans. Elle mourut joyeuse et fort jeune aux pieds de saint Hilaire après son retour d'exil. Au milieu des travaux de son épiscopat, le saint évêque trouvait à Poitiers un ravissement délicieux, pour le dire ainsi, dans la considération des vertus éminentes et aimables de sa femme vouée à Dieu, et de sa chère fille, modèle des vierges et émule des anges. Un jour qu'il parlait à sa fille des perfections de l'Époux qu'elle avait choisi, il lui demanda si elle ne désirait pas bien le voir et s'unir à lui... Oh! oui, de tout mon cœur, mon père, lui répondit Abra. Alors Hilaire se mit en prière, et sa colombe s'envola au ciel. La mère devint saintement jalouse du bonheur de sa fille; et le saint évêque pria, et la mère put mourir et rejoindre sa fille dans le sein de Dieu. Voilà les saints! La terre n'est rien pour eux; le ciel est tout... Quelle mère! quelle fille! quel père! quel évêque! quel siècle! Et nous, que sommes-nous! quels temps sont les nôtres!

Je me rappelle avoir lu que saint Ambroise parlait et écrivait beaucoup sur l'excellence de la virginité, à ce point que les grandes dames de la ville empêchaient leurs filles d'assister aux homélies de l'évêque, tant elles avaient peur de voir leurs enfants se dévouer à la vie des vierges. Il y a trop de solidité et de grâce dans ses paroles pour ne pas les rapporter ici.

« Je sais, dit saint Ambroise, que vous êtes mécontentes de moi, parce que je loue la condition des vierges, et que par là j'éloigne du mariage et le rabaisse, dites-vous. Soyez tranquilles, la virginité sera toujours la part du petit nombre. Les noces sont l'attrait de presque toutes. Est-ce qu'on dénigre une chose bonne en soi, parce qu'on lui en compare une autre plus excellente et plus rare? L'argent est excellent: l'or l'est davantage; il est plus éclatant, plus estimé. Est-ce que je déprime l'argent, parce que je dis que l'or est plus précieux? Il en est de même ici. Le mariage, c'est l'argent; la virginité, c'est l'or; à chacun son honneur et sa louange; que personne donc ne se fâche parce que je dis que la virginité est plus excellente que le mariage. Cette vérité, l'esprit de Dieu la proclame quand il dit: *Melior est sterilitas cum virtute*. Encore un coup, n'ayez pas peur. Le goût de la virginité vient de Dieu. Ce don, il le fait à peu, et peu y répondent.

» Mais vous ne vous tenez pas pour battues, et vous me dites: « Il ne se passe pas de jour que vous ne nous chantiez les louanges de la virginité. *Tu nobis quotidie virginum laudes canis.* » Eh oui, vraiment, mais de profit je n'en tire aucun. Et je vous avouerai franchement que ce n'est pas ma faute; car si je n'ai pas de vos filles, c'est que vous les empêchez de venir au sermon, dames de Milan. Mais, à défaut des vôtres, d'autres me consolent et se donnent solennellement à Dieu. Il m'en vient de Bologne et de Plaisance, et même il m'en vient d'Afrique me demander le voile. N'admirerez-vous pas la singularité du fait? C'est à Milan que je prêche, et c'est dans des villes éloignées que je persuade. *Magnam rem videbitis: hic tracto, et alibi suadeo*. Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je sais bien ce que je ferai; j'irai prêcher dans les autres villes, et alors les mères et les filles de Milan se laisseront persuader. Que vous en semble? Je sais fort bien, mes sœurs, que nombre de vos enfants voudraient consacrer à Dieu leur virginité, et vous, vous vous y opposez. Écoutez donc, et répondez-moi, je vous prie. Si plusieurs maris se présentent pour la main de votre fille, elle choisit celui qu'elle veut: c'est son droit, la loi ici la protége et la défend; et à une fille qui a le droit de choisir à son goût parmi plusieurs maris, vous refuserez de choisir Dieu de préférence à quelque homme que ce soit. Téméraires, injustes et insensées que vous êtes, ne voyez-vous donc pas que l'éclat et les fruits de la virginité sont si beaux qu'ils attirent et captivent le cœur de ces jeunes et fières Africaines qui, du fond de la Mauritanie, viennent me demander le voile et l'indépendance de la virginité dans la captivité ou plutôt dans la liberté glorieuse des vierges qui n'ont que Jésus-Christ seul pour époux et pour maître. Rien ne leur paraît beau au milieu de l'humiliation de leur patrie, dont elles pleurent l'invasion, comme la noblesse et l'indépendance d'épouse de Jésus-Christ et de reine de l'éternité: *Ex ultimis infra ultraque Mauritaniæ partibus deductæ virgines hic sacrari gestiunt; et cùm sint omnes familiæ in vinculis, pudicitia tamen nescit esse captiva. Profitetur regnum æternitatis quæ mœret injuriam servitutis* (1). »

Depuis saint Ambroise je ne vois pas que les temps se soient beaucoup améliorés au sujet des jugements humains sur les âmes qui se vouent à la virginité. Assurément, mal en prendrait aux évêques et aux prêtres s'ils se mettaient à prêcher publiquement comme il le faisait, et les dames de Paris et autres lieux ne cacheraient pas moins leurs filles, et ne parleraient pas moins haut que celles de Milan.

---

(1) Il semble être ici question de la révolte de Firmius, dit Tillemont.

Chose singulière! des mères, même sincèrement chrétiennes, sont là-dessus d'un aveuglement, d'un entêtement bien coupable, et souvent bien funeste pour leurs enfants, et par contre-coup pour elles-mêmes un jour à venir au tribunal de Dieu. Elles ont élevé, elles ont fait élever leurs filles on ne peut plus chrétiennement. Une ou deux parmi ces enfants se sentent irrésistiblement attirées à la vie des vierges. Eh bien! il ne leur est presque jamais possible de répondre à leur vocation; et de guerre lasse, ces pauvres enfants, impérieusement et souvent brutalement poussées, tombent jetées dans des mariages, Dieu sait lesquels! Mariages d'argent, mariages de places, dans la conclusion desquels ceux qui s'en occupent n'ont nullement Dieu en vue, si tant est qu'ils ne l'excluent pas formellement. Et de là quelles angoisses, quelle vie pour la colombe infortunée jetée peut-être entre les serres d'un vautour!... et par suite quels chagrins pour les parents eux-mêmes qui, sans écouter ni Dieu ni leur fille, ont causé son malheur! Mais le mal est fait, il n'y a plus de remède, et la triste galérienne, rivée à sa chaîne et à son boulet, roule une vie qui n'est qu'un supplice continuel.

Le monde est d'une injustice et d'une sottise par trop révoltantes. Il loue, et il a raison, il loue ces belles institutions catholiques qui lui donnent des sœurs pour soigner ses malades et ses pauvres, pour élever ses enfants et pour faire pénitence de ses péchés. Mais à ces institutions il faut des membres existants, je pense, pour accomplir leurs différents offices. Ici, c'est autre chose; c'est à qui ne donnera pas son enfant, même le plus fortement appelé. Combien de jeunes filles, nuit et jour sollicitées du ciel pour se jeter dans les rangs des vierges, et impatientes de le faire, à qui il est impossible de suivre leur vocation, ou qui ne la suivent qu'après des délais extraordinaires et qu'après des luttes et des combats, pour ainsi dire, acharnés.

Il est une autre sorte de personnes vouées à la virginité, sans en manifester l'exercice par la singularité de l'habit et par le séquestrement du monde. Ces personnes ne sont pas moins agréables à Dieu: c'était la vie de beaucoup de vierges de la primitive Église. Et elles sont d'une importance essentielle dans beaucoup d'œuvres chrétiennes et charitables, qui sans elles périraient ou plutôt ne seraient ni entreprises, ni soutenues dans le monde. Donnez à ces œuvres pour les créer, et surtout pour les faire marcher et fleurir, des femmes mariées, et vous verrez; ou plutôt non, vous n'aurez rien à voir, car vous ne pourrez pas même commencer, et eussiez-vous commencé, il faudrait bientôt tout laisser, parce que, le mari d'un côté, les enfants de l'autre, l'embarras des affaires qui se multiplient à mesure que la famille augmente et grandit, présentent des obstacles invincibles à ces soins empressés et de tous les jours que demandent les œuvres chrétiennes. Et ici je ne veux pas incriminer les mères de famille. Elles ne le peuvent pas; tout est dit. Dans ce bas monde, on ne fait jamais bien deux affaires, dont chacune demande toute l'application de l'esprit et du cœur. Or la famille de la mariée la demande totalement. Elle ne peut donc jeter qu'en passant un regard sur les œuvres de piété et de charité; tout au plus les aider de sa bourse, encore autant que le mari le souffre, et que la prudence touchant la famille l'approuve.

Qui donc entreprendra, soutiendra les œuvres de charité et de secours si nécessaires au milieu du monde? Les personnes cloîtrées? les personnes de communauté? Non, elles manquent d'indépendance: attendez; Dieu y a pourvu. Il a donné à cette jeune fille chrétienne un attrait décidé qui la porte à prendre Jésus-Christ seul pour son époux et son maître: elle n'en veut pas d'autre, elle n'en aura jamais

d'autre. Dès lors, la voilà libre, et souveraine de son esprit, de son cœur et de son corps. Et comme le caractère distinctif de la femme est de se dévouer et de se sacrifier, elle fera le bien autour d'elle d'une manière admirable et en payant de sa propre personne, car qu'est-ce que c'est que donner un peu d'or, sans voir, sans toucher, sans consoler le malheureux, et de jeter une pièce d'argent à sa faim, comme un os à un chien ? Ce n'est rien, ce n'est pas là la charité chrétienne. Ce qui est quelque chose, ce qui est chrétien, c'est, en donnant du sien, et largement, si on en a, de se dépenser largement soi-même, courses, démarches, paroles de consolations, et enfin de mettre en œuvre toutes ces belles inventions du cœur qu'on sait toujours trouver et exécuter, quand on a Dieu au milieu de soi pour souverain, pour guide et pour agitateur : *Currus Israël et auriga ejus.*

Ce que je dis des femmes, je le dis proportionnellement des hommes en infiniment petit nombre qui se décident à vivre dans le célibat chrétien. Eux aussi sont fort utiles et quelquefois nécessaires dans l'exercice et la conduite des bonnes œuvres qui exigent de l'indépendance ou du dévouement; tous les autres sont absorbés par la famille, les charges, les emplois, le commerce, la Bourse, les plaisirs.

Eh bien ! ce sont précisément ces hommes, ce sont précisément ces femmes que le monde poursuit de ses railleries, de ses dédains et de ses mépris. Oh ! c'est une vieille fille ; oh ! c'est un vieux garçon, dit le monde en souriant d'un air narquois et en levant les épaules ; ne m'en parlez pas.

Et moi je te dis : O monde, nous t'en parlerons.

Et pourquoi donc ! parce que ce jeune homme, parce que cette jeune fille (car si tu les appelles *vieux* et s'ils le sont, ils étaient jeunes, sans doute, au commencement), et pourquoi donc, parce que ce jeune homme, parce que cette jeune fille auront pris Jésus-Christ pour leur unique partage, et auront renoncé aux liens de chair et de sang pour s'occuper avec plus d'indépendance de leur éternité, aussi bien que de leurs frères et de leurs sœurs, ne seraient-ils dignes que de tes dédains et de tes risées ?

Tu te moques de cet homme et de cette femme non mariés, et tu crois avoir tout dit contre eux par ce mot d'une profondeur extraordinaire : C'est un vieux garçon, c'est une vieille fille ; comme si c'était la déclaration authentique et irrétragable d'un caractère faible, maniaque et disgracieux. Si quelques-uns et quelques-unes ont sous ce rapport des reproches à se faire et à recevoir, ce que je ne nierai pas, parce qu'on n'est point à l'abri des défauts humains, par cela seul qu'on est voué à la virginité ; je voudrais bien savoir si les vieux mariés et les vieilles mariées, veuves ou pas veuves, sont toujours les plus beaux et les plus parfaits modèles du monde, en fait de vertus et d'agréments de vie ; et si ces Messieurs et ces Dames n'ont aucun des défauts de l'espèce humaine, et s'ils sont la preuve que le mariage est le grand spécifique guérissant de toutes les imperfections en ce monde.

Laissons donc ce sot mot que l'on entend toujours quand il est question d'une personne non mariée : Bah ! c'est un vieux garçon ! c'est une vieille fille ! et allons au fond des choses.

Saint Paul savait-il ce qu'il disait, était-il digne de mépris, oui ou non, quand il écrivait à ceux de Corinthe, leur parlant du mariage et de la virginité : « Je voudrais que vous fussiez tous comme moi. Mais chacun a son don particulier, il l'a reçu de Dieu, l'un d'une manière, l'autre d'une autre. » *Volo.* Remarquez l'énergie de ce mot ; le *je voudrais* français n'y répond que faiblement : *Volo vos esse sicut meipsum : sed unusquisque proprium donum habet a Deo, alius quidem sic, alius*

vero sic. Saint Paul savait-il ce qu'il disait, était-il un exagéré, oui ou non, quand il écrivait ces paroles pour toute la suite des siècles chrétiens : « Une femme qui n'est point mariée, celle qui reste vierge, s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit. Mais la femme qui est mariée s'occupe du soin des choses du monde et des moyens de plaire à son mari. Or je vous dis ceci pour votre avantage, non pour vous tendre un piége, mais pour vous porter à ce qu'il y a de plus saint, et qui vous donne un moyen plus facile de prier Dieu, d'être à Dieu sans empêchement... Je déclare aux hommes qui ne sont pas mariés, et aux femmes veuves et libres d'engagements, qu'il est plus parfait et plus heureux de demeurer en cet état, comme je le fais moi-même. » *Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est cogitat quæ sunt mundi, quomodo placeat viro. Porro hoc ad utilitatem vestram dico : non ut laqueum vobis injiciam, sed ad id quod honestum est et quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi... Dico non nuptis et viduis : Bonum est illis si sic permaneant sicut et ego* (I Cor., VII, 7, 34).

La vocation de Dieu, toujours supposée bien entendu, c'est-à-dire cette voix du dedans, cet indéfinissable je ne sais quoi qui résonne à l'oreille du cœur, et qui nous appelle avec persévérance à une chose plutôt qu'à telle autre, à telle ou telle condition de préférence à telle autre; la vocation de Dieu, toujours supposée, dis-je, examinons un peu la condition des vierges avec les simples lumières de la raison chrétienne, et voyons si cette condition doit être aussi lestement traitée qu'on le fait dans le monde, surtout à l'égard de ceux et de celles qui l'embrassent sans se jeter dans une congrégation quelconque. Je disais tout à l'heure que, pour les œuvres de charité, les personnes vouées au célibat au milieu du monde, sont un moyen nécessaire et à peu près indispensable pour les créer et les faire prospérer. J'ai besoin de généraliser davantage, et je dis qu'en elle-même la condition des vierges est celle qui donne le plus de facilité pour accomplir cette réponse à la première question du catéchisme qui renferme à elle seule plus de philosophie véritable que tous les livres des philosophes passés, présents et futurs : « *D.* Pourquoi Dieu vous a-t-il créés et mis au monde? — *R.* Pour le connaître, l'aimer et le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. » Or, pour plus facilement réussir dans l'affaire du salut qui, à vrai dire, est la grande et unique affaire, trouvez-moi, si vous pouvez, une condition, un moyen, plus décisif que la vie des vierges. Pourquoi? Saint Paul vient de vous le dire : il n'y a qu'à développer tant soit peu ses paroles. « Une personne qui n'est pas mariée, nous dit-il, s'occupe des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit. Mais celle qui est mariée s'occupe du soin des choses du monde. »

Et de fait, voyez quels obstacles les femmes mariées, nobles, riches, pauvres, il n'importe, ont pour parvenir à la sainteté! On ne parvient pas à la sainteté, on ne fait pas son salut sans se servir des moyens qui y conduisent ; il faut donc de toute nécessité prier, faire la méditation, fréquenter les sacrements, penser à Dieu, se tenir pur et irréprochable à ses yeux. Or, quel temps a la femme mariée pour s'occuper de toutes ces choses de Dieu? Il faut qu'elle pense à ses enfants, à les habiller, nourrir et élever ; à son mari exigeant, souvent irascible, et quelquefois sans religion et impie. Ainsi la voilà divisée entre ses enfants, son mari et Dieu. Quel temps la pauvre femme aura-t-elle pour prier et fréquenter les sacrements? Aussi combien de mariées, et surtout de jeunes mariées ne font plus ni l'un ni l'autre! Et de là quel déchet, quelle décadence dans l'âme! Cette mariée n'a pas assez de temps

pour veiller à son ménage. Elle est tiraillée de droite et de gauche, le jour et la nuit. C'est un mari qui veut être servi à la minute; ce sont des enfants qui pleurent, qui crient et qui demandent cinquante choses à la fois; ce sont des domestiques qui font tout de travers ce qu'on leur commande, ou qui ne le font pas du tout. Faites donc la méditation, priez donc au milieu de tant de soucis et de troubles. A peine peut-elle courir le dimanche à une messe basse, et recevoir la communion avec un esprit rempli de préoccupation. — Il lui reste la bonne volonté; c'est vrai; mais une bonne volonté qui n'est pas nourrie par la réalité ordinaire des exercices réguliers de la vie chrétienne, finit par s'affaiblir et mourir.

Et plût à Dieu que les pauvres femmes mariées n'eussent pas d'autres désagréments que d'être privées de leurs actes de piété! Le plus grand de tous, c'est le danger où elles sont continuellement exposées de perdre la grâce de Dieu, sous plus d'un rapport. Je ne veux pas les énumérer tous ici: difficultés de la part d'un mari non chrétien, ou même s'il l'est, non pas moins embarrassant pour cela; difficultés de la part d'une belle-mère, d'un beau-père, de belles-sœurs, beaux-frères, etc. Embarras des enfants quand ils sont jeunes, et plus encore quand ils sont grands, quand il faut les établir et encore après leur établissement; chagrins effroyables et sans remèdes, quand ils sont grands, ce qui n'est pas rare du tout, surtout quand il s'agit de jeunes gens; et même, mettons les choses au mieux, le mari est excellent, les enfants sont parfaits, mais cela ôte-t-il les sollicitudes et les occupations accablantes de tous les jours qui emploient la mariée tout entière pour les autres, sans lui laisser un moment pour elle-même. Et puis le mari d'or, les enfants incomparables, que la mort les enlève, ou que quelque revers de fortune les abatte, que d'angoisses et d'agonies, que d'embarras, de difficultés et de désespoirs pour la mariée! Donc saint Paul a cent fois raison de dire: « A la vue de tous ces périls de salut et de toutes ces souffrances d'âme, d'esprit, de cœur et de corps, je voudrais, mes frères, que vous fussiez tous comme moi; car quiconque reste vierge, n'est occupé que d'une chose, de Dieu et de lui plaire; tandis que les autres, par devoir comme par penchant, cherchent à plaire à qui a de moitié notre cœur avec lui; en sorte qu'il est divisé, ce qui a toujours son péril et sa peine: *Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est cogitat quæ sunt mundi et quomodo placeat viro. Porro hoc ad utilitatem vestram dico... volo vos omnes esse sicut meipsum... dico non nuptis: Bonum est illis si sic permaneant sicut et ego.*

Et si je voulais toucher ce qui regarde l'élévation de l'esprit et du cœur, ce qu'ils gagnent l'un et l'autre de facilité et d'aptitude à monter et à se tenir dans les régions suréminentes et sereines de la foi, de la science, de la littérature, de la paix et même de la délicatesse des attachements et de l'amitié, il ne me serait pas difficile de démontrer par les faits et par le raisonnement, qu'en général le célibat donne la prééminence à ceux qui l'observent; ainsi le christianisme le fait comprendre même sur le très-petit nombre de mariés qui observent, comme saint Paul l'entend, le précepte qu'il intime à tous dans son épître aux Hébreux: et d'où le bonheur et le ciel dépendent: *Honorabile connubium in omnibus, et thorus immaculatus* (c. XXXIII, 4).

Et que n'aurais-je pas à dire de l'estime que l'univers entier dans tous les temps et partout a fait des vierges et du célibat! Chose étonnante! les poëtes les plus dissolus du paganisme n'ont jamais écrit de plus graves ni de plus beaux vers que pour les célébrer! Le voluptueux Orient s'extasie sur la vierge et sur la veuve qui ne convole pas à de deuxièmes noces. Rome, pour honorer ses Vestales, leur prodigue

les richesses, les distinctions. Les premières places sont pour elles dans les temples, aux amphithéâtres et partout. Il faut, quand elles passent, que la majesté des faisceaux consulaires s'arrête et s'abaisse devant elles ? Et pourquoi ce concert universel de respects et d'admiration à l'égard des voués au célibat et à la virginité ? Pourquoi ? C'est que tous les hommes, connaissant fort bien par eux-mêmes les entraînements violents et hennissants qui bouillonnent et rugissent dans les bas-fonds de notre nature, et auxquels la race d'Adam presque tout entière obéit sans résistance ; c'est que tous les hommes, dis-je, en voyant parmi eux des héros et des héroïnes debout sur cette mer mutine et bondissante au milieu d'eux-mêmes, car pour être vierge on n'est pas de marbre pour cela, et lui disant d'une voix ferme et d'un geste impératif : Tais-toi, retire-toi, va-t-en, jamais tu ne me surmonteras, le ciel est avec moi ; tous les hommes admirent et sont comme à genoux devant une victoire qui les étonne par sa vigueur et son renouvellement quotidien, eux, encore un coup, eux qui savent par leur expérience les fureurs du mal qui se remue au dedans, et les amorces et les excitations du dehors qui emportent les enfants d'Adam dans la corruption et les licences, comme les ouragans emportent et font tourbillonner selon leurs caprices les feuilles d'automne.

Eh bien, c'est pourtant cette gloire et ce triomphe que le monde, au sein du christianisme, que des parents, que des mères, qui font même profession d'une piété éminente, s'acharnent à tourner en ridicule. Vous les voyez en refuser à leurs filles l'honneur et la condition avec une ténacité de raisonnements et de déraisonnements qui fait pitié et peur tout ensemble ; ne se faisant pas faute d'y joindre force colères et emportements ; et leurs filles, vaincues malgré des marques manifestes de vocation à la vie des vierges, se jettent en désespérées dans une vie pour laquelle elles n'étaient pas faites, où elles marchent, les malheureuses, grâces à leurs parents insensés et coupables, de douleur en douleur, de troubles en troubles, jusqu'à la fin de leur vie.

J'ai souvent cherché à m'expliquer à moi-même d'où pouvait venir un si étrange aveuglement dans les parents qui ont la prétention de ne vivre que pour leurs enfants, de ne chercher que leur bonheur et d'être de vrais chrétiens. Or, il m'est venu à l'esprit (je me trompe peut-être), que c'est précisément l'excellence de cet état auquel se dévoue une fille véritablement appelée (comme je le suppose), et la victoire qu'elle remporte hardiment sur les sens et la nature, qui offusque son père ou sa mère ; et parce qu'on n'aura pas su, ni voulu la remporter sur soi-même autrefois cette victoire, on ne veut pas à côté de soi une sorte de suréminence de position morale, de supériorité chrétienne, de triomphe divin, en un mot, sur la chair et le sang. C'est un parallèle qui blesse et qui ennuie.

C'est un principe mauvais inhérent à notre nature déchue, et suivi par presque tout le monde, que ce qui nous surpasse nous déplaît et nous rend jaloux et envieux. Les qualités de l'esprit, du cœur et même du corps ; le rang, la fortune, la réputation, sont autant de motifs d'envie et quelquefois de haine contre ceux qui en sont plus pourvus que nous. De là les irritations des pauvres contre les riches ; de là ces luttes, ces dénigrements parmi les littérateurs et les gens en place ; de là ces dépits risibles au sujet des grâces et de la beauté chez les femmes. C'est une bataille universelle. La vertu chrétienne seule vient à bout, je ne dis pas d'éteindre tout à fait ces incendies ; elle contient, elle réforme, elle dompte la nature, mais ne la détruit pas ; les combats nous sont laissés pour multiplier nos victoires. La vertu purement humaine se donne bien quelquefois les grands airs de mépris et de dédain aussi,

mais c'est une menteuse, et elle se venge des supériorités qui l'offusquent en couvrant le frein qui la retient en bas lieu, de l'écume de la raillerie, de la médisance et de la calomnie, quand elle ne va à rien de pire. En tous cas elle se drape fièrement dans le manteau percé de ces philosophes, qui, par leur jactance, se donnaient la supériorité d'un orgueil fou et stupide, sur les personnes distinguées par leurs talents, leur rang ou leur fortune.

Les méchants et les imparfaits ne veulent rencontrer que des gens semblables à eux. Écoutez ce qu'ils disent au chapitre II du livre *de la Sagesse* : « Que nul ne se dispense de vivre comme nous. *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ...* Employons la force s'il le faut. *Sit autem fortitudo nostra lex justitiæ.* Faisons tomber l'âme juste et pure dans nos piéges, parce qu'elle nous est incommode, qu'elle est contraire à notre manière de vivre... Par sa conduite elle censure jusqu'à nos pensées, sa seule vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est pas semblable à celle des autres... Elle s'abstient de nos façons de faire, comme d'une chose impure... Eh bien ! examinons-la, domptons-la par l'outrage et les violences... » *Circumveniamus ergo justum, quoniam contrarius est operibus nostris, factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum. Gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius, et tanquam nugaces estimati sumus ab illo, et abstinet se a viis nostris tanquam ab immunditiis. Ergo videamus, et contumelia et tormentis interrogemus eum.*

Voyez à présent, après ce passage des Écritures, si j'ai eu tort de prétendre qu'il est dans notre nature de jalouser quiconque marche dans une voie plus excellente que la nôtre ; et par conséquent, ou de l'en détourner, ou de l'y tourmenter pour ôter de devant nos yeux ce qui nous humilie.

Je le sais bien, on est loin d'avouer cela à soi-même et aux autres. On présente à la jeune fille que Dieu appelle à la virginité les plus belles raisons du monde pour la jeter à l'opposite. On parle de l'excellence, de la dignité des devoirs des mères.... Et qui nie cela ? On montre la fille non mariée dans le monde sans soutien, sans protection. Mais le mari dissipateur, libertin peut-être, ne voilà-t-il pas un beau guide, un beau protecteur ! Et Jésus-Christ, à qui votre fille se veut donner tout entière, n'en vaut-il pas bien un autre en puissance, en sagesse, en bonté ? Enfin c'est une multitude de raisons à n'en pas finir pour déterminer au mariage. On va même jusqu'à invoquer la religion et la vertu. En vérité c'est trop fort, comme si le choix direct, unique de Dieu et de l'éternité, ne mettait pas la vertu autant en sûreté que le choix d'un jeune étourdi, du monde et de ses plaisirs.

Dieu veut sauver tous les hommes; pour cela il est nécessaire qu'ils marchent purs et sans tache dans leurs conditions. Pour les maintenir dans l'innocence ou les y ramener, le Ciel, qui sait que les exemples parlent cent fois plus haut que les discours, inspire à des hommes, à des femmes, de vivre vierges en restant dans le monde ; c'est une protestation vivante et permanente contre les débordements du siècle, puisque leur présence y montre que quand on le veut résolûment on peut dompter la chair et vivre sur cette terre à peu près comme si l'on n'avait pas de corps. Mais le monde tout sensuel, et souvent tout à fait bestial dans ses conduites, ne veut pas de cet enseignement qui le condamne. Voilà pourquoi il tourne en ridicule les vierges, et souvent même les prend en haine.

Oui, et je crois être dans la vérité, après avoir beaucoup examiné, beaucoup vu et beaucoup entendu là-dessus, oui, sans s'en rendre compte, mais par un mouvement interne et profond de jalousie et de honte de se voir surpassés et vaincus, les

gens mariés sont hostiles aux vierges, parce qu'en les voyant, bon gré mal gré, ils se disent : « En voilà qui sont plus victorieux que nous, c'est déplaisant. Ma fille me donne ici une leçon de force et de victoire. Je n'en veux pas, moi, et surtout d'elle. Qu'elle fasse comme moi. Je l'entends, je le veux. »

Vous l'entendez, vous le voulez... et de sa liberté qu'en faites-vous ? et de la liberté et de la souveraineté de Dieu, qu'en faites-vous ? Est-ce que les enfants que Dieu donne aux parents sont tellement leur propriété, que, semblables à un cheval ou à une pierre, ils en puissent en tous cas et toujours disposer selon leur caprice et leur humeur. Vos enfants, pères et mères, vos enfants, dans leur naissance, comme dans la suite de leur vie, sont un don, un prêt de la puissance et de la munificence de Dieu. S'il lui plaît de redemander pour lui seul ce présent qu'il vous a fait sans renoncer à ses droits dessus, pourquoi pousser l'ingratitude et la révolte jusqu'à le lui dénier avec opiniâtreté ?

Et de plus, le don de cette créature angélique que Dieu vous a fait, c'est une créature libre qui a sa volonté, son libre arbitre indépendant de vous. Docile à la voix qui sonne à son oreille, votre fille a dit à Dieu avec bonheur : Me voici, Seigneur, votre servante vous écoute et vous suit. Et vous, despotes mal avisés et coupables, parents téméraires plus entreprenants que Dieu, qui ne dispose jamais de nous qu'avec un souverain et doux respect pour notre volonté, qui incline mais ne force pas ; vous dites à votre fille qui s'élance vers Dieu : Halte-là ! tu ne passeras pas, je ne veux pas. Je me moque de Dieu et de toi. La loi, à toi et à moi, et à Dieu aussi, entendez-le bien tous les deux, c'est ma volonté ; tu ne passeras pas, je ne veux pas.

Et la jeune chrétienne, en pleins siècles chrétiens, n'a pas même la permission de dire à un père baptisé, à une mère baptisée, ce que disaient les vierges des premiers temps aux païens et aux persécuteurs : « Donnez-moi un mari plus illustre et plus riche que celui que j'ai choisi ; et je vous promets de vous obéir sur-le-champ (Sainte Agnès). »

Si une fille chrétienne parlait ainsi aujourd'hui à des chrétiens, on lui rirait au nez, et peut-être que dans sa famille on la frapperait avec colère.

Malgré les incessants et sataniques efforts du monde et des familles contre les vocations virginales, par la puissance et la bonté du ciel, l'Église catholique se montre encore, dans notre siècle de mollesse et de torpeur, ornée de belles et vastes guirlandes de lis, je veux dire, d'une grande multitude de vierges plus pures, plus brillantes et plus utiles que l'or.

O virginité plus éclatante que le diamant, plus belle que la beauté, fleur d'innocence, ornement des mœurs, honneur des corps, gloire des âmes, diadème spécial de l'Eglise, heureuse l'âme qui court après tes divins attraits et qui s'en laisse à jamais enlacer ! Oh ! que tu es belle et glorieuse ! on t'admire lors que tu es présente ; quand tu disparais de parmi les vivants, on regrette de ne te voir plus, bien que tu restes dans la mémoire des hommes et dans le sein de Dieu, à cause de tes victoires dans les combats de l'innocence, toujours triomphante et toujours couronnée. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate, in perpetuum coronata triumphat.*

On donne souvent aux vierges le nom d'anges. Il y a dans cette appellation plus de vérité qu'on ne pense d'ordinaire. Elle vient directement de Jésus-Christ, qui sait parfaitement donner aux gens et aux choses le nom qui leur est propre et qui leur convient.

Un jour les Pharisiens, qui voulaient prendre Jésus-Christ en défaut dans ses décisions, chose à laquelle ils n'avaient pu réussir encore, et au fait ce n'était pas fa-

cile, lui présentèrent une sorte de question de théologie, une espèce de cas de conscience fabriqué sur leur loi au sujet d'une femme qui aurait eu sept maris l'un après l'autre sans en avoir eu d'enfants : « Maître, dirent-ils, dans la résurrection, dans la vie future, duquel des sept sera-t-elle la femme ?... »

Ils croyaient avoir déconcerté le Maître ; mais ce fut eux qui le furent, car Jésus-Christ leur répondit : « Allons, vous n'entendez rien aux Ecritures, ni à la puissance de Dieu ; sachez donc et n'oubliez pas qu'après la résurrection on ne se mariera pas. Ni les hommes n'auront de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront tous comme les anges de Dieu dans le ciel : *In resurrectione neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo* (MATTH., XXII, 30).

Les anges dans le ciel ne sont pas *mariés*, dit Jésus-Christ. Voilà une de leurs excellences. Eh bien ! cette excellence est la qualité caractéristique des vierges de ce monde. Par conséquent les vierges manifestent sur la terre la vie du ciel, puisqu'elles y sont ce que les anges sont dans le ciel. O excellence incomparable des vierges ! Et même on peut dire peut-être que cette gloire des vierges a de quoi rendre les anges jaloux, s'ils pouvaient l'être, parce que les vierges sur la terre le sont au milieu des combats de la chair et du monde, ce qui les couronne d'une gloire laborieuse, rehaussée par les travaux qu'elle coûte ; tandis que les anges, libres de corps et de tentations, ne jouissent sous ce rapport que d'une gloire facile et heureuse.

Et ne voyez-vous pas comme ils manifestent leurs prédilections et leurs sympathies pour la virginité triomphante sur la terre. Sans doute ils sont toujours prompts et actifs comme la flamme pour faire tout ce que Dieu leur commande. Ils soignent les provinces qui leur sont confiés comme l'ange des Perses, l'ange des Mèdes et celui des Juifs. L'Ecriture est pleine des beaux récits de leur ministère, tantôt doux, tantôt formidable auprès des peuples. Combien est aimable Raphaël, qui conduit et ramène le jeune Tobie, après lui avoir fait faire le plus heureux des mariages. Qu'est-il besoin de parler à des chrétiens de la délicieuse doctrine des anges gardiens dans l'Eglise!

Mais qu'il s'agisse des vierges et de la virginité, et vous verrez, si je puis hasarder ici ce mot, un bien autre *entrain* dans les anges de Dieu. La preuve en est dans ce mystère éblouissant de tous les rayons de la virginité concentrés en lui et s'échappant de lui pour remplir le ciel et la terre de leur splendeur; c'est de Bethléem, c'est de la nativité du Sauveur que je veux parler. Là tout est virginal par excellence ; une mère vierge, un enfant Dieu, modèle et roi des vierges, un gardien, un protecteur vierge, toujours des vierges, toujours la virginité. Aussi quel ébranlement, quel mouvement dans les rangs des anges. Et tandis que dans tout autre circonstance on les voit paraître et agir seuls et isolément, tout au plus se montrent-ils deux ou trois à la fois dans quelques circonstances; quand il est question d'un mystère dont tous les héros sont des vierges, ils ne peuvent plus tenir et se précipitent en masse du haut du ciel pour voir la merveille des merveilles, et toute la multitude de la milice céleste chante en chœur les louanges de Dieu, en disant : « Gloire à Dieu au plus haut du ciel ! paix et bonheur aux hommes sur la terre ! » *Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum.* Et tous ces musiciens du ciel avaient à leur tête un ange principal. Quel était-il, ce messager de la bonne nouvelle ? le même sans doute qui l'avait déjà portée quelques mois auparavant à la vierge de Nazareth. Et voyez-vous comme il lui parle. Je remarque en lisant les Ecritures que les anges, dans leur ministère auprès des hommes, ont en général quelque chose de haut et d'altier dans leur langage et leur maintien; et cela est juste. Il y a tant de

disproportion entre ces princes célestes, ces ministres de Dieu, entre ces premiers officiers de sa couronne, et nous pauvres et chétifs habitants de la terre, et de plus enfants de colère par nature et pécheurs par conduite ; mais quand il est question de la Reine et du modèle des vierges, voyez quelle différence. L'un des principaux anges ne se présente qu'avec respect et presque timidité. Ses paroles sont des paroles de louanges et d'honneur, comme un inférieur parlant à son supérieur : « Je vous salue, dit-il, vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » *Ave, gratia plena, Dominus tecum...*

Et pourquoi tant de respect et tant de déférence? Sans doute à cause de la grandeur du mystère qui s'opère en Marie, mais bien certainement aussi en considération de la divine virginité qui la rend reine des anges, et qui leur fait trouver en la mère de Dieu une si merveilleuse ressemblance entre eux et elle. Or, proportions gardées, ce qui les charme en Marie, et ce qui les entraîne vers leur reine, et en un sens leur sœur, les entraîne également vers les âmes pures et généreuses qui se dédient à Dieu seul et à sa gloire par le vœu de virginité. Ils en sont d'autant plus charmés qu'ils remarquent dans ces sœurs de la terre, qui les prennent pour protecteurs et pour modèles, une gloire qui semble dépasser la leur, parce qu'elles pratiquent avec courage, au milieu des luttes et des rébellions de la chair et du sang, une vie qu'eux, anges du ciel, mènent sans fatigues ni périls, libres qu'ils sont des ennuis et des périls du corps. Aussi environnent-ils toujours de leur admiration, de leurs prédilections et de leur tendresse, les vierges, l'orgueil et les délices de l'Église ; et leur joie, leur travail le plus chéri, leur bonheur, c'est d'accompagner, de défendre, de louer, et d'aider ces âmes d'élite, et de leur préparer les plus belles places parmi eux dans le ciel.

Ces diverses pensées et images sur la virginité, déposées dans mon esprit et dans mon cœur, sous la chaleur et la pression de la foi se sont clarifiées, pour ainsi dire, en strophes plus ou moins imparfaites, à la vue d'une âme appelée à la virginité et se vouant à cette vie angélique. L'ange à qui je les attribue se plaît à décrire la grâce de cette âme choisie, ses charmes, les applaudissements qu'on lui donne, l'excellence de son vœu, ses dégoûts pour la terre, son désir du ciel, et enfin la belle place qu'elle aura devant Dieu au milieu des anges ses frères.

CANTIQUE.

LOUANGES DE LA VIRGINITÉ.

I

Salut à toi, sœur bien-aimée,
Rayon par mégarde écarté
De la région enflammée
De la brillante éternité.
Volant au travers de l'espace,
Voilà que la vapeur t'enlace
En t'arrêtant dans tes essors ;
Et qu'une forme diaphane
Comme une ondulante liane,
T'enchaîne en un flexible corps.

II

Mais cette forme aérienne
A pris son modèle sur nous,
Afin que ton cœur se souvienne
D'être toujours céleste et doux ;
Elle est dans tes yeux l'innocence,
Qui modestement se balance
Sous les cils de tes yeux d'azur ;
Et pour orner ton front d'ivoire
D'une couronne de victoire,
Elle se fait lis blanc et pur.

III

Errant sur ta lèvre vermeille,
Elle y déposa la douceur
D'une parole en tout pareille
Au nectar d'un miel enchanteur,
Et sur ta langue harmonieuse,
Et dans ta voix mélodieuse,
Elle a noté nos chants divins.
O ma sœur, nous faisons silence,
Lorsque ton cœur jusqu'à nous lance
Ses fermes et brillants refrains.

IV

Vois cette fleur suave et pure,
Qu'un jardin de murs entouré
Empêche d'être la pâture
D'un troupeau bêlant égaré.
La dent de la rude charrue
Ne blesse point sa tige accrue
Sous le doux souffle du zéphir ;
Et n'arrache point sa corolle
Sur laquelle tremble et se colle
La rosée en brillant saphir.

V

Au soleil qui la fortifie,
Elle emprunte un magique éclat ;
Et par lui sa charmante vie
S'allume d'un vif incarnat.
De l'âge mûr, de la jeunesse
La foule autour d'elle s'empresse

Pour la louer avec transport.
Que le doigt le plus beau la cueille,
Elle s'en va, tombe et s'effeuille
Sans qu'on s'occupe de son sort.

VI

Ainsi, tout le temps qu'étincelle
La vierge libre de liens,
Dans la demeure paternelle,
Elle est le délice des siens.
Qu'elle laisse cueillir sa gloire,
Même en une juste victoire,
Alors, plus d'yeux admirateurs
Désormais pour la jeune fille;
Elle n'est plus l'ange qui brille,
Plus beau que les plus belles fleurs.

VII

Pour nous surtout, blanches armées
Tourbillonnant, comme le feu,
Ou des colombes enflammées
Aux pieds de la mère de Dieu,
Si nous ombrageons de nos ailes
Et les souffrances maternelles
Et dans leurs berceaux les enfants;
Ce qui nous charme et nous enlève,
Oh! c'est de voir les filles d'Ève
Pour jamais briller dans nos rangs.

VIII

Laisse, ô ma sœur, laisse la terre;
L'homme n'est pas digne de toi.
Écoute la voix de ton frère,
Prends Dieu pour époux et pour roi.
Dans une enveloppe mortelle,
Terrassant une chair rebelle,
Fais tomber l'enfer à genoux;
Et qu'à l'univers ta vaillance,
Dans les combats de l'innocence,
Montre un ange plus grand que nous.

IX

Oui, plus grand que nous, bien-aimée!
Du corps nous sommes libres, nous;
Et vous, des sens toute l'armée

Vous porte nuit et jour ses coups.
Donc, quel triomphe et quelle gloire,
En qui d'une pleine victoire
Brille le virginal éclat!
Si notre vie est plus heureuse,
La tienne, plus victorieuse,
Ceint l'auréole du combat.

X

Donc, ma sœur, des vierges arbore
Les blanches couleurs pour toujours.
Tu le fais! et ta voix sonore
Chante : A mon Dieu seul mes amours !
O sœur glorieuse et chérie,
Tes couronnes me font envie ;
Je voudrais porter tes lauriers !
Et joindre ensemble sur ma tête,
Avec mon angélique aigrette,
Le casque vainqueur des guerriers.

XI

Monte, monte, ange de la terre,
Ainsi que l'encens dans les airs.
Assez de travaux, ô guerrière,
Victorieuse des enfers.
Trop longtemps loin de ta patrie,
Tourterelle pure et chérie,
Ont tinté tes gémissements.
Anges, mes frères, faisons place...
Viens, colombe de notre race,
Ma sœur, accours, brille en nos rangs.

XII

Plus de combats, plus de tristesse,
Pour toi, plus d'ennuis, plus de pleurs;
Mais toujours la paix, l'allégresse,
L'encens, les parfums et les fleurs.
A nos brillantes symphonies
Joins tes charmantes mélodies,
Et tes élans remplis de feu.
Toujours heureuse et couronnée,
Chante avec nous, sœur fortunée,
Ton roi, ton époux et ton Dieu.

IMITATION.

STROPHES IV, V, VI.

Ces trois strophes sont une imitation des vers les plus gracieux peut-être de toute l'antiquité païenne en l'honneur des vierges. C'est un parallèle entre le célibat et le mariage. L'auteur met dans la bouche des jeunes filles les louanges de la virginité, et dans celle des jeunes gens l'éloge du mariage. Je n'ai rien emprunté à ceux-ci, comme on pense bien, et même dans les paroles des jeunes filles, j'ai encore châtié quelques mots pour les poser convenablement sur des lèvres angéliques, car 'auteur c'est Catulle, et Catulle n'était pas un ange.

Toutefois il y a tant de grâce, tant de charmes dans son parallèle que je le trans cris ici pour éviter aux amateurs de belle littérature latine la peine de le chercher ailleurs, sans le trouver peut-être, et qui seraient bien aises de le relire :

PUELLÆ.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavere puellæ ;
Idem cum tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ ;
Sic virgo dum intacta manet, tum cara suis est ;
Quum castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis !

PUERI.

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo,
Nunquam se extollit, nunquam mitem educat uvam ;
Sed tenerum prono deflectens pondere corpus,
Jamjam contingit summum radice flagellum,
Hanc nulli agricolæ, nulli accoluere juvenci.
Ac si forte eadem est ulmo conjuncta marito,
Multi illam agricolæ, multi accoluere juvenci.
Sic virgo, dum intacta manet, dum inculta senescit ;
Quum par connubium maturo tempore adepta est,
Cara viro magis, et minus est invisa parenti.

(CAT. Carm. Her. 62.)

XXXIV.

Les chrétiens aux lions ! *Christianos ad leonem !*

C'était le cri aussi ordinaire que féroce et stupide de Rome païenne contre les chrétiens. On s'en prenait à eux de tous les malheurs et de toutes les calamités publiques. — « Si le Tibre inonde Rome, si le Nil, en refusant ses débordements, laisse les campagnes stériles en Egypte, si la terre tremble, s'il survient une famine, une peste, on entend crier aussitôt et partout : Les chrétiens aux lions ! » Quoi donc ! continue avec indignation Tertullien, quoi ! tous les chrétiens aux lions !à

cause des calamités? Mais avant Tibère, avant la naissance de Jésus-Christ, la terre et les villes n'ont-elles donc pas éprouvé de grands malheurs? etc., etc... Ce sont les crimes des hommes qui amènent les vengeances du ciel, et non pas les chrétiens. — Au contraire, sachez et reconnaissez que les hommes sont traités avec moins de rigueur depuis que nous existons, parce que depuis ce temps-là l'innocence balance le crime, et que la terre a des intercesseurs agréables à Dieu. Quand la famine et les fléaux vous menacent, que faites-vous? Vous remplissez les bains, les cabarets, les lieux de débauches, vous sacrifiez à Jupiter; vous dites au peuple de lui demander de l'eau; nu-pieds, vous courez chercher le ciel dans votre Capitole, vous comptez faire descendre les nuages des voûtes de vos temples, tandis que vous ne faites qu'outrager Dieu et le ciel. Pour nous, exténués par le jeûne, purifiés par a continence, sevrés de tous les plaisirs, sous le sac et la cendre, nous désarmons le ciel, nous le rendons en quelque sorte honteux et repentant de sa dureté, *invidia cœlum tundimus*. Il nous écoute; et lorsque nous avons arraché le pardon et le bienfait, vous en remerciez votre Jupiter! Et vous criez toujours contre nous, cruels: Les chrétiens aux lions! Les chrétiens aux lions! *Christianos ad leonem!* » Il faut lire tout ce paragraphe dans l'Apologétique, il est d'une énergie prodigieuse. C'est le quarantième.

XXXV.

Dans la célèbre Lettre des Églises de Vienne et de Lyon aux Églises d'Asie, au sujet des grands martyrs sous Marc-Aurèle et par ses ordres, nous lisons: « La Providence éclata envers nous d'une manière toute particulière, et Jésus-Christ fit un miracle bien conforme à son infinie bonté. Ceux qui avaient apostasié avaient été jetés en prison comme scélérats et homicides. Ils avaient donc bien plus à souffrir. L'attente du martyre, l'espérance des biens promis, l'amour de Jésus-Christ, les douceurs de l'Esprit saint, remplissaient de joie les prisonniers fidèles; mais les apostats, leur conscience était pour eux un fardeau si pénible qu'on les distinguait facilement lorsqu'on les amenait devant le juge. Un melange de grâce, de majesté, de bonheur brillait sur le visage des fidèles; ils étaient parés de leurs chaînes comme une épouse de ses diamants; ils exhalaient une odeur si douce qu'on les eût crus imbibés de parfums précieux. Mais les autres, tristes, abattus, portant au visage la tache honteuse de leur faute, avaient à souffrir les insultes des idolâtres eux-mêmes, qui les regardaient comme des lâches et des hommes sans cœur. Ayant perdu le nom admirable, glorieux et salutaire de Jésus-Christ et de serviteurs de Jésus-Christ, ils étaient appelés homicides et malfaiteurs, comme s'ils l'eussent été réellement. Les fidèles en devinrent bien plus fermes, et ils confessaient hardiment la foi dès qu'ils étaient arrêtés.

XXXVI, XXXVII.

Plus d'une fois les martyrs, par la divine fierté de leur maintien et de leur parole, firent trembler les païens et les persécuteurs. Selon les usages de Rome on donnait aux condamnés à mort qui devaient périr le lendemain dans l'amphithéâtre, un repas où le peuple avait droit d'assister. Nous voyons dans les actes de sainte Perpétue que les martyrs le changèrent en un repas de charité, en une sorte de prédication. Ils parlaient avec fermeté et énergie aux païens que la curiosité avait attirés, les menaçant de la colère de Dieu et relevant le bonheur qu'il y a à souffrir pour

Jésus-Christ. « Quoi, leur disait Sature, le jour de demain ne suffira-t-il pas pour satisfaire votre inhumaine avidité à voir des hommes souffrir ? Vous paraissez aujourd'hui avoir pitié de nous, et demain vous applaudirez à notre mort ! Eh bien, écoutez-moi : Regardez bien nos visages afin de nous reconnaître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés ! *Notate tamen vobis facies nostras diligenter, ut recognoscatis nos in illo die judicii.* » Et ces paroles, dites d'un ton inspiré et avec une fermeté plus qu'humaine, frappèrent tellement les païens que plusieurs se convertirent. — Une parole semblable et plus énergique encore par son laconisme a été dite par la même troupe de martyrs au proconsul Hilarion qui venait de les condamner du haut de son tribunal : « Tu nous juges aujourd'hui ; Dieu te jugera un jour. *Gestu et nutu cœperunt Hilariano dicere : Tu nos, inquiunt, te autem Deus judicabit* (D. RUINART, *Passio sanctarum Perpetuæ et Felicitatis).*

Voici une parole non moins énergique et non moins sublime d'un martyr de la Révolution, elle est du prêtre *Ollivier*, mis à mort à Lyon en janvier 94. Condamné comme *fanatique*, c'était la formule du temps, ses juges dirent à ses gardiens : « *A la cave de la mort.* » Ollivier, les regardant avec fermeté, leur répliqua : « Vous me donnez la récompense que je désire. Un jour vous serez jugés vous-mêmes par celui devant qui je vais paraître. Tremblez en me voyant partir. » C'est tout à fait ce que les Actes de sainte Perpétue racontent des anciens martyrs : *Gestu et nutu cœperunt dicere: Tu nos, te vero Deus judicabit* (GUILLON, tome IV, page 170).

XXXVIII.

Blandine, disent ses actes, fut exposée aux bêtes, attachée à un poteau : aucune n'osa la toucher, et on la réserva pour le spectacle d'un autre jour.

Plus d'une fois, dit Eusèbe, livre VIII, chapitre 7, nous avons vu des signes évidents de la protection de Dieu sur ses serviteurs et ses servantes. Pendant longtemps des bêtes féroces qu'on avait mises en fureur refusaient de se jeter sur les martyrs, et se précipitaient au contraire sur les païens, qui, quoique défendus par des barrières, devenaient quelquefois leurs victimes. Et les athlètes de Dieu, nus et sans défense, debout et au milieu de l'amphithéâtre, encore qu'ils les provoquassent, ne pouvaient venir à bout de s'en faire dévorer. On voyait d'abord ces animaux s'élancer sur eux comme l'éclair, et tout à coup ils s'arrêtaient comme enchaînés par une vertu secrète et s'en retournaient. Les païens demeuraient ravis et stupéfaits d'une telle merveille, mais cela n'empêchait pas ces cruels de persévérer dans leurs jeux de mort. Ils envoyaient une autre bête, puis une troisième, et ainsi de suite, et quand elles refusaient toutes, malgré les coups, des confecteurs finissaient par égorger le martyr. On a vu dans un spectacle un jeune chrétien âgé de moins de vingt ans; il était sur l'arène, debout, les bras en croix, absorbé en Dieu, il ne remuait ni à droite ni à gauche, bien qu'il vît dressés contre lui des tigres et des ours, et que déjà leur haleine lui brûlât le visage. Tout à coup les bêtes carnassières s'abattirent et s'en retournèrent... On a vu même des lions baiser les pieds des saints. *Dum in eos irruebant bestiæ, tanquam diviniore quadam vi et virtute repulsæ, retro resilierunt.*

Saint Grégoire, dans ses Dialogues, raconte ce fait qui témoigne merveilleusement de la protection de Dieu sur les saints livrés aux bêtes par ces barbares persécuteurs. Le farouche Totila, pour punir le saint évêque de *Populonium* (Piombino)

d'avoir sauvé de la fureur des Goths des soldats romains, le fit donner en spectacle dans son cirque en faisant lâcher sur lui un ours énorme, et excité par ses gardiens. L'animal féroce ne voulut jamais toucher au saint évêque autrement que pour lui baiser les pieds; et tout le peuple fut transporté d'admiration, et l'évêque fut délivré. De ce que je raconte là, dit le Pape, il existe encore quelques témoins oculaires. (*Dial.* l. III, c. 11.)

Le proconsul Dacien ayant fait coudre dans un sac le corps de saint Vincent martyr, en y joignant une grosse pierre, l'avait fait jeter à la mer. Le sac fut poussé sur le rivage par une attention particulière de la Providence. Il fut recueilli par les chrétiens et enterré avec honneur dans une petite chapelle hors des murs de Valence, en 304. En 864 on transféra ses glorieuses reliques d'Espagne à Castres, en France, pour les soustraire à la fureur des Maures. D'autres Maures, c'est-à-dire les protestants, à la fin du XVIe siècle, les brûlèrent.

XXXIX.

L'admirable histoire du diacre saint Vincent vient encore ici en preuve des merveilles que raconte ce chant des martyrs. Dacien, après avoir fait rôtir le héros de Dieu, qui se montra tout le temps de son supplice gai et content sur son gril, après sa mort avait fait jeter le corps dans un lieu marécageux, espérant qu'il serait bientôt la proie des bêtes carnassières. Dacien se trompa; et Dieu, qui se sert des plus faibles instruments pour déjouer les complots des méchants, commit un corbeau pour le défendre contre la voracité des bêtes et des loups; et il le défendit si bien que le proconsul fut obligé de faire jeter le saint à la mer, sans plus de réussite dans son dessein de le faire disparaître, puisque, comme il est dit plus haut, la mer rendit le précieux dépôt (GODESCARD, 22 janvier).

C'est ce fait que j'ai en vue dans ma XXXVIIIe strophe. Seulement, au lieu d'un corbeau, dont le nom me semblait peu agréable, j'ai mis un vautour. Cela ne fait rien au fond du fait.

XL.

Charlevoix raconte de ces prodiges lumineux sur les saints restes des martyrs. J'en parlerai plus au long dans le chant du Japon.

XLI.

Combien sont touchants et admirables les soins des premiers chrétiens à recueillir, même aux dépens de leur vie, les reliques des martyrs, et combien ardente est l'Église à les honorer! Qui est-ce qui ne se souvient pas de l'histoire de l'intendant d'Aglaë? de celle de saint Théodote? de ces paroles des actes de saint Polycarpe, où les chrétiens qui les ont écrits disent : « Nous retirâmes ses os plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous nous rassemblerons pour célébrer le jour de son heureuse naissance, c'est-à-dire de son martyre (GODESC., 26 janvier).

Et de ces paroles encore des actes du martyr saint Ignace d'Antioche : « Nous recueillîmes avec respect et amour ce qui restait de ses os; nous les portâmes à Antioche, et nous avons marqué le jour de sa mort, afin que tous les ans nous puissions nous rassembler et honorer en commun son martyre » (GODESC., 1er février).

§ 5.

ACTE II. — SCÈNE III. — CHŒUR.

ÉLÉGIE SUR LA CHUTE D'USTASANE.

XI.

IMITATION DE L'ÉCRITURE.

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus. (LAMENT. IV, 1.)

§ 6.

ACTE III. — SCÈNE Ire.

Siméon, répondant à Sapor, lui dit :

...... Non, non, rien n'est changeant,
N'est mobile à l'égal des flots de l'Océan,
Comme dans leur faveur la fortune et les princes ;...

et il en revient à sa première conclusion :

..... Toujours au ciel soumis,
Nous voulons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes :

Cette grande parole des Apôtres : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus*, amène à ma mémoire et à ma foi cette autre parole non moins belle du psaume LXXII, 28 : *Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino spem meam*. C'est cette robuste persuasion qu'il n'y a qu'une chose bonne, stable et vraie, Dieu, son service, son amour et ses récompenses, tandis que tout le reste n'est que changement, déception et malheur pour l'homme ici-bas; c'est, dis-je, cette robuste persuasion de la foi, nourrie chez le martyr et le vrai chrétien de la prière, de la vie sévère, des exemples des forts et surtout du sang de Jésus-Christ, qui a fait les héros devant les tribunaux des proconsuls, sous les mains des bourreaux, et qui les fait encore tous les jours parmi les âmes d'élite qui se vouent uniquement au service de Dieu, de l'Église, de leurs frères et de leurs sœurs, sous le doux poids des vœux ; et aussi parmi le petit nombre de vrais chrétiens que l'on voit par-ci par-là vivre au milieu du monde, mais n'être pas du monde, c'est-à-dire ne suivre pas ses maximes.

Toutes ces âmes vigoureuses repassent et surtout exécutent nuit et jour cette sentence du Psaume : Il n'y a qu'une chose qui me soit bonne et chère, c'est de ne tenir qu'à Dieu, et de ne mettre qu'en lui mon espérance et mon cœur : *Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino spem meam*. Tout le reste n'est que déception, mensonge et malheur : gloire, fortune, renommée, faveur des princes. *Quomodo facti sunt in desolationem! subito defecerunt*... Ne mettez pas votre espérance dans les princes, ni votre appui dans les enfants des hommes ; il n'y a pas de salut à fonder sur eux : *Nolite confidere in principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus*. Il n'y a de repos, de salut, de bonheur qu'en Dieu; tout le reste

est mobile et changeant comme une mer en ébullition : donc bien fou, bien téméraire, bien malheureux celui qui prétend trouver son bonheur dans les choses de la terre. Il n'y trouvera que déception et que ruine. Heureux si, instruit par son expérience et relevé par les inspirations de la foi, il se retourne vigoureusement vers Dieu pour ne plus s'attacher qu'à lui, et pour pratiquer sans fin cette belle parole du Psaume : *Mihi adhærere Deo bonum est, et ponere in Domino spem meam.*

Elle est trop belle et trop fructueuse pour ne pas essayer de la méditer et d'en profiter devant Dieu en formulant un chant sur les *déceptions humaines,* où le *déçu,* se voyant trompé dans toutes ses entreprises et tous ses efforts, finit par en conclure qu'il n'y a qu'une seule chose bonne, solide et béatifiante sur la terre, c'est s'attacher à Dieu et de ne mettre nos espérances qu'en lui : *Mihi adhærere eo bonum est, ponere in Domino spem meam.*

LES DÉCEPTIONS HUMAINES.

IL N'Y A DE BONHEUR QU'EN DIEU SEUL.

(Le guerrier. — Le marchand. — Le favori.)

I

La voix des fiers clairons et le sang des batailles
Exalta d'abord mon orgueil;
Rien ne me sembla beau qu'un champ de funérailles
Et qu'un pays couvert de deuil.
Je disais : Ma brillante épée
Me moissonnera des lauriers ;
Des Alexandre et des Pompée
J'égalerai les noms altiers.

Tout ici-bas n'est qu'un fantôme
Volage, funeste et menteur.
Dieu seul est le soutien de l'homme,
Sa paix, sa force et son bonheur.

II

Je partis en chantant; les plus sèches études
Faisaient mon bonheur nuit et jour.
J'étais aise au milieu des travaux les plus rudes,
Et lorsque battait un tambour.
La neige, le froid et la glace
En vain dressaient leur front hautain;
D'un pied plein d'ardeur et d'audace,
J'abattais leur rempart d'airain.

III

D'autres fois, du soleil les ardeurs homicides
Embrasaient les plaines de l'air.
Je voyais la sueur sur mes membres livides
A flots de mon front ruisseler;
Et je disais : A la poussière
Mêlons, s'il le faut, notre sang.
Rien n'arrête une âme guerrière,
Ni le feu, ni le froid glaçant.

IV

Courant aux ennemis, une large rivière
Arrête ma soif des combats.
Non; rien ne la suspend, je m'élance de terre,
Les flots sont fendus par mes bras.
Ma bouche, de l'onde humectée,
Du côté du ciel se dressait,
Et dans ses dents de mon épée
Portait le fer qui frémissait.

V

J'arrive à l'autre bord, soldat et capitaine,
Toujours au plus fort du danger,
Ou plutôt de la gloire, on me voit dans la plaine,
Comme un lion tout ravager.
J'attaque, je presse et terrasse;
Je suis blessé, mais par devant.
Jamais de l'ennemi l'audace
N'a pu me frapper autrement.

VI

Emporté dans l'ardeur des plus chaudes mêlées,
Sous moi sont tombés cinq coursiers,
Et j'ai vu de mon front les aigrettes brûlées
Des balles passant par milliers...
J'espérais grandeur et fortune
Après tant de travaux guerriers.
Hélas! la haine et la rancune
M'ont arraché tous mes lauriers.

VII

Injustes, envieux, d'une faute légère,
Mes chefs se servant contre moi,

M'ont rayé d'une main criminelle et colère
Des listes des soldats du roi.
Et j'ai dit : O Dieu de mes pères,
Si j'avais pratiqué ta loi,
En suivant tes saintes bannières,
Tu ne m'aurais pas chassé, toi !

VIII

Soyons hardis ; changeons les tentes de la guerre
Contre les tables d'un comptoir.
Montons sur des vaisseaux, et fendons l'onde amère,
D'un cœur vaillant et plein d'espoir.
Et des mers traversant les plaines,
Du monde j'ai vu tous les ports,
Et les îles les plus lointaines
M'ont enrichi de leurs trésors.

IX

Mes maisons regorgeaient de luxe et d'abondance,
L'on me comparait à Crésus,
On rencontrait chez moi la pompe et l'opulence,
Et les festins de Lucullus;
Et l'on disait : de la Fortune
Voilà le plus cher favori !
Échappant à la loi commune,
Toujours sa bouche lui sourit !

X

Ils le disaient.., hélas ! et le ciel en furie
Submerge mon dernier vaisseau,
Et dans les feux affreux d'un horrible incendie
Tout mon or coule comme l'eau.
Dans cette ruine funeste,
Et sous ces cruels coups du sort,
Ah ! malheureux ! il ne me reste
Que la misère et que la mort !

XI

Je maudissais le ciel, je maudissais la terre,
Errant comme un désespéré.
Un roi me voit... il m'aime... et veut être mon père,
Par un bonheur inespéré.
Il m'entend parler, il m'estime ;
Dans tous ses conseils il m'admet.

Je suis son confident intime,
Il n'a pour moi rien de secret.

XII

De ma félicité retentit tout l'Empire,
Mon nom vole au delà des mers,
Tout l'essaim des flatteurs et me loue et m'admire,
Et l'on dit dans tout l'univers :
« Oui, c'est le Clytus d'Alexandre,
Et de Tibère, le Séjan;
De Commode c'est le Cléandre;
Il est le Sura de Trajan. »

XIII

O bonheur sans pareil... s'il eût été durable!
Mais que tout est mobile et vain!
Encore contre moi la fortune implacable
Se tourne par un coup soudain.
Le roi, qui m'appelait son frère,
Change pour moi dans une nuit,
Et d'un regard plein de colère
Il me chasse bien loin de lui.

XIV

Et tous mes vils flatteurs, en léopards féroces,
A l'envi s'acharnent sur moi.
Et leurs chants sont changés en hurlements atroces,
Semblables au glas d'un beffroi.
A peine au fond de la retraite
Des plus effroyables déserts,
Ai-je pu dérober ma tête
A la fureur de ces pervers.

XV

Tous ils ont dit : « D'Eutrope il avait l'insolence,
Qu'il en ait la punition;
A Stilicon, pareil en fiel, en arrogance,
Qu'il meure comme Stilicon. »
Il nous fermait à tous la route
Des honneurs qu'il gardait pour lui.
Qu'il dorme à jamais sous la voûte
Et de la tombe et de l'oubli.

XVI

Adieu donc pour jamais, argent, gloire des armes,
Faveurs des princes et des cours!
Je vous ai trop connus, et la honte et les larmes
Que vous nous prodiguez toujours.
Dieu fort, Dieu puissant et fidèle,
C'est régner que de te servir,
Je veux une gloire immortelle,
Et dans tes camps vivre et mourir.

XVII

Au négoce sacré du céleste héritage
Ta voix appelle les mortels.
Je la suis! et mon cœur n'a plus d'autre partage,
O Dieu, que les biens éternels.
Et l'ancre de mon espérance
Mordant le rivage des cieux,
Retient mon vaisseau qui balance
Sans sombrer sous les flots affreux.

XVIII

Les princes sont changeants; Dieu seul est immuable,
Et sa ferme fidélité
N'est pas moins immobile et n'est pas moins durable
Que sa constante éternité.
Avec toi seul, Dieu tout aimable,
Mon cœur, plein de sécurité,
Goûte en un repos délectable
La paix et la félicité.

Tout ici-bas n'est qu'un fantôme
Volage, funeste et menteur.
Dieu seul est le soutien de l'homme
Et sa couronne et son bonheur.

SCÈNE III. — CHŒUR.

CANTIQUE SUR LA CRAINTE DE DIEU ET LE JUGEMENT DERNIER.

IMITATION DE L'ÉCRITURE.

IV.

Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui (Ps. CXVIII, 120).

V.

Canet tuba, et mortui resurgent (I Cor. xv, 52).

VI, VII, VIII, IX.

Et erunt signa in sole et lunâ, et stellis; et in terris pressura gentium præ confusione sonitûs maris et fluctuum; arescentibus hominibus præ timore (S. Marc, xxii, 25, 26).

X.

Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ; et collibus : Operite nos (S. Marc, xxiii, 30).

XI.

Videbunt filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ et majestate (S. Matth. xxiv, 30).

Sol et luna ibunt in splendore fulgurantis hastæ tuæ (Habac. iii, 11).

Et libri aperti sunt... et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundum opera ipsorum (Apoc. xx, 12).

XIV, XV, XVI.

Ossa arida, audite vocem Domini... factus est autem sonitus, prophetante me, et ecce commotio. Et accesserunt ossa ad ossa, unumquodque ad juncturam suam; et vidi et ecce super ea nervi et carnes ascenderunt; et extenta est in eis cutis desuper... et ingressus est in ea spiritus, et vixerunt, et steterunt super pedes suos exercitus grandis nimis valde (Ezech. xxxvii, 4, 7, 10).

XVII.

Et mittit angelos suos cum tubâ et voce magnâ, et congregabunt electos ejus à quatuor ventis, à summis cœlorum usque ad terminos eorum (S. Matth. xxiv, 31).

XVIII.

Redde rationem villicationis tuæ, jam non poteris amplius villicare (S. Luc. xvi, 2).

XX, XXI.

Viduam et advenam interfecerunt, et pupillos occiderunt.

Et dixerunt : Non videbit Dominus... stulti aliquando sapite.

Qui plantavit aurem non audiet ? aut qui finxit oculum non considerat (Ps. xcii, 6, 7, 8) ?

XXII.

Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me; et nox illuminatio mea in deliciis meis.

Quia tenebræ non obscurabuntur à te, et nox sicut dies illuminabitur, sicut te-

nebræ ejus, ita et lumen ejus... Imperfectum meum viderunt oculi tui (Ps. CXXXVIII, 11, 12, 16).

XXVII.

Tunc rex dixit ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores ; ibi erit fletus et stridor dentium (S. MATTH. XXII, 13).

XXVIII.

Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, quia crucior in hac flammâ.

XXIX, XXX.

Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi (S. MATTH. XXV, 34).

XXXI, XXXII.

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia (APOC. XXI, 4, 5).

XXXIII.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.

Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Etenim passer invenit sibi domum ; et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos (Ps. LXXXIII, 1, 2, 3).

XXXV.

Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et honorem, et gloriam, et benedictionem (APOC. V, 12).

XXXVI.

Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam (S. MATTH. XXV, 46).

Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ (S. MATTH. XXIV, 28).

Il est certain que la crainte d'offenser Dieu, la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer et du paradis, enfin la méditation sérieuse et fréquente de ce qu'on appelle dans l'habitude du langage chrétien les *Fins dernières*, il est certain, dis-je, que tout cela est singulièrement nécessaire, et sert merveilleusement bien à mener à bon terme la grande, l'essentielle affaire du salut. Voilà pourquoi, afin de compléter les pensées sérieuses et capitales que présente déjà aux méditations de l'âme le cantique du chœur d'Ustasane, j'y joins cet autre cantique plus général sur nos fins dernières.

NOS FINS DERNIÈRES.

FOLIE, MALHEUR DE N'Y PAS PENSER. — NÉCESSITÉ, BONHEUR DE S'EN OCCUPER.

Utinam saperent et intelligerent ! et novissima providerent ! DEUT. XXXII, 29.

I

Mortels, que votre prévoyance
Se porte donc sur l'avenir.
Et plût à Dieu que l'œil de votre intelligence,
A son sujet, cessât nuit et jour de dormir !

II

Et pourquoi des choses futures
N'avez-vous ni soin, ni souci ?
Parce qu'elles sont loin, en sont-elles moins sûres ?
L'homme sage jamais ne se conduit ainsi.

III

Descendant au fond de lui-même,
Il compte et règle ses moyens ;
Surtout quand il s'agit du divin diadème,
Que l'on gagne toujours dès là qu'on le veut bien.

IV

Le soldat tient ses armes prêtes
Avant le moment des combats.
Il est trop tard alors que sonnent les trompettes ;
En courant, l'ennemi le foule sous ses pas.

V

Toujours le vigilant pilote
Regarde la mer et les cieux ;
Et sitôt que l'air souffle et que l'onde sanglote,
Il lève l'ancre et vole au sein des flots fougueux.

VI

Et le laboureur qui moissonne
Dans son vaste champ son froment,
N'a-t-il pas soin d'abord que sa main le sillonne ?
Et n'est-il pas toujours de sueur ruisselant ?

VII

Vois-tu la fourmi ménagère ?
Écoute sa sage leçon ;
Afin de pouvoir vivre en la saison sévère,
Elle amasse avec zèle au temps de la moisson.

VIII

Hélas ! multitude insensée,
Hommes pitoyables et fous !
Quoi ! vous n'aurez jamais pas même une pensée
Pour ce qui doit un jour arriver après vous !

IX

Est-ce que la mort et la vie,
Pour satisfaire vos souhaits,
Comme deux sœurs seraient en parfaite harmonie,
Et que la fin pour vous n'arrivera jamais ?

X

Ah ! mal-avisé, tu t'abuses !
Qui pourrait maîtriser la mort ?
Tantôt, pour nous frapper, elle est pleine de ruses,
Tantôt elle déploie un bras et brusque et fort.

XI

Il n'est point de si grande tête,
Qui n'aille devant son autel
En bondissant, rouler sous sa faux toujours prête,
Toujours prête à frapper, quel que soit le mortel.

XII

Elle moissonne, impitoyable,
Le nouveau-né dans son berceau ;
La fille avec la mère, et le fils regrettable
D'un père, que sa fin fait descendre au tombeau.

XIII

Elle mêle les funérailles
Des sujets et des potentats ;
Celles des plus fameux conducteurs de batailles
Rencontrent le convoi des plus humbles soldats.

XIV

Les os des derniers misérables
Valent à ses yeux ceux des rois;
Et qui peut distinguer les cendres déplorables
Des petits et des grands confondus sous ses lois ?

XV

Hélas ! pourquoi donc, âme folle,
T'enraciner tant ici-bas ?
Tu te fais de la terre une amie, une idole,
Et ce n'est qu'un beffroi toujours sonnant des glas.

XVI

Ses tintements durs et funestes
Disent que nos corps ne sont plus ;
Et diraient-ils aussi qu'avec ces tristes restes
Vont s'éteindre à jamais nos esprits disparus ?

XVII

Que des hommes vils et coupables
Forment ce souhait dégradant !
Mais le ciel ne peut pas à leurs plaisirs damnables
Donner l'impunité, ni la paix du néant.

XVIII

Pécheur, elle n'est pas, ton âme,
Ce que tu voudrais qu'elle fût ;
Un nuage qui fuit, une légère flamme,
Une feuille volant du haut d'un bois touffu.

XIX

Mais elle s'envole, citée
Au pied du tribunal de Dieu,
Pour voir de son arrêt et de sa destinée
La page ineffaçable écrite en traits de feu.

XX

Et là, l'homme à l'homme inutile
Ne trouvera pour défenseur
Que la voix de la vie en justice fertile ;
Et, saint, Dieu lui dira : « Possède mon bonheur. »

XXI

Ou, si d'une vie effroyable
Aux cieux retentit la clameur,
La justice de Dieu, d'un pied inexorable,
Le précipitera dans le sein du malheur.

XXII

Dieu du ciel, à toi la victoire !
Voici ses arrêts, ô mortels !
Justes, rassemblez-vous, tous entrez dans ma gloire;
Et vous, maudits, allez dans les feux éternels.

XXIII

Juste ciel ! que de différences
Entre ces deux grandes cités !
Tout est douceur en toi, cité des récompenses ;
Cité d'enfer, dis-nous tes infélicités.

XXIV

Dans l'une, beaux chants, harmonies ;
Dans l'autre, hurlements affreux :
Dans l'une, sont des tours d'abondance remplies ;
Dans l'autre, d'affamés les squelettes hideux.

XXV

Dans l'une, lumière brillante ;
Dans l'autre, épouvantable nuit :
Dans l'une, d'un doux air l'haleine caressante ;
Dans l'autre, un aquilon sans trêve qui transit.

XXVI

Dans l'une, la jeune rosée
D'une impérissable fraîcheur ;
Dans l'autre, pour toujours la fournaise embrasée
Des feux qu'attisera l'éternelle rigueur.

XXVII

Dans l'une, toujours l'allégresse ;
Dans l'autre, des pleurs par torrents :
Dans l'une, n'est jamais l'ombre de la tristesse,
Et dans l'autre, toujours les grincements de dents.

XXVIII

O vie, ô cité désirable,
Heureux qui te possédera!
O cité de la mort, affreuse, impitoyable,
Malheur à qui toujours dans ton sein brûlera?

XXIX

Heureux qui pense aux fins dernières,
Et les médite jour et nuit!
Elles sont à son cœur des trompettes guerrières,
Qui lui font terrasser toujours son ennemi.

XXX

En lui, tout est vie et vaillance,
Il chante, il triomphe et bondit;
C'est l'aigle à l'œil de feu, c'est le cerf qui s'élance,
C'est le tambour qui bat, le cheval qui hennit!

XXXI

Mortels, que votre intelligence
Se porte donc sur l'avenir;
Et vous vous trouverez pleins d'aise et d'assurance,
De paix et de bonheur quand il faudra mourir.

Utinam saperent, et intelligerent; et novissima providerent!

Plut à Dieu qu'ils eussent de la sagesse!...
Oh! s'ils songeaient à quoi tout se terminera!...

§ 7.

ACTE IVe. — SCÈNE IVe.

CANTIQUE SUR LA GRACE, LE REPENTIR ET LA PRIÈRE.

IMITATIONS DE L'ECRITURE.

I, II.

Domine rex omnipotens, in ditione tuâ omnia sunt posita; nec est qui resistat majestati tuæ (Esther, XIII, 11).

Vivus est sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.

Et non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus ; omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus (HEBR. IV, 12).

III, IV.

De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi orationem meam (PS. CXXIX, 1).

Filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est (LUC, XV, 24).

Vadit ad ovem quæ perierat, et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens.

Et veniens domum, convocat amicos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam, quæ perierat (S. LUC, V, 5).

V.

O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus (SAP., XII, 1).

Ecce sto ad ostium et pulso (APOC., III, 20).

VI.

Nec est qui se abscondat a calore ejus (PS. XVIII, 8).

Lex Domini convertens animas (PS. XVIII, 9).

Expergiscimini et laudate qui habitatis in pulvere, quia ros lucis, ros tuus (ISA., XXVI, 19).

Eemittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum. Cui autem minus remittitur, minus diligit (S. LUC, VII, 47).

§ 8.

ACTE V°. — SCÈNE Ire.

Afin d'effrayer Sapor, et de porter sa colère au delà de toutes bornes, le chef des mages rassemble et mêle en un même tableau, sous le titre de magie, les merveilles de l'ancien et du nouveau Testament ; il transforme en réalité de simples paraboles, il y joint les miracles incontestables des premiers chrétiens ; il y joint les contes obscènes et atroces répandus sur eux et colportés partout au sujet de leurs réunions et de leurs mystères.

Tertullien a rapporté toutes ces calomnies et les a confondues avec cette énergie qui n'appartient qu'à lui seul. Ce travail sur Ustasane dans ce qui concerne les discours, les fureurs des persécuteurs, l'atrocité des supplices, la grandeur de courage, la joie des chrétiens et leurs magnifiques réponses, n'est qu'une sorte de résumé, ou plutôt de compression, si je puis dire ainsi, de son admirable *Apologétique*, livre que quiconque aime l'antiquité chrétienne et les siècles de nos héros, doit lire nuit et jour, et savoir par cœur.

SCENE IV° ET DERNIÈRE, CHŒUR.

CANTIQUE SUR LE TRIOMPHE D'USTASANE.

IMITATION DE L'ECRITURE.

II, III.

Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania ? Astiterunt reges adversus

Dominum et adversus Christum ejus. Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum (Ps. II, 1).

Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. Reges eos in virga ferrea (Ps. II, 9).

Dorsa regum vertam (Is., XLV, 1).

IV.

Dominus asportari te faciet, sicut asportatur gallus gallinaceus. Quasi pilam mittet te in terram latam et spatiosam, ibi morieris (Is., XXII, 17).

V, VI, VII.

Si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus (ABDIAS, IV) (1).

XII.

Contumelia et tormento interrogemus eum, et probemus patientiam illius (SAP. II, 19).

XIII.

Gloriatur se patrem habere Deum. Videamus...

Si enim est verus filius Dei, suscipiet illum et liberabit eum de manibus contrariorum (SAP., II, 18).

XV, XVI, XVII.

Vir ætate provectus, et vultu decorus... voluntarie præibat ad supplicium (II MAC., VI, 19).

Non enim ætati nostræ dignum est fingere, ut multi adolescentium arbitrantes Eleazarum nonaginta annorum transisse ad vitam alienigenarum.

Et ipsi propter meam simulationem, et propter modicum corruptibilis vitæ tempus decipiantur; et per hoc maculam atque execrationem meæ senectuti conquiram .Nam etsi in præsenti tempore suppliciis hominum eripiar, sed manum Omnipotentis, nec vivus, nec defunctus effugiam. Quamobrem fortiter vita excedendo, senectute quidem dignus apparebo. Adolescentibus autem exemplum forte relinquam (II MAC. VI, 24).

---

(1) Ces trois strophes rappellent l'orgueil, les victoires et les cruautés de Sapor Ier, et le châtiment que le ciel lui fit subir dès ce monde ; car celui qui se donnait pour récréation de faire égorger en masse les prisonniers romains qui étaient chrétiens, fut vaincu à la fin par Odénat, refoulé en Perse, forcé d'abdiquer, et poignardé par un de ses officiers.





LES MARTYRS DU JAPON

LES MARTYRS DU JAPON

I

Un aigle à l'immense envergure
Planait dans le plus haut des airs;
A sa voix, à sa fière allure,
Applaudissait tout l'univers.
Et l'on disait : « Jamais l'orage,
Quel que soit l'excès de sa rage,
Ne pourra briser ce puissant. »
On le disait... et, comme une ombre,
Voilà que tout à coup il sombre
Au milieu d'une mare de sang !

II

Sur ton berceau, célèbre Eglise,
Je vois fondre et se déployer
Un rayon qui te fertilise :
C'est la voix de l'ardent Xavier.
O Reine, tu n'as pas d'enfance;
En naissant, comme un chêne immense,
Tu lèves ton superbe front;
Et de tes branches embaumées
Tu couvres les îles charmées
Du vaste empire du Japon.

III

Le tambour bat, la charge sonne;
La bataille va commencer.
Entends-tu la foudre qui tonne,
Vois-tu les soldats s'empresser?
Aiguisez vos dents meurtrières,
Accourez, lions et panthères,
Quels festins pour vous assouvir!
Mais plus vite encore au carnage,
Les victimes de votre rage
Accourent en chantant mourir.

IV

O Dieu! que vois-je? où va cette innombrable file
De chrétiens rayonnants? ils sont quarante mille!
C'est la garde d'honneur de ceux qui vont mourir;
Ils portent en leurs mains vigoureuses et calmes
Des guirlandes, des palmes,
Devant chaque martyr.

V

Ils chantaient, possédés d'une céleste ivresse;
Les échos redisaient leurs hymnes d'allégresse.
Les martyrs transportés courent à leurs poteaux;
Ils les embrassent tous, comme une mère embrasse
Et dans ses bras enlace
Ses enfants aux berceaux.

VI

L'un des martyrs fait signe; on écoute en silence.
« O mes frères, dit-il, voyez la récompense
Des flammes d'un moment qui vont nous dévorer;
Oui, nous allons monter au repos, à la gloire!

Chantez notre victoire;
Sachez persévérer. »

VII

Tout à coup retentit un sanglot sans mesure.
Et le martyr se tait... et sa noble figure,
Jusqu'au plus haut des cieux porte ses yeux sereins.
Bientôt le feu mugit dans la vaste ramée;
Une épaisse fumée
Cache un moment les saints.

VIII

Dans la flamme ils chantaient. Témoin de leur constance,
Une femme se lève : elle avait nom Maxence ;
De ses cheveux flottants ses mains font un bandeau,
Elle en couvre ses yeux; puis dit, tendant la tête :
« A mourir, je suis prête,
Détache-la, bourreau ! »

IX

Et voilà qu'un enfant court au milieu des flammes !
Où va-t-il ? que veut-il ? Il court parmi les femmes
Chercher, trouver sa mère, et dans ses bras mourir.
Et la mère posait sa main noire enflammée
Sur la tête allumée
De son ange martyr !

X

Vierge sublime, ô toi qui restes la dernière,
Tu parais insensible, absorbée en prière,
Au feu qui se nourrit de tes membres brûlants.
Tout à coup je la vois qui, tranquille, se baisse,
Et de sa main caresse
Les charbons pétillants.

XI

Voilà qu'elle s'en fait une ardente couronne;
Elle en orne en riant sa tête qui bouillonne;
Sa voix dit des chants doux comme ceux du ramier.
Cependant avec grâce elle coule expirante
Sur sa couche brûlante;
Et sa lèvre se colle au luisant oreiller.

XII

Seigneur, as-tu jamais vu monter dans ta gloire
Quelqu'un de tes héros, sortant de la victoire,
Couronné par ses mains de si brillants saphirs?
Non! Vierge du Japon, à nulle autre pareille,
Salut à toi, merveille
Et perle des martyrs!

XIII

« Que fais-tu donc, ma chère fille,
Et pour qui ton ardente aiguille
Si fort s'agite-t-elle en tes agiles doigts?
— Père, pour toute la famille,
Dit l'ange au vieux soldat, de sa charmante voix.
Mes filles, moi-même à leur tête,
Chacune avec bonheur apprête
Et prépare ardemment ses plus riches atours...
Nous allons mourir!... quelle fête!
O mon père, pour nous, c'est le plus beau des jours! »

XIV

Sur le pommeau de son épée
Sa main convulsive crispée,
Le vieillard regardait immobile, admirant.
Soudainement l'âme frappée

D'un coup du ciel, il dit : « Mourons comme un enfant !
Je saurai tomber sans défense...
Glaive, loin de moi je te lance.
O femmes ! avec vous je veux mourir agneau. »
Sur ses vieux instincts de vengeance
Pouvait-il remporter un triomphe plus beau?

XV

Rien n'égale la Japonaise?
La voyez-vous, le cœur plein d'aise,
S'élancer, emportant son enfant de quatre ans?
Avec ses sœurs, dans la fournaise,
Elle court se jeter parmi les plus doux chants!
Elles semblaient des amazones
Et d'impétueuses lionnes,
Ces femmes dont les pieds devançaient les éclairs;
Et ces brillantes alcyones
De leurs voix de triomphe ont parfumé les airs.

XVI

J'ai vu le moissonneur dans l'aire
Frapper de son rude fléau
La gerbe qu'il brise et macère
Par un effort toujours nouveau.
Sur la Japonaise indomptable,
Ainsi le bourreau détestable
Exerce un bras retentissant ;
Et l'affreux fléau qu'il emploie
Sur la pauvre mère qu'il broie,
Ce fléau, c'est son jeune enfant !

XVII

Et la mère, folle et sanglante,
Se débat, et succombe, et meurt

Sous les membres rompus et la chair palpitante
De son ange expirant, moissonné dans sa fleur.

XVIII

Vois-tu dans les marchés les bêtes
Les pieds cruellement liés?
Sur les rudes chemins rebondissent leurs têtes,
Que heurtent en passant des bouchers égayés.

XIX

Ainsi sur les places publiques
Gisent abattus par milliers
Des hommes, des enfants, des vierges héroïques,
Que des bourreaux affreux meurtrissent sous leurs pieds.

XX

Et sur ces pieds épouvantables
Regarde ce jeune martyr
Poser avec amour ses lèvres ineffables,
Aimer Dieu, pardonner, et sourire, et mourir.

XXI

Quelles sont ces masses informes?
Ce sont des martyrs repliés,
Qu'on charge de pierres énormes,
En arrière, pieds, mains liés.
De longues cordes établies
Dans les rainures des poulies
Les ont enlevés en criant.
Tout à coup des chutes mortelles,
Que préparent des mains cruelles,
Les brisent sur le sol bruyant.

XXII

Voyez ce père qui caresse
Son petit enfant de cinq ans,
Avec respect, avec tendresse,
Il a baisé ses doigts sanglants.
Du bourreau la lame effroyable,
De cet enfant imperturbable,
A mutilé les jeunes mains
Il regarde son sang qui coule,
Et pas une larme ne roule
Dans ses yeux fermes et sereins.

XXIII

Je veux dire aussi ta victoire,
Père de cet enfant héros.
Le ciel t'a préparé la couronne de gloire,
Mais ta main ne l'aura qu'au fond d'affreuses eaux.

XXIV

Une montagne sulfureuse (1)
Recèle en ses horribles flancs
Une eau corrosive et bourbeuse,
Qu'elle jette au loin par élans.
Un noir venin s'en évapore;
Une seule goutte dévore,
Mine et ronge comme un charbon.
C'est là qu'en troupes innombrables
Dans des douleurs inexprimables,
Mouraient les martyrs du Japon.

XXV

Et pour prolonger le supplice,

(1) Le mont Ugen appelé Bouches d'Enfer.

On les descendait lentement
Par l'épouvantable orifice,
Puis on les tirait promptement.
Ainsi plusieurs fois dans l'abîme,
Ucibory, martyr sublime,
T'ont plongé tes affreux bourreaux.
Enfin le Dieu bon te couronne,
Te joint à ton fils et te donne
De voir au ciel l'*Enfant héros*.

XXVI

Je vois une tête qui roule
Sous le fer aux pieds d'un soldat.
Au milieu de son sang qui coule
Nage le noble Taquenda.
Près de lui sa femme et sa mère
Étaient à genoux en prière;
Soudain elles tendent les mains,
Et prenant la tête sanglante,
Lui donnent d'une lèvre ardente
Des baisers purs et surhumains.

XXVII

Soldats, où menez-vous et l'épouse et la mère
Qui viennent de coller leur bouche auguste et fière
Sur le front glorieux de leur noble martyr?
Soldats, où menez-vous ces enfants et ces femmes,
Qui marchent en chantant?— Sous le fer, dans les flammes,
Nous les menons mourir.

XXVIII

C'était la nuit, dans les ténèbres,
Que les mères et leurs enfants
Furent mis sur leurs croix funèbres
Par les soldats presque pleurants.

Mais du soir l'étoile paisible
Éclairait la scène terrible,
Et tout un peuple regardait.
Et sur sa croix chaque martyre,
Dans un sublime et saint délire,
De joie et d'amour débordait.

XXIX

Considérez devant sa mère
Ce petit enfant sur sa croix;
Sa vue est sur lui tout entière,
Elle l'anime de la voix.
Le soldat, du fer de sa lance,
Perce l'ange de l'innocence,
Qui, tel qu'un doux oiseau, s'endort.
Par le même fer qui l'immole,
Sa mère avec bonheur s'envole,
En suivant au ciel son trésor.

XXX

Elle est offerte l'hécatombe ;
Noble veuve de Taquenda,
Il n'est plus que toi seule à donner à la tombe...
Mais voilà que je vois hésiter le soldat.

XXXI

Son innocence et sa jeunesse,
Et sa ravissante beauté,
Ont touché jusqu'à la rudesse
Du bourreau cruel enchanté.
Auprès de sa croix en prière,
En vain d'une main meurtrière
Elle attend les coups, les liens;
Il faut qu'elle-même s'ajuste
Sur le lit cruel, mais auguste,
Où mourut le Dieu des chrétiens.

XXXII

Et pas un soldat de sa lance
Ne peut se résoudre à percer
Ce cœur, qui d'une ardeur immense
Au ciel désire s'élancer.
Aussi sur cet ange immobile
Va, vient, court longtemps inhabile
Le fer d'un novice bourreau ...
Coup de la mort, viens donc, et presse,
Et la décisive détresse,
Et la gloire du doux agneau.

XXXIII

Croix, belles de vos héroïnes,
Montrez-nous aussi vos héros ;
Nangazaki, sur tes collines
Lève tes Miki, tes Gottos ;
Paraissez tous, prêtres sublimes
Et religieux magnanimes ;
Anges du ciel, formez vos plus superbes chœurs ;
Descendez sur les saints et sur leurs croix barbares ;
Sonnez, clairons sacrés, vos plus vives fanfares,
Et redites les noms de ces triomphateurs.

XXXIV

D'une voix ravissante et forte,
Un nouveau Paul, avec ardeur,
Du sommet de la croix exhorte
Tous les témoins de son bonheur.
Plein d'une divine éloquence,
Il prêche le nom, la puissance
Et le règne de Jésus-Christ,
Il demande au ciel qu'il pardonne

Au bourreau la mort qu'il lui donne ;
Ainsi parle et meurt Paul Miki.

XXXV

Et j'entends la voix attendrie
D'un auguste et ferme vieillard ;
Le cantique de Zacharie
De sa bouche s'élève et part.
« Seigneur, dit-il, que ta lumière
N'abandonne pas cette terre ;
En pitié regarde son sort.
Visite-la dans ta tendresse.
Hélas ! de ta main vengeresse
Voudrais-tu la pousser dans l'ombre de la mort. »

XXXVI

Voilà que sonne à mon oreille
La voix suave d'un enfant,
Comme lorsqu'on entend murmurer une abeille,
Qui cueille sur les fleurs son trésor parfumant.

XXXVII

Et ce jeune ange sollicite
Le père, près duquel il meurt,
De chanter avec lui son hymne favorite :
Petits enfants, chantez, bénissez le Seigneur.

XXXVIII

Sous le fer de la lance s'ouvre
Tout à coup le cœur de l'enfant ;
La mort, qui s'attendrit, de son ombre le couvre,
Et lui, s'envole au ciel continuer son chant.

XXXIX

Les martyrs ont cessé de vivre,

Et leur sang inonde le sol.
Je me trompe, et je dis : La mort, qui les délivre,
Vers les hauteurs des cieux leur fait prendre leur vol.

XL

Soudain voilà que cent merveilles
Et cent prodiges sont épars
Sur le mont où leurs chairs vermeilles
Étincellent de toutes parts.
Sur leurs membres pleins de souplesse,
Et de fraîcheur, et de noblesse,
Ne s'abattent pas les vautours ;
Et de chaque croix qui les porte,
Sort un doux parfum qui transporte,
L'espace de quarante jours.

XLI

Et trois lumineuses colonnes
Brillent sur eux pendant la nuit.
Auguste nuit ! par ces couronnes
Elle est pareille au jour qui luit.
Et comme l'on voit les étoiles
Allumer et broder les voiles
De l'azur velouté des cieux,
De même sur les croix sacrées
On voit dans leurs courses dorées
Aller, venir, bondir des feux.

XLII

Gloire à la Croix ! cette bannière
Du Dieu de toute majesté,
Qui donne des saints à la terre
Et des rois à l'éternité !
Entends, drapeau sacré, tous leurs cris de victoire ;
Ils disent, pour chanter ta puissance et leur gloire :

« On a pu nous tuer, mais nous vaincre, jamais....
Croix, mère des lauriers, c'est par toi, noble signe,
Que nous sommes vainqueurs, et que le Ciel assigne
Des couronnes de rois à nos fronts satisfaits. »

XLIII

Et je repassais dans mon âme
Ces merveilles pendant la nuit;
Je voyais voltiger sur ma tête une flamme,
Et croyais de ce chant entendre encor le bruit.

XLIV

Tout à coup un ciel lourd et sombre
Jette dans mon esprit l'effroi.
Je crois sous les éclairs marcher au sein de l'ombre,
En entendant au loin tinter un noir beffroi.

XLV

Je marche en des sentiers atroces,
Et le long de l'affreux chemin
Je vois des puits béants, et de profondes fosses,
Dans lesquels par les pieds balance un être humain.

XLVI

Le saint martyr a sous sa tête
Des immondices en monceau;
Une solide bandelette
Sur lui serpente en ce tombeau;
On a recouvert l'ouverture
D'une effroyable fermeture,
Où vient en vain heurter le jour;
Et dans les affreuses ténèbres
De ces cachots noirs et funèbres,
Il pend gardé par un vautour.

XLVII

Et de peur qu'une mort soudaine
Ne vienne finir ses tourments,
Du souterrain on le ramène
Pour le soulager quelque temps.
Et par des secours effroyables,
Des médecins abominables
Lui prodiguent des soins cruels ;
Et puis on le suspend encore,
Jusqu'au moment où s'évapore
L'âme de ses liens mortels.

XLVIII

Pour appeler l'apostasie,
Auprès de la main du martyr
Une cloche oscillait, qui, tant soit peu saisie,
Pouvait dire aux bourreaux : Je ne veux plus mourir!

XLIX

Mais tous ces héros magnanimes,
Ames divines et sublimes,
Savaient vaincre et mourir..... Se démentir? non pas!
O nobles et grandes victimes,
Dieu seul peut par ses chants égaler vos combats.

L

Dans mon fantastique voyage
Je crois voir, sous un noir feuillage,
Des hommes dans un arbre fort
Enfoncer un fer qui se tord.
Ce fer s'appelle une tarière ;
Au bois qu'il ronge il fait la guerre
Sous l'effort des poignets d'acier
D'un athlétique charpentier.

LI

Mais, ô Dieu ! l'arbre, c'est un homme !
Le charpentier, c'est le bourreau,
Qui tourne dans les chairs, qu'il tord et qu'il consomme,
Cent fois avec fureur son perforant rouleau.

LII

Mais il perd son temps et sa peine
A fouiller le corps des vaillants ;
Et ces hommes de bronze, en riant de sa haine,
A chaque tour du fer répondent par des chants.

LIII

Inventions épouvantables
De l'enfer poussant le bourreau !
Il verse aux martyrs indomptables
Dans la bouche des torrents d'eau.
Quand ils sont pleins comme des outres,
Il entasse sur eux des poutres,
En y pesant de tout son poids ;
Et cet infernal exercice,
Et cet incroyable supplice
Il le renouvelle cent fois.

LIV

Quel est ce géant des souffrances
Que voit mon œil de pleurs rempli ?
Bourreau, suspends tes violences :
C'est le célèbre Mastrilli.
« Non ! dit le noble fils d'Ignace,
Avant que mon ardeur se lasse,
La tienne, soldat, faillira.
Aux tourments de l'eau, de la fosse,
Ta main turbulente et féroce
En vain sur moi s'épuisera. »

LV

Il dit vrai, le héros sublime;
Et Dieu lui fait tout surmonter.
Regarde l'auguste victime,
Bourreau, va la décapiter.
Le sabre sur lui se déchaîne.
Vains efforts ! Il est comme un chêne.
En prière était Mastrilli....
Le soldat dans son épouvante
A jeté son arme tremblante,
Et son front de fer a pâli.

LVI

« De nouveau, que ton bras s'apprête,
Le ciel s'ouvre, et je veux partir.
Frappe à présent, voilà ma tête, »
Dit tranquillement le martyr.
Le bourreau frappe et la détache,
Ainsi que sans peine on arrache
De la terre molle une fleur.
Gloire à toi ! brillante Italie !
Que ta voix à ma voix s'allie,
Chantons : Tibre, tes bords ont nourri ce vainqueur !

LVII

Et coulaient comme des rivières
Les flots gonflés du sang des saints.
Et je fuyais, cachant mes humides paupières ;
Et l'esprit des douleurs mit sur moi ses deux mains ;

LVIII

Et me dit : Que vois-tu? — « Je ne vois que carnage !
Dans un rouge Océan tout s'agite et tout nage !

Que de sang !... Les chevaux en ont jusqu'au poitrail !
Et les persécuteurs, de leur main carnassière,
Ont égorgé partout, jusques à la dernière,
Les brebis du bercail ! »

LIX

L'esprit me dit encor : Que vois-tu dans la plaine ?
— Et tremblant, je réponds : Comme une masse humaine
Que rongent des vautours. Voilà ce que je vois ! —
— Puis il me dit encor : l'Ange de la vengeance
Plane dessus.... Il chante.... A sa sombre cadence
Joins-toi pour louer Dieu.... Sois instruit par sa voix.

LX

Et je chantai : « La peine est quelquefois tardive
Pour venir punir le méchant;
Mais qu'elle marche lente, ou se montre hâtive,
Jamais il n'est sans châtiment.
O Dieu, ta justice est fidèle
A lui faire sentir ta main,
Et toujours ton bras le flagelle
Sur-le-champ, ou dans le lointain.

LXI

S'il arrive parfois qu'un fortuné coupable
Échappe à la main du bourreau ;
Que la hauteur du rang, qu'un juge lamentable
L'exemptent des fers, du cachot,
Le ciel, allumant ses entrailles,
Bien souvent, comme un vif brasier,
Le fait plus souffrir, qu'aux batailles
Ne souffre un soldat sous l'acier.

LXII

Puis encor nuit et jour d'invisibles furies

Le ballottent avec fracas,
Ainsi que font les vents, par leurs mutineries,
Voler les arbres en éclats.
Et qu'importe que l'on déploie
Sous lui les tissus les plus doux,
Le remords fait rouler sa proie
Sur des charbons avec courroux.

LXIII

Qui le sait mieux que toi, par ton expérience,
O prince de Ximabara?
Nouvel Antiochus, dans ta sombre démence,
Un fleuve de sang t'abreuva.
Voilà que de justes furies
T'en ont fait un manteau de feu;
Et sur tes entrailles pourries,
C'est comme un orage qui pleut.

LXIV

Dans ton palais troublé sonnent à ton oreille
Sans cesse des cris furieux ;
Tu crois voir un chrétien auprès de toi qui veille,
Debout, terrible, armé de pieux ;
Et tu dis : Éloignez cet homme
Qui veut m'étouffer dans ses bras;
Éloignez cet affreux fantôme
Qui me pousse au sein du trépas!

LXV

Dieux! quelles foules effroyables,
Quels visages épouvantables,
Quelles ombres innumérables
Tourbillonnent au sein des airs!
Dieu des chrétiens, dans tes colères,
Tes deux mains s'arment de vipères;

De leurs morsures meurtrières
Je vois tous mes membres couverts!

LXVI

Et quelle est cette ombre étonnante
Qui porte une épée effrayante,
Et qui s'agite voltigeante
Au-dessus de mon front troublé?
A sa suite en mugissant roule,
Sur un nuage qui s'écroule,
Un char noir d'où le sang découle;
Il est de dragons attelé !...

LXVII

C'est mon pouvoir dont la main flotte
Mourante en un air qui sanglote;
Elle tient, tourmente et ballotte,
La tête morte d'un chrétien;
Et cette tête ressuscite,
Se dresse soudain et s'irrite,
Me regarde en face et récite
Le nom de *Dioclétien!*

LXVIII

Et le char roulant aux abîmes,
Tombe au fond de l'étang des pleurs,
Parmi les scélérats sublimes
Qu'on appelle persécuteurs;
Et la coupe de la colère
T'inonde de sa lie amère,
O prince de Ximabara !
Dans ton éternel héritage,
Antiochus du dernier âge,
Entre et brûle... ton lit est là ! »

LXIX

Mais, dans le haut des airs, de saintes mélodies,
Auxquelles se mêlaient d'ardentes symphonies,
Nageaient se balançant aux ailes des zéphirs ;
C'étaient les chœurs sacrés et sonores des anges,
Qui couvraient, ô Japon, de gloire et de louanges
Tes douze cent mille martyrs.

LXX

Et mon âme ravie
Sent un feu l'exalter ;
Et dans leur compagnie
Je me mets à chanter :

LXXI

« Qui sont donc ceux-ci qui s'avancent?
Dans leurs nobles mains ils balancent,
En montant dans les airs, des palmes, des lauriers.
D'une mer de sang ils s'élancent,
Et des grandes douleurs, ils viennent, ces guerriers.
Sur leurs vigoureuses armures
Brillent de splendides parures,
Qui puisent leur éclat dans le sang de l'Agneau.
Il fait rayonner leurs blessures :
Chacune sous sa main se transforme en joyau. »

LXXII

Les insensés, dans leur jactance,
Avaient dit avec arrogance :
« Nous les avons brisés ; ils sont tous disparus !
Et nous avons de cette engeance
Délivré l'univers ; les chrétiens ne sont plus !.... »
— Ne sont plus !... Les voilà !... La vie

De Dieu lui-même vivifie
Ces vaillants, qu'égorgea votre férocité.
A vous l'enfer et sa furie,
Cruels, et savourez sa longue éternité !

LXXIII

Les voilà ces héros, ces enfants et ces femmes ,
Qui fièrement chantaient sous le fer, dans les flammes :
« On peut bien nous tuer, mais nous vaincre, jamais !
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne
Que l'éternité donne,
Germe aux champs du carnage et sur les chevalets. »

LXXIV

Les voilà !... Maintenant, enfants de la victoire,
Buvez à pleine coupe, au milieu de la gloire,
La lumière, la paix et la félicité.
Pour vous il n'y a plus ni larmes, ni supplices,
Mais triomphe et délices
Avec nous, avec Dieu pendant l'éternité !

NOTES

SUR LE CHANT DES MARTYRS DU JAPON.

Le Japon est une agrégation d'îles plus ou moins considérables qu'on peut comparer, à cause de sa situation et de son importance, aux Iles Britanniques, puisqu'il forme une grande puissance insulaire à l'extrémité orientale de l'Asie, comme l'Angleterre à l'extrémité occidentale de l'Europe.

Les Japonais appellent leur pays *Nipon* ou *Niphon;* les Chinois, *Sippon* et *Jepuen*. Ils l'ont appelé *Yang-Hou*, c'est-à-dire magasin du soleil. On évalue la population de cet empire à trente millions d'âmes.

Les Japonais paraissent être une colonie chinoise qui, de temps immémorial, s'est établie et propagée dans ces îles diverses, et s'est rendue indépendante, comme qui dirait les États-Unis d'Amérique par rapport à l'Angleterre.

Leur gouvernement, pendant un grand nombre de siècles, fut monarchique, ou plutôt despotique, mais d'un despotisme aussi complet que possible, puisque l'empereur était tout ensemble le chef-maître de la nation au civil et au militaire, et en même temps le souverain pontife et même le dieu. Cela dura, dit-on, à partir de l'an 660 avant Jésus-Christ jusqu'à l'année 1585 de l'ère vulgaire. A partir de ce moment, l'autorité civile s'est séparée de l'autorité religieuse, qui fut circonscrit dans les choses du culte. Il y eut alors le *daïri*, c'est-à-dire le chef spirituel, et le *cubo*, ou chef temporel et militaire. Bientôt ce dernier réduisit l'autre à n'être plus qu'un fantôme relégué dans un palais, d'où il n'a pas même le droit de sortir, et où il se console comme il peut de la perte de son ancienne puissance en recevant les adorations des Japonais; car le daïri, ou empereur spirituel, est adoré comme un dieu par des imbéciles qui le croient, et par beaucoup d'autres qui se moquent de lui en se conformant aux lois du pays; et l'empereur temporel est le maître réel et des adorateurs et de l'adoré.

Ce fut *Taïco-Sama* qui fut le premier *cubo* ou souverain laïque du Japon. Cet aventurier, d'abord esclave, puis soldat, et ensuite favori et lieutenant d'un général qui s'était approprié quelques provinces, fit à son protecteur ce que celui-ci avait fait à l'empereur; il le trahit, lui prit les provinces qu'il avait usurpées, et, poussant toujours les effets d'une audace heureuse, il détrôna le daïri, ne lui laissa pour

s'occuper que le métier de dieu à faire dans un palais-prison, et gouverna en despote horrible jusqu'à sa mort; et pour que rien ne manquât à sa gloire, il défendit qu'on brûlât son corps, mais il ordonna qu'on lui bâtit un temple où on l'adorerait en chair et en os comme nouveau dieu de la guerre. Ce qui fut dit fut fait, et un temple magnifique lui fut élevé au grand détriment du *grand lama* prisonnier.

Ce fut le superbe et sanguinaire Taïco-Sama qui poussa à toute outrance la terrible persécution contre les chrétiens du Japon, ouverte par Cambacundono et continuée par ses deux successeurs immédiats jusqu'à l'entière extermination.

Ce fut l'immortel saint François-Xavier, qui ne peut être comparé qu'à saint Paul, qui porta le premier le flambeau de la foi dans ce vaste empire en 1549. Ses succès y furent tels qu'il vit des provinces entières se convertir. L'esprit vif, pénétrant, le caractère fier et loyal des Japonais, que j'ai vus, je ne sais plus dans quel auteur, appelés les Français de l'Asie, plaisait singulièrement à leur apôtre; et, aidé de ses frères d'Europe, il fit faire de tels progrès à la semence de l'Évangile dans cette terre vigoureuse, qu'en 1582 les rois d'Arima, de Bungo et d'Amura envoyèrent une ambassade solennelle au pape Grégoire XIII pour déposer à ses pieds l'obéissance filiale de leur nation. Cinq ans après, on comptait dans le Japon plus de deux cent mille chrétiens, et il y avait parmi eux des bonzes, prêtres du pays, gens lettrés et puissants, puisque la partie la plus distinguée d'entre eux formait en même temps le corps d'élite de l'armée, comme qui dirait la garde impériale. Plusieurs parmi ces soldats, prêtres et savants, avaient plus d'une fois, dans les discussions philosophiques, donné de la peine aux missionnaires; mais lorsque des solutions satisfaisantes étaient offertes à leurs difficultés, on les voyait, du moins quelques-uns, dociles à la grâce, passer loyalement des ténèbres de l'erreur dans la lumière de la vérité. Mais les progrès du christianisme, qui s'étendait de jour en jour dans des proportions gigantesques, furent arrêtés en 1588. Voici comment.

L'empereur Cambacundono, par un orgueil sacrilége ordinaire aux chefs tout ensemble politiques et religieux de la nation, se faisait rendre les honneurs divins. Comme de raison, les chrétiens n'obéirent pas. C'est pourquoi il ordonna à tous les missionnaires de sortir de ses États dans l'espace de six mois. Plusieurs, malgré ces ordres injustes, restèrent en se déguisant pour remplir librement leur ministère. Avec ces précautions, la persécution ne fit pas beaucoup de mal à la foi; mais elle s'embrasa épouvantablement en 1592, et une multitude sans nombre de Japonais moururent martyrs. C'était alors le règne du féroce Taïco-Sama. On dit que les calomnies de certains marchands protestants, jaloux des avantages des Portugais et pleins de haine contre les missionnaires catholiques, avaient fait entendre à l'empereur que la religion n'était qu'un prétexte pour lui ravir son pays et le faire tomber dans les mains des princes d'Europe. Taïco-Sama entra dans une colère épouvantable, et jura qu'il exterminerait et tous les missionnaires et tous les chrétiens; et il tint parole, autant qu'il dépendit de lui, jusqu'à sa mort, à laquelle il devint dieu.

En ce temps-là, les frères des intrépides missionnaires qu'on avait pu tuer, mais non vaincre, se lancèrent avec une nouvelle ardeur et toute l'intrépidité des héros sur cette terre des vaillants et des forts qui avait bu à flots tant de généreux sang. Les conversions à la foi, au bruit de leur parole et par les mérites de Jésus-Christ et des martyrs, se faisaient par milliers. En la seule année 1599, quarante mille Japonais infidèles embrassèrent la foi, et plus de trente mille

'année suivante. Malgré les difficultés, suite naturelle des fureurs de Taïco-Sama, grâce aux embarras ordinaires d'un nouveau règne et à certaines apparences de tolérance et de paix, on éleva de tous côtés des églises et des oratoires qui remplaçaient les lieux de réunion abattus, et les fidèles y venaient en foule. Mais la persécution reprit en 1602 avec une recrudescence qui ne devait s'éteindre que dans le sang du dernier missionnaire et dans celui du dernier chrétien, sous les ordres et la direction du Dioclétien et du Galérius des îles du Japon, qui s'appelaient Cubosamama et Xogun son fils.

On employait contre les fidèles les plus horribles tortures pour les forcer à apostasier. On leur écrasait les pieds entre deux pièces de bois serrées l'une contre l'autre. On leur écorchait les doigts; on leur coupait les membres par tronçons; on leur mettait des charbons allumés sur les mains; on les crucifiait; on leur arrachait des morceaux de chair avec des tenailles; on les perforait avec des tarières, comme le charpentier qui fait un trou dans une pièce de bois; on les suspendait dans des espèces de puits la tête en bas, le corps serré avec des bandelettes, de peur que le sang ne les étouffât; on tenait à leur disposition, près d'eux, une ficelle qui répondait à une cloche dont le seul tintement serait un signe d'apostasie; souvent on amassait sous leur tête des immondices qui leur envoyaient des odeurs insupportables. De temps en temps on les retirait pour les rafraîchir; des médecins étaient là pour leur administrer des cordiaux et les mettre en état de subir de nouveau le même supplice.

D'autres fois on les forçait, au moyen d'un entonnoir, d'avaler une quantité énorme d'eau, et quand ils étaient distendus comme des outres, on leur mettait des pièces de bois sur le ventre et sur l'estomac, et les bourreaux dansaient dessus, et par ce moyen leur faisaient rendre cette eau avec des douleurs intolérables; et l'on recommençait.

D'autres fois on les conduisait à une montagne volcanique, appelée le mont Ugen, où se trouvait une espèce de mer Morte, dont les eaux infernales faisaient autant de plaies qu'on en versait de gouttes. Les bourreaux en arrosaient les chrétiens petit à petit, puis ils laissaient là mourir et pourrir tous ces saints.

La fureur des persécuteurs s'acharnait surtout sur les missionnaires, qui s'acharnaient plus encore eux-mêmes, si je puis le dire ainsi, à s'envoler d'Europe pour conquérir des âmes et la palme du martyre sur cet immense champ de bataille où l'enfer finit enfin par l'emporter, puisque l'empire du Japon a été et est encore hermétiquement fermé aux héros de la foi, c'est-à-dire aux missionnaires catholiques, qui ne se rappellent jamais sans une sainte jalousie, sans une céleste envie, les noms des Spinola, des Mastrilli et de cent autres invincibles dont les noms impérissables sont écrits en lettres étincelantes dans les fastes de l'Église de la terre, et surtout dans ceux de l'Église du Ciel où ils triomphent à jamais.

Je dis quelques mots dans mes strophes du P. Mastrilli; je ne puis ne pas dire ici quelque chose du célèbre P. Spinola :

Cet admirable missionnaire, neveu du cardinal Spinola, ne put résister à l'esprit qui le poussait à aller travailler et mourir au Japon. Un tel héros était digne d'un tel champ de bataille. Il partit donc et arriva en 1602. Il convertit une multitude incroyable d'infidèles. C'était surtout sa douceur qui opérait ces miracles. A toutes ses fatigues il joignait des pénitences effrayantes. Il fut pris et enfermé dans une prison où il eut beaucoup à souffrir de l'inhumanité de ses gardes. On lui refusait jusqu'à un verre d'eau dans une fièvre dévorante occasionnée par ses souffrances. Mais Dieu adoucissait les maux de son serviteur par l'onction de la grâce, et il se sentait

inondé de délices au milieu des privations et des fers. Dans une lettre écrite de sa prison, il disait : « O qu'il m'est doux de souffrir pour Jésus-Christ ! Non, je ne puis trouver de paroles pour dire tout ce que je sens, depuis surtout que nous sommes en ces cachots, où nous vivons et mourons dans un jeûne continuel. Mon corps s'abat, je me meurs ; mais ma joie augmente à mesure que la mort approche. Quel bonheur pour moi si à Pâques prochain je pouvais chanter avec les saints dans le ciel l'éternel alleluia!... Enfin je commence à être disciple de Jésus-Christ, puisque je souffre en prison pour son amour! Oh ! que je suis dédommagé des rigueurs de la faim par la douceur des consolations dont mon cœur est inondé. Et quand je serais plusieurs années en prison, ce temps me paraîtrait court, tant je désire souffrir pour celui qui me récompense si libéralement de mes peines. Entre autres maladies j'ai eu une fièvre qui m'a duré cent jours sans aucun remède convenable. Durant tout ce temps j'ai ressenti une joie dont je tâcherais inutilement de vous donner une idée; je ne me possédais plus, je me croyais déjà dans le Ciel. »

Enfin, le P. Spinola fut condamné à être brûlé ; et il l'apprit avec des transports de joie. On le conduisit d'Omura à Nanguazaki. Il fut exécuté sur une montagne avec quarante-neuf autres martyrs. Afin que le supplice fût plus terrible on commença le feu à vingt pieds d'eux, et on ne le fit arriver que petit à petit afin que leurs souffrances fussent plus longues et plus cruelles ; ils ne furent consumés ou plutôt rôtis qu'au bout de deux heures. Le P. Spinola mourut le 2 septembre 1622. Il avait cinquante-huit ans.

En 1639, l'empereur défendit l'entrée de ses États aux Portugais et aux autres Européens, les Hollandais exceptés. Les Portugais envoyèrent des ambassadeurs ; contre tout droit des gens on leur trancha la tête. En 1642, quelques missionnaires parvinrent jusqu'à un port du Japon. On les prit et ils moururent dans les plus cruels supplices. Ainsi le Japon a rempli le ciel d'un nombre innombrable de martyrs. Cette terre tout imbibée du sang des saints ne produira-t-elle pas une nouvelle et abondante moisson de chrétiens, selon l'usage de ce sang généreux et presque divin, qui a coutume de fertiliser le sol sur lequel il ruisselle, comme dit si bien le mot fameux de Tertullien : *Semen christianorum sanguis martyrum ?* C'est le secret de Dieu. Peut-être qu'un jour cette moisson surgira d'autant plus riche et plus belle, qu'elle aura été plus différée et que le sang des martyrs aura plus longtemps intercédé... *Sanguis martyrum semen est christianorum.*

Cette note générale est plus que suffisante, ce me semble, sans que je passe d'une strophe à l'autre, pour faire voir que ce ne sont pas des peintures d'imagination, mais des esquisses, et des esquisses fort faibles de la réalité de supplices épouvantables, et aussi de combats, de victoires et de triomphes au-dessus de toutes louanges.

Pour les détails de toutes ces terribles et sublimes réalités, il faut lire et relire *Charlevoix*. Personne mieux que lui ne sait raconter et peindre les souffrances et la gloire des martyrs.

En finissant cette note, il me vient une inspiration à laquelle j'obéis ; c'est d'indiquer en courant combien dans le même siècle le même esprit de l'enfer animait les persécuteurs d'Europe à inventer et à exercer des cruautés pareilles et même pires sur les catholiques, et combien le même esprit du ciel versait dans nos martyrs la même force et la même sérénité.

Au Japon, on écrasait les pieds entre des pièces de bois. — En Angleterre, on étendait des catholiques sur le dos, renversés sur une pierre aiguë, et l'on posait

sur leurs corps une table sans pieds, avec un poids de mille livres. Je ne parle pas des entraves dans lesquelles on mettait les pieds des prêtres, les laissant pendre la tête en bas jusqu'à étouffement.

Au Japon, on écorchait les doigts, on perforait les martyrs — En Hollande, on tailladait profondément des religieux, représentant sur leurs corps les habits incisés de ce temps-là. Ainsi fut traité Engelbert de Bruges.— En France, on coupait le nez et les oreilles, on arrachait les yeux des prêtres, et « on a vu, dit un auteur du temps, un huguenot d'une telle impudence, qu'il se fit une chaîne d'oreilles de prêtres, laquelle il portoit à son col publiquement, et s'en glorifioit devant les chefs de l'armée.

» Ils fendirent un prestre par le ventre tout vif, en tirèrent les entrailles, y mirent de l'avoine et en firent une mangeoire pour leurs chevaux.

» En la ville de Mans, ils prindrent un prestre fort aagé, lui coupèrent de sa chair (*verenda*), la firent rôtir sur le gril, puis le contraignirent la manger; et pour voir comme il la digéroit, ils lui ouvrirent l'estomach, luy vivant, et lui feirent ainsy finir ses jours.

» A Saint-Macaire, en Gascogne, ils ouvroient le ventre des prestres, et peu à peu enrolloient les entrailles d'iceux entour de bastons. »

En Angleterre, on pendait les catholiques. Avant qu'ils fussent morts, on coupait la corde, les garçons bourreaux se jetaient sur eux, leur fendaient le ventre, en arrachaient le foie et les entrailles, qu'ils jetaient dans le feu sous leurs yeux, puis on leur coupait les bras et les jambes.

Au Japon, l'on brûlait les martyrs sur les bûchers, on mettait des charbons ardents sur leurs mains.

En Angleterre, en France, en Belgique, on le faisait également, mais avec des raffinements épouvantables de cruauté.

« Les huguenots qui étoient en garnison en la ville de Montbrun visitoient souvent une vertueuse dame en sa maison à Marendat, près ladite ville. Elle, qui ne mancquoit de civilité, les y recevoit et traictoit avec autant de courtoisie qu'elle pouvoit, afin qu'elle et ses subjects ne fussent par eux molestez. Mais les barbares, dépouillez de toute humanité, un jour ayant soupé chez elle, la prindrent, et ayant allumé du feu, y mirent des paeles de fer, desquelles, toutes rouges de feu, en brûlèrent la plante des pieds de leur bonne hôtesse; puis, tournans les poinctes des dites paeles contre les jambes d'icelle, luy arrachoient la peau par éguillettes.

» Du temps que François de Cossé étoit lieutenant pour le roy de Navarre, ils tirèrent une femme catholique de son lit, et ayant tormenté la povre dame au moyen de poudre à canon, y mirent le feu, ce qui lui feit crever le ventre, et épandre ses entrailles dehors; et rendit en ce torment son innocent esprit à Dieu. »

Au Japon, on suspendait par les pieds les saints dans des espèces de puits.

« En la paroisse de Rivière, ces inhumains prirent maistre Guillaume de Bricoilles et un autre prestre avec luy, et ils furent pendus dans une cave par chacun un pied; et pour les continuer en plus long torment, ils leur baillèrent quelquefois à manger, jusqu'à ce que l'un fut expiré; puis tuèrent l'autre.

» Maistre Octavian Ronier, vicaire de Saint-Cybard-d'Eaux, tomba dans les mains de ces tyrans sans mercy. Après infinité de maux et vilenies, ils lui clouèrent des fers de cheval aux pieds, puis l'attachèrent à un arbre et le harquebusèrent. »

Au Japon, on emplissait les martyrs d'eau à l'aide d'un entonnoir dans la bouche, puis on dansait sur leurs corps.— A Delf, en Hollande, on étendait un catholique sur

un banc, on l'y garrottait; puis de vive force, au moyen d'un entonnoir dans la bouche, on l'emplissait d'eau, ensuite on le frappait sur le ventre à grands coups de bâton pour lui faire rendre toute l'eau dont il était gonflé.

Au Japon, l'on aspergeait les saints, sur le mont Ugen, d'une eau corrodante dont chaque goutte faisait une plaie. — « Ils prinrent un prestre, nommé maistre Guillebaut de Saint-Ausanni, près Engouleme, lequel, après l'avoir tailladé, l'enfermèrent dedans un coffre tout percé de trous de tarière; puis versèrent sur ce povre enfermé telle quantité d'huille toute bouillante, qu'ils le feirent mourir en ce torment. »

Au Japon, l'on crucifiait. — « En la ville de Houdan, diocèse de Chartres, les hérétiques ayans pris un prestre le menèrent dans une église où ils le contraignirent de célébrer la messe en leur présence pour s'en moquer. Tandis que ce bon homme continuait cette sainte action, ils le frappoyent par le visoige à coups de poing armés de gantelletz, et lui donnoient du poignard par autres parties du corps. Il alla ainsi tout sanglant jusqu'à la communion. Lors lui arrachèrent des mains le prétieux corps de Nostre Seigneur et le calice du sang, et, ayans jetté le tout par terre, le foulèrent aux pieds; puis attachèrent ce bon prestre au grand crucifix de dessus l'autel, et le harquebusèrent tellement, que luy qui sacrifioit au Dieu souverain selon son ordonnance, luy fut même sacrifié, hostie plaisante, en témoignage de fidélité.

» A Engouleme fut pendu à un arbre, en présence de Gaspar de Coligny, lors admiral de France, maistre Michel Grellet, religieux; et ce povre patient, souffrant très-patiemment la mort, advertit cet admiral, chef des rebelles, de sa propre ruine. Puis ce martyr étant jetté de l'arbre pour être étranglé, toute cette felonne troupe s'écria par trois fois : Vive l'Évangile !...

Je ne poursuivrai pas plus loin ce parallèle; c'est déjà trop peut-être. — Je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il y a plus de férocité dans les inventions des hérétiques tourmentant les catholiques, que dans celles des païens, déjà pourtant si épouvantables dans leurs supplices.

Voir là-dessus les archives curieuses de l'Histoire de France, 1re série, t. VI, p. 299... et surtout un ouvrage intitulé : *Théâtre des cruautez des hérétiques de nostre temps*, traduit du latin : *Theatrum crudelitatum hæreticorum nostri temporis.* — Anvers, *Adrien Hubert*, 1588. Il traite de l'Angleterre, de la France et de la Hollande; il est rempli de gravures du temps qui représentent tous les supplices dont il parle. — Ce livre, très-curieux, est fort rare.

IMITATIONS DE L'ÉCRITURE

ET DE QUELQUES POËTES LATINS DANS L'HYMNE SUR LA JUSTICE DIVINE, SES LENTEURS ET SES COUPS.

LX.

...... Sæpè Diespiter
Neglectus incesto addidit integrum;
Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.
(Hor. *Od.* l. III, 2).

Ah! miser, et si quis primo perjuria celat;
Sera tamen tacitis pœna venit pedibus.
(TIBUL. *Eleg.* l. I, 9).

LXII.

Sequitur superbos ultor a tergo Deus.
(SENEC. *Herc. fur.* act. II, sc. V, v. 385).

Non enim gazæ neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes
(HOR. *Od.* l. III, 16).

..... Timor et minæ
Scandunt eodem quò Dominus; neque
Decedit ærata triremi, et
Post equitem sedit atra cura.
(HOR. *Od.* l. III, 1).

LXIII.

Ces épouvantements du prince de Ximabara ne sont pas une imagination poétique; c'est de l'histoire. Charlevoix les raconte positivement. Au reste, tous les fameux scélérats ont éprouvé plus ou moins ces horribles cauchemars de l'enfer.

Voici ce que j'ai lu dans Prudhomme (*Crimes de la révolution*, t. IV, p. 157): « Le 4 ou 5 septembre 1792, jours des massacres à Paris, Tallien, qui les avait résolus et organisés avec Danton, Marat et autres, était allé rendre visite à Madame***, à la campagne aux environs de Paris. Il s'y trouva mal. Dans ses convulsions, il ne voyait que sang et que carnage; il ne parlait que de monceaux de cadavres, de mourants qui lui reprochaient ses assassinats... On eut beaucoup de peine à le faire revenir à lui...

En voici un autre (Prudhomme, *Convention nationale*, t. I, p. 321) : « Citons l'épouvantable agonie d'un nommé *Mauger*, commissaire du pouvoir exécutif dans la Meurthe. Il avait été mis en prison et l'on préparait son jugement. Au moment de la mort, et il mourut dans son cachot, il tomba dans des frayeurs inimaginables. Le scélérat, se souvenant de tous les maux qu'il avait faits, de tous les crimes qu'il avait commis, fut en proie à des délires d'enfer. Au milieu de ses agitations, on l'entendait articuler d'une voix qui faisait frémir : *Voyez-vous dans les ombres de ces voûtes la main de mon frere? Il écrit en lettres de sang : Tu as mérité la mort!... Quels spectres épouvantables se promènent autour de moi!... je les entends s'écrier : Monstre! c'est toi qui nous as assassinés!... tu as.... tu as mérité la mort!....* » Et ce fut au milieu de ces affreux transports qu'il rendit le dernier soupir. »

LXVI, LXVII, LXVIII.

Le char, dans ces strophes, est le symbole de la puissance et de l'orgueil. J'ai

pris cette image dans *Isaïe*, c. XXII, v. 18. — Dieu, par son prophète, annonce à Sobna qu'il punira son insolence et son orgueil en le chassant en exil comme un fort joueur lance légèrement une balle au loin; en le couronnant d'une couronne de maux, et en l'y faisant mourir dans la misère; et que c'est à cela que sera réduite sa pompe et tout son luxe, comme un beau char brisé est mis en pièces sur le chemin. « Là, dit Dieu, » c'est bien plus énergique, « là tu mourras, et c'est à quoi se réduira le char de ta gloire : *Ibi morieris, et ibi erit currus gloriæ tuæ.* » Quelle image! quelle fierté! quelle poésie!

LXXI.

Hi, qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? et undè venerunt?
Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ, et dealbaverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni (APOC. VII).

LXXIII.

Dixit inimicus : Persequar et comprehendam; dividam spolia, implebitur anima mea; evaginabo gladium meum, interficiet eos manus mea... (CANT. DE MOÏSE, *Exod*. XV).

LXXIV.

Non esurient, neque sitient ampliùs; nec cadet super illos sol, neque ullus æstus.
Agnus... reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum.
Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum (APOC. VII).
Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos (Ps. XXXV, 9).

LES

MARTYRS DE LA RÉVOLUTION

LES

MARTYRS DE LA RÉVOLUTION

LES

MARTYRS DE LA RÉVOLUTION

I

Cieux, écoutez ma voix, et toi, prête l'oreille,
Terre de France, à mes accents ;
Que l'univers entier s'éveille,
Et se dresse au bruit de mes chants.
Salut, ô nos héros, enfants de la victoire!
Redis bien haut, ma lyre, et leurs noms et leur gloire,
A tous les lieux, à tous les temps.

II

Voyez briller les cieux d'étoiles innombrables;
Aussi nombreux sont nos vaillants.
Ils me semblent pareils aux sables
Portés dans les airs par les vents,
Ou mieux, à ces oiseaux dont les blanches volées,
L'œil vif, le cou tendu, les ailes déroulées,
Courent chercher des bords riants.

III

Qui dira leur ardeur? Le cheval des batailles

Est moins fier et moins hennissant
Au sein des vastes funérailles,
Que son pied foule en bondissant.
Les éclairs sont ses yeux ; un souffle épais, sonore
De ses naseaux sanglants et monte et s'évapore,
Comme un feu d'un foyer puissant.

IV

Et plus ardents encor, plus joyeux dans l'arène,
Se sont montrés tous nos martyrs,
Pleins de bonheur et non de haine,
Avec des chants, non des soupirs.
Et pour ces demi-dieux les plus cruels supplices
Furent un miel exquis, un vin plein de délices,
Et des festins, et des plaisirs.

V

Regarde au sein des mers ce roc inébranlable ;
En vain et les vents et les flots
Assaillent son corps formidable
Par des efforts toujours nouveaux.
Riant de leur colère, il la voit en écume
Qui gronde et qui s'abat, qui se tait et qui fume,
Ainsi qu'un brouillard sur les eaux.

VI

Tels sont tous tes martyrs, Eglise gallicane !
Leur indomptable fermeté
Est un diadème qui plane
Sur ton front avec majesté.
Sans trembler ni pâlir devant l'aréopage,
Toujours ils ont vaincu leurs juges et leur rage,
L'enfer et sa férocité.

VII

Rome, qu'il te va bien, ton manteau d'écarlate
Fait de sang par les empereurs !
Les rayons dont ta tête éclate
Sont les feux des bûchers tueurs ;
Et les voix des lions dans les cirques barbares
Sont les brillants clairons et les grandes fanfares
Qui chantent tes triomphateurs.

VIII

Ainsi Paris, Lyon, Nantes avec ta Loire,
Si vous avez eu des bourreaux,
Vous brillez aussi de la gloire
De vos mille et mille héros.
Terre de mon pays, du sang des saints pétrie.
Je te baise à genoux de ma bouche attendrie ;
Loire, je vénère tes eaux.

IX

Pontifes, paraissez, prêtres, vierges sublimes,
Et vous, ô chrétiens inconnus,
Nobles, innombrables victimes,
Auxquelles on ne pense plus,
Paraissez ; qu'à ma voix vos lauriers reverdissent,
Que les Français en chœur, pour vous chanter s'unissent,
Vous et vos exploits méconnus.

LES SEPTEMBRISEURS

I

Septembre, à tes martyrs, amour, honneur et gloire !..
Septembriseurs sanglants, votre affreuse mémoire
Se dresse devant moi comme un hideux démon.
Je veux chanter les saints… et l'esprit qui m'inspire
Amène sur ma lyre
Ces noms : Marat, Danton !

II

Marat, Danton, Tallien, Camille et Robespierre !
Pour mieux se contenter, votre faim meurtrière
A mis en mêmes lieux les voués à la mort.
Tel s'approche et saisit sa victime couchée,
Au rivage attachée,
Le noir alligator.

III

Massacreurs, écoutez vos modèles, vos maîtres :
« Tuez, vous disent-ils, les nobles et les prêtres ;
Déblayez les prisons, *purifiez* Paris ;
Et que la liberté se baigne et s'affermisse,
Qu'elle croisse et grandisse
Dans le sang des proscrits. »

IV

T'élançant de Paris, quelles lettres mortelles,
Ivre de joie, ô mort, tu portes sur tes ailes,
Du nord jusqu'au midi, de l'aurore au couchant !
Je lis : « Peuple, engloutis d'une main vengeresse
Sacerdoce et noblesse
Dans les flots de leur sang. »

V

« *Frères*, imitez-nous ! un soudain sacrifice
Dont le peuple fut prêtre, en sa ferme justice,
Vient d'abattre d'un coup tous les conspirateurs.
A notre procédé rude, mais nécessaire,
La nation entière
Unira ses rigueurs. »

VI

On dit aux prisonniers, palpitants d'espérance :
(C'est Manuel qui parle), « O douce délivrance !
Avant deux jours d'ici vous serez libres tous. »
Et le tigre entendait : « Deux jours, deux jours encore,
Et la dernière aurore
Se lèvera sur vous. »

VII

Ouvriers, bras de fer, mains rouges et fumantes,
Dites, que faites-vous dans ces cours suffocantes,
Où la vapeur du sang plane comme un brouillard ?
— « Par le vinaigre et l'eau nous faisons disparaître
Le sang de chaque traître :
C'est l'ordre de Maillard. »

VIII

Ouvriers, bras de fer, mains dures et sanglantes,
Vous jetez à la hâte en des bières roulantes
Membres, têtes et corps, pêle-mêle au hasard.
— « Oui, partez, conducteurs, quand tout Paris repose,
Avant l'aurore éclose;
Ainsi le veut Maillard. »

IX

Mais il est impossible, ô nuit triste, en tes voiles,
A l'éclat incertain des timides étoiles,
De cacher constamment les lourds chars de la mort.
Soleil, tu les verras vers le dernier asile
Marcher en longue file,
A pas lent et qui dort.

X

Hé! quelle est donc la tombe et le dernier asile
Où l'on déposera la dépouille fragile
Des victimes des jours de nos sombres fureurs?
Où vous trouver, martyrs de Saint-Firmin, des Carmes,
Pour vous offrir nos larmes
Et nos chants et nos fleurs.

XI

J'ai vu (j'en tremble encor! deux horribles hyènes,
Marchant à pas comptés dans de désertes plaines.
Elles semblaient chercher de profonds souterrains.
C'était pour y cacher les déplorables restes
De leurs repas funestes
De cadavres humains.

XII

Pétion et Manuel, au cœur dur, à l'œil louche,
Visitent des terrains dont chaque abîme touche,
On dirait, aux parois de l'abîme éternel.
C'est Montrouge et Clamart, Ménil et leurs carrières.
« Ce sont nos ossuaires !
Dit l'affreux Manuel. »

XIII

Et Pétion dit : « C'est bien ! aux yeux du ciel lui-même
Aussi bien qu'aux mortels cet adroit stratagème
Cachera pour toujours l'éclat de nos forfaits.
A présent, qu'on massacre, et vous chars funéraires,
Montez vers les carrières ;
Tous les tombeaux sont prêts. »

XIV

Montez !... Ciel ! quelle horreur !... des femmes avinées
Sont debout sur les corps des victimes traînées
Vers ces affreux tombeaux, soupiraux des enfers.
Leurs cris font retentir les chants les plus atroces,
Et leurs bouches féroces
Ont infecté les airs.

XV

Tu pleures, pauvre enfant ! — « Ils emportent mon père,
Ils l'ont assassiné. » — « Tais-toi, dit en colère
Un soldat escortant la voiture des morts. »
L'enfant pleurait toujours, — et de sa baïonnette
Il le perce et le jette
Parmi les autres corps.

XVI

Ainsi le moissonneur sur ses gerbes nombreuses
Lance avec grand effort de ses deux mains nerveuses
La dernière du champ dans le chariot comblé.
Il est content... mais toi, soldat impitoyable,
Que dit ton cœur coupable ?
Et n'es-tu pas troublé ?

XVII

Dieu juste, Dieu puissant, ton équité tardive
Sera-t-elle sans bras ? et ta main inactive
Laissera-t-elle en paix le méchant couronné ?
Et Dieu m'a dit : « Tais-toi, regarde et fais silence ;
La voici, ma vengeance
Sur chaque forcené. »

XVIII

Mes yeux ont regardé : je vis une machine
Dont le couteau levé vise, frappe, extermine
A chaque coup qu'il porte en tombant comme un plomb.
Et la hache riait... parlait... et sa parole,
A chaque coup qui vole,
Me prononçait un nom !

XIX

Et quels étaient ces noms ? ô justice divine,
Je t'adore et te crains : c'est Fabre d'Églantine,
Camille Desmoulins, Manuel et Danton !
Marat, meurs dans ton bain sous le fer d'une femme ;
Sois la pâture infâme
Des loups, toi, vil Pétion.

XX

Assez, et beaucoup trop... Ne crains-tu pas, ma lyre,
Qu'un souffle des enfers à la fin ne t'inspire,
A force de parler des noirs septembriseurs.
Va, laisse-les ; leur sang infecterait tes ailes
Par des taches mortelles,
En chantant leurs malheurs.

XXI

Mais vous, ô nos martyrs, votre sang plein de gloire,
Forme, de chaque goutte, un ornement d'ivoire
Qui s'attache à ma lyre ardente sous mes doigts.
Saints héros, c'est vers vous que, transporté, je passe,
Plein d'une sainte audace,
Pour chanter vos exploits.

NOTES

SUR LE CHANT DES SEPTEMBRISEURS.

Danton, Marat, Robespierre, Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, Tallien, voilà les principaux moteurs des effroyables journées de septembre, et qui ont fait entrer pour toujours dans le Dictionnaire français le nom farouche et horriblement célèbre de *septembriseur*.

Danton domine et surpasse ses camarades de crimes et de sang comme un grand et large lion l'emporte, par sa taille, son rugissement et sa carrure, sur une troupe de tigres et de hyènes. — A l'époque de la révolution, il était avocat au conseil du roi. Il était d'une figure effrayante et pleine d'audace; il n'était pas sans éloquence, mais éloquence de conspirateur et de dominateur des masses. Sa voix tonnante faisait retentir les salles et les places publiques. Quand il n'entraînait pas, il faisait au moins trembler, et obtenait, par la peur qu'il inspirait, ce qu'il demandait. Mirabeau avait besoin d'un tel homme pour effrayer la cour et fomenter les troubles. Il s'en servit, dit un auteur contemporain, comme d'un soufflet de forge pour enflammer les passions populaires. Il établit et électrisa le club des Cordeliers, dont il fut le tonnerre et l'oracle. Ne pouvant suffire, lui tout seul, à ses projets et travaux sanguinaires, il s'associa le plus scélérat et le plus insolent des hommes, Marat. A l'aide du journal de cet énergumène, il tenait perpétuellement la populace en ébullition. Substitut de la commune de Paris, ce fut lui qui reçut et fêta à Paris les six cents Marseillais qui traversèrent la France en disant partout sur la route qu'ils allaient pour tuer le roi. Ce fut avec eux et d'autres scélérats qu'il combina et exécuta la journée du 10 août, sans toutefois exposer sa personne.... et cette nuit-là même il fut nommé par l'Assemblée législative, qui n'était qu'un mannequin à décrets, il fut nommé ministre de la justice et garde des sceaux.

Prudhomme, fort au courant de toutes les affaires et intrigues de ce temps-là touchant ces hommes avec qui, à cause de son journal des *Révolutions de Paris*, il se trouvait et se maintenait plus ou moins en rapport, nous dit donc « que le 11 août, à trois heures du matin, Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine accoururent tout essoufflés, et lui dirent : « Eh bien, te voilà nommé, te voilà fait ministre de la justice. Mais, ce n'est pas tout, il faut que tu me fasses secrétaire du sceau, dit Fabre. — Et moi, dit Camille, l'un de tes secrétaires. » Et Danton à demi endormi et se frottant les yeux : « Êtes-vous bien sûrs que je sois ministre ? — Oui,

tout à fait sûrs; mais sache que nous ne sortons pas d'ici que nous n'ayons la parole. » Et le lendemain matin, Collot d'Herbois disait à ces messieurs : « Ma foi, voilà le faubourg Saint-Germain qui va être bien vite évacué, et nous pourrons choisir à notre aise l'hôtel que nous voudrons. » Manifestement ces scélérats avaient déjà leur plan de dépopulation arrêté, et ils voyaient et sentaient le 2 septembre.

Dans une séance secrète, on délibéra sur la manière de *déblayer* les prisons : c'était l'expression de Marat. Marat avait opiné pour qu'on brûlât les prisons et *tout leur contenu*. L'avis fut rejeté comme dangereux pour les voisins. Un autre opina pour qu'on noyât tous les détenus en les agglomérant dans les souterrains des prisons, ou bien en murant toutes les issues, et puis en faisant jouer les pompes jusqu'à la submersion de tous. L'avis fut rejeté à cause des difficultés et du temps qu'exigerait le maçonnage. Un autre proposa l'égorgement. Ce troisième mode fut adopté. A cette objection : « Où trouver assez de tueurs ? » Billaud-Varennes dit avec chaleur : « Il s'en trouvera ! »

Marat disait à Danton, le surlendemain de la nomination de ce dernier au ministère de la justice : « F....(1), est-ce que tu as envie de punir judiciairement tous ces *coquins* qui sont en prison? — Pourquoi me fais-tu cette question-là? dit Danton. — Parce que si tu ne les expédies pas comme ceux de la Glacière d'Avignon, ces b.....-là parviendront à nous égorger. Il y a là un tas de nobles et de prêtres dont il faut nous débarrasser. » Danton répliqua : « Je sais bien qu'une Saint-Barthélemy serait nécessaire. — Eh bien, faisons-la. — Oui, mais les moyens ? — Les moyens, s.... d....! répliqua Marat, laisse-moi faire. De ton côté, prépare les députés... Moi, j'ai à Paris des *b.... à poil;* ils nous donneront un bon coup de main, et en deux temps ça sera fait. »

Aussitôt on fit courir dans Paris, dès le lendemain, le bruit d'une conspiration générale des prisons pour égorger les patriotes. On fit proclamer pendant plusieurs jours sans relâche cette découverte absurde pour faire peur aux niais et exciter les faubourgs.

On avait pensé à mettre dans les massacres *Brissot* et le ministre *Roland*. Danton eut peur que cela ne fît manquer les exécutions en masse des prisons, parce que Brissot avait là tous ses Girondins qui ne l'auraient pas laissé faire sans s'agiter; que Roland avait aussi des partisans et des défenseurs, et que de là auraient pu

---

(1) Pardon, lecteur, de certains mots, de certaines expressions, mais il est nécessaire de les transcrire, et quand ces expressions sont par trop révoltantes, de les faire au moins deviner, sans cela le portrait du personnage serait manqué et nous lui ravirions le trait saillant de sa physionomie. — Au reste qui ne sait qu'en révolution *jurer* et *sacrer*, même dans le sanctuaire de l'assemblée des chefs de la nation, c'est de règle... A bien plus forte raison dans l'intimité du tête-à-tête. — Un couplet d'une chanson du temps en est une preuve historique et irrécusable. Cette chanson a pour titre les *dix-huit francs* fort bien turlupinés, l'auteur arrive aux *jurements* et dit.

Pour dix-huit francs s'il faut dans notre aréopage
Faire entendre selon l'usage
Des jurements ;
S'il faut crier à perdre haleine,
Je ferai tout cela sans peine
Pour dix-huit francs.

Cela ramène de certaines réminiscences de 1848 qu'il n'est pas nécessaire d'inscrire ici.

naître des complications et des conflits embarrassants. Le ministre de la justice courut donc chez Robespierre, et lui dit : « Ce n'est pas encore le moment pour ces deux-là, mais plus tard ; » et se tournant vers Marat, qui était présent, il lui dit en style de ministre républicain : « Tu es un j... f...! tu ne vois pas que tu feras manquer le coup. » Et Marat : « Je réponds du succès sur ma tête ; si vous étiez tous des b.... comme moi, il y en aurait dix mille d'égorgés. » Ainsi Brissot et Roland sont remis à une autre fois.

Le 2 septembre, arrive à Paris la nouvelle de la reddition de Longwy et du siége de Verdun. A neuf heures du matin, un arrêté en style de proclamation est placardé sur tous les murs et crié dans toutes les rues, signé *Hugenin* et *Tallien*. Tout Paris est en feu ; le tocsin sonne et le canon d'alarme se fait entendre.

A midi, Danton monte à la tribune de l'Assemblée, et fait ce discours : « Il est bien satisfaisant, Messieurs, pour le ministre de la justice d'un peuple libre, d'avoir à lui annoncer que la patrie va être sauvée. Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre. Vous savez que Verdun n'est point encore au pouvoir de nos ennemis ; une partie du peuple va se porter aux frontières, une autre va creuser des retranchements, et la troisième, avec des piques, défendra l'intérieur de nos villes. Les commissaires de la commune de Paris vont proclamer, d'une manière solennelle l'invitation de s'armer et de marcher pour la défense de la patrie. C'est en ce moment, Messieurs, que vous pouvez déclarer que la capitale a bien mérité de la patrie ; c'est en ce moment que l'Assemblée nationale va devenir un véritable comité de guerre. Nous demandons que vous concouriez avec nous pour diriger ce mouvement sublime du peuple, en nommant des commissaires qui nous seconderont dans ces grandes mesures. Nous demandons que quiconque refusera de marcher en personne, ou de remettre ses armes, soit puni de mort. Le tocsin qui va sonner n'est point un signal d'alarme ; c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, il nous faut de l'audace ! encore de l'audace ! et toujours de l'audace ! »

Toute l'assemblée excitée, et emportée surtout par les dernières paroles tonnantes et accompagnées d'un geste dominateur, toute l'assemblée décréta sur-le-champ l'arrêté demandé, et nomma douze commissaires pour appuyer et sanctionner les mesures du pouvoir exécutif.

« F....! comme je les ai électrisés, dit Danton rentrant dans son hôtel, tout illuminé d'orgueil et de joie ; à présent nous pouvons marcher en avant ; » et à trois heures sonnant, au troisième coup de canon, on égorge dans toutes les prisons de Paris.

Je ne parle dans mes chants que des massacres de l'Abbaye, des Carmes et de Saint-Firmin, parce que je ne m'occupe que des martyrs manifestes de la foi et de l'unité. Sans doute il y a eu bien d'autres victimes illustres et regrettables et dignes d'une éternelle mémoire ; mais ni leur vie ni leur mort n'entrent dans le dessein que je me suis proposé et que j'ai essayé d'exécuter.

Je dirai seulement un mot du massacre de la Salpêtrière, parce que, sous plus d'un rapport, les résultats n'en seront point étrangers, sinon à la mort des martyrs des 2 et 3 septembre, du moins à celle de beaucoup d'autres dans les temps suivants. On va voir comment.

La maison de la Salpêtrière était la maison de détention d'une foule de femmes perdues et condamnées à perpétuité ou à temps. Les massacreurs s'y rendirent, tuèrent les plus vieilles à coups de bûches, et donnèrent aux autres la liberté. Ainsi deux cent trente-cinq femmes, habituées à toutes sortes de crimes, furent délivrées.

Également on en délivra cinquante-sept à la Conciergerie, quatre-vingt-cinq à la Force et vingt au Châtelet. Ce qui fait quatre cents femmes de mauvaise vie redevables de la liberté à Marat, Danton et Compagnie.

Mais ces messieurs avaient leurs vues dans ces libérations abominables. Ces femmes, avec beaucoup d'autres, devinrent les mégères modèles soldées pour crier, vociférer dans les tribunes, autour des charretées allant à l'échafaud, pour s'y installer, tricoter et applaudir; pour monter sur les tombereaux remplis de cadavres dépouillés, elles debout ou couchées... Parlez, hommes de la révolution, *Prudhomme*, *Mathon la Varenne*, parlez ! « Le 4 et le 5 de ce mois (septembre), dit ce dernier, on voyait Paris traversé en tout sens par des charretées de cadavres; des femmes, ou plutôt des furies, à la tête desquelles on distinguait *Angélique Voyer*, étaient huchées sur les voitures, chantaient la *Carmagnole*, sautaient sur les cadavres mutilés, et battaient la mesure sur les parties les plus charnues, dont la nudité était mise le plus en évidence. Ne disons pas tout...

Quelquefois les charrettes étaient accompagnées d'espèces de gardes nationaux. Un jour, un jeune enfant suivait en pleurant et criant une de ces charrettes qui emportait le corps de son père. Un garde national, impatienté, d'un coup de baïonnette le perce d'outre en outre, et le jette avec les autres corps sur le chariot funèbre, à peu près comme le moissonneur qui charge les gerbes dans un champ de blé pour les amener à la ferme.

La commune de Paris s'était occupée de tout dans les massacres avec un soin minutieux et vraiment attendrissant : 1° pour les vivants; 2° pour les abattoirs improvisés, et enfin pour les morts et leur enterrement. Écoutez bien; voici la copie conforme des ordres du comité de *surveillance*, séant à l'Hôtel-de-Ville :

« Municipalité de Paris. — Département de la police et de la garde nationale. — Vous ferez sur-le-champ, Monsieur, enlever les corps des personnes de votre prison *qui n'existent plus;* que, dès la pointe du jour, tout soit enlevé et porté hors de Paris, dans des fosses profondes, bien recouvertes de terre. Vous nous enverrez les noms des morts. — Faites avec de l'eau et du vinaigre laver soigneusement les endroits de votre prison qui peuvent être ensanglantés, et sablez par-dessus. Vous serez remboursé de vos frais sur vos états. Surtout une grande célérité dans l'exécution de cet ordre, et que l'on n'aperçoive aucune trace de sang.

» A la Mairie, le 3 septembre, à une heure du matin, l'an IV de la Liberté, et de l'Égalité le 1er (1792).

» *Signé :* Les Administrateurs de police et de surveillance,

PANIS, SERGENT.

» P. S. Employez des hommes au fait, tels que les fossoyeurs de l'Hôtel-Dieu, afin de prévenir l'infection. »

Un deuxième ordre, postérieur à celui que je viens de transcrire, est envoyé aux assassins de l'*Abbaye* eux-mêmes; il est ainsi conçu :

« Au nom du peuple, mes camarades, il est enjoint de faire enlever les corps morts, de laver et nettoyer toutes les taches de sang, particulièrement dans les cours, chambres et escaliers de l'Abbaye. A cet effet, vous êtes autorisés à prendre des fossoyeurs, charretiers, ouvriers, etc., etc.

» A l'Hôtel-de-Ville, le 4 septembre.

» *Signé :* PANIS, SERGENT, administrateurs;

MEHÉE, greffier. »

Parlons maintenant de l'inhumation des victimes. La pieuse et louable curiosité de la foi désire savoir où furent inhumés les saints mis à mort à l'Abbaye, aux Carmes et à Saint-Firmin. L'abbé *Sicard* a cru que ceux de l'Abbaye furent portés hors la barrière Saint-Jacques, bien avant dans la campagne, au pied de la première croix de fer qu'on rencontre, et qu'on y creusa une large fosse pour les enterrer tous. L'abbé Barruel, dans son *Histoire*, écrite à la vérité en Angleterre, dit que ceux des Carmes furent portés, le 3 septembre, par dix tombereaux dans une vaste fosse que, d'après un marché fait le 30 août par des agents de la commune avec les fossoyeurs de la paroisse Saint-Sulpice, ceux-ci avaient creusée au village de Montrouge, entre la grande route qui part de la barrière Saint-Jacques et celle qui commence à la barrière d'Enfer.

L'auteur de l'*Histoire particulière des événements des 2, 3, 4 et 5 septembre* nous dit « que les cadavres enlevés des différentes prisons furent jetés en des excavations préparées exprès hors la barrière Saint-Jacques, à Montrouge, à Clamart, à Charenton, aux carrières de Ménilmontant et dans un puits de carrière qui, précédemment comblé, avait été rouvert dès le 28 août par les ordres du *maire de Paris, Pétion, et du substitut de la commune, Manuel, qui étaient venus de leur personne reconnaître les lieux et donner les ordres nécessaires afin que tout soit bien prêt pour le 2 septembre et jours suivants* (1).

Il ne serait peut-être pas impossible, dit l'abbé Guillon, de concilier le témoignage de l'abbé Sicard, de l'abbé Barruel et de Mathon de la Varenne, avec ce que l'inspecteur général actuel des carrières des environs de Paris, depuis 1807 seulement, affirme, sur la foi de ses subordonnés, les conservateurs ou concierges actuels de la portion de carrières qui est hors la barrière Saint-Jacques, et qu'on appelle les catacombes de la tombe d'Isouard, dans laquelle depuis 1785 on portait les ossements humains des cimetières de la ville convertis en des usages profanes. L'assertion de cet inspecteur est devenue à son tour une sorte de confirmation de ce que nous disent ses subordonnés, quand ils nous montrent dans ces catacombes un entourage de maçonnerie semblable à celui d'un *puits de service* de carrières, en affirmant que c'est là que furent entassées pêle-mêle les victimes de septembre 1792. Leur assertion, qui a pris faveur, attire en ce lieu une infinité de personnes amenées par la piété ou la compassion, et même des étrangers conduits par la seule curiosité. Ce qui contribue à faire prévaloir cette croyance, est un petit autel expiatoire qu'en 1814 l'inspecteur général a fait ériger dans ce souterrain « à la mémoire de tant d'illustres victimes de leur dévouement pour la religion et pour la cause du roi, » suivant ses expressions en 1815 (2). Alors il déclarait qu'il avait été blâmé pour avoir

---

(1) Admirez donc, ou plutôt frémissez, en voyant ces chefs d'assassins, ces froids ordonnateurs d'assassinats se promener comme des bêtes féroces dans les plaines de Montrouge, et descendre dans les carrières pour y faire préparer des ossuaires; remonter de là, rentrer dans Paris, visiter les proscrits dans leurs prisons le 29 et le 30, et dire aux malheureux dont ils viennent de creuser les fosses: « Réjouissez-vous, dans deux jours, vous *serez libres*. Et ce sont les sabres et les assommoirs des *tueurs* et des *tueuses*, qui le 2, le 3 et le 4 septembre expliquent aux emprisonnés cette épouvantable *énigme*, cet infernal *jeu de mots !*

(2) L'inspecteur cité ici est M. Héricart de Tury. Dans son livre : *Description des catacombes de Paris*, publié en 1815, il raconte que son prédécesseur Charles Guillaumot, en fonctions depuis l'origine de cette charge en 1777 et qui la garda jusqu'à sa mort en 1807, donna l'ordre au concierge de la tombe d'Isouard de faire inhumer, « à la faveur du silence

élevé ce monument, mais que, malgré ce blâme, son intention était d'y ajouter deux tables de marbre, dont l'une indiquerait à l'avenir les noms de ces victimes, et l'autre porterait cette inscription, que lui avait fournie M. l'abbé Hezelle, du clergé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas :

D. O. M.
Piis manibus civium
Diebus 2 ac 3 septembris 1792
Lutetiæ trucidatorum.

Hic palmam expectant cives, virtutis amore
Conspicui; cives patriæ, legumque, Deique
Cultores, diris, heu ! tempestatibus acti ;
Immoti tamen, ut scopuli, rectique tenaces,
Infrenæ plebis deliramenta perosi.
Hos, dum crudelis discordia sceptra tenebat
Hortatrix scelerum, contemptaque jura jacebant,
Sævâ cæde cohors furiis incensa peremit.
Siste gradum, inque pios fletus erumpe, viator;
Castas funde preces, et candida lilia sparge.
Lux perpetua luceat eis.
Det illis Dominus invenire misericordiam à
Domino in illâ die.

(*II Tim.* I, 18).

Certainement cette inscription est touchante, et les vers en sont beaux. Toutefois elle nous laisse regretter que les vrais martyrs qui ont glorifié Dieu et l'Église par leur mort, et que leur mort elle-même a glorifiés magnifiquement devant Dieu et l'Église, y soient confondus avec les victimes politiques, et même avec les repris de justice et autres coupables pour lesquels on ne peut véritablement exprimer que ce souhait, laissant le tout à Dieu et à son jugement : *Lux perpetua luceat eis.* Il n'y

---

des catacombes, et aussi convenablement que le permettaient les circonstances, *tous les cadavres* de ceux qui avaient été *massacrés en septembre*. Ce qui supposerait qu'ils avaient été jetés dans quelque *puits de service* en cet endroit, au lieu d'être mis dans une large fosse creusée tout exprès, comme le dit l'abbé Sicard. Au reste il est plus que probable qu'il existait dans un ou plusieurs de *ces puits de service* des fosses toutes faites, des espèces d'abîmes très-propres à soustraire absolument et de suite aux regards les victimes du carnage, et qu'ainsi le gouvernement se dispensa de la peine et de la dépense nécessaires pour les engloutir d'une autre manière. Ce qui rend cela fort croyable, c'est que moins de deux ans après, c'est-à-dire en 1794, le gouvernement crut de son intérêt de faire clore et couvrir de terre l'escalier de la tombe d'Isouard, par lequel on descendait dans les catacombes. Et pour faire disparaître tout souvenir de septembre, il vendit comme propriété nationale l'emplacement et la maison qui était dessus. — Bientôt ce fut une guinguette et un lieu de danse. — C'est encore aujourd'hui la même chose, c'est-à-dire, des maisons de cabaretiers, avec une espèce de petite rue ou ruelle qui porte toujours le nom de tombe Issoire... Mais qui est-ce qui pense à ce que renferme ce terrain... J'allai voir dans cette rue ou ruelle-là un malade l'année dernière.

Mai 1851.

a point de faute de la part du poëte chrétien. Il ne pouvait dire ni autrement, ni davantage, puisque l'on a jeté pêle-mêle dans l'abîme d'Isouard tous les cadavres quelconques, parmi lesquels se trouvaient sans doute ceux des malfaiteurs qu'on avait massacrés au Châtelet, à la Conciergerie et ailleurs. Ainsi la foi a la douleur de se dire : Jamais je ne pourrai un jour à venir rendre des hommages publics aux restes précieux de mes héros ; car comment distinguer et retrouver leurs restes au milieu de cette multitude de morts de toute espèce ? Oh ! s'il n'y avait là que les ossements sacrés de ceux qui moururent pour Dieu et son Église, avec quelle joie, avec quelle vénération nous eussions visité ce dépôt sacré ; et comme nous répéterions sur ce vaste tombeau les vers de Prudence visitant au IVe siècle les catacombes de Rome :

Innumeras illic defossas mole sub unâ
Relliquias memini me didicisse hominum ;
Quorum solus habet comperta vocabula Christus,
Ut potè quos propriæ junxit amicitiæ.

(*De Cor.* Hymn. IV).

Il ne faut pas croire que les septembriseurs se contentassent des massacres de Paris, qui du reste n'avaient pas réussi à leur gré ; car ils avaient espéré, dit Prudhomme, qu'animé par la vue du sang qu'on répandait sous ses yeux, le peuple de Paris se serait mis en train, et que du massacre des prisons on serait passé au massacre de maison en maison, et qu'on serait facilement arrivé à trente mille décès, dans les prévisions de Danton, Marat et Compagnie ; ce qui fort heureusement n'eut pas lieu... Les septembriseurs, dis-je, le lendemain du jour où avait commencé le massacre des prisons, avaient, par le moyen de la commune de Paris, envoyé une circulaire aux administrateurs de toutes les communes de France, dans laquelle on lisait :

« La commune de Paris se hâte d'informer ses *frères* de tous les départements qu'une partie des conspirateurs, détenus dans les prisons, a été mise à mort par le peuple ; actes de justice qui lui ont paru indispensables, — et sans doute la nation entière s'empressera d'adopter ce moyen si nécessaire de salut public.

» *Signé :* DUPLAIN, PANIS, SERGENT, LENFANT, JOURDEUIL, MARAT, DESFORGUES, LECLERC, DUTERTRE, administrateurs du salut public.

» *Contresigné :* DANTON, ministre.

» P. S. *Nos frères* sont invités à remettre cette lettre sous presse, et à la faire passer à toutes les municipalités de leurs arrondissements. »

Ces administrateurs du salut de Paris avaient même envoyé des agents dignes d'eux (1) pour faire exécuter plus sûrement des massacres dans les villes où il leur

---

(1) Ronsin et Lacroix furent envoyés à Meaux et ailleurs. Guermeur le fut dans l'Ouest où il ne trouva pas les esprits disposés à le seconder, et fut même emprisonné à Quimper, et on allait lui faire son procès quand la Convention, à peine installée, le fit relâcher (PRUDHOMME, 4, 152, 165).

importait davantage qu'il y en eut; et ce fut par l'instigation de ces émissaires que plusieurs prêtres furent massacrés à Reims, à Meaux, à Lyon et à Versailles le 3, le 4, le 8 et le 9 septembre.

En cette dernière ville surtout, si près de Paris, les assassins, dans leur impatience, commencèrent un jour plus tôt qu'ils ne le devaient. Le 8 septembre, ils massacrèrent neuf prêtres enfermés dans le bâtiment appelé les *Écuries de la reine*. Si le carnage devait y être retardé, c'est qu'il fallait attendre que toutes les victimes désignées pour périr y fussent réunies. On voulait que les personnages envoyés précédemment comme contre-révolutionnaires dans les prisons d'une *haute Cour de justice nationale* reléguée à Orléans, où l'on ne croyait plus pouvoir les faire égorger, fussent amenés en cette autre ville, demeure des rois. Il semblait de bon goût d'assassiner des royalistes dans une ville éminemment royale. L'Assemblée législative, assemblée lâche et coupable par excellence, cédant à des insinuations astucieuses, avait décrété, le 3 septembre, qu'ils seraient transférés à Saumur. Mais, une fois maîtres d'eux sur la route, les agents du comité les dirigèrent sur Versailles. Ils étaient au nombre de cinquante-trois. Parmi eux se trouvait un saint et courageux évêque, que, depuis le commencement de la révolution, l'on n'avait cessé de persécuter pour sa foi, M. *de Castellane*, évêque de Mende. Aussi fut-il des premiers qu'on immola à l'arrivée des charrettes qui amenaient les prisonniers. (Pour les détails de la boucherie de Versailles, voyez PRUDHOMME, 4, 92, 170-180).

Je me suis peut-être trop éloigné de Danton en m'étendant sur les journées de septembre. Mais non, parler des journées de septembre, c'est parler de Danton, puisqu'elles sont l'une des principales œuvres de ce fameux scélérat. Pourtant je ne veux plus parler de lui que pour dire que, représentant du peuple à la Convention, il vota comme de raison la mort du roi, en disant à ses familiers : « Non, nous n'avons pas le droit de le juger, eh bien, nous le *tuerons*; » qu'il fut envoyé en mission en Belgique, à la suite des armées, pour révolutionner le pays; que, pendant son absence, il fut travaillé par ses anciens amis Robespierre et Marat. De retour, il se releva de ces attaques, et fit établir le terrible tribunal révolutionnaire qui envoya les Girondins à la mort, et qui renouvela de tous côtés les massacres de septembre par les noyades, mitraillades, fusillades et autres moyens expéditifs de destruction. L'ascendant de Robespierre croissant toujours, Danton commença à s'en inquiéter. Pour se maintenir fort, il ameutait sans cesse le peuple et payait les vociférateurs à quarante sous par tête. Dans un journal de ses dévoués, Camille Desmoulins faisait certaines allusions *tibériennes* que Robespierre prit pour lui. Dès lors la perte de Danton et de ses acolytes fut jurée. Danton dit à ses amis : « Il est temps de se montrer. — Oui, *très-temps*, lui répondit son ami Westermann, autrement tu es f... — Ils n'oseraient, » repartit l'insolent et mou Danton. Danton était un composé singulier d'audace et de mollesse, d'activité et d'insouciance. Le pillage, l'avarice, la luxure, tous les vices bouillonnaient dans son âme comme dans leur foyer naturel. Sa mollesse le perdit, ou plutôt Dieu s'en servit pour tirer de ce misérable une justice éclatante dès ce monde. Le géant, le stentor qui avait fait crouler le trône le 10 août 1792, qui avait inondé de sang Paris et la France entière dans les journées de septembre et en les perpétuant sous diverses formes jusqu'à sa mort et au delà, car la Convention et le Directoire furent toujours *Dantonniens*, et par conséquent *septembriseurs*, à Paris, dans l'Ouest, dans le Midi et partout; le géant du crime, dis-je, le stentor dont la voix mugissante tenait bien plus du beuglement du taureau que de la parole de l'homme, fut arrêté dans son lit le 31 mars 1794 et exécuté le

5 avril suivant. Il éprouva lui-même alors l'effet de cette parole qu'il avait dite en 93 : « Le métal bouillonne ; toutefois la statue de la Liberté n'est pas encore fondue ; si nous ne surveillons pas bien le fourneau, nous serons tous brûlés. » L'affreux et farouche *fondeur* disait plus vrai qu'il ne pensait pour lui et les autres *fondeurs* qui, par la juste sévérité du Ciel et pour l'instruction de la terre, ont presque tous été *fondus* dans le fourneau qu'ils attisaient eux-mêmes (1).

Ce scélérat conserva sa farouche audace jusque sur l'échafaud. Un peu avant le coup fatal, il sembla s'attendrir, et dit : « O ma pauvre femme, je ne te verrai donc plus ! » Mais reprenant tout à coup son caractère, il se dit à lui-même : « Allons, Danton, pas de faiblesse ! » Puis il dit au bourreau en le regardant en face : « Tu vas montrer ma tête au peuple, n'est-ce pas ? J'espère qu'elle en vaut bien une autre. » Il avait trente-quatre ans.

Camille Desmoulins, dont je ne dirai que deux mots, était de Guise, en Picardie. Il avait été élevé, par la protection du chapitre de Laon, au collége de Louis-le-Grand, où il se lia d'amitié avec Robespierre, qui y était aussi, grâce à la pension que payait pour lui l'évêque d'Arras. (Ces deux étudiants-là se montrèrent reconnaissants envers le clergé d'une singulière manière.) Ce fut ce bègue (Camille avait une grande difficulté de langue) qui ameuta tout Paris contre la cour, à l'occasion du renvoi du ministre Necker, en vociférant dans le Palais-Royal et partout : « Nous sommes perdus ! aux armes ! » La foule le suit chez le statuaire *Curtius ;* on y enlève les bustes de Necker et du duc d'Orléans, qu'on promène partout. La cour a peur, Necker est rappelé. Desmoulins incendie la France entière par son affreux journal des *Révolutions de France et de Brabant...* Il s'y appelait le procureur général de la lanterne. Il rédigeait, outre cela, force écrits anonymes qui excitaient à l'incendie et au carnage. De fureur en fureur, il arriva au 10 août, qu'il avait provoqué. Sa récompense fut le secrétariat du ministère de la justice. Là, avec Danton et compagnie, il prépara les massacres de septembre. Député à la Convention, il vota la mort du roi... Chargé de crimes et d'horreurs, d'autres scélérats comme lui le décrétèrent d'accusation. Son ami Robespierre l'abandonna, et Desmoulins monta sur l'échafaud avec Danton. Interpellé sur son âge au tribunal révolutionnaire, il répondit au président : « Trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus. » Condamné à mort, il se débattit comme un furieux ; les soldats eurent toutes les peines du monde à s'en rendre maîtres. Il écumait de rage, tous ses habits étaient en lambeaux, et ce fut dans cet état qu'il arriva au lieu du suppplice, criant

---

(1) Le Français qui s'amuse de tout, même de ceux qui le volent et le tuent, chantait dans ce temps-là une chanson intitulée *les fondeurs de la République.* En voici le premier couplet qui n'est pas sot du tout :

Le métier qui va bien en France,
Ami, c'est celui de fondeur ;
Le fondeur fait pour la finance
Autant que le législateur.
Les fondeurs, épurant les cloches,
Font des gros sous et des canons ;
D'autres qu'eux, épurant nos poches,
Prennent ce que nous y mettons.

tout le long de la route qu'il n'était pas possible qu'on fit mourir un homme qui avait tant fait pour la révolution.

Encore un exemple de la fidélité de la justice divine à frapper d'une manière éclatante dès ce monde les hommes sanguinaires et massacreurs. Ils ont fait verser, ils ont versé le sang des autres; on verse le leur. C'est juste; et surtout ce qu'il y a de frappant dans ces coups terribles de la justice d'en haut, c'est que les exécuteurs ne valent pas mieux que les exécutés, et que presque tous ces exécuteurs-là viennent à leur tour prendre rang et place, à l'heure divine, sous la hache qu'ils ont tant fait fonctionner.

Parlerai-je de Marat? Non; cet épouvantable scélérat est trop connu de tous. Ce monstre, qui avait à peine forme humaine, qui, Dieu merci ! n'était pas un *Français*, mais un misérable Suisse, marchand d'herbes et d'ingrédients merveilleux, à la révolution se fit écrivain et gazetier. Chacune de ses phrases était un hurlement contre les nobles, les prêtres et tout le genre humain... Il répétait toujours : « Il me faut cent mille têtes ! » Tantôt hué, d'autres fois porté en triomphe, il ne demandait que sang et que carnage. Le 10 août, les septembrisades et toutes les horreurs de ce genre, c'était son fait et ses délices; il disait au peuple : « Massacrez deux cent mille partisans de l'ancien régime, et réduisez au quart les membres de la Convention. » Il était le dieu de la populace carnassière et le fléau de toute la France. Une énergique et fière Normande en débarrassa la terre, on sait comment, le 14 juillet 93. Il avait quarante-neuf ans. Encore une preuve manifeste de la hâte que met la justice divine à frapper d'une manière violente et soudaine les buveurs de sang.

Tout Paris parut pleurer la mort de ce boucher d'hommes. Marat fut déifié, ses restes portés triomphalement au Panthéon. Le plus beau vase de porphyre reçut son cœur déposé sur une espèce de reposoir dans le jardin du Luxembourg; là on lit un discours qui a pour épigraphe : « Cœur sacré de Jésus, cœur sacré de Marat, vous avez les mêmes droits à nos hommages. » Un parallèle est établi entre « Jésus et Marat, entre le Fils de la Vierge et l'ami du peuple. Les Apôtres, ce sont les jacobins; les Pharisiens, ce sont les aristocrates; les Publicains, ce sont les boutiquiers;... » et la conclusion finale de l'orateur applaudi est celle-ci : « *Jésus est un prophète, et Marat est un Dieu !* » Et ce dieu de sang est chanté, honoré et servi pendant près de deux ans !... O Paris ! Paris !... Et ce ne sera que le 8 février 1795 que le tableau de David représentant son ami mourant sera décroché de la salle de la Convention, que Marat sera *dépanthéonisé*, et ses restes, gangrenés et pourris, jetés dans les égouts de Montmartre, et qu'on pourra vouer en liberté et tout haut la mémoire de ce tigre à l'exécration des Français et de l'univers entier.

Manuel, misérable pamphlétaire, se livra d'abord au commerce des livres défendus. Ce beau commerce le conduisit à la Bastille. Il en sortit après quelques mois de détention. Il devint administrateur de la police sous le maire Bailly. En 91, il fut nommé procureur de la commune, et il s'abandonna avec une fureur infernale à toute sa fougue jacobinienne. Il eut le front de s'attribuer tout l'honneur de la journée du 20 juin, où Louis XVI s'affubla du bonnet rouge. L'insolent Manuel, quelques jours auparavant, avait eu l'audace d'écrire à ce bon et faible prince une lettre qui commençait par ces mots : « Sire, je n'aime pas les rois. » Sa haine contre l'Église et les prêtres tenait du délire. Il contribua au 10 août, s'acharna nuit et jour sur Louis XVI, fit abattre la statue de Louis XIV qui était à l'Hôtel-de-Ville; il appela cela « la déchéance de Louis XIV, accompagnée de celle de son petit-fils. » C'est lui qui de-

manda et obtint d'en porter la nouvelle à l'infortuné monarque... Je dis dans les notes des Carmes son affreux jeu de mots aux proscrits... Puis il parut se *déférocer* (1) un peu ; qu'on me pardonne ce mot de ma fabrique, je ne puis pas rendre autrement ma pensée sur ce scélérat. Dès lors il devint le point de mire de tous ses anciens amis dans la Convention. Haï des Jacobins et des Girondins, il n'y put tenir, donna sa démission et se retira à Montargis, lieu de sa naissance. Le tribunal révolutionnaire ne l'oublia pas, on l'alla chercher dans sa retraite. Conduit à la prison de la Conciergerie, sa présence causa un mouvement d'horreur à tous les prisonniers. On le poussait contre les piliers et les murailles, encore teintes du 2 septembre, en lui disant : « Tiens, vois, malheureux ! le sang que tu as fait couler ; il s'élève contre toi !... » Condamné à mort, il mourut dans l'abbattement d'un lâche. Il avait quarante-deux ans. Encore un exemple de la justice divine.

Fabre d'Églantine, méchant poëte et mauvais comédien. Il faisait toutes sortes de choses, de la musique et de la peinture. Mais ce qu'il faisait de mieux, je veux dire ce qui l'a fait remarquer, c'est sa scélératesse et sa furie révolutionnaire. Ce qu'il ne faut pas omettre, c'est qu'il fut révolutionnaire par goût du sang, mais surtout par avarice. Voulant arriver au luxe et à la richesse à tout prix, il y arriva par une voie toute sanglante, en s'emparant comme ses confrères des dépouilles des proscrits. Il fut provocateur ou compagnon dans tous les partis violents contre les prêtres, les nobles, le roi, les Girondins, j'aurais plutôt fait de dire contre tout le monde. Bientôt, à son tour, il eut tout le monde contre lui ; et condamné à la guillotine, il y monta à trente-neuf ans avec Danton, qui se plaignit très-hautement qu'on l'envoyait *mourir avec des voleurs*, en désignant Fabre et de Launay. « Pauvre avant le 2 septembre, dit Mercier dans son *Tableau de Paris*, il eut ensuite hôtel, voitures, gens et maîtresses... » Il fut l'ami, le conseiller, le compagnon de tous les proconsuls qui portèrent dans toute la France la ruine et la mort... Encore un exemple de la justice divine !

Pétion, ce maire de Paris, qu'on a vu avec Manuel errer comme deux bêtes féroces sur les hauteurs de Montrouge, afin de voir où enterrer les proscrits de septembre, n'aura de moi que ce mot, et c'est bien assez pour lui : Comme un loup dévorant, ô septembriseur ! tu as poursuivi les saints ; eh bien ! des loups, mais des loups réels et à quatre pieds, te dévoreront à ton tour.— Pétion, mis hors la loi le 28 juillet 93, se sauva dans la Bretagne, puis vers Bordeaux, et en mars 94 on trouva son cadavre mangé en partie par les loups et les chiens dans les bois. Encore un exemple de la justice de Dieu.

Tallien, et je termine.

Cet homme de néant, fils d'un portier, se fait jour par une espèce de faconde théâtrale. Il fut un des organisateurs du 10 août et des 2 et 3 septembre. Il inonde le Midi de sang, il parvient à terrasser Robespierre ; mais tout l'esprit de Robespierre et de Danton reste en lui. Thermidorien furieux, il égale ses anciens protecteurs qu'il a fait tuer. C'est lui qui, contre la parole donnée par le général Hoche, ordonne le massacre de Quiberon... On le voit toujours partout, aux Cinq-

---

(1) L'idée de ce mot m'est venue en lisant Tertullien, qui dit dans son langage si fier et parfois d'une beauté sauvage : *Consulite commentarios vestros ; illic reperietis primum Neronem in nos Cæsariano gladio ferocisse.*

(Apol. 5).

Cents, au Directoire, etc., etc. Le fer ne l'a pas frappé. Fut-il plus heureux?... Dieu le sait... Prudhomme raconte que dans sa jeunesse il se trouvait quelquefois mal, et que dans le délire il voyait des mers de sang et des cadavres en monceau... — Après avoir tant été, n'être plus rien, et cela pendant près de vingt ans, et se voir dans une indigence telle qu'il n'avait pour vivre qu'une pension de 1,800 francs que lui avait allouée l'Empereur, et que Louis XVIII lui conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 16 novembre 1820, je crois que ce genre de punition, pour un être comme Tallien, n'est pas une moindre preuve de la vigilance de la justice divine, qui varie ses coups comme il lui plaît, et qui s'attacha pendant vingt ans à l'enfermer dans l'oubli et dans la misère. Tallien avait cinquante-quatre ans quand il est mort.

L'ABBAYE SAINT-GERMAIN

I

Ton nom hideux, abominable,
Bourreau fameux des premiers temps,
Comme un serpent épouvantable
Glisse, ô *Max* (1), sur les flots des ans.
Pour te couvrir d'ignominie
Et pour rappeler ta furie,
L'Église en ses fastes l'a mis.
Mes vers aussi dans leur histoire
Battront de verges ta mémoire,
Maillard, bourreau des saints proscrits.

II

Tranquille et savante abbaye,
Où l'étude, la piété
Aimaient à vivre en compagnie
De la paix, de la vérité :
Maison des saints, verse des larmes!
Voici venir avec leurs armes,

---

(1) *Max*, soldat, ou plutôt bourreau fameux dans la persécution de Dioclétien. Eusèbe en parle dans son histoire (liv. VIII, chap. XIX).

Et Maillard et tous ses bandits.
Mais non ; plutôt triomphe et chante
D'une voix guerrière et vibrante
Ceux que les piques ont grandis.

III

J'entends battre la générale,
Le canon tonne dans Paris.
O jour affreux! ô nuit fatale!
On sonne le glas des proscrits!
Vois! Des gens à face sinistre
Ont leurs deux yeux sur un registre
Maculé de vin et de sang.
Voilà que leur bouche inhumaine
Ordonne qu'à leurs pieds on traîne
Chaque prisonnier pâlissant.

IV

On le questionne... Il se nomme!
C'est bien! — Élargissez cet homme,
Disent tranquillement les jugeurs infernaux.
O Ciel! et voilà qu'on l'assomme,
Et d'autres à la file, ainsi que des taureaux!
Et tout le tribunal trépigne
De joie, en voyant sa consigne,
Lui si bien préparer un vaste bain de sang.
Ainsi se pavane le cygne
Sur les flots agités et brillants d'un étang.

V

Au milieu d'un peuple en démence
S'avançaient des martyrs tristement enfermés :
Et tout à coup contre eux s'élance

Un essaim d'égorgeurs de furie animés.
Ils plongent dans chaque poitrine
Le sabre que leur main s'obstine
A ramener toujours, à replonger encor ;
Et le char sanglant qui chemine
Ne porte à la prison que silence et que mort !

VI

Dans une cour antique et sombre
On a vu des piques sans nombre
Se dresser dans le sang le long des murs noircis.
Ainsi d'un navire qui sombre,
On voit le haut des mâts par la mer engloutis.
Et des tigres à face humaine,
Ivres de liqueurs et de haine,
Sur leurs jambes tremblants, hurlent ce cri de mort,
De la voix rauque de l'hyène :
« *Que nous avons tué!!... tuons, tuons encor!!...* »

VII

Quelle est cette longue avenue
Où la victime presque nue,
Contrainte de courir sous les coups des bourreaux,
Sur un mont de morts parvenue,
Tombe morte à son tour, et réduite en morceaux?
Sur les bords du chemin qui fume
On voit une troupe qui hume,
En riant aux éclats, le goût de ce sang frais !
C'est bien!... Savourez-en l'écume,
Femmes, qui chaque jour vous ruez sur ces mets!

VIII

Dans un paisible sanctuaire,

Dont ils avaient fait un cachot,
Les scélérats, dans leur colère,
Tenaient les proscrits en dépôt.
A chaque instant la main du crime
Venait saisir une victime,
Qu'elle égorgeait; pauvre brebis !
Aussi le trouble et l'épouvante
Ainsi qu'une mer délirante,
Broyaient les cœurs et les esprits

IX

Tel tremble, se serre et se presse
Le troupeau surpris au désert,
Quand la lionne ou la tigresse
Fond sur lui pareille à l'éclair.
Et plus vite que la poussière
Que le vent chasse sur la terre
Une gazelle a disparu.
Brillante d'une joie atroce,
Voyez-vous la bête féroce
Savourer le sang répandu ?

X

Le ciel va se montrer propice
Aux cœurs presque désespérés :
Proscrits, sur votre sacrifice
Il répandra ses dons sacrés.
Sur vos affreuses agonies,
Ainsi que des ailes bénies,
Planent de vénérables mains,
Qui, comme des fleurs parfumantes,
Couronnent vos âmes mourantes
De la sérénité des saints.

XI

Sont-ce des anges de la gloire
Venus de leurs brillants palais?
Ce sont deux prêtres, dont l'histoire
Sonnera les noms à jamais.
Du haut d'une tribune sainte
Ils sont inclinés sur l'enceinte
Où tremblent ceux qui vont mourir.
Au nom du Dieu bon qui pardonne,
A tous leur voix céleste donne
L'espérance et le repentir.

XII

Tel que du Sinaï qui tonne,
Bénit Moïse triomphant,
Ainsi Rastignac et Lanfant
Parlent d'un cœur que rien n'étonne.
Divins Éléazars, salut des prisonniers,
Le Ciel retarde la couronne
Pour vous à cause d'eux; vous mourrez les derniers.

XIII

Vous avez fini votre ouvrage.
A votre zèle on rend hommage;
Septembriseurs, voyez, un des représentants
En dépose pour noble gage
Dans votre main sanglante un *bon de vingt-cinq francs*.
Repose-toi, noble milice,
Il est fini le sacrifice
Qu'exigeait de vos bras la patrie en péril!...
— Fini ! — Non pas! — Que la justice
Du peuple exerce encor son sabre et son fusil.

—

NOTES

SUR LE CHANT DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN.

IV, V, VI, VII, VIII, IX.

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était une des maisons de la savante et si utile congrégation des bénédictins de Saint-Maur. La Révolution, qui en avait chassé les religieux et qui s'en était emparée, en fit en 92 une prison, et bientôt une *boucherie d'hommes.* Après le retour de l'ordre, cette maison continua à être une prison; elle fut prison militaire jusqu'à ces derniers temps, qu'on vient de la démolir. Il reste encore de belles dépendances néanmoins, telles que la maison abbatiale et d'autres bâtiments devenus des propriétés particulières.

Ce fut par l'Abbaye que commencèrent les massacres du 2 septembre.

Le 26 août, l'Assemblée législative agissant en souveraine depuis le 10, porta le farouche décret de *déportation* contre les prêtres insermentés. Ceux qui, dociles à cette loi, se présentaient suivant sa teneur à la municipalité pour obtenir des passeports, sans lesquels ils ne pouvaient sortir de France, ni même de Paris, n'en obtinrent pas pour la plupart; et ceux qui en avaient obtenu et qui partaient, furent arrêtés aux barrières et mis en prison. Ceux qui ne s'étaient pas présentés et qui se tenaient cachés, furent recherchés et trouvés dans des visites domiciliaires qui se firent dans tout Paris, la nuit du 28 au 29 et les jours suivants. Ainsi l'on mettait la plus grande importance à ce qu'aucun prêtre insermenté n'échappât au massacre résolu; et par une espèce de respect humain, pour n'avoir pas l'air de n'en vouloir qu'aux prêtres et aux royalistes, les septembriseurs décidèrent qu'on égorgerait en même temps des détenus pour vols et pour autres méfaits, dans les prisons de la Force, de la Conciergerie, du Châtelet, des Bernardins, de Bicêtre et de la Salpêtrière. Ces massacres eurent lieu, mais les massacreurs eurent quelquefois fort à faire avec les habitants de ces lieux-là, qui ne se laissaient pas tuer sans se défendre vigoureusement... Ne m'occupant que des prêtres mis à mort les 2 et 3 septembre, je ne dirai rien des luttes acharnées du Châtelet, des Bernardins et de Bicêtre, où il fallut du canon.

Le 31 août, *Manuel*, accompagnant le maire *Pétion*, formait députation avec *Tallien*; celui-ci, parlant au nom de la commune, dit à l'Assemblée législative : « Nous avons fait arrêter les prêtres perturbateurs ; ils sont enfermés dans des maisons particulières, et sous peu de jours le sol de la liberté sera purgé de leur présence. »

La commune dans ses séances publiques expliquait clairement l'ambiguïté de cette dernière phrase, et ce n'était une énigme pour personne. La salle retentissait des clameurs les plus sanguinaires contre les prêtres. Les masses frénétiques dont les tribunes étaient remplies, y chantaient avec la permission du président des couplets de cannibales, dans lesquels il était question de massacrer sans retard les prêtres, qu'on y disait *rassasiés de crimes*, et de les *ensevelir sous leurs autels ensanglantés*. Celle des chansons où de tels sentiments étaient exprimés avec une plus atroce énergie, était applaudie avec fureur. On la faisait répéter, ne se lassant pas de l'entendre. Les femmes des tribunes en trépignaient d'une joie féroce, et leurs voix criardes en glapissaient à satiété les refrains. La commune décida que la chanson serait imprimée à ses frais et envoyée avec beaucoup d'autres semblables dans les départements ; moyen puissant et terrible d'exalter les sentiments qu'on voulait inspirer au peuple. Un perruquier nommé Vialar, s'exaspérant dans un discours contre les prêtres, en cette circonstance, affirma qu'ils étaient tous prêts à égorger les citoyens, *si les citoyens ne se hâtaient de les prévenir!*

Le lendemain samedi, 1er septembre, les places publiques et les rues furent inondées d'émissaires de la commune, qui ameutaient la populace, en désignant les prêtres à sa fureur comme des traîtres, à qui principalement elle devait imputer l'approche de l'armée prussienne ; et de toutes parts, la populace ne parlait que de les massacrer. Ce fut à travers ces rumeurs sinistres que le *comité de surveillance* de la commune fit conduire à l'Abbaye environ vingt et un prêtres qui étaient en dépôt à la mairie. Cette prison était pleine de royalistes. Les exécutions à faire à l'Abbaye furent confiés à Maillard et à ses travailleurs.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre les assassins sont tout prêts. Le matin du 2, le bruit de la prise de Verdun est répandu parmi le peuple afin d'exalter sa colère.

Les diverses sections décident, nommément celle du Luxembourg, « qu'on *purgera les prisons*, c'est-à-dire qu'on tuera tous les prisonniers avant de partir pour aller repousser les Prussiens. » De la commune on porte des sabres aux diverses prisons, afin que les *travailleurs* y trouvent des outils tout prêts. Ce qui restait de prisonniers à la mairie pour le quartier du Luxembourg, qui était alors ou fut ensuite l'hôtel de la police, ce qui y restait de prisonniers va être transféré à l'Abbaye, où le massacre doit commencer au troisième coup de canon.

« Au bruit du premier coup, » dit l'abbé Sicard, dont je transcris mot pour mot tout l'intéressant récit, « au bruit du premier coup de canon, retenu à la mairie avec d'autres prisonniers, chacun s'en étonne. L'un de nous court à la fenêtre ; il voit dans la cour beaucoup de soldats. Tout d'un coup plusieurs de ces gens armés se précipitent sur nous, renversant bancs et tables, nous poussent dehors avec violence sans nous donner le temps de rien emporter. Quand nous sommes dans la cour, ils nous annoncent qu'on va nous conduire à l'Abbaye. On fait venir six fiacres. Nous étions vingt-quatre. On en place six dans le premier ; j'étais dans le fond. On donne aux six cochers le signal du départ, avec ordre d'aller au pas sous peine d'être massacrés sur leur siége. Les soldats de notre escorte nous chargent de mille injures en criant que nous n'arriverions pas jusqu'à l'Abbaye, et que le peuple se ferait

justice lui-même enfin, et se vengerait de nous en nous égorgeant sur la route. Cette annonce terrible, faite avec tous les accents de la rage, était accompagnée de coups de sabre et de coups de pique sur chacun de nous. Les voitures partent; la populace ameutée nous suit, nous environne en nous insultant. « Oui, oui, disaient les soldats en nous désignant de leurs sabres, oui, ce sont là vos ennemis, ce sont les complices de ceux qui ont livré Verdun, ceux qui n'attendaient que votre départ contre les Prussiens pour égorger vos femmes et vos enfants; tenez, voilà nos armes, nos sabres et nos piques; poignardez ces monstres. » Et la populace effrénée grossissait toujours davantage à mesure que nous avancions vers l'Abbaye, en traversant le *Pont-Neuf*, la rue *Dauphine* et le carrefour *Bussy*. Des assassins armés de sabres viennent aux portières, les plongent et replongent au hasard sur les prisonniers; je suis couvert de sang, mais non blessé. Nous arrivons; c'est par nous qu'on avait ordre de commencer. La cour était pleine d'une foule immense. Un de nous croit pouvoir s'échapper; il s'élance: il est aussitôt égorgé. Deux autres se précipitent; ils sont tués sur-le-champ. Un quatrième s'élance; il reçoit un coup de sabre; il court vers la salle du comité. Les égorgeurs ayant tué trois prisonniers et blessé un quatrième, ils croient qu'il n'y a plus personne et entourent la deuxième voiture.

» Revenu de la stupeur dans laquelle le massacre de mes camarades m'avait jeté, je ne vois plus les monstres qui assouvissaient leur rage sur les autres infortunés: Je saisis le moment, je m'élance de la voiture, je me précipite dans les bras des membres du comité : « Ah ! Messieurs, leur dis-je, sauvez un malheureux ! » Les commissaires me repoussent : « Allez-vous-en, me dirent-ils, voulez-vous nous faire massacrer? » J'étais perdu si l'un d'eux ne m'eût reconnu : « Ah ! s'écria-t-il, c'est l'abbé Sicard! Eh ! comment étiez-vous là? Entrez, nous vous sauverons tant que nous pourrons. » J'entre dans la salle du comité où j'aurais été en sûreté avec le seul de mes camarades échappé; mais une femme m'avait vu entrer, elle court me dénoncer aux égorgeurs. Je me crus oublié pendant quelques minutes; mais voilà qu'on frappe violemment à la porte et qu'on demande les deux prisonniers. Je me crois perdu. Je tire ma montre et la donne à l'un des commissaires en lui disant : « Vous la donnerez au premier sourd-muet qui viendra demander de mes nouvelles. »

» Le commissaire refuse et me dit : « Un instant, vous prenez bien vite votre parti. Quand il sera temps, je vous avertirai. » Et les coups redoublaient toujours, la porte allait céder. « Eh bien ! à présent, donnez, dit le commissaire, je la remettrai. » Je la donne et je tombe à genoux, me recommandant à Dieu. Je me lève, j'embrasse mon camarade : « Ah ! du moins mourons ensemble; il ne nous reste pas cinq minutes ! » La porte s'ouvre, ils entrent... Quels hommes! quelle fureur! Leur fureur les égare quelques moments. J'étais au milieu des commissaires, vêtu comme eux, peut-être moins agité qu'eux. Ils s'y trompent d'abord; mais un prisonnier échappé, et que les flots de cette horde avaient fait refluer vers la salle, est reconnu; je le suis aussi, et deux hommes à pique s'écrient : « Les voilà, ces deux b.... que nous cherchons ! » Aussitôt l'un prend ce prisonnier aux cheveux, et l'autre enfonce à l'instant sa pique dans sa poitrine et le renverse mort à mes côtés. Son sang ruisselle dans la salle. Le mien allait couler, la pique était levée, quand un homme, dont le nom me sera éternellement cher, averti par ses enfants qu'on massacrait à l'Abbaye et qu'on parlait de l'abbé Sicard, accourt, fend la presse, se précipite entre moi et la pique : « Voilà, dit-il en montrant sa poitrine à l'assassin, voilà par où il faut passer pour aller à celle-là. C'est l'abbé Sicard, le père des

sourds-muets, l'homme le plus utile de la France !... » Ces mots, prononcés avec une énergie singulière, font tomber la pique des mains du meurtrier. Mais ce n'était là qu'un danger évité ; la rage était sur tous les visages : ma perte n'était que retardée. Je m'avisai d'un moyen qui pouvait l'accélérer, si Dieu ne m'avait inspiré un sang-froid dont, sans son secours, je n'aurais pas été capable.

» Tous les égorgeurs étaient dans la cour intérieure sur laquelle donnaient les croisées de la salle du comité. C'étaient ceux-là qu'il fallait gagner. Ils étaient les seuls arbitres de ma vie et de ma mort. Je monte sur cette croisée, et là demandant un moment de silence à cette troupe effrénée, je leur dis : « Mes amis, voici un innocent, le ferez-vous mourir sans l'avoir entendu ? — Vous étiez, s'écrièrent-ils, avec les autres que nous venons de tuer, vous êtes donc coupable comme eux ! — Ecoutez-moi un instant, ma vie est à vous, apprenez qui je suis, ce que je fais, et vous prononcerez sur mon sort. Je suis l'abbé Sicard (à ce nom plusieurs des spectateurs s'écrièrent : C'est l'abbé Sicard, le père des sourds et muets, il faut l'écouter). Je continue : J'instruis les sourds et muets de naissance, et comme c'est chez les pauvres que se trouvent la plupart de ces infortunés, je suis plus à vous qu'aux riches. » Je suis interrompu par une voix qui crie : « Sauvons l'abbé Sicard, c'est un homme trop utile pour le faire périr. Il ne fait que du bien, ce n'est pas un conspirateur. » Et tous répètent : *il faut le sauver ! il faut le sauver !* Aussitôt les égorgeurs qui attendaient derrière moi l'effet de mon discours me prennent dans leurs bras, me portent au milieu des meurtriers qui tous m'embrassent et me proposent de me reconduire en triomphe chez moi... Mais on me ramena au comité... Là, j'écrivis au président de l'Assemblée nationale ce qui venait de se passer à mon sujet ; et sur-le-champ fut porté au nom de l'Assemblée un décret qui déclarait que l'horloger Monnot, mon libérateur, avait bien mérité de la patrie en conservant les jours d'un homme utile. Trois exemplaires en furent envoyés, l'un pour Monnot, l'autre pour moi, un troisième pour le comité.

» Le comité était assemblé. On massacrait sous ses fenêtres, dans la cour de l'Abbaye, tous les prisonniers qu'on allait chercher dans la grande prison, et les membres du comité délibéraient tranquillement sur les affaires publiques et sans faire attention aux cris des victimes dont le sang ruisselait dans la cour. On apportait sur la table les bijoux, les portefeuilles, les mouchoirs sanglants trouvés dans les poches des morts. J'étais assis à cette table. On me vit frémir à cette vue, et le président en fit autant. Un des commissaires nous dit durement : « Le sang des ennemis est pour les yeux des patriotes l'objet le plus flatteur ! »

» Un des bourreaux, les bras retroussés, armé d'un sabre fumant de sang, entre et dit : « Je viens vous demander pour nos braves frères d'armes qui égorgent tous ces aristocrates, les souliers que ceux-ci ont à leurs pieds, et ils partent demain pour les frontières. » Les délibérants se regardent et disent : « C'est juste ; accordé ! »

» On annonce un commissaire de la commune, qui par son ordre parcourait les différentes sections. Il entre et adresse ces mots au comité : « La commune vous fait dire que si vous avez besoin de secours, elle vous en enverra. — Non, lui répondirent les commissaires, tout se passe bien chez nous. — Je viens des Carmes, répliqua-t-il, tout s'y passe également bien. »

» Cette réponse expliquerait à ceux qui pourraient l'ignorer encore, quelle part prenait aux événements de cette affreuse journée la commune de Paris.

» A cette demande en succède une autre. « Nos braves frères travaillent depuis

longtemps dans la cour, s'écrie un autre égorgeur qui entre au comité tout essoufflé ; ils sont si fatigués, leurs lèvres sont si sèches, je viens vous demander du vin pour eux. — C'est juste, dit le comité : *bon* pour vingt-quatre pots de vin. »

» Quelques minutes après, le même homme revient et renouvelle sa demande. Même réponse du comité et un deuxième bon de vingt quatre pots. Aussitôt entre un marchand de vin de la section qui se plaint de ce qu'on donne la *pratique* aux marchands étrangers, quand il y a quelque *bonne fête*. On l'apaise en lui permettant d'envoyer aussi du vin aux braves frères qui *travaillaient* dans la cour.

» La nuit étant déjà fort avancée, je demandai au comité la permission de me retirer. On ne savait trop où m'envoyer. Le concierge de l'Abbaye m'offrit de me donner asile chez lui. Je préférai d'être mis dans une petite prison qu'on nommait le *violon*, qui était à côté de la salle du comité. Ce fut encore ici un coup de la Providence, car si je m'étais retiré chez le concierge, j'aurais péri, comme deux autres infortunés qui y allèrent sur mon refus, et qui y furent massacrés.

» Quelle nuit que celle que je passai dans cette prison ! Les massacres se faisaient sous ma fenêtre. Les cris des victimes, les coups de sabre qu'on déchargeait sur ces têtes innocentes, les hurlements des égorgeurs, les applaudissements des témoins de ces scènes d'horreur, tout retentissait affreusement dans mon cœur. Je distinguais la voix même de mes camarades qu'on était venu chercher, la veille, à la mairie. On leur demandait s'ils avaient fait le serment civique. Aucun ne l'avait fait; tous pouvaient échapper à la mort par un mensonge ; tous préférèrent la mort. Tous disaient en mourant : « Nous sommes soumis à toutes vos lois ; nous mourons tous fidèles à votre constitution ; nous n'en exceptons que ce qui regarde la religion, et qui intéresse notre conscience. » Ils étaient aussitôt percés de coups au milieu des vociférations les plus horribles. Les spectateurs criaient en applaudissant : *Vive la nation !* et ces cannibales faisaient des danses abominables autour de chaque cadavre.

» Vers les trois heures du matin, quand il n'y eut plus personne à égorger, les meurtriers se ressouvinrent qu'il y avait quelques prisonniers au *violon*, ils vinrent donc frapper à la petite porte qui donnait sur la cour. Chaque coup était pour nous une annonce de mort. Nous nous crûmes perdus. Je frappai doucement à la porte qui communiquait à la salle du comité ; et en frappant je tremblais d'être entendu par les massacreurs qui menaçaient d'enfoncer l'autre porte. Les commissaires nous répondirent brutalement qu'ils n'avaient point de clef. Il fallut donc attendre patiemment notre affreuse destinée.

» Nous étions trois dans cette prison. Mes deux camarades crurent apercevoir au-dessus de notre tête un plancher qui nous offrait un moyen de salut. Mais ce plancher était très-haut ; un seul pouvait y atteindre en montant sur les épaules des deux autres. L'un d'eux m'adressa ces paroles : « Vous êtes sur la terre plus utile que nous ; un seul peut se sauver là-haut, il faut que ce soit vous. Nous allons de nos deux corps vous former une échelle ; » et ils s'élevèrent l'un sur l'autre. « Oh non ! dis-je à ces généreuses victimes, je ne profiterai pas d'un avantage que vous ne partageriez pas ; si vous ne pouvez vous sauver par la voie que vous m'offrez, je saurai mourir avec vous. Il faut, ou nous sauver ensemble, ou mourir ensemble. » Ce combat de générosité et de dévouement dura quelques minutes. Ils me rappelèrent les sourds-muets que ma mort rendait orphelins ; ils exagérèrent même le peu de bien que je pouvais faire encore, et me forcèrent à profiter du stratagème innocent que leur généreuse amitié avait imaginé. Il fallut céder à de si pressantes sol-

licitations, et consentir à leur devoir la vie, sans pouvoir contribuer à sauver la leur. Je me jetai au cou de mes deux libérateurs. Jamais il n'y eut de scène plus touchante; ils allaient mourir infailliblement, ils me forçaient à leur survivre. Je monte donc sur les épaules du premier, puis sur celles du second, enfin sur le plancher, en adressant à mes deux camarades l'expression d'une âme oppressée de douleur, d'affection et de reconnaissance.

» Mais le Ciel ne voulut pas me rendre la vie au prix de celle de mes deux sauveurs; j'aurais été trop malheureux. Au moment où la porte allait enfin céder aux efforts de nos égorgeurs, au moment où j'allais les voir périr sous mes yeux, on entend dans la cour les cris accoutumés de *Vive la nation!* et le chant de la *Carmagnole*. C'étaient deux prêtres (1) qu'on était allé arracher de leurs lits, et qu'on amenait dans cette cour jonchée de cadavres. Les égorgeurs se ralliaient tous à ce signal de meurtre et de carnage; ils voulaient tous avoir part au massacre de chaque victime. Les nôtres oublièrent donc notre prison et coururent vers leurs camarades. Je descendis de mon plancher pour associer de nouveau mes craintes et mes espérances à celles de mes généreux compagnons. Quelle fut longue cette nuit affreuse qui vit couler tant de sang innocent!

» La troupe effrénée des massacreurs interrogeait les deux victimes amenées sur ce théâtre de carnage. Elles répondaient avec la même douceur, le même calme, le même courage qu'on avait déjà remarqués dans tous les autres. « Vois, leur disait-on, cette montagne de cadavres de ceux qui n'ont pas voulu se soumettre à nos lois; fais le serment, ou bien tu vas à l'instant en augmenter le nombre. — Donnez-nous, répondirent les deux prêtres, donnez-nous seulement le temps de nous confesser entre nous; c'est la seule grâce que nous vous demandons. Quant à toutes vos lois civiles, nous y sommes aussi soumis que vous; nous serions de bien mauvais chrétiens si nous n'étions de bons citoyens. Mais le serment que vous nous proposez n'est pas seulement un serment civil; c'est encore un renoncement à des articles essentiels de notre croyance religieuse. Nous préférons la mort au crime dont nous nous rendrions coupables en le prêtant. — Eh bien! qu'ils se confessent, ces scélérats, répondirent tout d'une voix les égorgeurs; aussi bien n'en avons-nous aucun autre pour *amuser* aujourd'hui les voisins. Qu'ils se confessent; ils donneront le temps aux curieux du quartier de se lever et de venir nous voir faire justice de ces *coquins-là*. En attendant, nous déblaierons la cour. Allez chercher des charretiers; envoyons à la voirie tous ces aristocrates, ils infecteraient cette cour. »

» Aussitôt l'ordre est donné; des charretiers arrivent, on charge les voitures de tous les cadavres, et on les emporte hors de la porte Saint-Jacques, bien avant dans la campagne. Mais la cour de l'Abbaye se trouvait ruisseler de sang, tel que le sol encore fumant où l'on vient d'égorger plusieurs bœufs à la fois. Il fallut la laver. La peine fut extrême. Pour n'avoir plus à y revenir, quelqu'un proposa de faire apporter de la paille, de faire dans le fond de la cour une sorte de lit, au-dessus duquel on mettrait les habits des condamnés, et qu'on les ferait venir là pour y être égorgés. L'avis fut trouvé excellent. Mais un autre se plaignit que ces aristocrates mouraient trop vite, et qu'il n'y avait que les premiers parmi les *travailleurs* qui eussent le plaisir de les frapper; c'est pourquoi il fut arrêté et ordonné sur-le-champ qu'on ne

---

(1) Les frères *Hurtel*.

les frapperait plus qu'avec le dos des sabres; qu'on les ferait courir entre deux haies d'égorgeurs, comme cela se pratiquait jadis envers les soldats condamnés aux verges. On arrêta aussi qu'il y aurait autour du lieu d'exécution des bancs pour les *dames* et des bancs pour les *messieurs*. Une sentinelle fut mise à ce poste pour que le tout se passât dans l'ordre.

» Tout ceci, je l'ai vu de mes yeux et je l'ai entendu. J'ai vu les *dames* du quartier de l'Abbaye se rassembler autour du lit qu'on préparait pour les victimes, et y prendre place tout comme à un spectacle.

» Vers les dix heures du matin, les deux prêtres disent qu'ils sont prêts à mourir; on les amène... Ici je n'ai plus rien vu Eh! comment aurais-je pu me résoudre à porter mes regards sur une scène si déchirante!

» Toute cette journée du 3 se passa à aller chercher dans la ville les prêtres que des scélérats venaient dénoncer, et à les massacrer. Toujours autour de ces victimes les mêmes hurlements, les mêmes chants, les mêmes danses. La nuit ne fut pas plus calme. Je la passai dans les mêmes transes que celles du jour et de la nuit antérieurs. « Comment, disais-je à mes compagnons, la ville de Paris, qui sait ces horreurs, ne se lève-t-elle pas tout entière pour les empêcher? » Les malheureux ne me répondirent plus ce jour-là que par des mots sans suite, avec un air et des yeux égarés. Ils étaient devenus fous. L'un d'eux me donna son couteau en me demandant comme une grâce de le tuer. L'autre entra dans une pièce attenante à la salle où nous étions, se déshabilla, et avec son mouchoir et ses jarretières il essaya de se pendre; il ne put en venir à bout.

» Tout à coup on ouvre à grand bruit la porte de notre prison, et on y jette une nouvelle victime. Quelle victime, grand Dieu! C'était un de mes camarades de la mairie que je croyais mort (M. l'abbé Simon); il avait été transféré le 1er septembre avec soixante autres, et, par un prodige inconcevable, traîné avec ces infortunés au milieu de la cour pour être massacré, il s'était trouvé, sans savoir comment, au rang des égorgeurs, autour des égorgés, et, profitant du désordre qui régnait sur ce théâtre exécrable, il s'était glissé dans le comité, où il avait demandé la vie avec cet accent qui pénètre jusque dans les cœurs les plus durs. On ne lui répondit qu'en le renfermant avec nous. Quelle entrevue! quel moment pour nous deux! J'avais appris par le concierge le massacre de tous les prisonniers avec lesquels je savais qu'il était. J'avais entendu frapper à mort les soixante. Il était de ce nombre. Chacun de nous avait pleuré la mort de l'autre. En le voyant, je crus revoir tous mes autres amis. Ce fut lui qui m'apprit la fin héroïque et glorieuse du respectable curé de Saint-Jean-en-Grève, M. Royer, de ce vénérable vieillard qui répondit avec tant de courage aux bourreaux qui l'interrogeaient sur sa foi, et qui préféra la mort au serment qu'on lui proposait; qui demanda pour grâce unique et en faveur de la faiblesse de son âge (il avait soixante-douze ans), qu'on lui donnât la mort la plus prompte, et il l'obtint. On se disposait à lui couper la tête, quand il adressa à ses bourreaux ces paroles touchantes : « De quoi allez-vous me punir, mes enfants? Que vous ai-je fait? qu'ai-je fait à la patrie, dont vous croyez être les vengeurs? Le serment que je n'ai pas voulu faire n'eût rien coûté à ma conscience, et je l'aurais fait sur-le-champ, si, comme vous le croyez, il était purement civil. Je suis aussi soumis que vous aux lois dont vous vous croyez les appuis; qu'on me laisse excepter de ce serment que vous me proposez tout ce qui regarde la religion, et je le ferai de grand cœur, et personne n'y sera plus fidèle. » Il parlai encore, et voilà que le plus féroce de la troupe saisit le vieillard aux cheveux, le

renverse sur une borne et le frappe à la tête d'un coup de sabre. Un autre détache du tronc cette tête si respectable. Ainsi commença le massacre de cette foule de victimes à qui *Manuel*, peu de jours auparavant, était venu annoncer la liberté. Tel fut le récit que me fit mon ancien camarade, échappé par miracle à cette sanglante tragédie.

» J'étais toujours au *violon*. La cour de l'Abbaye était encore couverte de cadavres. On donna ordre de les transporter ailleurs ; mais, pendant ce transfert, un autre prêtre fut amené et égorgé aux cris mille fois répétés de *Vive la nation!* C'était le mardi matin. Mes ennemis de la section de l'Arsenal avaient envoyé à la commune leur arrêté du 1er septembre qui invitait les autorités à *me faire subir la loi dans toute son étendue*, « attendu qu'il était prouvé que j'étais un fauteur de la tyrannie, et que j'entretenais correspondance avec les tyrans coalisés ; » et sans doute que la commune, nonobstant le décret de l'Assemblée nationale en ma faveur, avait donné des ordres pour qu'on me massacràt, car déjà dans la cour on faisait les apprêts de mon exécution. Mais on était fatigué, on voulait dîner ; il fut réglé qu'on viendrait à quatre heures pour me mettre à mort. Mes camarades (car on m'en avait donné plus d'un dans cette matinée), mes camarades entendirent ce propos et me le répétèrent. Ils entendirent de plus qu'on demandait au charretier pourquoi il ne transportait pas un cadavre qu'il avait mis déjà dans sa charrette. « Vous devez me donner celui de l'abbé Sicard à porter à quatre heures, répondit-il, je porterai tout cela ensemble. » En entendant ce propos, je me vis perdu. Je me procurai au plus vite une feuille de papier, et j'écrivis à un député, mon intime ami, la lettre suivante. L'original m'a été rendu. J'ai souligné les passages qui furent supprimés à la lecture qui en fut faite à l'Assemblée même.

« Mardi, 4 septembre 1793, IVe de la Liberté.

» Ah ! mon cher Monsieur, que vais-je devenir, après avoir échappé à la mort, si vous ne venez me sauver la vie en m'ôtant de cette prison, *autour de laquelle des cannibales furieux commettent à tout instant mille massacres !* Prisonnier depuis sept jours, il y a trois nuits que j'entends autour de ma fenêtre demander ma tête à grands cris, et menacer de briser les faibles volets qui me séparent d'eux, si les commissaires de la section de l'Abbaye, qui ne savent plus comment faire pour conserver ma frêle existence, ne me livrent *à leur rage*. Ces commissaires me conseillent d'aller me réfugier dans le sein de l'Assemblée nationale, mais de n'y aller qu'en la compagnie de deux députés, pour n'être pas massacré en sortant.

» Eh ! grand Dieu ! qu'ai-je donc fait pour être traité ainsi ? *Au moment où je vous écris, on coupe la tête à un prêtre, et on en amène deux autres qui vont subir le même sort. Qu'avons-nous donc fait pour périr ainsi? car sûrement je ne serai pas plus épargné!* En quoi suis-je un mauvais citoyen ? Suis-je même un citoyen inutile? C'est à la France entière à répondre. Un de mes élèves est peut-être mort de chagrin à l'heure qu'il est. Je succombe moi-même sous le poids de tant d'inquiétudes. Quel est mon crime ? On ne m'a pas encore interrogé depuis sept jours que je suis enfermé. Je n'existerai pas demain si vous ne venez de suite à mon secours. Je ne demande pas la liberté, je demande la vie

pour mes pauvres enfants. Que l'Assemblée nationale me constitue prisonnier dans une de ses salles; qu'elle presse le rapport de mon affaire. *Quelle horreur ç'a été de me transférer en plein jour, a trois heures, un jour de fête, a l'instant où le canon d'alarme tirait, en la compagnie des soldats de Marseille et d'Avignon qui me dénonçaient a la populace, quand ils auraient dû me défendre de sa rage, a travers le Pont-Neuf et toutes les rues qui conduisaient a l'Abbaye!*

» Venez, mon cher Monsieur, venez faire une bonne action, venez sauver un infortuné en le couvrant de votre inviolabilité et de celle d'un autre de vos collègues, qui trouvera peut-être quelque plaisir à entrer en part avec vous. Mais que sais-je si vous y serez à temps? Mes bourreaux sont là, fumants de sang; ils grincent des dents, et demandent ma tête.

» Adieu, cher compatriote; je ne sais si vous retrouverez vivant à l'Abbaye l'instituteur infortuné des sourds-muets.

Sicard. »

» Rien de ce qui est souligné dans cette lettre ne fut lu à l'Assemblée. Elle ne fut pas même lue par celui à qui je l'avais écrite. Il pria un de ses collègues de la communiquer, comme jouissant d'une plus grande faveur; elle intéressa et les députés et les tribunes, et aussitôt il fut rendu un décret qui ordonnait à la commune de me mettre en liberté. Mais ce décret n'eut pas plus de succès que le premier. Cependant les heures se passaient, et je voyais arriver celle qu'on avait fixée pour me massacrer.

» Trois heures sonnent, et je devais périr à quatre. J'ignorais si ma lettre était parvenue à sa destination. Je songe alors que j'ai quelques autres amis dans l'Assemblée; je me procure une demi-feuille de papier, je la divise en trois morceaux, et j'écris trois billets; j'en adresse un au président (Hérault de Séchelles), un à M. Lafon Ladebat, à cet homme qui avait montré tant de talent, d'honnêteté et de courage pendant la tenue de l'Assemblée législative, et dont j'avais été le collègue aux académies de Bordeaux et l'ami particulier; un autre à la mère de deux jeunes personnes dont j'avais dirigé les premières études, et qui me chérissaient, l'une comme son frère, et les deux autres comme leur père. Ces trois billets étaient les derniers adieux d'un infortuné qui se voyait traîné à la mort, le dernier cri d'un mourant qui appelait à son secours des cœurs dont il savait qu'il était aimé.

» L'Assemblée ne tenait plus. Mais un huissier honnête et compatissant était encore dans la salle; on lui remet mon billet. Il court à l'instant chez le président, qui se rend aussitôt au comité d'instruction publique. M. Ladebat ne pouvait rien; il songe à Chabot. Il court chez lui, lui peint l'affreuse situation où je suis, lui dit combien le temps est court pour me sauver; et ce qu'il n'eût jamais demandé à ce monstre pour lui-même, c'est-à-dire sa vie, il le lui demande pour son ami Sicard. La dame à qui j'avais écrit, et dont le nom ne peut qu'embellir cette triste histoire, Mme *d'Entremeuse*, était absente. L'aînée de ses deux filles reçoit mon billet, elle s'évanouit; mais le danger que court l'abbé Sicard, son instituteur et son père, la ranime; elle vole chez M. Pastoret, député, de qui j'étais connu. Elle n'a pas la force de parler; elle tombe sans parole et sans connaissance, mon billet à la main. On le lit. M. Pastoret quitte son dîner, court au comité d'instruction, dont il était

membre, et là, avec Hérault de Séchelles et Romme, qu'on y avait appelé, fait un arrêté qui ordonne une deuxième fois à la commune de voler à mon secours. Par cet arrêté, le comité me réclamait comme *une de ses propriétés la plus intéressante*. L'arrêté du comité d'instruction publique est envoyé à la commune, qui, à la réception du premier décret, avait déjà passé à l'ordre du jour. Elle allait faire la même chose pour le deuxième décret qu'elle recevait, et j'étais perdu, s'il ne se fût trouvé dans ce moment dans le conseil un homme de Bordeaux, nommé Guirault, qui demanda à être chargé de l'exécution du décret et de l'arrêté. C'eût été même trop tard (car il était six heures du soir), si à quatre heures, moment fixé par les égorgeurs pour me massacrer, une pluie d'orage n'eût dissipé les groupes, et ne m'eût préservé de leur fureur.

» A sept heures, je vois s'ouvrir les portes de ma prison; c'était un autre libérateur qui, en vertu du décret de l'Assemblée législative et de l'arrêté du comité d'instruction publique, venait me rendre à la liberté, et allait me présenter à l'Assemblée nationale. Il me prit sous le bras, et, sous sa sauvegarde, je passai au milieu de ceux qui depuis trois jours égorgeaient tant de victimes dans cette cour, consacrée autrefois à la méditation et au silence. Toutes les massues, tous les leviers qui servaient à assommer, les sabres, les piques et les autres instruments de mort étaient en l'air, appuyés le long des murs, et d'autres en faisceaux. Je pouvais éprouver mille morts en traversant ces deux haies de cannibales en fureur; mais l'écharpe municipale les rendit immobiles. Dans ce moment, Chabot était à la tribune de l'église de l'Abbaye, tâchant d'intéresser en ma faveur ceux qui avaient demandé ma tête. Je monte en voiture avec l'officier municipal et l'intrépide horloger, M. Monnot, dont le nom, consacré par ma reconnaissance, vivra à jamais avec ceux des martyrs de ces épouvantables journées. J'arrive à l'Assemblée nationale; tous les cœurs m'y attendaient. Les députés se précipitèrent à la barre où j'étais, et m'embrassèrent. Les larmes coulaient de tous les yeux; je fis entendre comme je pus des paroles de remerciement et de reconnaissance.

» Sorti de l'Abbaye et rendu à la liberté, mon premier soin fut d'aller demander à la commune de Paris des commissaires pour lever les scellés, qui, le jour de mon arrestation, avaient été apposés chez moi. On imaginera sans peine combien j'étais impatient de me rendre aux vœux de mes élèves, et d'aller reprendre parmi mes chers enfants sourds-muets des travaux tant aimés de mon cœur. Ces commissaires me furent accordés, et chose incroyable! l'un d'eux fut précisément celui qui avait apporté à la commune et à l'Abbaye le fameux arrêté de mes ennemis de la section de l'Arsenal, qui avaient demandé ma mort et à qui on l'avait accordée. Cet homme avait assisté plusieurs fois à mes leçons, et il m'avait toujours témoigné de l'estime et de l'amitié. Mais d'un caractère faible et trembleur, il avait accepté contre moi une mission terrible que son cœur désavouait, tant il est vrai que la faiblesse, quant aux résultats, fait le mal avec la même facilité que la méchanceté et qu'elle n'est pas moins cruelle. Il se confondit en excuses que j'acceptai bien volontiers, et il finit par me dire : « Je me voyais perdu si j'eusse refusé de servir la haine des persécuteurs des prêtres, et je n'ai pas eu le courage de résister. »

» Il procéda avec empressement à la levée des scellés; j'allais donc jouir du bonheur de me retrouver et de rester au milieu de mes élèves. « Gardez-vous-en bien, me dit toujours le même commissaire repentant, et qui connaissait la rage des persécuteurs d'alors, gardez-vous bien de suivre ce mouvement de votre âme; ne lo-

gez pas encore chez vous. On ne peut vous pardonner d'être échappé au fer des assassins : on viendrait jusque dans votre chambre vous en punir en vous égorgeant. »

» Je suivis donc cet avis, et je me retirai dans une section éloignée, chez un artiste distingué dans l'horlogerie, le bon M. Lacombe, homme de courage et de vertu. On l'avait vu pendant ma détention, quand il y avait tant de péril à réclamer un prêtre, redemander partout et hardiment l'instituteur des sourds-muets.

» Je ne puis me lasser d'admirer et de remarquer que ce fut à deux horlogers que je dus en grande partie mon salut. Pendant que j'étais caché et en sûreté chez M. Lacombe, je fus l'objet des soins les plus empressés de toute son excellente famille, et j'y reçus toutes les consolations dont mon âme flétrie et bouleversée avant tant de besoin. C'est là que je reçus la première visite de cet élève précieux que j'avais nommé mon légataire, au moment où près de recevoir le coup mortel, je remis pour lui ma montre au commissaire dans la salle du comité de l'Abbaye..... Quelle entrevue !... Massieu !... dans les bras de son père, de son instituteur, de son meilleur ami !.., Massieu ! cette âme de feu, réunie à la mienne... nos deux cœurs battant l'un contre l'autre !... Ce malheureux jeune homme avait passé sans nourriture et sans sommeil tous les jours des dangers de son maître. Un jour de plus il mourait de douleur et de faim ! quel moment que celui où il me revit, après avoir tant pleuré sur mon sort!... Quels signes il me fit ! quelle scène pour ceux qui en furent témoins ! Qui n'en eût été attendri ?...

. . . .

» J'ai oublié dans ma relation des événements des 2, 3 et 4 septembre quelques traits qui méritent d'être connus. Quelqu'un à qui je les ai racontés plus d'une fois désire que je les publie ; les voici :

» J'ai dit que les *dames* du quartier voisin de l'Abbaye se rendaient en foule aux scènes d'horreur qui se passaient au milieu des murailles de ce malheureux monastère. On imagine quelles *dames* c'étaient. Eh bien ! les mêmes *dames* firent demander au comité où j'étais, qu'on leur procurât de voir tout à lenr aise, le soir et pendant la nuit, les aristocrates égorgés dans la cour de ce comité. Pour faire droit à leur demande on ordonna de placer un lampion près de la tête de chaque cadavre, et sur-le-champ les *dames* jouirent de cette illumination d'un nouveau genre.

» Au milieu de la nuit, Billaud-Varennes apprend que les égorgeurs volent les prisonniers après les avoir tués. Il se rend dans la cour de l'Abbaye, et là sur une estrade, il parle ainsi à ses *ouvriers* :

« Mes amis, mes bons amis ! la commune m'envoie vers vous pour vous représenter que vous déshonorez cette belle journée. On lui a dit que vous voliez ces coquins d'aristocrates, après en avoir fait justice. Laissez, laissez tous les bijoux, l'argent et tous les effets qu'ils ont sur eux, pour les frais du grand acte de justice que vous exercez : on aura soin de vous payer comme on en est convenu avec vous (1). Soyez

---

(1) Le prix convenu était *vingt-quatre livres*. Un massacreur dit : *Billaud-Varennes nous c......., avec ses 24 livres. J'ai expédié quarante hommes. Je n'aurais donc qu'à peu près* 10 *sous par tête... Allons donc!...*

Une femme du quartier rencontre sa voisine et lui dit : « *Où vas-tu donc ? — Eh mais, je porte la soupe à mon homme qui travaille à l'Abbaye.* »

nobles, soyez grands et généreux, comme la profession que vous remplissez. Que tout dans ce grand jour soit digne du peuple dont la souveraineté vous est commise. »

» Manuel, quelques heures auparavant, au milieu de la rue Sainte-Marguerite, en face de la grande prison, et au moment où les massacres avaient commencé, avait parlé ainsi à ce même peuple : « Peuple français, au milieu des vengeances légitimes que vous allez exercer, que votre hache ne frappe pas sans discernement toutes les têtes. Tous les criminels que renferment ces cachots ne sont pas tous également coupables. »

» Et ce Manuel est le même qu'un honnête homme tâchait de justifier un de ces jours au sujet de ces égorgements ! Ce discours entendu de plusieurs témoins dignes de foi, rapproché de celui que deux jours auparavant j'avais entendu moi-même à la prison de la mairie, laisse-t-il quelque doute sur la complicité de ce grand coupable, qui a expié sur un échafaud et les crimes de cette journée d'horreur, et tous les blasphèmes qu'il avait vomis à la commune contre la religion ?

» Et qu'on ne doute pas de l'effet de la promesse que fit aux égorgeurs Billaud-Varennes. Oui, ces malheureux qui répandirent tant de sang dans ces journées de deuil, ont reçu leur salaire comme on le leur avait promis. On a trouvé, et les noms de ceux qui ont reçu le prix du sang innocent, et les noms de ceux qui les ont payés. On lit encore ces noms écrits avec du sang sur les registres de la section du Jardin-des-Plantes, sur ceux de la commune, sur ceux de la section de l'Unité. Je peux moins en douter qu'un autre. Un des commissaires de cette section qui a été forcé, sous peine d'être tué sur-le-champ par les égorgeurs, de contribuer à leur payement, me l'a dit à moi-même. Oui, ils ont reçu leur salaire! et quel salaire !... Les malheureux, poursuivis par les remords, trouvant partout des voix accusatrices, ont la plupart fui de Paris. Ils ont été dans les armées, espérant y trouver des *camarades*. Les scélérats! pouvaient-ils se méprendre à ce point sur les soldats français... Un soldat français camarade d'un assassin... Jamais... à mesure qu'on reconnaissait un septembriseur au régiment, il était chassé, et d'ordinaire pour en finir plus vite, il était tué.

» SICARD. »

Le récit de l'abbé Sicard a pu paraître long au lecteur. Mais il donne des détails si saisissants sur une partie considérable des horreurs du massacre de l'Abbaye, que je n'ai pu m'empêcher de le copier, d'autant plus que je crois qu'il commence à se faire rare et qu'on ne le trouve plus que difficilement.

IX, XI.

Les prisonniers entassés à l'Abbaye depuis le 10 août étaient des militaires

---

Un *travailleur* dit à la sienne : « *Ma foi, la besogne diminue.* » — Elle répond : « *Bah ! nous en trouverons d'autre encore* »

Marat avait des émissaires qui lui rendaient compte, de quart d'heure en quart d'heure, des tueries. — Il s'impatientait et répéta plusieurs fois : *S.... N.. de D...! ces b......-là vont bien lentement* (PRUDHOMME, t. IV, 105).

pour la plupart. On n'y envoya guère de prêtres pour y être immolés que le 1er septembre ou le 2. L'abbé Sicard nous a dit cela tout à l'heure. Toutefois deux prêtres éminents y avaient été conduits et enfermés dans les derniers jours d'août. Ils se trouvaient avec les proscrits royalistes. Il y avait dans l'intérieur du cloître une chapelle que la Révolution avait convertie en prison. Cette chapelle était différente de la grande église qui existe encore comme paroisse, et qui dans le temps était salle de comité où les orateurs révolutionnaires péroraient, comme nous avons vu Chabot y faire tous ses efforts, dans un discours, pour apaiser les furieux qui voulaient la mort de l'abbé Sicard.

L'abbé Sicard nous a dépeint ce qu'il a souffert et ce qu'il a vu. C'est bien épouvantable assurément; mais il n'a pas tout vu, et un autre témoin, échappé aussi comme par miracle, nous raconte ce qui se passait d'un autre côté.

Je n'ai pas besoin de dire ce que tout le monde sait, c'est-à-dire que par ordres de la commune, pour singer une manière de jugement, on faisait comparaître les proscrits un à un dans le guichet de la prison, devant Maillard, espèce de juge d'enfer entouré d'assesseurs de son espèce, et que ce Maillard, tenant le registre d'écrou (que j'ai vu taché de sang et de vin, dit M. Guillon), envoyait les victimes à la mort par ces mots : *Conduisez Monsieur à la Force*, et d'autres fois : *Elargissez Monsieur*. Et l'infortuné, qui se croyait libre en arrivant à la porte extérieure de la prison, trouvait des assassins élevés sur des bancs aux deux côtés de cette porte, qui lui plongeaient leurs sabres dans le corps... et il roulait expirant au milieu d'une populace ivre de joie.

Voici les paroles du prisonnier sauvé, M. Journiac de Saint-Méard : « Le lundi 3 septembre, l'abbé Lanfant et l'abbé Chapt de Rastignac comprenant, par le bruit qui se faisait dans l'intérieur de la prison, que le massacre commencé la veille et continué la nuit dans la cour du cloître menaçait les prisonniers de la chapelle, s'introduisirent dans la tribune de cette chapelle, et nous annoncèrent que notre dernière heure approchait, et nous invitèrent à nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement électrique, qu'on ne peut définir, nous précipita tous à genoux, et, les mains jointes, nous la reçûmes. A la veille de paraître devant l'*Être suprême*, agenouillés devant deux de ses ministres, nous présentions un spectacle indéfinissable. L'âge de ces deux vieillards, leur position au-dessus de nous, la mort planant sur nos têtes et nous environnant de toutes parts, tout répandait sur cette *cérémonie* une teinte auguste et lugubre. Elle nous rapprochait de la Divinité ; elle nous rendait le courage que nous avions perdu. *Tout raisonnement* était suspendu, et le plus froid et le plus incrédule en reçut autant d'impression que le plus ardent et le plus sensible (1). »

Le chevalier, dans son agonie de trente-six heures, nous raconte une occupation des prisonniers qui fait frissonner d'horreur : « Notre occupation la plus importante, dit-il, c'était de savoir quelle serait la position que nous devions prendre pour recevoir la mort le moins douloureusement possible quand nous entrerions dans le lieu des massacres. Nous envoyions de temps à autre quelques-uns de nos camarades à la fenêtre de la tourelle pour nous instruire de celle que prenaient les malheureux

---

(1) A part deux ou trois expressions soulignées et qui sentent le *philosophe du temps*, le récit du chevalier est on ne peut plus touchant.

qu'on immolait, et pour calculer, d'après leur rapport, celle que nous ferions bien de prendre. Ils nous rapportaient que ceux qui étendaient leurs mains souffraient beaucoup plus longtemps, parce que les coups de sabre étaient amortis avant de tomber sur la tête; qu'il y en avait même dont les mains et les bras tombaient avant le corps, et que ceux qui les plaçaient derrière le dos devaient souffrir beaucoup moins... Eh bien! c'était sur ces horribles détails que nous délibérions. Nous calculions les avantages de cette dernière position, et nous nous conseillions réciproquement de la prendre quand notre tour d'être massacrés serait venu. »

Les deux prêtres vénérables qui, avant de mourir eux-mêmes, ont encouragé, béni et sanctifié les proscrits et les victimes de l'Abbaye-Saint-Germain, ne sont que nommés par M. le Chevalier. Faisons les connaître un peu.

M. l'abbé *Armand Chapt de Rastignac*, né en 1726 au château de Laxion, en Périgord, était docteur de Sorbonne. Il fut vicaire-général d'Arles et député de l'Orléanais, où il possédait une abbaye, aux États-Généraux de 1789. Il était remarquable par son savoir et ses vertus. Il refusa trois fois l'épiscopat. Il était d'une charité immense et héroïque. Dans une inondation, une famille de quatorze personnes, réfugiée sur le toit de son moulin, est menacée d'être envahie par les eaux; le danger glace tous les cœurs. Il exhorte à courir au secours des malheureux; personne ne répond à ses instances. Lui-même alors se jette à l'eau et vole au secours; électrisés par son exemple, plusieurs le suivent à la nage, et l'on sauve la famille entière.

Aux États-Généraux, il se montra, par sa conduite et ses écrits, l'invincible et lumineux défenseur de toutes les saines doctrines. Sa conduite et ses écrits l'avaient trop bien désigné à la haine des impies pour qu'il leur échappât. Donc, le 26 août 92, il fut enfermé dans la prison de l'Abbaye. Il y fut logé dans cette partie de la maison où l'on jetait chaque jour des militaires et des royalistes qui avaient défendu les Tuileries au jour funeste du 10. La Providence sembla vouloir qu'il fût placé de ce côté, et qu'il ne fût immolé qu'après eux pour leur donner du courage par sa parole et son ministère, et pour leur faire mériter le ciel par une mort chrétienne et en vue du bonheur éternel.

Le courageux et saint abbé de Rastignac comparut, dans la nuit du 4 au 5 septembre, devant le tribunal du guichet, d'où le sanguinaire Maillard envoyait ses victimes à la mort, en disant : *Conduisez Monsieur à la Force*. Le saint prêtre avait soixante-six ans.

Le registre d'écrou porte : « 30 *août* 1792, *écrouée à la prison de l'Abbaye Mme Foussé-Landry, nièce de M. de Rastignac.* » Cette héroïque dame, sans s'inquiéter de ce qui pourrait lui en advenir, s'était d'elle-même constituée prisonnière, afin de continuer de donner à son vénérable oncle les soins qu'exigeait son âge, et surtout un mal de jambes très-grave qui le faisait beaucoup souffrir. Elle fut arrachée à ses touchantes occupations deux jours après son entrée, c'est-à-dire le 1er septembre, par Maillard lui-même. Il la renvoya libre malgré elle, et il écrivit de sa main à la marge du registre d'écrou, au nom de cette dame : « *Mise en liberté par jugement du peuple.* »

Anne-Alexandre-Charles-Marie Lanfant, prêtre de la compagnie de Jésus, était né à Lyon le 9 septembre 1726. Il éclata dans la société autant par ses vertus et sa piété que par ses talents, qui en firent un des plus célèbres prédicateurs de la dernière moitié du XVIIIe siècle. Son caractère aimable lui attachait tous les cœurs. Après l'extinction de la compagnie, il continua d'exercer le ministère de la prédi-

cation avec un succès toujours croissant. Il prêchait la foi et la morale de l'Évangile dans toute leur sainte austérité; c'est pourquoi il obtint des fruits abondants de salut auprès d'une multitude d'âmes. On dit que *Diderot* et d'*Alembert*, à la suite d'un sermon sur la foi qu'il venait de prêcher à Saint-Sulpice, et qu'ils avaient entendu, s'écrièrent : « *Après un tel sermon, il devient difficile d'être incrédule.* » Mais on ne nous a pas dit que cette difficulté les ait fait rétrograder, eux. Lorsqu'il prêcha devant l'empereur d'Allemagne Joseph II, que les philosophes regardaient comme l'un d'eux (et ils ne se trompaient pas en beaucoup de points), le prince en fut tellement ravi, qu'il ne parlait plus que de ses talents, et était saisi de respect et d'admiration pour le saint prédicateur. Louis XVI, devant qui il prêcha plus tard, eut pour lui les mêmes sentiments que l'empereur. Mais la qualité de prédicateur du roi lui devint funeste, si toutefois mourir martyr est funeste. Il fut arrêté après le 10 août et enfermé avec l'abbé de Rastignac à l'Abbaye, le 30. Il était, comme nous l'a raconté tout à l'heure le chevalier de Saint-Méard, avec son digne collègue encourageant du haut de la tribune les proscrits emprisonnés dans la chapelle. Il fut mis à mort le 4 septembre.

Châteaubriand, dans le numéro du *Conservateur* du 3 mai 1819, a un article remarquable et tout à fait digne de son génie sur le mont *Valérien*. Cette sainte montagne, aujourd'hui fort et citadelle, offrait alors à la piété des chrétiens le Calvaire de Jésus-Christ et des exercices religieux, surtout aux deux grandes fêtes de la Croix en mai et en septembre. Ils étaient dirigés par les soins des missionnaires de France ayant à leur tête MM. de Rauzan et Janson.

Déjà depuis quelque temps, le bien que faisaient ces prêtres dévoués, irritait les impies, et on poursuivait les missionnaires, et sous leur nom les autres prêtres, par toutes sortes de publications et de calomnies en prose, en vers et en caricatures. On rappelait à satiété les faits et gestes de la révolution avec les noms et les louanges de ses plus fameux adeptes ; cela se continua toujours, comme chacun sait, jusqu'en 1830 que tout fut bouleversé en France, les missionnaires poursuivis, et M. de Rauzan chassé de chez lui à coups de fusil.

J'en reviens à Châteaubriand. Donc en 1819, le 3 mai, après avoir fait un exposé brillant et rapide des phases diverses par où avait passé le mont Valérien, il arrive à l'établissement des missionnaires de France, sur la montagne du Calvaire, et impatienté des calomnies et des fureurs des anarchistes contre eux, il se souvient de 92 et de 93 qu'on semblerait vouloir ramener ; il rappelle les massacres de l'Abbaye, et prenant en main sa plume superbe, ou plutôt son tonnerre, il part et gronde, et frappe comme la foudre. Écoutez plutôt :

« Les stations qui viennent de s'ouvrir cette année sont d'autant plus intéressantes, que M. l'abbé de Janson arrive de Jérusalem, et qu'il a pu montrer au pied du Calvaire du mont Valérien de pieux objets rapportés du véritable Calvaire. La solennité d'hier était admirable. Les missionnaires signalant la vanité du monde devant un monument élevé par l'homme de gloire (1) sur les débris de l'asile d'un obscur ermite; ce monument non achevé, et n'étant lui-même qu'une ruine; le conquérant qui l'entreprit, exilé sur un rocher au milieu des mers ; le prêtre jadis

---

(1) En 1805 l'empereur avait pensé à y établir une maison pour les jeunes filles de la Légion d'honneur. Le bâtiment demeura inachevé. Ces enfants furent reçus à Saint-Denis. C'est encore la maison des enfants des officiers de nos armées.

exilé revenu dans sa patrie et annonçant la perpétuité de la religion sur un monceau d'anciennes et de nouvelles ruines, quel sujet de sentiments et de réflexions! qu'on y joigne la grandeur et la beauté du site, l'éclat du soleil, la verdure du printemps; qu'on se représente la pompe religieuse; cette tente formant l'église de la mission, comme aux premiers jours du christianisme; ces trois croix élevées dans les airs; ce mélange de prédications et de chants; cette foule couvrant les flancs de la colline, tantôt marchant en procession avec les prêtres; tantôt s'arrêtant aux stations, tombant à genoux, se relevant, recommençant sa marche en chantant des cantiques nouveaux, ou les vieilles hymnes de l'Église; et l'on concevra comment il était impossible d'échapper à l'impression de cette scène. On a surtout remarqué le moment où, parvenu à la dernière station, les archevêques et les évêques présents à la cérémonie, se sont réunis sur le rocher au pied de la croix. Le groupe religieux se dessinait sur le ciel avec la croix et la crosse d'or, tandis que les fidèles étaient prosternés. Ces vénérables pasteurs, vieux témoins de la foi décimés par la révolution, semblaient tenir une espèce de concile en plein air; et confessant la religion pour laquelle ils avaient souffert, ils rappelaient ces anciens Pères de l'Église composant, après la persécution de Dioclétien, le symbole de Nicée.

» Le succès des missionnaires étonne les hommes de parti. Il est dur, en effet, d'avoir pendant trente ans bouleversé la France pour déraciner la religion et d'avoir perdu son temps; il est dur pour ceux qui nous ont régénérés de n'avoir pu établir ni un gouvernement, ni une institution, ni une doctrine durable; et de voir d'*ignorants missionnaires*, échappés au martyre, pauvres, dénués, insultés, calomniés, charmer le peuple avec un crucifix et une parole de l'Évangile. Ce démenti donné à la sagesse du siècle n'est-il pas intolérable? Comment souffrir des apôtres qui rétablissent les droits de la conscience, et qui prêchent la soumission à l'autorité légitime? On fait des chansons abominables, on étale des caricatures où les missionnaires prennent pour autel un bûcher. Reste à savoir si les chants ne sont pas semblables à ceux que l'on faisait entendre autour de la guillotine; si ces bûchers ne sont pas ceux qu'on alluma pour y jeter les prêtres. Mais non, il faut être juste; on n'a pas brûlé le clergé (1), on l'a seulement envoyé mourir à Cayenne et dans les cachots; on n'a fait que massacrer des religieux dans leur monastère à Nîmes; qu'égorger les ecclésiastiques dans la glacière à Avignon; que les noyer dans les bateaux à soupape à Nantes; que les égorger et assommer aux Carmes, à l'Abbaye et à Saint-Firmin. Un témoin oculaire nous a raconté comment les choses se passaient pour le plus grand triomphe des lumières sur la superstition et les préjugés. »

(Ici Châteaubriand rapporte les paroles du chevalier Journiac de Saint-Méard, que nous avons citées page 493. Puis il continue) :

---

(1) Châteaubriand est trop bon d'accorder cela. Entre autres prêtres martyrisés par le feu, je cite *Alexandre Girard*, brûlé vif à Reims, par les assassins, le 3 septembre 1792, au milieu de la populace en délire. Par un mouvement instinctif, il s'élance trois fois hors du brasier, et trois fois on l'y rejette!...

Davonne, curé de Remilly-sur-Meuse, saisi par des soldats français près des frontières de la Belgique, outragé de cent manières, est brûlé progressivement par eux, en commençant par les pieds. Un militaire *humain*, pour mettre fin à ses angoisses, lui tire enfin un coup de fusil à bout portant, en 1794.

« Chantez maintenant de joyeux refrains ; imaginez des caricatures bien bouffonnes sur les sujets précédents ; faites l'éloge de la Convention ; quand vous serez en verve, ne vous gênez pas ; il est si courageux aujourd'hui d'attaquer les restes de prêtres échappés aux pamphlets de Marat et aux héros de septembre ! Il faut tant d'esprit pour rire de ces hommes qui n'ont ni pain, ni asile, et qui ne demandent que la permission de consoler les misérables ! Lorsque l'*Esprit* vous saisira, nous seconderons en vous l'inspiration révolutionnaire en vous lisant quelque beau passage du *Journal des Jacobins*, vos illustres devanciers. Nous ouvrirons le *Moniteur;* et puisqu'il vous plaît de parler d'échafauds et de massacres, nous compterons.

» Dans vos caricatures, vous prétendez que les missionnaires ont un *tarif* pour leurs services : oui, ce *tarif* des fautes est un seul *repentir*. Est-ce trop cher ? Mais vous-mêmes n'avez-vous pas eu vos *tarifs?* Les *bons* avec lesquels vous payiez chaque journée d'assassinat aux Carmes, à l'Abbaye et à Saint-Firmin, n'existent-ils pas encore ? Vous êtes des esprits positifs, vous aimez les faits ; eh bien, voilà un fait.

» Les missionnaires vous déplaisent ; leurs solennités vous importunent. Mais n'avez-vous pas eu aussi vos fêtes, vous ? Le bourreau marchait à la tête de ces pompes de la raison ; puis venait un âne couvert des habits pontificaux ; puis on traînait les vases sacrés et la sainte hostie ; puis on mitraillait les citoyens. Il est vrai que les missionnaires n'ont rien à présenter de pareil ; ils portent aussi la sainte hostie, mais elle n'est pas souillée. Ils ne prêchent pas la haine, mais la charité ; ils ne fomentent pas les divisions, mais ils recommandent l'oubli des injures ; c'est surtout à la *station du pardon* qu'ils s'arrêtent ; et à la fin de leurs cérémonies, au lieu d'égorger des hommes, ils montrent au peuple la *victime pacifique* offerte pour le salut des persécuteurs comme pour celui des persécutés.

» Hommes de révolution, vous feriez mieux de vous taire ; vous échouerez dans vos projets, et ne réussirez qu'à vous rendre odieux. Grâce à votre audace, qui n'est surpassée que par votre faiblesse, on commence à ouvrir les yeux. Les honnêtes gens de toutes les nuances d'opinion sentent la nécessité de se réunir. Les tribunaux font parler les lois, et ce réveil de la justice ranime l'espérance..... Sachons-le tous et tirons-en la conclusion pratique : Nous voulons l'ordre politique et social. Eh bien, l'on ne peut reconstruire l'ordre social sans lequel l'autre ne peut avoir ni solidité ni durée, on ne peut reconstruire l'ordre social qu'en le fondant sur les mœurs, et on ne rétablit les mœurs qu'en rétablissant et maintenant la religion. »

LES CARMES

I

O ville pleine de tumulte,
Où t'emporte encor ta fureur?
Quoi ! toujours répandre l'insulte,
Le sang, la mort et la terreur!
O ville de toutes les joies,
Comme tout à coup tu déploies
De tous côtés tes léopards !
Est-ce que, plus prompts que l'orage,
Des ennemis bouillants de rage
Viennent d'assaillir tes remparts ?

II

Oh ! non, tes farouches cohortes
N'ont affaire qu'à des agneaux,
Dont les âmes douces et fortes
Ne savent qu'aimer leurs bourreaux.
Comme leur maître et leur modèle,
Ils bénissent la main cruelle
Qui de sang couronne leur front,
Et tombent disant sa prière :
« Daignez leur pardonner, ô Père,
Car ils ne savent ce qu'ils font ! »

III

Un sanglant vautour crie : *Aux Carmes !*
C'est Maillard à ses travailleurs.
Ils volent tous avec leurs armes,
Ils entrent, ces affreux chasseurs !
J'entends la voix des cannibales,
Et le sec sifflement des balles,
Et des sabres les coups pressés ;
Et je vois des victimes pures
Les corps, comme des gerbes mûres,
En vastes monceaux entassés.

IV

O le plus pur des monastères,
Où l'ange, sous un corps mortel,
Versait des pleurs et des prières
Entre le parvis et l'autel,
Comme la mort chez toi moissonne !
Comme le sang partout bouillonne
Tout à coup dans tes corridors !
Tes jardins et ton sanctuaire,
Transformés en un cimetière,
Sont pleins de mourants et de morts.

V

Je voyais paître en abondance
Des gazelles sur les coteaux.
Une bande de loups s'élance
Pour déchirer ces doux troupeaux.
Elles courent... mais des barrières,
En les retenant prisonnières,
Les livrent à leurs ennemis ;
Et dans les angles entassées,

Elles périssent fracassées,
Comme sous le fer les épis.

VI

Ainsi dans un jardin de paix et d'innocence,
Tombent sur les pasteurs et les brebis du ciel,
Comme un ouragan noir qui mugit et s'avance,
Maillard baigné de sang et son troupeau cruel.
Fuyez, douces colombes,
Ou plutôt sur vos tombes,
Tranquilles, courbez-vous.
Le fer qui vous immole
Attache une auréole
Sur le haut de vos fronts, des colliers à vos cous.

VII

Un tueur a crié : « *Parais, évêque d'Arle.* »
—Je suis celui qu'on cherche, et c'est moi qui vous parle.
— C'est donc toi, scélérat, qui fis verser le sang
De nos braves soldats et de nos dignes frères,
Par tes affreux sicaires,
Dans ton département ?

VIII

— Oh ! non, je n'ai jamais fait de mal à personne !
— Eh bien, je vais t'en faire, moi !
Lui répond l'égorgeur, dont le sabre rayonne
Sur ce front noble et sans effroi.
Il est frappé... Mais immobile
Demeure l'auguste vieillard.
On le frappe encore... il oscille...
Enfin d'un dernier coup, percé de part en part,
Il tombe sous les pieds du hideux léopard.

IX

Voyez-vous dans les bois un chêne séculaire,
Qu'environnent des bûcherons?
A son corps colossal tous les bras font la guerre,
La sueur inonde les fronts.
Bientôt à sa triste agonie
Touche l'arbre aux membres épais;
Il s'ébranle, s'agite et crie;
Il se couche, et le sol, qu'il couvrait comme un dais,
A gémi sur la mort de l'aïeul des forêts.

X

Pour que les victimes restantes
Ne manquent pas au coup mortel,
On pousse ces brebis sanglantes
Dans le temple, au pied de l'autel.
Prêtre, en offrant le sacrifice,
Ton Dieu t'a dit que le supplice
Aux siens est un suprême honneur...
Chacun avec amour épanche
Sur chaque tête qui se penche
Du pardon le signe sauveur.

XI

Bientôt un double appel commence;
On va frapper chaque martyr.
Héros, partez pour la sentence,
Et deux à deux, courez mourir...
Le fer en main, on leur dit : *Jure!*
Mais au bourreau qui les adjure,
Ils disent : *Nous ne pouvons pas!*
Le ciel brille sur leur visage;

Et pleins de foi, pleins de courage,
Ils tombent sous le coutelas.

XII

Pour montrer leur amour sincère,
Chez les anciens Francs dans la guerre,
On a trouvé souvent, par des anneaux d'airain,
Deux jeunes soldats sur la terre
Liés ensemble et morts, unissant leur destin ;
Image fière et magnifique
De deux amis, qu'une âme unique
Semble seule animer à la vie, à la mort.
Des Carmes la maison antique,
Chez elle a vu briller des cœurs plus beaux encor.

XIII

Nom d'amitié, nom de courage,
Brille partout comme un flambeau ;
Qu'il retentisse d'âge en âge,
Le nom de La Rochefoucault!
Sous les décharges meurtrières,
Contemplez les illustres frères,
Anges de Sainte et de Beauvais.
L'un d'eux a la jambe brisée;
Et son âme divinisée
Ne voit que Dieu parmi des flots d'un sang épais!

XIV

Toujours brillera dans l'histoire
Le souvenir noble et touchant,
Digne d'éternelle mémoire,
Du plus fraternel dévoûment.

A Sainte en prison on apporte
De quoi fuir. — *De la même sorte*
Mon frère pourra-t-il partir?
— *Non, seigneur.* — *Non! eh bien, je reste!*
Avec lui dans ce jour funeste
Je veux en l'embrassant mourir!

XV

L'évêque de Sainte, en prière,
S'écrie aux marches de l'autel :
— « *Où donc est, dites-moi, mon frère?*
— *Il est blessé d'un coup mortel.* »
On l'apporte... ô Dieu, quel spectacle!
Au pied du divin Tabernacle
Comme ils s'embrassent à genoux!...
On appelle l'ange de Sainte :
— *Va mourir, mon frère, sans crainte*,
Dit Beauvais, *le ciel est à nous!*

XVI

Et la voix de l'homme de crime
Redouble encor et dit : *Beauvais!*
— « *Me voici, dit l'ange sublime.*
Tous à mourir nous sommes prêts.
Mais à cause de ma blessure,
Aidez-moi, je vous en conjure :
Tout seul je ne puis avancer. »
Deux forts égorgeurs le soulèvent,
Et portent le saint, qu'ils achèvent,
En ricanant, d'assassiner.

XVII

Unis dans leur mort, dans leur vie,

Deux grands princes ont succombé :
De David la harpe attendrie
Les chante encor sur Gelboé.
Pieux monastère des Carmes,
Que l'on verse de douces larmes
En se rappelant tes héros !
Surtout nuit et jour aime à dire
Des deux saints frères, ô ma lyre,
Les noms unis... Ils sont si beaux !

XVIII

Il est terminé, le carnage,
Que le jardin sous son ombrage,
En frissonnant, a vu s'accomplir tout le jour;
Et se réjouit dans sa rage
En hurlant de bonheur chaque affamé vautour.
Accordez vos harpes sublimes,
Rangés sur vos brillantes cimes,
Anges, de nos héros célébrez les exploits.
Du ciel comptez bien les victimes;
Le sombre et double appel sonna quatre-vingts fois.

XIX

Voyez-vous ce lion d'Afrique,
Large, sanglant et magnifique?
Entendez-vous son souffle épais, retentissant ?
Pèse sa griffe tyrannique
Sur des restes semés dans un sang croupissant.
Toute la plaine est exploitée,
Toute la forêt dévastée ;
Partout la peur, l'effroi, l'épouvante et l'horreur;
Sa vaste faim est contentée;
Que faire de plus? rien : dors, grand dévastateur.

XX

O Maillard, dors aussi, repose
Avec la troupe qui compose
Les dignes compagnons de tes nobles combats.
Le manque de proscrits s'oppose
A ce qu'on cherche encor le secours de vos bras...
Mais, non! prends, Dieu de la vengeance,
Dans ta fureur la plus intense,
Les fouets les plus durs, les coups les plus affreux,
Descends et frappe à toute outrance
Sur ces fils des démons, et même pires qu'eux.

NOTES

SUR LE CHANT DES CARMES.

La maison des Carmes, rue de Vaugirard, après avoir servi de prison et de lieu d'exécution dans les massacres de septembre, fut vendue par la nation et adjugée à un marchand de planches. Cet homme, ne pouvant venir à bout de solder le prix de l'achat, cherchait à la vendre, et s'il ne trouvait pas d'acheteur, il se proposait de démolir le tout pour trafiquer des matériaux et du terrain en le divisant par lots. Ce fut dans la triste perspective qui attendait ce saint et si illustre monument de la foi héroïque de l'Église de France, que madame de Soyecourt, religieuse carmélite, qui, par la mort inopinée de Robespierre, avait échappé à l'échafaud sur lequel elle avait été condamnée à périr avec sa sœur, que madame de Soyecourt, dis-je, carmélite au cœur fort, à l'âme grande et entreprenante, résolut de sauver d'une ruine inévitable et prochaine, le monastère des Carmes, en l'achetant au marchand de planches. Elle fut soutenue et encouragée par MM. Emery et Duclaux, et surtout par un bref de Pie VI que le saint Pontife lui fit tenir par l'illustre exilé Mgr de Juigné, archevêque de Paris; ce bref était du mois de juillet 1797, et l'autorisait formellement à rentrer dans la possession et l'administration de ce qu'elle pourrait recouvrer des biens de sa famille décimée par la Révolution, pour en faire usage à la plus grande gloire de Dieu et pour de bonnes œuvres.

Parmi des difficultés et des peines infinies, madame de Soyecourt parvint à acquérir et à posséder l'église, le couvent et l'enclos. Ce n'étaient que décombres de tous côtés, et il fallut un temps considérable et des dépenses énormes pour remettre tout en état. Pendant deux ou trois ans, jusqu'au Concordat, l'église servit de paroisse, parce que les constitutionnels occupaient Saint-Sulpice; et dans ces temps d'épreuves, de courage et de foi, on voyait aux Carmes le ministère paroissial, depuis les fonctions les plus élevées jusqu'au catéchisme inclusivement, rempli par des ecclésiastiques éminents dont la mémoire sera toujours en bénédiction et dont je me plais à graver ici les noms : c'étaient MM. de Pancemont, Delalande, de Sambucy, de Quelen, Frayssinous et Borderie.

Après la régularisation des affaires de l'Église de France par le Concordat, la vénérable madame de Soyecourt réunit dans son monastère de pieuses et saintes carmélites, dont elle fut la règle et la mère sous tous les rapports, toute sa vie et au delà. Elle aurait bien voulu remettre ce bel établissement aux anciens Carmes, mais projet était impossible à réaliser.

Pour conserver à toujours ce monument si illustre et si glorieux à l'Église de France, à cause des prières des saints et du sang des martyrs dont il est tout rempli, Mgr Affre s'en fit l'acquéreur au nom du diocèse de Paris, en 1840. Il en prit possession en 1845, année dans laquelle les religieuses se transportèrent dans une maison de la rue de Vaugirard, après que leur mère l'eut fait disposer convenablement pour elles. Madame de Soyecourt avait alors 88 ans, et c'est là qu'elle mourut, chargée d'années et de mérites, en 1849, à l'âge de 92 ans. Depuis ce temps, la maison des Carmes est occupée par des prêtres appliqués à de fortes études et par les R. P. dominicains.

II.

Maillard était un escroc qui avait été chassé d'un régiment après y avoir passé par les verges pour cause de vol. Il était huissier à Versailles en 89. Ce fut lui qui conduisit les femmes de la Halle au château dans les journées des 5 et 6 octobre. Il fut à Paris commandant en chef des filous, des mouchards et des brigands. Il se faisait appeler *Tape-dur*. Sa horde de *travailleurs*, c'est-à-dire d'assassins, était composée, dit Senard, de tous les coupe-jarrets du pavé de Paris.

« Après la mort de ce scélérat, continue Senard, parmi d'autres papiers relatifs aux massacres de septembre, j'ai trouvé une lettre à lui écrite par le comité qui lui recommandait de disposer sa bande d'une manière utile, sûre et prompte ; de s'armer surtout d'assommoirs, de faire porter les coups sur la tête, et de prendre toutes les précautions imaginables pour empêcher les cris des mourants ; d'expédier promptement ; de faire grande amplette de vinaigre pour laver les endroits où l'on tuerait, de peur d'infection ; de se servir de chaux vive pour consumer les cadavres, et de bien payer. » GUILL., 1, 169.

Après le massacre de l'Abbaye, où, monté sur des cadavres, *Billaud-Varennes* haranguant les assassins, disait : « Peuple, tu immoles tes ennemis, tu fais bien ; » Maillard, qui était là, cria : « Il n'y a plus rien à faire ici : aux Carmes ! aux Carmes ! ! » On n'avait pas besoin de lui aux Carmes, on y massacrait depuis quatre heures et il en était cinq. Mais Maillard avait encore de quoi s'exercer avec sa bande. Henriot avait ouvert le carnage par ses massacreurs, Rossignol était l'un des plus emportés. Rossignol, qui plus tard fut envoyé général en Vendée, disait un jour à Saumur dans un dîner : « Regardez bien ce bras, il a égorgé soixante-sept prêtres aux Carmes ! »

III, V.

Le jardin du monastère des Carmes est une terre bénie et glorieuse, tout imbibée et ruisselante encore, pour ainsi dire, du sang des saints. Écoutons le récit abrégé de ce qui s'y est passé, tel que l'a fait une des victimes échappées, M. l'abbé Berthelet. « Nous fumes conduits, dit-il, de la mairie à l'église des Carmes. Nous n'avions pour lit que les dalles, pour nourriture pendant six jours qu'un peu de pain et d'eau. Le 26 août, fut rendu le décret de déportation. On rassembla avec le plus grand soin tous les insermentés. Le procureur de la commune, M. Manuel, venait fréquemment. Le 30, il nous dit que les Prussiens étaient en Champagne, que Paris se levait en masse, qu'il ne voulait point laisser d'ennemis derrière lui, et qu'il fallait nous hâter, pour notre sûreté, de sortir de France, et qu'on nous donnerait quelques heures pour prendre avec nous tout ce que nous voudrions et pour-

rions emporter. Le soir même, à minuit, un commissaire, accompagné de gendarmes, nous lut le décret, et le laissa affiché dans le sanctuaire. Dès le lendemain, nous nous hâtâmes de nous procurer le plus d'argent que nous pûmes, ne connaissant ni la longueur, ni la durée du voyage. Dans les autres prisons comme chez nous, le perfide Manuel avait dit : Soyez tranquilles, dans deux jours vous serez libres... Et nous ne comprenions pas ce mot !

» Le 2 septembre, vers quatre heures, des hommes à visages sinistres avaient été introduits dans les corridors du cloître. Ce fut dans ce moment-là que les surveillants des prisonniers nous ouvrirent les portes du jardin pour y faire la promenade qu'on nous permettait. Quelques-uns de nous avaient été visités par des parents qui, en nous quittant, nous serraient la main et pleuraient sans rien dire. Ce nous fut un sinistre présage. Bientôt les mouvements précipités des gardes, les vociférations des rues, le bruit du canon d'alarme, tout agitait notre esprit ; mais notre confiance et notre soumission à Dieu, par sa grâce, étaient sans bornes. Un commissaire ou délégué du Luxembourg, Joachim Ceyrat, entre, et fait de chacun de nous un appel nominal, et nous envoie au jardin par un escalier à une seule rampe près de la chapelle de la Sainte-Vierge. Le jardin était plein de gardes nouveaux, sans uniforme autre qu'un bonnet rouge. A peine fûmes-nous descendus que des gens montés dans les cellules nous accablent par les fenêtres de huées et de propos sanguinaires. Nous nous acheminâmes vers le fond du jardin, sous une allée de tilleuls unis entre eux par une palissade de charmille. Plusieurs de nous se retirèrent dans une espèce d'oratoire, ou plutôt de lieu de réunion de lecture, où s'assemblaient sans doute autrefois les religieux et qui est à l'angle gauche du jardin. Plusieurs se mettent à dire leurs vêpres. Tout à coup la porte du jardin sur la rue s'ouvre avec fracas, et paraissent sept à huit jeunes gens furieux, armés jusqu'aux dents. Ils massacrent en courant les premiers qu'ils rencontrent, les laissant à achever à ceux qui les suivent, tant ils étaient pressés d'arriver au groupe nombreux du fond de la charmille. Ils criaient : *L'archevêque d'Arles ! l'archevêque d'Arles!* Dans ce moment-là le saint vieillard nous disait : *Remercions Dieu, Messieurs, qui nous appelle à sceller notre foi de notre sang.* M. Hébert, supérieur des Eudistes, demande pour Mgr l'archevêque et pour nous qu'on nous juge. On lui répond par un coup de pistolet qui lui brise l'épaule. Les assassins crient de nouveau : *L'archevêque d'Arles !* Pendant sa magnanime réponse il est criblé de coups et tombe mort (1). Moi-même je reçus une blessure auprès de Mgr l'évêque de Beauvais, qui eut la jambe gauche cassée d'une balle.

---

(1) Pour les détails de sa mort voir les strophes VI, VII, VIII avec leurs notes.

Aujourd'hui 30 août 1854, j'ai visité le jardin des Carmes. Tous les arbres de l'allée du fond existent encore avec les charmilles. J'ai vu du côté gauche, tout près du lieu de retraite où se retirèrent bon nombre de martyrs, et où plusieurs d'entre eux furent massacrés, j'ai vu l'arbre dont il est dit dans la vie de madame de Soyecourt (page 93) : « Cet arbre de notre grande avenue nous rappelait le martyre du vénérable archevêque d'Arles. » — Une chose que j'ai remarquée et que beaucoup d'autres visiteurs remarquent, me dit le prêtre de la maison qui m'accompagnait, c'est que cet arbre fort et vieux, à peu près à un pied de terre, a une sorte d'ouverture à travers une écorce ridée, qui suinte toujours abondamment quelque chose de rouge et d'épais. On dirait cet arbre blessé et rendant par là un sang qu'il ne peut contenir dans ses racines. Cela s'explique sans doute par la nature résineuse de l'arbre : c'est un if. Il porte de petits fruits rouges. Son écorce a quelque chose

» En ce moment le chef de poste nous cria de rentrer dans l'église. Nous nous acheminâmes vers elle comme nous pûmes, beaucoup d'entre nous étant blessés. Des gens à baïonnettes voulurent nous empêcher de passer par l'escalier que nous avions descendu un moment auparavant. Nous allions être tous tués, si à la fin le commandant n'eût obtenu que nous pussions remonter.

» Nous nous rendîmes dans le sanctuaire où nous nous donnâmes l'absolution les uns aux autres ; nous dîmes les prières des mourants, nous recommandant à l'infinie bonté de Dieu. Peu de temps après arrivèrent les égorgeurs. On vient chercher les prêtres deux à deux. Un commissaire se tenait à la porte du passage, le livre des

---

d'un peu rougeâtre. Quoi qu'il en soit, et de quelque façon que cela vienne, on ne peut se défendre d'une certaine émotion en voyant sur le pied de cet arbre comme la marque encore sanglante du saint archevêque.

A côté de cet arbre émouvant est le lieu de réunion où se réfugièrent quelques-uns des prêtres. Plusieurs y furent massacrés. « Ce lieu, dit la religieuse dans la vie de madame de Soyecourt, avait été entièrement profané et converti en décharge pour la nourriture des animaux. Notre révérende mère se hâta de faire disparaître les traces de ces indignités. Elle en fit un petit sanctuaire en ménageant soigneusement les marques ensanglantées qui y étaient demeurées. Cette humble chapelle fut bénite en mai 1815 par M. d'Astros, vicaire général de Paris et notre supérieur alors, et depuis archevêque de Toulouse. »

Sous la Restauration, le 2 septembre était un jour de réunion religeuse et solennelle à l'eglise des Carmes.

La chapelle des Martyrs, depuis qu'elle est devenue propriété diocésaine, a changé à son avantage. Tout en gardant d'une manière fort intelligente sur le pavé du sol et les bancs du pourtour les traces du sang héroïque des martyrs de la foi, M. Cruice, directeur et chef de l'établissement ecclésiastique des Carmes, a revêtu le sol et les murs d'une boiserie sur laquelle brillent aux deux côtés de l'autel et le long du chœur les noms des évêques et des prêtres mis à mort dans cette terre des saints. Puisse un jour une main habile et pleine de foi représenter, sur l'humble voûte blanche de cette petite chapelle, la gloire de nos héros !

Tout près de la chapelle est un puits recouvert de dalles maçonnées ; dessus est une croix en fer. Là ont été jetés par les massacreurs et reposent plusieurs corps des martyrs. Non loin de là il y en a encore un autre bouché aussi. On ne sait pas si les égorgeurs y ont jeté des victimes.

Vers le milieu du jardin, près d'un bassin, est une petite colonne qui porte une cadran. On y lit : N. Giraud, tué en ce lieu le 2 septembre. L'inscription est moderne. C'est sans doute de ce saint prêtre que veut parler la religieuse dans la Vie de madame de Soyecourt quand elle dit : « Un autre ecclésiastique, dont nous ignorons le nom, avait succombé près du bassin situé au milieu du jardin. Son gros bréviaire qu'il avait avec lui au moment de son martyre fut retrouvé en cet endroit percé d'une balle et teint de sang. Il est actuellement parmi nos reliques. — En face de notre réfectoire avait eu lieu le principal massacre. Nous en voyons chaque jour avec attendrissement la place et les marques vénérées. » La religieuse veut parler du petit escalier à rampe, par lequel on faisait descendre les prêtres appelés de l'église, et qui étaient égorgés au bas.

O maison, ô jardin des Carmes, comment vous visiter et penser à vous sans admiration, sans attendrissement et sans larmes, et aussi sans se sentir animé à tout vaincre et à tout souffrir pour Dieu et pour son Eglise ! « Messieurs, nous dit dans une allocution au séminaire de Saint-Sulpice, le 21 novembre 1812, jour de la rénovation des promesses cléricales, messieurs, nous dit le cardinal *Maury*, souvenez vous qu'à deux pas d'ici est la célèbre maison des Carmes. Par l'exemple des nobles victimes qui y sont tombées, apprenez à servir vaillamment Jésus-Christ, l'Eglise et votre pays. »

écrous sur une table. Il constatait l'identité de chaque prisonnier, et son refus de serment. Puis on lui faisait descendre le petit perron et il était égorgé sur-le-champ dans le petit jardin. A chaque coup c'étaient des hurlements affreux mêlés de *Vive la nation !*

» Dès la première immolation annoncée de cette épouvantable manière, les prêtres réunis dans l'église ne purent plus douter du sort qui les attendait. Toutefois ils demeurèrent tranquilles, tous en prière devant l'autel. A chaque appel, l'appelé se lève et s'en va plein de confiance en Dieu, avec sérénité, quelquefois même avec empressement, mourir pour Jésus-Christ et pour son invincible attachement à l'unité. Celui-ci, les yeux baissés, continue à prier, et ne s'interrompt que pour répondre à ce qu'on lui demande, puis il reprend sa prière et part vers l'escalier de la mort... non ! mais du ciel !.. ; un autre, son bréviaire à la main, s'en va tout rempli des espérances éternelles. Quelques autres, dans leur regard angélique et attendri, semblent manifester la compassion qu'ils portent à leurs bourreaux ; et tous ces héros du sacerdoce, avec une noblesse vraiment divine, reçoivent le coup mortel qui les affranchit des persécutions pour les couronner de gloire devant Dieu et son Église. Beaucoup en allant mourir ont dit cette parole de Jésus-Christ : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

» Le commissaire lui-même fut touché de leur héroïsme, et il ne put s'empêcher de dire à un échappé du massacre : « Je m'y perds, je n'y connais plus rien, tous ceux qui auraient pu le voir n'en seraient pas moins étonnés que moi : tous ces prêtres allaient à la mort avec la même joie que si on les eût menés à des noces. »

Il est impossible de dire au juste le nombre des morts aux Carmes, parce que les derniers arrivants n'avaient pas eu le temps d'être enregistrés sur le registre d'écrou. Prudhomme en compte 172; Guillon, 160 (1).

---

(1) M. l'abbé Berthelet, à qui nous devons la narration, *de visu*, du massacre des Carmes, a laissé un récit trop intéressant de sa délivrance pour ne pas le transcrire ici :

« Le nombre des prisonniers se trouvait réduit à une vingtaine. On nous fit lever du pied de l'autel et ranger deux à deux pour prendre la place de ceux qui venaient d'être tués. En traversant la chapelle de la Sainte-Vierge pour descendre à mon tour par le petit escalier au bas duquel étaient les égorgeurs, je fus reconnu par quelques voisins de mon domicile qui me firent réclamer par le commissaire. Il dit ces mots aux assassins : « Frères et amis, en voilà un que ses concitoyens réclament ; dites, s'il vous plait, qu'il soit mis à part pour être jugé. » Ils répondirent : « Qu'on le mette à part. » Le commandant parvint à faire cacher avec moi, sous des bancs, six autres de mes confrères. Le reste fut massacré, et dépouillé de tous vêtements. Après quoi, les égorgeurs se retirèrent.

» Ce ne fut qu'avec des peines infinies et au milieu d'une multitude immense de femmes et d'hommes habillés en femmes qui demandaient qu'on nous livrât à leur fureur, que nos gardes parvinrent à nous conduire à l'église Saint-Sulpice, où la section était assemblée. Là, après avoir rendu compte de sa mission, le commissaire nous présenta au bureau, et demanda que la section disposât de nous selon sa sagesse. Aussitôt un homme se leva et opina qu'on nous livrât sur-le-champ au peuple, qui nous attendait, disait-il, pour nous égorger au pied de l'escalier de l'église. Cette demande ne fut pas appuyée, mais rejetée sur-le-champ par une réclamation presque universelle. M. Leclerc, médecin, fut d'avis que la section nommât des commissaires pour nous interroger. Cette motion fut adoptée. L'objet de M. Leclerc, en gagnant du temps, était de se rendre maitre, avec ceux qui pensaient comme lui, des délibérations de la section, et par là de nous sauver.

» A minuit les commissaires s'ajournèrent au lendemain matin, et l'on nous conduisit dans

VI.

Jean-Marie Dulau, illustre par sa vie épiscopale, plus illustre encore par sa mort héroïque, était né en 1738 dans le diocèse de Périgueux. Il fit ses études à Paris, dans la maison de Navarre, et fut le premier de sa licence. Chanoine de Pamiers, puis vicaire-général de Mgr de Lussan, archevêque de Bordeaux, il fut, fort jeune encore, élu agent général du clergé. Il déploya dans cette charge une étonnante aptitude aux affaires, une perspicacité rare, une justesse d'esprit et un jugement singulier avec une droiture de cœur admirable. Son agence fit époque, et le corps épiscopal n'aurait pas pris une résolution sans le consulter. La haute considération qu'il s'était acquise fit qu'en 1775, à la mort de M. de Jumilhac, archevêque d'Arles, le roi n'hésita point

---

une salle du séminaire, dont on avait fait une prison. Nous y étions depuis une heure, lorsque l'un des *égorgeurs* vint se plaindre à haute voix, tant en son nom qu'en celui de ses camarades, qu'on les avait trompés, qu'on leur avait promis *trois louis* et qu'on ne voulait leur en donner qu'*un*. Le commissaire répondit qu'ils avaient encore à *Saint-Frmin*, à la *Conciergerie* et *ailleurs*, de l'ouvrage pour deux jours, ce qui ferait les *trois louis* promis; que d'ailleurs on ne s'était pas engagé à donner nos dépouilles, et que, croyant devoir être déportés, nous nous étions presque tous fait habiller à neuf.

» L'*égorgeur* répliqua que ne sachant pas qu'ils auraient nos habits, ils tailladaient les prisonniers à coups de sabre ; que dans cet état de choses, les fossoyeurs ne voulaient donner des dépouilles que *quatre cents francs;* qu'au surplus il allait vérifier sur nous, sur-le-champ et séance tenante, avec le commissaire, si les prisonniers réservés étaient ou non habillés de neuf. Ce qui fut dit fut fait. L'égorgeur nous visita, inspecta et palpa.— Heureusement nos habits, examinés de près, furent trouvés ce qu'ils étaient, c'est-à-dire fort usés. Je frissonne encore, en écrivant ceci, de l'impression que j'éprouvai à cette appréciation de ce que nous valions pour les égorgeurs d'après nos vêtements, qu'ils estimaient sur nous vivants, au milieu de la nuit, à la lueur d'une lampe, après ce que nous avions déjà vu, et ce qui nous restait à voir et à éprouver peut-être encore.

» Le lendemain nous fûmes interrogés, chacun en particulier, par trois commissaires. Le choix en général avait été bien fait, et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir du désir de ces Messieurs de nous arracher à la fureur des assassins. Nos amis employèrent la matinée à chercher des citoyens qui voulussent bien répondre de nous, et ils en trouvèrent. L'après-midi l'on nous conduisit à la section, où les procès-verbaux des interrogatoires ayant été lus, elle prononça la mise en liberté de chacun de nous.

» Cependant on vint avertir le commandant qui nous avait gardés la veille dans la prison des Carmes, que des gens apostés nous attendaient au bas de l'escalier de l'église pour nous assassiner lorsque nous sortirions. Comme j'avais entendu cet avertissement, le commandant, homme plein d'énergie et de bonne volonté, nous dit à l'oreille : « Soyez tranquilles, on a pourvu à votre sûreté. » En effet, quand nous nous levâmes pour nous retirer, aussitôt se levèrent avec nous un grand nombre de gardes nationaux, qui, le sabre à la main, nous placèrent au milieu d'eux, et nous conduisirent ainsi dans la maison de la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, où, nous ayant demandé nos différents domiciles, ils se divisèrent en petites troupes, nous accompagnèrent pendant la nuit, et nous recommandèrent de ne pas sortir de quelques jours.

» Telles sont les principales circonstances de ce qui s'est passé par rapport à mes confrères et à moi dans les journées des *deux* et *trois* septembre. Aucun d'eux n'a poussé un cri de douleur, n'a formé une plainte. Tous sont morts avec sérénité, et dans l'espérance d'une meilleure vie. — Quant à moi, que le Ciel n'a pas jugé digne de les accompagner dans leur triomphe, je proteste que dans tout ce que je viens d'écrire il n'est entré aucun sentiment de vengeance ni même d'amertume. » (Guillon, I, 200.)

à le nommer d'emblée à ce siége, malgré l'usage de ne placer dans un archevêché qu'un évêque déjà exercé dans un évêché. M. Dulau fut sacré en présence des membres de l'assemblée du clergé le 1er octobre. La supériorité connue de l'éminent archevêque faisait que son sentiment était une autorité à peu près décisive dans les diverses assemblées du clergé auxquelles il assistait. Lui seul, dans son humilité et sa simplicité, ignorait l'ascendant qu'il exerçait. Il ne semblait demander que des conseils lorsque ses collègues trouvaient qu'il les éclairait, et qu'il décidait admirablement les questions les plus délicates. Les envahissements et les progrès de l'irréligion et de l'incrédulité le faisaient gémir nuit et jour. Il faisait tout au monde pour en arrêter le cours, recommandait au clergé la science, la force et la sainteté, et prévoyait les scènes terribles de la Révolution. Dans l'intervalle des assemblées du clergé, il résidait toujours dans son diocèse, et tous ses diocésains le bénissaient. Ses revenus étaient plutôt ceux des pauvres que les siens, et il se montrait leur père plus encore que leur premier pasteur. Le roi l'appela à l'Assemblée des notables. De retour dans son diocèse, son clergé le nomma député aux États généraux de 89. Le saint évêque n'y parut point sans imprimer un profond respect, même à ceux des membres pour qui l'Église et la religion n'étaient rien, ou plutôt quelque chose qu'il fallait à tout prix pervertir et renverser. Lorsque les États généraux, par l'audace des factieux, furent transformés en *Assemblée nationale*, celle-ci, pour se donner quelque considération, imagina de le nommer membre de l'espèce de comité ecclésiastique appelé à élaborer certaines réformes, qui aboutirent à la constitution civile du clergé, et dont l'effet devait être, selon le vœu du trop fameux Mirabeau, de *décatholiciser* la France. M. Dulau pénétra bientôt les intentions de la plupart des membres de ce comité. Dans chaque séance il avait à lutter contre les innovations hétérodoxes qui y étaient proposées et soutenues par le plus grand nombre. A mesure qu'il voyait les maux dont l'Église était menacée, il avertissait son diocèse par des lettres pleines de sagesse, de science et de fermeté. Voyant qu'il ne pouvait réussir à rien dans ce comité, officine de schisme et de ruine, il s'abstint d'y paraître aussi bien que les autres évêques, ses dignes collègues, qui avaient partagé ses luttes.

Quand la constitution civile du clergé fut adoptée par la majorité de l'Assemblée, l'archevêque redoubla de zèle pour éclairer et soutenir son clergé dans la bonne voie. Sa prudence et sa douceur ne l'empêchèrent point d'écrire au roi pour le conjurer de ne pas sanctionner la loi injuste et cruelle de la déportation contre les évêques et les prêtres qui auraient refusé d'adhérer à la constitution civile du clergé. Louis XVI fut ému jusqu'aux larmes en lisant cette adresse du nouvel Athanase. Il pleura et... signa !

Il n'en fallait pas tant alors pour désigner le saint évêque aux poignards des assassins. Après le terrible 10 août, qui leur donnait toute liberté contre les prêtres, l'archevêque d'Arles fut recherché dès le lendemain pour être mis en réserve avec beaucoup d'autres jusqu'au jour des hécatombes sacerdotales. Le 11 août, les agents de l'impiété sont à sa porte pour l'arrêter. Il vient à eux avec calme et noblesse, et bien qu'affaibli par les travaux et les infirmités, il marche avec les gardes sur l'ordre d'un simple commissaire de police, et est conduit à la section du Luxembourg, qui siégeait au séminaire Saint-Sulpice (1). De là il fut mené avec d'autres prêtres dans

(1) M. l'abbé Berthelet, dont le témoignage nous a été si précieux dans notre note précédente sur le jardin des Carmes et ses massacrés, n'est pas moins intéressant sur l'arrestation

l'église des Carmes, subitement changée en prison. Ordre lui fut donné d'y rester sous les yeux de la principale sentinelle postée près de la grille du sanctuaire. Avec tous ses compagnons de captivité, il fut deux jours et deux nuits sans autre lit que les dalles, et une seule chaise au service de tous les prisonniers. D'une patience inaltérable, et content de son sort, il passait les journées avec les autres prêtres en prière et en exercices de piété. Quand on lui disait de faire valoir ses infirmités pour obtenir par ses amis d'aller garder ses arrêts chez lui : « Non, non, répondit-il, je suis en trop bonne compagnie ici pour en sortir. Je dois l'exemple ; au moins je suivrai celui de tous mes frères. » Si quelqu'un des détenus à qui des amis avaient procuré quelque soulagement s'empressait de lui offrir d'y participer, il refusait jus-

---

et la comparution de M. Dulau à la section qui était installée dans le séminaire de Saint-Sulpice. M. Berthelet, mort à Paris le 15 décembre 1818, disait donc de vive voix à M. Guillon, après le lui avoir écrit : « J'appris le 11 août, après-midi, que des gardes nationaux étaient venus chez moi pendant mon absence pour me conduire à ma section (le Luxembourg). Je m'y rendis de moi-même. Je m'adressai à *Legendre* qui la présidait, pour savoir ce qu'on me voulait. Il me fit passer dans une salle voisine, où je trouvai trois hommes qui me demandèrent si j'étais prêtre, etc., etc. Sur ma réponse affirmative, ils m'envoyèrent dans une autre pièce. Bientôt je vis entrer *M. l'archevêque d'Arles*. On nous y laissa jusqu'à neuf heures du soir. Nous ne savions pas ce qu'on voulait faire de nous. Enfin nous fûmes appelés, fouillés, et réunis à soixante autres ecclésiastiques environ, et conduits avec eux, entourés de gardes, par les souterrains du grand et du petit séminaire, dans l'église des Carmes.

» Au sujet de la calomnieuse et impossible conspiration des prisons, inventée par les septembriseurs pour égarer et exciter l'opinion publique contre les prisonniers et surtout les prêtres qu'on représentait comme des bandits armés jusqu'aux dents pour assassiner les Parisiens jusque dans leur lit, le *Moniteur* du 6 septembre 92, disait : « Quelque déconcertés que dussent être les conjurés depuis la journée du 10 août, ils n'avaient pas pour cela abandonné tout espoir de succès. On avait eu connaissance par des indices particuliers, par des aveux publics et par des dénonciations signées, que pendant la nuit les prisons seraient ouvertes pour faire évader les conspirateurs, et que les autres détenus dont le nombre était considérable, auxquels on aurait donné des armes, se répandraient dans la ville, forceraient les corps de garde, désarmeraient les citoyens, et que réunis à quelques autres brigands, ils s'introduiraient dans les maisons pour piller, assassiner et incendier.

» Le dimanche 2, tandis que les citoyens électrisés par la proclamation de la commune se rassemblaient dans leur section pour s'enrôler et délibérer sur les dangers de la patrie, seize particuliers armés de pistolets et de poignards avaient été arrêtés. Parmi eux étaient l'archevêque d'Arles et le vicaire de Saint-Ferréol de Marseille. On veut les conduire au palais des Quatre-Nations : ils font résistance. Un d'eux tire un coup de pistolet qui blesse mortellement un citoyen. — Alors ils deviennent victimes de leur propre fureur. Les bruits de l'évasion des prisonniers prennent plus de consistance, ils s'accroissent par des indices plus certains..... On crie : *Qu'ils meurent tous, ces scélérats !*... Le peuple se porte sur-le-champ aux prisons... »

Le *Moniteur* veut nous représenter ici l'évêque et le prêtre armés et parmi des gens armés... Le menteur n'y réussira pas, car Prudhomme dans son journal des *Révolutions de Paris*, tout partisan qu'il était d'abord des journées des 2 et 3 septembre, qu'il appelait *la justice du peuple*, dit positivement en parlant de M. Dulau et du vicaire de Saint-Ferréol (page 420 du recueil de ses feuilles) : « On n'a trouvé sur l'évêque et sur le vicaire de Saint-Ferréol *que des images de dévotion et une prière à la Sainte-Vierge.* » Et puis que nous importent le *Moniteur* menteur et même Prudhomme le révolutionnaire ? Nous avons de meilleurs témoins, et le caractère même de l'archevêque.

qu'à ce que les autres eussent eux-mêmes ce qui leur était nécessaire. La troisième nuit, il était encore sans lit pour se coucher, tandis que beaucoup en avaient reçu du dehors : ils s'efforcèrent de lui en faire accepter un ; le saint évêque se garda bien d'accepter avant d'avoir compté tous les matelas pour voir si tout le monde avait le sien. Ayant bien calculé le nombre des prisonniers et celui des matelas, il reconnut que s'il acceptait, un prêtre se trouverait obligé de coucher encore sur les dalles ; il refusa et passa la troisième nuit sur la chaise. Plus ses compagnons de captivité le vénéraient, plus il s'oubliait lui-même pour eux, se faisant moins que leur égal ; plus il ranimait leur courage par son exemple et par ses discours, tandis que ses affreux gardiens s'acharnaient à l'outrager toujours davantage.

La veille du 2 septembre, un gendarme brutal vint s'asseoir insolemment à côté de lui, et mêlant de barbares ironies à de grossières impiétés, il lui disait : « Comme Monseigneur figurera noblement sous le couperet de la guillotine ! » Puis il se levait, lui faisait une inclination jusqu'à terre, ramassait tous ensemble les titres honorifiques de l'ancienne noblesse abolis par l'Assemblée, et ajoutait : « C'est donc demain qu'on tuera Sa Grandeur ! » Le saint vieillard ne voyant dans ce propos féroce qu'un avis salutaire sur sa mort prochaine, se taisait, et son silence et sa paix exaspéraient le gendarme. Ce misérable, dans son dépit, tire une pipe de sa poche, l'allume, se rassied auprès de l'évêque et se met à fumer de manière à ce que toute la vapeur le frappe au visage, jusqu'à ce qu'il en soit suffoqué et près de tomber en défaillance. M. Dulau se contente de se lever et de changer de place. Le gendarme le suit et ne cesse de l'importuner jusqu'à ce que son service l'appelle ailleurs. Le saint archevêque était tellement maître de lui-même, son âme était si paisible, que la nuit précédente, tandis qu'il dormait d'un profond sommeil, un prêtre étendu près de lui et qu'une rumeur effrayante venait de réveiller en sursaut, se hâta d'interrompre son sommeil en lui disant : « Oh ! Monseigneur, voici les assassins ? » Et l'archevêque lui dit tranquillement : « Eh bien ! si le bon Dieu demande notre vie, est-ce que notre sacrifice n'est pas déjà tout fait ? » Et son âme ne parut pas troublée le moins du monde.

Quand le dimanche, 2 septembre, les assassins fondirent dans le jardin en criant d'une voix féroce : *L'archevêque d'Arles ! où est l'archevêque d'Arles !* le saint évêque se trouvait, avec le plus grand nombre des détenus, dans l'allée du fond, sous des arbres et près d'une espèce d'oratoire ou lieu de lecture. Près de lui se trouvait l'abbé *de la Pannonie*, que la Providence sauva du massacre pour transmettre à la postérité, et pour la gloire de l'Église de France, une partie des détails des scènes affreuses et sublimes de ce jour digne d'une éternelle mémoire. L'abbé de la Pannonie dit dans ce moment à l'archevêque : « Pour le coup, Monseigneur, je crois qu'ils vont nous assassiner ! » Eh bien, dit tranquillement l'archevêque, si c'est le moment du sacrifice, soumettons-nous, et remercions Dieu de mourir pour une si belle cause. » Et se mettant à genoux, il pria le plus ancien des prêtres de lui donner l'absolution ; et tous l'environnent saisis et transportés. Encore ce cri : *L'archevêque d'Arles ! l'archevêque d'Arles !* Il se lève pour s'avancer. Les prêtres qui l'environnent veulent l'arrêter. « Laissez-moi donc passer, leur dit-il, si mon sang peut les apaiser qu'importe que je meure, et tant mieux. Mon devoir n'est-il pas d'épargner vos jours aux dépens des miens ? Il marche les bras croisés sur la poitrine et les yeux au ciel. » En avant du groupe il dit : « Je suis celui que vous cherchez. » — « C'est donc toi, crient ces furieux, c'est donc toi, vieux coquin, qui es l'archevêque d'Arles ! » — « Oui, Messieurs, c'est moi qui le suis. » — « Ah

scélérat, c'est donc toi qui as fait verser le sang de tant de patriotes dans la ville d'Arles et dans le département! » — « Je n'ai jamais fait de mal à personne. » — « Eh bien, eh bien, je vais t'en faire, moi, réplique un des forcenés, et à l'instant il lui assène un coup de sabre sur le front. » L'archevêque ne profère pas une plainte et reste debout. Presque au même instant un autre coup de sabre lui fend le crâne; il chancelle en portant sa main droite pour se couvrir les yeux. Un troisième coup lui abat la main; un quatrième le renverse assis, et un cinquième l'étend à terre. Alors une pique lui est enfoncée dans la poitrine avec tant de violence, que le fer n'en peut être retiré que lorsque le corps est piétiné par les assassins... Ainsi est mort, ainsi a triomphé l'archevêque d'Arles. Gloire à toi, ô Église de France! En parlant de saint Babylas et de sa mort, saint Chrysostome s'écriait : « O âme indomptable! ô esprit sublime et divin! ô cœur céleste! ô constance! ô intrépidité angélique! » Disons les mêmes paroles en pensant au saint et triomphant archevêque : *O animum imperterritum et mentem excelsam! o cœleste pectus, et constantiam angelicam!* (Hom. 39 ad pop. ant.).

XII, XIII, XIV, XV, XVI.

Les admirables évêques de Beauvais et de Saintes n'ont pas jeté un éclat moindre que l'archevêque d'Arles parmi les martyrs des Carmes.

L'ÉVÊQUE DE SAINTES.

Pierre-Louis de la Rochefoucauld, évêque de Saintes, était né dans le diocèse de Périgueux, le 13 octobre 1744. La profondeur des études de sa jeunesse, son aptitude aux grandes affaires et ses vertus sacerdotales, beaucoup plus que son nom, le firent choisir pour l'un des deux agents généraux du clergé de France en 1775. Quand il parvint à l'épiscopat, il ne se dissimulait pas les terribles orages que présageait à l'Église la commotion générale des esprits qui en voulaient à tout ce qui était élevé dans le sacerdoce et dans l'Empire. Il fut nommé député de Saintes aux États-Généraux. Dès qu'il eut vu le tiers-état, chez lequel dominait l'esprit d'irréligion, opprimer le clergé, s'acharner contre lui, et le regarder comme sa proie, il comprit, à n'en pouvoir douter, que c'en était fait de l'épiscopat, et que les évêques et les prêtres allaient être réduits à la désolante impossibilité de ne produire aucun bien, et même de ne pouvoir empêcher aucun mal. Comme tous les évêques, comme tous les prêtres de foi, de science et de cœur, il refusa, dans la mémorable séance du 4 janvier 91, le serment de la *constitution civile du clergé*. Il éclaira là-dessus ses prêtres et tout son diocèse et leur notifia les brefs du Pape à ce sujet... Il éleva solennellement la voix contre l'évêque constitutionnel qui avait envahi son siége et contre les prêtres qui feraient le serment schismatique. Cette ordonnance épiscopale irrita les magistrats révolutionnaires de la Charente-Inférieure, et ils allèrent jusqu'à la brûler sur la place publique, un jour de dimanche, en présence d'un peuple ivre d'impiété. L'Assemblée nationale termina ses séances en septembre 91. L'évêque de Saintes n'avait qu'un désir, c'était de retourner dans son diocèse éclairer et ramener les esprits. Mais là comme ailleurs, on avait tellement exaspéré le peuple contre les évêques et les prêtres fidèles, qu'il n'eût pu y paraître sans qu'il y allât de sa vie. Cette raison n'aurait rien fait sur lui, car son devoir avant tout; mais la prudence lui interdisait une tentative qui n'aurait fait que compromettre ses prêtres

fidèles, les fait assassiner et lui avec eux, sans atteindre le but qu'il se proposait, le rétablissement de l'unité s'il était possible, ou du moins d'y affermir ceux qui y étaient encore attachés. C'est à cause de cela qu'il se résolut de demeurer à Paris, où, d'ailleurs, il était plus à même de rendre des services généraux à la malheureuse Église de France, en même temps que par ses correspondances il guidait autant que possible son diocèse. Mais la Révolution marchait à pas de géant ; et le 10 août 92, il pensa qu'il devait s'éloigner de France. Il était dans cette disposition, d'accord avec son saint frère l'évêque de Beauvais. Ils demeuraient dans la même maison. Ce jour-là, les féroces pourvoyeurs des persécuteurs y pénétrèrent. Le premier des deux qu'ils rencontrent, c'est l'évêque de Beauvais. Ravis de leur capture et ne sachant peut-être pas que celui de Saintes demeurait avec lui, ils se disposent à l'emmener sans faire d'autres perquisitions. Mais, l'étroite amitié qui unissait les deux frères depuis plus de quarante ans, ayant été dans les mêmes écoles, au même séminaire, ne s'étant presque jamais quittés, tous deux pleins de vertu et de foi, tous deux ayant été membres de la même assemblée, tout cela fait que l'évêque de Saintes accourt vers son frère que les soldats emmenaient : « Non, leur dit-il, vous ne l'emmènerez pas seul, je lui ai toujours été uni de la plus tendre amitié ; je le suis encore par la même cause. Tout son crime, c'est son amour pour la religion et son horreur du schisme ; je suis aussi coupable que lui. Conduisez-nous ensemble. » On les conduit à la section, et ils sont enfermés dans l'église des Carmes. Tout leur annonçait à chaque moment, ainsi qu'aux autres proscrits, une mort prochaine. Le 30 août, les deux frères firent passer à leurs intendants un ordre pressant d'acquitter le peu de dettes qu'ils pouvaient avoir.

Le 1er septembre, veille du massacre, un domestique de l'évêque de Saintes, homme intelligent et déterminé, nommé Becquerel, apporte à son maître un déguisement, lui assure qu'il le sauvera, et le conjure de le suivre. « Mais, dit l'évêque, en avez-vous un semblable pour mon frère ? — Non, répond Becquerel, il ne m'était pas possible d'en introduire deux à la fois. — Eh bien, répond son maître, je reste, je ne veux pas me séparer de mon frère ! » — Le jour du massacre, les deux frères se trouvèrent dans deux groupes séparés. L'évêque de Beauvais était dans celui de l'archevêque d'Arles. Il y eut la jambe cassée d'un coup de feu. L'évêque de Saintes, au bruit de l'explosion, sans en savoir précisément le résultat, veut accourir pour chercher son frère. Mais le commissaire fait rentrer dans l'église tous ceux qui survivent aux premières victimes. L'évêque de Saintes est forcé de marcher comme les autres ; et en marchant il criait : « Qu'est devenu mon frère ? Je vous en supplie, ne me séparez pas de mon frère ! » Prosterné avec les autres autour de l'autel, il demande à Dieu d'être réuni mort ou vif à l'évêque de Beauvais. L'évêque de Beauvais blessé est apporté par des prêtres ; et son frère court à lui, il l'embrasse et lui donne tous les soins qui sont en son pouvoir ; et ces soins de la plus tendre affection se prolongeront un peu devant la croix de Jésus-Christ, parce que les deux évêques ne seront appelés qu'à peu près les derniers au corridor de la mort. Tandis qu'ils priaient à côté l'un de l'autre, le nom de l'évêque de Saintes retentit, il se lève et va mourir en héros. Il avait quarante-huit ans...

L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

L'évêque de Beauvais était né à Angoulême en 1735. Il était par conséquent de huit ou neuf ans plus âgé que son frère, qui eut la gloire aux Carmes de le pré-

céder de quelques moments dans la voie royale du martyre. Il avait été grand vicaire de l'archevêque de Rouen. Il fut sacré évêque de Beauvais en 1772. Il fut député aux *États généraux* ; sa conduite y fut aussi sage et aussi ferme que celle de son frère. Comme lui, il refusa le serment à la *constitution civile du clergé* ; comme lui, il fut l'un des 30 évêques de cette assemblée qui rédigèrent contre cette œuvre de schisme l'*Exposition des vrais principes de l'Église.* Les deux frères vivaient ensemble dans un quartier retiré de Paris, lorsque le lendemain du 10 août on vint les arrêter. Je n'ai pas à répéter ce qui est dit plus haut de l'église et du jardin des Carmes où l'évêque de Beauvais fut blessé.

Après la mort de l'évêque de Saintes, les bourreaux paraissaient avoir une soif plus vive du sang de son frère. L'un d'eux accourt dans l'église en criant : « Où donc est l'évêque de Beauvais ? » et arrivé au saint blessé, étendu sur un méchant matelas, il lui ordonne de le suivre devant le commissaire pour de là passer par le corridor de la mort. « Je ne demande pas mieux que d'aller mourir comme les autres, dit tranquillement le doux évêque, mais vous voyez bien que je ne peux pas marcher ; ayez, je vous prie, la charité de me soutenir et aidez-moi vous-même à me transporter où vous voulez que j'aille. » Des assassins le soulèvent et l'aident à se traîner devant le commissaire, qui le fait porter sur le perron du jardin et jeter à bas de l'escalier, où il est massacré presque la dernière victime des Carmes.

Les deux saints frères, les deux illustres et immortels évêques de l'Église de France furent tués par un tailleur d'habits du nom de *Berthelot ;* et le nommé *Martin Froment* mutila leurs corps en leur coupant le nez et les oreilles.

Eusèbe dit avec soin les noms des martyrs... et quelquefois de leurs bourreaux les plus bas... je fais la même chose. Un jour les noms de ces scélérats retentiront devant l'univers assemblé ; de quel côté seront-ils ? peut-être que le sang de leurs victimes aura obtenu leur pardon... Tant mieux pour vous, Berthelot et Froment !...

En attendant, illustres et saints évêques, dont nous racontons les vertus et la mort héroïque, bénissez-nous, et que la voix de votre sang prie beaucoup pour l'Église de France et pour la cité qui vous a vus mourir, et dont le sol est empourpré et défendu de votre généreux sang !...

IMITATIONS DE L'ÉCRITURE.

I.

Quidnam tibi est, quia ascendisti et tu omnis in tecta ! clamoris plena, urbs frequens, civitas exultans... Dies interfectionis et fletuum Domino Deo exercituum scrutans murum... (Isaie, xxii, 1, 2, 5).

XVI.

Quomodo ceciderunt fortes ?... inclyti Israel, amabiles et decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi... (II Reg., i, 19).

LE SÉMINAIRE SAINT-FIRMIN

I

Et toi, maison du sacerdoce,
Où, sous les ailes de Firmin,
Le lévite saint et précoce
Se transforme en héros divin,
Écoute et vois : par tes fenêtres
O Dieu ! sont lancés tous tes prêtres,
Broyés sur le pavé glissant.
C'est un martyr qui les patronne;
Les lauriers dont il les couronne,
Comme les siens sont teints de sang.

II

Voilà qu'une foule en démence
Entre et franchit les escaliers ;
Une autre ivre de violence
Est dehors avec ses leviers.
Et tous les prêtres vénérables
Sont par ces mains impitoyables,
En l'air suspendus et lancés.

Et ces assommeurs parricides
Font bondir leurs membres livides,
Sur le pavé rouge entassés.

III

Ces bandits sont pareils aux batteurs pleins de joie ,
Entre les mains desquels le fléau se déploie ;
Sur leur tête il s'agite, ainsi qu'un noir serpent;
Sur la gerbe il s'abat, puis de nouveau s'élance,
Et retombe en cadence;
Et sous ses coups pressés a bondi le froment.

IV

Voyez ce prêtre à l'agonie (1) :
Ils le saisissent dans son lit,
Et le jettent à la furie
D'un peuple écumant et maudit.
Et ce peuple, c'étaient des femmes,
Agitant dans leurs mains infâmes
Des leviers pesants et noueux.
Et ces mégères avinées,
A leurs victimes acharnées,
Portaient sans fin des coups affreux.

V

Et même la main paternelle
Qui leur donnait du pain à tous,
Leur pasteur bienfaisant chancelle,
Et tombe broyé sous leurs coups.
Et voilà que circule au loin cette parole :
« Aux pauvres, ce pasteur, que votre main immole,

(1) Antoine de Copenne, vicaire d'une paroisse de Paris.

Donne, sachez-le bien, tout par son testament... »
O toi qui l'assassine,
Cruel, il y destine
Peut-être pour les tiens quelque soulagement (1).

VI

Ainsi que l'on voit des hyènes
Grincer des dents, se réjouir,
Parce que gisent dans les plaines
Partout des corps près de pourrir;
Des femmes ivres, exécrables,
Parmi des chants abominables,
Célèbrent l'enfer et la mort...
Mais, couronnés par la victoire,
Nos martyrs partaient pour la gloire
Du champ d'honneur brillant du beau nom de Victor (2).

VII

On applaudit là-haut; David, avec sa lyre,
Accourt, et sent qu'un Dieu le possède et l'inspire.
Il regarde et tressaille aux balustres du ciel.
Il se dresse et se pose, éclatant, extatique;
Et redit un cantique
Qu'il fit pour Israël.

VIII

« Les méchants écumants de rage
Ont frappé sur le dos des saints,
Comme la grêle qui ravage,

(1) Joseph-Marie Gros, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet.

(2) Le séminaire Saint-Firmin, prison pendant la révolution, est aujourd'hui une caserne; il est situé rue Saint-Victor. Le dernier vers fait allusion au nom de la rue.

En bondissant sur les raisins.
Mais, vains efforts! Tigres atroces,
Bientôt à vos plaisirs féroces
Succéderont les maux vengeurs.
Dieu renversera vos tempêtes
Sur vos épouvantables têtes,
Et l'on rira de vos malheurs.

IX

Mais vous qui semiez dans les larmes,
Et qui tombâtes sous les coups
Et la pointe ardente des armes,
O martyrs, réjouissez-vous!
Dans vos bras les gerbes immenses
D'interminables récompenses
Vous font vous courber sous leur poids.
Louange à Dieu pour ses promesses!
Héros, voici vos allégresses!
Chantez aux pieds du Roi des rois. »

X

David remonte dans la gloire;
Je le suis de mes yeux ravis...
Tout à coup du sein de Paris
Monte comme une vapeur noire;
Et dans ce nuage sanglant
Rugissent mille voix stridentes;
Et volent des têtes saignantes
Que roule en l'air un ouragan,
Tandis qu'une rouge rosée,
Tombant sur la terre arrosée,
Faisait de toute part couler des flots fumeux,
Acres et suffocants, d'un sang noir écumeux.

XI

Fuyons vers la terre étrangère,
Me suis-je dit dans ma douleur ;
Fuyons loin de ces cœurs de pierre
Et de ces loups pleins de fureur.
Adieu, déplorable patrie,
Par tes propres enfants meurtrie :
Je pars pour ne plus voir triompher les méchants.
Je passais... J'aperçois une double potence
Dans une place immense,
Des prêtres qu'on tuait... Et là sonnaient les chants :

XII

« A nous, fils des enfers, toujours du sang à boire!
— A nous, prêtres, la paix, le ciel et la victoire!
On peut bien nous tuer; mais nous vaincre... jamais!
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne
Que l'éternité donne,
Germe aux champs du carnage, et sur les chevalets. »

—

NOTES

SUR LE CHANT DU SÉMINAIRE SAINT-FIRMIN.

Le séminaire Saint-Firmin, rue Saint-Victor, transformé en prison après le 10 août 92, fut le dépôt spécial des prêtres du quartier des colléges destinés à la mort. On les y rassembla dès le 11. Le 13 on y enferma, avec ses collègues et ses élèves, le supérieur de la congrégation de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, fondée par le vénérable M. Bourdoise, *René-Marie Andrieux*. Il avait refusé le serment. La vengeance des impies lui en tenait rancune. Quand la sainte compagnie entra escortée, le 13, dans l'église du séminaire Saint-Firmin transformée en prétoire, elle avait eu à traverser la cour toute remplie d'hommes, de femmes et d'enfants du bas peuple, qui, ameutés par les persécuteurs, faisaient éclater une joie féroce en s'applaudissant de ce que ces captifs de Jésus-Christ étaient destinés à un prochain massacre. Ces frénétiques étaient si bien dans le secret du complot des assassinats, que l'un d'eux, armé d'une hache et la levant comme pour frapper, criait avec fureur : « *Donnez-moi tous ces c...-là, que dès aujourd'hui je les expédie avec ma hache !* » Mais ce n'était pas encore l'heure des haches et des leviers; le vénérable Andrieux, avec ses prêtres et ses élèves, après avoir répondu intrépidement aux commissaires, fut mis en arrestation; et tous, se préparant tous les jours avec un cœur calme et confiant en Dieu, ils périrent le 3 septembre, jetés par les fenêtres, et achevés dans la rue à coups de hache et surtout de levier par des femmes et des enfants; manière de tuer ordonnée par la commune de Paris pour empêcher les mourants de crier et de faire du bruit !...

IV.

Ce prêtre à l'agonie, qu'on jette par les fenêtres, se nommait *Bertrand-Antoine de Copenne*, d'une famille distinguée de Guienne; il exerçait avec zèle la charge de simple vicaire de paroisse à Paris. Ayant refusé le serment à la *constitution civile du clergé*, il fut obligé de quitter son poste, et il se retira dans une maison de la Montagne-Sainte-Geneviève. Plusieurs amis, inquiets sur les suites de son refus, pour sa tranquillité, cherchaient à lui persuader qu'on pouvait en conscience prêter le serment. Il leur répondit toujours avec autant d'énergie que de noblesse et de fierté : « *Jamais les Copenne n'ont manqué à leur parole d'honneur ; j'ai donné*

la mienne au Dieu et au roi. » Il avait d'autant plus de mérite dans son refus, que, dénué de toute fortune, il manquait même du nécessaire.

Lorsque, après le 10 août 92, on vint chez lui pour le saisir le 30 du même mois, on le trouva malade d'une fièvre violente. Voyant entrer les misérables armés de piques, il leur dit d'un ton ferme et imposant : « *C'est donc pour m'enfermer avec les autres prêtres? Eh bien! allons, je vais vous suivre. Copenne est content de mourir au champ d'honneur.* » Il veut se lever ; il ne le peut, tant la fièvre et la misère l'avaient affaibli. Les patriotes impatients le prennent sous les bras, enveloppé d'une manière telle quelle, et le traînent au comité de Saint-Firmin. Là il est tellement accablé, qu'il faut l'étendre sur un matelas. Tout mourant qu'il est, il est encore assez fort pour envoyer un *énergique non* au commissaire qui lui demande de nouveau le serment. On l'incarcère immédiatement avec tous les autres prêtres. Par son généreux caractère, il aurait été bien capable de fortifier leur courage, si ces vaillants soldats eussent eu besoin qu'on les soutînt. Trois jours après, les assassins furent obligés de l'aller chercher dans la chambre où le mal le tenait cloué sur un lit : il était mourant. Ils ne trouvèrent rien de plus convenable que de le prendre et de le jeter par la croisée de l'étage élevé qu'il habitait ; et aussitôt des femmes, armées de massues et de leviers, accoururent et le frappèrent avec d'autant plus de rage et de fureur, qu'on leur avait dit qu'il était invincible dans son refus de serment, et que c'était un prêtre *tout a Dieu et au roi.*

Ce noble et généreux prêtre avait quarante ans.

V.

Ce pasteur bienfaisant, qui chancelle et qui tombe sous les coups des *assommeuses*, est *Joseph-Marie Gros*, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. M. de Juigné, archevêque de Paris, qui connaissait sa foi, sa piété et son dévouement, l'avait choisi tout exprès, à cause de ces qualités, pour une paroisse presque toute d'ouvriers et de pauvres; ce qui en faisait un troupeau fort difficile à régir et à satisfaire. M. Gros justifia pleinement les vues et les espérances de monseigneur l'archevêque. Bienfaiteur de presque tous ses paroissiens, il en avait ramené un très-grand nombre aux devoirs du christianisme; et ses succès dans le ministère au milieu d'une telle population paraissaient un prodige, qui lui attira l'admiration et l'estime de Paris. Nommé député aux *États généraux* de 89, sa conduite fut celle d'un bon Français, et surtout d'un bon prêtre. Les *États* devinrent *Assemblée nationale.* Il signa, le 13 avril 1790, avec le côté droit, une déclaration formelle en faveur de la religion catholique, malgré la fureur de presque tout le reste de l'Assemblée. Cette signature souleva contre lui tous les grossiers révolutionnaires de son quartier. Quelques-uns de ses amis le conjurèrent de la révoquer. En même temps, le comité civil l'appelle impérieusement, et lui déclare que cette signature est une marque de haine pour le peuple. Le curé, homme simple et facile jusqu'à la faiblesse, à ce nom d'ennemi du peuple qu'on lui donne, se trouble et s'émeut : « Non, dit-il, je ne suis pas ennemi du peuple; et si ma signature peut offrir ce sens, je la rétracte. » De là, triomphe pour les révolutionnaires. Mais leur triomphe ne fut pas de longue durée. S'apercevant qu'on donnait sa complaisance comme une défection, il s'empresse d'en réparer hardiment le scandale. Les députés venaient de manifester une violente indignation dans l'Assemblée nationale au sujet d'un mandement de l'évêque de Tarbes pour le maintien de la foi catholique; voyant par là que le dessein bien

arrêté des législateurs était de proscrire le catholicisme, le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet monte résolûment à la tribune, rétracte sa rétractation du comité, et dit : « Messieurs, je n'ai jamais oublié ce que je dois à Dieu dont j'ai le bonheur d'être ministre, et à la paroisse dont j'ai l'honneur d'être curé. Regardez donc mon nom comme n'ayant jamais été effacé de la liste de ceux qui ont souscrit la délibération en faveur de la religion catholique, et permettez que j'y sois inscrit de nouveau et sans retour. » Dès lors M. Gros fut l'un des principaux points de mire des impies; chassé de son presbytère pour refus d'acceptation de la constitution civile, il se retira dans une maison particulière avec un autre prêtre, rue de la Vieille-Estrapade. Après l'épouvantable journée du 10 août, il y fut pris et mené, avec son confrère, au séminaire Saint-Firmin. Le 2 septembre, des amis vinrent pour le sauver. « Non, dit-il, je ne sortirai pas, le peuple sait que je suis ici. Malgré tout ce que j'ai fait pour lui, je suis le principal objet de sa fureur. S'il ne me trouve pas à Saint-Firmin (les assassins y vinrent tout massacrer le lendemain 3), s'ils ne m'y trouvent pas, ils bouleverseront tout, et s'irriteront d'autant plus contre mes confrères. Peut-être qu'ils n'en veulent qu'à moi. Si je m'échappais, ils déchargeraient leur furie sur les autres, et je serais la cause de leur mort. Ne vaut-il pas mieux que je sois sacrifié, et que les autres soient épargnés ? C'est pourquoi je reste. » Le 3, les massacreurs arrivèrent. Parmi ceux qui viennent à lui, M. Gros reconnaît un savetier de sa paroisse, nommé *Gossiaume*, qui allait lui porter le premier coup, et à qui il avait souvent donné des secours. Il lui dit avec douceur : « Mon ami, vous le savez, j'ai toujours eu le plus grand plaisir à vous secourir dans votre indigence, ainsi que votre femme et vos enfants, et vous me nommiez votre père. Aujourd'hui vous voulez me faire mourir. Eh bien, frappez, mon ami, et que Dieu vous pardonne. » Le savetier répondit : « C'est vrai, monsieur le Curé, je vous ai de grandes obligations; mais la nation me paie pour vous tuer, et je vous tue. » Et à l'instant cet épouvantable scélérat fait un signe à ses camarades, et ils viennent à son aide. Ils prennent ensemble le saint prêtre, et le jettent par la plus proche croisée sur le pavé de la rue... Son crâne est fracassé ; sa cervelle rejaillit sur les murs, et les assommeuses frappent à coups redoublés sur ses membres brisés et qui palpitent encore quelques minutes.

Parmi les dignes camarades de *Gossiaume* était un serrurier nommé *Dumoutier*. Ce forcené avait à lui tout seul tué 14 prêtres ce jour-là. La tête du vénérable pasteur fut coupée et les cannibales se mirent à la porter en triomphe dans les rues de la paroisse. Pendant ce temps-là des commissaires ouvraient son testament, et qu'y lisait-on? rien que ceci : « *Je lègue tout ce que j'ai aux pauvres de ma paroisse !* » Et l'on a dit que dans ce sublime testament, dans le détail des legs particuliers, il était question nominativement de Gossiaume. Et Gossiaume venait de dire au testateur : « Oui, c'est vrai, monsieur le Curé, je vous ai de grandes obligations, mais la *Nation* me paie pour vous tuer, et je vous tue. » Et de la parole il était passé immédiatement à l'acte (1) !

(1) Pour nous reposer un peu de toutes ces horreurs, rappelons un fait qui s'est passé dans la prison de Saint-Firmin, et qui a presque son côté plaisant : Deux prêtres excellents, MM. *Hénoque* et *Lhomond*, voués à l'enseignement et adorés de leurs élèves, furent pris le 13 août 92 au collége du cardinal Lemoine et incarcérés avec les autres dans la maison du séminaire. Parmi les bourreaux, en voilà un qui, au nom de *Lhomond*, se rappelle son *ru-*

IX.

IMITATIONS DE L'ÉCRITURE.

PSAUME 128.

Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores; prolongaverunt iniquitatem suam... Sæpe expugnaverunt me, etenim non posuerunt mihi... Dominus Justus concidit cervices peccatorum... confundantur et convertantur retrorsum.

PSAUME 125.

Qui seminant in lacrymis in exultatione metent.
Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua ;
Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.

---

diment et sa grammaire qu'il avait appris au collége. « Ah ! dit-il, quoi ! c'est Lhomond, l'auteur du *rudiment*, l'ami du peuple et des enfants ! Ah ! celui-là on ne le tue pas. » Et Lhomond est délivré, grâce à son *rudiment* et à sa *grammaire*. Son confrère Hénoque, qui, comme lui, aimait les enfants et enseignait la jeunesse, mais qui n'avait pas fait de *rudiment* ni de *grammaire*, est jeté par la fenêtre et assommé.

Étranges cervelles que les cervelles françaises !

Au reste, qui de nous n'applaudirait pas de grand cœur à la délivrance de Lhomond, ce prêtre vénérable, ce maître habile, ce père de la jeunesse, qui n'a jamais voulu dépasser l'enseignement des basses classes, et qui a donné, outre ses excellents livres latins pour les enfants, les livres, si recommandables pour tous les âges, de la *Doctrine chrétienne*, de l'*Histoire de la religion* et de l'*Histoire de l'Eglise*, trois abrégés parfaitement rédigés.

LA GUILLOTINE

I

Quel est cet arbre à double tige ?
Il est teint d'un sang qui se fige.
Entre ses deux longs bras, plus raides que le fer,
Son unique feuille voltige
Comme l'oiseau des nuits échappé de l'enfer.
Feuille d'acier, au tranchant lisse,
Elle monte, descend et glisse,
Vole comme l'éclair, râle comme un mourant,
Dans sa double et rouge coulisse,
Et s'y pâme de joie, ainsi qu'un conquérant.

II

C'est un démon qui semble rire,
Chanter, danser avec délire,
En jetant par milliers les têtes et les corps
De tout un monde qu'il déchire,
A la mort dont il fait regorger les trésors.
Entends-tu le triangle oblique
Mugir sur la place publique?
Ie trône à lui tout seul dans une mer de sang ·
Et, plein d'une ardeur satanique,
Un peuple de chacals l'entoure en glapissant.

III

Arbre, ton nom ? « La guillotine !
Quand il me plaît je déracine
Les peuples, les rois, Dieu, son autel renversé.
J'absorbe, quand je me mutine,
Et ceux que l'on m'amène, et ceux qui m'ont dressé.
Ta force, arbre de sang, trop fièrement se vante ;
Une légion fulminante
Ne tombe pas; mais vit, belle de liberté,
Sous ta hache retentissante...
C'est nous, chrétiens... ici... puis dans l'éternité !

IV

J'entends la douce Philomèle
Chanter sur le haut peuplier ;
Et sous le même abri, près d'elle,
Sonnait une voix de ramier ;
Et j'écoutais leur mélodie
Dans l'agréable rèverie
De mon silence, avec bonheur.
Mais voilà qu'un coup part et tonne...
Hélas ! c'est la mort que leur donne
L'avide et farouche chasseur.

V

Où s'en vont ces vierges fidèles
Et ces prêtres au front serein ?
Est-ce à des fêtes solennelles ?
Est-ce à quelque royal festin ?
A la mort !... D'une voix sonore
Ils chantent !... Et leur œil ignore
La peur devant l'acier cruel.

Ils disent : Voici la victoire !
Montons à l'autel de la gloire !
Voici le marche-pied du ciel (1).

VI

« J'ordonne que ces fanatiques,
Sous leurs habits sacerdotaux (2),
Au milieu des places publiques,
Soient conduits sur les échafauds. »
O proconsul, tu crois peut être
Désoler cet auguste prêtre ?
Tu te trompes, moqueur cruel.
Tu crois ne régler qu'un supplice
Tu donnes à son sacrifice
L'appareil le plus solennel.

VII

De l'échafaud il fait sa chaire (3),
Ce prêtre, qui veut que sa voix
Encor de Dieu parle à la terre
Et sonne une dernière fois.
Il le voulait !... un homme atroce
Commande, par un cri féroce,
Aux tambours, leurs longs roulements..
Ces tambours, ô sainte victime,
Va, crois-moi, d'une voix sublime,
En ton honneur, battent aux champs.

VIII

Femmes, vous paraissez joyeuses (4),

---

(1) Mot de Mallet, prêtre du diocèse d'Agde, exécuté à Montpellier, le 13 mars 1794.
(2) Méallet, exécuté à Cahors, le 24 septembre 1794.
(3) François Revenaz d'Annecy, exécuté à Grenoble, le 26 juin 1794.
(4) Jeanne Allix et ses compagnes, exécutées à Bordeaux, le 4 juillet 1794.

Et pourtant vous allez périr!
« Oui, c'est vrai! comme recéleuses
De prêtres, ils nous font mourir!
On ne nous voit point d'autres crimes,
Avec eux, nous tombons victimes
Sur ce dur et bruyant autel.
Compte, Seigneur; nous sommes seize,
Mourant pour toi d'un cœur plein d'aise;
Reçois les seize dans ton ciel!

IX

Voyez-vous cette jeune mère (1)?
On s'empare de son enfant;
Puis, sous la lame meurtrière,
Ils poussent son corps palpitant.
Pauvre mère! ton sang ruisselle!
Et voilà que ton lait s'y mêle
A flots, sur le plancher collant.
Affreux plancher! table cruelle!
Comment faut-il qu'on vous appelle,
Marbre rouge veiné de blanc?

X

Ta lèvre angélique et charmante (2),
Sur la planche, de sang fumante,
Dépose un baiser saint, sublime et solennel,
Toi qu'une flamme consumante,
Vierge, brûle d'amour envers le Dieu du ciel.
Oh! triomphe d'aise! en échange
Du coup de la hache d'Orange,
S'ouvre à toi le palais du bonheur le plus pur,

---

(1) Noelle Vicheri-Foucart, exécutée à Arras, le 13 juillet 1794.
(2) Sœur Saint-Louis, religieuse Ursuline, exécutée à Orange, le 10 juillet 1794.

En délices sans fin se change
Ta douleur d'un instant, ô colombe d'azur.

XI

Mais voici bien autre merveille!
Riche de jeunesse et d'enfants,
Manessy (1) court mourir, pareille
A de gais agneaux bondissants.
Un rayon du ciel illumine
Sa noble tête qui s'incline
En riant sous l'affreux couteau.
Elle tombe! et son doux sourire
Persévère et semble nous dire :
Oh! qu'elle est heureuse, là-haut!...

XII

Quel est ce maréchal de France
Qui, d'un pas assuré, s'avance,
Ainsi qu'à dix-neuf ans il montait à l'assaut?
« C'est moi, dit Mouchy qui s'élance,
Et je meurs bien content, pour Dieu, sur l'échafaud.
Au roi j'ai donné ma jeunesse;
A Dieu je donne ma vieillesse.
A toi, merci, Thinville, à tes airs méprisants,
Des beaux lauriers que ta main tresse
Pour couronner ma vie et mes quatre-vingts ans. »

XIII

Dans des rêves de nuits maladives et folles,
J'ai vu l'arbre de mort. Pendaient des banderoles
Du haut de ses bras secs, ainsi que des drapeaux.

(1) Catherine Manessy Ponson, exécutée à Lyon, le 27 juillet 1794.

Sur l'une étaient écrits les grands noms des victimes,
Et sur l'autre, les crimes
Et les noms des bourreaux.

XIV

Et celle des bourreaux, rouge, épaisse et massive,
Sur sa hampe claquait, comme l'onde plaintive
Clapote, en gémissant, contre un vaisseau brisé.
Des troupes de démons, hurlant, faisant la chaîne,
S'y pendaient en riant du rire de la haine,
Et criaient : « Pour toujours, au cachot embrasé! »

XV

Les anges s'inclinaient sur l'autre banderole,
Baisaient ses noms brillants d'une ardente auréole :
Et, dans les airs émus, résonnait ce beau chant :
« Ils ont vaincu! Ceignez, couronnes éternelles,
Ces têtes immortelles
Qu'osa trancher un jour la hache du méchant. »

XVI

Place de la Concorde, ô barrière du trône,
En foulant vos pavés, toujours mon cœur frissonne.
Je crois voir se dresser des légions de morts;
J'entends le cliquetis de leur immense armée;
Ils m'indiquent du doigt la machine affamée,
Qui hacha sous sa dent leurs têtes et leurs corps.

NOTES

SUR LE CHANT DE LA GUILLOTINE.



Peut-être que je n'aurais pas dû, m'ont dit des personnes dont je respecte infiniment la délicatesse d'esprit, la sagesse et le bon goût, peut-être que je n'aurais pas dû parler si amplement de la *guillotine*, dans un temps surtout où l'on se débarrasse en cent endroits de cet instrument de supplice si multiplié pendant la Révolution ; et que de plus, si la description en est énergique, elle est d'un goût fort douteux et d'un romantisme singulièrement hardi.

Malgré ces observations, je conserve le chant de la *Guillotine* tel qu'il est.

Pour ce qui est de la description, je dirai, non pas pour me disculper, mais pour rendre à chacun ce qui lui appartient, je dirai que j'en dois l'idée, et jusqu'à un certain point la forme à M. *Danielo*, dans sa note historique sur la fête de Longchamp qui fait suite à son *Histoire de madame Isabelle, sœur de saint Louis.* On reconnaît, dans cet intéressant ouvrage, l'ami, le secrétaire, l'admirateur, l'imitateur de Châteaubriand, par le charme avec lequel il conte et raconte. C'est donc la prose vive, alerte, imagée de M. Danielo, qui m'a suggéré ma description de la *Guillotine*. Je le prie d'en agréer ici mes remercîments.

Quand il est question de littérature, de beautés poétiques, ce n'est pas précisément de classiques, de romantiques, je crois, qu'il doit s'agir ; mais d'examiner la composition en elle-même ; que si elle est bien en rapport avec ce qu'elle traite, si elle est vive et saisissante, si, surtout quand elle regarde des sujets sacrés, elle est dans le goût des Écritures, j'ose dire qu'elle est digne d'être acceptée des gens de sens et d'étude ; or, il me semble que ma peinture de la guillotine est dans le goût des prophètes qui apostrophent, qui font parler et agir les astres, les vaisseaux, le glaive, les bois, les montagnes, les places publiques, et jusqu'aux pierres qu'on y rencontre.

Je sais que la Bible et les livres des Orientaux nous présentent des images et des hardiesses que les classiques renverront au pays des extravagances ; mais ces images en seront-elles moins belles et moins saisissantes pour cela ? Les poëtes bibliques seront-ils notés comme des gens sans goût et sans bon sens, parce qu'ils n'ont pas écrit comme à Rome ou à Athènes ? Non certainement ; et tous les vrais maîtres en littérature ne donnent pas, que je sache, une place inférieure à David et à Isaïe parmi les maîtres de la lyre et les dieux de l'harmonie païenne. Eh bien, s'il en est ainsi, parler à la manière des prophètes, et dans un style *scripturaire*, ce n'est pas

entrer dans une mauvaise route, surtout en louant les martyrs de Dieu, puisque c'est parler son langage et emprunter à ses prophètes la harpe inspirée de son souffle divin; par conséquent c'est lui plaire, c'est plaire à ses amis du ciel et de la terre et à tous ceux qui connaissent l'Écriture et son génie.

Maintenant parlons de la guillotine en elle-même; j'en conserve la peinture et le nom, parce que dans mes *Martyrs de la Révolution* je passe en revue les principaux supplices qu'ils ont endurés; or, il est manifeste que la *guillotine* fut le plus actif et le plus commun, tellement qu'au nom seul de la Révolution, c'est toujours la guillotine qui se dresse devant nos yeux comme un spectre infernal. Cet instrument de mort doit son nom à l'un des membres de l'Assemblée nationale, *Joseph Guillotin*, qui n'en fut pas cependant l'inventeur. Cet homme, dans la compagnie des législateurs d'alors, s'était borné à faire décréter par la *Constituante* l'égalité des peines, et à recommander la recherche d'un supplice prompt, uniforme et le plus doux possible pour les condamnés. L'Assemblée porta son décret le 1er décembre 1789. Ce fut le docteur *Antoine Louis*, secrétaire de l'Académie de chirurgie, qui détermina le mode du supplice, et arrêta avec un mécanicien du nom de Schmidt le plan de la machine, qui fonctionna pour la première fois le 25 avril 1792. Sans doute que M. Guillotin fut médiocrement flatté de voir l'affreux instrument baptisé de son nom, d'autant plus que véritablement la machine était bien plutôt la fille du docteur Louis que la sienne; mais, satisfait ou non, la paternité de l'instrument de mort est demeurée au constituant Guillotin, citoyen de Saintes.

La place aujourd'hui de la *Concorde* s'appelait dans ce temps-là place de la *Révolution*, et auparavant place *Louis XV*. Elle fut le lieu principal où la guillotine s'enivra du sang le plus illustre de l'univers. Louis XVI, la Reine, madame Élisabeth, y périrent, et huit cent quatre-vingt-dix-sept autres victimes. Le Roi fut d'abord immolé seul et le premier sur cette place. Une sorte de terreur respectueuse ou plutôt une permission d'en haut semblait s'opposer à ce qu'on souillât d'un sang coupable ou ordinaire une terre imbibée du sang du juste, et fit qu'on exécuta jusqu'au 8 mai suivant sur la place du *Carrousel*, où périrent trente-sept personnes. Mais à partir du 8 mai 93 on exécuta indistinctement sur la place de la Révolution. Et remarquez comme ici la main de la justice divine se montre sur les principaux instigateurs et acteurs de la Révolution et sur les jugeurs de Louis XVI; ils apportèrent presque tous leur tête sur la place même où ils avaient fait périr le juste couronné. Et pour ne parler que de deux parmi les plus horribles, Danton y fut guillotiné le 5 avril 94; et ce jour-là, on vit Robespierre sortir de la foule, et rentrer dans le jardin des Tuileries, en se frottant les mains, comme un homme qui se dit : *Bon ! voilà une bonne affaire !*

Et trois mois plus tard, le 24 juillet 94, ce même Robespierre, si content de la chute de ses anciens amis, est exécuté au même lieu et place avec ses plus fameux compagnons. Et ce qui est bien digne de remarque et tout à fait saisissant pour un esprit attentif et qui pense à Dieu et à sa justice, c'est que la guillotine, qui avait été établie à la barrière du Trône, et qui en quarante jours avait abattu douze cent quatre-vingt-deux têtes, fut rapportée par l'ordre des *Thermidoriens* sur la place de la Révolution pour l'exécution de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just et autres, comme pour leur dire : « Misérables, tombez là où vous avez mis à mort le roi, le juste et le saint ! »

Bientôt tout devint désert aux environs de la place de la Révolution : les prome-

nades, les rues, les maisons ; on n'y voyait plus que les masses hurlantes et soldées des scélérats et des cannibales.

L'ombrageux et cruel Robespierre fit transporter l'instrument fatal sur la place de la Bastille, afin d'aguerrir de plus en plus le peuple du faubourg Saint-Antoine, et aussi pour l'intimider et le contenir, s'il lui prenait fantaisie de s'insurger contre la Convention. Là chaque jour les bourreaux tombaient de lassitude à force de travail, tellement que les dernières victimes expiraient dans un long martyre. Auprès de l'échafaud, il y avait un puisard, ou plutôt une sorte de citerne, où quatre hommes dirigeaient et versaient le sang avec des seaux, et puis encore chaque soir on recouvrait la place de sable et de son, pour absorber et faire disparaître les mares rouges qui y étaient restées. C'était absolument comme au Colisée sous les anciens Romains. Il a péri en un mois sur la place de la Bastille quatre cent dix-neuf personnes.

Ensuite ce fut le tour de la Barrière du Trône. La guillotine y fonctionna comme sur la place de la Révolution et sur celle de la Bastille. Elle y trancha plus de douze cents têtes en quarante jours. L'on voit encore à côté, dans l'enclos de Picpus, la petite enceinte où les suppliciés tout chauds étaient jetés. La piété des parents des victimes en a fait un cimetière clos (1).

Enfin, la funeste machine fut établie et fonctionna sur la place de Grève, lieu des exécutions de temps immémorial à Paris.

Les maîtres, les dépopulateurs de la France, trouvant que la guillotine n'avait pas un mouvement assez accéléré, firent à Bicêtre l'expérience d'une machine à neuf lames qui devaient tomber à la fois sur autant de têtes. Mais l'essai ne réussit pas, et l'on proposa publiquement aux Jacobins de mitrailler en masse trois mille contre-révolutionnaires, et si Robespierre n'eût pas été peu après guillotiné lui-même, peut-être que le moyen aurait été employé. Au reste, des expéditions de cette sorte, c'est-à-dire par la mitraille, la fusillade et autrement, n'ont-elles pas été faites à Nîmes, à Avignon, à Lyon, à Nantes et ailleurs.

Et voilà pourtant des exterminations que Paris, que toute la France subissaient et laissaient faire par une poignée de scélérats! Dans toutes les grandes villes, dans les bourgs et jusque dans les villages, on promenait l'instrument de mort, et il y fonctionnait sur-le-champ. Sur les chemins mêmes, le proconsul qui se faisait suivre

---

(1) D'où vient ce nom de *Barrière du Trône ?* Le voici : La ville de Paris, qui sait si bien, selon qu'il lui plait, fêter ses maîtres, ou bien les chasser et même les tuer, le 26 juin 1660, au milieu de cette vaste esplanade, avait reçu magnifiquement Louis XIV avec l'infante d'Espagne qu'il venait d'épouser. Sur un superbe trône érigé par la ville, le roi reçut les hommages enthousiastes des Parisiens. En mémoire de cette fête, on appela cette place la *Barrière du Trône.* Ce nom ne pouvait pas aller avec la guillotine, et les *sans-culottes* l'appelèrent stupidement la place de la *Barrière renversée.*

D'où vient ce nom de *sans-culottes* dont les révolutionnaires s'emparèrent avec tant d'ardeur, jusqu'à donner le nom de *sans-culottides* aux jours complémentaires de leur calendrier ? On raconte là-dessus cette anecdote : L'abbé *Maury* soutenait et développait avec énergie dans la *Constituante* des idées sages, qui n'étaient pas du goût des tribunes; des femmes s'y agitaient et faisaient du bruit, l'orateur impatienté apostropha vivement le président et lui dit : « Monsieur le président, faites donc taire ces *sans-culottes.* » Grande hilarité dans toute la salle ; et le mot fit tellement fortune, que les républicains l'adoptèrent. (MONTGAILLARD).

de la guillotine, comme d'une *inséparable,* s'il rencontrait un voyageur qui lui semblât suspect, il le faisait dépêcher immédiatement et séance tenante.

Et vous croyez peut-être qu'on avait horreur de la guillotine? Chose inconcevable, et qui donne du caractère français et de son insouciance l'idée la plus étrange! Des guillotines en bois d'acajou, en or, en argent, de tout métal et de toute grandeur, se rencontraient partout, aux oreilles, au cou des dames; jusque sur les tables de festin, on plaçait une belle guillotine au milieu en remplacement des surtouts; et tel représentant ou grand seigneur de l'époque ne permettait pas qu'on servît sur sa table une volaille, si elle n'avait pas été guillotinée En passant dans les rues, on voyait sur la boutique d'un libraire cette enseigne : *A Notre-Dame de la Guillotine !*

Et ce qui est plus incroyable encore, les prisonniers, les prisonnières même se faisaient un jeu de la *guillotine.* Etait-ce dégoût de la vie, désir d'en finir, abjection, héroïsme? Je ne décide pas, je raconte. Toujours est-il qu'à la prison du Luxembourg, où étaient en général les gens de qualité, les dames faisaient journellement des *répétitions de guillotine;* voici comment : on plaçait trois chaises au bout de la salle, l'une au milieu, les deux autres sur les côtés. Chaque dame se penchait à son tour sur le dos de la chaise du milieu, arrangeant son cou sur la traverse du haut; puis elle s'inclinait pour imiter la bascule du patient sur et avec la planche: les deux chaises de droite et de gauche s'abattaient alors, et la dame se laissant choir tombait sur le carreau. Quand l'expérience était bien faite, c'est-à-dire quand la dame tombait avec souplesse et bonne grâce, les spectateurs qui formaient cercle derrière les chaises battaient des mains et prodiguaient les *bravos !...*

Étrange peuple que le peuple français! Voyez et surtout écoutez *Champcenetz,* condamné à mort pour un mauvais calembour de sa façon contre la République un jour qu'il était au foyer de l'Opéra; ce singulier personnage, poudré à blanc en s'en allant mourir, plaisante sur l'un et sur l'autre, et monté sur l'échafaud, il dit à l'exécuteur couvert de sang : *Dépêche toi, je vais te donner pour boire !* En vérité, c'est la démence de la frivolité, et plus que l'insouciance de la bête.

Et quelque chose de plus incroyable et de plus hideux encore au sujet de l'esprit et du matérialisme de l'époque, c'est que (sans m'arrêter à ce qui resta à l'état de proposition par l'aréopage de ce temps-là, savoir de *faire saler et mariner les chairs des suppliciés reconnues saines et de bonne qualité, afin que les aristocrates fussent bons à quelque chose, au moins après leur mort)* je ferai remarquer ce qui était réduit en pratique à l'égard d'un certain nombre de guillotinés. « A Meudon, il y avait une *tannerie* où l'on *tannait* la peau humaine. Il est sorti de cet affreux atelier des peaux parfaitement préparées. Un personnage célèbre d'alors avait un pantalon de peau humaine. Les relieurs reliaient certains livres républicains avec de la peau humaine. — Les bons et beaux cadavres étaient écorchés et leur peau préparée avec un soin spécial. La peau des hommes avait une consistance et un degré de bonté et de moelleux supérieur à la peau de chamois, celle des femmes présentait moins de solidité, à raison de la mollesse du tissu. » Assez! assez! (MONTGAILLARD, IV, 290).

V

... d'une voix sonore
Ils chantent !...

Je ne pourrais pas dire le nombre de prêtres et de religieuses qui chantèrent leurs divines espérances et leur bonheur en allant à l'échafaud, et jusque sous le couteau fatal. J'indiquerai seulement ici les admirables carmélites de Compiègne. Après avoir été d'une fermeté héroïque devant Fouquier-Thinville, qui les fit condamner comme *détentrices d'armes et convaincues de machinations pour engloutir la liberté dans des flots de sang*, etc., etc., elles se retirèrent du tribunal, joyeuses d'avoir été trouvées dignes de mourir pour Jésus-Christ. Elles étaient toutes à jeun. La Mère supérieure craignit qu'à cause de l'heure attardée de l'exécution elles éprouvassent quelque défaillance par inanition, ce que les impies prendraient pour l'effet de la peur de la mort. Elle parvint à se procurer ainsi qu'à ses filles du chocolat. Ayant béni Dieu de cette réfection que toutes avaient prise avec une parfaite tranquillité d'esprit, elles ne songèrent plus qu'à se disposer prochainement à la mort Pendant le trajet jusqu'à l'échafaud, elles chantèrent le *Te Deum* et le *Veni Creator*. La supérieure demanda et obtint d'être exécutée la dernière. Ayant vu toutes ses filles mourir en prédestinées, elle-même mourut avec bonheur la seizième.

Les prêtres chantaient également en marchant à l'échafaud. Pierre-Joseph *Pontois* s'en allait mourir avec cinq autres prêtres. En passant il aperçut l'homme qui l'avait trahi. « Adieu, N., lui dit-il d'une manière affectueuse ; je vais mourir, tu le sais, je prierai pour toi. » Et se tournant vers les cinq prêtres qui devaient être exécutés avec lui : « *Et maintenant, Messieurs, chantons le Te Deum.* » Et ils chantèrent ainsi jusque sous la main du bourreau.

Le 14 novembre 1853, la même chose m'a été racontée par M. Pavy, vicaire-général de Mgr Pavy, évêque d'Alger, au sujet de M. Pavy leur oncle, vicaire d'une des paroisses de Lyon, et qui périt sur l'échafaud à trente et un ans. Les juges du tribunal de sang lui demandent de déposer sur le bureau ses lettres de prêtrise. Il répond : « Je ne les ai pas. Vous voulez ma mort, eh bien ! dans un moment j'irai les chercher au ciel ! Condamné à mort, il est déposé là où d'autres prêtres attendaient le moment de l'exécution. Il les salua avec gaieté et affection. Ils se confessèrent les uns aux autres. Au moment de partir il leur dit avec un entrain presque incroyable : « Messieurs, je suis le plus jeune et le plus grand ; je serai votre tambour-major, marchons ! » Et d'une voix vibrante il entonna le *Te Deum*, que tous continuèrent avec lui en allant à la mort. M. Pavy fut décapité le premier, et tous s'envolèrent au ciel le 16 janvier 1794.

VI

J'ordonne que ces fanatiques
Sous leurs habits sacerdotaux,
. . . .
Soient conduits...

C'est ici le lieu de traiter le plus brièvement possible des divers noms et prétextes qui servirent de motifs pour donner la mort aux martyrs de la Révolution.

Les persécuteurs modernes, comme ceux des premiers siècles, ont employé diverses formules pour déguiser leur haine, tromper et irriter le peuple.

Dans les premiers jours de la Révolution, impatients de se débarrasser des prêtres et des laïques courageux et fidèles dans la défense et la pratique de la religion catholique en France, les persécuteurs, en attendant les formules impies, menteuses, et sacriléges des tribunaux de sang, mirent en usage le mot d'*aristocrate* qu'un peuple ameuté vociférait, tandis que des tueurs gagés assassinaient. On avait répété à satiété qu'*aristocrate* signifiait fauteur de despotisme, ennemi du peuple et de la liberté! Et ce nom on le donnait aux pères des pauvres, des orphelins et des malades, à ceux dont toute la vie et tous les efforts tendaient à maintenir l'ordre et la paix dans les cœurs, dans les familles et dans l'État, et l'honneur et le service de Dieu sur la terre! Et pour ne citer qu'un exemple entre mille, c'est au cri d'aristocrate que l'admirable archevêque de Paris, M. *de Juigné*, fut accueilli à coups de pierres le 24 juin 1789, par ce même peuple que pendant l'hiver précédent il avait nourri au milieu de la famine par ses immenses aumônes.

Les persécuteurs, devenus maîtres du pouvoir, ne tardèrent pas à se créer un moyen d'agir *légalement* contre les évêques et les prêtres en inventant cette *constitution civile du clergé*, qui les faisait traitres à la foi s'ils prêtaient le serment de s'y conformer; serment exigé en rigueur, et dont le refus aux yeux des ignorants et des pervers les posait en rebelles contre l'ordre établi; et c'était présisément ce que voulaient les persécuteurs pour se donner le droit de les chasser de leurs places.

Mais cette expulsion acceptée avec tant de désintéressement ne contentait pas les ennemis des prêtres, parce qu'elle ne faisait que revêtir ceux-ci d'un lustre plus vénérable aux yeux des vrais fidèles, tandis qu'on prétendait les poursuivre à mort. C'est pourquoi l'on inventa contre eux un mot à l'aide duquel on espéra exciter la fureur des gens ignorants et grossiers ; on les appela *réfractaires*. Désignation tout à fait mensongère, puisque s'étant résignés à la peine temporelle du refus de serment, ils restaient dans l'obéissance à la loi, et qu'il n'y avait de leur part nulle opiniâtreté ni mépris envers le gouvernement, ce qui seul constitue le véritable *réfractaire*. Mais cette désignation répétée, écrite de tous côtés, était fort propre à les faire tuer : voilà pourquoi elle fut inventée ; et ses inventeurs eurent lieu de se louer de cette découverte, car elle fit assassiner une multitude infinie de prêtres et de fidèles, et fut l'unique considérant de bon nombre de condamnations à mort.

Au cri de réfractaire, des forcenés se ruaient dans les maisons particulières, dans de modestes oratoires improvisés, où le prêtre célébrait les saints mystères, apprenait à vivre, à souffrir et à mourir saintement par la parole, et surtout par les sacrements, à quelques pieux fidèles, et en arrachaient prêtres et chrétiens pour les traîner à des tribunaux de sang, si on ne les tuait pas sur place ou dans le chemin.

Le mot de *fanatisme*, dans la Convention, dans les sociétés populaires, dans tous les actes administratifs, dans les journaux soi-disant patriotiques, dans toute la France enfin, fut le mot d'ordre pour désigner la religion. Le nom de *fanatique* fut donné aux prêtres et aux vrais chrétiens. Il retentissait dans toutes les bouches. Les ennemis de Dieu et de ses serviteurs appréhendaient l'impression de respect que le nom seul de religion et de chrétien produit dans les âmes même les plus scélérates ; ils en éloignèrent donc l'idée dans leurs discours, décrets et jugements,

et ils ne désignaient jamais le saint ministère que sous le nom de fanatisme, et les prêtres et ceux qui recouraient à eux, et leur prêtaient aide et assistance, que par celui de fanatiques ; et ils ne donnaient jamais à la pratique de l'Évangile que le nom méprisant de *superstition*. Aussi tout ce qui composait les assemblées, les réunions révolutionnaires des villes, des bourgs et des villages, les escrocs, les voleurs, les banqueroutiers, les galériens relâchés, les gens de mauvaise vie, de mauvais renom de toute espèce, hommes et femmes, n'entendaient et ne représentaient sous ces noms odieux que la religion, les prêtres et les chrétiens.

Quelques autres noms non moins détestés par le peuple furent mis en vogue contre les prêtres et les fidèles. Ce furent ceux de *brigands de la Vendée*, de *contre-révolutionnaires*, d'*émigrés rentrés*.

Brigands, les Vendéens ! Mais quels étaient donc les brigands, ou de ceux qui défendaient leurs autels, leurs prêtres, leurs vies, leurs femmes, leurs enfants et leurs biens ; ou de ces scélérats, colonnes infernales et autres, qui les traquaient comme des bêtes fauves, qui brûlaient leurs maisons, détruisaient leurs moissons, qui les assassinaient, les noyaient, les guillotinaient par milliers ! Eh bien ! pourtant une multitude de prêtres et de fidèles de l'Ouest, quand on suivait à leur égard une ombre dérisoire de jugement, étaient condamnés comme brigands de la Vendée.

Contre-révolutionnaires ! C'était dire à un peuple en délire, sans le prouver le moins du monde, bien entendu, que les prêtres et les chrétiens à qui l'on décernait toujours ce nom, étaient les ennemis du peuple et de la nouvelle forme de gouvernement, et qu'ils en étaient surtout des ennemis actifs, qui par tous moyens s'acharnaient à sa ruine ; or, de ces appellations hurlées et écrites de tous côtés, résultait une exaspération dans les masses aveugles et stipendiées qui ne s'apaisait que dans le sang des prêtres et des fidèles, ou plutôt qui y puisait une nouvelle furie pour en répandre toujours davantage.

Les révolutionnaires avaient condamné les prêtres à l'exil et à la déportation. Ces victimes soumises prenaient le chemin des pays étrangers. Mais sur les routes, en traversant les villes, les bourgs, les villages, et sur les frontières, des assassins les attendaient, les outrageaient, les volaient, les tuaient. C'est ainsi que beaucoup de serviteurs de Dieu ont été couronnés du martyre. Je ne citerai qu'un exemple ou deux. Le prêtre François Alaric et quatre de ses confrères avaient demandé et obtenu de la municipalité d'Alby des passe-ports en bonne forme pour quitter la France. Ils arrivent à Saint-Chiniant. On arrête les voyageurs ; on crie que ce sont des prêtres *réfractaires, des fanatiques, des contre-révolutionnaires* : ils sont hachés et mis en pièces sur-le-champ à coups de sabre et de bayonnette, le 10 mai 1793. — Le prêtre Fr.-Xavier *Pochet* et deux autres sont saisis comme réfractaires par des Marseillais, et après mille avanies, pendus tous les trois à des amandiers. — L'histoire de la Révolution regorge d'horreurs pareilles.

On condamnait, on tuait également les prêtres en leur appliquant la dénomination d'*émigrés rentrés*. Par là on les assimilait faussement, eux qui avaient été déportés malgré eux, aux Français sortis librement de leur pays. Cette dénomination contre les prêtres et les fidèles fut surtout mise à l'ordre du jour par les Thermidoriens, aussi féroces et plus furieux encore que les *Dantonistes*, de 94 à 99.

Enfin, un fort grand nombre de chrétiens et de chrétiennes fut condamné et mis à mort comme *recéleurs* et *recéleuses* de prêtres. Cette qualification étrange ne leur était donnée que pour irriter contre eux et que pour légitimer leur condamnation

aux yeux de la multitude. Admirez ici la perversité des révolutionnaires et de leur langage! En français, le mot de recéler ne s'entend jamais que de choses volées; le recéleur n'est rien autre chose que le dépositaire d'un larcin qu'il garde ou s'approprie, et en tout pays, il n'est pas moins punissable que le voleur. Or, à lire, à entendre la loi, ne dirait-on pas que les prêtres étaient un bien, une proie dont les persécuteurs avaient acquis la propriété pour s'en repaître, et qu'on leur faisait un tort réel en les dérobant à leur sanguinaire appétit? C'était par ce terme flétrissant, qu'ils désignaient l'acte le plus héroïque de la charité chrétienne dans ce temps de larmes et de sang, qui fut si souvent récompensé par l'échafaud, et qui mettait sur la même ligne de martyre et de gloire le recéleur, la recéleuse et le recélé.

Remarquons que ces saints protecteurs et ces intrépides protectrices des prêtres étaient en général des personnes de petite condition, des porteurs d'eau, de pauvres paysans, d'humbles ouvrières. Admirable effet de la foi qui élevait ces âmes communes à la hauteur et à la taille des héros! — Voyez les onze femmes de Bordeaux et le porteur d'eau *Pansé*, exécutés comme recéleur et recéleuses, le 27 mars 1793.

Cette briève exposition des divers prétextes dont se sont servis les révolutionnaires pour donner la mort aux prêtres et aux chrétiens fidèles de France, montre bien qu'en réalité, c'était la haine de la religion qui les faisait frapper sans mesure. Toutes leurs victimes étaient donc réellement des martyrs dans le sens reçu de ce mot depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'à nos jours.

Il existe un livre éminemment sacerdotal, digne d'être tous les jours dans les mains et sous les yeux des prêtres, c'est le *Memoriale vitæ sacerdotalis d'Arrisenet*. Il parut pour la première fois en 1795. La réimpression fut enfin autorisée à Rome en 1797, avec les approbations les plus honorables et qui reparurent toujours dans les éditions subséquentes qui s'en sont faites en France. La préface de cet excellent ouvrage est une dédicace pleine de doctrine et de verve aux prêtres de l'Église gallicane qui avaient échappé à la mort et qui portaient vaillamment les peines de l'exil. Or, l'auteur parlant de ceux qui sont morts pour la défense de l'unité catholique, dit que non-seulement il vient jeter des fleurs sur les tombes de ces martyrs, mais encore les invoquer. O bienheureux prêtres, s'écrie-t-il, prêtres trop fortunés, dont beaucoup ont été sauvés en un instant, en un clin-d'œil et presque pour rien, par la générosité du Dieu des miséricordes! Heureuse adversité de la persécution qui leur a procuré une si grande récompense et des palmes si belles! heureuses prisons par lesquelles ils sont entrés dans les palais de la cité sainte! heureuse mort qui leur a donné une vie éternelle! »

Et prenant tout d'un coup le langage de l'invocation formelle, comme envers les martyrs solennellement vengés de l'opprobre du supplice, *martyres vindicati*, l'auteur s'écrie avec autant de confiance que d'enthousiasme en s'adressant aux victimes de la Révolution. « O Pères saints, ô frères très-glorieux, qui maintenant, comblés de délices, environnez le trône de l'Agneau, jetez du haut du ciel vos regards ici-bas, envoyez des secours à vos anciens confrères, à vos anciennes brebis... Hélas! nous sommes encore dans les épreuves, aidez-nous par vos prières... Oh! combien nous sont nécessaires les suffrages de nos martyrs! Nous sommes encore dans les combats, nos efforts sont nécessaires; les grâces dont nous avons besoin viennent du Ciel, et c'est principalement par l'intercession de ces martyrs, autrefois nos confrères, que nous avons plus d'espoir de les obtenir. *O verè necessaria nobis sanctorum MARTYRUM nostrorum suffragia!* »

Ainsi que je l'ai déjà remarqué dans la première préface de mes *Martyrs*, le saint et courageux pontife Pie VI avait loué lui-même nos victimes illustres comme de vrais martyrs, et il aimait à entendre dire devant lui en 93 dans un discours solennel : « Si le cœur de Votre Sainteté est profondément affligé d'avoir perdu tant de prêtres dont le sang inonde la France, vous avez, très-saint Père, la consolation d'être certain qu'ils l'ont répandu en défendant avec force la foi de Jésus-Christ. *Ea tibi consolatio est quod Christi fide defendendâ strenuè spiritum effuderint.*

L'année suivante, le recteur du collége romain J. Marotti, bientôt après secrétaire du Pontife pour les lettres latines, dans un discours prononcé à Rome et dédié aux archevêques, évêques et prêtres du clergé de France, disait : « Ils sont des martyrs certainement ceux d'entre vous dont les persécuteurs ont versé le sang... Quelle gloire, quel triomphe pour votre Église éprouvée comme l'or dans la fournaise! O Église de France, ornée d'autant de couronnes que tes ministres et tes enfants ont souffert de supplices! brillante d'autant de pierres précieuses que tu as reçu de blessures! *Cum tot parricidiorum sanguine, tot martyrum cæde respersa... At in tantâ hostium infamiâ, quæ Ecclesiæ decora, qui triumphi, quæ gloria! Tot coronis ornata, quot cruciata suppliciis — Romæ*, 1794.

Et voici encore Pie VI lui-même écrivant à l'archevêque de Lyon ; il reconnaît que nos victimes sacerdotales avaient péri pour la foi, il les considère comme de vrais martyrs, en même temps qu'il comble d'éloges et de marques d'affection les exilés pour la même cause. « Ils sont bienheureux, dit le saint Pontife, ceux à qui le Ciel a donné, en passant par les prisons, les fers et les supplices, d'échanger par une mort glorieuse les choses périssables contre les choses immuables et éternelles, et qui se sont acquis par l'effusion de leur sang les mérites et les récompenses inappréciables de celui de Jésus-Christ. » *Feliciores qui mortem experti impretiabilem sanguinem Christi suo compensarunt. (ad. arch. Lugd.*, 12 septembre 1792.

Après Pie VI, le silence se fit sur les martyrs français. Il est certain qu'il y avait des précautions à prendre en relevant parmi nous l'État et l'Église de l'abîme qui les avait comme engloutis, pour ne pas éveiller les susceptibilités, les clameurs et peut-être la rage de certains agents de la persécution qui étaient encore sur pied et en pied. Toutefois, il est permis de dire avec une tristesse sainte que cette discrétion, bientôt passée à l'état de mutisme complet sur les héros de l'Église de France, fait que personne n'y pense ni n'en parle, et que la plupart des Français ne se doutent pas qu'il n'est pas un coin dans notre pays de France qui ne soit arrosé et sanctifié par le sang de nos martyrs. Qui est-ce qui pense, par exemple, au calme, à l'intrépidité des évêques, des prêtres des Carmes, de l'Abbaye et de Saint-Firmin? Qui sait leurs noms? qui songe à imiter leur foi, leur sainteté, en passant le long de ces murs et sur ces chemins rougis de leur généreux sang! A peine si l'on sait le jour de leur mort. Le 2 septembre est pour nous un jour comme un autre.

Eh quoi! nous ne nous lassons pas, et nous avons raison, Français, de lire et d'admirer les combats, les épreuves, les victoires et l'indomptable courage des héros de nos armées; les noms, les hauts faits de nos généraux et de nos soldats sont dans toutes les bouches, écrits, illustrés de toutes manières dans les livres, et gravés sur le marbre et l'airain; et personne ne pense à louer, à bénir, à célébrer, à imiter les héros de l'Église de France! Eh bien, nous, au moins, louons-les, chantons les combats et la gloire de tous ces vaillants, comme autrefois saint Cyprien, dans sa belle lettre aux bannis de l'Église d'Afrique, célébrait les

vivants, et surtout les martyrisés. Il disait : « Par quelles louanges vous préconiserai-je les uns et les autres ? *Quibus ergo laudibus magnificabo vos, fortissimi fratres ?* Oh ! bienheureuse notre Église, puisque le Ciel l'a rendue si brillante, et que de nos jours le glorieux sang des martyrs l'a si fort illustrée ! *O beatam Ecclesiam nostram, quam sic honos divinæ dignationis illuminat ; quam temporibus nostris gloriosus martyrum sanguis exornat !...* »

Epist. ad Mart.

IX

Voyez-vous cette jeune mère?
On s'empare de son enfant;
Puis, sous la lame meurtrière
Ils poussent son corps palpitant.
. . . .

Cette, femme, exécutée à Arras, fut la dernière victime des fureurs de Joseph Lebon. Cette jeune paysanne, du village de Cambligneul, peu éloigné de la ville, avait dit, en pensant à tant de personnes pieuses qui avaient été mises à mort pour de prétendus crimes politiques auxquels elles n'avaient jamais songé, que *tous ces infortunés étaient aussi innocents que l'enfant qu'elle nourrissait.* Ce propos est rapporté à Lebon ; il la fait prendre, lui arrache son enfant, et l'envoie à l'échafaud comme *contre-révolutionnaire.* C'est d'elle qu'on raconte ce qui fait l'objet de la strophe.

Quelques mots sur Joseph Lebon. Ce féroce proconsul, prêtre apostat, était d'Arras. Il avait été curé constitutionnel de la commune de Neuville. Furieux Dantoniste, et ensuite Chaumettiste, il fut envoyé en mission dans le Cambrésis et l'Artois. Arras et Cambrai nagèrent bientôt dans le sang des nobles et des riches, ou mieux de tous les gens du pays, et surtout des prêtres et des vrais fidèles. Il proscrivit en masse les habitants de la paroisse de Neuville, qui n'avaient pas voulu assister à sa messe lorsqu'il en était curé schismatique, et il envoya aux officiers municipaux de la commune une ordonnance ainsi conçue : « *Faites arrêter et conduire à Arras tous ceux, mâles et femelles, qui n'ont pas assisté aux messes des prêtres constitutionnels.* »

La plume la plus sans gêne se refuserait à écrire les scélératesses, les horreurs et les orgies sanglantes de cet ex-oratorien. Il faisait dresser sa table, mangeait et buvait en face de la guillotine, près de laquelle il avait établi un orchestre qui jouait à chaque tête qui tombait. De temps en temps, il lui prenait fantaisie de faire suspendre l'exécution du patient déjà lié sur la planche fatale, et il venait lui-même lui lire la gazette; la lecture achevée, il faisait agir le bourreau. Furieux contre les monuments religieux comme contre les prêtres, c'est lui qui a fait abattre les deux belles cathédrales d'Arras et de Cambrai.

Enfin ses confrères et ses chefs de Paris, qui ne valaient pas mieux que lui certainement, recevant des dénonciations quotidiennes sur ses incroyables fureurs, et voulant se bien faire venir du public par une espèce d'acte de justice, en frappant un de leurs subalternes coupable au suprême degré, le décrétèrent d'accusation et l'envoyèrent devant le tribunal criminel d'Amiens, qui le condamna à mort le 9 octobre 1795. Lebon se défendit avec fureur, et quand on

lui passa la chemise rouge, il s'écria : « *Ce n'est pas moi qui dois l'endosser ; c'est à la Convention qu'il faut l'envoyer ; je n'ai fait qu'exécuter ses ordres.* » Avant de partir pour le supplice, il s'était mis dans un état complet d'ivresse. Il avait trente ans quand il mourut.

D'après les calculs de Prudhomme dans son livre *des Crimes de la Révolution*, le nombre des victimes du proconsul Lebon est au moins de 2,000; et le conventionnel Courtois, dans son rapport du 6 janvier 1795, affirme que Lebon fit périr dans l'Artois et le Cambrésis une génération presque entière.

X.

Ta lèvre angélique et charmante
Sur la planche de sang fumante
Dépose un baiser saint, sublime et solennel.

. . . .

Vierge.....
Oh ! triomphe d'aise ! en échange
Du coup de la hache d'Orange,
S'ouvre à toi le palais du bonheur le plus pur.

. . . .

Personne n'ignore les horreurs exercées pendant la Révolution dans le comtat Venaissin et dans les pays environnants. Je me borne à ce qui regarde directement les religieuses et les prêtres martyrisés à Orange. Je transcris ici ce qu'en rapporte l'abbé Guillon. Lisez, admirez, imitez ; c'est la meilleure lecture de piété qu'on puisse faire.

« C'était en 94. Le proconsul était revenu de son expédition de Bédouin, qu'il rasa entièrement, sous prétexte que les habitants avaient abattu un arbre de liberté, tandis que c'était lui-même qui l'avait fait enlever nuitamment, afin d'avoir un prétexte d'en brûler les cinq cents maisons, d'en tuer la plupart des habitants et de chasser le reste dans les bois et sur les montagnes. Que ne va-t-il pas faire avec et par l'infernale commission que le comité de salut public de Paris, avec les signatures de Robespierre, de Collot d'Herbois, de Barrère, de Billaud-Varennes et de Carnot, l'avait autorisé à établir ? Il commence par envoyer à la mort, sans procédure aucune, les prêtres et les religieuses enlevés à Bédouin, et par faire exécuter sur-le-champ toutes les victimes amenées des autres prisons du département de Vaucluse ; il ordonne une battue de tous côtés et une fouille générale dans les maisons pour y saisir les *ci-devants*, les prêtres et tous les suspects. « *J'ai ramassé*, dit-il, *cinq cents de ces coquins-là.* » Bientot cette partie du Midi, si empestée du *papisme* (la religion catholique), répondra au reste de la République, et tout le monde y sera digne de la grande famille... »

En quarante jours il immola 328 personnes, parmi lesquelles 40 religieuses et 28 prêtres.

C'était surtout dans la prison, devant les juges et à l'heure du supplice, qu'il fallait admirer la foi et la piété des victimes que la sacrilége commission faisait égorger. On avait amené d'une seule fois à Orange quarante-deux religieuses de différents ordres, qui, depuis l'abolition des cloîtres, s'étant réunies en communauté dans une maison de la petite ville de Boulène, y remplissaient paisiblement les de-

voirs de leur profession, chacune suivant la règle de son ordre spécial. Le lendemain de leur entrée dans la prison, ne doutant plus qu'elles ne fussent destinées au martyre, elles se réunirent dans la même chambre, pour concerter ensemble les exercices de leur préparation à la mort. Leur première résolution fut de n'avoir plus entre elles qu'une même règle, et de ne suivre toutes que le même plan de vie, puisqu'elles avaient la même destinée. Elles portèrent même l'esprit d'union jusqu'à vouloir que tout ce qui était à l'usage de chacune en particulier, tel que le linge et les *assignats* (monnaie d'alors), fût commun entre elles, comme cela s'était pratiqué parmi les chrétiens les plus fervents de la primitive Eglise.

Les autres religieuses, qu'on enfermait ensuite dans la même prison, s'associaient bien vite à cette admirable confraternité. Chaque jour ces saintes filles commençaient ensemble, dès cinq heures du matin, leurs pieux exercices par une méditation qui durait une heure; après quoi elles récitaient en commun l'office de la Sainte-Vierge, ensuite elles lisaient les prières de la messe. A sept heures, elles prenaient un peu de nourriture, et à huit, elles disaient les litanies des saints. Après, chacune faisait à haute voix la confession de ses fautes et se disposait comme devant recevoir le saint Viatique; lorsque l'heure où elles pouvaient être appelées approchait, elles disaient les prières de l'Extrême-Onction, renouvelaient les vœux de leur baptême et ceux de leur profession. « O mon Dieu! s'écriaient-elles avec transport, oui, nous sommes religieuses, et nous avons une grande joie de l'être! Seigneur, nous vous remercions d'une telle grâce. »

C'était à neuf heures que se faisait ordinairement l'appel des religieuses qui devaient comparaître devant les juges. N'étant pas appelées toutes le même jour, celles qui ne l'étaient pas enviaient le sort de celles qui l'étaient, et ressentaient une sorte de peine de tarder à le partager, tant était vif leur désir de donner leur vie pour Jésus-Christ. Elles ne revoyaient plus celles que le tribunal avait condamnées à mort, parce qu'il les faisait jeter avec d'autres victimes désignées pour le supplice dans une cour appelée le *Cirque* (1). En attendant l'heure de l'exécution, qui avait lieu le même jour, leur condamnation n'étant plus douteuse pour les religieuses qui restaient dans la prison, celles-ci récitaient alors à genoux les prières des agonisants, les litanies de la sainte Vierge, et les dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix. Ensuite, à cinq heures elles achevaient de psalmodier leur office.

Lorsqu'à six heures du soir, le bruit du tambour et les cris de *Vive la nation! vive la république!* dont était toujours précédé le départ des victimes pour l'échafaud, retentissaient autour de la prison et y annonçaient la prochaine exécution des religieuses condamnées, leurs sœurs prosternées répétaient les prières des agonisants, auxquelles succédaient celles de la recommandation de l'âme, et ensuite se faisait un profond silence qu'elles gardaient, en restant à genoux, jusqu'à ce qu'elles présumassent que leurs compagnes avaient subi leur jugement. Alors elles se levaient en se félicitant de ce qu'il y en avait déjà quelques-unes d'entre elles qui avaient été admises aux noces de l'Agneau; et elles chantaient avec joie le *Te Deum* et le *Laudate Dominum omnes gentes.* Après cette action de grâces pour la bienheureuse mort qu'avaient faite leurs compagnes, elles se séparaient en s'exhortant mutuellement à mourir de même le lendemain.

(1) Cette cour avait, dit-on, fait partie d'un cirque romain, où sous les Néron et les Maximin beaucoup de chrétiens avaient donné leur vie pour Jésus-Christ.

La prison étant pour elles un cloître animé de la plus grande ferveur, tous les exercices de la vie religieuse y étaient remplis sans aucune distraction et avec une ponctualité parfaite. Un jour que deux d'entre elles appelées plus tard au tribunal, ne le furent que dans l'après-midi, l'une des deux se mit à dire au guichetier avec une naïveté charmante : « *Eh mais... nous n'avons pas encore dit nos vêpres !* — Ma sœur, reprend sur-le-champ sa compagne, *nous les dirons au Ciel !* »

Joignant à des exemples si persuasifs et si touchants une sorte d'apostolat, ces bienheureuses contribuèrent, autant que les prêtres fidèles, prisonniers sous les mêmes verrous, à ramener à Dieu et les personnes séculières qui, partageant leur sort, n'avaient presque jusqu'alors vécu que pour le monde, et même quelques ecclésiastiques qui s'étaient laissé séduire en prêtant le serment de la *constitution civile du clergé*, et qui n'en étaient pas moins en prison. Ils ne tardaient pas à se repentir, et se jetant aux pieds des ministres fidèles, ils se rétractaient et étaient absous.

Quand ils voyaient quelqu'une de ces saintes filles appelée au tribunal, c'est-à-dire aller au martyre, ils s'inclinaient, et même se prosternaient devant elle comme pour lui demander un de ces billets d'indulgence que, dans le beau siècle de saint Cyprien, les martyrs en allant au supplice accordaient aux pénitents publics. Ils disaient à ces filles célestes avec toute la vivacité du repentir le plus sincère : « *Nous avons reconnu notre erreur, et nous l'abjurons de nouveau. Pardon, mille fois, des scandales que nous avons donnés aux faibles; nous voulons mourir comme vous, non-seulement dans le sein de la religion catholique, apostolique et romaine, mais encore pour la foi qu'elle professe.* » Et ces prêtres relevés se montrèrent pleins d'héroïsme devant les juges quand le serment leur fut demandé de nouveau ; ils refusèrent avec la même fermeté que ceux de leurs confrères qui n'avaient jamais chancelé; et on les vit marcher au supplice avec autant de courage et même de gaieté que ceux de qui ils avaient obtenu la grâce de leur réconciliation. Les gendarmes qui les conduisaient, les uns et les autres, à l'échafaud ne remarquaient aucune différence entre eux, lorsqu'ils disaient avec un dépit infernal : « *Ces b......-là meurent tous en riant !...* »

Le serment que les juges demandaient aux prêtres et même aux religieuses, était, non plus celui de la *constitution civile du clergé*, ni même le *serment civique* dans lequel elle était comprise, mais celui de *Liberté, égalité, haine à la royauté...* Toutes les religieuses, comme les prêtres, répondaient successivement : « Ce serment est contraire à ma conscience, mes principes me le défendent. » Souvent le président insistait en disant à chacune des religieuses avec le grossier tutoiement d'alors : « Tu es encore à temps de prêter ce serment, et tu peux à ce prix être innocentée par nous. » Et chacune d'elles répliquait : « Je ne puis sauver ma vie aux dépens de ma foi. » Et sur une telle réponse, l'arrêt de mort était aussitôt prononcé, et toutes allaient au lieu du supplice avec une céleste allégresse, et comme à un festin de noces, suivant l'expression d'un témoin oculaire. Le peuple grossier ne pouvait comprendre cette joie, et les gendarmes, plus grossiers encore, ne cessaient de répéter dans leur brutal langage : *Ces b........-là meurent aussi toutes en riant.*

J'ai dit qu'elles exercèrent un heureux apostolat envers les personnes du monde qui étaient emprisonnées avec elles, et cette particularité mérite quelques détails. Émus par la foi et la piété de ces religieuses, ceux de leurs compagnons de captivité qui avaient vécu le plus dans l'oubli de Dieu, sentaient bientôt renaître en

leur âme les sentiments dont une éducation chrétienne avait pénétré leur enfance; et bientôt ils acquéraient la même ferveur, la même constance que les plus héroïques de ces religieuses. Ceux que le tribunal n'eut pas le temps d'immoler, et qui purent retourner dans leur domicile, y ont conservé les ineffables impressions que l'apostolat de ces filles angéliques avait faites sur leurs âmes. On cite parmi les éclatantes conversions qu'elles opérèrent alors, celle d'un jeune homme de la ville d'Alais, qui, entré dans la prison avec tous les goûts du siècle, et libre ensuite de retourner dans ses foyers, préféra aller mener dans la solitude une vie capable de lui mériter un jour la gloire de ces vierges saintes dont il avait partagé les chaînes, sans pouvoir obtenir comme elles la palme du martyre....

Quand les pouvoirs du féroce tribunal eurent cessé, il restait encore dans la prison dix religieuses. Elles s'affligeaient toutes vivement de n'avoir pu obtenir la couronne qu'avaient acquise leurs compagnes. Mais ne pouvons-nous pas les compter au nombre de nos martyrs, de même que, dans les premiers siècles de l'Église, on considéra comme tels les évêques d'Afrique qui survivaient à leurs tourments, et beaucoup d'autres généreux chrétiens dont parlent les historiens ecclésiastiques.

GUILLON, t. I, p. 411.

XI.

Mais voici bien autre merveille!

. . . .

Manesssy court mourir. . . .

. . . .

Lyon, la ville chrétienne et catholique par excellence depuis ces temps antiques et glorieux où le sang de son saint pontife Irénée coulait avec celui de ses dix-sept mille martyrs, sous Marc-Aurèle, et qui fut toujours si éclatante par sa foi et sa piété à travers les troubles, les dévastations et les fureurs du XVIe siècle, ne se montra ni moins chrétienne, ni moins catholique à l'époque désastreuse de la Révolution, et les Lyonnais se montrèrent en tous points dignes de leurs ancêtres.

A Lyon comme à Paris, les prêtres insermentés allaient en 92 demander des passeports pour obéir à la loi de la déportation qui les condamnait à l'exil. Ces passeports leur étaient accordés, mais avec un signe perfide inconnu d'eux, mais bien connu des révolutionnaires; et les assassins, d'intelligence avec les municipalités, échelonnés sur les routes, les volaient, les frappaient, les blessaient et souvent les tuaient. Ces scélérats leur disaient cette parole atroce, rapportée par une des victimes échappées à leur fureur : « *Nous voulons que tu meures par la faim dans l'exil, ou par le fer dans ta patrie.* » (Histoire du siége et des désastres de Lyon, t. I, p. 74.)

Ce fut surtout après le siége de Lyon que les catholiques de cette ville et des environs périrent en masse, prêtres, hommes, femmes, enfants, sous prétexte de leur rébellion dans la défense héroïque de cette ville généreuse, mais en réalité à cause de leur foi et de leur inviolable attachement à l'unité. Alors, sous les proconsuls Couthon, Maignet, Châteauneuf-Randon et Fouché, eurent lieu des exterminations et des horreurs qui ne peuvent être comparées qu'à celles de Carrier à Nantes. Pour inaugurer les massacres, Fouché inventa une fête barbare et sacrilége; le buste de l'énergumène Challier, justement mis à mort quatre mois auparavant, fut porté triom-

phalement dans toute la ville. Le cortége était composé de scélérats, de massacreurs, de femmes perdues et avinées. Des démons, sous figure humaine, portaient des calices, des ostensoirs et toutes sortes de vases sacrés enlevés aux églises. Au milieu marchait un âne coiffé d'une mitre, couvert d'une chape et portant sur son dos une grande quantité d'objets du même genre. A sa queue étaient suspendus l'Évangile et un crucifix. Collot et Fouché fermaient la marche, escortés de bourreaux qui portaient des faisceaux romains surmontés d'une hache étincelante. Arrivés sur la place de l'Hôtel-de-Ville, tous les acteurs de la scène d'enfer viennent adresser des vœux et des prières à l'effigie de Challier. On détache de la queue de l'âne l'Évangile et le crucifix, on les jette dans un grand feu préparé tout exprès; on fait boire l'animal dans un calice, et on livre à des profanations plus horribles encore des hosties qu'on croit consacrées; et alors commencent ces exécutions effroyables de la place des Brotteaux, qui avaient lieu par l'activité incessante de la guillotine, par la fusillade et la mitraillade.

Pour jouir de la vue de l'instrument de mort fonctionnant sans relâche, pour en jouir, dis-je, du balcon de l'hôtel que s'étaient adjugé les proconsuls, ils firent abattre sur-le-champ des rangées de maisons qui y faisaient obstacle; et sur cet échafaud ces forcenés faisaient monter chaque jour en grand nombre des prêtres, des religieuses, des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles d'une fermeté d'âme et d'une sérénité que la foi seule sait donner.

Les bourreaux, à Lyon comme à Paris et ailleurs, étaient d'une promptitude singulière; et voici une lettre citée par Prudhomme qui fait frémir d'horreur pour le fond comme pour la forme. Elle est du comité du salut public de Paris à l'accusateur public de Marseille : « Paris peut servir de modèle en tout. A Paris donc l'art de guillotiner a atteint sa dernière perfection. Samson et ses élèves guillotinent avec tant de prestesse qu'on dirait qu'ils escamotent leur homme; ils en expédient douze en treize minutes. Envoyez donc à Paris l'exécuteur des hautes œuvres de Marseille faire un cours de guillotine auprès de son collègue Samson. Tu dois savoir que nous ne te laisserons pas manquer de gibier de guillotine, et qu'il faut en expédier grand nombre. En outre, je ne voudrais pas que tu fisses accompagner ces b...-là avec un tambour, mais avec une trompette... Il faut que ce soit une espèce de spectacle pour le peuple... Il faut des chants et de la danse... » (PRUDHOMME, t. II, p. 128.)

Mais, à Lyon comme à Paris, quelque expéditif que fût le bourreau, la guillotine ne versait pas assez de sang à la fois pour satisfaire la soif des proconsuls; la fusillade et le canon chargé à mitraille pourront les contenter. Voyez-vous ces hommes, ces jeunes gens conduits par centaines, musique en tête, dans ces allées bordées d'arbres, sur les côtés desquelles on avait creusé par avance des fossés parallèles pour recevoir les corps des morts et des mourants? Ils sont attachés aux arbres; d'autres fois, deux à deux ou trois à trois, ils sont liés à une longue corde solidement assujettie des deux bouts; des soldats, le sabre à la main, les menacent s'ils font mine de s'écarter de la ligne horizontale que le boulet doit parcourir pour terminer leurs jours, et les condamnés voient du même coup d'œil la tombe qui les attend et les horribles exécuteurs qui s'apprêtent à les y précipiter. Ils entendent la manœuvre du canon. Le coup, ou plutôt les coups partent, et la mitraille brise, déchire et moissonne. Beaucoup ne sont que blessés; le sabre et la baïonnette achèvent les mourants !... (PRUDHOMME, II, 50.)

Et comme si ce n'était pas assez de scélératesses et d'horreurs, tandis qu'on égorge et mitraille, quarante mille ouvriers démolissent les plus beaux quartiers, c

surtout les superbes façades de la place Bellecour, et il faut que tout soit au niveau du sol en huit jours, sous peine de mort !...

XII.

Quel est ce maréchal de France ?...

. . . .

Le maréchal de Mouchy, guerrier dévoué à son pays et à son roi, illustre par ses charges et ses dignités, l'était davantage encore par sa religion et sa tendre piété : tout cela était plus que suffisant pour l'indiquer à la haine des persécuteurs ; aussi fut-il jeté en prison sur la fin de 93. Le 27 juin suivant, Fouquier-Thinville, ne sachant trop qu'articuler contre lui, dit : *Noailles Mouchy, agent de Capet, soudoir les prêtres réfractaires : c'est un contre-révolutionnaire.* Le maréchal est condamné à mort et exécuté le même jour. Il est bien évident que la haine pour la religion entrait dans sa condamnation, puisqu'on le gratifie du titre de *soudoyeur* des prêtres réfractaires. Aussi le noble et très-chrétien maréchal, en allant mourir, dit ces belles paroles à ceux qui s'attendrissaient sur son sort quand on vint le chercher pour le conduire au supplice : « Ne pleurez pas; à dix-neuf ans je montais à l'assaut pour mon roi (1), à quatre-vingts ans je monte à l'échafaud pour mon Dieu. Ma vie est bien assez pleine comme cela... »

XIII, XIV.

Jésus-Christ a dit : Qui se sert de l'épée périra par l'épée. *Omnes qui acceperint gladium, gladio peribunt* (MATT. XXVI, 52). Paroles qui, sous une forme nouvelle, promulguent derechef dans la loi de grâce cette prohibition de la Genèse, IX, 6 : « Quiconque aura répandu le sang humain, on répandra le sien. » *Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius.* La justice divine poursuit avec une sévérité terrible l'exécution de cette loi sur presque tous ceux qui versent injustement le sang de leurs semblables. L'histoire de la Révolution montre l'accomplissement de cette équitable et rude loi du *talion* sur presque tous les juges, proconsuls et tueurs de ce temps de lugubre mémoire. On voit tomber leurs têtes sur l'échafaud, en se précipitant les uns sur les autres; et j'achève mes notes sur la *guillotine* par la preuve la plus manifeste qu'on puisse donner de cette vérité.

Schneider, prêtre apostat, avait porté le froc de moine à Cologne. A la Révolution il vint s'établir à Strasbourg et y fut grand-vicaire de l'évêque constitutionnel. Mais cette charge n'allait pas à ses instincts. Nommé commissaire civil près de l'armée d'Alsace, et accusateur public auprès du tribunal révolutionnaire, il surpassa en férocité impassible Fouquier-Thinville ; en avarice, en luxure et en cruauté Joseph Lebon ; en tyrannie, Robespierre et Carrier. A la tête des hussards de la mort, il parcourait toute la Lorraine en l'inondant de sang. Honneur, vie, fortune, il foulait tout sous ses pieds. Un jour, il entre dans une commune, et il ordonne à la

---

(1) En 1734, à la tête de son régiment il entra le premier dans les lignes d'Étlingen. — Il avait 19 ans.

municipalité de lui donner cinq têtes à son choix. « Nous ne connaissons personne de coupable ici, » lui répondent les municipaux. « Donnez-moi cinq têtes et sur-le-champ, » crie le cannibale; et cinq habitants sont guillotinés sur l'heure.

Ce Néron de bas étage courait dans une calèche à six chevaux. Sa voiture était toujours suivie d'une autre peinte en rouge, traînée par deux chevaux enrubanés tricolorement ; dans cette voiture était couchée son inséparable et sa bien-aimée, la guillotine ! Deux hommes à cheval, en blouse noire et en bonnet rouge, la surveillaient, la levaient, la dressaient et la couchaient à la volonté du maître. Ces deux hommes étaient les aides-bourreaux, qu'est-il besoin de le dire? Une troisième voiture portait un homme pâle, maigre et sérieux, c'était le *chef-exécuteur* (1). Des cavaliers d'élite, le sabre nu, portant une tête de mort sur leur baudrier, sur leur sabredache et leur shako, couraient devant la voiture et caracolaient tout autour. — Schneider était à *Brumpt*. Ses yeux tombent sur une belle jeune fille immensément riche, dont le père était en jugement. Elle demande sa grâce. Le tyran la lui accorde ; et sur le billet de délivrance il écrit cette apostille : « *Ce soir je dîne chez toi.* » Il arrive pour le dîner. A table il dit au père : *Je veux ta fille en mariage.* Cela dit, il se lève brusquement, va à une fenêtre qui donnait sur la place, il revient paraissant satisfait. C'est qu'il venait de voir la guillotine dressée et qui livrait ses rubans au vent. C'est un trait de lumière pour la jeune fille. « Si mon père tergiverse, se dit-elle, il est perdu. » Elle se jette aux pieds du vieillard, et le supplie de lui accorder pour époux l'*homme bon* et *généreux* auquel il doit la vie ; et puis se tournant vivement vers Schneider : « Oui, lui dit-elle, je suis à toi, mais je te demande une grâce; est-ce que tu la refuserais à ta fiancée? Partout l'on te voit avec des maîtresses, on pourrait me prendre pour l'une d'elles si notre mariage se célébrait sur-le-champ dans ce petit pays de Brumpt, et moi je ne suis pas la maîtresse, je vais être la femme de Schneider ! Vois-tu ? nous ne sommes qu'à trois lieues de Strasbourg; j'ai quelques mesures à prendre pour ma toilette, car je veux me montrer dans un éclat digne de toi; demain, à telle heure que tu voudras, nous partirons, et dans la grande ville je te donnerai ma main devant les citoyens, les généraux et les représentants. Schneider, fasciné par l'habile Alsacienne, dit oui, ne se possédant pas de joie. Toutefois la maison est surveillée toute la nuit de peur que quelqu'un ne sorte. Dès le matin la maison est pavoisée du haut en bas ; un déjeuner splendide est préparé, et la future se montre dans ses plus beaux atours. Schneider ne pense

---

(1) Ces trois hommes se nommaient *Edelman*, *Yong* et *Monnet* : ils périrent avec *Schneider*. *Edelman*, musicien compositeur, faisait de beaux morceaux d'église et de théâtre. On a longtemps admiré sa musique d'*Ariane dans l'île de Naxos*. — *Monnet*, d'abord soldat, puis prêtre, ensuite républicain et *tueur* : caractère faible, facile à entraîner. — *Yong*, d'abord pauvre cordonnier, mais tête puissante, s'adonne à l'étude, apprend du grec et du latin et fait des odes et des satires pleines de verve et d'entrain : il ne composait qu'en allemand. — Voici une des strophes que *Schneider* traduisit en français à l'usage de Charles Nodier, qui alors avait 12 ans : « *Que l'enfant quitte le sein pusillanime de sa mère, qu'il s'ébatte sur le cercueil d'un tyran avec plus de joie que dans son berceau ; qu'il agite pour hochets des ossements et des sceptres rompus, qu'il suce le lait héroïque et sanglant de la liberté !*

Ces hommes tuaient encore bien mieux qu'ils ne chantaient et versifiaient. Compagnons inséparables de table, de voyages et d'exécutions de *Schneider*, la justice de Dieu a frappé ces scélérats par la hache d'autres scélérats.

qu'à partir pour arriver de jour à Strasbourg, dont les portes, en ce temps de guerre, se fermaient à trois heures et demie. C'était le 21 décembre. Le proconsul envoie en avant un courrier à Strasbourg pour intimer l'ordre de ne pas fermer avant quatre heures. Ce fait était fort grave. Les arrêtés de Saint-Just, commissaire de la Convention, pendant l'invasion prussienne, portaient peine de mort pour délai de clôture, et Schneider lui-même l'avait fait exécuter. Mais son mariage lui avait comme fait perdre la tête ; et *la justice du Ciel allait frapper ce scélérat.*

Il était plus de trois heures et demie, le 21 décembre, quand un cortége bruyant et magnifique se déroula dans la grande rue de Strasbourg. Ce jour-là Saint-Just était dans la ville : il court au balcon de l'hôtel où la voiture à six chevaux s'arrête par son ordre. La violation de sa consigne au sujet de la non-fermeture de la porte l'avait irrité, et son regard brillait de colère. La vue de la jeune fille superbement parée l'occupe ; elle s'en aperçoit, elle se jette à bas de la voiture, et à genoux dans la boue, elle s'écrie : « Justice ! justice, citoyen ! j'en appelle à Saint-Just et à la Convention ; » et dit en deux mots l'horrible abus de pouvoir du pacha de l'Alsace. — « Est-ce vrai ? dit Saint-Just en se passant la main sur le front... Est-ce vrai ? — Oui, oui, » crie la multitude, y compris le bourreau qui avait reçu l'ordre de se tenir prêt à guillotiner le père de la jeune fille s'il avait refusé son consentement. — Et Saint-Just d'une voix concentrée disait : « Le voilà donc dévoilé l'exécrable moine de Cologne ! » Et puis il se mordait les poings et frappait à coups redoublés sur la barre du balcon. « Et qu'aurais-tu fait, dit-il à la jeune fille, si je n'avais pas été disposé à te rendre justice ? — Je l'aurais tué cette nuit, répondit-elle en montrant un poignard caché sous son corset. — A la guillotine le moine de Cologne, à la guillotine, crie Saint-Just, avec une explosion et un son de voix impossible à rendre. — Couperai-je la tête ? dit tranquillement l'un des bourreaux de la suite de Schneider. — Je n'en ai pas le droit, dit Saint-Just frémissant de dépit ; eh bien ! au moins au supplice que le monstre à inventé. Qu'on l'attache à la guillotine jusqu'à nouvel ordre. »

Et véritablement Schneider avait inventé cette exposition à l'instrument permanent de la mort pour certains cas fort rares de la législation révolutionnaire qui n'entraînaient pas la peine capitale. Et l'on se rappelle à Strasbourg un négociant qui y a passé seize heures.

Et Schneider est saisi des deux côtés par les deux valets en blouse noire qui l'accompagnaient toujours. Marchait devant le bourreau-maître, qui, dans les courses de Schneider, le suivait dans une troisième voiture. Deux des hussards qui caracolaient un moment auparavant autour de la calèche, le suivaient, et en ricanant le perçaient de la pointe de leurs sabres. Schneider est sur l'échafaud ; la multitude, ivre de fureur et de joie, bat des mains. Il est attaché à l'arbre à double tige, et l'on criait : « Otez-lui sa cocarde ! respect aux couleurs nationales ! — Otez-lui son chapeau ! respect au peuple ! — Otez-lui son habit ! — Pourquoi cela ? — C'est un habit militaire, il en est indigne. — Et la pluie qui tombe est si froide. — Tant mieux. Voyez, comme il grelotte. — En vérité, ce serait rendre service à ce scélérat, que de le guillotiner tout de suite. » Et un cri universel s'éleva. « Qu'est-ce que cela veut dire ? demande à un de ses voisins *Charles Nodier*, qui était à Strasbourg ce jour-là, et qui n'avait pu se retirer du milieu de la masse de peuple qui encombrait la place ; que veut dire ce cri universel ? — Cela veut dire : *Sous le couteau.* — Le tuera-t-on ? — Non. Il a eu bien le temps de humer, de savourer la mort. » Voilà

que des cavaliers s'approchent, le bourreau le détache ; il descend. C'est pour une autre fois.

Et cette nuit-là on amena à Paris Schneider avec les complices de ses forfaits, et il fut livré au tribunal révolutionnaire. Après plus de trois mois de détention ce monstre fut condamné à mort par des monstres comme lui, et exécuté le 1er avril 1794.

Son arrestation fut fort heureuse pour Strasbourg et la Lorraine ; car vivement émerveillé de la découverte de Carrier au sujet des noyades et des fusillades en masse, il était à la veille de copier le proconsul de Nantes, et de mettre en pendant le Rhin avec la Loire. Dieu ne l'a pas permis.

Voici les motifs de sa condamnation tels que les a donnés le tribunal révolutionnaire de Paris, dans son jugement du 12 germinal an II : « *Euloge* (1) *Schneider de Vipefeld* est condamné à la peine de mort, comme convaincu d'avoir, par des concussions et vexations immorales et cruelles, par l'abus le plus révoltant et le plus sanguinaire du nom et d'une commission révolutionnaire, opprimé, volé, assassiné, ravi l'honneur, la fortune et la tranquillité à des familles paisibles. »

---

(1) *Euloge*, ce nom est digne de remarque. *Schneider* n'avait pas toujours porté ce prénom académique qui signifie *beau parleur, savant spirituel*. C'était lui-même qui se l'était donné 1° par vanité, il n'en remplissait nullement le sens, et 2° pour dissimuler les souvenirs de sa vie de moine, pour en faire oublier jusqu'à la dernière trace, et pour entrer dans le monde en laïque sous le privilége d'une pseudonymie agréable et parlante, quoique *mentante*. Le moine de Cologne, le grand-vicaire de Strasbourg savait du grec et du latin. Il avait édité, traduit et commenté en allemand *Anacréon*. — Mon père, dit Charles Nodier, mon père qui le connaissait et à qui il s'était offert comme mon professeur et mon protecteur, m'avait adressé à lui à Strasbourg pour m'apprendre du grec et du latin.

Portrait du moine de Cologne, ravageur et bourreau de l'Alsace.

Homme de 35 ans, laid, gros, court et commun, aux membres ronds et aux épaules rondes, tête ronde, face orbiculaire d'un gris livide, à taches rouges, criblé de petite-vérole, forêt de cheveux noirs coupés de très-près et hérissés. Sourcils touffus et bruns sous lesquels étincellent deux yeux fauves bordés de cils roux. D'une immense aptitude à savoir, d'un esprit tout en ironie, maladroit de faconde et repoussant d'extérieur. Voilà le destructeur de l'Alsace.

(Ch. Nodier, *Souvenirs et portraits. Schneider*).

LA VENDÉE

I

Un esprit m'a saisi dans d'horribles ténèbres...
Rapide, il m'emporta sur ses ailes funèbres...
Dans le lointain tonnait un vaste et sourd beffroi...
Du sang semblait tomber sur ma tête, arrosée
De l'épaisse rosée...
J'ai dit : Malheur à moi!...

II

Malheur à toi, malheur! héroïque Vendée!
Dit l'Ange des douleurs, d'une voix saccadée...
Et nous étions déjà dans les cieux d'Occident.
Et son doigt me montrait, autour dans les espaces,
Les éternelles traces
D'un immense ouragan.

III

Et j'ai vu trois chevaux courir à toute outrance;
Leurs naseaux sulfureux, en soufflant la vengeance,
Versaient partout la guerre, et la faim, et la mort.
Chaque flot de leurs crins, sur leur cou formidable,

Se tourmentait, semblable
Au serpent qui se tord.

IV

Et volaient à leur suite, ainsi que des rafales,
Des soldats qu'on nommait colonnes infernales,
Vrais tigres déchaînés vomis par les enfers ;
Ils enfonçaient aux flancs de leurs rudes montures,
Qu'ils couvraient de blessures,
Leurs pieds chaussés d'éclairs.

V

Le fer dans une main, et dans l'autre les flammes,
Ils brûlaient les moissons, les enfants et les femmes.
Les hommes, en monceaux, pourrissaient fusillés.
Vois le puits de Clisson ; cet effroyable abîme
Est plein jusqu'à la cime
De corps de sang souillés.

VI

Les prêtres sont hachés sur les routes sanglantes :
On rencontre partout leurs dépouilles fumantes ;
Du plus jeune d'entre eux les bras sont détachés
Et sont, par un soldat de l'horrible cohorte,
A grand bruit, à la porte
De son père attachés (1).

VII

Vois, regarde ces cannibales ;
La mort les nomme ses hussards (2)...

(1) Morin, vicaire de Piacé, diocèse du Mans, massacré en 1791.
(2) A Laval, en octobre 1793.

Montés sur d'ardentes cavales,
Ils foulent des membres épars.
Et ces épouvantables restes,
Par des jeux cruels et funestes,
Ils se les jettent en chantant.
Puissent ces jeux n'être pas cause,
Pour eux tous, de la même chose,
Dans les passe-temps de Satan !

VIII

Vois-tu la longue fosse en un grand cimetière?
Sur ses bords est debout la bergerie entière ;
Et brebis et pasteur s'en vont mourir pour Dieu.
Le chef des soldats parle... et la famille tombe
Dans sa commune tombe...
Les soldats ont fait feu !...

IX

Quelle est cette enceinte fleurie
Où tintent pourtant des soupirs?
Ce lieu sacré, *c'est la Prairie*
Des saints et fidèles martyrs (1).
Là sont étendus par centaines
Prêtres, soldats et capitaines,
Tous morts pour leur antique loi.
Corps des vaillants, des invincibles,
Oh ! dormez vos sommeils paisibles
Jusqu'au brillant réveil que vous promet la foi.

X

Vois-tu ce vieillard vénérable

(1) Près d'Auray.

Sous d'indignes fers oppressé ?
C'est un évêque incomparable,
C'est l'auguste et saint de Hercé.
Avec lui, son généreux frère
Offre une dernière prière
Au Dieu du ciel, d'un front serein ;
Puis, avec une paix divine,
Tous deux présentent leur poitrine
Au plomb fatal qui les atteint.

XI

Le noble évêque tombe, et la foule étonnée
A cru voir du martyr la face illuminée,
Rayonnante déjà de la gloire des cieux.
Tels furent transportés ces chrétiens d'un autre âge,
Quand l'Ange de Carthage
A vaincu sous leurs yeux.

XII

« Vers ton pays la flamme éclate ;
Arrête donc, tu vas périr ! »
— « C'est pour cela que je me hâte ;
Avec les miens je veux mourir. »
Et la Vendéenne fidèle (1),
Plus légère que l'hirondelle,
Volait à travers les sillons ;
Elle se jette en son village,
Et meurt heureuse sous la rage
Des sacriléges bataillons.

XIII

Sur les rives d'un fleuve immense

(1) Marie Vineau, d'un village près Chemillé, Anjou.

Vois-tu ce monstre qui s'avance ?
A travers les roseaux brillent ses yeux sanglants.
Il redresse plein d'arrogance
Une tête hideuse, avec deux rangs de dents.
C'est un féroce crocodile.
Nuit et jour sa fureur empile
Pour sa faim mille corps en son épais bourbier.
Sais-tu le nom de ce reptile ?
Sur la terre, aux enfers, on l'appelle Carrier.

XIV

Carrier! Nantes!.. quels noms de terreur... et de gloire!
Dans tes abîmes palpitants
Carrier a donc jeté neuf mille corps, ô Loire,
Hommes, femmes, jeunes enfants !
Des malheureux vers les rivages
Tendent les efforts et les bras ;
Vain travail ! d'affreuses décharges
Consomment bientôt leur trépas.

XV

La hache abat les mains crispées
Qui veulent saisir les vaisseaux,
Et les victimes échappées
Rentrent au fond des rouges eaux.
Femmes, enfants à la mamelle,
A votre clameur qui l'appelle
Un vautour répond par des coups;
Mourez sous ces vagues mortelles,
Prêtres, et vous, vierges fidèles,
Doux alcyons, résignez-vous.

XVI

L'Ange me dit : Vois-tu sur la plaine liquide

De cygnes une troupe innombrable et timide?
Et je les vis pareils à des arcs détendus.
C'étaient les corps très-purs, brillants sous les étoiles,
Des vierges dans leurs voiles
Sur les flots étendus.

XVII

L'Ange me dit encor : Regarde sur la grève.
Je regarde et je vois qu'une chasse s'achève.
Des biches et des cerfs on a percé les flancs.
Leurs petits, à la mort échappés par leur taille,
Cachent sous le chasseur tout leur corps qui tressaille.
Le chasseur de ses pieds brise les jeunes faons.

XVIII

De même, l'exécrable hyène,
Afin de changer ses plaisirs,
Près du grand fleuve dans la plaine
Rassemble en foule nos martyrs.
De Carrier la troupe sauvage
Sur les condamnés de tout âge
Épuise et sa poudre et son plomb.
Doux enfants, votre petitesse
Fait que la balle en sa vitesse
Passe au-dessus de votre front.

XIX

Voyez-vous ces agneaux timides
Courir jusqu'aux rangs des soldats,
Demander grâce aux homicides,
Et se pendre à leurs rudes bras?
Les tireurs, bêtes carnassières,
Sous leurs pieds et contre les pierres
Les écrasent en blasphémant!

Ainsi les cavales bondissent
Sur les gerbes qu'elles meurtrissent
Pour en exprimer le froment.

XX

Et d'une voix pleine de larmes
Mon guide murmurait des noms,
Dont plusieurs étaient pleins de charmes
Et qui n'eurent aucuns pardons ;
C'était Nantes, sa belle plage,
C'était l'antique et doux Bocage,
C'était Saumur, c'était Tréguiers,
C'était Vannes et c'était Rennes,
C'était Quimper, Luçon, Beauchênes,
C'était Angers, Dol et Poitiers.

XXI

Et l'Ange troublé dit : Malheureuse Vendée !...
Il part... je reste seul... mon âme est inondée
D'un indicible effroi!
En voyant tant de maux, de sang et de carnage,
Une sueur de mort détrempa mon visage...
J'ai dit : Malheur à moi !...

XXII

« Malheur à toi !... Non pas!... Laisse ce mot au lâche,
Qui tremble et qui frémit à l'aspect de la hache.
L'épreuve grandit l'homme, elle en fait un géant, »
Dit une voix dans l'ombre. A ce coup de tonnerre
Je bondis, et que vois-je? une figure austère...
C'était un Vendéen, simple, immobile et grand.

XXIII

Son visage était inflexible

Ainsi qu'une barre de fer ;
Son regard verdâtre et terrible
Est de la couleur de la mer.
Sur ses dents courtes et serrées
Bandaient ses lèvres assurées,
Tardives à se déplisser.
Sur sa tête il a laissé naître
De longs cheveux qui semblent être
Des serpents prêts à se dresser.

XXIV

De ses épaules dédaigneuses
Pendent deux bras à ses côtés,
Donnant des secousses nerveuses
A ses poignets déchiquetés.
Il avait vu trente batailles
Et nagé dans les funérailles,
Et le sang de ses ennemis ;
Et, tout couvert de cicatrices,
Il parle encor de sacrifices
Pour le ciel et pour son pays !

XXV

L'aspect de ce lion, véritable magie,
M'electrisa le cœur, me rendit l'énergie....
Je me mis à chanter avec le Vendéen ;
Et sa voix résonnait forte, stridente et fière,
Comme un clairon de guerre ;
Il chantait avec moi ce martial refrain :

XXVI

Oui ! toujours des combats, et toujours de la gloire !

Toujours force et courage, et toujours la victoire !
On peut bien nous tuer; mais nous vaincre... jamais !
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne,
Que l'éternité donne,
Germe aux champs du carnage, et sur les chevalets.

NOTES

SUR LE CHANT DE LA VENDÉE.

II.

Tréguier, Saint-Pol, Saint-Malo, Quimper, Vannes, Rennes, Luçon, La Rochelle, Angers, Poitiers, Nantes, sa Loire, les diverses provinces de l'Ouest, voilà les vastes espaces et les régions ensanglantées que l'ange montre du doigt et qui portent les éternelles traces de l'ouragan révolutionnaire.

Il est incontestable que cette guerre de la Vendée, guerre de géants, comme l'a si bien dit Napoléon, a commencé réellement pour la défense des autels et du catholicisme ; et quand le royalisme aussi bien que la volonté indomptable d'un peuple résolu de ne se soumettre pas à un gouvernement anarchique de scélérats et d'égorgeurs, quand, dis-je, le royalisme s'y est joint, elle n'a pas perdu son caractère chrétien, ni dans les Vendéens par leur attachement à la vraie foi et à l'unité, ni dans leurs ennemis, en ce sens que les armées et les commissaires de la Convention poursuivaient bien plus dans le Vendéen le chrétien que le royaliste : cela paraîtra évident à mesure du développement de ces notes.

En s'occupant de la Vendée, on ne peut s'empêcher de penser à ces temps fameux dont les livres saints nous parlent. Dans la Judée, à Jérusalem, il y avait des Antiochus, des Nicanor et bien d'autres acharnés contre la religion du vrai Dieu, qui pillaient le temple, plaçaient sur l'autel des idoles impures, assassinaient les prêtres, brûlaient les livres de la loi et mettaient à mort de la manière la plus cruelle quiconque en voulait conserver la pratique. La France aussi avait, hélas! par centaines ses Antiochus et ses Nicanor, mais elle eut également ses Mathatias et ses Machabées gémissant, priant et s'écriant à la vue de tant d'horribles sacriléges : *Ce que nous avons de plus saint est profané par les impies !* et transportés d'une sainte indignation, ils criaient : *Que ceux qui sont fidèles à Dieu nous suivent ; et mourons généreusement, s'il le faut, dans cette guerre.*

Et la terre des géants a eu ses Lescure, ses Larochejacquelein, ses Bonchamp, ses d'Elbée, etc. Oui, c'est le zèle ardent des Vendéens pour la vraie foi qui les a armés comme d'autres Machabées contre ses ennemis et ses persécuteurs. Cela est démon-

tré par les aveux de la Convention elle-même, quand elle se vit obligée de traiter avec les Vendéens qu'elle n'avait pu vaincre, car elle reconnaît dans des pièces authentiques que *les troubles qui agitaient les départements de l'Ouest, n'avaient pris leur source que dans l'interruption* (forcée) *de leur culte, et dans l'établissement* violent et inaccepté *d'un culte particulier.* (Préambule d'un arrêté de la Convention, 18 février 1795).

L'insurrection de la Vendée avait commencé avant le 10 août 92, jour de la déchéance de Louis XVI. Elle se manifesta en 91, après que la loi de la *constitution civile du clergé* eut renversé de leurs siéges les évêques et chassé les curés et les vicaires qui refusaient de s'y soumettre. Il n'y avait donc en cela rien de royaliste; au contraire, c'était plutôt une opposition manifeste à la volonté du roi, qui, dans sa faiblesse, avait par sa signature ouvert la voie du schisme et de la persécution. Ainsi, la religion seule fut le motif de la résistance légitime de la catholique Vendée en ce temps-là, et par conséquent les malheurs que les Vendéens éprouvèrent, les massacres qu'ils subirent, et l'éclat qu'ils jetèrent, eurent pour motif la religion. Et même, quand le royalisme s'y mêla, la guerre ne perdit pas son caractère religieux; la persécution était toujours flagrante; c'était toujours et principalement à la religion qu'en voulaient les révolutionnaires, car les milliers de prêtres, de vieillards, de femmes et d'enfants qu'ils guillotinaient, égorgeaient, mitraillaient, fusillaient et noyaient, n'étaient pas des soldats, que je sache. Et même ces laboureurs, soldats héroïques, qui se faisaient tuer pour des princes qui ne savaient pas se mettre à leur tête, ces chrétiens combattaient également, et ils avaient commencé par là; ces chrétiens se battaient pour résister au schisme qu'on voulait leur imposer à coups de fusil, pour défendre leur liberté de conscience et leur catholicisme. Or c'est bien là combattre, vaincre et mourir pour la foi, ou je n'y entends rien.

Des administrateurs révolutionnaires avaient expulsé violemment les pasteurs légitimes des paroisses, pour mettre à leur place des schismatiques indignes sous tous les rapports de la confiance des habitants. Ce procédé blessa vivement la foi et le caractère énergique et fier de ces catholiques bretons et vendéens, si indomptablement attachés à la religion de leurs pères et capables de tout endurer pour elle. En 1791, les gendarmes qui venaient chasser les vrais pasteurs et installer les faux, étaient bienheureux souvent d'en être quittes pour les coups de fourche reçus des paysans. On voyait ces hommes sans reproche et sans peur, monter la garde par centaines autour de l'autel avec leurs instruments aratoires pour en défendre les abords aux intrus. Et quand les pasteurs légitimes étaient forcés de fuir, ils couraient dans les bois assister aux saints mystères, et ils laissaient le constitutionnel tout seul. Ni la prison, ni les outrages, ni la mort, ne pouvaient faire pâlir ces héros de la foi. En quittant leurs villages dans les mouvements de la guerre, ils ne voulurent pas laisser leurs pasteurs à la merci des hordes sacriléges; ils les amenèrent donc avec eux, et d'ailleurs, les prières, les saints sacrifices, les paroles de salut et les sacrements des pasteurs légitimes étaient plus nécessaires que jamais à leur piété, à leurs souffrances, à leurs périls, à leur courage et à leur foi.

Ces prêtres n'étaient que prêtres, jamais ils ne furent ni soldats, ni combattants. On l'a bien dit et écrit dans le temps; mais jamais on ne l'a prouvé, ni on ne le prouvera d'un seul. Ce n'était qu'un mensonge républicain entre mille autres afin d'irriter de plus en plus contre les prêtres, et pour donner prétexte de les massacrer. Les Vendéens, bien instruits de leur religion, eussent cessé sur-le-champ d'avoir confiance en un prêtre qui se fût mis de la sorte en opposition avec le caractère de son

sacerdoce et les règles de l'Église, qui ne nous laisse, à nous autres, pour armes, que les larmes et la prière, et pour victoire, que la mort et le Ciel.

IV, V, VI, VII.

Les *colonnes infernales* n'étaient qu'un ramas de vagabonds, de bandits, d'êtres abjects et enragés que le comité de salut public avait rassemblés en bataillons incendiaires, et formés en régiments à Paris, pour soutenir les troupes déjà en action dans l'Ouest, ou plutôt pour changer le caractère de la guerre de la Vendée, et n'en plus faire qu'une dévastation et un massacre universel. Ces régiments de forcenés et d'énergumènes s'appelaient les soldats de *Marat*. Il faut convenir que jamais nom de baptême ne fut mieux choisi et appliqué. Ils se recrutaient tout le long de la route de tous les brigands, leurs pareils, qui se rencontraient et qui ne manquaient pas, comme toujours, dans ces temps de vertiges et de renversement. Ces troupes d'enfer eurent pour chefs *Ronsin*, *Rossignol* et *Santerre*, sans compter les commissaires de la République qui aiguillonnaient leur férocité. L'un de ces commissaires les plus fameux dans l'Ouest fut *Lequinio*.

Un mot sur chacun des généraux de scélérats, scélérats eux-mêmes.

1° *Ronsin* était un fervent ami de Danton et de Marat. Étant en Vendée, il disait à quelqu'un qui lui portait des plaintes contre les vexations de son état-major, qui pillait, ravageait, massacrait sans fin ni merci : « Que voulez-vous que j'y fasse ! je sais, tout comme vous, que c'est un ramas de *brigands*; mais il me faut de ces *coquins*-là pour mon armée. Trouvez-moi des honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. » Et ce métier-là, il le faisait lui-même en maître et en modèle, car il ne savait que brûler les moissons et les métairies, tuer des prêtres, des femmes et des enfants,... et toujours se faire battre quand il rencontrait des soldats... Il fut guillotiné à Paris, le 24 mars 1794.

2° *Rossignol*, qui disait un jour dans une orgie à Saumur : « Regardez bien ce bras : il a égorgé soixante-trois prêtres aux Carmes de Paris, » était un général d'une impéritie fabuleuse comme le précédent, auquel il ressemblait pour les instincts féroces, quand il ne s'agissait que de brûler les villages, de profaner, d'incendier les églises et d'assassiner les gens sans défense. Ce fier général avait fait l'ordre dans son armée « qu'il payerait 10 francs par chaque paire d'oreilles de chouan qu'on lui apporterait (1). » Un jour il disait à *Grignon*, commandant des compagnies de tirailleurs-braconniers envoyés par la Convention pour mettre le feu aux bois, aux maisons, aux récoltes, et surtout pour aller à la chasse des enfants et des femmes et comme les chasseurs courent après le gibier; un jour Ronsin dit à Grignon qu'il avait sous ses ordres : « Ah çà, général, te v'là prêt à passer la Loire ; tue tout ce que tu rencontreras; c'est comme ça qu'on fait une révolution ; » et Grignon livrait aux flammes tout ce qui pouvait être brûlé, et passait au fil de la baïonnette tout être vivant qu'il rencontrait. C'était ainsi que des nuées de bêtes féroces semaient de tous côtés dans la Bretagne et dans la Vendée la peste, la famine, la guerre et la mort. — Rossignol, déporté en 1800, mourut en exil.

---

(1) *Héron*, espèce de chef d'incendiaires à la dévotion de Carrier, en portait à son chapeau, avec autre chose (qu'il n'est permis qu'à Prudhomme d'appeler par son nom), et fier de cet horrible trophée, il forçait les femmes à y appliquer leurs lèvres.

3° *Santerre* est horriblement fameux par la mort de Louis XVI, à laquelle il présida avec la troupe qu'il commandait en qualité de général de la garde nationale de Paris, et aussi par le mot aussi arrogant que lâche qu'il adressa au malheureux prince qui voulait parler du haut de l'échafaud : « Je ne vous ai pas amené ici pour parler, mais pour mourir ! » Il commanda un roulement de tambours, et la tête du roi tomba. Ce brasseur, inepte général envoyé en Vendée, ne sut jamais que s'y faire battre ; mais en revanche, quand il ne rencontrait pas d'armées, il savait brûler des villages, tuer des femmes, des enfants et des bœufs (1). Il mourut pauvre et fou en 1810. Un jour qu'on l'avait cru mort dans une rencontre en Vendée, on lui avait fait cette épitaphe :

Ci-gît le général Santerre
Qui n'eut de Mars que la bière.

C'étaient les grands guerriers et les illustres compagnons des Ronsin, des Rossignol, et autres généraux de ce calibre, qui jouaient à la paume sur les places publiques avec les membres déchiquetés des prêtres, et qui allaient les clouer sur la porte de leur famille !

V.

A Clisson, 300 Vendéens avaient cherché un refuge dans l'antique manoir du Connétable. Ils y vivaient comme inconnus de toute la terre, priant Dieu dans le silence, et apprenant à leurs enfants à le servir. Mais quelqu'un ou quelque chose pouvait-il échapper aux *braconniers* chasseurs d'hommes ? Le général d'une des colonnes les trouve, et ordonne une exécution en masse. Tous les réfugiés de Clisson sont jetés dans une vaste citerne, entassés pêle mêle les uns sur les autres, et quand le gouffre fut plein, et qu'on n'entendait plus que le râlement des derniers jetés, on en maçonna l'ouverture, et les braconniers de la Convention dansèrent la Carmagnole en chantant le Ça ira ! (Deland... 234).

VIII.

Les colonnes infernales affectionnaient ce genre d'exécution dans les cimetières, les fosses étant préparées derrière les patients.— Pour ces horreurs souvent répétées dans la Vendée, je ne citerai que ce trait : Grignon arrive, au travers des cadavres et des cendres dont il a couvert toute sa route, au bourg de la Meilleraie, l'un des plus distingués par sa foi. Aussitôt il ordonne à tous les hommes du lieu et à leur curé de se rendre à l'église ; là ils sont dépouillés de tout, et ensuite fusillés dans le cimetière ; les femmes sont égorgées dans les rues, et celles qui étaient près des enfants et des infirmes sont dévorées par les flammes avec eux dans leurs maisons incendiées (Guillon, I, 329).

(1) La rage des révolutionnaires à l'égard des Vendéens et des Bretons était telle, qu'ils vouaient tout à une destruction universelle, moissons et animaux, plutôt que de les réserver pour les armées. Prudhomme dit qu'on abattit plus de onze cent mille bœufs. Dans ces pays-là, le labourage et les transports se faisaient, et dans beaucoup d'endroits se font encore avec des bœufs.

IX, X, XI.

Je laisse de côté dans la déplorable expédition de Quiberon tout ce qui est politique, qui fut si mal ordonnée, et si funestement terminée par le massacre général, contrairement à la parole donnée à M. de Sombreuil par le noble et loyal Hoche ; parole dont ne voulut tenir aucun compte l'affreux Tallien en mission dans le Morbihan, et qui fit tout tuer ; je ne m'occuperai ici que de Mgr de Hercé. Il est évident que l'évêque et les prêtres qui débarquèrent à Quiberon pour rentrer en France n'avaient d'autre vue que Dieu, l'Église et les fidèles à qui ils venaient se dévouer. De Londres, Mgr de Hercé ne cessait par ses lettres pastorales d'éclairer, d'encourager et d'instruire le clergé et les fidèles de son diocèse pour les maintenir dans la foi, dans l'unité catholique ; et quand il vit jour à rentrer au milieu de son troupeau, il le saisit avec avidité, non pas afin de guerroyer pour qui que ce fût, mais pour faire sa charge d'évêque et partager les périls de ses collaborateurs dans l'Église et de ses enfants dans la foi (1).

Quelques personnes n'étaient pas sans inquiétudes sur son retour en France, et leurs tristes prévisions furent bientôt réalisées ! Elles l'engageaient à demeurer encore en Angleterre, où il avait été forcé de se réfugier à cause du refus de serment et des outrages et des périls auxquels il était en butte dans son évêché. Et Mgr de Hercé répondait avec gaieté à ces prévoyants amis : « Cessez de vous affliger sur nous. Au surplus, que pourrait-il nous arriver de plus heureux que de mourir pour Jésus-Christ ? Ne savez-vous pas qu'on détruit toutes les anciennes reliques dont la France était en possession ? Eh bien ! nous lui en fournirons de nouvelles ! » Saint évêque, vous parlez plus sérieusement que vous ne pensez.

Mais voici qui montre tout à fait l'âme d'un évêque des grands siècles des martyrs ; et par le fait Mgr de Hercé n'allait mettre le pied sur la terre de France que pour y mourir le vaillant témoin de la foi et de l'unité. Je transcris quelques passages de la lettre pastorale qu'il avait apportée avec lui pour la répandre après son débarquement. C'est le testament d'un évêque martyr ; rien n'est élevé, rien n'est touchant comme les avis qu'il y donne et les sentiments qu'il y exprime.

« Rendu enfin à vos vœux, mes très-chers frères, après une longue et cruelle séparation ; rentré dans le port malgré l'orage affreux qui avait soulevé contre nous les passions des hommes, bien plus redoutables que les vents et les flots ; délivré, pour mieux dire, de la fureur des puissances des ténèbres ; revenu enfin au milieu d'un troupeau qui nous est si cher, et pressé par le besoin de lui témoigner notre tendre affection, notre zèle et toute notre charité, pouvons-nous mieux commencer les leçons

---

(1) La noble et apostolique fermeté de Mgr de Hercé s'était montrée le 21 mars 1790, lorsqu'il fut appelé par la municipalité de Dol à prêter le *serment civique*, et aussi dans sa conduite et ses avertissements au sujet de la *constitution civile du clergé*. Il n'en fallait pas tant aux anarchistes pour les mettre en fureur. Le saint évêque fut chassé de Dol. Il se retira chez son frère près de Mayenne. Là, dans l'été de 92, il reçoit l'ordre avec les autres prêtres non assermentés de se rendre à Laval, pour se faire enregistrer. Il n'y eut pas d'outrages que l'évêque et ses prêtres n'eussent à endurer au sujet d'un appel nominal, que des municipaux venaient faire d'eux chaque jour. Un jour, une furie avinée et payée se jeta sur Mgr de Hercé pour lui arracher sa croix. Enfin, muni d'un passe-port d'exil, comme soumis à la loi de déportation, il fut assez heureux pour sortir sain et sauf de France et arriver en Angleterre.

consolantes que nous nous proposons de vous donner qu'en souhaitant que la paix, ce don du Ciel, qui surpasse tout entendement, garde vos cœurs et vos pensées en Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous ajouterons, nos très-chers frères, avec le grand Apôtre, dont la bonté divine nous a rendu propres les sentiments, en nous donnant quelque part à ses épreuves, ces autres paroles si touchantes : « Béni soit le Dieu et le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous a soutenus dans toutes nos peines, » afin que, par la force qu'il nous inspire, nous puissions aussi fortifier ceux qui souffrent toutes sortes d'afflictions; car si les maux que nous avons endurés pour la foi de Jésus-Christ sont grands, la consolation qu'il nous donne est abondante : *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra.* Hélas ! nos très-chers frères, que de chagrins ont empoisonné depuis trois ans notre malheureuse existence ! que nous avons versé de larmes !... La vraie foi, la seule consolation des malheureux, on voulait vous la ravir ! Les droits du Seigneur méconnus, son saint nom blasphémé, son culte anéanti !... tels étaient les sujets des cruelles agitations de notre âme, lorsqu'à peine abordé sur un rivage vers lequel nos regards se portaient sans cesse pendant notre exil, notre cœur a été rempli de joie : *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.*

» Oui, mes très-chers frères, avec la grâce de Dieu, nous volerons, s'il le faut, à de nouvelles épreuves. Si nous pouvons vous instruire, vous encourager, vous prémunir contre les dangers qui vous environnent, vous couvrir de notre corps pour éloigner de vous les traits de notre ennemi commun, mourir même à vos côtés, notre sort nous paraîtra préférable à la vie, et nous regarderons la mort comme un nouveau bienfait. Nous avons appris de saint Cyprien qu'un prêtre de Jésus-Christ, à plus forte raison un évêque, qui tient son Évangile à la main et qui observe ses préceptes, peut être tué, mais qu'il ne saurait être vaincu : *Sacerdos Christi Evangelium manu tenens, et Christi præcepta custodiens, occidi potest, vinci non potest ;* que les soldats de Jésus-Christ peuvent tomber sous les coups des méchants, mais qu'ils sont invincibles par cela même qu'ils ne craignent pas la mort : *Milites Christi mori possunt ; et hoc ipso invicti sunt, quia mori non timent.*

» Que si l'on nous condamne une seconde fois à la prison ou à l'exil, nous nous rappellerons qu'il n'est point de réduit si obscur où nous ne puissions être consolé par la présence du Seigneur. Si l'on nous dépouille du peu qui nous reste, après qu'on nous a presque tout enlevé, ne savons-nous pas que nous n'avons rien apporté en ce monde, et rien de ce qu'il possède ne peut descendre avec nous dans le tombeau ?... Nous sommes instruit par notre expérience sur tous les événements qui peuvent se rencontrer : *Scio et saturari, et esurire, et abundare, et penuriam pati.* Eh ! que nous importe d'être proscrit et condamné au jugement des hommes, pourvu que nous achevions heureusement notre course et que nous remplissions le ministère que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a confié : *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu.*

» Nous l'avons commencée parmi vous, nos très-chers frères, cette course évangélique. Près de trente ans se sont écoulés depuis que la divine Providence, sans égard à notre indignité, nous constitua votre premier pasteur... Sans doute nous avons fait bien des faux pas dans une carrière où les Ambroise, les Augustin, les Léon, les Grégoire entrèrent avec tant de répugnance. Nous avons commis bien

des fautes dans l'exercice des fonctions augustes d'un ministère redoutable aux anges eux-mêmes. Nous nous sommes humilié devant Dieu de nos misères, de nos imperfections, disons mieux, de nos défauts. En réparation de nos manquements, que ne nous est-il permis de quitter une place dont la sollicitude exige plus que jamais une vigilance continuelle et des soins toujours nouveaux! Nous irions dans la solitude rappeler à notre mémoire et soumettre aux expiations de la pénitence des jours pleins en apparence, mais dont le vide n'échappe pas à l'œil du souverain Scrutateur. Mais ici le danger consiste dans la fuite. Nous sommes au nombre des officiers de la milice de Dieu; il s'agit d'aller au combat. Le chef de l'Église, qui mérite si bien notre déférence et notre respect, l'Église elle-même, notre propre conscience nous défendent de quitter notre poste. A nos risques et périls, il faut que nous volions au secours de nos enfants en Jésus-Christ. Tant qu'on nous l'a permis, nous avons soutenu nos dignes coopérateurs... Hélas! prévoyant que l'on nous arracherait bientôt à notre Église, nous les avertissions qu'après notre départ, il entrerait des loups ravisseurs... Tant que nous l'avons pu, nous n'avons cessé jour et nuit de donner à chacun de vous les avis que des circonstances imprévues vous rendraient nécessaires : *Nocte et die non cessavi cum lacrymis, monens unumquemque vestrûm*. Qu'il nous eût été doux de pouvoir rester au milieu de vous! de vous parler du moins par la voix de notre sang répandu pour la foi! Tous nos maux seraient finis; un moment de souffrance et de fidélité nous eût acquis un poids immense de mérite et de gloire pour le grand jour où chacun recevra selon ses œuvres.

» Nous ne méritions pas sans doute une faveur si grande, et nous étions réservé à d'autres épreuves. Le temps était venu où les ministres des saints autels qui refuseraient de prêter le serment sacrilége devaient être chassés et proscrits du royaume. C'était une nécessité pour nous d'obtempérer au décret de notre déportation, et d'aller chercher en terre étrangère un asile qu'on nous refusait dans la patrie. Notre règle de conduite était tracée dans l'Évangile : *Cum persequentur vos in civitate, fugite in alterâ*.

».... Hélas! de tristes récits venaient sans cesse de l'extrémité des mers répandre l'amertume sur notre vie, et nous faisaient désirer à chaque instant de pouvoir aller nous jeter au milieu de vous, pour vous consoler dans vos peines, avec l'espérance que notre courage déconcerterait nos ennemis; ou bien, s'ils conservaient leur férocité, de vous donner du moins, en mourant sous vos yeux, d'utiles leçons et de grands exemples. Le Modérateur suprême en ordonnait autrement; et rien n'est bon ici-bas que ce qui est conforme à sa providence et à sa sagesse. S'il ôtait à notre zèle tous les moyens de satisfaire l'empressement qui nous agitait, c'est que son heure n'était pas encore venue... Enfin, à ce premier signal de sa miséricorde, dès qu'il nous l'a permis, en ouvrant un sentier sous nos pas, nous sommes accouru pour nous réunir à notre cher troupeau; et après avoir baisé, dans notre attendrissement, une terre que nous espérions bientôt revoir, nous avons repris un ministère dont nous n'avons pas plus rougi que de l'Évangile, et dont, quoi qu'il puisse arriver, nous n'interromprons plus les saintes fonctions... Notre qualité de premier pasteur, tout indigne que nous en sommes, nous faisait un devoir d'être aussi le premier à retourner auprès de vous : *Pro Christo legatione fungimur*. Ces hommes ambitieux qui, dans leur délire, ont prétendu nous remplacer, ont bien pu avoir l'audace d'en dire autant. Mais d'où venaient-ils? de qui tenaient-ils leur mission? C'est de l'Église, toujours assistée de l'esprit de son divin Époux, que nous tenons la nôtre...

Oui, nous sommes au nombre de ceux que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Église de Jésus-Christ : *Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* Pasteurs mercenaires, malgré vos erreurs, vous nous êtes chers encore... Et ne pensez pas que vos prétendus bienfaiteurs vous en tiendront quittes pour des actes d'une complaisance si criminelle; ils vous réserveront pour leurs dernières victimes... Déjà tous les anges de paix ont été bannis comme des ennemis; plusieurs d'entre eux, après avoir été longtemps enfermés dans les prisons, ont été condamnés à mort et inhumainement massacrés.

» Que notre religion sainte, nos très-chers frères, reprenne ses droits sur vos cœurs; revenez à votre légitime pasteur, vous qui l'auriez abandonné. Il ne cherche point vos biens, mais vos âmes : *Non enim quæro quæ vestra sunt, sed vos.* Comme il ne veut point paraître sans vous devant le trône de la grâce, il vous invite à vous y présenter avec lui : *Adeamus ergo cum fiduciâ ad thronum gratiæ.* Pour gagner votre confiance, il n'y a point de sacrifices que nous ne soyons disposé à faire; et, après vous avoir tout donné, nos exhortations, nos veilles, notre temps, notre cœur, notre personne, nous sacrifierons, s'il le faut, notre vie même pour le salut de vos âmes : *Ego autem libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* Ouvrez-nous donc aussi vos cœurs : *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos. Æmulor enim vos Dei æmulatione.*

».... Si vous avez cessé de reconnaître l'Église pour votre mère, elle n'a pas cessé de vous regarder comme ses enfants; elle vous tend les bras, et vous invite à rentrer dans son sein. Ne vous refusez pas à ses tendres invitations... Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle... Si vous ne croyez pas à des paroles si précises, dit saint Chrysostome, croyez du moins à ces événements, qu'il est impossible de contester : *Si non credis verbo, rebus ipsis et operibus crede...* A quoi servit la rage des tyrans? où sont-ils maintenant? *Nunc in æternis regnis pœnis premuntur.* Et les victimes de leur fureur, que sont-elles devenues? Pour un instant de douleur, elles sont en possession d'une joie que rien ne troublera jamais : *Et isti æternis gaudiis exiguntur.* L'Église de Dieu brille d'un éclat qui surpasse celui du soleil, tandis que les persécuteurs ont pour habitation les ténèbres éternelles : *Fulget Ecclesia super splendorem solis, et persecutores ejus perpetuis tenebris conteguntur.*

» Oui mes très-chers frères, l'Église de France ne fut jamais si célèbre et si digne d'admiration que pendant ces dernières épreuves. La persécution l'a purifiée, il n'est resté dans son sein que ses vrais enfants. On l'a bannie de ses temples, on l'a réduite à l'indigence; mais sa gloire n'est point renfermée dans ses richesses; elle ne consiste point dans l'appareil du culte, la pompe de ses cérémonies, la beauté de ses ornements. Elle est tout entière dans le concours des chrétiens qui, unis ensemble de cœur et d'esprit sous la conduite de leurs légitimes pasteurs, participent aux mêmes sacrements, professent la même foi, et honorent cette foi par la pureté de leurs mœurs et par la pratique de toutes les vertus.

» Nous avons avec nous les compagnons de nos disgrâces, des ministres irréprochables, qui, éprouvés comme nous par l'adversité, brûlant d'un saint zèle, et détachés de tous les biens d'ici-bas, ne sentiront d'ardeur que pour l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ. Vous prêterez une oreille attentive à leur voix. Ils vous apprendront qu'il ne peut jamais être permis de s'engager par serment à maintenir un ordre de choses contraire à la religion et à la justice (serment de

liberté, égalité), et que rien ne peut dispenser de l'obligation de renoncer à ce criminel engagement.

» Ministres du Seigneur, vous revenez partager avec nous les travaux d'un ministère dont les fonctions vous ont été trop longtemps interdites. Mais revenez-y avec tous les caractères d'un vrai zèle, et les dispositions qui peuvent en assurer le succès. Réunissons tous nos efforts pour nous concilier la confiance des peuples, et pour montrer que nous sommes des hommes nouveaux par notre conduite, nos discours, notre foi, notre charité, et surtout par cette vertu qui fit toujours l'ornement du sanctuaire, et que d'indignes ministres ont si scandaleusement outragée. *Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in caritate, in fide, in castitate*, etc. »

Je borne ici cette citation déjà bien longue, et pourtant trop courte si l'on en considère la noblesse, l'énergie et la tendresse.

Mgr de Hercé fut condamné avec tous les autres prisonniers à être fusillé ; et, le 30 juillet, les mains liées derrière le dos, il fut conduit au son du tambour au lieu de l'exécution. Toute la ville de Vannes pleurait (elle pleurait, mais elle laissait faire comme partout et toujours) ; Vannes pleurait en regardant passer l'évêque-martyr, en qui brillait le calme de la vertu et la tranquille résignation d'un parfait imitateur de Jésus-Christ. Arrivé à l'endroit où il devait être mis à mort, et ne pouvant se servir de ses mains, il demanda qu'on lui ôtât son chapeau. Dès qu'il eut la tête découverte, il se mit à genoux pour offrir à Dieu son sacrifice. A la vue de ce front serein et déjà rayonnant de la gloire céleste, le peuple fut saisi d'admiration et de douleur, comme autrefois les habitants de Carthage à la vue du martyre de saint Cyprien. — Les soldats tirent et le saint évêque tombe mort. A ses côtés et de la même décharge est frappé son noble et saint frère, son digne et constant coopérateur. Ce prêtre parfait, généreux émule du courage et de la foi de l'évêque, écrivait à un ami quelque temps avant la fatale expédition de Quiberon qui devait l'amener mourir, ces lignes trop dignes de mémoire pour n'être pas transcrites ici : « Mon frère et moi, nous n'ambitionnons que la gloire d'aller évangéliser nos campagnes, d'aller couvrir de nos sueurs, et s'il le faut de notre sang, le sol de notre infortunée patrie. Nous ne nous dissimulons point les dangers qui vont nous entourer. Nous marcherons d'un village à un autre village, d'une contrée à une contrée nouvelle, jusqu'à ce que, arrêtés, nous périssions dans quelque ville sous le tranchant de la guillotine ; mais que le Ciel soit béni de tout : *Non facio animam pretiosiorem quam me!* »

Sur le massacre des prisonniers de Quiberon, V. Hugo a une ode où se trouvent ces deux belles strophes qui peignent si bien la tranquillité des chrétiens proscrits, et l'horreur qu'inspire la Convention; les voici :

« A coups multipliés la hache abat les chênes ;
Le vil chasseur, dans l'antre ignoré du soleil,
Égorge lentement le lion dont les chaînes
Ont surpris le noble sommeil.
On massacra longtemps la tribu sans défense ;
A leur mort assistait la France,
Jouet des bourreaux triomphants ;
Comme jadis aux pieds des idoles impures

Tour à tour, une veuve en de longues tortures
Vit expirer ses sept enfants.

« C'étaient là les vertus d'un sénat qu'on nous vante !
Le sombre esprit du mal sourit en le créant ;
Mais ce corps aux cent bras, fort de notre épouvante,
En son sein portait son néant.
Le colosse de fer s'est dissous dans la fange.
L'anarchie, alors que tout change,
Pense voir ses œuvres durer ;
Mais ce Pygmalion, dans ses travaux frivoles,
Ne peut donner la vie aux horribles idoles
Qu'il se fait pour les adorer. »

XII.

Marie Vanneau était au marché de Chemillé. Elle entend dire que les bleus vont incendier sa ferme. Elle part comme un trait, et vole vers son village. Un soldat, mû par un bon sentiment, lui crie : « Prenez un autre chemin, ou vous êtes perdue. » — « Je sais bien ma route, lui répond Marie, vous allez tuer ma famille, je veux mourir avec mon mari et mes enfants ; j'y serai avant vous. » Elle reprend sa course et meurt avec les siens.

La Terreur. DELAND... 232.

XIII, XIV, XV, XVI.

On ne prononce ni n'écrit jamais le nom de *Carrier* sans frémir. Ce méchant procureur d'Aurillac, ce démon sanglant à forme humaine, fut envoyé et établi en mission à Nantes. Dieu ! quel missionnaire ! Parmi ses innumérables victimes, il ne songeait qu'à varier ses plaisirs en variant les genres de mort ; c'est ce que dit Lactance, de Dioclétien et de ses semblables : *Tormentorum genera inaudita excogitabantur.*

Le 9 mars 93, il avait dit à la Convention que *pour républicaniser la France, il fallait la dépeupler, a commencer par ses prêtres.* « Dans mon département, dit-il aux Nantais (en arrivant pour sa mission), dans mon département nous allions à la chasse aux prêtres, et je n'ai jamais tant ri qu'en voyant la grimace que ces b...... là faisaient en mourant. »

Parlons des noyades. Vieillards, jeunes gens, femmes, vierges, enfants, point de grâce pour personne. En vain la mère folle de douleur au moment de la submersion, demande grâce pour son enfant : *Bah ! bah !* disent les gens de Carrier, ce sont des louveteaux qu'il faut étouffer.

Une femme avait son frère détenu à la maison d'arrêt (l'Entrepôt) ; voulant savoir son sort, elle court chez Carrier. — Quel âge a ton frère ? — Trente-six ans. — Il est bon à f..... à l'eau ; s'il n'en avait que dix-huit, je pourrais te le remettre, mais à son âge il faut qu'il périsse, et bien d'autres avec lui, et les trois quarts de Nantes. — L'infortunée revient quelques jours après, se jette aux genoux du proconsul, lui demande un permis de sa main pour voir son frère. — Laisse-moi tranquille, son jugement est prononcé, il sera noyé. — Montrez-moi le jugement. — Tais-toi, lui

répond Carrier en fureur, c'est moi seul qui porte ces jugements-là, et si tu recommences, je te fais f..... à l'eau toi-même, et du plat de son sabre il la frappe en la jetant à la porte ; puis il se ravise, du haut de l'escalier il la rappelle et lui offre la liberté de son frère à une condition... Jamais! crie l'héroïque Vendéenne, l'honneur m'est plus cher que la vie, et mon honneur perdu ne sauverait pas mon frère avec un cruel tel que toi ; seulement que je voie mon frère. — Carrier, abasourdi un moment, lui permet d'aller au comité pour avoir la permission qu'elle demande. Elle apprend que son frère va partir pour Paimbœuf. Elle retourne en courant chez Carrier lui demander la permission de pourvoir à sa subsistance pendant la route. — Inutile, inutile, dit Carrier, il n'a besoin de rien, il aura suffisamment à boire, et puis va-t-en, toi, b...., ou je te fais f..... à l'eau toi-même, et la malheureuse madame *Beret* s'en alla désespérée (1) (**Prudhomme, 2, 292**).

La première noyade fut subie par quatre-vingt-quinze prêtres dans la nuit du 15 au 16 novembre. On commença par leur voler tout, jusqu'à leurs vêtements, ne leur laissant que la chemise et le caleçon, et pour les empêcher de se sauver à la nage, on les attacha par le pied quatre à quatre, puis on les fit entrer dans le bateau à soupape ; les gardiens placés dans des barques à côté ouvrirent la soupape, et ils furent tous noyés. Un seul échappa, et sans lui on n'aurait pas su ce qui s'était passé. « *C'est ainsi que le décret de la déportation a été exécuté verticalement,* écrivait Carrier à la Convention. Dans l'orgie bruyante qui suivit l'exécution, Carrier et compagnie burent à la *santé des calotins qui ont bu à la grande tasse.*

Une deuxième noyade de prêtres eut lieu dans la nuit du 9 au 10 décembre. Ils étaient près de quatre-vingts. Carrier en rend compte à Paris en finissant par cette phrase sataniquement dithyrambique : « Quel torrent révolutionnaire que cette Loire ! »

Une troisième eut lieu dans la nuit du 14 au 15 du même mois. Cent trente-huit détenus sont conduits au corps de garde de la Machine, en leur faisant croire qu'on les allait mener à Belle-Isle. Pendant le trajet, un de ces malheureux s'échappe, le chef des soldats tue d'un coup de pistolet celui avec lequel il était attaché. Arrivés à la gabare, les échelles se trouvent trop courtes pour descendre ; on remédie à cet inconvénient en précipitant les proscrits, la tête la première, à fond de cale, on ferme l'écoutille, les conducteurs chavirent le bâtiment, les charpentiers soulèvent les sabords, le fond s'ouvre, et tout est englouti ! Les malheureux s'écrient : « Sauvez-nous ! sauvez-nous ! » Ils s'accrochent comme ils peuvent aux barques des exé-

---

(1) Les grands seigneurs de la république avaient un vocabulaire à eux singulièrement imagé, nous en avons vu et nous en verrons encore plus d'une preuve. — De temps en temps ils tournaient à l'esprit, au bon mot, à la plaisanterie (plaisanterie de sang bien entendu); exemple : M. *Blanquart*, magistrat distingué et chrétien parfait, venait d'être, à ce double titre, décapité le dernier à Arras, dans la journée du 5 avril 94; le bourreau qui n'en pouvait plus, tant il avait travaillé ce jour-là et les précédents, pour obtenir vingt-quatre heures de repos absolument nécessaires à ses aides et à lui, imagina d'informer J. Lebon que le fer de la guillotine avait besoin d'être aiguisé, attendu qu'il s'était ébréché en coupant la tête à Blanquart. Et aussitôt le proconsul de s'écrier : *Eh! voyez donc comme ces aristocrates sont récalcitrants ! ils le sont même sous le fer qui abat leurs têtes !* — Sans doute que la plaisanterie parut fort spirituelle à Joseph Lebon et aux habitués de son salon. — Et pourquoi pas au bourreau, voire même à ses aides !

cuteurs; mais à coups de sabre et de hache on les fait lâcher prise, et à coups de rame et de croc ils sont tous assommés.

Une autre noyade fut de huit cents à la fois. On faisait sortir les proscrits de leurs cachots à coups de sabre, on les frappait sur la tête avec le pommeau des pistolets, on les liait par douzaines, et les soldats (dits de Marat) s'amusaient à les percer de coups de baïonnette. En sortant de l'Entrepôt (immenses magasins sur le bord de la Loire, changés en prisons), on les conduisait sur le bord du rivage. Chemin faisant, un des chefs conducteurs se jetait de temps en temps sur les condamnés avec une rudesse extrême et les renversait. Liés et serrés douze à douze, ces infortunés ne pouvaient guère se relever; et pourtant l'on tombait sur eux à grands coups de sabre jusqu'à ce qu'ils se fussent redressés avec des peines inouïes. Montés sur le bateau fatal on leur enleva leurs vêtements. On avait résolu de les mettre dans une nudité complète. A force de supplications et de larmes, les femmes obtinrent la grâce de conserver au moins le dernier linge essentiel à les couvrir... (Cette faveur leur fut refusée bien des fois!). Cela fait, on précipite tout le monde dans la Loire, et les soldats, du haut de leurs barques, font un feu continuel sur la surface du fleuve pour empêcher les noyés de se sauver en nageant. Le bruit des vagues, celui de la mousqueterie, les clameurs, les jurements et les chants forcenés des cannibales étouffent les cris des mourants. Les Nantais ont entendu souvent pendant les nuits ces horribles mousquetades qui duraient des heures entières.

Bientôt Carrier s'enhardit à ce point qu'il exécuta ses noyades à la face du soleil. Alors on vit par cinq cents, par huit cents à la fois, des hommes, des femmes, des enfants précipités du haut des gabares dans le fleuve. Souvent les bourreaux s'amusaient sur le pont à les frapper à coups de sabre; et quand l'idée leur en venait, ils tranchaient des têtes. D'autres fois ils saisissaient les prisonniers par les jambes et trouvaient plaisant de les culbuter ainsi dans l'eau. Comme toujours les balles, les crocs, les avirons, les sabres s'opposaient à l'évasion des noyés. Lamberty surtout, ce bras droit de Carrier, se distinguait à trancher les mains et les bras de ceux qui s'accrochaient aux bateaux, et il se délectait à plonger à plusieurs fois son sabre dans le cœur de ceux qu'il pouvait atteindre.

Qui est-ce qui n'a pas entendu parler des *mariages républicains* de Carrier? Cette cérémonie, digne de l'enfer, consistait dans l'assemblage de deux personnes de différent sexe, qu'on liait et qu'on serrait l'une contre l'autre (et nues!) avec des cordes solidement arrêtées. Figurez-vous les sarcasmes, les ironies atroces, et les ricanements de démons que faisaient entendre les bourreaux.

D'autres fois on laissait les infortunés proscrits sur les bords de la rivière pendant plusieurs heures de suite, livrés aux outrages de ces impurs cannibales, qui finissaient par les frapper sur la tête à grands coups de sabre, et qui ensuite les jetaient à l'eau.

Un jour deux militaires vinrent dire à Carrier qu'ils conduisaient un bateau de trois cents prisonniers d'Ancenis, et ils lui demandèrent ce qu'il en fallait faire; et Carrier répondit: «Comment, f....., imbéciles que vous êtes, ce qu'il en faut faire? F..... moi ces b..... là à l'eau, et *que demain il n'en soit plus question.* » Ce qui fut effectué sur-le-champ.

Les renseignements recueillis par Prudhomme font monter les noyades de Nantes au nombre de vingt-cinq, parmi lesquelles on en compte une de six cents enfants.

Au mois de décembre 1792, un jour que plusieurs généraux étaient chez Carrier,

Lamberty, leur montrant la Loire du doigt, leur dit : « *Il y en a déjà passé* 2,800. » Un des généraux ne comprenant pas de quoi il s'agissait : « Eh bien ! oui, reprit Carrier, 2,800 dans la baignoire nationale. » Le comité de Nantes portait le nombre des submergés à 6,000. Mais *Fouquet*, l'un des principaux agents des noyades, se vanta d'en avoir expédié pour son compte 9,000, ce qui semble accuser un nombre général plus fort encore. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que ces différents aveux suffisent pour rendre croyable cette assertion d'un témoin digne de foi, qui assura que pendant longtemps et dans une étendue de dix-huit lieues, la Loire était toute rouge de sang. Enflée par la foule immense des cadavres, elle portait l'épouvante jusqu'à l'Océan. Mais bientôt une marée violente refoulait ces légions de morts jusque sous les murs de Nantes, et la surface du fleuve se couvrait de membres épars çà et là, et de restes humains que des poissons voraces se disputaient entre eux. Et l'administration de la ville interdit pour un temps les eaux et les poissons de la Loire, comme remplis d'un poison mortel. Et pour effrayer et déconcerter le crime lui-même, s'il eût été possible, par le spectacle putride et empestant de ses forfaits, des monceaux de cadavres en putréfaction, des membres mutilés et pourris, portés tout à coup par le remous des flots sur les grèves, y restaient déposés lors de la baisse de la marée, et les oiseaux de proie et les bêtes carnassières déchiraient et traînaient ces déplorables lambeaux. L'infection et l'effroi éloignèrent d'abord de ces rivages désolés ; mais bientôt ce fut un devoir rigoureux et une nécessité personnelle d'enterrer ces restes humains. Et souvent, dans les têtes qui conservaient encore quelques traits, les ensevelisseurs, les fossoyeurs improvisés reconnaissaient en pleurant des amis, des parents et des frères !

XVII, XVIII, XIX.

Ces horribles noyades ne suffisent pas à Carrier, ce tigre sorti des montagnes du Cantal. Au milieu de la nuée d'exterminateurs qui brûlaient, dévastaient, assassinaient la Vendée, au milieu des Westermann, des Grignon, des Rossignol, des Ronsin, des Pinard, et de bien d'autres plus ou moins empanachés, se dresse et plane Carrier comme un chêne au-dessus des humbles arbrisseaux. A Nantes son nom seul répand l'épouvante et la consternation. Tout le monde se renferme chez soi ; les rues de la ville sont désertes. Cette solitude livre tout entier le féroce proconsul à son exaltation infernale ; elle lui fait peur et pourtant il s'y complait ; il aime à parcourir Nantes, ses places et ses rues transformées en désert. C'est le tigre se promenant dans les solitudes qu'il a faites. Un jour, passant dans une rue, Carrier aperçoit une jeune femme qui regardait derrière sa fenêtre. Il donne ordre de lui tirer un coup de fusil. Toute sa joie est dans le désespoir des Nantais, il les provoque exprès, il ne demande qu'un murmure pour motiver la ruine entière de la cité, qu'il avait préméditée depuis longtemps, car dans une orgie il avait dit à ses amis : « *Je voudrais bien voir Nantes remuer un peu pour déclarer la ville en état de contre-révolution, et la traiter en conséquence.*

Les prisons et ce qu'on appelait ainsi, c'est-à-dire des cachots improvisés et affreux, étaient encombrés de malheureux détenus qui y manquaient de tout et qui y mouraient par centaines. La famine et la peste y régnaient constamment. Un jour que quarante misérables, par ordre essayèrent de nettoyer les prisons, plusieurs y périrent sur-le-champ asphyxiés ; les autres furent fusillés. C'était leur salaire.

Un enfant de treize ans, condamné à mort, était bouclé sur la planche fatale de

l'échafaud, il dit avec une douceur d'ange au bourreau : « *Est-ce que vous me ferez bien du mal?* » La bascule l'a placé sous la hache qui tombe. Mais parce que le cou de l'enfant n'atteignait pas la ligne où frappe le fer, le crâne est coupé en deux, et l'ange n'est pas mort; il faut recommencer, délier le corps pour l'ajuster mieux qu'auparavant sur la planche, et frapper un deuxième coup.

Six jeunes filles, aussi remarquables par leur innocence et leur distinction que par leur beauté, sont, sans être jugées, envoyées à la guillotine par le monstre. Ces six têtes angéliques tombent; et l'exécuteur est tellement impressionné de ce qu'il vient de voir et de faire, qu'il en tombe malade et meurt huit jours après.

Vingt-cinq, trente personnes à la fois et souvent plus chaque jour, étaient envoyées mourir sans jugement. Cette marche expéditive du proconsul méritait bien, sans doute, les compliments du comité de Paris; aussi Hérault de Séchelle lui écrivait-il : « *Courage, mon brave ami, voilà comme on marche. J'ai lu ta lettre au comité de salut public qui en a entendu la lecture avec satisfaction.* »

Mais ce que l'exterminateur aimait bien mieux encore que la guillotine, c'étaient les fusillades en masse. Carrier fait une proclamation qui assure amnistie à ceux qu'il appelle *rebelles*, et qui se rendront à Nantes en signe de soumission. Beaucoup viennent avec simplicité et sans défiance. Il les envoie à l'Entrepôt, et le lendemain tout le monde est fusillé.

Mais cette exécution déloyale et atroce n'est rien en comparaison de celle-ci; toujours de la prison de l'Entrepôt, véritable entrepôt de la mort, il fait extraire quatre-vingts femmes et cinq cents enfants, les plus grands ayant tout au plus quatorze ans, et tous sont conduits en un même lieu pour être fusillés. Jamais l'on ne vit chose plus effroyable ni plus attendrissante. La petitesse de ces enfants en mit plusieurs à l'abri des balles. Les survivants, se mettant à courir, s'éparpillent jusque dans les bataillons de leurs bourreaux, ils cherchent un refuge entre leurs jambes, ils s'élancent à leurs bras qu'ils pressent fortement. Rien n'attendrit les exterminateurs; ils les écrasent à coups de pied et à coups de crosse, ils les percent à coups de baïonnette. Des soldats détachés courent après ceux qui fuient et les tuent à coups de fusil, et des cavaliers au galop atteignent et sabrent les plus éloignés. A ce spectacle horrible, un soldat perd connaissance : on le tue pendant son évanouissement. Un officier demande grâce pour un de ces enfants : l'officier est poussé parmi eux et fusillé avec eux.

Je mets un terme à ces récits écourtés des fureurs de Carrier et des malheurs de Nantes et de ses environs par le compte approximatif des victimes. A Nantes, leur nombre fut tel, par la fusillade et la guillotine, que trois cents hommes furent occupés, pendant six semaines entières, sur la place du Département, à recouvrir les fosses immenses qu'on y avait remplies de cadavres, pour lui rendre sa première régularité et livrer libre passage aux piétons et aux voitures. Ajoutez tous ceux qui sont morts dans les prisons, de faim, de misère, de peste et de mauvais traitements, et qui vont au chiffre de dix mille; joignez-y les noyés que nous avons vus monter au moins à neuf mille, et vous aurez, pour le compte de Carrier seulement, près de cent mille victimes pendant son règne, qui fut de moins d'un an.

Enfin les thermidoriens, pour se couvrir eux-mêmes contre les clameurs publiques en chargeant Carrier de leurs propres crimes, le dénoncèrent et le décrétèrent d'accusation comme agent de Robespierre, et ce scélérat du Cantal, vomi par les enfers, avec Grandmaison, Pinard et Lamberty (et il y en avait bien d'autres à mettre avec eux); Carrier, dis-je, et quelques-uns de ses séides furent condamnés à

mort, et exécutés à Paris le 27 novembre 1794. En marchant au supplice, Carrier disait ce qu'il avait répété sans fin devant ses juges : « Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du comité de salut public et ce que la Convention m'avait commandé de faire. »

Dans son résumé général de la Vendée, Prudhomme compte près d'*un million* de morts, en y comprenant les soldats de la république tués dans les combats de cette guerre de géants.

Il compte vingt mille villages et métairies brûlés avec les récoltes et les bêtes ; car, dans leur fureur stupide, les *colonnes infernales* ne gardaient pas même les bœufs et autres animaux aptes à l'alimentation des armées,... tant était excessif le plaisir, ou plutôt tant était forcenée la rage de détruire dans ces démons vomis par les enfers (1).

---

(1) Je viens de lire dans la *Vérité* du 5 novembre 1851, un article qu'il est bon de joindre à ces notes sur les horreurs commises dans la Vendée, parce qu'il peint on ne peut mieux le courage divin, la paix surhumaine des martyrs de ce pays héroïque et le cynisme féroce des bourreaux de la République.

« La petite commune d'Amné (diocèse du Mans) vient d'ériger dans son cimetière un modeste monument à la mémoire d'un martyr vendéen, le curé de Saint-Florent, qui y fut fusillé sous le régime de la Terreur. Les ossements de cette victime de la révolution ont été, ces jours derniers, exhumés du champ où ils reposaient ignorés pour être solennellement inhumés dans le cimetière d'Amné. Plus de trente prêtres assistaient à cette cérémonie. Voici en quels termes l'*Union de la Sarthe* raconte les horribles circonstances de la mort du curé de Saint-Florent :

» Un jour qu'il s'était rendu à Amné pour accomplir quelque acte de son saint ministère, il fut reconnu et dénoncé comme prêtre et comme Vendéen. La sentence ne se fit pas attendre, il fut condamné à être fusillé le jour même à Longres. On raconte que, pendant qu'on le conduisait au supplice, il fut suivi par un de ces individus dont la profession, assez ignoble, consiste à écorcher et à dépouiller les animaux hors de service pour en avoir la peau et la graisse. Ce malheureux n'avait pas reculé devant l'horrible pensée de commettre un sacrilége, et il portait son coutelas de manière à ne pas laisser ignorer au curé de Saint-Florent son infâme dessein. Le curé, ayant remarqué son ostentation, lui dit avec douceur : « Mon ami, les souffrances et les privations m'ont tellement amaigri, que votre travail sera peu profitable. » Arrivés à deux cents mètres environ du bourg d'Amné, ceux qui avaient eu le triste privilége d'être choisis pour être les exécuteurs de la justice républicaine demandèrent au Vendéen de consentir à leur épargner la fatigue d'un plus long trajet, en consentant à se laisser fusiller à l'endroit où ils se trouvaient. « Les derniers moments du juste sont pleins de joie et d'espérance, » répondit le condamné en acquiesçant à leur demande, non pour abréger son agonie, mais pour donner à ses bourreaux une dernière preuve de charité chrétienne et sacerdotale. On le fit entrer dans un petit champ qui bordait la route et mettre à genoux sur le bord d'un fossé; c'est là que ses restes ont reposé pendant plus d'un demi-siècle, sous un peu de terre, environnés du respect des habitants du pays. »

NOTES LITTÉRAIRES.

IMITATION DE L'ÉCRITURE.

I.

Et apprehendit eum angelus Domini, et portavit eum,... et posuit in Babylonem supra lacum in impetu spiritus (DANIEL, XIV, 35).

II.

Væ tibi, Moab; periisti, popule, comprehensi sunt filii tui et filiæ tuæ (JEREM., XLVIII, 46).

Sonabunt populi sicut sonitus aquarum, et rapietur messis sicut turbo coram tempestate (ISA., XVII, 1).

III.

Veni et vide : et exivit equus rufus; et qui sedebat super illum datum est ut sumeret pacem de terrâ, et ut invicem se interficiant ; et datus est ei gladius magnus (APOC., VI, 4).

Veni et vide : et ecce equus niger; et qui sedebat super eum habebat stateram in manu suâ ; et audivi tanquam vocem in medio quatuor animalium dicentium : Bilibris tritici denario, et tres bilibres hordei denario... (APOC., VI, 6).

Veni et vide : et ecce equus pallidus; et qui sedebat super eum nomen illi Mors ; et infernus sequebatur eum ; et data est illi potestas super partes terræ , interficere gladio, fame, et morte, et bestiis terræ (APOC., VI, 8).

VI.

Cadet morticinum hominis quasi stercus super faciem regionis ; et quasi fœnum post tergum metentis, et non est qui colligat (JEREM. IX, 22).

Sacerdotes mei, et senes mei consumpti sunt... Jacuerunt in terra puer et senex (*Lament.* JER. I, 19 ; II, 21).

XXI.

Et cùm hæc dixisset angelus, ab aspectu eorum ablatus est, et ultrà eum videre non potuerunt. Tunc prostrati, benedixerunt Deum ; et exsurgentes narraverunt mirabilia ejus (TOB., XII, 21).

IMITATIONS DE CHATEAUBRIAND.

XIII.

Il est bon, il est bien de rendre à chacun ce qui lui appartient. Je me plais à dire que je dois l'idée de la comparaison du crocodile à Châteaubriand, ce roi des peintres en littérature. C'est dans ses *Natchez* que je l'ai rencontrée, livre IIIe, combat entre *Onduré* et *René*. Je la transcris ici à cause de sa beauté.

Après avoir dépeint de main de maître les diverses phases de la lutte, le grand peintre dit :

« Sur les rives du Nil ou sur les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps... Les rivaux s'élancent des bords opposés du fleuve et se joignent au milieu. De leurs bras ils se saisissent ; ils ouvrent des gueules effroyables ; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible ; leurs écailles se choquent comme les armures de deux guerriers ; le sang coule de leurs mâchoires écumantes, et jaillit en gerbes de leurs naseaux brûlants ; ils poussent de sourds mugissements, semblables au bruit lointain du tonnerre. Le fleuve, qu'ils frappent de leurs queues, mugit autour de leurs flancs comme autour d'un vaisseau battu par la tempête. Tantôt ils s'abîment dans des gouffres sans fond et continuent leur lutte au voisinage des enfers, un impur limon s'élève sur les eaux ; tantôt ils remontent à la surface des vagues, se chargent avec une furie redoublée, s'enfoncent de nouveau dans les ondes, reparaissent, plongent, reviennent, replongent et semblent vouloir éterniser leur épouvantable combat.

Tels se pressent les deux guerriers, tels ils s'étouffent dans leurs bras serrés par les nœuds de la colère. Le lierre s'unit moins étroitement à l'ormeau, le serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une sœur chérie, l'enfant altéré à la mamelle de sa mère. La rage des deux guerriers monte à son comble. Le frère d'Amélie combat en silence son rival, qui lui résiste en poussant des cris. René, plus agile, a la bravoure d'un Français ; Onduré, plus robuste, a la férocité d'un sauvage. »

XXII.

C'était un Vendéen, simple, immobile et grand.

C'est à Châteaubriand que je dois ce portrait vrai, hardi, fier et un peu sauvage du Vendéen. J'ai imité et même copié, autant que la gêne du vers me l'a permis, mon admirable modèle. Ce portrait tracé d'une main étincelante se trouve vers la fin de son *Essai sur la littérature anglaise*, où il y a un peu de tout. Je le transcris ici tout entier, pensant qu'il fera autant de plaisir à mes lecteurs qu'à moi.

Donc Châteaubriand nous raconte que, pendant l'émigration, il rencontra à Londres, en 1798, chez le chargé d'affaires des princes français, un de ces hommes géants de la Vendée. Cet homme paraissait avoir de trente-cinq à quarante ans. Il y avait dans le salon beaucoup d'émigrés plus ou moins titrés. « Personne, dit Châteaubriand, qui aperçut le Vendéen, ne faisait attention au campagnard. Moi, frappé de son air, je m'enquis de sa personne. Un de mes voisins me répondit : « Ce n'est rien, c'est un paysan vendéen porteur d'une lettre de ses chefs. »

Et vingt ans plus tard, frémissant encore d'indignation, au souvenir de cet insolent et stupide *ce n'est rien* d'un comte ou d'un marquis de l'émigration, misérable pygmée, au sujet du *Vendéen géant*, Châteaubriand gronde comme un tonnerre, s'allume comme la foudre et part comme l'éclair en disant :

« Cet homme qui n'*était rien* avait vu mourir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui ; Bonchamp, en qui revivait Bayard ; Lescure, armé d'un cilice non à l'épreuve de la balle ; d'Elbée, fusillé dans son fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'embrasser la mort debout ; La Rochejacquelein, dont les patriotes ordonnèrent de DÉTERRER et de *vérifier* le cadavre, afin de rassurer la Convention au milieu de ses victoires sur l'Europe. Cet homme qui n'*était rien*

avait assisté à deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, à sept cents actions particulières et à dix-sept batailles rangées; il avait combattu trois cent mille hommes de troupes réglées et six à sept cent mille réquisitionnaires et gardes nationaux. Il avait aidé à enlever cinq cents pièces de canon et cent cinquante mille fusils; il avait traversé les *colonnes infernales*, compagnies d'incendiaires commandées par les conventionnels; il s'était trouvé au milieu de l'Océan de feu qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée; enfin il avait vu périr trois cent mille hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de cendres, cent lieues carrées d'un pays fertile. »

Les deux France se rencontrèrent sur ce sol nivelé par elles. Tout ce qui restait de sang et de souvenir dans la France des croisades lutta contre ce qu'il y avait de nouveau dans la France de la Révolution.

Le vainqueur sentit la grandeur du vaincu. Thurot, général des républicains, déclarait que « les Vendéens seraient placés dans l'histoire au premier rang des peuples soldats. » Un autre général écrivait à Merlin de Thionville : « Des troupes qui ont battu de tels Français, peuvent bien se flatter de vaincre les autres peuples. » Les légions de Probus dans leurs chansons en disaient autant de nos pères.

Bonaparte appela les combats de la Vendée « des combats de géants. »

Dans la cohue du parloir, j'étais seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens *Jacques* qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repoussaient sous Charles V l'invasion étrangère. Il me semblait voir un enfant de ces communes du temps de Charles VII, lesquels, avec la petite noblesse de Provence, reconquirent pied à pied, de sillon en sillon, le sol de la France. Il avait l'air indifférent du sauvage, son regard était grisâtre et inflexible comme une verge de fer; sa lèvre inférieure tremblait sur ses dents serrées ; ses cheveux descendaient de sa tête en serpents engourdis, mais prêts à se dresser: ses bras pendant à ses côtés, donnaient une secousse nerveuse à d'énormes poignets tailladés de coups de sabre. On l'aurait pris pour un scieur de long.

Sa physionomie exprimait une nature populaire rustique, mise par la puissance des mœurs au service d'intérêts et d'idées contraires à cette nature; la fidélité naïve du vassal, la foi simple du chrétien, s'y mêlaient à la rude indépendance plébéienne, accoutumée à s'estimer et à se faire justice. Le sentiment de la liberté paraissait n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intrépidité de son cœur. Il ne parlait pas plus qu'un lion, il se grattait comme un lion, bâillait comme un lion, se mettait sur le flanc comme un lion ennuyé, et rêvait apparemment de sang et de forêts; son intelligence était du genre de celle de la mort.

Quels hommes dans tous les partis que les Français d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes!

Mais les républicains avaient leur principe en eux, au milieu d'eux, tandis que le principe des royalistes était hors de France.

Les Vendéens députaient vers les exilés; les géants envoyaient demander des chefs aux pygmées.

L'agreste messager que je contemplais avait saisi la Révolution à la gorge; il avait crié :

« Entrez, passez derrière moi, elle ne vous fera aucun mal, elle ne bougera pas, je la tiens.

» Personne ne voulut passer. Alors Jacques Bonhomme relâcha la Révolution et Charette brisa son épée. »

Mon admiration et ma gratitude pour Châteaubriand, à qui je dois plusieurs images, m'ont fait essayer, en me délectant dans la lecture de ses *Martyrs*, à en imiter en vers la composition la plus gracieuse qui soit en aucune langue, le dernier chant de Cymodocée, livre XXIII.

L'auteur suppose que Blanche, femme du geôlier, vient d'apporter à Cymodocée les vêtements d'usage pour les chrétiennes condamnées à mort. Elle les lui remet en pleurant, et laisse croire à la Messénienne, qui ne rêve qu'à son pays et qu'à son époux, que la robe nuptiale est ainsi faite chez les chrétiens. La pauvre innocente, trompée, chante dans son cachot cette mélodie, d'une grâce et d'un charme incomparables.

I

Légers vaisseaux de l'Ausonie,
Pareils à l'aigle au sein de l'air,
Divisez la surface unie
Et rayonnante de la mer.
Et vous, esclaves de Neptune,
Frappez d'une rame importune
En cadence les flots bruyants.
Et sous les riantes étoiles
Abandonnez les molles voiles
Au souffle amoureux des autans.

II

Reporte-moi, vague chérie,
Aux bords brillants du Pamisus,
Et rends à mon âme attendrie
Ceux que mon regard ne voit plus.
En rendant sa fille à mon père,
Du noble pontife d'Homère
Tu feras reverdir le cœur.
Rends-moi le héros que j'adore,
Et qu'enfin dans les bras d'Eudore
Je trouve et secours et bonheur.

III

Volez, oiseaux de la Lybie,
Vous dont le cou blanc et soyeux
Se courbe, s'allonge et se plie
Dans un abandon gracieux ;
Volez au sommet de l'Ithome.
Et dites que fuyant de Rome,
Plus rapide que les ramiers,
Je vais revoir, pauvre Vestale,
Ma lyre, ma terre natale,
Ma Messénie et ses lauriers.

IV

Te reverrai-je, ô lit d'ivoire !
O clarté si chère à mes yeux !
Et toi, prairie, ardente à boire
Le flot baisant tes bords heureux!
Te reverrai-je avec la grâce,
Les parfums et la douce audace
De la tête de chaque fleur;
De chaque fleur plus belle encore
Quand elle s'ouvre et se colore
Sous le souffle de la pudeur!

V

J'étais semblable à la génisse
Qui, de la grotte, en bondissant,
S'élance, caracole et glisse
Sur le gazon vert et récent.
Elle danse sur les montagnes,
Et dans les paisibles campagnes
Au son des pipeaux de Palès,
Et dans la prison solitaire
Aujourd'hui la fille d'Homère
N'a que la couche de Cérès !

VI

Je voulais comme la fauvette
Chanter des airs joyeux et doux,
Pour offrir une belle fête
Au plus ravissant des époux...
Et voilà que dans mon délire,
Je me trouble, pleure et soupire,
Pareille à la flûte des morts...
Pourtant, la robe nuptiale
A remplacé de la Vestale
Pour moi le voile et les accords!...

VII

Oui, bientôt l'ardeur maternelle
Fera battre et sonner mon cœur;
Mon fils, de sa main douce et frêle,
Tiendra ma robe avec bonheur.
Ainsi, sous l'aile de sa mère,

Se tient l'oiseau, comme le lierre
Se colle à l'ormeau protecteur...
... Et moi-même, triste étrangère,
Je suis le petit qu'à son père
A ravi le dur oiseleur!...

VIII

Combien ils tardent à paraître!
Venez, mon père, ô mon époux!
Oh! si je pouvais encore être
A nos autels anciens si doux!...
Si je pouvais, muses sublimes,
Sous vos yeux encor, des victimes
Sonder les flancs, comme autrefois!
... Crains de fâcher, Messénienne,
Le Dieu que tu connais à peine...
Silence et repos sur la croix...

Ombre harmonieuse du chantre des *Martyrs*, daigne sourire à cette faible imitation du plus parfait de tes chants! C'est le bouquet et l'offrande de mon admiration et de ma reconnaissance à toi, Châteaubriand!

LES PONTONS ET LES CACHOTS

I

Aux monts de la Calédonie,
De son luth pur et larmoyant
Verse des torrents d'harmonie
Le mélancolique Ossian.
Et tous les esprits des tempêtes
Tendent leurs vaporeuses têtes,
Rangés en cercle autour de lui.
Avec transport ils applaudissent,
Comme les vagues qui gémissent
Sur l'Océan pendant la nuit.

II

Tel j'aperçois avec sa lyre
Un barde sévère et chrétien (1),
Qui livre aux vents sur son navire
Les vers d'un chant virgilien.
De tous ses frères la couronne,
Ainsi qu'un essaim l'environne,

---

(1) Dumont, prêtre et principal du collége de Macon, mort à quarante-sept ans, sur le navire *le Washington*, en 1795.

Ravis de joie à ses accords.
A ses accents leurs meurtrissures
Se changent en nobles parures,
En richesse divine, en trésors.

III

Sur sa tête sans chevelure
Sont inscrits les signes nombreux
Des tourments sans fin qu'il endure
Au fond de son cachot affreux.
La faim, la soif sur son visage
Exercent nuit et jour leur rage.
Comme il est pâle et décharné !
Comme ses lèvres sont livides !
Son front a de profondes rides ;
Et comme son œil est cerné !

IV

Comme ses mains sont amaigries !
Ses genoux sont tremblants sous lui ;
Et sur ses épaules flétries
Pas même un manteau pour la nuit !
Dans son effroyable détresse
S'est-il abattu de tristesse
Parmi les pauvres exilés?
Oh ! non, mais avec énergie
Il a chanté cette élégie,
A tous ses frères consolés :

V

« O que de terribles merveilles
L'épouvantable *Washington*
Montre à nos yeux, à nos oreilles,

Dans ses cachots et sur son pont !
Du doux repos de la patrie,
Au sein d'une mer en furie
On nous jeta, tristes troupeaux.
Jouets de lions pleins de haine,
On nous entasse, on nous enchaîne
Dans les plus fétides tombeaux.

VI

On nous donne pour nourriture
Un pain moisi, souvent plus dur
Que la pierre ou que la sculpture
Pendante aux flancs noircis d'un mur ;
On y mêle des chairs pourries
Qu'on puise dans des eaux aigries
Ou dans les bourbiers des marais.
Pour notre langue une onde infecte ;
Rien autre chose qui l'humecte !...
Et voilà quels sont nos banquets !

VII

Encore avec tant d'avarice
Ces noirs festins sont-ils donnés,
Que nous sommes tous au supplice
De l'affreuse faim condamnés.
Aussi, nombreuses hécatombes,
Comme vous emplissez les tombes,
Qui réjouissent nos bourreaux !
Dieu juste, bon et secourable,
Jusqu'à quand ta main formidable
M'abreuvera-t-elle de maux !

VIII

Encor si par des nuits tranquilles

Je pouvais calmer mes douleurs,
Endormir un peu mes malheurs
Au fond de ces prisons mobiles.
Hélas ! cent fois encor sont plus durs mes tourments
Dans ces lamentables asiles
Que l'enfer a remplis de ses étouffements.

IX

Le soir arrivé, l'écoutille
Ouvre son affreux entonnoir,
Et dans le sépulcral dortoir
On ensevelit la famille.
Et quatre cents captifs, l'un sur l'autre entassés
Dans cette infernale bastille,
Pendant toute la nuit s'agitent oppressés.

X

Vous savez le mot, ô mes frères,
Que ce médecin parmi nous,
Visitant ces affreux égouts,
Dit en fuyant de ces repaires :
« *Que l'on tienne une nuit quatre cents chiens rangés*
Dans ces souterrains mortuaires,
Ils seront, le matin, morts ou bien enragés. »

XI

Aussi, comme vite moissonne
La main rapide de la mort !
Heureux qui part et touche au port,
Et que Dieu promptement couronne !
Nos maux sont si cruels sur les cruels pontons,
Que sans doute le Ciel pardonne
Ces plaintes, ces désirs des pauvres moribonds.

XII

Si du moins les divins cantiques
Pouvaient sonner dans nos tombeaux !
Leurs charmes saints et pacifiques
Adouciraient beaucoup nos maux.
Mais nos geôliers épouvantables
Sont dans des fureurs effroyables
Si le nom de Dieu retentit ;
Et même, ils ont dans leur consigne
De s'opposer au moindre signe
Qui dénoterait Jésus-Christ.

XIII

Que nous reste-t-il donc à faire ?
Rien qu'à souffrir et qu'à mourir !...
Non ! tu te trompes, ô mon frère !
Me dit un généreux martyr.
Ne vois-tu pas ce jeune prêtre
S'empresser autour de son maître ?
Oh ! chante ces doux infirmiers,
Leur cœur tendre et leur main habile,
Qui rend la mort douce et facile
A leurs sublimes devanciers.

XIV

Heureux qui tendrement retourne
Et soigne en ses rudes douleurs
Le malade, tant qu'il séjourne
Sur le triste lit de ses pleurs !
Heureux qui remet à la terre
Son corps après l'heure dernière !
Dieu bénit toujours le bon cœur ;

Il regarde d'un doux visage,
Le saint infirmier qui soulage,
Et le saint ensevelisseur.

XV

De la plante des pieds au sommet de la tête,
Rien ne fut à l'abri des coups de la tempête,
En toi, Dieu bon, chargé de toutes nos langueurs.
Ainsi sur les pontons, douleur perpétuelle,
Et plaie universelle,
Voilà tes serviteurs !

XVI

Tes cruels ennemis, dans l'excès de leur rage,
Ont frappé de leurs mains ton auguste visage,
Volé tes vêtements, jeté ta robe au sort...
Et l'on nous a tout pris ! En place on ne nous donne,
Comme effroyable aumône,
Que la haine et la mort !

XVII

L'ange de la douleur, mes frères,
M'a dit que des maux plus affreux
Encor que nos rudes misères
Planaient sur bien des malheureux.
Ici c'est une fosse immonde
Où, dans la nuit la plus profonde,
Gémit le pauvre condamné.
Jamais un rayon de lumière
Ne vient éclairer sa paupière,
Ni baiser son front consterné.

XVIII

Un peu de pain noir dans la fange,
Voilà le repas du martyr !
Il sent le ver qui ronge et mange
Son corps qu'il voit s'anéantir.
Au râle de son agonie
Du dur geôlier qui l'injurie
Se mêlent les cris insulteurs.
Il meurt!... Se plaint-il ? sa parole
A béni la main qui l'immole ;
Il chérit ses persécuteurs.

XIX

Là c'est un lieu noir et concave ;
Des morts il s'appelle *la Cave*.
En ce gouffre entassés, les proscrits de Lyon
Attendent, le visage hâve,
Tous liés, le moment de l'exécution.
Ainsi vous buvez goutte à goutte,
Martyrs, sous cette affreuse voûte,
Le vin de la terreur, la saveur de la mort.
Je me trompe! votre âme goûte
Déjà les doux parfums du ciel et du bonheur.

XX

O noms remplis de deuil, Bordeaux, Brest, la Rochelle,
Oléron, Rochefort, Blaye et sa citadelle !
Noms de soupirs, de pleurs !
Ou plutôt noms fameux de combats, de victoire,
Vous fûtes les chemins de noblesse et de gloire
De nos triomphateurs !

XXI

Mon oreille enchantée entendit sur vos plages
Des chœurs retentissants qui charmaient les rivages;
Et les saints chantaient fort cet élan merveilleux :
« Oui, nous sommes contents ! Au-dessus de leur maître
Les simples serviteurs ne voudront jamais être... »
Frères, mon cœur bouillonne, et je chante avec eux :

XXII

Eh bien, soyons contents ! au-dessus de leur maître
Les simples serviteurs ne voudront jamais être !
Gloire au Christ, à sa croix, à son amour, toujours !
Je ne veux arriver au brillant diadème
De la cité suprême,
Qu'en mourant tous les jours.

XXIII

J'ai dit... A présent, va, navire;
Porte mon corps et mes désirs
A ces lieux où dans leur délire
Les méchants chassent les martyrs.
Salut ! ô terribles rivages,
Ou plutôt délectables plages,
Où je dois vaincre et triompher.
Je sens à toi s'unir mon amour, ô Guyane !
Ainsi que la liane;
Et mon cœur s'échauffer.

XXIV

Et dans une indicible ivresse,
Voilà que la troupe des saints
Pousse d'ardents cris d'allégresse

En battant à grand bruit des mains.
Les échos charmés de la rive
Font arriver leur voix plaintive
Au ton de ces hardis soldats ;
Et saisi d'un nouveau délire,
Le barde avec eux sur la lyre
Entonne ce chant des combats :

XXV

« Eh quoi, toujours souffrir ! oui, toujours de la gloire,
Toujours force et courage, et toujours la victoire !
On peut bien nous tuer, mais nous vaincre... jamais !
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne
Que l'éternité donne
Germe sur les pontons et sur les chevalets. »

NOTES

SUR LE CHANT DES PONTONS ET DES CACHOTS.

Pontons!... Parmi les diverses significations de ce mot du vocabulaire de la marine et de la guerre, il faut entendre ici de vieux vaisseaux rasés et ne servant plus que de prisons, ou d'autres qui, même malgré leur vétusté et leur misérable état, peuvent encore servir à quelque transport. Or, ce fut sur des bâtiments de cette espèce que la Révolution entassa, jusqu'à quatre et cinq cents à la fois dans un seul, nos martyrs et nos héros. Des impossibilités de départ, occasionnées par la férocité des gens de la Convention et du Directoire, qui voulaient faire mourir les saints sans se donner l'odieux de les tuer avec la hache, et les croisières anglaises qui barraient la route vers l'Amérique, firent que ces bâtiments demeurèrent longtemps en rade à Brest, à Bordeaux et ailleurs; il y en eut même qui ne partirent jamais. Parmi ces bâtiments, deux ou trois ont acquis une véritable célébrité aux yeux de la foi, à cause du nombre de saints proscrits qu'ils ont reçus et qu'ils ont vus, ou plutôt qu'ils ont fait mourir. Ce furent : le *Washington*, les *Deux-Associés*, le *Bonhomme-Richard* et la *Décade*.

Ces notes viennent, quant au fond et souvent quant à la forme, de MM. *Guilloreau*, *Labiche* et *Rousseau*, qui ont stationné eux-mêmes sur les terribles pontons, qui échappèrent à la destruction du ciel de Sinnamary, et qui, en rapport direct avec M. Guillon, donnent un intérêt immense à ses récits, et par conséquent à ces notes, qui n'en sont que l'analyse et parfois la copie.

II.

Le prêtre *Dumont*, principal du collége de Mâcon, au milieu des souffrances inouïes qu'il eut à supporter sur le *Washington* à Rochefort, où il fut transporté à la fin de 93, et y mourut à quarante-sept ans le 29 janvier 1794; le prêtre Dumont, dans certains moments de répit, a fait une pièce de vers sur sa situation et celle de ses confrères. C'était en prenant un peu l'air avec quelques-uns d'entr'eux sur le pont, quand on le leur permettait. Il dictait aux plus jeunes, qui se faisaient ses secrétaires avec bonheur et empressement. Là, sans le secours d'aucun livre, puisqu'on leur avait enlevé jusqu'à leurs bréviaires, il charmait poétiquement ses peines

et celles de ses compagnons d'épreuves en écrivant, en dictant, et tout en répétant fréquemment ces vers pleins de foi, de mélancolie et de suavité.

Certainement *Prudence* est digne de louanges, parce que, au IVe siècle, il a célébré par des hymnes les combats et les triomphes des martyrs de l'Église; mais celui qui souffrait avec les saints les mêmes agonies, et qui est mort dans leurs bras, n'en mérite-t-il pas de bien plus grandes encore, et sa parole n'est-elle pas infiniment plus attachante?

C'est cette pièce du martyr Dumont qui m'a donné l'idée et l'ordonnance de mon chant des *Pontons*. Je mets sur le compte de ses vers latins plusieurs choses qu'il ne dit pas, et des faits de la Révolution auxquels il ne touche pas. Cela ne fait rien à la vérité. C'est une licence tout à fait permise, et dont les poëtes usent tous les jours.

Pour qu'il y ait plus de saisissant et d'entrain, je suppose que le poëte est musicien, et qu'il s'accompagne avec sa lyre en chantant au milieu de ses confrères qui applaudissent et battent des mains. Au reste, cette idée m'est venue de l'histoire même des déportés, où j'ai lu, consigné par l'un d'eux, ce charmant récit : « Des bannis arrivaient de Bordeaux; instruits sans doute de nos maux, ils voulurent en passant enchanter un moment nos douleurs en exécutant sur un des ponts de leur navire une petite symphonie; et tous nous y répondîmes par les applaudissements de la plus vive reconnaissance. »

GUILLON, I, 382.

Je transcris tout entière la pièce du martyr pour la satisfaction de ceux qui aiment les vers latins :

« Quot fidei attonitus vidit miracla *Washington !*
Sedibus expulsi patriis, tumidasque per undas
Jactati, longa nimium statione tenentur
Quos tua sacravit, Deus, unctio; Christus amoris
Quos infiniti nobis dedit esse ministros,
Carcere navali cancellos inter opacos,
Congestis adeo tetri nascuntur odores
Infesto ut videas languentia membra calore.
Quod modo purpureum fuerat, jam pallor in ore
Assidet, horrenda marcescunt corpora tabe.
Qui vero retinent fugientes pectore vires,
Porcinis norunt alimentis fortius uti.
Exustis en adest pulmonibus unda putrescens.
Mucidus est panis, vel quo non durior ilex.
Quas mare dat carnes corruptæ; sæpe bubulcum
Incoctum, semper conspersum sordibus; addas
Si laridum, crudum est, nimiumque sal inficit illud.
Permixta estfex et vinum simul : omnia tandem
Hæc adeo parce proscriptis dantur, ut inde
Atra feroxque fames morientia corpora mactet.
» Talia mens horret cogitans; quid cætera versu
Prosequar ingrato turpissima? Vilia squallent
Vestimenta; manus quæ tam scelerata verendos

Fœdavit vultus? Omni caret ipse decore
Christus, divinum nec fas agnoscere stirpem.
Si placidus tamen in sensus irreperet ægros
Somnus, spes esset reparandæ certa salutis;
Quid vero valeant tabulata juvare cubantes
Nuda, quibus cervix non est ubi fessa quiescat?
Quæ miseros torquent percurrere longius esset
Omnia; inauditam patiuntur quisque malorum
Congeriem; sortes varias meritoque tacendas
Usque renascentes, certatim auferre laborant.
Sollicitudinibus pressos quam sacra juvarent
Cantica! quam dulces haurirent fonte perenni
Lætitiæ sensus! Solamina tanta negantur.
Non licet exulibus, diræ Babylonis in oris,
Tam blandas cytharæ digitis perstringere chordas,
Tot gladios inter pietas gemebunda silescit.
» O cœlestis amor, quid non mortalibus afflas
Pectoribus sublime? Fremat natura; triumphant,
Diversisque manus adhibent languoribus aptas.
O juvenum generosa cohors! queis nomina vestra
Laudibus exornem, cunctas celebranda per urbes?
Nimirum vestri immemores, libet omnia adire.
Vivere ut incipiant fratres, discrimina vitæ,
Illorumque dies vestris cumulare diebus.
Sed quam multa tamen cadit hostia, summe sacerdos!
Æternasque tibi properat persolvere laudes.
O vos confratres, qui scanditis atria cœli,
Gaudia nunc tuti bibitis de flumine pleno,
Corporis et pondus retinet me in carcere vinctum
Inter et, exul adhuc, tenebrosas erro procellas.
» Tu, Joberi, super cunctos dilecte, relinquis
Sic me, cujus eras vivus solamen amicum!
Hei mihi! charta madet, lacrymis maculatur obortis;
Ah! super hunc tumulum liceat mihi spargere flores
Cum lacrymis; liceat gemitus effundere, donec
Quos hic junxit amor rursum jungantur amici
Cœlesti in patria. Fragili succurre ministro,
Summe Deus, culpam clemens ignosce precanti.
Non mea, sancte Pater, tua sed *fiat* usque voluntas.
Parcite, lectores, quem defleo nostis amicum,
Aut verus saltem nostis vos quid sit amicus!
» Nunc opus incœptum jam prosequor; insula felix,
Quæ portus nostros multo defendis ab hoste
Ingenti, sis parva licet, donabere fama
Quorum nempe tenes sacra pignora quisque triumphos
Cantibus extollit; gens ad te confluet omnis,
Tam certos rebus dubiis orare patronos.
Interea prodeunt oculis spectacula prorsus

Terrifica attonitis : adsunt nova prælia : venti
En ruere incipiunt, luctantes undique; quassa
Ingemit et navis glacialibus acta procellis.
Horrendo ecce furunt aquilones impete ; cursu
Autumni medio, vel hyems asperrima sævit.
Inque sacerdotes elementa armata videntur
Omnia, tot fractos jam pestibus; urit et imas,
Per laceras vestes, frigus penetrabile costas.
Omnimoda ergo fuit sociis spoliatio cunctis,
Ut nudus nudum sequeretur quisque magistrum.
Ergo valete, nitentia, dulcia, commoda, quidquid
His superest, pondus velut incunctabile; quantum
Tristia deliciis subito mutantur ab illis,
Jure quidem culpas, ad quaslibet apta luendas.
Crinibus horrescunt et barba, frigore ab acri
Vix tuti esse queunt; mundandi ad corporis usum
Tela duplex vix sufficiat, persæpe lavanda,
Appositæque dapes, rostroque teruntur et ungue;
Et vesci in croceis consueti stercora lingunt;
Athletarum animos fastidia, tædia, probra
Et variata omnes sensus tormenta fatigant.
» Ergo potes cum martyribus conferre recentes
Antiquis. Non testa, rogus, non vincla, leones,
Sed mare, squalor, egentia, multa animalcula semper
Debellanda manent; eadem constantia, iisdem
Fructibus emerget donata corona labori,
Respondet : Forti succedunt præmia pugnæ.
» O Deus ! æterna qui terras, æquora, cælos
Lege regis, pugilesque tuos das vincere ; vires
O repara nostras, ut qui nos perdere gaudent
Nil defendenti tibi posse resistere discant.
Martyrio placare, Deus justissime, longo;
Et pacem tua relligio ferat usque serenam.
» Hæc ego scribebam dum me Neptunus haberet
Perfidus, et diris agitaret fluctibus ægrum. »

V, VI, VII, VIII, IX, X, XII.

Dans son mémoire sur les souffrances et la mort des prêtres martyrs de la foi, déportés sur le *Washington* et les *Deux-Associés*, M. Guilloreau dit :

« Dès les premiers jours de novembre 1793, nous fûmes mis dans un bateau ouvert à toutes les rigueurs de la saison, et transférés pendant la nuit de Mâcon à Châlons. De là on nous transporta sur de mauvaises charrettes à Autun, où nous restâmes en prison jusqu'au milieu de février suivant, y éprouvant tout ce que la rage peut inspirer à des loups contre des agneaux. En février nous fûmes ramenés à Mâcon; et nous eûmes lieu de croire, en passant par Châlons, que nous allions y être massacrés, tant la populace y était férocement ameutée contre nous. Arrivés dans la prison de Mâcon, nous y restâmes environ cinq semaines sans savoir ce que nous

deviendrions. Enfin, le 9 avril, l'administration du district décida que l'on nous conduirait à Rochefort pour la déportation... Nous nous vîmes presque aussitôt mettre au cou des chaînes avec lesquelles on nous lia deux à deux, et si près l'un de l'autre, qu'il n'y avait pas entre nous la longueur d'un pied et demi de chaîne. Quand nous fûmes ainsi garrottés, on nous fit traverser la ville en plein jour, et nous nous acheminâmes du côté de Rochefort. Cependant, quand nous fûmes hors des limites du département de Saône-et-Loire, les fers nous furent ôtés; mais notre condition n'en devint guère meilleure. Nous voyagions sur de bien cruelles charrettes, à travers des avanies sans cesse renaissantes, et nos haltes sur toute la route ne se firent qu'en d'épouvantables cachots.

Les outrages et les mauvais traitements furent à peu près les mêmes pour les prêtres des autres départements et provinces que l'on conduisait à Rochefort, à La Rochelle, à Bordeaux, à Nantes; et cela seul faisait de leur voyage un véritable et continuel martyre. En arrivant à Rochefort, les proscrits furent déposés, les uns dans des maisons de dédention, et les autres à bord d'un vieux vaisseau pourri, nommé le *Bonhomme-Richard*, qui servait de prison d'État. En ces divers lieux de captivité, leurs peines s'aggravèrent de jour en jour, jusqu'à celui de leur embarquement, qui y mit le comble.

Il commença à s'effectuer vers le milieu de mars 1794. On les avait fait venir de la prison au port deux à deux, portant sur leurs dos leurs pauvres valises, et environnés de gardes. On les transporta sur des goëlettes au bâtiment appelé les *Deux-Associés*, où plus de quatre cents bannis furent d'abord amoncelés; et le 15 juin suivant on en fit monter autant sur le *Washington*. Le nombre s'en accrut beaucoup par la suite sur l'un et l'autre navire, parce qu'il arrivait chaque jour de nouveaux exilés à Rochefort. Les échelles par lesquelles il avait fallu monter sur les navires étant difficiles pour les vieillards et les infirmes, les soldats et les matelots, à coups de crosse et à coups de poing, les poussaient en criant : « *Avancez donc, scélérats !* » Une fois parvenus sur le pont, tous étaient fouillés rigoureusement l'un après l'autre, quoiqu'ils l'eussent été déjà dans leur prison, où on leur avait pris l'argent qu'ils n'avaient pas eu la précaution de cacher assez subtilement. On leur prenait encore leurs vêtements, leur laissant à peine de quoi se couvrir, leurs livres, et jusqu'à leur bréviaire, leur plus grande consolation. Tout ce qui dénotait foi, religion et piété était saisi avec une rage particulière. Si par hasard on découvrait un bréviaire sur quelqu'un des proscrits, on en arrachait les feuillets, on les lui jetait au visage. Un crucifix d'ivoire, que l'on saisit caché sous les habits d'un religieux, mit un des officiers des horribles soldats visiteurs dans un tel paroxysme de fureur et de blasphème, que, se jetant sur l'image sacrée et en plaçant la tête sur un banc, il la coupa avec son sabre aux applaudissements de tout l'équipage, qui, tressaillant de joie, criait à tue-tête en agitant les chapeaux : « Vive la nation ! vive la république ! » C'était bien crier, je crois : Vive l'impiété !

Dépouillés absolument de ce qui leur restait d'argent et de leurs habits, dont on ne leur avait laissé que les plus indispensables, les proscrits n'avaient pour respirer, pendant le jour, qu'une petite partie du pont. On les y laissait du matin jusqu'au soir, quelque temps qu'il fît. Ils étaient séparés, comme des bêtes, de tous les gens de l'équipage par une cloison. Cette cloison était à claire-voie, pour qu'ils pussent être gardés à vue; et ce réduit très-resserré, où ils avaient les pieds dans la fange, était d'ailleurs embarrassé par des cordages et des barriques. Ils s'y trouvaient si pressés les uns contre les autres, que, n'ayant pas un espace suffisant pour s'asseoir

ils étaient forcés d'être toujours debout; et ils avaient perpétuellement en regard une consigne rigoureuse et menaçante attachée à la rambarde (1). Leur nourriture, que le peu d'espace leur laissait à peine porter à la bouche, ne consistait qu'en pain noir, moisi, plein de vers; tantôt en viande desséchée ou gâtée, d'autres fois en morue jaune et pourrie, tantôt en gourganes (fèves), assaisonnées avec de l'huile rance ou du vieux oing. On ne leur donnait à boire que de l'eau corrompue ou mêlée à une horrible lie de vin, et encore tout cela ne leur était-il fourni qu'en très-petite quantité.

Le soir on les faisait descendre vivement par l'écoutille au moyen d'une échelle à peu près perpendiculaire, et les vieillards et les infirmes qui n'allaient pas assez vite, on les poussait et les jetait du haut en bas comme des ballots dans cet entre-pont ténébreux où l'on engouffrait plus de quatre cents victimes, et pendant l'affreuse descente, les soldats hurlaient ce vers du chant républicain :

Tyrans, descendez au cercueil!

L'air ne pénétrant que par une petite ouverture, c'était bientôt une infection, une fétidité impossible à imaginer. Ce sépulcre, « ce dortoir infernal, dit M. Labiche, qui y a descendu bien souvent, n'occupait que la moitié de la longueur d'un vaisseau de médiocre grandeur; et dans sa plus grande élévation, il n'avait guère plus de cinq pieds, tout son pourtour était plutôt embarrassé que garni de placets (espèces de bancs sans dossier) larges de cinq pieds, composés de planches raboteuses et mal ajustées, sur lesquelles couchait le plus grand nombre d'entre nous, et nous y étions si serrés, si pressés, que nos bras portaient nécessairement sur le corps de nos voisins. D'autres couchaient sur le plancher, sous les placets; ceux qui n'étaient pas encaissés dans ces funestes niches, étaient étendus dans le milieu du cachot sur plusieurs rangs, et ne laissaient aucun espace vide entre eux, de sorte qu'ils étaient nécessairement foulés aux pieds par ceux qui voulaient aborder les placets, ou monter dans les hamacs dont chacun servait de lit pour deux. Et ces sortes de lits flottants, fléchissant sous le poids qu'ils portaient, s'abaissaient sur le visage et le corps de ceux qui étaient étendus sur le plancher. Ils étaient d'ailleurs si près les uns des autres, qu'on s'y trouvait fortement pressé par ses voisins; et l'on y avait le visage si près des solives et des poutres qui supportaient le pont, qu'il était impossible de respirer et de soulever la tête. « Comme il arrivait sans cesse de nouveaux

---

(1) Cette consigne affichée à la rambarde du *Washington* et des *Deux-Associés*, signée *Lailly*, capitaine; *Petit*, lieutenant et *Dopseut*, proconsul de la Charente, vaut la peine d'être transcrite ici et lue. Elle donne une idée des rigueurs contre les déportés dans les moments même qu'on prétendait leur donner pour délassement. La voici : « 1° Les prêtres déportés à bord des deux navires ne pourront jamais, sans une permission spéciale, passer sur l'arrière du vaisseau, au delà de la rambarde; ils se tiendront en avant sur la coursière. — 2° Ils videront chaque jour les *baquets* donnés dans l'entre-pont pour la nuit, ils les nettoieront journellement et en jetteront les ordures dans la mer. — 3° Sera fusillé sur-le-champ celui d'entre eux qui complotera contre les officiers de l'équipage. — 4° Tout déporté ayant de la vermine, sera rasé et lavé avec du vinaigre (et comme tous en eurent et qu'il aurait fallu trop de vinaigre, et que cela aurait coûté trop cher à la République, on laissa tous les captifs à la merci de ce fléau). — 5° Défense d'avoir aucune communication avec officiers ou soldats, et à ceux-ci de procurer aux prêtres quoi que ce fût. »

déportés, dit M. Guilloreau, prisonnier sur les *Deux-Associés*, nous fûmes réduits à coucher dans les trottoirs de l'entre-pont, et comme si l'on eût craint que nous y fussions trop bien, on en avait fait comme un dépôt de barriques, de manière que nous fûmes obligés de coucher trois à côté l'un de l'autre sur deux barriques. Il y avait au moins cent cinquante déportés dans cette même situation, mais la mort vint nous mettre au large. »

Je reviens à M. Labiche sur le *Washington* : « Une fois que nous étions engouffrés dans notre sépulcral dortoir, personne n'en pouvait plus sortir avant l'heure du lendemain, où il nous était permis de remonter sur le pont. Plusieurs avaient tout près de leur visage les révoltants baquets qui servaient de latrines à quatre ou cinq cents personnes pendant douze heures de ces épouvantables nuits. L'air s'y corrompait si rapidement et si épouvantablement, qu'un jour, un médecin qui vint pour nous visiter, recula d'épouvante et d'horreur, et presque asphyxié dès l'entrée du cachot. Et se sentant tout inondé de sueur, il se sauva en toute hâte, et il disait avec énergie : « *Oui, que l'on mette là quatre cents chiens pendant une nuit seulement, et le lendemain on les trouvera morts ou enragés* (1). »

Aussi les maladies les plus violentes, le scorbut, les fièvres inflammatoires et malignes assaillirent bientôt les détenus. Quand le paroxysme du mal les jetait dans des accès de frénésie, on les mettait aux fers comme des révoltés. C'était le règlement établi par les officiers de l'équipage, et beaucoup périrent ainsi garrottés dans l'entre-pont.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous, lecteur, sur cette narration aussi touchante qu'effrayante que nous fait M. Labiche de la fièvre chaude d'un saint religieux carme, le P. Coudert, qui mourut sur les *Deux-Associés*. « Déjà, dit M. Labiche, le P. Coudert, religieux excellent, se trouvant en proie à l'horrible fièvre de nos cachots, avait causé parmi nous un désordre épouvantable malgré ses fers, et s'était fait à lui-même d'horribles meurtrissures. On profita de l'un de ses moments de calme pour le porter à l'hôpital. Je l'entendis en confession, et je fus très-consolé et lui aussi, car il se trouvait parfaitement revenu à lui-même, sans aucun vestige de son état précédent, si ce n'est un peu d'exaltation et une vive crainte de retomber dans un accès pareil au premier. Hélas! cette crainte n'était que trop fondée, car quelque temps après il me fit demander. Je me traîne comme je peux jusqu'à lui, je m'agenouille à ses côtés, je me penche vers sa tête pour entendre ce qu'il avait à me dire. Mais déjà le délire s'emparait de lui, et je connus bientôt, au désordre extrême de ses paroles, qu'on n'y pouvait pas remédier. Pour ne pas le chagriner, j'eus l'air d'écouter quelque temps un langage que je ne pouvais comprendre. Enfin je crus, après lui avoir promis de revenir dans un autre moment, pouvoir prendre congé de lui. « *Oh! mon ami*, s'écria-t-il, *tu ne t'en iras pas !* » Et en même temps il me saisit le bras avec un poignet d'autant plus vigoureux, qu'il était naturellement très-robuste et que sa force naturelle était prodigieusement augmentée par celle que lui donnait la fièvre ardente dont il était dévoré. Je fis quelques efforts pour me débarrasser, mais ils furent impuissants et ne servirent qu'à le rendre plus furieux. Ses yeux, qui por-

(1) Bien qu'elle ne soit pas fort poétique, j'ai voulu garder autant que j'ai pu, malgré la difficulté de la rime et du nombre, la parole du médecin dans ma dixième strophe, parce qu'elle dit mieux le supplice des nuits des déportés, que toutes les plus émouvantes peintures possibles.

taient encore les marques des coups qu'il s'était donnés, s'enflammèrent et parurent se remplir de sang. Toute sa figure prit un caractère épouvantable. J'appelai quelques infirmiers que la Providence avait, ce me semble, envoyés à deux pas de là ; ils accoururent. Alors, eux et moi, nous raisonnâmes, nous flattâmes tellement le malade, que je sentis enfin ses nerfs se détendre insensiblement, et son poignet se déraidir. Le P. Condert mourut dans un de ces délires, à l'âge de quarante-trois ans ; il fut enterré dans l'île d'Aix. »

Voilà un exemple entre cent autres des tourments et des supplices que les martyrs enduraient sur les pontons.

Quand on ne les gardait pas tout à fait malades sur les grands navires, on les transbordait dans des espèces de barques à pont, dites *chasse-marées*, c'étaient les infirmeries et comme les hôpitaux de ces infortunés. Là, les malades étaient couchés sur les planches du fond, avec leurs restes d'habits pleins de vermine. Le pont n'avait que cinq pieds de hauteur dans sa partie la plus concave ; dans beaucoup d'autres, on ne pouvait se dresser que sur les genoux. Leur corps n'avait pour s'étendre qu'un espace de quatre pieds. Ils étaient là jusqu'à cinquante malades sur un matelas de filasse, sans draps. Il n'y avait pour médecins que des jeunes gens inexpérimentés, dont la pratique hasardeuse et sans soin était plus capable de les délivrer du fardeau de la vie que de leur rendre la santé. Il en périssait dans ces *chasse-marées* trois ou quatre par jour. C'étaient quatre de leurs confrères malades eux-mêmes qui étaient obligés de les porter à terre pour les inhumer dans l'île d'Aix, escortés de deux soldats, la baïonnette au fusil, et dont il fallait se cacher avec le plus grand soin pour dire quelques prières, sans quoi l'on était cruellement puni.

Le passage à Cayenne ne s'effectuait pas, comme je crois l'avoir déjà dit, par le mauvais vouloir des gouvernants, et aussi par les difficultés que l'Angleterre mettait à la navigation française. Les navires restèrent longtemps en station devant l'île *Madame* au milieu de l'été. Le nombre des malades s'accrut tellement dans les navires que les capitaines se virent obligés de faire dresser dans cette île vingt tentes. Dans chacune d'elles on mit vingt espèces de lits bientôt remplis de moribonds. L'on envoya dans chaque tente deux prêtres non encore atteints de la contagion pour être leurs infirmiers et leurs consolateurs. M. Rousseau, prêtre d'Amiens, qui y était, dit que ceux de ses confrères qui faisaient les fonctions d'infirmiers étaient eux seuls chargés du pénible travail de débarquer les vivres (quels vivres !) et les autres objets nécessaires au service des mourants, de les transporter aux tentes, d'enterrer les morts, d'aller plusieurs fois le jour voiturer sur leurs épaules de grandes tonnes d'eau, de laver les linges des malades, ainsi que tout le soin de leurs personnes. On ne conçoit pas comment dans l'état de dépérissement où étaient ces infirmiers, manquant eux-mêmes d'une nourriture suffisante et la plupart aux portes de la mort, ils pouvaient soutenir tant de fatigues. Il fallait souvent faire plusieurs enterrements l'un après l'autre dans un seul jour, creuser les fosses, porter les morts et les recouvrir de terre. Beaucoup succombèrent à ce travail.

Quoiqu'ils eussent aux environs des tentes des gardiens impies et brutaux, ils étaient un peu moins insultés et poursuivis que sur le *Washington*, les *Deux-Associés* et le *Bonhomme-Richard* ; car les chefs de ces navires ne se faisaient point faute eux-mêmes d'injurier les déportés avec fureur. Ainsi un jour que le capitaine du *Washington*, nommé *Gibert*, aperçut plusieurs prêtres qui récitaient à voix basse quelques oraisons, il leur dit avec colère : « Eh quoi, fanatiques, je crois que vous invoquez votre *Jésus !*... C'est en vain que vous invoquez ce *coquin-là*, il ne

saurait vous tirer d'ici. » Le capitaine des *Deux-Associés*, nommé *Lailly*, au sortir d'une orgie avec *Gibert*, disait aux captifs de son navire en les raillant sur leur misère : « Quoi donc, scélérats, vous ne riez pas ! votre *Jésus* vous dit pourtant qu'on doit s'estimer heureux quand on souffre ; goûtez donc et savourez votre bonheur. » Lorsque les gens de l'équipage voyaient mourir un prêtre, ce qui arrivait immanquablement plusieurs fois par jour, ils hurlaient avec frénésie ces paroles infernales : « Vive la nation ! A bas les *calotins !* Quand viendra donc la mort du dernier de ces scélérats ! » Si le prêtre mourait dans l'île, ce cri, proféré autour de son corps expirant, était aussitôt répété sur les navires par les matelots et les soldats ; et quand les prêtres le portaient en terre et le déposaient dans la fosse, non-seulement les soldats les escortaient, mais encore ils avaient eu soin de dépouiller le cadavre avec une cynique avidité ; et de plus ils disaient en jurant et sacrant aux malheureux prêtres qui faisaient l'office de fossoyeurs : « *Scélérats !* avez-vous donc la vie plus dure que lui ! quand est-ce donc que viendra votre tour ?... »

Au milieu de maux si nombreux, de tourments si épouvantables, qui ont fait de la demeure des déportés sur les pontons un véritable et perpétuel martyre, rien n'est beau, rien n'est consolant, rien n'est admirable comme leur foi, leur résignation, leur patience et leur douceur. La preuve en est le règlement de vie qu'ils s'étaient tracé pour leur captivité, et pour la suite, si le Ciel leur rendait la liberté. Et le peu d'entre eux qui échappèrent à la mort continuèrent à pratiquer ces résolutions magnanimes et dignes des Cyprien et des autres héros des temps les plus fameux de l'Église.

Je transcris ce règlement dans son entier : 1° parce que c'est l'un des monuments les plus honorables pour l'Église de France, et 2° parce que c'est l'enseignement le plus net et le plus pratique à offrir au prêtre et au chrétien qui veulent tendre à la perfection et assurer leur salut.

« Résolutions prises par les prêtres détenus à bord du bâtiment les *Deux-Associés* et rendues communes à ceux du *Washington*.

ARTICLE PREMIER.

» Ils ne se livreront point à des inquiétudes inutiles sur leur délivrance ; mais ils s'efforceront de mettre à profit le temps de leur détention, en méditant sur leurs années passées et formant de saintes déterminations pour l'avenir, afin de trouver dans la *captivité* du corps la *liberté* de l'âme.

» Ils regarderont aussi comme un défaut de résignation à la volonté de Dieu les moindres murmures, les plus légères impatiences ; et surtout cette ardeur excessive à rechercher les nouvelles favorables, qui ne peuvent qu'introduire dans leur âme cet esprit de dissipation, si contraire au recueillement continuel dans lequel ils doivent vivre, et à cette soumission sans bornes à la volonté de Dieu, qui leur doit ôter toute inquiétude sur l'avenir.

2.

» Si Dieu permet qu'ils recouvrent en tout ou en partie cette liberté après laquelle soupire la nature, ils éviteront de se livrer à une joie manifeste et immodérée, lorsqu'ils en apprendront la nouvelle. En conservant une âme tranquille, ils montreront qu'ils ont supporté sans murmure la croix qui leur avait été imposée,

qu'ils se disposaient à la supporter plus longtemps encore avec courage et en vrais chrétiens, qui ne se laissent pas abattre dans l'adversité.

3.

» S'il est question de leur rendre leurs effets, ils ne montreront aucune avidité à les réclamer; mais ils feront avec modestie, et dans l'exacte vérité, la déclaration qui pourrait leur être demandée, recevront sans se plaindre ce qui leur sera donné, accoutumés comme ils doivent l'être, à mépriser les biens de la terre, et à se contenter de peu de chose, à l'exemple des Apôtres.

4.

» Ils ne satisferont point les curieux qu'ils pourraient rencontrer sur leur route. Ils ne répondront point aux vaines questions qu'ils feraient sur leur état passé. Ils leur laisseront entrevoir qu'ils ont supporté leurs peines avec patience, sans les leur raconter en détail; et surtout sans montrer aucun ressentiment contre ceux qui en ont été les auteurs ou les instruments.

5.

» Ils se comporteront avec la plus grande modération et la plus exacte sobriété dans les auberges; ils se garderont bien, surtout devant des étrangers, de faire la comparaison des mets qu'on leur servira avec leur ancienne nourriture, et de paraître y mettre trop de jouissance; l'empressement vers la bonne chère deviendrait un grand sujet de scandale pour les fidèles qui s'attendent à retrouver dans les ministres de Jésus-Christ les imitateurs de sa pénitence.

6.

» Arrivés dans leur famille, ils ne montreront point trop d'empressement à raconter leurs peines, n'en feront part qu'à leurs parents et amis, et encore, avec beaucoup de prudence et de modération. Ils n'en parleront jamais en public, et ne céderont point aux instances qu'on pourrait leur faire à cet égard. Ils observeront chez eux et chez les autres une égale frugalité, ne recherchant pas les repas, et s'y comporteront, lorsqu'ils en accepteront, avec autant de modestie que de sobriété.

7.

» Ils se condamneront au silence le plus sévère et le plus absolu pour les défauts de leurs frères, et les faiblesses dans lesquelles auraient pu les entraîner leur fâcheuse position, le mauvais état de leur santé, et la longueur de leurs peines. Ils conserveront la même charité à l'égard de tous ceux dont l'opinion religieuse serait différente de la leur. Ils éviteront tout sentiment d'aigreur et d'animosité, se contentant de les plaindre intérieurement, et s'efforceront de les ramener à la voie de la vérité par leur douceur et leur modération.

8.

Ils ne montreront aucun regret de la perte de leurs biens, aucun empressement à les recouvrer, aucun ressentiment contre ceux qui les possèdent; mais ils recevront sans murmurer les secours que la nation pourra leur accorder pour leur subsistance, toujours contents du simple nécessaire, tant pour le vêtement que pour la nourriture.

9.

» Ils ne feront ensemble, dès à présent, qu'un cœur et qu'une âme, sans acception de personnes, et sans montrer de l'éloignement pour aucun de leurs frères, sous tel prétexte que ce soit. Ils ne se mêleront point de nouvelles politiques, se contentant de prier pour le bonheur de leur patrie, et de se préparer eux-mêmes à une vie nouvelle, si Dieu permet qu'ils y retournent, et à y devenir un sujet d'édification, et un modèle de vertus pour les peuples, par leur éloignement du monde, leur application à la prière, et leur amour pour le recueillement et la piété.

» Enfin ils liront de temps en temps ces Résolutions, pour s'en pénétrer, et s'affermir dans la pratique des sentiments qui les ont dictées.

» *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.* »

Nous prêtres et chrétiens qui lisons ces Résolutions des *Martyrs*, méditons-les, pratiquons-les comme eux au milieu des jours paisibles que Dieu nous fait, et notre âme vivra : *Hoc fac et vives.*

XVII, XVIII.

Ces deux strophes ont particulièrement en vue les proscrits jetés dans les basses-fosses et dans les souterrains des forts et des citadelles de Blaye et autres places et châteaux.

« Entassés par centaines, les uns au fort de l'île du Pâté, les autres au petit cône de la citadelle, ils n'y habitaient que des souterrains où l'eau découlait des voûtes, et où ils couchaient dans la boue et les immondices. On ne leur donnait pas même un peu de paille pour leur servir de lit. Toute leur nourriture était du pain et de l'eau ; et quel pain ! et quelle eau ! On les laissait jusqu'à trois jours sans ce pain noir de la ration ordinaire, et plusieurs sont morts de faim, dans la pourriture et dévorés des insectes et des vers. Pendant deux hivers qu'ils ont passés dans leurs cachots, on les a laissés sans feu. Leurs vêtements, rongés par le temps et la vermine, tombaient en lambeaux autour d'eux, et on les empêchait de sortir pour respirer un air moins infect; et la cruauté des gardiens ajoutait sans cesse par leurs affreux propos et par toutes les inventions imaginables à l'horreur de leur position. »

Saint Paul loue la charité des chrétiennes de son temps qui sont venues en aide aux Apôtres et aux chrétiens dans leurs nécessités et leurs souffrances. L'Église de France se gardera bien d'oublier les noms de ces hardies chrétiennes qui, même aux dépens de leur vie, comme cela a eu lieu pour une multitude d'entre elles, mises à mort d'après ce seul motif de condamnation : Recéleuse de prêtres et fanatique ; ont secouru les saints, et pour ne parler que de Blaye et de Bordeaux, je nommerai mademoiselle Deyrem et mademoiselle Pichon. Leur charité industrieuse inventait

mille stratagèmes pour parvenir au moyen d'adoucir au moins quelque peu l'extrême rigueur du sort des proscrits. Mais ces saintes industries, quand elles étaient découvertes, valaient au moins l'emprisonnement pour la personne surprise. Ce qui était destiné au malheureux prêtre devenait la proie des satellites ; et lui, recevait une augmentation de mauvais traitements. Toutefois, car quel n'est pas l'héroïsme, l'indomptable persévérance de la charité chrétienne! ces incomparables femmes recommençaient toujours à se dévouer, et cette même demoiselle Pichon vint à plusieurs reprises à Blaye, pendant la nuit, au milieu des rigueurs de l'hiver, avec des malles remplies d'objets de première nécessité ; et, s'entendant avec de bonnes et courageuses personnes de Blaye, elle parvenait de temps en temps, à force d'argent pour gagner les guichetiers, elle parvenait à soulager un peu les infortunés enterrés tout vivants dans les basses-fosses et dévorés par les maladies et par les bêtes. Nommons ici parmi les habitants de Blaye, rivaux en bonnes œuvres des chrétiennes de Bordeaux, le garçon boulanger Parenteau. Généreux ouvrier, votre nom aura sans doute été écrit en lettres magnifiques dans les immortels registres du Ciel!

OLERON ET RÉ.

Dans les forts de ces îles, les déportés furent traités comme à Blaye.

« Ces îles ne commencèrent à devenir des lieux de supplices pour les prêtres que vers la fin de 1798, lorsqu'il ne fut plus possible d'aller les jeter dans les déserts de la Guyane. Les Anglais avaient pris sur mer la troisième des corvettes qui en portaient encore un grand nombre dans ces contrées sauvages ; et les déportés de ce navire ayant été sauvés par les vainqueurs, le Directoire, moins touché de la perte de la corvette qu'irrité de la délivrance des proscrits, ne voulut pas exposer à la même délivrance ceux qui restaient à Rochefort et ceux qu'on ne cessait d'y conduire pour la déportation. Il les fit donc transporter dans les îles de Ré et d'Oleron, pour y être enfermés dans les forts qui s'y trouvent. Les premiers qui y débarquèrent eurent pour logement une partie des casernes, et dans chacune de leur petite chambre on entassa quatorze d'entre eux. Quand elles furent ainsi comblées, on relégua les autres prêtres en des galetas, dont les fenêtres sans châssis et les toits ruinés les livraient à toutes les injures de l'air, que les vapeurs de la mer rendaient très-malfaisantes. Là, pendant l'hiver, ils étaient abandonnés à toutes les rigueurs de la saison; et pendant l'été, ils nageaient, pour ainsi dire, dans une atmosphère méphitique. Aucun lit n'était donné pour le repos de la nuit ni aux uns ni aux autres, ils n'avaient pour se coucher qu'un peu de paille, et encore quand ils pouvaient en acheter eux-mêmes; et quand la vermine et l'infection s'y mettaient, ils ne pouvaient pas toujours la renouveler.

La nourriture de chaque jour consistait dans une livre et demie de pain noir et grossier, accompagné d'une légère portion de viande malpropre, remplacée quelquefois par un peu de morue rance et pourrie ou de vieux haricots très-durs. Leur boisson était de l'eau mêlée d'un vin âcre et répugnant. Quel sort pour des prêtres déjà exténués par d'affreux voyages et par un long séjour dans les prisons, pour des prêtres dont beaucoup avaient soixante-dix et quatre-vingts ans passés, pour des hommes accablés d'infirmités, qui ne pouvaient se mouvoir seuls ou marcher qu'avec des béquilles!

Et pourtant le Directoire, par un arrêté du 17 juin 1799, eut l'atroce audace de

présenter à la France leur condition comme assez douce et tout à fait convenable pour des hommes *justement* proscrits. Ce tigre faisant le patelin, craignant que ceux qu'il ferait rechercher encore, car il avait juré de ne pas laisser un prêtre en France, craignant, dis-je, que ceux qui existaient encore lui échappassent, il les invita par une circulaire perfide à se rendre d'eux-mêmes en ces îles, afin de s'épargner d'être surpris dans leurs retraites, et de s'éviter le désagrément d'être conduits de force en ces deux succursales de la Guyane; pour mieux tromper les prêtres fatigués d'une vie de cachette et de périls sans fin et les faire donner dans le panneau, quelques jours après son arrêté, il publia par ses journaux, « que déjà plusieurs *déportables* avaient demandé des passe-ports pour se rendre dans ces îles. »

Ce stratagème infernal était d'autant plus épouvantable que le Directoire devait être content, ce me semble, du nombre des victimes qui s'y trouvaient déjà. Dans le seul fort de Ré, il y avait onze cents prêtres, auxquels étaient réunis quelques proscrits politiques; et afin de désoler et déshonorer, s'il eût été possible, nos martyrs, on avait confondu avec eux des condamnés pour des crimes qui n'étaient que trop réels. Telle a été de tout temps la tactique des persécuteurs pour se blanchir un peu aux yeux des peuples et des indifférents et se donner un semblant de justice dans leurs sentences de sang; ainsi Dioclétien, et de siècle en siècle jusqu'à notre révolution, et plus bas encore, jusqu'aux persécuteurs de la Cochinchine et jusqu'à ce Mink-menh qui a fait mourir le bienheureux missionnaire M. Marchand, comme convaincu de menées avec des rebelles.

Et tous ces admirables martyrs, condamnés par des Français aux plus affreuses privations, aux plus intolérables souffrances, ne faisaient des vœux que pour l'Église et pour cette France qui les assassinait; et maudits par les bourreaux, ils ne répondaient que par des bénédictions!

Eh! que dis-je? maudits par leurs bourreaux! Qui pourra croire les infernales vexations qu'ils avaient à subir de ceux-là même qui n'avaient d'autre commission que celle de les garder! Le commandant du fort, non-seulement les insultait à tous propos, mais encore les traitait avec la plus extrême brutalité. Les soldats excités par son exemple et ses discours, et jusqu'aux féroces guichetiers, devenaient autant de persécuteurs et de bourreaux. Combien de fois ce chef abominable se donna le plaisir atroce, sous le moindre prétexte et souvent sans motif, de les jeter dans de noirs cachots grillés et dans les plus affreux bas-fonds de la citadelle!

Le fort de l'île d'Oleron regorgeait également de saints prisonniers. On y voyait de même entassés quatorze prêtres par chaque chambre, quoiqu'elle pût à peine en loger deux un peu commodément. Leur nourriture n'était pas meilleure que celle de leurs frères de Ré. L'air salin et dévorant de l'île, auquel ils n'étaient point accoutumés, leur occasionnait des maladies qui les faisaient mourir bientôt pour la plupart, et léguait à ceux qui résistaient des infirmités incurables qui les conduisaient plus tard rapidement au tombeau.

Et ces hommes admirables comme leurs confrères de l'autre fort, n'étaient ni moins angéliques, ni moins doux, ni moins patients, ni moins forts au milieu du déluge de maux et de souffrances dans lequel ils étaient, pour ainsi dire, engloutis. Chose admirable et digne d'une éternelle mémoire dans l'Église de Dieu! ces prêtres, en lutte perpétuelle avec la mort, trouvaient encore assez de force, dans l'intervalle de leurs prières, pour s'entretenir savamment ensemble des sciences de leur état et des moyens de se rendre plus parfaits dans la pratique des vertus du sacerdoce. L'un d'eux, que les autres en avaient prié, M. Cholleton (nom éminent encore

de notre temps dans ce clergé si éminent de Lyon), M. Cholleton, du diocèse de Lyon, fort instruit dans les matières ecclésiastiques, leur faisait fréquemment sur l'Écriture sainte des conférences lumineuses qu'ils écoutaient avec une pieuse avidité. — Prêtres admirables et surhumainement forts ! comme vous avez bien compris, comme vous avez divinement goûté cette fière parole qu'écrivaient les Juifs à ceux de Lacédémone, qui leur avaient témoigné leur amitié fraternelle et fait des offres de service : « Spartiates, nous nous réjouissons de la gloire dans laquelle vous vivez... Nous nous sommes vus dans de grandes afflictions. Cependant dans tous nos combats, nous n'avons voulu être à charge à personne... nous ne manquons de rien, car nous avons pour notre force et notre consolation les Écritures qui sont dans nos mains. *Nullo horum indigemus, habentes solatio sanctos libros, qui sunt in manibus nostris.* » I Mac. xii, 9.

A ces fortifiantes et lumineuses conférences d'Écriture sainte, les saints prisonniers pour Jésus-Christ joignaient des conférences solides et nourrissantes de retraite ecclésiastique, que, pour contenter leurs désirs et leur piété, leur donnait un d'entre eux, M. l'abbé Guillet, saint et docte supérieur d'un ancien séminaire de Savoie.

Arriva pour le bonheur de la France le renversement du Directoire et de son gouvernement par Bonaparte, le 9 novembre 1799 (18 brumaire an viii). Le 29 novembre suivant il rendit un décret qui faisait cesser l'exil des déportés de la Guyane, de Ré et d'Oleron. Le ministre de la police du Directoire que le Consul avait conservé dans sa place, Fouché, ce prêtre apostat, fameux persécuteur des prêtres, s'arrogea le droit de restreindre les bienfaisantes dispositions de Bonaparte aux seuls *prêtres assermentés* ou *mariés* qui pouvaient se trouver dans ces îles ou ailleurs. Le chef du gouvernement, malgré tous les ménagements auxquels il se croyait obligé envers son ministre, ne s'arrangea cependant pas de sa conduite, et par un nouveau décret du 27 décembre suivant, il accorda d'une manière solennelle la liberté du culte avec la faveur positive de la délivrance des *déportés non assermentés*, c'est-à-dire de nos *Martyrs* survivants.

L'insolent ministre trouva encore moyen de retenir captifs un certain nombre de prêtres, dans le fort de l'île d'Oléron, par des tracasseries d'explications ministérielles au sujet de la *promesse* de *fidélité* qu'avait demandée le consul, et que les explications de Fouché faisaient trouver louche à certaines consciences délicates et timorées; car, en envoyant le décret aux administrations des départements le 12 janvier, il y avait joint des explications de sa façon auxquelles les préfets devaient tenir la main; il leur disait : « Tous les cultes sont égaux ; mais souvenez-vous que les lois qui en règlent l'exercice *continuent* d'être *sévèrement exécutées.* » Or, ces lois sacriléges et parricides étaient celles de la Convention, les décrets du 11 prairial an iii (30 mai 1795) et du 7 vendémiaire an iv (septembre 1795); d'où il résultait, d'après l'interprétation de Fouché, que Bonaparte ôtait d'une main ce qu'il semblait donner de l'autre. Fouché fut donc cause encore que bon nombre de déportés restèrent sous les verrous. A la fin de février 1800, il y en avait encore cent vingt dans l'île de Ré, où à la vérité ils n'étaient plus renfermés que la nuit. Il y en avait une centaine dans le fort d'Oléron, où, restant emprisonnés, ils n'avaient pu obtenir la permission de parcourir l'île et d'en visiter les habitants, « parce que les habitants, disait le rescrit ministériel, étaient plus susceptibles d'être *fanatisés* que ceux de l'île de Ré. » Enfin la Conclusion du concordat entre Pie VII et Bonaparte mit fin à toutes ces sournoises persécutions de Fouché, et tous les saints détenus recouvrèrent leur liberté.

XIX.

Il est fort souvent question, dans les interrogatoires des martyrs de Lyon, de caves, de la *cave de la mort*, de la *cave des morts*. Qu'est-ce que c'est ? L'Hôtel-de-Ville avait ses caves et ses souterrains. Les juges et les proconsuls de la république jugèrent à propos d'en faire des prisons, ou plutôt le porche et l'antichambre de la mort. C'était, sans comparaison, l'étable dans laquelle aux abattoirs on tient en réserve l'animal avant qu'on ne le mène à l'endroit où l'on doit l'égorger. Ainsi quiconque, jugé ou non jugé, était envoyé dans ces souterrains, n'avait plus qu'à se dire : « C'est fini, je vais mourir ! » Il y avait donc deux caves, dont le résultat toutefois, pour les emprisonnés, était souvent le même. Il y avait la *bonne cave* et la *mauvaise cave*. Un signe du président, connu des gardes, déterminait laquelle choisir pour les prévenus présents. Quel était le signe pour la mauvaise cave, d'où l'on partait le jour même pour l'exécution quand le nombre voulu était au complet ? Afin de le comprendre, il faut nous représenter le costume des juges de Lyon : un bonnet rouge avec panache de même couleur, un large et long sabre au côté, deux pistolets à la ceinture, et sur la poitrine une *petite hache*, comme décoration. Le jugement à mort consistait à toucher cette décoration sans rien dire, et le gendarme, comme un vautour, enlevait le condamné et le jetait dans la mauvaise cave. Le président faisait donc le signe convenu ; mais fort souvent les méprises ou les négligences des guichetiers, prenant une cave pour l'autre, jetaient dans la mauvaise ceux qui n'étaient encore désignés que pour la bonne, et qui par conséquent n'avaient pas encore perdu tout espoir. Au reste, ceux de la bonne n'étaient pas en grande sûreté ; car à toutes les décades on venait lui demander des détenus pour nourrir les fusillades.

Voici un trait saisissant du peu de *sûreté* de la bonne cave. Un nommé Laurenson, officier municipal de Mornand, parce qu'il avait été déposé dans ce lieu, espérait sa prochaine délivrance. Il entend prononcer son nom sous la sinistre voûte ; il avance. Les autres détenus lui serrent la main, comme dernier signe d'amitié. Sa commune lui avait envoyé une réclamation énergique. Il n'en avait pas fait usage devant le tribunal, parce que ses accusateurs s'étaient rétractés ; il l'avait gardée sur lui. On l'entraîne vivement à la guillotine. Le mémoire tombe de sa poche : « *Ah !* s'écrie-t-il en l'indiquant, *je ne périrais pas si les juges eussent lu cet écrit !* » Un bon gendarme le ramasse et court le porter au juge. Le juge ordonne la réintégration du condamné dans la prison, s'il est encore temps. Le gendarme revient à toute bride : une minute plus tard, c'était fini ! Heureusement Laurenson, par un coup de la Providence, avait été réservé pour le dernier sur les trente à exécuter ! Déjà il était bouclé sur la fatale planche : « *Arrêtez ! arrêtez !* » crie le gendarme qui montre son ordre. Le patient est détaché ; on le porte sans connaissance dans une maison voisine ; on le saigne trois fois ; enfin il donne signe de vie, mais sa raison est perdue : « *Ah !* dit-il, *ma tête ! ma tête ! elle est à terre ! ramassez-la ! qu'on me la rende ! Voyez-vous ce sang qui fume ! il coule et ruisselle sur mes souliers ! Que de corps entassés ! Voyez-vous ce gouffre ! retenez-moi, j'y tombe !* » et tous les assistants sont remplis d'horreur et de pitié, et l'on conduit le pauvre insensé dans une maison de santé. (PRUDHOMME, *Conv. nat.*, t. II, p. 55).

IMITATION DE L'ECRITURE.

XIV.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem... Dominus vivificet eum... Universum stratum versasti in infirmitate ejus (Ps. XL).

Quando sepeliebas mortuos... ego obtuli orationem tuam Domino... acceptus eras Deo... (Tob. XII, 12).

XV.

A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas. (Is. I, 6.)

Vere languores nostros ipse tulit (Is. LIII, 4).

Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus; faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me... (Is. L, 6).

Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem (Ps. XXI, 19).

XXI.

Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra (II Cor. VII, 4).

Eructavit cor meum verbum bonum, dico ego opera mea regi (Ps. XLIV, 1).

XXII.

Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei (Act. XIV, 21).

Quotidie morior (I Cor. XV, 31).

LA GUYANE,

LE DÉSERT ET LA PESTE

I

Illustre Église gallicane,
Contemple sur les vastes eaux,
Vers les déserts de la Guyane,
Voguer pour mourir tes héros.
Sous tous ces martyrs magnanimes,
Avec respect courbez les cimes
De vos sombres vagues, ô mers !
Qu'à la terre le ciel s'unisse,
Et que leur gloire retentisse
Jusques au bout de l'univers.

II

L'Océan se montre sensible
Au sort des illustres proscrits ;
Il leur donne un chemin paisible
A travers ses flots attendris.
Un mélancolique murmure,
Qui gémissait dans la voilure,

Semblait vouloir les consoler ;
Et les hirondelles marines
Sur eux, dans leurs courses badines,
Pour les bénir semblaient voler.

III

Déployant ses brillantes ailes,
L'ange des mers veillait sur eux,
Versait d'une main maternelle
Sur leurs fronts des soleils heureux.
Mais chaque soir des cœurs farouches
Les jetaient sur d'affreuses couches,
De l'enfer véritable seuil;
Et leur hurlaient cette parole
Absurde, satanique et folle :
Tyrans, descendez au cercueil!

IV

Et voyez-vous la sentinelle
Qui monte la garde au dehors?
Le cœur lui manque; elle chancelle,
A cause de l'odeur des morts.
Les chefs, pour ménager sa vie,
Abrégent la règle suivie
Pour le temps de la faction...
Et vous, ô victimes célestes,
Pendant quatorze heures funestes
Vous respirez l'infection !

V

Aimez l'heure qui vous couronne,
Vous qui montez au ciel, ô morts,
Tandis que la mer s'ouvre et donne
Un linceul mobile à vos corps.

Vous, à la rive américaine
De la dévorante Cayenne,
Touchez, survivants presque éteints;
Et dans des plaines désolées,
Et dans de fétides vallées,
Achevez vos sombres destins.

VI

Comme ils portent, pleins de tendresse,
Leurs vénérés agonisants,
Ces saints prêtres qu'avec rudesse
Dans les flots poussent leurs tyrans!
Haletants, montés sur la grève,
Ne pensez pas que là s'achève
Le cercle affreux de leurs tourments.
Il n'aura rien qu'un ciel torride,
Et pour mourir qu'un sillon vide,
Romécourt à quatre-vingts ans.

VII

Au moins s'ils pouvaient tous ensemble
Porter leur joug et leur fardeau!
Aux chrétiens que la foi rassemble,
C'est un soutien toujours nouveau.
Mais vous n'aurez point cette grâce,
Vous, que dans un climat vorace
On donne en pâture au trépas.
Dans vos déserts, parmi des tombes,
Erreront seules ces colombes,
Sinnamari, Konanamas.

VIII

Quelle est cette terre rougeâtre,
Où le soleil tombant d'aplomb,

La rend brûlante comme l'âtre
Où l'enfant fait fondre du plomb?
Au soleil qui la sollicite,
Avec une ardeur qui s'irrite
Elle lance d'âcres poisons,
Des vapeurs pestilentielles,
Dont les exhalaisons mortelles
Brûlent ainsi que des tisons.

IX

C'est vous, ô déserts effroyables,
Qu'on rend et prisons et tombeaux
De tous ces proscrits lamentables
Traités en ignobles troupeaux.
A peine un peu de nourriture!
Encore, ô Dieu, quelle pâture,
Plus vile que celle des chiens!
Et nuit et jour de cent manières
Se renouvellent leurs misères
Sous leurs despotiques gardiens.

X

Que vois-je? Où ce spectre livide
Court-il dès le troisième jour?
Le feu dévorant qui le guide
Le ronge comme un noir vautour.
Dans sa délirante agonie
Une invisible tyrannie
L'entraîne sur le bord des flots;
Et pour apaiser sa souffrance,
Pareil à l'éclair il s'élance,
Et tombe abîmé dans les eaux.

XI

Le charbon, le scorbut, la peste,
Promenant sur les saints proscrits
Leur faim permanente et funeste,
Dévorent leurs membres pourris.
Vivants, ils sont, par des reptiles
Et par des insectes agiles,
Mis en lamentables lambeaux;
Et leurs palpitantes entrailles,
Avant même leurs funérailles,
Ont ainsi trouvé des tombeaux.

XII

Des tombeaux !... Des nègres horribles
Sont les horribles fossoyeurs,
Chargés à ces brebis paisibles
De rendre les derniers honneurs.
O fureur ! ils brisent leurs restes,
Les foulent sous leurs pieds funestes,
Et les pilent en un monceau,
Parce que, pour leur sépulture,
Ils ne creusent que l'ouverture
D'un parcimonieux tombeau.

XIII

Mais voilà que le mal s'attache
Aux soldats, aux nègres hideux ;
Et le chef veut qu'on les arrache
A ces épouvantables lieux.
O vous innocentes victimes,
Ames bénignes et sublimes,
Prêtres qui respirez encor,

Suivez cette rude milice ;
Le Ciel, ou sévère, ou propice,
Semble différer votre mort.

XIV

Voyez-vous sur le bord d'une faible rivière,
Montueux, tourmenté, ce terrain circulaire
Caché sous des palmiers ?
Là sont les corps des saints dormant sous les ombrages ;
Et l'on entend gémir au milieu des feuillages
De paisibles ramiers.

XV

Avant que de partir, les proscrits viennent faire
Tous une station dans le doux cimetière
De leurs frères défunts ;
Ils y respirent tous la foi qui nous soulage,
Et qui, d'un amour fort, du pardon, du courage,
Fait goûter les parfums.

XVI

Et l'un des déportés, encor dans la jeunesse,
Mais à qui la souffrance avait de la vieillesse
Donné la majesté,
Les yeux baissés, debout, et d'une voix voilée
Tint ce noble discours à la sainte assemblée
Avec solennité :

XVII

« Frères, vous connaissez de l'ange de Carthage
Les véhéments discours et le brillant langage ;
C'est le tambour qui bat, le coursier qui hennit.

Or, vous souvenez-vous de la lettre héroïque
Qu'il écrivit un jour aux exilés d'Afrique ?
Sa lettre, la voici :

XVIII

Chrétiens, nobles chrétiens, entassés dans les mines,
Dans ces tombeaux vivants l'air manque à vos poitrines,
Et vos membres brisés n'ont que le sol pour lit.
Mais l'amour du Sauveur élargit et dilate
Votre cœur inondé de sa douce aromate,
Et vous dormez heureux où dormit Jésus-Christ.

XIX

O vous qui dans vos corps portez l'esprit de l'ange,
Vous vous voyez souillés de venin et de fange,
Dévorés et couverts de reptiles hideux.
Mais le ciel au dedans avec ardeur s'empresse
A répandre à pleins flots les eaux de la sagesse,
Et vous êtes plus purs que la neige à ses yeux.

XX

A peine vos geôliers, d'une main sombre et dure,
Vous donnent-ils au soir un peu de nourriture,
Et nourriture affreuse à votre affreuse faim !
Mais l'homme ne vit pas seulement sur la terre
Du froment des moissons ; du haut des cieux, son Père
De sa parole a soin de lui fournir le pain.

XXI

Au monde vous semblez d'abjectes balayures ;
Vous êtes presque nus, sans manteau, sans chaussures;
On ne vous voit couverts que d'horribles haillons.

Mais sachez relever vos âmes atterrées :
Le chrétien qui revêt le Christ et ses livrées,
Se voit toujours orné de célestes rayons.

XXII

Oh ! par quelles splendeurs seront récompensées,
Frères chéris, un jour ces peines embrassées
Pour obéir à Dieu, pour défendre la foi!
Les méchants aujourd'hui célèbrent leur victoire :
Ils verront ce jour-là leur chute et votre gloire...
Roi tout-puissant des cieux, triomphe aux tiens ! à toi ! »

XXIII

Le visage des saints tout à coup s'illumine,
Dans leur œil creux reluit une larme divine,
Et chacun d'eux reprend : Oui, mourons pour la foi.
Les méchants aujourd'hui célèbrent leur victoire :
Ils verront à la fin leur chute et notre gloire...
Roi tout-puissant des cieux, triomphe aux tiens ! à toi !

XXIV

Et tous à genoux sur les tombes,
Les yeux et les mains vers les cieux,
Ils versent, ces cœurs de colombes,
Des pleurs, des prières, des vœux.
Ils disent : Ta main secourable
Adoucit le mal qui m'accable,
Seigneur, en ombrageant mon front.
Oh ! pose sur lui la couronne;
Et puis à nos bourreaux pardonne,
Car ils ne savent ce qu'ils font.

XXV

Et les geôliers chassaient, à pas pressés, leur proie.
Ils partent en pleurant de tristesse et de joie,
Pensant à leurs chers morts...
Et bientôt disparaît la troupe tout entière...
Et la terre d'exil cache en son ossuaire
Cent soixante-neuf corps.

XXVI

A peine un seul resté paraît, comme au rivage
On voit un naufragé qu'a ménagé l'orage.
Ses yeux étaient fermés, il allait trébuchant;
Et pourtant il chantait. Chante, céleste cygne;
Délégué des héros, accomplis ta consigne...
Et j'entendis ce chant :

XXVII

« Oui, toujours des combats et toujours de la gloire!
Toujours force et courage et toujours la victoire...
On peut bien nous tuer, mais nous vaincre! jamais!...
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne
Que l'éternité donne
Fleurit dans les déserts et sur les chevalets. »

XXVIII

Le cygne se tait, il se penche,
Il meurt! et, sur la terre en feu,
Brille une belle tache blanche :
C'était le doux oiseau de Dieu.

Tout à coup je vois une nue,
Sur le divin trésor venue,
Le prendre en son voile soyeux.
Oh! l'attendrissante merveille!
Le cygne couché se réveille...
Elle monte!... il vit dans les cieux!

NOTES

SUR LE CHANT

DE LA GUYANE, DU DÉSERT ET DE LA PESTE.

I.

La Guyane française, qui se trouve sur la lisière américaine du côté de l'Océan Atlantique, entre le fleuve des Amazones et la rivière Esséquébé, est une terre malsaine et funeste, faute de travaux pour l'assainir. Ce fut là que les thermidoriens, qui n'étaient autre chose que la résurrection, ou plutôt la suite des dantonistes, malgré leur affectation à rejeter sur Robespierre toutes les horreurs de la Révolution, que les thermidoriens, dis-je, acharnés, comme leurs devanciers, contre les prêtres, les envoyèrent par centaines pourrir et périr à Cayenne, dans sa vase et dans ses déserts; sans préjudice de leur ardeur à faire mourir les autres par la guillotine et les fusillades dans l'intérieur, comme *émigrés rentrés*, après les avoir trompés par un faux semblant de liberté de culte.

La *Décade*, la *Charente* et la *Bayonnaise* furent les principaux bâtiments qui portèrent les proscrits dans leur exil. Les tourments que les prêtres endurèrent dans la traversée furent à peu près les mêmes que ceux dont j'ai parlé en traitant des pontons. — Le capitaine d'armes lorsqu'il les faisait descendre chaque soir dans l'entrepont et le fond de cale pour y passer au moins quatorze mortelles heures, entassés comme des pierres, leur fredonnait aux oreilles ce vers de la chanson républicaine :

Tyrans, descendez au cercueil!

Ce misérable disait plus vrai qu'il ne pensait, moins le premier mot, qui n'était qu'un mensonge et un outrage insensés. Plusieurs moururent en route (Beaugé, Chevalier, Reyphins, etc., etc.), et comme de raison, leurs corps furent jetés à la mer. Tous arrivèrent malades. Ceux qui n'étaient pas transportables, on les mit à l'hôpital; quelques autres furent placés dans des maisons de colons, qui voulurent bien les recevoir et leur être de quelque ressource contre l'insalubrité du climat et leur extrême

misère. Le plus grand nombre eut une destination bien plus cruelle. Les uns furent jetés dans le désert dévorant de Sinnamari, et les autres dans la contrée plus affreuse encore de Konanama.

Les condamnés à Konanama par l'agent français furent rembarqués sur-le-champ. Il leur fallut faire vingt-sept lieues de mer, sans eau douce pour se désaltérer, et arrivés sur la côte, il leur fallut encore faire trois lieues et demie à pied, leurs paquets sur le dos, pour atteindre Konanama. Mourant de soif, ils ne trouvèrent pour se désaltérer que l'eau saumâtre d'une rivière infecte, et tellement basse qu'il leur fallait se coucher, comme ils pouvaient, sur ses versants pour en aspirer quelques gouttes. Si ruisselants de sueur et tombant de fatigue et de maladie, ils demandaient un moment de relâche à leurs gardiens, le chef féroce de l'escorte leur répondait : « *Taisez-vous, chiens de déportés, ou je vous fais taire à coups de fusil.* »

Arrivés au désert, on les éparpille dans de méchantes huttes, sur lesquelles, en été, tombaient perpendiculairement les rayons du soleil; et la terre, rougeâtre comme si elle eût été un charbon embrasé, en réfléchissait les ardeurs, en même temps qu'elle envoyait des exhalaisons pestilentielles, que ce soleil, comme un brasier, semblait solliciter.

Le soir ne faisait que changer leur supplice, et l'aggravait même, plutôt que de le diminuer. Des essaims d'insectes venimeux venaient les assaillir. La piqûre des moustiques les couvrait d'ampoules purulentes, et ils n'avaient pour passer la nuit que de misérables cabanes qui n'étaient que de branchages et de feuilles desséchées. Dans ces affreux taudis, ils étaient accumulés les uns sur les autres, quand ils n'étaient pas dispersés dans la solitude.

Dès le lendemain de la première nuit de leur arrivée, les déportés se rencontrant ne se reconnaissaient plus, tant l'horreur de leur sort avait changé leur visage. Ils erraient comme des spectres, ne sachant ni où ils étaient, ni où ils allaient. Ils se rencontraient, se touchaient, s'entrechoquaient, et ne s'en apercevaient même pas. Un d'eux, dans le délire d'une fièvre chaude, courut se précipiter le troisième jour dans une rivière, comme pour éteindre le feu qui le consumait. On rapporta son corps à ses saints et malheureux compagnons de supplice ; et comprenant que l'habitation la plus nécessaire et la plus prochaine pour eux était la tombe, ils se cotisèrent, et achetèrent, pour en faire leur cimetière, un terrain circulaire, non loin d'une rivière et entouré de palmiers. Les arbres inclinaient leurs branches, comme pour marquer à tous ces moribonds leur place, qu'ils prenaient volontiers, et aussi pour devenir comme des palmes de victoire en leurs mains. Ils y venaient tous les jours prier, méditer et pardonner.

Il n'y avait pas encore quinze jours que les déportés étaient arrivés à leur destination, que déjà on ne voyait que malades et que mourants sous les toits de feuilles sèches, sur la paille et la terre nue. Les ongles se détachaient de leurs doigts ; leurs jambes et leurs corps, affreusement enflés, étaient couverts de pustules. Les chiques, sorte de cirons voraces, perçant la peau et demeurant dans les chairs, les dévoraient et les faisaient tomber par lambeaux. La dyssenterie les épuisait à tel point, qu'ils ne pouvaient plus bientôt changer de place, et une odeur telle s'exhalait de leurs corps en dissolution, qu'à peine leurs confrères les plus héroïques pouvaient-ils s'approcher d'eux pour les servir et les aider à mourir. Attaqués presque tous de peste et de scorbut, ils ne cessaient de vivre qu'après une cruelle agonie longtemps prolongée, et que lorsque les vers rongeurs avaient pénétré jusqu'à leurs intestin

et les avaient détruits ; et l'on voyait alors ces reptiles sortir de leurs corps, dont ils semblaient avoir horreur de faire plus longtemps leur pâture.

Les prêtres aimaient mieux mourir sous leurs feuilles séchées que dans une espèce d'hôpital où les infirmiers barbares et impies les accablaient d'outrages, au lieu de leur donner des soins. En y entrant, ils se voyaient dépouillés de tout ce qu'ils pouvaient avoir encore ; et s'ils réclamaient quelque objet qui leur était nécessaire pour leur maladie même, un garde-magasin leur répondait : *Tu es mort ; ce que tu as te suffit.*

Si le prêtre mort dans sa cabane ou dans l'hôpital ne laissait rien, et que pouvait-il laisser puisqu'on lui avait tout pris ? les nègres chargés des fosses et des inhumations refusaient d'enterrer ; et alors c'étaient des confrères mourants qui creusaient la fosse, portaient leur mort chéri et le couvraient de terre. Et même quand on pouvait les payer, ces nègres affreux ne se donnaient pas la peine de faire une fosse complète ; et voici ce qui arriva à l'enterrement du vénérable et saint curé Bouchard. Il était parvenu à conserver quelque argent, qui lui était bien nécessaire à lui, et à ses frères dans sa déportation. Il lui en restait en mourant, avec des hardes et sa montre. Les nègres, infirmiers et voleurs, le dévalisèrent entièrement, et, prétendant qu'il n'avait rien laissé, ils exigèrent 24 francs des survivants, autrement ils ne l'enterreraient pas ; et les prêtres furent forcés de faire la somme en se cotisant. Ils emportèrent donc le corps ; mais bientôt ils le rapportèrent nu, et il fallut leur donner tout ce qu'ils voulurent pour le remporter. Or, on voit, par une lettre de l'agent du poste du désert à l'agent du Directoire, comment les fossoyeurs faisaient leur métier. Ils ne faisaient que des trous étroits et courts ; alors, pour y faire entrer les cadavres, ils leur cassaient les jambes, les repliaient sur le tronc, et trépignaient dessus avec force jusqu'à ce que le cadavre, rendu malléable et réduit presque en bouillie, se fondît et se coulât dans tous les vides qu'offraient les irrégularités de cette parcimonieuse ouverture.

Si j'ai dit la férocité des nègres enterreurs envers les cadavres des morts, je dirai à leur décharge l'étrange dévotion de quelques-uns d'entre eux (c'étaient, bien entendu, des idolâtres) envers le corps de François Leroux, mort à la Guyane le 12 septembre 1798. Ils lui arrachèrent les cheveux, la peau du crâne, les dents, les ongles, la peau de la plante des pieds, coupèrent toutes les extrémités du cadavre, mirent ces différentes parties en petits morceaux, en autant de petits sachets qu'ils se distribuèrent pour les porter en manière d'amulettes !...

Pour comprendre toute l'horreur des bannis de Konanama, qu'il suffise de dire que leurs gardes, bien qu'ils n'eussent guère à supporter que les inconvénients du climat, ayant du reste toutes sortes de secours et de moyens de préservation, ne purent y résister, et qu'ils écrivirent à l'agent directorial, le 22 octobre 1798, « que les marécages des environs leur envoyaient des miasmes putrides et mortels ; qu'ils n'avaient à boire que de l'eau bourbeuse ; qu'on ne trouvait pas de fruits sur cette terre horrible, pas même un citron pour corriger la mauvaise qualité de l'eau ; que les soldats et les officiers couraient risque de manquer de vivres, et qu'enfin ils ne pouvaient absolument rester davantage dans un lieu que les Indiens eux-mêmes avaient abandonné à cause du mauvais air, et qu'ils demandaient à passer à Sinnamari. »

Cette remontrance, écoutée à cause des soldats, eut pour les prêtres un effet heureux, leur déplacement, qu'ils n'auraient jamais obtenu certainement s'ils l'eussent eux-mêmes demandé. Les gardiens partant, il fallut bien que les gardés partissent

aussi; car on ne voulait pas les laisser libres dans le désert, ni les laisser manquer de bourreaux pour les vexer et les tourmenter.

Ils partirent donc le 25 novembre, les tristes survivants des martyrs de Konanama. Ils n'étaient plus que trente, qui pouvaient se soutenir à peine. Soixante-dix étaient morts. Les demi-morts, avant d'aller mourir tout à fait à Sinnamari, voulurent aller tous ensemble rendre encore de pieux et derniers devoirs à leurs vénérés et chers défunts; et s'étant fait, comme ils pouvaient, des espèces de torches funéraires, ils vinrent faire une suprême et attendrissante absoute sur tous les corps des martyrs, leur faire de doux adieux en attendant la prochaine réunion du ciel, et apprendre encore une fois sur leur tombe, par leur souvenir, à pardonner, à vivre, à souffrir et à mourir en héros.

Arrivés à Sinnamari, ils ne purent y être reconnus de ceux de leurs confrères encore existants, et qui avaient fait la traversée avec eux en venant de France. Ceux de Sinnamari firent le même effet sur eux. Toute la différence entre ces deux résidences mortelles, c'est qu'on n'était pas si délaissé dans les maladies à Sinnamari qu'à Konanama. Du reste, eau saumâtre, air malsain et contagieux; tellement que, même parmi les colons acclimatés et bien soignés, tel était plein de vie la veille, qui le jour suivant était brûlé et tué par une fièvre chaude, très-commune dans le pays.

Presque tous les prêtres déportés sur ces plages funestes moururent; très-peu revinrent lorsque le premier consul brisa les fers des bannis et de tous les captifs. Et encore ces quelques prêtres moururent bientôt en France, des infirmités effrayantes qu'ils avaient contractées dans l'exil.

Après ces quelques détails historiques, et pour le dire ainsi, extérieurs sur les bannis, que les hommes ont couronnés de maux, et que le Ciel a couronnés de gloire dans les déserts de la Guyane, ouvrons les lettres des martyrs, lisons dans leur cœur; c'est là surtout que nous connaîtrons bien leur histoire, la force de la grâce de Dieu, l'héroïsme de leur fidélité aux mouvements de l'Esprit-Saint, leur fermeté et leur persévérance dans l'accomplissement de tout ce que l'Evangile a de plus parfait; et enfin combien ils sont des modèles pour nous, si lâches et si traînants dans le service de Dieu, qui n'exige pourtant presque rien de nous, en comparaison de ce que sa Providence a laissé et fait endurer à ces mâles et indomptables courages.

Voici la lettre d'un prêtre jeune encore à son père. Quand la lettre arriva en France, le père était mort.

« 3 février 1799.

» Dieu, mon père, a veillé sur sa pauvre créature : votre fils existe encore. O vous qui dès mon enfance m'avez appris à aimer Dieu et la vertu comme par instinct; si vos yeux, baignés de larmes à mon souvenir, s'ouvrent encore à la lumière; si ces lignes, tracées par une main qui vous est chère, vous parviennent, qu'elles consolent votre vieillesse, et qu'une douleur sans mesure ne vous pousse pas dans la tombe. O mon père, l'enfant de Dieu a un abri et retrouve la vie là-haut. Oui, mon père, dans ce monde où le méchant ni la douleur n'ont plus d'accès, nous nous reverrons, et bientôt! Votre vie chrétienne, vos prières, vos larmes et mes infortunes me feront trouver grâce, j'espère, devant le tribunal de Dieu..... Mon père, vous parlerai-je de mes ennemis? Oh! non, je n'en ai pas, que si plusieurs se le sont faits, je leur pardonne bien volontiers, et le Ciel m'est témoin

qu'à Konanana mes lèvres ne prononcent jamais les noms de mes persécuteurs que pour les bénir en priant pour eux. Ah! s'ils sont assez heureux pour se repentir un jour et que je ne sois pas là pour les consoler et leur dire en les embrassant : *Je vous ai toujours pardonné !* qu'une main amie leur montre ma lettre, et quelle allége leurs tourments. Et vous aussi, ô mon père, pardonnez-leur. Le coupable est toujours plus à plaindre que la victime. L'existence du méchant, que son crime poursuit, est trop affreuse pour que son ennemi même ne devienne pas son consolateur.

Vous me dites : Mon fils, où es-tu ? Dans un séjour de mort et de mérites, où j'offre à Dieu, tant que je puis, une vie de douleur et de pénitence pour mes péchés. Vous le savez, j'étais travaillant de tout mon cœur au milieu de mes chers paroissiens, quand un ordre tyrannique vint m'enlever aux fonctions de mon ministère. Un homme qui exerçait un grand pouvoir se déclara mon ennemi ; il ne me connaissait pas. Cet homme croyait servir son pays en envoyant les prêtres à la mort. Je fus désigné par lui, et quand je n'étais occupé qu'à porter dans les familles des paroles de consolation et de paix, qu'à prêcher le pardon des injures, on me traitait de factieux, d'ennemi de la patrie et d'excitateur à la guerre civile. Cependant, par mes soins, la paix régnait dans le canton ; ses habitants n'étaient point divisés, et l'Évangile germait de plus en plus dans tous les cœurs. On m'accuse, on vient pour m'arrêter ; mes paroissiens, malgré moi, cherchent à me défendre ; dès lors on me traite de rebelle et l'ordre de ma déportation arrive. Traîné de cachot en cachot, chargé de fers, accablé d'outrages, abreuvé d'inquiétudes et de chagrins, le courage m'abandonna, et j'ai connu toute l'étendue de ma faiblesse. Chaque soir, dans les ténèbres de la prison et sous les doubles verrous, je m'abandonnais aux larmes, et c'était sur mes maux que je pleurais !... Oh ! que l'homme est faible quand Dieu l'abandonne à ses seules forces un moment pour l'instruire !

Mais Dieu me fait conduire à Rochefort, et là il m'a rendu le courage : comment ? Écoutez, ô mon père, et remerciez Dieu avec votre fils. Sur les pontons, dans l'asile de la désolation, je trouve des anges de paix cent fois plus malheureux que moi... et je pourrais me plaindre encore ! O Dieu, loin de moi le murmure, et donnez-moi la force de marcher jusqu'à vous, à travers les ombres de la mort, avec mes admirables compagnons d'infortune!

Mais je n'ai plus le droit de vous parler de moi. Ces vieillards vénérables dont je suis fier de partager le sort, m'ont appris à souffrir. Le cachot où je fus jeté en arrivant à Rochefort, contenait huit prêtres, et avec eux toutes les vertus. Il était nuit quand j'entrai dans ce tombeau ; une lampe presque éteinte tremblait encore un peu. Quel spectacle ! huit vieillards étendus sur la terre nue : un peu de paille était sous leur tête. Et pourtant ils dormaient, la bonne conscience dort toujours si bien ! Un d'entre eux attire surtout mes regards ; un visage céleste, de longs cheveux blanchis par les années : tout en lui commandait la vénération. A sa vue, saisi d'amour et de respect, je m'approche avec précaution, et je promets à Dieu de consacrer mes soins au céleste vieillard. Il s'éveille, m'aperçoit, sourit, lève les yeux au Ciel, puis me tendant la main : « O mon fils, me dit-il, vous aussi vous voilà, l'enfant et l'ami du Seigneur ! que la foi vous soutienne ! Dieu sera toujours votre consolateur. Ses compagnons d'épreuve s'étant réveillés, s'unissent à lui et m'entourent. Tous oublient leurs malheurs pour ne s'occuper que des miens. Vous eussiez dit que j'étais la seule victime et le seul prêtre à consoler ! » Et moi je leur dis : « Mes pères et mes modèles, que Dieu me donne la force qui vous soutient ; que

les souffrances qui m'attendent expient ma faiblesse; que ma foi ne défaille pas, et qu'en marchant sur vos traces, je mérite avec vous la couronne que le juste Juge réserve à ceux qui persévèrent.

Deux jours après, nous fûmes enlevés de notre prison et menés au bâtiment qui devait nous porter à la Guyane. Là étaient assemblés des prêtres de toutes les parties de la France; ils passaient presque tous soixante ans. D'autres étaient beaucoup plus âgés; d'autres étaient en proie à la maladie. Des membres du Corps législatif, déportés avec nous, réclamèrent pour ces infortunés, et on leur répondit : *C'est a Cayenne que vous réclamerez !* O mon père, des malades, des vieillards entassés les uns sur les autres, étendus sur des planches, dévorés par la vermine, sans linge, sans vêtements, une nourriture minime et affreuse ; voilà les déportés et leurs souffrances ! Ce n'est pas tout : ils ne respirent dans leur sépulcral dortoir que par une soupape; le méphitisme inocule la contagion ; une odeur de mort se répand dans cette fournaise d'enfer... et cependant pas le plus léger murmure ! tous ont le courage que donnent l'innocence et la foi. Et quelquefois l'équipage étonné a contemplé avec admiration ces victimes. Plusieurs matelots ont versé des larmes sur notre infortune, et il en est deux qui procurèrent des secours à un de nos vénérables mourants. Bons matelots, vos noms vivront toujours en ma mémoire ! O Benoit ! ô Rosier ! je ne me souviens pas des noms de ceux qui nous ont accablés d'amertume; les vôtres resteront nuit et jour au fond de mon cœur. Jouissez du bonheur d'avoir sauvé la vie à un saint prêtre. Hélas ! depuis, il est mort au désert. Au moins, vous prolongeâtes par vos soins sa vénérable existence.

Nous débarquons à Cayenne. Les habitants de la colonie veulent bien nous secourir, mais le commissaire du gouvernement français exécute à la rigueur des ordres qu'on lui avait sans doute donnés ; car comment expliquer autrement qu'il se fût décidé à être si cruel de lui-même et à tourmenter à ce point ses semblables ? Les déportés sont divisés en plusieurs classes : les uns partent pour Sinnamari et ses environs, les autres pour les affreux déserts de Konanama.

Konanama est l'un des cantons les plus reculés de la colonie. Ce pays, situé au milieu des bois, est couvert de marais fangeux, qui corrompent l'air par des exhalaisons fétides, et les habitations se bornent à des cabanes informes, asiles de douleur et de mort. C'est dans ce lieu sauvage qu'on nous a relégués. Des huit prêtres que j'ai trouvés au cachot de Rochefort et avec qui j'ai fait route jusqu'ici, six sont morts. Depuis cinq jours, le prêtre vénérable aux pieds duquel je m'étais prosterné dans la prison de Rochefort, et dont les saintes paroles avaient tant soutenu mon courage, a cessé de vivre, et je ne cesse de pleurer sur sa tombe. Ce bon vieillard, une heure avant son dernier soupir, se traîna du milieu de sa cabane au milieu de ses frères, pareils eux-mêmes à des spectres, et après avoir reçu les derniers sacrements, il nous adressa à tous ces paroles d'une voix affaiblie, mais paisible : « Mes frères en Jésus-Christ, tout ce que j'ai souffert n'est rien en comparaison des souffrances du Rédempteur abreuvé de fiel et de vinaigre. Mourons avec joie, à cause de l'espérance que nous allons entrer dans la joie de notre Seigneur et Maître, et que nos tribulations d'un moment nous assurent une gloire éternelle. Mourons avec bonheur, dans la certitude et la foi que Jésus-Christ reformera un jour notre corps vil et abject, sur la ressemblance de son corps glorieux. Avant de mourir, prions pour nos persécuteurs... » Et il cessa de parler, et je récitais près de lui les prières des agonisants, et il passa.

Chaque jour ce sont de nouvelles pertes. Une victime suit une autre victime à

peu près sans intervalle. Celui qui creuse aujourd'hui une tombe pour son frère, prépare la sienne propre pour le lendemain où probablement on l'apportera. La mort est une espérance pour nous; et celui qui va mourir, s'il pleure, ce n'est que sur ceux qui restent.

Le cimetière où reposent nos chers et vénérés défuntsst le lieu où l'on nous trouve le plus souvent lorsque nous pouvons encore marcher, et nous aimons à y tracer la place de notre fosse. Cinq ou six jours d'attente pour mourir nous paraissent un siècle.

Nous savons que dans les autres cantons où se trouvent des déportés, leur sort n'est pas moins affreux que le nôtre. La mort la plus hideuse plane partout pour nous frapper, et du train qu'elle y va, il n'en existera pas dix de nous tous dans cinq mois. Sans doute, ô mon père, qu'alors votre fils ne sera plus de ce monde. Cette pensée n'a rien qui m'agite. Cette perspective, grâce à Dieu, est sans effroi pour moi. L'épreuve qui purifie mon âme fortifie mon espérance, et me rendra, j'en ai la confiance, me rendra Dieu favorable à son tribunal. Adieu! que le Ciel protége votre vieillesse, que ses bénédictions se répandent sur ma sœur et ses jeunes enfants! Bénissez-moi, priez pour moi.

Votre respectueux fils,

D.

Un autre prêtre, avant de mourir à la Guyane, écrivit une lettre d'adieux à son frère : je ne citerai que ce passage : « Mon frère, je vais mourir. Je serais coupable devant Dieu, si je ne pardonnais pas à mes ennemis du fond de mon cœur. Je le fais et je l'ai toujours fait bien volontiers. Mon frère, quand tu m'as vu partir pour cette terre qui dévore ses habitants, tu as voulu connaître le nom de mon dénonciateur, et tu m'as assuré dans ton désespoir que tôt ou tard tu me vengerais... Abandonne un si abominable projet; pardonne-lui comme je lui pardonne; je t'en conjure au nom de Jésus-Christ qui va me recevoir en sa miséricorde. Recommande-moi aux prières de mes parents et de mes paroissiens.

» Adieu, mon frère; en mourant je demande à Dieu qu'il répande sur toi, sur ta femme et sur tes enfants, toutes sortes de prospérités. Je dois trente-deux francs à la bonne madame L... acquitte cette dette, je t'en prie. Adieu! Le bon Dieu va bientôt appeler à lui sa pauvre créature.

» P. M. G. »

L'héroïsme et la sainte mort des prêtres déportés à la Guyane, en font aux yeux de la foi comme une seconde terre sainte. Sans doute que les prêtres courageux de la compagnie de Jésus qui y vont exercer si vaillamment aujourd'hui leur ministère auprès des forçats, que la sagesse du gouvernement français vient d'y établir pour en débarraser le pays, sans doute, dis-je, que les PP. Jésuites se plaisent à ranimer tous les jours leur zèle et leur foi à travers mille fatigues sur les tombeaux des saints martyrs.

VI.

Le fait du vénérable Romecourt et de ses courageux infirmiers est rigoureuse-

ment authentique. Seulement le lieu de la scène est changé. Frappé de la condition déplorable faite au saint vieillard, je m'imaginai en composant mes strophes, je ne sais pourquoi, que la chose s'était passée à la Guyane; plus tard, je m'aperçus de mon erreur. Mais comme la circonstance du lieu ne fait rien au fond, je laisse la strophe là où elle est, c'est-à-dire dans le chant de la *Peste* et du *Désert*. Au reste, on peut, si l'on veut, sans rien changer ni déranger d'un côté ni de l'autre, la transporter dans celui des *Pontons*, et la faire chanter par le prêtre barde, en la plaçant, par exemple, après la strophe quatorzième.

Toutefois, par amour pour la stricte et complète vérité, et à cause de l'intérêt du récit, je donne ici l'article de M. Guillon sur le prêtre Romecourt.

« Ce prêtre vénérable fut mis en réclusion comme prêtre assermenté et dispensé de l'exil en 1793; il avait soixante-dix-neuf ans. Les autorités révolutionnaires du département de la Meuse (il demeurait à Commercy), n'étant pas satisfaites de cette rigueur envers le saint vieillard, le firent traîner en 1794 à Rochefort avec cent onze autres prêtres pour être déporté au delà des mers. On l'embarqua avec eux sur les *Deux-Associés*. Le peu de force qui lui restait dépérit bientôt dans l'entrepont de ce navire; et il fallut le porter au méchant hôpital qu'on avait assigné d'abord aux moribonds dans une petite barque qui formait un supplice plus cruel que celui du fond de cale. «Il y était encore, dit un des prêtres déportés qui se voua le premier au service des malades (M. Lombardier, prêtre attaché à la métropole de Paris et qui vivait encore en 1821). Il se trouvait même à l'agonie, quand on eut décidé de transporter nos mourants de la barque à l'île Madame; et nous fûmes obligés de les mettre dans une chaloupe où il y avait plus d'un pied d'eau. En vain nous hasardâmes, à ce sujet, quelques représentations aux matelots; ils n'y répondirent que par d'affreux jurements, avec menace de nous jeter à la mer, si nous n'obéissions pas. Il fallut donc asseoir nos pauvres malades dans l'eau de la chaloupe, et les retenir sous les bras, de peur que, cédant à leur faiblesse, ils n'y tombassent tout entiers. Mais la chaloupe ne put naviguer jusqu'au bord de l'île, parce que la plage était en pente imperceptible, et trop prolongée dans la mer. M. Gourleau et moi nous fûmes obligés de charger nos moribonds les uns après les autres sur nos épaules, et de les porter ainsi, en marchant dans la mer, l'espace de trente pas. Arrivés sur la grève, nous les déposâmes successivement sur le bord de l'île. Ensuite, il nous fallut les soulever, les aider à marcher l'un après l'autre; et même porter encore sur notre dos jusqu'aux tentes ceux qui ne pouvaient absolument pas remuer. Or les tentes étaient à un quart de lieue du rivage. Arrivés sous ces tentes où il n'y avait encore ni lits, ni hamacs, nous ne pouvions les coucher que dans des sillons d'une terre fraîchement labourée, et nous n'avions pour les envelopper et les couvrir que leurs vêtements. « *L'un deux s'appelait Romecourt. Il avait quatre-vingts ans, il mourut à sept heures du matin, le* 20 *août* 1794. » (GUILLON, t. IV, p. 513).

XVII.

Cette allocution, mise dans la bouche d'un jeune déporté au milieu de ses frères, est une supposition que je pouvais fort bien me permettre, ce me semble, pour amener un passage de saint Cyprien écrivant aux martyrs d'Afrique, et qui convenait merveilleusement aux prêtres français dans la Guyane. Le voici ce passage : *Humi jacent fessa laboribus viscera; sed pœna non est cum Christo jacere. Squalent*

membra situ et sorde difformia; sed spiritualiter intus abluitur, quod foris carnaliter sordidatur. Panis illic exiguus, at non in solo pane vivit homo, sed in sermone Dei. Vestis deest; sed qui Christum induit, et vestitus abundanter et cultus est... Omnis ista deformitas, detestabilis et atra gentibus, quali splendore pensabitur!... (S. Cyp., *Ep.* 77, *ad Nemes... et cæt...*)

Il y a une ressemblance trop lamentable et trop glorieuse à la fois entre nos martyrs, traînés de province en province, entassés dans les cachots et les pontons et conduits en exil, et les catholiques dans la persécution d'Hunéric, pour ne pas dire ici quelque chose des souffrances de ces derniers.

« Oui, dit Victor de Vite, il faudrait à ma tête un fleuve de larmes en parlant des évêques, des prêtres, des diacres et de tous les autres catholiques traînés en exil, au nombre de plus de quatre mille. Parmi eux il y avait des malades, des goutteux, des vieillards et des infirmes de toutes sortes. Nous avions parmi nous un vénérable évêque entièrement paralytique. Il ne pouvait ni marcher, ni parler, ni s'aider en quoi que ce fût; il ne pouvait pas même se tenir à âne. Nous demandâmes que le roi permît de le laisser à Carthage, où certainement il allait bientôt mourir. « Qu'on l'attache par les pieds, dit ce cruel, à des bœufs indomptés qui l'emporteront où je l'envoie. » Alors nous l'attachâmes en travers sur l'âne, et nous le soutenions des deux côtés. Confiés à la garde et à la direction de Maures durs et féroces, ils conduisirent les serviteurs de Dieu dans des solitudes épouvantables. Dans le chemin, toute consolation, toute visite d'aucun fidèle est refusée aux bannis. Dans les lieux de halte, les proscrits sont entassés les uns sur les autres, comme des sauterelles mortes qu'on réunit en monceaux, j'aime mieux dire comme les grains précieux et sacrés du froment de l'Église de Dieu, et là on les laisse dans une fétidité épouvantable, telle, que quelques chrétiens ayant, par de grosses sommes aux gardiens, obtenu de les visiter et soulager un peu par leurs aumônes, nous marchions dans la fange jusqu'aux genoux, dit l'historien, acteur tout à la fois et témoin dans ces horreurs (1).

Les voyez-vous marcher ainsi dans les chemins, environnés de Maures? Leurs vêtements, leur visage, leurs mains sont détrempés d'immondices; leurs gardes en fureur les menacent et les frappent,... et pourtant ces intrépides bannis chantent ce verset : « Tout cela, c'est la gloire et la décoration des saints : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus...* » Tandis qu'ils passaient, on voyait au loin sur les montagnes des troupes de fidèles qui portaient des torches allumées, qui les bénissaient; et de temps en temps arrivaient jusqu'à nous ces mots : « Malheureux que nous sommes! que deviendrons-nous? qui baptisera nos enfants? qui nous remettra nos péchés? qui nous donnera d'aller souffrir et mourir avec vous?... »

Et les Maures poussaient les saints avec un redoublement de colère à coups de

---

(1) La délicatesse du français, la susceptibilité de notre langue m'empêchent de traduire mot à mot; parlons latin : « *Inquirit angusta et deterrima loca in quorum conclavibus Dei exercitum coarctaret... in constipatione secedendi ad naturale officium nulla ratio sinebat loci, sed stercora, et urinam, urgente necessitate, ibidem faciebant, uti ille tunc fætor et horror universa pœnarum genera superaret .. Introeuntes veluti in gurgite luti usque ad genua cœpimus mergi... et tunc completum est istud Hieremiæ verbum : Qui nutriti sunt in croceis amplexati sunt stercora.* »

barres de lance; à ceux qui ne pouvaient pas marcher, on liait les pieds et on les traînait comme des bêtes mortes; bientôt leurs habits et leurs membres déchirés restaient épars sur les pierres et parmi les ronces, et on les laissait morts, en pâture au soleil et aux bêtes... Les moins malades arrivèrent au désert;... on leur donna d'abord une ration d'orge comme à des bêtes de somme, et peu après, rien du tout... *Reliqui habiliores,... hordeaceum ad vescendum ut jumenta accipiunt,... postea et hoc ablatum est...* » (VICT. DE V., l. II.)

VALENCE ET PIE VI

I

Salut, ô martyr de Valence,
Premier partout dans l'univers,
Même au sein des héros de France
Dont les fers ont touché tes fers.
Oui, dans les augustes diptyques
De nos victimes héroïques,
En tête brille ton grand nom;
Ton grand nom, pontife suprême,
Le plus précieux diadème
Dont Valence ceigne son front.

II

Ta mémoire est plus délectable
Pour les esprits et pour les cœurs,
Que l'encens le plus admirable
Des plus célèbres parfumeurs.
Ton nom est plus doux à la bouche
Que le miel suave, auquel touche
Le voyageur dans les déserts.
C'est un vin puissant qui conforte,

Et c'est la musique qu'apporte
A l'oreille un luth dans les airs.

III

De l'amour de Dieu, de sa crainte,
Ses plus jeunes ans sont pourvus,
Et, d'une marche ferme et sainte,
Il court de vertus en vertus.
Son front pur brille d'une grâce
Que rien n'égale ni n'efface ;
C'est bien là le pontife-roi.
Heureux le peuple qu'il domine
Et l'univers qu'il illumine,
Soutient et nourrit de sa foi !

IV

Qu'il parle, et sa voix souveraine
Porte partout paix et clarté,
Comme le soleil sur la plaine
Verse ses feux aux jours d'été.
Une justice incorruptible,
A la faiblesse inaccessible,
Est comme son manteau d'honneur.
L'équité forme sa couronne,
Et la vigilance lui donne
Son regard ferme et scrutateur.

V

Point de malheur qui ne l'émeuve;
C'est le père de l'orphelin,
Et de l'exilé qui s'abreuve
A peine de l'eau du chemin.
Du pauvre aveugle au pas timide

Il est l'œil, le bras et le guide
Pour le conduire en ses sentiers ;
Du boiteux trébuchant et pâle
Assurant la marche inégale,
Il dirige attentif ses pieds

VI

Aux méchants qui lui font la guerre,
Sa main enlève l'innocent
Qu'ils dévoraient dans leur colère,
Pareils au lion rugissant.
Un incomparable assemblage
De sévérité, de courage,
Se trouve en son cœur réuni,
Avec la bonté, la tendresse
D'une jeune mère qui presse
Dans ses bras son enfant qui rit.

VII

Doux, bon, majestueux, affable,
Il inspire un respect profond ;
Et malgré son sourire aimable,
Tous baissent devant lui le front.
Qu'il dise une seule parole,
C'est un doux baume qui console
Jusqu'en l'abîme du malheur ;
Et celui que son œil regarde,
Avec un noble orgueil, en garde
Un souvenir plein de bonheur.

VIII

Et c'est sûr lui, pourtant, que tombe
Avec fureur l'impiété,

Qui déchire cette colombe
Et foule aux pieds sa majesté.
Le voyez-vous, Alpes neigeuses,
Passer sur vos cimes fameuses,
Le glorieux Éléazar?
Au noble mourant qui s'avance
Ouvre tes portes, ô Valence,
Et reçois l'auguste vieillard.

IX

La France un moment égarée,
O Rome, a fait couler tes pleurs.....
Aujourd'hui, reine délivrée,
Tu bénis nos soldats vainqueurs.
Non, ce n'est pas ton crime, ô France,
Mais l'emportement, la démence
Des léopards de la terreur.
Tu baisais les pieds de ce père,
Et tes consuls à sa poussière
S'empressèrent de rendre honneur.

X

Tous tes enfants en foule immense
S'aggloméraient sur les chemins,
Comme à la branche qui balance
On voit suspendus des essaims;
Ils courbaient leurs fronts jusqu'à terre
Devant le saint octogénaire,
Qui les bénissait de ses mains.
Ainsi tu protestais, ô France,
Contre l'horrible violence
De quelques geôliers inhumains.

XI

Et pour cela Rome, à la France,
Légua le plus cher des dépôts,
En t'enrichissant, ô Valence,
Du noble cœur de son héros.
Oh ! garde, cité bienheureuse,
Comme une égide lumineuse,
Ce dépôt plus brillant que l'or.
Le cœur du pontife suprême,
C'est ton voile et ton diadème,
C'est ta couronne et ton trésor.

XII

Sur la rive du fleuve est en prière Élie.
Tout reposait en paix, et la vague affaiblie,
Comme un cygne argenté, dormait tranquillement.
Tout à coup, en criant, l'ouragan tourbillonne,
Le ciel en feu s'entr'ouvre, et, de son sein qui tonne,
Part un long roulement.

XIII

Et deux coursiers de flamme, à l'encolure altière,
Au souffle dévorant, à l'épaisse crinière,
Emportant un char d'or, bondissaient dans les airs.
En leur course, on voyait chaque roue allumée
Tourner, en scintillant, dans des flots de fumée,
Ainsi que des éclairs.

XIV

Et voilà que s'élève avec eux le prophète;
Un cercle étincelant, en couronnant sa tête,

Jetait de tous côtés de splendides rayons.
Il monte, il disparaît... Bientôt, dans les espaces,
Ne se laissent plus voir que les brillantes traces
De brûlants tourbillons.

XV

Le pontife romain, d'une main qui maitrise
Les flots grondants, guidait le vaisseau de l'Église.
Et voilà qu'un orage accourt sanglant et noir;
Il éclate à grand bruit; comme un vautour, il flotte
Dans les airs rugissants, et vient sur le pilote
Tomber comme un pressoir.

XVI

Et parmi les éclats et les coups de tonnerre,
Le pontife au ciel vole en bénissant la terre!
Il part!.. Et les méchants chantaient, battaient des mains.
Ils disaient : Nous avons brisé, dans notre haine,
Le dernier des anneaux de la fameuse chaîne
Des pontifes romains!...

XVII

Tu le dis, insensé! Mais le divin Élie
Regarde avec amour sa famille attendrie,
Et lui lègue en montant son éternel manteau.
Élisée, en pleurant, accepte l'héritage,
Et le Ciel, de la paix donne aux mortels pour gage,
Un pontife nouveau.

XVIII

Et l'ancien, dans des flots de gloire,
Après l'âpreté du combat,

Goûte et savoure sa victoire
Au milieu d'un royal sénat.
Il se souvient de nous aux régions sereines ;
Ses regards paternels s'attachent sur les plaines
Où nous sommes encor parmi les sangliers.
Et sa bouche à nos cœurs dit d'une voix vibrante :
« Enfants, pour soutenir votre âme triomphante,
» Chantez toujours vos airs et vos refrains guerriers. »

XIX

« Oui, toujours des combats et toujours de la gloire!
Toujours force et courage, et toujours la victoire!
On peut bien nous tuer, mais nous vaincre... jamais !
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne,
Que l'éternité donne,
Fleurit dans les prisons et sur les chevalets! »

NOTES

SUR LE CHANT DE VALENCE ET PIE VI.

Le pape Pie VII parlant de Pie VI, dans son encyclique du 15 mai 1800, à tous les évêques de la catholicité, a dit, avec autant de force que de vérité : « La postérité admirera certainement sa sagesse, sa grandeur d'âme et sa constance. Et plût à Dieu que, succédant à sa puissance, nous eussions hérité de sa vertu ; car aucun choc des tempêtes ne put en ébranler la fermeté, ni le concours de toutes les calamités lui arracher une marque de faiblesse ! » *Obstupescent posteri certè sapientiam, magnitudinem, constantiam Pii VI, cujus potestati nos successimus. Utinam vero etiam virtuti, quæ nullo tempestatum impetu, neque calamitatum concursu concelli aut labefactari potuit!*

Depuis plus de cinquante ans, la postérité, qui a commencé pour Pie VI, a consacré cet éloge du saint et glorieux Pontife ; et la mémoire de l'auguste martyr grandira toujours davantage à mesure qu'il s'enfoncera plus avant dans les siècles. Certes, si quelqu'un a passé, doux, ferme et indomptable, à travers toutes les calamités imaginables, c'est bien lui ; et Valence est comme le piédestal d'où ce divin héros, en y mourant martyr et en y laissant son cœur, plane sur toute l'Eglise, qui l'admirera et le chérira toujours davantage.

III.

Né en 1717, Ange Braschi montra dès l'enfance le plus ardent amour pour l'étude, et le penchant le plus décidé pour la vertu ; pendant sa jeunesse, l'un de ses exercices de piété était de venir chaque jour faire une prière dans l'église de Saint-Pierre. Quand il la trouvait fermée, il s'agenouillait en dehors du portique ; quelle que fût l'intempérie du temps, il n'en satisfaisait pas moins sa ferveur. Comme se serait moqué dans ce moment-là le saint jeune homme, du prophète qui fût venu lui dire à l'oreille qu'un jour il succéderait au prince des Apôtres qu'il vénérait dans sa basilique !

Il fut cardinal à quarante-quatre ans. Sa foi, sa vertu, sa science, son habileté, son intégrité dans les affaires, l'avaient mené d'une course rapide et sûre à cette suréminente distinction. Il honora sa dignité par son application au travail, par la constante élévation de ses sentiments, et surtout par une vertu tout à la fois aimable, austère et solide, et que rien ne pouvait ni altérer ni amollir.

Quoique l'extérieur ne mérite pas grande remarque, il n'est cependant pas à dédaigner, puisqu'il est l'ouvrage de Dieu aussi bien que les qualités de l'esprit et du cœur ; et lorsque tous ces avantages, c'est-à-dire l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, les connaissances de l'esprit en rapport avec les devoirs à remplir et la charge à exercer, lorsque tous ces avantages, dis-je, se trouvent comme encadrés et reflétés par un extérieur auguste et des manières engageantes dans ceux qui sont appelés à dominer sur les multitudes, il est incontestable que c'est là un avantage très-réel et pour le gouvernant et pour les gouvernés. Or, tout le monde sait qu'aux qualités de l'esprit et du cœur, il joignait un charme irrésistible par la majesté de son port et la beauté de sa figure.

IV, VI.

Le grand-duc de Toscane Léopold, l'empereur d'Allemagne Joseph II, le roi de Naples, mettaient continuellement à l'épreuve la patience, la sagesse et la fermeté de Pie VI, par des entreprises téméraires contre l'autorité du Saint-Siége dans le gouvernement de l'Eglise en ces différents États. La France, plus qu'aucune autre puissance, mit le comble aux embarras du Pape. Il aimait singulièrement les Français : *Il a le cœur français*, disait l'ambassadeur de France à Rome, le cardinal de Bernis, écrivant à sa cour en 1792. Pie VI avait hérité de Benoît XIV le goût de cet illustre Pontife pour l'esprit et la littérature de notre nation. Comme lui, en l'admirant sous ces rapports, il gémissait de ce qu'un peuple si capable de bien penser, de bien écrire et de bien agir, profanait si souvent son esprit, sa plume et ses facultés par des productions frivoles et pernicieuses, et par des actes déplorables ; et il disait qu'il n'y avait rien de meilleur, ni rien de pire que les Français, selon qu'ils se lançaient dans le bien ou dans le mal. Benoît XIV avait dit la même chose de nous, en nous appliquant cette parole dite sur Origène et ses œuvres : Personne ne l'égale ni dans le bien ni dans le mal : *Ubi bene, nemo melius ; ubi male, nemo pejus.*

Personne autant que Pie VI ne fit l'épreuve de cette remarque sur notre nation. La *constitution civile du clergé* vint ouvrir un schisme auquel il s'opposa avec toute la science et toute la fermeté du docteur et du père de l'Église universelle ; fermeté qui le mena mourir martyr à Valence. Disons aussi, et disons-le sans cesse à la gloire du clergé de France, schisme qui fut toujours repoussé par la presque totalité des évêques, des prêtres et des vrais fidèles, et qui décora cette illustre Eglise gallicane de plusieurs milliers de martyrs, dignes de figurer à côté de ceux des premiers siècles.

Le pape avait averti Louis XVI de ne pas se prêter à ces innovations ; mais le roi, dont la faiblesse et les inconséquences ne faisaient que tout brouiller et tout perdre dans l'Eglise et dans l'Etat, avait sanctionné le décret de l'Assemblée ; et parce que le pape avait fait savoir qu'il ne pourrait agréer en remplacement du cardinal de Bernis, qui avait refusé le serment et qui était rappelé pour cette unique cause, un autre ambassadeur, le roi renvoyait de Paris le nonce du pape, « vu que la dignité de la nation et celle de Sa Majesté (écrivait magistralement le ministre Montmorin), ne permettaient pas de dispenser aucun fonctionnaire public d'un serment devenu indispensable pour tous les ambassadeurs près les cours étrangères. »

Ainsi s'opérait la rupture, au nom du roi, entre lui et le pape. Les révolutionnaires y avaient préludé par des procédés abominables. Le 3 mai 91, ils avaient brûlé au

Palais-Royal les brefs de Pie VI, avec son effigie, après l'avoir frappée à coups de bâton, sans aucune opposition de l'autorité publique.

L'esprit de vertige et de haine contre l'Église et nommément contre le pape, agitait toute la France. A Marseille on faisait comme à Paris. Des Marseillais, sous la conduite du girondin Barbaroux, assaillirent l'hôtel du consul commercial du pape, en arrachèrent et en brisèrent les armes. Le maire de la ville refusa toute satisfaction, défendit de les replacer au dehors, et même au dedans de l'habitation, où il eut l'insolence de venir faire des perquisitions pour reconnaître si ses ordres étaient exécutés.

V, VI, VII.

« On croit presque revoir, dit l'abbé Guillon, on croit presque revoir le miracle de la multiplication des pains, en voyant que par la prodigieuse charité de Pie VI, dans les États pontificaux d'une si médiocre étendue, près de trois mille prêtres français étaient déjà abrités, vêtus et nourris, sans que le peuple en ressentit la moindre charge, lorsque dans les premiers mois de 1794 il en arriva plus de mille encore, aux besoins desquels rien ne manqua. Tous ceux qu'avaient d'abord accueillis la Toscane et le Piémont, venaient d'être forcés d'en sortir, les uns par un édit publié à Florence en février, et les autres afin de céder la place aux prêtres de la Savoie, qui, pour échapper aux mêmes persécuteurs, se réfugiaient auprès de leur souverain naturel. De Fribourg et du Valais, où le nombre de bannis français excédait les ressources de ces pays, il en était encore venu beaucoup dans les États romains, qui, en 1795, contenaient plus de quatre mille prêtres français, sans parler de ceux d'Avignon et de tout le Comtat Venaissin, auxquels leur monarque naturel ne pouvait ni ne voulait refuser un paternel asile ; ni des saintes cohortes de religieuses qui, poursuivies comme des colombes par les chasseurs, accouraient chercher un refuge auprès du père commun des fidèles. »

L'abbé d'Auribeau, grand-vicaire de Digne, réfugié en Italie pendant la Révolution, dans un livre imprimé à Rome en 1794, ayant pour titre : *Les Bienfaits de Pie VI dans ses États envers les Français*, les a décrits avec autant de vérité que de reconnaissance et de chaleur. Écoutons, lisons ce morceau où il décrit les caractères de la charité du Pontife :

« Comment retracer la charité de Pie VI? Charité paternelle ; elle invite à demander par la manière noble et facile dont elle accorde ses grâces. D'un accueil plein de bonté, qui tempère la majesté sans l'affaiblir, combien de fois l'avons-nous entendu témoigner ses regrets de n'avoir pas des moyens aussi étendus que ses désirs, pour rendre heureux tous ses enfants? Charité prévoyante ; elle adresse aux puissances, à tous les évêques, les lettres les plus pathétiques en faveur de ce grand nombre de victimes, qui éprouvent depuis cinq ans la plus cruelle des persécutions. Charité compatissante ; elle s'attendrit sur la vertu dans la disgrâce ; sa jouissance serait d'essuyer toutes les larmes ; et il ne peut y avoir de persécutés sans consolation, que ceux dont les gémissements ne sont pas encore parvenus jusqu'à lui. Charité active ; elle s'informe de tous les besoins, elle entre dans tous les détails ; le pape ordonne lui-même la répartition de tous les secours ; rien n'échappe à sa sollicitude, il suffit à tout ; et comme une seconde Providence, on le croirait présent partout. Charité vigilante ; elle préside à tout, elle voit tout, elle est cet œil dont parle quelque part l'Écriture, qui ne s'appesantit ni ne se ferme jamais, malgré les

soins et les fatigues de la tendresse la plus excessive, *ecce vigil*. Charité ingénieuse; elle trouve dans sa sagesse et dans ses sacrifices personnels énormes, de quoi soulager tous les malheureux qui l'implorent. Charité infatigable ; elle ne se délasse de ses travaux et de ses peines que par l'exécution de nouveaux projets que forme nuit et jour sa bienfaisance. Charité inépuisable; elle multiplie les asiles de l'indigence et de l'infortune. Avec des revenus modiques, elle répand des sommes immenses; elle découvre, elle crée sans cesse de nouvelles ressources. Charité universelle; elle écoute toutes les demandes, elle s'étend à tous, au delà même de ses États; les évêques, les prêtres, tous les Français ont part à ses bienfaits. Charité courageuse; elle souffre de nos malheurs, elle gémit et s'afflige, mais les difficultés ne l'arrêtent pas. Tranquille au milieu de l'orage et d'une paix inaltérable, elle est inaccessible à la terreur. Supérieure à tous les événements, elle brave tous les dangers, surmonte tous les obstacles et voudrait pouvoir communiquer à toutes les âmes son caractère, sa constance, son intrépidité. Charité adorée ; elle contient tout dans l'ordre par la seule crainte qu'on aurait de lui déplaire ; impatient de jouir de sa présence, chacun se porte sur ses pas, et son peuple ne vit que du bonheur de Pie VI, comme il ne respire lui-même que pour la félicité de son peuple. Charité modeste ; les tributs de reconnaissance et d'amour les mieux mérités la contristent et elle se refuse aux plus justes éloges. Charité surnaturelle; elle ennoblit ses sentiments déjà si précieux aux souffrants et aux infortunés, par la sublimité de la fin qu'elle se propose. Elle voit Dieu en tout et tout en Dieu. La vivacité de la foi de Pierre anime ses oraisons sur le tombeau du prince des Apôtres. En un mot, pour donner une idée de la générosité du souverain Pontife, je dirai que le nombre de ses dons égale celui des maux de la France. »

Cette citation est bien longue, mais elle était trop belle, trop honorable à Pie VI et au clergé français ; elle était trop instructive et trop touchante pour en retrancher quoi que ce fût.

VIII.

Après des désastres de toutes les sortes pour le Pape, un traité de paix fut signé entre le conquérant de l'Italie et le cardinal Mattei, dont le résultat fut une contribution de vingt et un millions, et la cession de quantité de chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, avec la soustraction de la Romagne et du Comtat à l'obéissance du pape. Toutefois, ce traité laissait encore debout Pie VI à Rome, et grâce à ce traité, les vues de l'horrible Directoire sur la destruction de la papauté furent déjouées, du moins pour un peu de temps. Sitôt après la signature, Bonaparte prit la route du Tyrol, menaçant la capitale de l'Autriche, comme s'il eût craint que le Directoire mécontent de l'accord avec le cardinal, et qui traitait en despote, en sultan, même ses généraux vainqueurs, ne le forçât à marcher lui-même sur Rome. Mais ce qui était différé n'était pas perdu pour les directeurs trônant à Paris ; résolus d'en finir avec le Pape, leurs émissaires ont bientôt soulevé la populace de Rome. Alors arriva la mort tragique du général Duphot, dans laquelle Pie VI et son gouvernement n'étaient pour rien, mais dont le Directoire profita pour s'emparer de Rome, y proclamer la république et détrôner le Pape, le 15 février 1798. Un certain marquis Vivaldi, ennemi exalté du gouvernement pontifical, que Pie VI avait exilé de Rome, pour lui épargner une peine plus sévère, et que la bonté du Pontife avait rappelé, court vers lui et lui dit brutalement : « Tyran, ton règne est fini. » Et le

Pape lui répond avec autant de douceur que de dignité : « Si j'eusse été tyran, vous n'existeriez plus aujourd'hui. »

Par ordre du Directoire, des commissaires se présentent chez le Pape, et dans leur ardeur de spoliation, ils brisent les serrures de ses bureaux et de ses armoires, et leur chef lui dit : « Je viens recevoir vos trésors, il faut que vous me les livriez. » Le Saint-Père répond avec douceur : « J'ai donné tout ce que j'avais pour acheter la paix de Tolentino, je n'ai plus rien ! » Mais l'avide exacteur fondant sur un écrin qu'il voit, dont les objets les plus précieux avaient été sacrifiés à ce traité : « Voilà encore une bague, cria-t-il brusquement, j'en vois une autre à votre doigt, donnez-les. » Le Pape lui remet la première en disant : « Je puis vous donner celle-ci, mais l'autre, qui vient des papes mes prédécesseurs, doit passer à celui qui me succédera. — Non, je ne le souffrirai pas, dit le trésorier furieux, donnez-la de suite, ou je la prends de force ; » et pour éviter une violence sacrilége, le Pape céda.

En sortant, cet homme dit au Pape de se préparer à partir le lendemain matin à six heures. — « J'ai quatre-vingt et un ans, dit Pie VI; voilà deux mois que je suis malade, je veux mourir ici. » Le farouche républicain répliqua : « Vous mourrez aussi bien ailleurs ; si vous ne voulez pas partir on emploiera des moyens de rigueur. » Le souverain Pontife se jeta aux pieds de son crucifix ; puis se relevant dans un changement d'esprit complet, il montra une résignation et même une joie qui ne se démentirent jamais jusqu'à sa mort.

Dans la nuit du 19 au 20 février, on enlevait le Pape du Vatican. Il avait voulu entendre la messe, et les soldats impatients s'irritaient, parce qu'ils avaient peur d'un soulèvement si le Pape n'était pas parti avant le jour levé. Ils proféraient mille blasphèmes, et menaçaient de l'entraîner avant la fin de la messe. Son âge, la paralysie de ses jambes et son extrême faiblesse l'empêchaient de marcher vite et de descendre avec promptitude l'escalier du Vatican ; et les satellites le pressaient de paroles et le secouaient brutalement. Enfin la voiture qui l'entraîne roule avec vitesse ; et chose singulière ! l'adjudant qui l'accompagne et le surveille jusqu'à Sienne, est un protestant du nom de Calvin.

Mais une remarque bien plus utile et bien plus touchante à faire, c'est la rencontre que fit le Pontife captif près du lac de Bolsène. Là se trouvaient errants quelques prêtres français déguisés pour leur sûreté, les uns en mendiants, les autres en soldats, au moyen d'habits que des militaires français compatissants leur avaient cédés. Emportés par leurs sentiments de reconnaissance et de foi, ces prétendus indigents et soldats accourent au relais. L'un d'eux affublé d'un uniforme de la République, est reconnu par Pie VI. A cette vue, le gracieux et paternel Pontife se ranime au milieu de ses souffrances, et il dit en souriant au fantassin improvisé: « Eh quoi ! êtes-vous donc devenu soldat ? » — « Oui, Saint-Père, répondit le prêtre, nous le sommes tous, et nous le serons toujours de Jésus-Christ et de Pie VI ! — « A quel état vous voilà réduits ! » — « Notre gloire est d'être à votre suite et comme vous. Nous rencontrons Votre Sainteté au jour de la fête de la *chaire de saint Pierre à Antioche.* C'est pour nous un nouveau garant que l'enfer ne prévaudra jamais contre elle. » — « Je l'espère bien aussi, moi ; mais où allez-vous ? où irez-vous ? » — « Hélas ! Saint-Père, la brebis suit les traces du pasteur... Où Dieu voudra, comme vous... *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* » — « Eh bien, conservez votre courage et votre force. » — « Oui, Saint-Père, nous en avons un si grand exemple devant les yeux, que nous serions bien coupables de ne pas l'imiter ; » et la voiture part au galop et rompt brusquement le céleste entretien.

Le 25 février le Pape est déposé à Sienne, où il resta jusqu'au 25 mai, que les geôliers par ordre du Directoire l'enfermèrent à une lieue de Florence dans un monastère de Chartreux, où il était surveillé comme un forçat. Dans cette nouvelle prison il reçut, des évêques français réfugiés en Angleterre, une lettre de consolation d'autant plus précieuse pour l'illustre proscrit, que c'étaient d'autres exilés, proscrits pour la même cause, qui la lui adressaient. Pie VI, infiniment sensible à ce tendre et filial témoignage, leur répondit par un bref où il les consolait eux-mêmes de ses malheurs personnels. Il est si plein de foi, de fraternité, de tendresse et d'humilité dans cet écrit, qu'il nous faut en transcrire ici quelque chose. Il leur dit donc :

« Cette charité paternelle que j'ai manifestée précédemment envers vous et les autres invincibles confesseurs de Jésus-Christ, la voilà donc obligée par vous-mêmes à vous consoler, à vous encourager, puisqu'en oubliant l'étendue et la durée de vos propres infortunes, vous êtes affectés de tant de chagrins et troublés par tant de craintes à cause des maux que, dans sa suprême miséricorde, Dieu m'a jugé digne de souffrir pour mon salut ! Si c'est afin de me corriger et de me châtier, que sa main s'est ainsi appesantie sur moi, qu'y a-t-il là qui ne me soit glorieux ? puisque cette tribulation, quoique je l'aie méritée par mes péchés, atteste que je suis aimé de Dieu, et que le Père des miséricordes me traite en enfant chéri suivant la parole de l'Apôtre. Que si c'est seulement pour éprouver ma foi et ma persévérance qu'il permet que je sois ainsi traité, combien plus grande encore est ma gloire, puisque cela prouve que, malgré mon indignité, je suis agréable à Dieu, saint Paul ayant dit que ce sont les élus qu'il purifie comme l'or dans la fournaise, afin que leur foi soit trouvée beaucoup plus précieuse que l'or éprouvé par le feu ! Le Seigneur console et fortifie si merveilleusement ma faiblesse par cette pensée, qu'indépendamment des tribulations qui pèsent sur moi, je désire en souffrir de plus grandes encore, pourvu que je souffre toujours pour la justice et pour Jésus-Christ... Vénérables frères, votre courage et votre vertu dans les malheurs sont si admirables, que ce n'est pas de moi que vous avez besoin de prendre exemple ; c'est plutôt vous qui devez servir de modèles de foi, de constance et de sainteté, non-seulement pour ceux qui souffrent la persécution, mais encore pour moi-même. Eh ! qu'ai-je à craindre après tout ? serait-ce la mort ? Quand on ne vit plus que pour Jésus-Christ, l'on ne peut que gagner à perdre la vie... »

Ce passage du bref du saint Pontife est trop sublime et trop touchant pour ne pas le donner tel qu'il l'a donné lui-même. Il est dans sa propre langue, c'est-à-dire dans la langue de l'Église, bien plus sublime et bien plus touchant encore : « Venerabiles fratres, quam significationem paternæ caritatis, qua vos, cæterosque invictos Dei confessores, fratres nostros semper complexi sumus, si antea dedimus vobis, multo nunc magis ad consolandos et confirmandos animos vestros dandam censemus, cum videamus vos magnitudinem, ac diuturnitatem ærumnarum vestrarum oblitos, tanto in mœrore metuque versari propter eas quibus Deus, per summam misericordiam suam, ad salutem nostram operandam in nobis, dignos nos habuit... sive ad corripiendos et castigandos nos supra caput nostrum ita gravata sit manus Domini ; quid hac tribulatione gloriosius nobis, qui, etsi justę pro peccatis nostris affligimur, per ea tamen, quibus affligimur, et amari a Deo et licet peccatores simus, tamen a Patre misericordiarum amantissimo, tanquam filios haberi cognoscimus, cum dicat Apostolus : Quem diligit Deus castigat ; flagellat autem omnem filium quem recipit. Sive per tentationem hanc qua sic exerceri permittit nos Deus experiri velit fidem et perseverantiam nostram ; quanta hæc item gloria nostra est ! Cum per tentationem hanc

etiam vel in nostra hac indignitate sperare possimus non despectos, sed acceptos nos esse Deo, cum illud legimus : Sicut in igne probatur aurum, sic homines accepti in fornace tentationis; neque id eo consilio ut in tentatione deficiamus, sed ut probatio nostræ fidei multi pretiosior auro, quod per ignem probatur, inveniatur. Hac cogitatione, venerabiles fratres, ita mirifice et consolatur et corroborat infirmitatem hanc nostram Deus, ut non eas solum quas ferimus, sed multo etiam majores tribulationes perferre desideremus, dummodo et propter justitiam et propter Christum eas perferre debeamus..... Venerabiles fratres, tanta est virtus vestra in hac tribulatione perferenda, ut non nostra a nobis, sed a vobis atque ab omnibus vestræ fidei, constantiæ ac sanctitatis exempla sint petenda..... Quid, quæso, timeamus? mortem ne? Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. »

(*Datum cœnobio Cartusiæ prope Florentiam*,
10 novemb. 1798.)

Le souverain Pontife était parti de Rome dans un dénûment absolu. Cela n'empêcha pas ses persécuteurs de laisser à sa charge les frais de voyage; les âmes chrétiennes connaissant sa détresse voulurent venir à son secours. Il en fut extrêmement touché. Mais il se trouva heureux de pouvoir se dispenser d'accepter ces offres si filiales de la foi, parce que la plupart des souverains de l'Europe s'étaient hâtés, à cause de sa dignité de monarque et de la leur, de venir à son secours.

Parmi les hommages de ce genre qu'il reçut alors, dit M. Guillon (et il tenait le fait même du compagnon fidèle de Pie VI, de Sienne à Valence, Mgr Spina, archevêque de Corinthe), parmi les hommages de ce genre que reçut le Pape, il en est un tout à fait étonnant, et sous le rapport du donateur, et sous le rapport de l'objet : c'était un calice d'or avec sa patène que lui envoyait le *Dey d'Alger* avec cette lettre : « *Très-Saint-Père, ces Français pervers qui vous ont tout ravi*, ne vous auront certainement pas laissé un calice. Je vous prie d'accepter celui que je me fais un devoir et un honneur de vous offrir. »

Le Directoire, alarmé des respects qui environnaient Pie VI dans sa prison, et des progrès des Autrichiens et des Russes, envoya ordre d'amener son prisonnier en France. La maladie du Pape faisait des progrès effrayants et il souffrait étrangement. Qu'est-ce que cela faisait aux bourreaux? Couvert de plaies et de vésicatoires (1), on l'enlève le 28 mars au soir, et il couche dans une mauvaise auberge. Il voyagera pendant quatre mois à travers des populations en délire républicain, ne pouvant prendre quelque repos avec de misérables aliments qu'autant qu'il plaira aux 30 cavaliers qui le gardent de faire halte pour leur propre satisfaction. En vérité, n'est-ce pas saint Ignace, martyr, et ses dix léopards?

On veut qu'il parte inopinément de Parme le 1er avril. Les médecins déclarent qu'il mourra en route. « Mort ou vif, il faut qu'il parte : c'est ma consigne, » dit le chef de l'escorte.

Déposé le 24 dans la citadelle de Turin, à deux heures du matin, le Pape compte qu'on l'y laissera. Il apprend qu'on doit le conduire bien plus loin. « Partout où vous voudrez, » dit le martyr.

(1) Un des commissaires du Directoire eut la cruauté d'arracher les vésicatoires qu'on avait appliqués au pape, pour voir si on n'en imposait pas. Pie VI souffrit cette douleur et cet affront sans se plaindre.

Le 28, le saint vieillard commence la traversée des Alpes. On l'assied sur une espèce de chaise à porteurs, qui n'était guère qu'un grossier brancard. Les personnes de sa suite ont des mules pour gravir les rochers. Pendant sept mortelles heures il va suspendu sur des sentiers étroits, entre un mur de onze pieds de neige et des précipices effrayants. Des hussards lui offrent leurs pelisses pour le garantir d'un froid insupportable. Mais les maux de la terre ne pouvant plus rien sur cette âme céleste, il les remercie en leur disant avec bonté : « Je ne souffre pas, je ne crains rien; la main de Dieu me protége visiblement parmi tant de dangers; allons, mes enfants, courage. » Et c'est après un si affreux trajet qu'il arrive à Briançon. On l'y établit à l'hôpital, dans une méchante chambre qui n'avait qu'une fenêtre, en lui défendant de s'y montrer. C'était le 5 avril. Mais combien il avait été consolé avant d'entrer dans la ville en voyant venir au-devant de lui une foule de Briançonnais qui, poussés par leur foi, se prosternaient devant lui et lui donnaient toutes sortes de marques de vénération et d'amour. A cette vue, il ne put s'empêcher de dire avec attendrissement en se tournant vers ses compagnons d'exil : « En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël; *non inveni tantam fidem in Israel!* »

Les avantages des Autrichiens en Italie firent appréhender au Directoire qu'ils ne vinssent enlever le Pape à Briançon. Il ordonna donc de le transporter à Grenoble. Ce voyage qui dura dix jours dans une mauvaise voiture, à travers des montagnes et des chemins affreux, fut extrêmement pénible à l'illustre et saint mourant. Enfin il arriva le 6 juillet à Grenoble. Pendant trois jours qu'il y resta, la piété des Grenoblois combla Pie VI de consolation, en dépit des révolutionnaires de cette ville. Enfin il arriva à Valence le 14 juillet. Les conducteurs du Pape l'avaient fait exprès, parce qu'ils espéraient que l'anniversaire de la prise de la Bastille ferait faire une mauvaise réception à Pie VI; d'autant plus que l'année précédente, à pareil jour, on avait brûlé publiquement son portrait sur la place de la ville. Vains projets des efforts des méchants pour outrager et tourmenter l'auguste vieillard! Une multitude innombrable de Valence et autres lieux bordait les routes et se prosternait devant lui. Le Pontife est déposé dans l'hôtel du gouverneur, dont le jardin donne sur les rives du Rhône; mais cet hôtel est enfermé dans la citadelle. L'administration de la Drôme déclare au Pape qu'il est en état d'arrestation, et le président, en lui rendant une visite en corps, veut bien lui promettre sa *protection*. Ce mot fit un peu hocher d'étonnement la tête à Pie VI, qui ne put s'empêcher de dire : *Protezione! protezione!*

Le Directoire de plus en plus effrayé des progrès et des victoires des Autrichiens et des Russes, qui les avaient amenés presque au sommet de la chaîne méridionale des Alpes, donna ordre de transférer le Pape à Dijon, en laissant toujours à son compte, bien entendu, tous les frais de déplacement. Il fit défense expresse de s'arrêter à Lyon, tant il redoutait la foi et la piété des Lyonnais.

Mais quand l'ordre arriva, le Saint-Père était à l'extrémité. On l'entendait dire souvent ces mots : « Mes souffrances de corps ne sont rien en comparaison de mes peines de cœur!... les cardinaux, les évêques dispersés!... Rome!... mon peuple!... l'Eglise! ah! l'Eglise.... en quel état vais-je les laisser!... Il souffrait, gémissait et priait. Le 27, il reçut les sacrements dans son fauteuil. Quand on lui demanda, en présence de l'Eucharistie, s'il pardonnait à ses ennemis : « Oh! oui, de tout mon cœur, répondit-il en élevant les yeux au ciel, de tout mon cœur! » On lui lut la profession de foi du pontifical; et il posa l'une de ses mains sur les Evangiles, et l'autre sur sa poitrine en signe d'adhésion. Comme saint Au-

gustin mourant, il récitait les psaumes de la pénitence, et répétait souvent ces versets du *Te Deum : Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Enfin, plein de jours, de combats et de gloire, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 29 août 1799, à 81 ans, 8 mois et 2 jours.

A la nouvelle de sa mort, tous les catholiques de la ville firent irruption dans la salle basse où les administrateurs du département l'avaient fait déposer. On jetait des fleurs sur son cercueil, on le touchait avec attendrissement et respect, et l'on disait tout haut : « *C'est un martyr ! C'est un martyr !* »

Le corps du saint Pontife fut enfermé dans un cercueil de plomb et de chêne, et descendu dans une cave, pour y rester jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres du Directoire. L'administration l'y aurait peut-être bien laissé à tout jamais, sans l'événement du 18 brumaire (9 novembre 1799), jour de délivrance, où fort heureusement Bonaparte fit sauter par les fenêtres le gouvernement et les législateurs d'alors. Établi premier consul, il rendit le 30 décembre un décret qui mérite d'être cité : « Les consuls de la République, considérant que depuis quatre mois le corps de Pie VI est en dépôt dans la ville de Valence, sans qu'il lui ait été accordé les honneurs de la sépulture; que si ce vieillard respectable par ses malheurs a été un moment l'ennemi de la France, ce n'a été que séduit par des hommes qui environnaient sa vieillesse (1); qu'il est de la dignité de la nation française, et conforme à la sensibilité du caractère national de donner des marques de considération à un homme *qui occupe un des premiers rangs sur la terre;* arrêtent : 1° Que le ministre de l'intérieur donnera les ordres nécessaires pour que le corps de Pie VI soit *enterré* avec les honneurs d'usage pour son rang ; 2° qu'il sera élevé sur le lieu de sa sépulture un monument simple qui fasse connaître la dignité dont il était revêtu. »

Sur l'ordre du ministre de l'intérieur, les notabilités républicaines de Valence décidèrent que le corps du Pontife serait enterré dans le cimetière commun. La volonté du premier Consul fut fort mal remplie pour la pompe extérieure et le monument ; car l'emplacement de la sépulture, loin d'avoir été rendu notable par un signe quelconque, fut tellement effacé qu'on fut fort embarrassé pour le retrouver le 24 décembre 1801, époque de l'exhumation pour le transport des précieux restes du Pontife à Rome, selon la négociation ouverte et conclue à Paris entre les envoyés de Pie VII et le premier Consul. Heureusement que l'on fut aidé à le reconnaître par une petite voûte en maçonnerie qu'avait fait construire à la hâte un habitant de Valence sur le cercueil par respect pour un décédé si auguste. Et ce noble cœur, c'était un protestant! Le jour, ou plutôt la nuit de l'exhumation, on retira de la fosse le cercueil qui contenait le corps, et l'urne qui renfermait le cœur et les entrailles. Les restes sacrés de Pie VI furent reçus à Rome au milieu du plus magnifique appareil.

XI.

Les habitants de Valence demandèrent instamment qu'un mausolée fût élevé à

---

(1) Ici la vérité est terriblement blessée. Les Français s'étaient faits les ennemis du Pape, le Pape ne se fit jamais le leur. Mais il fallait bien, dans les considérants, couvrir tant bien que mal la conduite du gouvernement à son égard. — Au demeurant, l'odieux des vexations et des tourments appartient au Directoire ; et l'honneur du décret qui fait rendre des hommages au corps sacré de Pie VI, appartient au premier Consul.

Pie VI dans leur cathédrale, et conjurèrent le pape Pie VII de leur accorder le cœur de son glorieux prédécesseur; ils l'obtinrent sur l'approbation du premier Consul, et le cœur et les entrailles furent transportés et déposés à Valence. Gloire aux habitants de Valence qui ont compensé les outrages dont fut abreuvé Pie VI sur la terre d'Italie et de France, par les hommages éclatants et permanents de leur magnanime piété!

XVI, XVII.

Les esprits graves et chrétiens voient et adorent avec admiration et amour dans la mort de Pie VI et l'élévation de Pie VII sur le trône de saint Pierre, la main toute-puissante de Dieu qui sait mener les événements à l'accomplissement de ses desseins, et qui fait servir les défaites et les victoires des peuples à la gloire et à la stabilité de son Église, contre laquelle les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais. A voir l'Italie bouleversée, Rome républicanisée, son Pontife expulsé, enterré en terre étrangère, qui n'eût dit que tout était fini, et qu'il n'y aurait plus de Pape? Aussi, les impies s'en étaient-ils vantés; ils disaient tout haut que l'Église était à jamais abattue, qu'il n'y aurait plus de Pape. Ils le disaient! Et voilà que les victoires et tous les établissements républicains du Directoire au delà des Alpes s'en vont en poussière.. Autrichiens, Napolitains, Turcs et Russes accourent remettre tout dans l'ordre. Rome purifiée de sa république est rendue à son maître naturel, le Pape, qui est choisi et proclamé à Venise. Jamais l'Église catholique ne s'était vue dans un plus grand péril, et jamais Dieu ne l'a relevée d'une main plus souveraine et plus manifeste, puisqu'elle reparaît paisible et assurée sous l'égide respectueuse et protectrice des drapeaux vainqueurs du croissant, du schisme et de l'hérésie, contre la plus terrible république qui eût jamais existé depuis la république romaine.

IMITATIONS DE L'ÉCRITURE.

II.

Memoria Josiæ in compositionem odoris facta opus pigmentarii. — In omni ore quasi mel indulcabitur ejus memoria, et ut musica in convivio (ECCLI. XLIX, 1).

III.

Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui (JOB. XXXI, 23).

Ascensiones in corde suo disposuit... ibunt de virtute in virtutem (Ps. LXXXIII, 6).

IV.

Expectabant me sicut pluviam, et os suum aperiebant quasi ad imbrem serotinum (JOB. XXIX, 23).

Justitia indutus sum, et vestivi me sicut vestimento et diademate judicio meo (JOB. XXIX, 14).

V.

Benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum... Pater eram pauperum, oculus fui cæco, et pes claudo (JOB. XXIX, 13).

VI.

Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam (Job. XXIX, 17).

VII.

Si quando ridebam ad eos, non credebant, et lux vultus mei non cadebat in terram. Sedebam quasi rex circumstante exercitu, eram tamen mœrentium consolator (Job. XXIX, 25).

XIII, XVI, XVII.

Receptus es in turbine ignis, in curru equorum igneorum.
Et prophetas facis successores post te.
Elias in turbine tectus est, et in Eliseo completus est spiritus ejus (Eccli. XLVIII, 10).

XVIII.

Singularis ferus depastus est (Ps. LXXIX, 14).

CHANT TRIOMPHAL

I

Quelle est cette reine imposante
Qu'environnent d'ardents guerriers?
Quelle est cette foule mouvante
Portant en ses mains des lauriers?
C'est la belle Église de France,
De ses héros la troupe immense,
Et ses innombrables enfants.
De tous redisons les victoires,
Les combats géants et les gloires,
Parmi des concerts triomphants.

II

J'aperçois briller sur sa tête
Du salut le casque d'acier.
L'auréole sainte en aigrette
Se balance sur son cimier.
Fille de l'Église romaine,
Son cœur, par une douce chaîne,
S'y tient à jamais attaché;
C'est son bouclier, sa cuirasse;
Aussi, toujours son pied terrasse
L'enfer de fureur desséché.

III

Et Dieu lui donne sa parole
Comme un glaive à double tranchant ;
Ce glaive animé court et vole
De l'aurore jusqu'au couchant.
Glaive, les éclairs que tu lances
Aux yeux des porteurs de sentences,
Les tiennent tremblants, stupéfaits ;
Mais dans les cœurs purs et fidèles,
Ce sont les splendeurs immortelles
De l'innocence et de la paix.

IV

Qu'ils sont beaux ses pieds qui reluisent
Armés d'éperons enchantés,
Qu'elle prête à ceux qui s'épuisent
A porter partout ses clartés.
Prêtre, pour dilater ses gloires
Et perpétuer ses victoires,
Tu cours avec transport comme un aigle emporté.
Tu tombes, épuisé de zèle....
Chaque éperon se change en aile,
Se déploie et te porte à l'immortalité !

V

Voyez-vous dans les eaux du fleuve,
Le cou tendu, les crins flottants,
Ce cheval ardent qui s'abreuve,
Les yeux en feu, les flancs fumants ?
Et, se redressant, il s'agite,
Sous son pied battant il irrite
L'eau qu'il tourmente en hennissant.

L'eau crie, et se lève brisée,
Puis elle retombe en rosée,
Son pied d'airain toujours battant.

VI

Ainsi, noble Église de France,
Je te vois bouillonner d'ardeur,
Et faire éclater ta vaillance,
Ivre de joie, au champ d'honneur.
Plus sont sanglantes les batailles,
Plus tu bondis, plus tu tressailles,
Avec tes indomptés soldats.
En riant ils livrent leurs têtes,
Et pour eux les plus belles fêtes
Sont les plus durs coups des combats.

VII

Auprès de la Reine j'admire
Un prince plein de majesté ;
Le Dieu qui l'ombrage et l'inspire
Dit : Mon nom c'est la VÉRITÉ.
Monté sur un coursier rapide,
Il court d'une course splendide
Partout où naissent les lauriers ;
Plein d'aise il en fait avec elle
Une moisson toujours nouvelle,
Pour en couronner ses guerriers.

VIII

J'entends des clairons de la guerre
Sonner les belliqueux accents,
Et le roulement du tonnerre
Sur les tambours retentissants.

Pourquoi ces superbes fanfares,
Tandis que des monstres barbares,
Reine, déchirent tes enfants ?
« Pourquoi? Ce sont les chants de gloire
Qui vont proclamant la victoire
De tous mes héros triomphants. »

IX

Soldats nourris dans les alarmes,
Sachez vaincre, sachez périr.
En voyant vos frères des Carmes,
Qui d'entre vous pourrait pâlir ?
Où vont ces vierges et ces femmes,
Sous le fer des tranchantes lames
Redressant un front enchanté ?
Elles commencent des cantiques,
Qu'à jamais leurs voix extatiques
Poursuivent dans l'éternité.

X

Où vont sur de sombres navires
Ces héros traversant les mers ?
Et d'où viennent ces voix de lyres
Qu'on entend nager dans les airs?
Ce sont les déportés eux-mêmes
Célébrant les plaisirs suprêmes
Que Dieu fait goûter au martyr.
Pour lui le désert a des charmes,
Et le bonheur naît dans les larmes,
C'est une fête de mourir.

XI

Ils chantent d'une voix sonore

Tous ces vaillants couverts de sang,
Sur l'échafaud qui les dévore
Sous son triangle rugissant.
Avec un sublime visage
Ils bravent la haine et la rage
De leurs bourreaux exaspérés,
Et les font frémir d'épouvante
Sous leur quiétude apparente,
Au bruit de ces chants inspirés.

XII

« Sur le haut du Liban un cèdre magnifique
Étendait au loin ses rameaux.
Et les passants disaient : Toujours sa gloire antique
Jettera des rayons nouveaux.
Ils parlaient encor... Le ciel tonne,
Le cèdre se tord en criant ;
Et la flamme qui l'environne
A déjà détruit le géant. »

XIII

Siècle orgueilleux, tu dis : *Je détruirai l'infâme*
Et tous ses débiles soutiens ;
Et j'exterminerai par le fer et la flamme
Et les prêtres et les chrétiens ;
Comme une timide couvée
Que tient en sa main l'oiseleur,
Ainsi disparaîtra l'armée
D'Israël sous mon pied vainqueur.

XIV

Tu le disais, impie, et ta bouche arrogante
Insultait au Dieu des combats ;

Mais il lance en grondant sur ta tête fumante
Et son tonnerre et ses éclats ;
Plus vite que l'herbe séchée
Qui disparaît en un clin d'œil,
Ta gloire sanglante arrachée
Dort avec ta vie au cercueil.

XV

Ils ont crié : Du Christ faisons cesser les fêtes,
Brisons ses odieux autels ;
A ce prétendu Dieu des feux et des tempêtes
Donnons des déplaisirs mortels.
Mais dans leurs bouches écumantes
Soudain cessent leurs cris stridents,
Et Dieu de ses mains foudroyantes
A tout à coup brisé leurs dents.

XVI

Il leur dit : Je suis lent à lancer ma colère ;
Alors vous faites les géants.
C'est assez, c'est assez, rentrez dans la poussière,
Vous n'êtes tous que des néants.
Va, ma vengeance, prends tes ailes,
Agite tes fouets sabrants,
Et sur ces races criminelles
Fais pleuvoir des feux dévorants.

XVII

Et la noble Église de France
Lève un front encor humecté
Du sang figé de sa vaillance,
Beau de gloire et de liberté.
A ses côtés ses mains bénies
Se reposent sur deux génies,

Qui la soutiennent de leurs bras :
L'un, c'est le Pontife et le Père,
Le Docteur de toute la terre;
L'autre, le Géant des combats.

XVIII

Voyez-vous comme elle rayonne
De perles et de diamants :
Qu'elle est belle sous sa couronne
Et sous ses nouveaux ornements!
Quels essaims de vierges pudiques
Font retentir de leurs cantiques
A présent ses parvis sacrés !
Et jusqu'aux plus lointains rivages,
Bravant les flots et les orages,
Volent ses prêtres vénérés.

XIX

Ils y vont porter la richesse
Des trésors de la vérité,
Qu'à tous leur voix ardente adresse
Dans leur pays en liberté.
Lève ta tête glorieuse;
Quelle foule tumultueuse
Se presse autour de tes autels!
Chante, noble Église de France,
Dieu, ses secours et sa puissance,
Et tes triomphes immortels.

XX

Et les anges dans les espaces,
Disent : Qu'elle est belle en son port!
Et son noble Époux plein de grâces,
Lui dit avec un saint transport :

« Assez longtemps pour la victoire,
Bien assez longtemps pour ma gloire,
Sur toi les dents des léopards!
Viens des antres de la lionne,
Reine, et que ma main te couronne
Dans les splendeurs de mes remparts. »

XXI

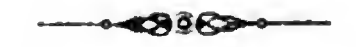
Cependant toute sa famille,
Ainsi que d'ardents escadrons,
Tout autour d'elle ondule et brille,
Comme un voile avec ses festons;
Et comprenant que sous les armes,
Dans les travaux et les alarmes,
Seront tous les jours ses enfants;
L'Église, Reine militante,
Avec eux, d'une voix vibrante
Fait retentir ces fiers accents :

XXII

« Pour nous, toujours combats, toujours guerre et victoire,
Toujours force et courage, toujours épreuve et gloire!
On peut bien nous tuer, mais nous vaincre... jamais!
Pour nous, soldats de Dieu, la plus belle couronne
Que l'éternité donne,
Fleu rit dans le carnage et sur les chevalets. »

NOTES

SUR LE CHANT TRIOMPHAL.



XVII.

. . . .
A ses côtés ses mains bénies
Se reposent sur deux génies
Qui la soutiennent de leurs bras.
L'un, c'est le Pontife, le Père,
Le Docteur de toute la terre ;
L'autre, le géant des combats.

Il n'est personne qui ne voie qu'il s'agit ici du *Concordat* entre Pie VII et le premier Consul pour la restauration de l'Église de France.

« Dès la première année de nos révolutions, tout notre clergé s'était vu dépouiller de ses anciens moyens de subsistance. Bientôt, sous le titre spécieux de constitution civile, une suite de décrets rendus par des législateurs du monde, avait plongé nos églises dans le schisme, et chassé nos anciens pasteurs hors de leurs paroisses et de leurs diocèses. Les nouveaux auraient bien pu s'apercevoir qu'une secte également impie et factieuse les appelait, bien moins pour maintenir en France quelque idée de Christianisme, que pour cacher au peuple le projet d'en détruire jusqu'aux derniers vestiges. L'impiété, levant enfin le masque, avait armé tous ses bourreaux. Des pasteurs légitimes, les uns étaient tombés par hécatombes victimes du féroce Robespierre, ou de la tyrannie des Pentarques ; les autres, dispersés sur toute la surface de l'Europe et jusque dans les déserts de la Guyane, s'étaient vus condamnés à subir les rigueurs d'un long exil ou bien de la déportation dans une région de mort. Toute la bienfaisance des peuples qui nous avaient offert un asile, ne pouvait pas au moins nous soustraire aux ravages du temps et des années. Nos évêques et leurs dignes coopérateurs descendaient lentement au tombeau. Ce qui restait de vrais prêtres en France, exposés aux caprices de la Révolution, à des persécutions sans cesse renaissantes, succombent sous le poids des travaux. Encore quelques années du règne des sophistes, et le sacerdoce était éteint en France ; les projets de la plus monstrueuse impiété étaient accomplis.

Tels étaient, hélas ! trop notoirement, les désastres de l'Église gallicane, lors-

42

qu'une nouvelle révolution mit à la tête de la chose publique un de ces hommes que Dieu ménageait à la France pour relever au moins une grande partie de ses temples ; un homme convaincu de la justice, de la nécessité de rendre à un peuple immense et toujours attaché au culte de ses ancêtres, la liberté de ses autels. Ce ne fut pas sans un étonnement mêlé d'un consolant espoir, que par un bref en date du 13 septembre 1800, nos évêques apprirent de Sa Sainteté qu'elle venait d'être invitée par le premier Consul à seconder ses vœux pour le rétablissement de la religion en France. Sur cette invitation, des agents, dont le Pape connaissait la sagesse, la piété et les lumières, partirent de Rome pour venir traiter à Paris cet important objet. La longueur des négociations annonçait des obstacles à vaincre, non moins par le premier Consul que par le Pape même. Tout nous disait alors qu'il fallait s'attendre de la part de l'Église à de grands sacrifices ; tout nous disait aussi que le seul à excepter de ses dispositions était celui de nos principes, des vérités évangéliques. La renommée enfin vint nous apprendre qu'un concordat, dont les articles n'avaient pas encore d'authenticité publique, avait été conclu entre les agents du Saint-Siége et le premier Consul. Alors Sa Sainteté adressa aux évêques français un nouveau bref en date du 15 août 1801.

Dans ce bref mémorable, apres avoir rendu à nos prélats l'hommage qu'avait mérité leur constance dans la foi, et ce spectacle d'édification qu'avait signalé leur exil, Sa Sainteté, avec tous les accents de la douleur, avec tous ceux d'un père qui craint d'affliger ses enfants, leur annonce qu'il reste encore de leur part un grand exemple de vertu et de générosité à donner au monde, un dernier sacrifice à faire, pour la conservation de l'unité, pour le rétablissement de la religion catholique en France, c'était la démission, la résignation libre de leurs siéges épiscopaux, à faire entre les mains du Pape. Et le Pape, dans la nécessité pressante des choses, était réduit à ajouter que si, par un malheur qu'il n'osait prévoir, la réponse était ou dilatoire, ou un refus formel, les évêques devaient s'attendre dans leur sagesse même qu'il faudrait en venir à des mesures capables d'écarter tous les obstacles et telles que l'Église universelle, l'Église romaine pût enfin jouir du bonheur de voir le schisme éteint, la paix rétablie dans l'Église gallicane, et l'ordre rétabli dans le vaste empire de France.

Les évêques français pour le plus grand nombre donnèrent la démission demandée. Plusieurs, c'est-à-dire trente-quatre, refusèrent. Le Pape plus que personne fut consterné de ces dispositions; mais il passa outre selon qu'il l'avait annoncé, parce que le rétablissement de la religion et de la paix ne permettait pas les retards, et pour sauver l'Église de France, il jugea qu'il y avait nécessité absolue de faire éclater toute cette puissance qui, dans les grands besoins de l'Église, la supplée elle-même tout entière, et s'élève au-dessus de la loi, pour atteindre le but de toute loi ecclésiastique, celui de maintenir ou bien de rétablir la religion (Barruel).

Ainsi, par sa souveraine autorité, le Pape ôta toute juridiction aux anciens évêques titulaires, anéantit toutes les anciennes circonscriptions des diverses églises, et créa, d'accord avec le gouvernement, d'autres archevêchés, d'autres évêchés, d'autres archevêques et d'autres évêques. C'est reconstruite sur ces bases que fut relevée l'Église de France du milieu de ses désastres et de ses malheurs, et que son front brille aujourd'hui comme dans ses plus célèbres jours anciens,

Beau de gloire et de liberté.

L'étude des principes d'après lesquels le souverain Pontife a agi, d'après lesquels les évêques démissionnaires ont obéi et contre les effets desquels ont eu tort de se dresser certains récalcitrants et disputeurs, est aussi attachante que sérieuse pour un enfant de l'Église catholique. Que qui voudrait la faire ouvre et lise avec attention le livre de l'abbé Barruel, *Du Pape et de ses droits*, et il sera pleinement éclairé et satisfait. Qu'il lise spécialement ce qui regarde en particulier le Concordat de 1801, à partir de la page 535 jusqu'à la fin du volume, page 799.

IMITATIONS DE L'ÉCRITURE.

II, III, IV.

Galeam salutis assumite... induti loricam justitiæ,... in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere... et gladium spiritus assumite, quod est verbum Dei ; calceati pedes in præparatione Evangelii pacis... (AD EPHES. VI, 14).

Ite, angeli veloces, ad gentem dilaceratam (ISA. XVIII, 2).

Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas (ISAIE, LX, 8)?

VI.

Lauda, Jerusalem, decanta laudem, et hinni... (ISAIE, LIV, 1).

VII.

Et vide cœlum apertum, et ecce equus albus, et qui sedebat super eum vocabatur fidelis et verax (APOC. XIX, 11).

Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime.

Specie tua, et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna...

Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate (PS. XLIV, 4).

XV.

Dixerunt : quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra (PS. LXXIII, 8).

Deus conteret dentes eorum in ore ipsorum ; molas leonum confringet Dominus (PS. LVII, 7).

XVIII.

Adducentur Regi virgines post eam, afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in templum Regis (PS. XL, 15).

XX.

Quam pulchri gressus tui, filia principis (C. C. VII, 1).

Veni, sponsa mea, coronaberis de cubilibus leonum, de montibus pardorum (C. C. IV, 8).

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

AUX BARRICADES

La démarche de l'archevêque de Paris portant aux insurgés de 1848 des paroles de paix et rencontrant la mort sur les barricades, est l'un des traits les plus saillants d'héroïsme et de dévouement qui aient marqué les jours lugubres de l'insurrection. Son sacrifice spontané est l'honneur du clergé de Paris, la gloire de l'épiscopat français et de l'Église entière, et il vient naturellement et nécessairement se ranger à la suite de mes chants en l'honneur des martyrs et des héros du christianisme, surtout de ceux du beau pays de France.

Le souverain Pontife, au consistoire du 11 septembre 1848, a préconisé, dans une allocution au sacré Collége, le dévouement de l'archevêque de Paris, par des paroles trop belles pour que je ne les transcrive pas ici :

« Vous le savez, disait-il aux cardinaux assemblés au mois de juin dernier, lorsque la guerre civile s'éleva dans Paris, son évêque a rempli magnifiquement la charge du bon pasteur, et donné un grand et admirable exemple de charité chrétienne, spectacle aimé de Dieu, des anges et des hommes. S'oubliant complétement lui-même, uniquement inquiet et préoccupé du salut commun des autres, du désir d'apaiser les mouvements violents et ensanglantés des citoyens, de détourner entièrement de son troupeau les massacres et les ruines, animé d'un courage vraiment chrétien et épiscopal, au mépris des périls les plus sérieux, il n'hésita pas à se jeter entre les combattants. Là, pendant qu'il s'efforçait de rappeler les citoyens, armés les uns contre les autres, à des sentiments, à des désirs, à des desseins de paix, de calme, de tranquillité, de concorde mutuelle, frappé d'une blessure mortelle, il donna sa vie pour ses brebis. Tout le monde sait quelle gloire le clergé et l'épiscopat, non-seulement de l'illustre nation française, mais encore de tout l'univers catholique, reçoivent de cet acte admirable de charité chrétienne qu'aucun siècle à venir ne passera sous silence, et que la postérité la plus reculée n'oubliera jamais. Cette charité si ardente

qui porta notre vénérable frère à s'offrir comme en holocauste au Dieu tout bon et tout-puissant pour son troupeau, et pour toute la nation française; la religion et la piété souveraine avec lesquelles, le cœur plein de joie, il accueillit la mort, nous donnent le droit d'espérer que de cette triste station de la vie mortelle il s'est envolé dans la vie éternelle et bienheureuse, et que là il a reçu du Prince des pasteurs la couronne de gloire que rien ne peut ternir. »

A ces paroles descendues de si haut et pleines d'une majesté si douce, je crois en devoir joindre d'autres qui établissent la spontanéité et le surnaturel de la mort de l'archevêque, parce qu'elles apprécient avec toute la précision d'une connaissance parfaite du caractère de Mgr Affre et de l'habitude de sa vie, avec le jugement et la science d'un médecin éminent, et enfin avec le regard élevé d'un sage et d'un chrétien, la démarche héroïque de l'archevêque de Paris. Je les emprunte à un écrit imprimé du docteur Cayol, son ami et son médecin.

« En considérant dans son ensemble et dans ses détails le drame lamentable et sublime qui a commencé le dimanche au faubourg Saint-Antoine, pour finir le mardi à l'archevêché, nous y voyons d'un bout à l'autre quelque chose de surhumain, disons mieux, nous y voyons le cachet du surnaturel.

» Tous ceux qui, comme nous, ont connu particulièrement Mgr Affre, savent qu'il n'était pas de ces hommes qui font peu de cas de leur vie; nous pouvons affirmer qu'il aimait la vie comme peut et doit l'aimer un chrétien et un prêtre. Il y était attaché par les affections de famille les plus douces, par les relations sociales les plus flatteuses. Il devait aimer aussi sa position, sa dignité, à laquelle il avait été élevé par son mérite personnel: il devait l'aimer, parce qu'elle lui avait ouvert une grande carrière de dévouement, parce qu'il y avait fait beaucoup de bien et qu'il en voyait encore beaucoup à faire. Doué d'une raison supérieure et d'un caractère ferme, il n'était pas cependant de ces natures stoïques pour qui la douleur physique n'est presque rien, et qui semblent ne pas connaître le prix de la santé. Il craignait la douleur et le malaise; les moindres dérangements de sa santé lui faisaient souci. Homme d'étude et

d'habitudes pacifiques, il n'avait pas et ne pouvait avoir ce qu'on appelle le courage militaire. On l'avait vu, peu de jours avant sa blessure, vivement ému du bruit de la fusillade dans le quartier Sainte-Geneviève, où il était allé administrer la confirmation, tandis que l'insurrection éclatait dans le voisinage. Nous-mêmes nous l'avions vu un peu troublé dans les journées de Février, lorsque le bruit de la canonnade retentissait dans l'île Saint-Louis.

» Tel était l'homme dans son caractère et sa nature.

» Mais lorsque la grande pensée de l'expiation et du sacrifice se fut emparée de son âme, lorsqu'il eut reçu d'en haut les grâces nécessaires pour l'accomplissement de sa sainte mission, il se trouva élevé au-dessus de sa nature. Dès ce moment on dirait que l'homme a disparu pour ne laisser voir que la victime dévouée. Sa vie lui paraît *peu de chose*, il le dit et le répète avec la simplicité de sa conviction. Il néglige les conseils de la prudence humaine la plus vulgaire, lui naturellement si sage et d'une prudence si consommée ! Entre le projet et l'exécution il ne prend pas même le temps de réfléchir, de consulter, de faire sonder les dispositions du faubourg. A midi, la pensée ne lui était pas encore venue; à cinq heures, il était chez le général Cavaignac, et à huit heures dans le faubourg Saint-Antoine. Le bruit du canon et de la fusillade ne lui cause plus aucun trouble; les images sanglantes qu'on met sous ses yeux pour le détourner de son dessein ne l'émeuvent pas.

» Lorsqu'enfin il est frappé, le surnaturel éclate pour ainsi dire d'une manière plus merveilleuse. Cet homme, naturellement soucieux de sa santé, ne fait qu'une seule question sur sa blessure, et c'est pour savoir si elle est mortelle. Après cela il n'en parle plus. Il ne s'inquiète pas de savoir si le coup qui l'a atteint est venu de droite ou de gauche, si la balle est restée dans la plaie, s'il y a possibilité de la retirer, s'il doit souffrir beaucoup et longtemps, s'il aura quelque opération chirurgicale à subir. Pas un seul mot de toutes ces choses qui, humainement, étaient d'un si grand intérêt pour lui! Qui le croirait? il ne nous a pas même demandé une seule fois de le soulager : il savait bien que nous nous en occupions; mais il est si naturel qu'un malade,

en proie à d'horribles tortures, demande du soulagement à son médecin ! Il ne l'a pas fait une seule fois. Il demandait seulement à Dieu la résignation et la patience. Cet homme naturellement impatient de la douleur, souffrait des angoisses atroces sans un seul mouvement d'impatience. Ses gémissements continuels étaient comprimés par la soumission chrétienne, et lorsqu'ils éclataient un peu, il en demandait pardon. « Ah! mes amis, disait-il, éloignez-vous de moi, je ne vous édifie pas! »

» Pendant les deux assauts du faubourg qu'il lui a fallu subir après sa blessure, le bruit du canon retentissait dans sa chambre et faisait trembler les vitres, sans lui causer le moindre saisissement, la moindre inquiétude personnelle, quoiqu'il eût toute sa tête, toutes ses facultés, et que son ouïe ne fût pas le moins du monde affaiblie. Pas un seul mot, pas une question sur le bruit qu'il entend. Il n'est occupé qu'à prier et qu'à souffrir avec une constance de martyr : n'est-ce pas là du surnaturel ?

» Et n'y a-t-il pas aussi du surnaturel dans cette émotion si profonde, si universelle, qui a ébranlé tout Paris à la nouvelle de la blessure de l'archevêque, et dans ces témoignages de vénération dont le peuple et l'armée ont entouré son cortége funèbre ?

» Nous avons vu, dans ces jours néfastes, assez et trop de morts héroïques; nous avons vu tomber autour des barricades des citoyens éminents et de vaillants capitaines dont la patrie portera longtemps le deuil. Mais la mort de l'archevêque se distingue entre toutes les autres par un caractère surnaturel, c'est-à-dire providentiel et divin. C'est un événement dont la conscience publique a compris la grandeur et l'importance. Derrière ce drame sanglant, on voit apparaître un conseil de miséricorde, car le sang d'un martyr n'a jamais coulé en vain dans un temps de calamité publique. »

L'insistance du docteur Cayol dans ses appréciations au sujet de la mort de l'archevêque de Paris, son insistance, dis-je, sur ce qu'il appelle à bon droit le surnaturel de ce grand événement, amène à mon esprit cette page de l'Écriture qui peint et met sous les yeux la puissance de l'inspiration d'en haut, quand elle s'empare des amis de Dieu et les pousse irrésistiblement aux actes héroïques.

« Tandis que nous étions à Césarée (dit l'auteur des *Actes* parlant de saint Paul qui, quelques jours auparavant, avait dit à ceux de Milet : Et maintenant lié, entraîné par l'esprit de Dieu, je m'en vais à Jérusalem sans que je sache ce qui doit m'y arriver : *Et nunc alligatus spiritu vado*); tandis que nous étions à Césarée, le prophète Agabus vint nous voir, et prenant la ceinture de Paul et s'en liant les pieds et les mains, il dit : L'homme à qui est cette ceinture sera lié de cette sorte par les Juifs en Jérusalem et ils le livreront aux Gentils. Ce qu'ayant entendu, nous le conjurâmes, nous et ceux de ce lieu-là, de ne pas aller à Jérusalem. Mais Paul s'écria : « Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur ? Je suis prêt à tout souffrir, la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. » Et quand nous vîmes qu'on ne pouvait le dissuader, nous dîmes : Que la volonté de Dieu soit faite ! *Quid facitis flentes et affligentes cor meum : ego enim non solum alligari, sed mori paratus sum.* Act. xxi, 8. »

Quelque chose de semblable à ce qui se passa à Césarée, ne s'est-il pas vu à Paris en 1848, lorsque l'archevêque, n'écoutant aucune observation ni supplication, s'en allait mourir sur la barricade, lié et entraîné qu'il était par l'esprit d'en haut : *Alligatus spiritus Dei vado*, et que celui qui *craignait la douleur et le malaise, que le moindre dérangement de santé mettait en transe*, comme le remarque le docteur Cayol ; que cet *homme d'étude et d'habitudes pacifiques* marchait le visage assuré, comme un fleuve impétueux que rien n'arrête, poussé par un vent violent : *Cum venerit quasi fluvius violentus quem spiritus Domini cogit* (Isaie, lix, 19).

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

AUX BARRICADES.

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis
Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

I

O jours de deuil et de détresse,
D'héroïsme et de dévouement !
Le démon des combats sur la cité maîtresse
Fait mugir et tomber un orage de sang.

II

Tu rugis, lion populaire,
Et tes yeux lancent des éclairs ;
Tes ongles aiguisés sont prêts dans leur colère
A déchirer les mains qui te mettraient des fers.

III

J'entends le bronze des batailles
Tonner partout à coups pressés ;
Les chemins sont couverts de vastes funérailles,
Comme en été les champs d'épis mûrs entassés.

IV

Ville altière, brillante et belle,
Te voilà donc comme un géant,
Sur tes pavés hardis dressés en citadelle,
Debout, le glaive en main, le drapeau rouge au vent (1)!

V

Et chefs et soldats intrépides
Courent en épais bataillons,
Affronter bravement les balles homicides,
Pour balayer l'émeute et ses noirs tourbillons.

VI

Les citoyens pleins de courage
S'exposent comme les guerriers;
Et comme eux, dans Paris, ils tombent sous la rage
D'inconnus abrités par des murs meurtriers.

VII

N'importe, ils vaincront la révolte
Dans ses derniers retranchements,
Et ces vaillants feront une vaste récolte,
A très-haut prix, de gloire et de lauriers fumants.

VIII

Déjà, la troisième journée

(1) Quidnam tibi est, quia ascendisti et tu omnis in tecta, clamoris plena, urbs frequens, civitas exultans? Isaïe, xxii, 1.

Était près d'achever son cours,
Et l'ardente fureur de la lutte acharnée
Se montrait plus terrible et grandissait toujours

IX

Dieu puissant, que ta main maîtresse
Arrête à la fin la tigresse
Qui trouble et ravage Lutèce !
Fais cesser la rébellion.
Oui, pour mettre un terme au carnage,
Et pour anéantir la rage
De l'émeute fière et sauvage,
Il faut ta médiation.

X

Voilà le Pasteur et le Père,
Le Pontife de la cité !
Afin d'éteindre cette guerre,
Il s'avance avec fermeté.
Il n'a ni le fer ni la poudre,
Terrible émule de la foudre,
Ce sont les armes d'ici-bas ;
Mais sa voix, son sang, sa prière
Feront reculer la colère
De l'ange fougueux des combats.

XI

Il marchait affable et paisible,
Au milieu d'un peuple étonné,
Qu'une puissance irrésistible
Tenait devant lui prosterné.
Et pour soutenir son courage,
En volant au champ du carnage,

Il disait de cœur et tout haut :
« Le bon pasteur donne sa vie,
» Le bon pasteur se sacrifie
» Pour les brebis de son troupeau. »

XII

Partout son paternel passage,
Par les habitants stupéfaits
Est accueilli comme le gage
Du plus merveilleux des bienfaits.
Et la mère qui se lamente
Parce que la balle sanglante
Vient de frapper son fils au cœur,
Et le blessé sur sa civière,
Bénis par la main de ce père,
Sentent s'adoucir leur douleur.

XIII

Les compagnons de son courage
Le contemplaient dans le chemin,
En admirant sur son visage
Un je ne sais quoi de divin.
Son port, son regard, sa stature,
Semblent dépasser la nature ;
Il leur paraît transfiguré.
Et l'évêque au maintien timide,
Tout à coup brillant, intrépide,
Se dresse en prophète inspiré (1).

(1) M. l'abbé Cœur, aujourd'hui évêque de Troyes, dit dans son oraison funèbre de l'Archevêque : « Ceux qui l'ont vu à l'Arsenal rendent ce témoignage que ses traits prirent alors l'expression d'une beauté inaccoutumée, quelque chose d'une bonté divine : on aurait dit que le premier apôtre de Paris, saint Denis, son patron et son prédécesseur, avait détaché son auréole de martyr pour la mettre sur son front, afin qu'elle lui servît de couronne à ses derniers moments. »

XIV

S'élevait menaçant près d'une place immense,
Un ouvrage avancé, fruit d'une intelligence
Prompte, habile à créer d'indomptables remparts.
Sous leur solidité la révolte s'abrite,
Protége, aigrit, excite
Ses rudes léopards.

XV

Pendant longtemps, contre eux le bronze des batailles
Vomit avec fureur ses brûlantes entrailles.
Vains efforts !... Tout à coup on fait cesser le feu ;
De part et d'autre il règne un sublime silence,
Et sur le mur s'élance
Le Pontife de Dieu.

XVI

Il était là, pareil à l'antique Moïse,
Appelant par ses vœux, comme une douce brise,
Sur un peuple égaré la paix et le pardon ;
Il parle... en un instant, ainsi qu'un éclair, vole
Cette affreuse parole :
Trahison ! trahison !

XVII

Le Pontife debout, d'un regard impassible,
Voyait et mesurait la révolte inflexible ;
Et les balles sifflaient, son cœur ne tremblait pas ;
Il gémissait, pareil à la douce colombe...
Et la victime tombe
Sous le plomb des combats !

XVIII

Des hommes pleins de sang viennent verser des larmes,
Autour de lui rangés, ils jurent sur leurs armes
D'atteindre de leurs coups celui qui l'a blessé.
« Non, mes amis, dit-il, que mon sang qui ruisselle,
» Sous la balle mortelle,
» Soit le dernier versé ! »

XIX

De tes saints, ô mon Dieu ! voilà donc la vengeance !
Toujours contre la haine et contre la démence,
On les voit patients, humbles et doux agneaux.
Leurs discours est sans fiel, même leur bouche affable
Sait d'un sourire aimable
Apaiser les bourreaux.

XX

Un bel arbre était dans la plaine,
Couvert de feuilles et de fleurs ;
Un homme contre lui déchaîne
Sa hache et ses âpres fureurs.
A chaque coup que le fer donne,
L'arbre de ses feuilles couronne
L'inexorable bûcheron ;
Tel, à chaque coup qui l'immole,
Par une bénigne parole,
Toujours le vrai chrétien répond.

XXI

On le reporte à sa demeure,
Suivi d'une foule qui pleure

Le Pontife qui d'heure en heure
Sent ses forces s'évanouir.
« Priez, non pour que je guérisse,
» Mais afin que mon sacrifice
» Soit bon, dit-il, et que je puisse,
» En plaisant à mon Dieu, mourir ! »

XXII

L'auguste, la sainte victime
Que frappa la balle du crime,
D'un dévouement aussi sublime,
Où donc trouva-t-elle l'instinct ?
A ton autel, ô Dieu suprême !
Où tu viens préparer toi-même,
Pour le cœur du croyant qui t'aime,
Le pain des forts, ton sang divin.

XXIII

Il s'est dit : « Le Dieu que j'adore
A moi se donne à chaque aurore,[1]
Tant est grand le feu qui dévore
Son cœur sacré pour ses amis ;
Eh bien, mourons pour la patrie !
Comme lui, d'une âme ravie,
Le bon Pasteur donne sa vie
Pour son troupeau, pour ses brebis. »

XXIV

Sous le doux voile eucharistique,
Jésus-Christ lui-même s'applique
A consoler l'âme héroïque
Qui pour sauver sa ville meurt.
Et l'onction suprême imprime

Sur les membres de la victime
Le sceau de cette paix sublime,
Gage de l'éternel bonheur.

XXV

Le Pasteur de la grande ville
Considère d'un œil tranquille
La mort qui d'une course agile
Vient l'enlever à son troupeau.
« C'est peu de chose que ma vie,
» Dit-il, et je la sacrifie
» Avec bonheur si la patrie
» Trouve la paix sur mon tombeau. »

XXVI

Et sur cet autel funéraire,
Le vœu du pontife et du père
Voit le bras sanglant de la guerre
Déposer son fer en ce jour.
Le peuple au soldat se rallie,
Et Paris, quittant sa furie,
Retrouve la paix et la vie
Qui semblaient s'enfuir sans retour.

XXVII

La cité tout entière avec ardeur exhale
Sa douleur, en suivant la pompe triomphale
Qui mène le martyr à Notre-Dame en pleurs.
O portes, ouvrez-vous, c'est le généreux père
Qui fit cesser la guerre,
En noyant dans son sang nos tragiques fureurs.

XXVIII

O Notre-Dame ! sous ta voûte,
L'anarchie est mise en déroute,
Et la rébellion dissoute,
Par un sacrifice accepté.
Le Dieu du ciel apaisé donne
A son Pontife la couronne ;
A vous, coupables, il pardonne,
Et Paris est en liberté.

XXIX

O célèbre maison des Carmes !
Garde son cœur sous tes arceaux ;
Pour lui, tes murs avaient des charmes,
Il méditait sous tes berceaux.
Sous ton ciel, le goût du martyre,
Douce odeur d'encens et de myrrhe,
Lui venait au nom de Dulau,
Et dans l'humble et paisible enceinte
Dont la dalle est encore teinte
Du sang des La Rochefoucauld.

XXX

Et vous, par vos saphyrs couvertes d'étincelles,
Tournez sur vos gonds d'or, ô portes éternelles !
Ouvrez-vous : le voilà le Pontife martyr !
Et vous, anges de Dieu, sous vos riches coupoles,
Redites les paroles
Que savourait son cœur en s'en allant mourir.

XXXI

Et chaque ange du ciel, sur sa harpe sonore
Modulait ces doux mots plus charmants que l'aurore :
« Mourir pour ses brebis c'est la loi du Pasteur.
Le bon Pasteur toujours souffre et se sacrifie
Et prodigue sa vie
Pour racheter la leur. »

XXXII

Et j'entendis encor sonner à mon oreille
Cet autre chant semblable au trésor de l'abeille :
« Ce Prophète est l'ami du peuple d'Israël ;
Pour le sauver des loups, en bravant leurs colères,
Il mourut en héros et délivra ses frères ;
Pour eux toujours il prie aux pieds de l'Éternel (1). »

XXXIII

Et tout le chœur, tourné vers l'Évêque et le Père
Qui sauva par sa mort la ville tout entière,
Chantait toujours : « Mourir c'est la loi du Pasteur ;
Pour toutes ses brebis sans peine il sacrifie
Ses forces et ses jours, et prodigue sa vie
Avec de saints transports pour racheter la leur. »

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.

---

(1) Hic est fratrum amator et populi Israël ; hic est qui multum orat pro populo, et universa civitate, propheta Dei. (II MACHAB. XV, 14.)

JEANNE D'ARC

Si la sainteté de la vie, la grandeur du courage, l'iniquité de la sentence, l'atrocité des tourments, la foi, la paix et la résignation dans la mort, enfin la réhabilitation de la mémoire, vengée de l'ignominie du supplice par l'autorité du souverain Pontife lui-même, suffisent pour donner rang à quelqu'un parmi les martyrs, assurément Jeanne d'Arc mérite une belle place parmi eux au ciel et sur la terre, puisque le pape Calixte III et les évêques français, après la révision la plus scrupuleuse de la sentence anglaise, en reconnurent l'iniquité manifeste; puisque l'héroïne fut déclarée publiquement et de par l'autorité de l'Église romaine *martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi*, et que la réhabilitation de sa mémoire fut publiée et rendue solennelle et permanente dans toutes les villes de France par des cérémonies civiles et religieuses, et par l'érection d'un monument *ad perpetuam rei memoriam;* fête nationale, qui vient de se renouveler avec éclat et aux applaudissements de tous, à Orléans, le 8 mai dernier.

C'est pourquoi je donne avec empressement et bonheur une place dans mes chants en l'honneur des martyrs, et surtout des martyrs français, à cette jeune fille. Je la lui donne à cause de la sainteté de sa vie, de l'héroïsme chrétien de sa mort, et parce que la grande voix de Rome l'a glorifiée; je la donne avec tout l'élan d'un cœur français à cette jeune Française, le salut de la patrie, l'honneur et les délices de la France, à Jeanne d'Arc tombée victime de la politique étrangère, la plus injuste, la plus sauvage, la plus révoltante et la plus brutale qu'il soit possible d'imaginer, à Jeanne d'Arc enfin dont le nom fait battre le cœur français toujours plus vivement, et d'un contentement toujours plus fier et toujours nouveau, toutes les fois qu'il le lit, ou le chante, ou l'écrit, ou l'entend prononcer.

JEANNE D'ARC

LA VIERGE.

I

Quelle est celle-ci qui s'élève
Comme un beau lis entre les fleurs?
N'est-elle qu'une fille d'Ève?
C'est la vierge de Vaucouleurs;
Ou mieux, de l'éternelle gloire,
Pour vous apporter la victoire,
C'est un ange, soldats français;
Dieu lui-même l'a préparée,
De grâce et de force parée,
Pour vous délivrer des Anglais.

II

Comme la nuit rêveuse, immense,
Se ceint de l'astre au doux rayon,
La couronne de l'innocence
Orne l'ivoire de son front.
De la suave tourterelle
La mélancolique prunelle

Nage sous les cils de ses yeux.
Mais leurs éclairs dans les batailles
Animeront bientôt Xaintrailles,
Dunois, Lahire et tous nos preux.

III

Sa voix à la lyre est pareille,
Et tous les accents en sont doux,
Comme le nectar que l'abeille
Prépare en sa ruche pour nous...
Que Bedfort contre nous s'apprête :
C'est la belliqueuse trompette
Qui sonne l'heure des combats ;
C'est la grande voix des tempêtes
Qui vole, électrisant les têtes
Et les cœurs de tous les soldats.

IV

Vois-tu le palmier qui se dresse
Svelte et flexible au gré des vents?
De même admire sa jeunesse,
Sa taille et ses dix-sept printemps.
Qu'elle sera plus belle encore,
Lorsque, sous l'armure sonore,
Elle atteindra tes escadrons,
Et fera mordre la poussière,
Odieuse et fière Angleterre,
A tes effrayés bataillons!

V

Ses mains pures, laborieuses,
Touchent l'aiguille et les fuseaux;
Dans les plaines silencieuses

Ses pieds conduisent les troupeaux.
Douces mains, que vous serez belles,
Portant les armes immortelles,
Vengeresses de nos affronts !
Que tes pieds, reine des gazelles,
Seront brillants avec les ailes
Des victoires pour éperons.

VI

Oh! qu'elle est bien plus belle encore,
L'humble vierge de Vaucouleurs,
De cette beauté qui décore
Son âme de saintes splendeurs!
Sur elle-même vigilance,
Sur ses lèvres loi de clémence,
Paix au dedans, paix au dehors,
Du Dieu du ciel amour sincère,
Pureté, candeur et prière,
Voilà son cœur et ses trésors !

VII

Aussi, comme on l'aime, et proclame
Les délices de son manoir !
Et pour sœur, pour fille ou pour femme,
Tous auraient bien voulu l'avoir !
Cédant à ses charmes candides,
Les oiseaux du ciel si timides,
Voltigeaient même sur son front,
Et venaient prendre leur pâture,
Que de sa main aimable et pure,
Elle épandait en son giron.

VIII

Marquez vos pas et vos cadences,
Jouez à vos jeux enfantins,
Jeunes filles, formez vos danses,
Entonnez vos joyeux refrains,
Portez vos guirlandes tressées
Au séculaire arbre des fées,
Et suspendez-les en festons.
Puis, sous son ombre bienveillante,
Mangez d'une bouche riante
Le lait, le miel et ses rayons.

IX

Elle chante aussi son cantique,
Mais à Dieu, votre douce sœur;
Et sous l'abri d'un bois antique,
Elle lui parle cœur à cœur.
Sa nourriture et son délice
Est pour elle dans le calice
Du Dieu tout-puissant et tout bon.
Elle tresse aussi sa guirlande,
Elle porte aussi son offrande,
Mais à Notre-Dame d'Hermon.

LES VOIX.

I

Trois fois heureux l'enfant docile
Qui du Seigneur entend la voix,
Qui, dans le chemin de ses lois,
Marche d'un pas ferme et facile.

Alors, même dès le printemps,
Cette terre bonne et fertile
Se couvrira de fleurs et de fruits abondants.

II

L'éclat et la magnificence
Ruissellent de la voix de Dieu,
Ainsi que d'un palais en feu
La flamme avec ardeur s'élance;
Pleine d'impétuosité,
Partout elle s'épand et lance
Les flots de la lumière et de la vérité.

III

O voix, du fond brûlant des nues,
Frappant la cime des forêts,
Comme le chaume des guérets,
Tu brûles leurs têtes chenues;
Et vous, réduites aux abois,
Légères biches, éperdues,
Hâtez-vous et fuyez au plus épais des bois.

IV

Voix du Seigneur, voix du tonnerre,
Parmi la foudre et les éclairs,
Tu fais frissonner l'univers
D'un bout à l'autre de la terre;
Et tu cours au fond des déserts
Porter l'épouvante et la guerre,
Par les échos troublés jusqu'au sein des enfers.

V

O voix pleine de mélodie
Pour la vierge de Vaucouleurs,
Verse ton miel et tes douceurs
Au fond de son âme attendrie.
Et que ta sœur, ange du ciel,
Dans sa céleste rêverie,
Sans se troubler, admire un visage immortel.

VI

— Ma sœur, le royaume de France
Est dans l'abîme du malheur;
Un effroyable usurpateur
S'en est saisi dans sa démence.
Dieu, ma sœur, a fait choix de toi.
Dans tes mains est la délivrance;
Pars, et tu sauveras ta patrie et ton roi.

VII

Et la vierge en pleurant s'écrie :
— Moi, la pauvre fille des champs,
Je terrasserais les méchants
Et je sauverais la patrie!
Moi, je ne sais pas chevaucher!
Pourrais-je, agneau de la prairie,
Mener la guerre, au front des chevaliers marcher!

VIII

— Ne crains pas, traverse la Loire;
L'Anglais sera déraciné,
Et le roi sera couronné.

Va, ma sœur, à toi la victoire;
Et, comme des cerfs effrayés,
Devant l'étendard de ta gloire
Ils fuiront par la peur et le fer balayés. —

IX

— Ange, ta volonté soit faite!...
Je me sens brûlante d'ardeur;
J'ai l'assurance d'un vainqueur!
Partons, volons à la conquête;
Dieu de saint Louis, sois mon secours!
Dans votre île, après la défaite,
Tyrans de mon pays, cachez-vous pour toujours. —

LA GUERRIÈRE.

I

Quel es-tu, beau guerrier plein de charme et d'audace?
Sur ta personne on voit la vigueur et la grâce,
Avec la majesté d'un envoyé des cieux.
Quel est donc ce héros? Cet ange est une femme,
Et son Dieu la proclame
Le plus vaillant des preux.

II

La voyez-vous, Français! Oh! qu'elle est belle et fière,
Cette tête que ceint le casque de la guerre!
La cuirasse reluit sur la fille des bois;
A son jeune côté pend une large épée,
Portant sur la poignée
Le signe de la croix.

III

« Et toi, drapeau des lis, toi que le Dieu que j'aime
Me donna de sa main, en me disant lui-même :
Porte cet étendard de par le Roi du ciel,
Salut, dit l'héroïne, étendard de la gloire !
A toi force et victoire,
Et triomphe immortel.

IV

Dans ma droite fixé, nous serons invincibles ;
Quand tu frapperas l'air de tes ailes terribles,
Tu feras fuir au loin le soldat écumant ;
Ta présence aidera par moi chaque défaite,
Ornera chaque fête,
Et le couronnement. »

V

Pourrez-vous supporter ces prisons martiales ?
Voici les gants de fer, douces mains virginales...
« Donnez, donnez, soldats, accourez, soyez prompts,
Le temps presse ; en avant ! rémettez-moi la bride
De ce cheval rapide ;
Fixez mes éperons. »

VI

Un coursier, fils des vents, à longue chevelure,
Agite avec orgueil sa guerrière parure ;
Son regard est du feu ; près de lui tout frémit.
Il frappe en hennissant la terre qu'il dévore,
Et sous son pied sonore
Le sol a retenti.

VII

Ses deux pieds dans les airs dressés avec audace
Expriment fièrement la force et la menace.
A peine son soldat peut-il le contenir;
Et ses naseaux brûlants, et son poitrail qui fume
Sont couverts de l'écume
Qu'il se plaît à vomir.

VIII

Sitôt qu'il a senti l'héroïne admirable
Saisir ses crins, sauter sur son dos formidable,
Le coursier tout à coup de plaisir est tremblant;
Son beau cou s'arrondit; il balance avec grâce
La vierge qui l'enlace,
Comme un panache blanc.

IX

Orléans, tu péris sous l'affreuse Angleterre,
Comme sous le vautour à la cruelle serre
S'agite un jeune agneau dans les airs suspendu.
Réjouis-toi, voici qu'une charmante tête,
Agitant son aigrette,
T'apporte le salut.

X

O portes, ouvrez-vous; elle entre, l'amazone.
D'espérance et d'amour tout Orléans rayonne.
Elle dit : « Orléans! ils ont brûlé tes tours;
Ils comptent arriver à ta dernière fibre!
Eh bien, tu seras libre
Des Anglais dans cinq jours! »

XI

Et le peuple baisait les mains de la guerrière,
Caressait son cheval et flattait sa crinière.
Chevaliers, vous tremblez à ce discours de feu.
Ne vous défiez pas; la voix qui vous chagrine,
La voix de l'héroïne,
Elle est la voix de Dieu!

XII

La guerrière a passé... son cheval a des ailes...
Dieu! quel bruit! ce ne sont que blessures mortelles!
Que mourants et que morts! que membres fracassés!
En vain les chefs anglais animent au carnage
Leurs soldats pleins de rage:
Ils sont tous terrassés.

XIII

La vierge-soldat crie: « Au nom de Dieu, Xaintrailles,
Courons sur les Anglais! par nos rudes batailles
Les étrangers dehors! chevaliers et soldats,
En avant! en avant!... A l'assaut! aux fascines!...
Gloire au ciel! en ruines
Tout tombe sous vos pas. »

XIV

Tout tombe, tout périt! La guerrière adorée
Est tombée à son tour! Et la flèche altérée,
En traversant son cou, boit son sang virginal.
L'Anglais va l'emporter... Un chevalier s'élance,
Et du fer de sa lance
Chasse l'affreux chacal.

XV

Et le camp s'en émeut... « Comment donc est tombée
La vierge qui voyait à ses genoux courbée
L'Angleterre en courroux, » disaient les chevaliers !
La vierge, sans pâlir, fait panser sa blessure,
Et se montre plus dure
Que les plus vieux guerriers.

XVI

Au feu des combattants succèdent les alarmes ;
On voit de tous les yeux couler de grosses larmes ;
Et cet ordre est donné : « Reposez-vous, soldats ;
Il est tard aujourd'hui ; que chacun se retire ;
Demain avec Lahire
Reprenons les combats. »

XVII

« Se retirer ! Français ! non pas, dit la guerrière.
A cheval ! à cheval ! qu'une victoire entière
Couronn, chevaliers, la gloire d'aujourd'hui... »
Elle vole, on la suit... Devant la main ardente
De la vierge sanglante
Tous les Anglais ont fui.

XVIII

C'est le cinquième jour des coups de la victoire ;
Et l'on voit cheminer tout le long de la Loire
Suffolk et ses soldats, d'un départ sans retour ;
Et l'on chante : « Elle avait d'une ferme assurance
Promis la délivrance
Dans le cinquième jour ! »

XIX

C'est pour tout Orléans la plus belle des fêtes;
Les hauts clochers se font les rivaux des tempêtes;
On baise encor la main de la vierge à cheval.
C'est une ivresse sainte, énergique et sublime,
Et que l'Église anime
Par son chant triomphal... (1)

XX

Mais le temps pèse au cœur de la vierge rapide ;
Elle part; de combats son âme est trop avide,
Pour dormir en repos sur ses brillants lauriers.
Restez, noms de périls, noms fameux, noms de gloire,
Restez en ma mémoire,
Paris! Patey! Moustiers! .

XXI

Ouvre tes portes, Reims, prépare la couronne;
Prends le royaume, ô roi! qu'une femme te donne.
Elle est à tes côtés avec son étendard ;
Toi, la défendras-tu d'une main vengeresse,
Au jour de sa détresse,
Du cruel léopard?

XXII

Les Rémois transportés disaient : Oh! qu'elle est belle!
En elle sont unis l'aigle et la tourterelle.
Elle a le doux regard et la voix du ramier ;

(1) Le *Te Deum* et la procession dans les rues d'Orléans.

Mais lorsque nous voyons sur sa superbe tête
Onduler son aigrette,
C'est un fier chevalier.

XXIII

« O prince, écoute-moi : mon œuvre est terminée ;
A te faire sacrer, Dieu m'avait destinée ;
Tu l'es ! et je retourne aux troupeaux de nos champs. »
...Non ! tu ne verras plus dans ta verte vallée,
O belle infortunée,
Tes agneaux attachants !

LA PRISONNIÈRE.

I

Tu l'avais dit, belle guerrière :
« Je ne durerai pas longtemps ! »
Hélas ! te voilà prisonnière
De ceux qui furent nos tyrans
O Compiègne ! en ouvrant tes portes
Pour les soldats de nos cohortes,
Pourquoi les refermer soudain?
Vois la fortune de la France
Tomber aux mains de la vengeance
D'un dominateur inhumain.

II

N'auriez-vous ni cœur ni mémoire,
Richemont, Lahire et Dunois,
Guerriers, vous tous qu'à la victoire
Elle conduisait autrefois ?
Et tu la laisseras proscrire,
Et tu souffriras qu'elle expire,

Sans te remuer, roi cruel!
Elle t'a donné ton royaume;
Et tu dors ton infâme somme
Entre les bras de ta Sorel!

III

Pauvre alcyon, tout t'abandonne
Dans ta détresse et ta douleur,
Pas un cœur, pas un œil qui donne
Quelques larmes à ton malheur.
Ah! pleure, enfant de la victoire,
Toi qui du faîte de la gloire
Tombes sous d'indignes verrous;
Et qui ne vois venir, sans nombre,
Autour de toi dans ta nuit sombre,
Que des tigres et que des loups.

IV

Comme on voit une horrible laie
Agrandir de sa rude dent
La large et ruisselante plaie
Qu'elle a faite au corps d'un enfant;
Et comme dans les sacrifices
Les yeux, les mains des aruspices,
Cherchant à savoir l'avenir,
Tenaient longtemps dans la torture
L'homme ou la bête, leur pâture,
Et le faisaient cent fois mourir;

V

Tel envers la sainte guerrière
Est ce sanglier des forêts,
Qu'ont chassé de leur sanctuaire

Les Français loyaux de Beauvais (1).
O cruel! compte ses blessures,
Vois les sanglantes déchirures
Et de ses mains et de ses pieds;
Elles sont les marques des chaînes,
Que serrent les mains inhumaines
De ses exécrables geôliers!

VI

C'est l'or le plus pur de la France;
Des anges elle a la blancheur :
Ne vois-tu pas son innocence,
Sa simplicité, sa candeur?
Et c'est ce lis pur et limpide
Que ta bouche anglaise et fétide
Embarrasse en mille détours,
Jusqu'au moment que dans la tombe
Cette gémissante colombe
Par toi descende pour toujours!

VII

Comme on voit les anthropophages,
Chantant, bondissant de plaisir,
Insulter par des cris sauvages
Au malheureux qui va mourir;
Ainsi nuit et jour avec rage
On épouvante et l'on outrage
L'héroïne de Vaucouleurs;
Et des soldats épouvantables,
Par cent blasphèmes détestables,
Font sans repos couler ses pleurs.

(1) L'évêque *Cauchon*.

VIII

Hélas! pleure, émule des anges,
Pleure, noble et divine enfant...
L'Anglais remplit de ses phalanges
La vaste cité de Rouen.
Le mensonge et la violence
Ont écrit l'horrible sentence
Qui retentit de toute part.
O sœur des anges, par la flamme,
Au ciel s'élancera ton âme...
Mais laisse-nous ton étendard!

IX

« Ah! me voilà donc la victime
De mon implacable ennemi!
Il ne m'a pas trouvé de crime;
Pour me tuer, il a menti!
Pauvre et mourante tourterelle,
Au Dieu qui voit tout j'en appelle,
Il sait bien tout ce que j'ai fait!
Si jamais je fus arrogante,
Dissolue, ou bien mécréante,
Ou menteuse enfin... il le sait! »

X

Ainsi disait la condamnée;
Deux torrents coulaient de ses yeux;
Et par la douleur entraînée,
Elle s'arrachait les cheveux.
« Ah! du moins, criait-elle encore,
Si le sabre de quelque Maure
Devait venir mon sort trancher!
Je voudrais en même journée

Être sept fois décapitée,
Plutôt que monter au bûcher ! »

XI

Le Dieu du ciel à sa colombe
Fait parvenir le pain des forts,
Avant qu'elle n'arrive et tombe
Dans la plus cruelle des morts.
Et tout à coup, calme, invincible,
Sa grande âme est inaccessible
Aux atteintes du désespoir;
Et l'incomparable héroïne
Dit cette parole divine :
« Avec Dieu je serai ce soir !... »

LA MARTYRE.

I

Quel est cet imposant et lugubre cortége?
Une femme paraît, plus blanche que la neige,
Sur un char attelé de quatre noirs chevaux.
C'est l'ange des Français, salut de la patrie,
Qui s'avance, qui prie,
Et qui s'en va mourir de la main des bourreaux.

II

« Rouen, tu seras donc ma dernière demeure ! »
Dit de sa douce voix l'humble vierge qui pleure.
Elle avait dans ses mains une modeste croix ;
Ses lèvres s'y collaient, et son regard avide
Y contemplait son guide ;
Et son cœur tressaillait au toucher de ce bois.

III

Quel est ce bruit étrange? est-ce donc une hyène
Qui s'élance en fureur, ayant brisé sa chaîne,
Pour saisir sa victime assise sur son char?
Non, c'est un scélérat, que le remords opprime,
Et qui vient, de son crime,
Demander le pardon à l'ange saint qui part.

IV

« Arrêtez, arrêtez !... chassez-le... qu'il périsse, »
Hurlent tous les Anglais, dont il fut le complice.
Qu'il périsse, c'est bien, le traître Loiseleur !
C'est juste ; mais avant, jusqu'à son dernier âge,
De rivage en rivage,
Qu'il porte en gémissant sa peine et sa douleur (1).

V

Près du ramier d'azur, dont déjà l'aile blanche
Semble toucher au ciel, qui jusqu'à lui se penche,
Je te vois donc encor, sanglier des forêts !
Tais-toi, cruel, va-t-en, disparais dans la fange,
Jusqu'à ce que Dieu venge
Sur toi sa noble fille, et sur tous les Anglais.

VI

Talbot, Bedfort, Warwick, Anglais, race maudite,
Accourez, contemplez la céleste proscrite.
Savourez ses tourments; c'est votre œuvre à vous tous.

---

(1) Nicolas Loiseleur, suppôt de l'évêque Cauchon auprès de Jeanne d'Arc dans la prison, touché de repentir, courut et monta sur le chariot pour lui demander pardon. Les Anglais le chassèrent, il faillit être tué. Il passa sa vie à errer, et mourut subitement à Bâle.

Et le peuple gémit... mais il n'ose rien faire ;
Il ne sait que se taire,
Quand les méchants ont dit : « A nous, la force, à nous ! »

VII

Le moment est venu, magnifique héroïne ;
D'un maintien ferme et saint, sur l'ardente colline,
O fille des martyrs, monte, monte à la mort...
Qu'ai-je dit : à la mort ? non pas ! mais à la vie,
A la gloire infinie,
Dont inonde ses saints le Très-Haut, le Très-Fort !

VIII

Flamme, recule-toi ; ne lui sois pas cruelle ;
Mais, non, plutôt rugis ! une gloire est plus belle
Qui paraît à travers le prisme du malheur.
La souffrance grandit : l'enfant de la victoire
N'a qu'une fausse gloire,
S'il ne sait pas porter l'excès de la douleur.

IX

Que tu la portes bien, généreuse martyre !
Tu regardes la croix ; dans elle tu sais lire,
Jusqu'au dernier moment, et silence et pardon.
La vierge pense au Christ. En mourant elle incline
Son front sur sa poitrine...
Sa bouche semble encor prononcer son doux nom...

X

Et l'on a vu partir une colombe blanche ;
Elle montait, pareille au lait chaud qui s'épanche,
Et qui s'enfuit poussé par un ardent brasier.
Du faîte du bûcher au vaste sein des nues

Ses ailes étendues
Avec grâce portaient le glorieux ramier.

XI

Et l'on a vu briller, dessiné sur la flamme,
Qui semblait pour la vierge une vive oriflamme,
On a vu dessiné le grand nom du Sauveur....
O terre, ô cieux, chantez, relevez les victoires,
Les grandeurs et les gloires,
Dont vous avez comblé l'ange de Vaucouleur.

LA GLOIRE.

I

Ma lyre, éveille-toi ; que tes cordes vibrantes
Sonnent la guerre et ses ardeurs.
Redis les fiers combats, les courses conquérantes
De la vierge de Vaucouleurs.
Avec les ailes de la gloire
Monte le plus vif des coursiers ;
Enfant, de victoire en victoire
Vole en cueillant mille lauriers.
Oh ! qu'elle est belle à son aurore,
La vierge aux rapides combats !
Mais qu'elle est bien plus belle encore
Par son martyre et son trépas !

II

Sous le joug des Anglais, en rugissant, la France
Voyait inclinés tous les fronts.
En vain pour la sauver dépensaient leur vaillance
Et ses chefs et leurs escadrons.
Mais qu'une jeune fille arrive

Avec le ciel et son drapeau ;
Anglais, sa main puissante et vive
Sur-le-champ te creuse un tombeau.

III

Un léopard, repu de sang et de carnage,
Dormait couché paisiblement
Parmi des corps meurtris, dont la dent de sa rage
Avait jonché le sol fumant.
Voilà que sur lui du ciel tombe
Un aigle, égal aux prompts éclairs :
Il est frappé, saigne et succombe ;
L'aigle remonte dans les airs.

IV

Tel l'Anglais, oppresseur du beau pays de France,
Riant disait : « Il est à moi ! »
Il est à toi ! non pas !... voici la délivrance !
Frémis, tremble et pâlis d'effroi.
Une héroïne à tire d'aile
Arrive, te perce et t'abat,
Et retourne au Dieu qui l'appelle,
Aussitôt après le combat.

V

Dans l'horizon lointain je vois fuir des gazelles,
Plus promptes que les aquilons.
Ce sont tous ces Anglais, et leurs troupes cruelles,
Et leurs effrayés bataillons ;
Et le bras tendu, la guerrière
A dit : « Français, courez sur eux.
Qu'ils tombent devant la bannière,
Et sous les chevaux de nos preux. »

VI

Cloches, jetez au loin vos tonnantes volées ;
Sonnez, trompettes et clairons ;
Redites à grand bruit aux monts comme aux vallées,
Des vainqueurs les superbes noms.
Mais célébrez surtout la gloire,
La grâce et la vélocité
De la vierge de la victoire,
Qui nous donne la liberté.

VII

La liberté pour nous... aux dépens de la sienne !
O Ciel ! quel horrible cachot ;
J'y vois l'ange de Dieu fléchissant sous la chaîne
De Wincester et de Talbot.
France, gémis, verse des larmes ;
Eh quoi ! dans des fers scélérats,
Ces mains si belles sous les armes,
Ces pieds si prompts dans les combats !

VIII

Sous des barreaux de fer une jeune hirondelle
Se voit soumise à des enfants ;
La voilà le jouet de la race cruelle,
La victime de ces tyrans.
Rien ne peut arrêter l'ivresse
Qu'ils goûtent à la voir souffrir
Tant que leur âme de tigresse
Ne l'apercevra point mourir.

IX

Et même après sa mort la pauvre infortunée
N'échappe pas à leurs fureurs ;
Oh! non! de ses débris la terre est sillonnée,
Comme un parterre l'est de fleurs.
Toutes ses plumes arrachées
Volent dans les airs consternés,
Et ses entrailles desséchées
Couvrent les chemins étonnés.

X

De même les Anglais, dans leur horrible joie,
Parmi les plus vaillants martyrs
S'appliquent à donner premier rang à leur proie,
Et s'enivrent de ses soupirs.
Buvez, cruels, buvez les larmes
De la grâce et de la beauté,
Tandis que le ciel à ses charmes
Du malheur joint la majesté.

XI

Voyez-vous ce bûcher? c'est un char, c'est un trône!
Monte, héritière des héros ;
En toi coule leur sang; du feu qui t'environne
Pourrais-tu redouter les flots?
C'étaient les rayons de la gloire
Aux siècles des martyrs fameux :
C'était le manteau de victoire
Qu'aimaient à porter nos aïeux.

XII

Que tu le portes bien, magnifique héroïne!

O fille des saints, monte au ciel !...
Contre son corps ton bras s'acharne et se mutine
En vain, Anglais dur et cruel !
Tu ne peux brûler les entrailles,
Ni le céleste et vaillant cœur
De celle qui, dans les batailles,
Te faisait défaillir de peur.

XIII

Bedfort, affreux Bedfort, tu lances dans la Seine
Ces restes sacrés et français,
Mais sa gloire et son nom dans leur île hautaine
Lancent sans retour tes Anglais.
Ainsi que s'enfuit la fumée,
Usurpateurs de mon pays,
Vous tous, vos grands, et votre armée,
Partez sur vos vaisseaux maudits.

XIV

Au Pontife sacré, dont la main a la garde
En ce monde de leurs splendeurs,
Du milieu des élus, baisse les yeux, regarde,
Souris, vierge de Vaucouleurs ;
Rome se lève avec la France,
Pour faire étinceler ta mort
D'une gloire et d'une innocence
Cent fois plus brillantes que l'or.

XV

En tous lieux retentit, comme un clairon sonore
Ton nom fameux, ô Jeanne d'Arc,
Et la France à jamais avec amour arbore
Ton indépendant étendard.

Tant que le soleil sur la terre
Versera ses flots éclatants,
On dira ta vertu guerrière,
Libératrice d'Orléans.

XVI

Cloches, lancez encor vos tonnantes volées,
Et vos bénissantes clameurs.
Faites sonner le nom, parmi monts et vallées,
De la vierge de Vaucouleurs.
Chantez l'enfant de la victoire
Qui nous donna la liberté.
Fille du ciel, à toi la gloire
Du temps et de l'éternité !

NOTES

SUR LE CHANT DE JEANNE D'ARC.



LA VIERGE.

I.

Jeanne d'Arc était du petit hameau de *Domremy,* entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Je l'appelle la vierge de Vaucouleurs, parce que ce nom est plus connu dans son histoire, que c'est de là qu'elle partit pour *mener la guerre,* et qu'il est plus agréable à l'oreille.

II, III, IV, V.

« Elle avoit accoustumé aucunes fois de garder les bestes, et quand elle ne les gardoit, elle apprenoit à coudre, ou bien filoit. Elle estoit âgée de dix-sept à dix-huit ans, bien compassée de membres, et forte. »

(*Mémoires du temps*).

VI.

« Elle s'en vint à Vaucouleurs devers messire Robert de Beaudricourt, un vaillant chevalier tenant le party du roy, et avoit dans sa place quantité de gens faisans guerre tant aux Bourguignons qu'autres, tenant le party des ennemis du roy; et lui dit ladite Jeanne tout simplement les paroles qui s'ensuivent : « Capitaine Messire, sachez que Dieu depuis aucun temps en çà m'a plusieurs fois fait à scavoir, et commandé que j'allasse devers le gentil Dauphin, qui doit estre et est vrai roy de France; et qu'il me baillast des gens d'armes, et que je lèverois le siége d'Orléans et le ménerois sacrer à Rheims. » Les quelles choses messire Robert réputa à une moquerie et dérision, s'imaginant que c'estoit un songe ou fantaisie; et lui sembla qu'elle seroit bonne pour ses gens à se divertir, et esbattre en péché; mesmes il y eut auscuns qui avoient volonté d'y essayer. Mais aussi tost qu'ils la voyoient, ils étoient refroidis, et ne leur en prenoit volonté. »

VII.

« On raconte par un commun devis que la douceur de ses yeux étoit si grande

qu'elle eut apprivoisé les animaux les plus méchants; et étant toute petite au bord des bois, quand gardoit les brebis, venoient sans peur les oiseaux du ciel s'ébastre sur elle et manger en son giron. »

« Tous auroient voulu l'avoir pour sœur, pour fille, ou pour femme.

(*Procès de révision.*)

VIII.

« Si alloit par les chemins, elle s'agenouilloit à Notre-Dame d'Hormon, et contemploit l'image de la Vierge, et celle du benoist Sauveur souffrant mort amère sur l'arbre de la Croix.

« Près de la maison étoit un vieux *fau* (hêtre), il s'appeloit l'arbre des Fées. Jadis on les y avoit vues. Les enfants chantoient, tournoient autour, et à la fin pendoient des guirlandes aux branches de l'arbre du *bois chesnu.* Ains engardoit les siennes, Jehannette, à Nostre Dame de Dom-Remy. »

IX.

Elle était timide et recueillie. « De sa dévotion et timidité rioient par fois aucunes baschelettes. » Elle se confessait souvent, communiait avec révérence. Elle pleurait et jeunait.

LES VOIX.

V.

« A l'âge de treize ans j'eus une voix de Dieu pour m'aider à me gouverner; et la première fois j'eus grand peur, cette voix vint à l'heure de midi, en été, dans le jardin de mon père; c'était un jour de jeûne. J'entendis sa voix à droite, du côté de l'église; je vis en même temps une grande clarté. Après que j'eus entendu trois fois cette voix, je reconnus que c'était la voix de l'archange Michel. Cette voix m'a toujours très-bien guidée, et je comprends très-bien ce qu'elle m'annonce Elle me disait trois ou quatre fois par semaine, qu'il me fallait partir et venir en France (1). Elle me répétait que je ferais lever le siége d'Orléans. En vain je lui représentais que je n'étais qu'une pauvre fille, qui ne savait ni *chevaucher*, ni *conduire la guerre,* la voix insistait de la part de Dieu. J'avais une telle impatience de lui obéir, que *je ne pouvais tenir où j'étais;* et je partis sans en parler à mon père, de peur que les *Bourguignons* ne le sussent et ne missent obstacle à mon voyage. Un frère de ma mère me conduisit à Vaucouleurs, et là je connus Robert de Baudricourt sans l'avoir jamais vu, parce que mes voix me disaient que c'était lui. Je lui déclarai que j'étais appelée par Dieu à secourir la France. Il refusa de me croire et me repoussa jusqu'à deux fois. La troisième il m'écouta comme mes voix me l'avaient prédit. Ledit Robert fit jurer à ceux qui devaient me conduire, qu'ils me conduiraient bien et sûrement, et il me dit quand je le quittai : *Vas, et advienne que pourra.* »

(*Compte rendu de son interrogatoire,* 1re séance, 21 février 1430.)

---

(1) On ne nommait *France* dans ce temps-là que les provinces du domaine royal.

Jeanne d'Arc croyait à sa mission divine. Ses ennemis eux-mêmes y trouvaient quelque chose de surhumain, puisqu'ils l'accusèrent de magie et la condamnèrent comme sorcière. Au reste, quand Dieu aurait fait un miracle réel (ce que je ne nie pas du tout qu'il ait fait), pour sauver la France qui avait joué un si beau rôle dans l'humanité et l'Église de Dieu, qui est-ce qui pourrait y trouver à redire? Mais il ne choisit qu'une pauvre paysanne? Et voilà précisément ce qui ne fait que rendre plus probable la participation directe et manifeste du Ciel au salut de la France, car il a coutume de choisir ce qui n'est pas pour confondre ce qui est, et donner une bonne leçon à un roi fainéant, vivant d'une vie toute sensuelle, avec ses *mignons* et ses *mignonnes*, dans un petit coin de ses États presque tous envahis par les Anglais; aussi bien qu'à des guerriers orgueilleux et dissolus comme l'étaient tous les ferrailleurs de ce temps-là.

Rien n'est curieux, rien n'est attachant comme les réponses que faisait Jeanne aux questions étranges et grotesques que lui faisaient les juges et docteurs surtout sur ses révélations, sur lesquelles on aurait bien voulu la prendre. « Frère Seguins docteur, *bien aigre homme*, qui, né dans le Limousin, parlait un fort mauvais français, demanda à la pucelle quel idiome parlaient les voix célestes : « Un idiome meilleur que le vôtre, » répondit-elle vivement. — Au même qui la tracassait de questions et qui lui dit : « Croyez-vous en Dieu? — Mieux que vous, répondit la sainte fille. » Et au même bavard qui lui disait : « Si Dieu veut sauver la France, il n'est pas besoin de gens d'armes.— Eh mon Dieu! répondit-elle impatientée, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire... Voyez-vous, je ne sais ni *a* ni *b*, tout ce que je sais, c'est que mes voix m'ont dit que je lèverais le siége d'Orléans et ménerais le roi sacrer à Reims. »

Dans l'interrogatoire du 27 février, on lui adressa les questions les plus ridicules toujours sur les voix et apparitions : « Comment vous êtes-vous portée depuis samedi dernier? — Je me porte le mieux que je puis. — Avez-vous jeûné chaque jour de ce carême? — Tous les jours. — Depuis samedi, avez-vous entendu la voix qui vous vient? — Plusieurs fois. — Que vous a-t-elle dit? — De vous répondre hardiment. — Est-ce la voix d'un ange, ou celle d'un saint, d'une sainte, ou de Dieu? — De sainte Catherine et de sainte Marguerite. — Comment savez-vous que ce sont ces deux saintes? — Je sais fort bien que ce sont elles, et je les distingue parfaitement l'une de l'autre. — Comment les distinguez-vous? — Il y a sept ans qu'elles ont pris la charge de me conduire; je les reconnais parce qu'elles se nomment en m'abordant. — Sont-elles vêtues du même drap? — Je ne vous dirai rien autre chose aujourd'hui. — Ont-elles votre âge? — (A cette question et à d'autres sottises de cette espèce, Jeanne ne daigne pas répondre.) — Quelle fut la voix qui vint à vous à l'âge de 13 ans? — Saint Michel. — Vites-vous saint Michel et ses anges corporellement et réellement? — Je les vis comme je vous vois. — Quelle était la figure de saint Michel? — Je ne sais. — Etait-il nu? — Pensez-vous donc que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir? — Avait-il des cheveux? — Pourquoi les lui aurait-on coupés? — Qu'éprouvâtes-vous à la vue de saint Michel et de ses anges? — Quand je les vis s'éloigner je pleurai beaucoup, et j'aurais voulu qu'ils m'emmenassent avec eux. — Dieu vous a-t-il ordonné de venir en France? — J'aurais mieux aimé être écartelée par des chevaux que de venir en France sans la permission de Dieu. — Quelles révélations avez-vous faites à votre roi? — Vous n'aurez pas cela de moi. Le roi a eu des preuves de ma mission avant que d'y croire. »

Ces imbéciles docteurs, voués aux Anglais, ces misérables ergoteurs du xv[e] siècle,

l'accablaient de questions. Jeanne, sans se troubler, leur disait : *Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre.*

Pierre *Cauchon* de Beauvais lui dit, à cet ange : Savez-vous être en grâce avec Dieu ? — Si je savais n'être en la grâce de Dieu, je serais la plus dolente du monde, j'aurais plus cher mourir que d'être hors l'amour de Dieu. — Savez-vous être en l'amour de Dieu ? — Si j'étais en péché, la voix ne viendrait pas en moi, et voudrais bien que chacun l'entendit comme moi. — En ce cas, Jeanne, ma chère amie, tu te sens mal de la foi chrétienne. Dis-nous donc si tu sais être en grâce. — C'est trop, s'écria Jean Fabry, un des assesseurs. — Taisez-vous, crièrent plusieurs voix. — C'est grande chose de répondre à cette question, dit Jeanne. — Oui, c'est grande chose, reprit courageusement Fabry, et cette femme n'est pas tenue d'y répondre. — Vous feriez mieux de vous taire, crie à Fabry, Cauchon furieux. — Jeanne, savez-vous être en grâce ? disent tous les docteurs à la fois avec le Cauchon de Beauvais à leur tête. — Et Jeanne regardait le Ciel comme en attendant quelque secours. Et les ergoteurs criaient toujours : Jeanne, savez-vous être en grâce ? — Elle se recueillit et dit : Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; et si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir ! — Bien, bien, crièrent plusieurs voix. — Et les juges se regardèrent stupéfaits, et le président Cauchon de Beauvais leva bien vite la séance pour aller cacher sa honte et sa colère.

LA GUERRIÈRE.

II, V.

« Le roi fit faire à la taille de la Pucelle une armure complète, la cuirasse, la cotte de mailles, le casque et les armes, moins l'épée ; car Jeanne demanda par révélation une épée qu'on devait trouver parmi les vieilles armes cachées derrière l'autel de Sainte-Catherine-de-Fierbois. Cette épée fut trouvée telle que Jeanne l'indiquait, marquée de cinq croix près de la poignée. »

M. Celliez.

III, IV.

« C'est aussi, d'après ses révélations, que Jeanne fit faire son étendard, sur un fond blanc, semé de fleurs de lis d'or ; elle fit peindre l'image du Fils de l'homme, assis sur les nuées du Ciel, et tenant la boule du monde en ses mains. Des anges l'adoraient, et l'un de ces esprits célestes tenait un lis que le Fils de Dieu semblait bénir. Autour étaient écrits les noms du Sauveur et de sa mère. *Prends cet étendard de par le Roi du ciel, et le porte hardiment,* lui dirent sainte Marguerite et sainte Catherine ; et la Pucelle le prit et ne le quitta jamais tant qu'elle fit la guerre. »

Idem.

VI, VII, VIII.

« Jeanne d'Arc, armée comme chef de guerre, étonnait tous les seigneurs par sa bonne grâce, son adresse à manier un cheval, et son intelligence pour tout ce qui regardait le métier des armes. Avant son voyage de Poitiers, le roi avait déjà remarqué sa grâce à monter à cheval, dans une promenade qu'il avait faite dans la prairie de Chinon, où le duc d'Alençon avait fait présent d'un beau coursier

à la jeune guerrière. « Elle était à Jargeau. Tout armée de blanc excepté la tête, sa petite hache d'armes à la main, elle prit congé du roi et chevaucha avec les nobles chevaliers sur un haut et superbe coursier noir magnifiquement harnaché, qui modérait son pas, docile sous la main de la Pucelle. Au moment de partir, il s'était d'abord mutiné et n'avait pas voulu souffrir qu'elle le montât. — Menez-le à cette croix, dit-elle au soldat, et là tranquille comme s'il eût été lié, elle l'avait monté tranquillement. Bien ferme et bien adroite sur son coursier, elle se tourna vers la porte de l'église. « Vous autres prêtres et gens d'église, dit-elle, faites procession et prières à Dieu ; » et regardant les hommes d'armes, elle dit : tirons avant, tirez avant; et assurée sur son beau cheval dont elle s'était rendue maîtresse, elle courait avec Dunois, d'Alençon, La Hire, Xaintrailles et les autres. »

M. Celliez.

IX.

Avant de partir pour Orléans, et lorsqu'elle y fut arrivée, elle écrivit aux Anglais qu'ils eussent à quitter sur-le-champ le royaume de France et à retourner tous dans leur île, les menaçant, s'ils ne le faisaient de bonne volonté, de les y contraindre par les armes.

« Cette Pucelle séjournant à Blois, en attendant la compagnie qui devait la mener à Orléans, écrivit et envoya par un hérault aux chefs de guerre qui tenaient siége devant Orléans, une lettre dont la teneur s'ensuit et est telle. — Or, ne sachant écrire, elle dit à Jean Erault, docteur : Mieux faut auparavant que j'écrive aux Anglais, et leur dire de partir ; et ils ne feront que sage, car c'est la volonté de Dieu. Avez-vous du papier, maître Jean ? — Oui. — Eh bien, écrivez :

JHESUS † MARIA.

« Roy d'Angleterre, faictes raison au Roy du Ciel de son rang royal, rendez les clefs à la Pucelle de toutes les bonnes villes que vous avez enfoncées; elle est venue de par Dieu pour réclamer le sang royal ; et est toute prête de faire la paix si vous voulez faire raison ; par ainsi que vous mettez jus, et payerez de ce que vous l'avez tenue. Roy d'Angleterre, si ainsi ne le faictes, je suis chef de guerre, en quelque lieu que j'attiendrai vos gens en France, s'ils ne veulent obéir, je les feray issir, veuillent ou non ; et s'ils veulent obéir, je les prendrai à mercy. Croyez que s'ils ne veulent obéir, la Pucelle vient pour les occire. Elle vient de par le Roy du Ciel, corps pour corps, vous bouter hors de France : et vous promets et certifie qu'elle y fera si gros habay, que depuis mille ans en France ne fut veu si grand, si vous ne lui faictes raison ; et croyez fermement que le Roy du Ciel lui envoyera plus de force à elle, et à ses bonnes gens d'armes, que ne sauriez avoir à cent assauts. Entre vous, archers, compagnons d'armes, gentils et vaillants, qui estes devant Orléans, allez vous-en en votre pays, de par Dieu ; et si ne le faictes ainsi, donnez-vous garde de la Pucelle, et qu'il vous souvienne de vos dommages. Ne prenez mie vostre opinion que vous tiendrez France du Roy du Ciel, le Fils sainte Marie; mais la tiendra le roy Charles, vray héritier, à qui Dieu l'a donnée, qui entrera à Paris en belle compagnie. Si vous ne croyez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons, nous férirons dedans à horions, et si verrez lesquels auront le meilleur droit de Dieu ou de vous. Guillaume de la Paule, Comte de Sufforte, Jean sire de Talbot, et Thomas sire de Scales, lieute-

nants du duc de Bedfort soy-disant régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre, faictes response, si vous voulez faire paix à la cité d'Oléans, si ainsi ne le faictes, qu'il vous souvienne de vos dommages. Duc de Bedfort qui vous dites régent de France pour le roy d'Angleterre, la Pucelle vous requiert et prie que vous ne faciez mie destruire. Sy vous ne lui faites raison, elle fera tant que les François feront le plus beau faict qui oncques fut fait en la chrétienté ! — Escrit le mardy en la Grande Semaine. »

« Et sur le dos estoit escrit : *Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, au duc de Bedfort qui se dit régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre.* »

(*Mémoires du temps*).

Etant à Orléans, Jeanne écrivit encore deux fois aux chefs anglais.

« Ah! dit-elle aux chevaliers qui l'entouraient en son logis, ils ne m'ont pas répondu. Je veux leur écrire encore. » Et elle dicta ce peu de mots adressés au sire de Talbot : « Sire Talbot, je vous enjoins à vous et à vos Anglais de vuyder le pays, en nom de Dieu, puisque c'est son plaisir; ou je vous ferai aller, et vous ferai un tel hahay qu'il en sera perpétuelle mémoire. »

Les chefs anglais furent si irrités qu'ils gardèrent un des héraults qui l'avaient portée, le menaçant de le brûler, et renvoyèrent l'autre avec ordre de dire à la Pucelle pour toute réponse qu'elle était une *ribaulde, une vachière, qu'elle allât garder les vaches, et que s'ils la tenaient jamais ils la feraient ardoir.*

Une troisième fois, elle écrivit aux Anglais : « Vous, hommes anglais, qui n'avez aucun droit au royaume de France, le Roy des cieux vous mande par moi, Jehanne, que vous délaissiez vos forteresses, et vous en alliez en votre pays, ou bien je vous ferai toute honte et sera perpétuelle mémoire. Et c'est ici la troisième et dernière fois que je vous escris et ne vous escrirai plus. »

P. S. « Je vous eusse envoyé ma lettre plus honnestement; mais parce vous avez retenu mon hérault *Guienne,* je désire que vous me l'envoyiez, et je vous enverrai quelques-uns de vos gens prins au fort Saint-Loup, car ils ne sont pas tous morts. »

Elle attacha sa lettre à une flèche qu'elle lança dans le camp ennemi en criant : *Lisez : ce sont nouvelles !*

Et les Anglais lurent, et pleins de colère et de peur ils rendirent le héraut, parce que Dunois leur fit déclarer qu'il ferait périr tous les prisonniers si on ne le rendait pas. Seulement les Anglais, pour se consoler et se venger, chargèrent Guienne de tenir ce discours à la Pucelle : *Vachère et sorcière, nous te ferons ardoir quand nous te tiendrons.*

M. Celliez.

X, XII.

« Dans cinq jours, Anglais au monde ne sera vu devant cette place, » dit Jeanne d'Arc, et elle rentre joyeuse au logis après avoir fait fermer les portes de la ville.

Et Dunois lui dit : « On m'annonce que le sir de Falscot amène des secours aux Anglais, » et la Pucelle battant des mains : « Eh bien ! fais-moi avertir quand ce Falscot viendra. Qu'il ne passe sans que je le sache, ou je te fais couper la tête ! »

Le chevalier d'Aulon s'était jeté tout armé sur une petite couchette dans la cham-

bre de Jeanne parce qu'il était harassé de fatigue. La Pucelle alla aussi prendre un peu de repos. A peine fut-elle assoupie qu'elle se lève, court au chevalier et lui dit : « On se bat, on se bat! ma voix m'a dit que j'aille aux Anglais. Faut-il contre leurs bastilles, ou contre ce Falscot qui les veut avitailler. Ah! pourquoi ne m'a-t-on éveillée! c'est mal fait : où sont ceux qui me doivent armer! mes armes! mes armes! mon cheval! » Et le sire d'Aulon l'arme lui-même, elle trouve qu'il est trop long. Passant sous la porte du logis elle y trouva son page qui causait tranquillement avec l'hôtesse. « Ah! sanglant garçon, lui crie la Pucelle, tu ne me disais pas le sang de France répandu... » Et le page et l'hôtesse restaient ébahis. Tout à coup accourt une foule criant : « Aux armes! aux armes! les Anglais font beaucoup de mal, le sang coule à la porte Bourgogne. — Mon étendard, mon étendard, crie la Pucelle. » On le lui donne par une fenêtre, elle court au grand galop et les étincelles jaillissent sous les pieds de son cheval. Et l'on rapportait des Français *éteints et navrés;* et la Pucelle s'arrêta et dit : « Non, jamais je n'ai vu sang de Français sans que les cheveux ne me levassent. » La jeune fille rétablit le combat, et si bien que les Anglais faiblirent et que l'avantage resta aux Français. La tour défendue par les Anglais fut emportée et ruinée; presque tous furent faits prisonniers. C'était le premier fait d'armes de Jeanne d'Arc.

XIII.

Dans un deuxième combat une terreur panique saisit les Français. Jeanne d'Arc les rallie en criant : « Au nom de Dieu, Xaintrailles, au nom de Dieu, courons hardiment sur les Anglais. » Elle court la première, tout le monde la suit, et plante son étendard sur le boulevard des Augustins, et là mille combats s'engagent.

XIV.

Dans un troisième combat pour la prise des Tournelles, Jeanne montra sa résolution et sa vaillance plus que jamais. On lui avait dit de la part des chefs, la veille du 7 mai au soir : Les chefs ont décidé en conseil qu'on ne se battrait pas demain. Et Jeanne avec vivacité : « Vous avez été à votre conseil, et moi au mien, le conseil de Dieu demeurera, et celui des hommes passera. » Et se tournant vers son chapelain : « Demain matin levez-vous encore plus matin qu'aujourd'hui pour dire la messe, car j'aurai à faire beaucoup plus que je n'ai eu. Mon sang jaillira, et serai blessée d'un trait devant la bastille du bout du pont, mais n'en serai point empêchée. » Cela dit, elle veut dormir et ne peut. De grand matin, elle monte à cheval et part. « Jeanne, lui dit son hôte, un instant, voici belle alose toute fraîche qu'on m'apporte, mangeons-la avant de partir. — Partons, dit l'amazone, gardons votre alose pour ce soir, je vous amènerai un *Godon* (1) qui en mangera sa part. » Les portes de la ville étaient fermées avec défense expresse de les ouvrir. Le peuple en foule environnait la guerrière. « Nul ne passera, crie le gouverneur, ni chevalier, ni bourgeois! — Veuille ou non, lui crie la Pucelle, veuille ou non, méchant homme, les gens d'armes viendront et auront la victoire aujourd'hui comme hier. »

---

(1) *Goddem.* On appelait ainsi les Anglais, parce qu'ils avaient toujours à la bouche ce jurement : *Goddem*, c'est-à-dire *Dieu me damne.*

D'un geste impérieux et d'un mot, elle ordonne d'ouvrir, et le peuple comme une machine de guerre se rue contre la porte et l'enfonce ; et Jeanne court à toute bride à travers champs rejoindre l'armée. Toute l'armée pousse des cris de joie à sa vue, Lahire, Dunois, et tous les autres, et jusqu'à Jehan de Gamaches qui avait montré défiance aux promesses de la Pucelle. C'était *un âpre chevalier, aigre et vigoureux durement*, le même qui avait traité Jeanne de *péronnelle*, et l'avait « *en la joue baisée à rechin.* » L'affaire fut fort chaude. Partout la Pucelle était à découvert, elle criait : « *Que chacun ait bon tour et bonne espérance en Dieu, l'heure approche ; les Anglais seront déconfits...* » Enfin dans cette lutte acharnée un trait l'atteint et entre si profondément entre le sein et l'épaule qu'il passe d'un demi-pied. Elle tombe renversée dans le fossé ; une nuée d'Anglais se disputent la gloire de la prendre ; elle agite rapidement son glaive autour d'elle. Le sire de Gamaches voit le coup ; il court comme une tempête à travers tous ces Anglais qu'il renverse à droite et à gauche avec sa hache d'armes, arrive à la Pucelle, la relève, la soutient et lui offre son cheval. « Brave chevalière, lui dit-il, acceptez le don, plus de rancueur (rancune), j'ai eu tort quand j'ai mal présumé de vous. — Ah ! dit Jeanne, j'aurais grand tort de garder rancueur ; car oncques ne vit chevalier si bien appris ! » et accepta le cheval. Ce bruit : *la Pucelle est blessée*, se répand comme l'éclair dans l'armée, et en même temps la consternation. Et l'on dit à Jeanne : « On ne peut bonnement prendre le boulevard aujourd'hui, les compagnons sont las et déconfits de votre accident. — Quoi ! la victoire est à nous et l'on s'arrête !... »

Elle voit que ces paroles font peu d'effet, elle se lève et dit : « Attendez un peu, car, en mon Dieu, vous entrerez bien brief dedans ; n'ayez doute ; appelez les compagnons ; reposez-vous, buvez et mangez. » Et sa voix était tout ensemble ardente, imposante et suppliante. On lui obéit ; on sert des rafraîchissements. Elle monte à cheval après son premier pansement, se retire dans une vigne qui l'ombrage, et prie en secret. Tout à coup elle se lève, revient de toute la vitesse de son cheval en criant : « *Tout est vostre, et y entrez !* aux armes ! aux armes ! à l'assaut ! à l'assaut ! » On la suit, elle monte la première, et tous les chevaliers escaladent le boulevard aussi aisément que s'ils eussent monté par un degré. Et les Anglais sont vaincus encore ce jour-là et rentrent dans leurs bastilles par l'ordre de leur chef *Glacidas*. C'était celui qui avec le plus de fureur, en réponse aux lettres de Jeanne, l'avait traitée de *ribaulde* et de *vachière* bonne à garder les vaches, et que s'il la tenait il la ferait ardoir. Jeanne d'Arc l'aperçoit dans le combat, et lui crie : « Glacidas, Glacidas, rends-toi au Roi des Cieux, j'ai pitié de ton âme et des tiens ! » — Mais Glacidas, écumant de rage, se retirait par un pont ébranlé par le combat et par tant de machines de guerre qui y avaient passé. Tout à coup sous la bombarde du sire d'Aulon, le pont croule sous les Anglais, et Glacidas y périt avec sa colère ; et Jeanne rentre en triomphe dans Orléans, où le matin elle avait dit : « Ce soir je rentrerai dans la ville par le pont, les Tournelles détruites (1). »

XVIII, XIX.

Le dimanche cinquième jour depuis que la Pucelle était entrée à Orléans, Suf-

(1) Le pont qui s'était rompu sous les Anglais, avait été réparé par les Français avec des poutres et des madriers pour leur retour après la victoire.

folk mit en ordre les troupes anglaises qui se retirèrent à petit bruit, Jeanne avertie se lève de dessus sa couchette, et bien que toute souffrante de sa blessure, armée d'une légère cotte de mailles, elle court aux remparts voir ce qui se passe. Elle observe la contenance des Anglais. « Ils s'en vont, dit-elle à Xaintrailles et aux autres qui l'accompagnaient. » Néanmoins elle range ses hommes d'armes en bataille et leur dit : « Compagnons gentils et autres, par l'amour du saint Dimanche ce jourd'hui, je vous requiers et vous commande que vous ne frappiez pas sur ces Anglais, qu'ils s'en aillent. Mais s'ils vous assaillent fort et hardiment, n'ayez nulle peur, vous serez les maîtres... » Et les voyant marcher, ces Anglais s'en allant, elle dit : « En mon Dieu, ils s'en vont, laissez-les aller, tout est fini... » Et pas un Anglais ne resta devant la place, et elle rentra dans Orléans, où la joie fut au comble.

XXI.

Le roi reçut la Pucelle à Loches avec les plus grands honneurs ; et elle disait : « Partons pour Reims. » Et tout le conseil s'y opposa. « Gentil prince, dit-elle, ne durerai qu'un an ou guère plus. Faut bien et vite m'employer. » Et le conseil disait toujours : « Impossible le voyage de Reims : tout le pays est plein d'ennemis. »

Or un matin, le conseil assemblé chez le roi, Jeanne frappe doucement à la porte, entre, s'agenouille et dit : « Gentil prince, ne tenez pas si long conseil, venez à Reims tout de suite prendre votre couronne. — C'est votre conseil, Jeanne, qui vous fait ainsi parler ? — Oui, et suis fort aiguillonnée que vous y alliez. — Le conseil disait : Non, il ne faut pas tant laisser d'ennemis derrière nous. — Et Jeanne : Quand le gentil prince sera sacré, s'en iront faillant les adversaires, et plus outre ne pourront nuire à lui et au royaume. Je me suis complainte à Dieu qu'on ne voulait pas m'escouter, et la voix m'a dit : « *Va, fille de Dieu, va ; je serai ton aide,* » *va.* » Et le voyage fut résolu et on partit.

XXII.

Et les habitants de Reims disaient : « Quel gracieux maintien ! avez-vous vu comme lui sied le *heaume* (casque) au chef de cette pucelle, l'étendard en sa main, et le baudrier de son espée à son costé ? » Et tout le peuple criait : « *Noël ! Noël !...* » Et elle disait : « Jamais oncques ne vit si bon peuple, et si bien affectionné à son roy. »

XX.

(1) A l'occident de la rue de l'Echelle, vis-à-vis le n° 238 de la rue Saint-Honoré, en creusant les fondations d'une grande maison qui aura façade sur cette rue, la rue de Rivoli et la rue de l'Echelle, la pioche des terrassiers a rencontré d'épaisses fondations en silex et ciment. C'était l'enceinte de Paris sous Charles VII, qui passait en cet endroit ; et ce fut à quelques mètres de là, devant le théâtre Français, que Jeanne d'Arc fut blessée d'une flèche alors qu'elle voulait monter à l'assaut pour chasser les Anglais de Paris. Son camp était établi sur la butte des Moulins. Là, sont aujourd'hui les rues des Moulins, des Orties, Sainte-Anne et autres.

(10 *septembre* 1854).

XXIII.

Le sacre fini, elle baisa humblement les pieds de son prince, et lui tenant les genoux embrassés, elle leva les yeux vers lui, pleura beaucoup et lui dit : « Gentil roi, ores est accomply le plaisir de Dieu qui voulait que je levasse le siége d'Orléans, et vous amenasse en cette cité de Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roy et celui auquel le royaume de France est et appartient. »

Le père de Jeanne vint à Reims, et émerveillé de la gloire de sa fille il lui disait : « On ne lit choses semblables en pas un livre. — Ah ! père, messire Dieu a un livre auquel pas un clerc ne peut lire, tant parfait soit-il en cléricature. »

Et son oncle : « Jeanne, on ne vit jamais telles choses. On dit que tu as pris ton fait à l'arbre des fées. — Non pas, non pas. — Comme tu portes bravement les armes ! ne crains-tu pas de mourir à la guerre ? — Ne crains qu'une trahison, répondit Jeanne... Hélas ! hélas !... »

LA PRISONNIÈRE.

I.

Suivant les mouvements de la guerre , Jeanne se trouva à Compiègne qui tenait ferme contre les Anglais. Dans une sortie où elle était restée à l'arrière-garde, on ferma les portes avant qu'elle fût rentrée dans la place. Dès qu'on la vit du haut des remparts exposée à être prise par les Anglais, le peuple courut aux églises et sonna les cloches pour appeler les troupes de la garnison au secours de l'héroïne. Mais vain appel ! La libératrice des Français fut trahie par des Français ! Guillaume de Flavy, gouverneur de Compiègne, fut accusé de cette trahison ; le caractère et les mœurs de cet homme donnent du poids à cette accusation. C'était un bon soldat, mais du reste un cœur vil et un homme de mauvaise vie. On peut croire qu'il était jaloux comme beaucoup d'autres chevaliers des succès de la Pucelle, qui plus d'une fois lui avait reproché ses débauches. Peut-être que l'or de l'Angleterre ne fut pas étranger à son crime. Quoi qu'il en soit, Guillaume de Flavy reçut bientôt la récompense de son horrible action. Son barbier lui coupa la gorge par ordre de sa femme, qui, entr'autres griefs, lui reprochait la prise de la Pucelle. Traînée de prison en prison par Jean de Luxembourg, partisan des Bourguignons et des Anglais, Jeanne fut enfin livrée à ces derniers pour *dix mille livres* ; et pour l'obtenir, le roi d'Angleterre imagina de la faire passer par la juridiction ecclésiastique en la dénonçant comme *soupçonnée d'hérésie* (1).

II.

(1) Pour délivrer Jeanne, qu'a fait ce roi qui lui devait sa couronne ? Rien. Des écrivains sottement fanatiques des rois ont cherché à laver Charles VII de l'ineffable infamie de son ingratitude. Il n'avait, disent-ils, aucun moyen de la sauver. Mais quoi, n'avait-il pas des prisonniers anglais en grand nombre ? Ne pouvait-il pas offrir des échanges ? et sur le refus, faire exécuter sans miséricorde plusieurs de ces messieurs ; l'Angleterre y eût regardé à deux fois. Il avait des troupes victorieuses, et il ne tente pas une percée jusqu'à Arras ou jusqu'à Rouen ? Et pas un mot d'écrit au bâtard de Luxembourg pour redemander Jeanne d'Arc ?

V.

Le frère Martin, vicaire général de l'Inquisition, à la requête du roi d'Angleterre, écrivit à Jean de Luxembourg pour qu'il eût à remettre la captive en son pouvoir, vu qu'elle était *soupçonnée véhémentement de plusieurs crimes sentant l'hérésie.* L'Université de Paris fut assez lâche pour écrire dans le même sens, et pour la déclarer sujette des tribunaux ecclésiastiques à cause de sa magie et sortilége.

Et pourquoi *ce sanglier des forêts, chassé de leur sanctuaire* par les Français de Beauvais, se trouve-t-il en cette affaire ? Parce que Compiègne, où Jeanne avait été prise, était du diocèse de Beauvais. Or l'affaire d'après le roi d'Angleterre, et tous les *vils Messieurs de l'Université de Paris* dévoués aux Anglais, devant être jugée par les tribunaux ecclésiastiques, il s'ensuivait que l'évêque diocésain devait y prendre part et la mettre en train ; c'est pourquoi l'évêque *Cauchon* de Beauvais (1), toujours à la suite de la cour d'Angleterre, s'empressa d'entreprendre la procédure et la conduisit jusqu'à son terme fatal avec une ardeur et une scélératesse qui passe toute imagination.

Rien. Il oublie sa libératrice auprès de sa Sorel, le misérable ! Et qu'on ne me dise pas : Vous outragez le roi contre la vérité de l'histoire, il ne connaissait pas encore Agnès à l'époque de Jeanne d'Arc. Je réponds : L'une et l'autre était du même âge à un an près, Agnès de 1409, Jeanne de 1410. Jeanne mourut en mai 1431, et ce fut en cette année-là même, sinon plutôt, qu'Isabeau de Lorraine venant demander à Charles VII la liberté du duc d'Anjou, son mari, amena avec elle Agnès Sorel, la plus belle de ses femmes. Le roi, en voyant la jeune suivante de la duchesse, en devint éperdument amoureux, et il la fait passer dame d'honneur de la reine pour l'avoir tout à son aise. La reine, comme d'autres reines de France, n'eut d'autre chose à faire qu'à fermer les yeux et à gémir. Le roi, plutôt que d'être à l'armée, passait son temps dans sa pauvre petite cour de Bourges et de Chinon, au milieu des jeunes femmes, dont les pères, les maris et les frères se faisaient tuer pour lui dans la guerre contre les Anglais. L'histoire tragique de Charlotte de France, mariée au *seigneur de Brézé*, lequel la tua de sa main sur de fâcheux soupçons, montre que la fille ne valait pas mieux que la mère, car cette *Charlotte de France* était une des filles qu'*Agnès Sorel* donna à Charles VII, et prouve bien le genre de relation qu'il y avait entre elle et le roi, et les dates et les faits de l'histoire sont plus que suffisants pour largement justifier l'indignation de ces vers :

Et tu souffriras qu'elle expire
Sans te remuer, roi cruel,
Elle t'a donné ton royaume,
Et tu dors ton infâme somme
Entre les bras de ta Sorel.

« Le corps d'Agnès Sorel reposait sous un beau mausolée à Loches. En 93, le proconsul *Pocholle* l'ouvrit, en tira les restes de la morte, s'empara du crâne, en arracha les cheveux qui y tenaient encore, et détruisit ce monument où les étrangers apportaient le tribut de leur admiration... Passants, bénissez le nom d'Agnès Sorel, et vouez à l'infâmie le nom de Pocholle. » A merveille, sensible et pieux Prudhomme ! ! ! (Crimes de la Révolution, *Convention nationale*, t. 2, p. 218).

(1) Les Beauvaisiens français fidèles n'avaient pas pu supporter chez eux un évêque tout anglais par le cœur et les desseins : ils l'avaient chassé, et ils avaient bien fait. Mais ce misérable *Cauchon* était toujours titulaire ; et il embrassa avec une joie digne de son cœur et de son nom l'occasion de servir ses maitres et de désoler sa patrie.

VIII.

Sur l'invitation de *Cauchon*, l'Université de Paris envoya à Rouen six de ses membres. Le tribunal fut composé de soixante juges. Bedford voulait que la condamnation fût l'ouvrage des Français, et il trouva parmi eux cinquante-neuf misérables voués aux Anglais. Un seul était Anglais de nation. Tous les membres du tribunal recevaient vingt-sept sous par vacation, sans compter les présents ; et quand les Anglais n'étaient pas contents de la besogne, ils disaient aux juges : « Vous ne gagnez pas votre argent. »

Le tribunal était constitué, mais les documents manquaient pour l'accusation : toutes les informations prises dans le pays de Jeanne étaient favorables à son innocence et à sa gloire. Il fallut se rabattre sur des bruits vagues et des imaginations ineptes de magie et de sorcellerie. A défaut de témoins, on essaya de la rendre elle-même son accusatrice : on tendit des piéges à sa droiture et à sa simplicité. Sous déguisement de piété, plusieurs de ses juges entreprirent de gagner sa confiance, et de lire dans les replis de son cœur, pour la trahir. Un d'entre eux alla jusqu'à confesser Jeanne plusieurs fois, et ce sacrilége espionnage dura tout le temps du procès. Au reste ce n'était pas un jugement légal qu'on voulait, mais satisfaire le roi d'Angleterre, et *procéder surtout par haisne et contempt de la querelle du roi de France qu'on voulait infâmer.*

Dès les premiers interrogatoires, les seuls ennemis de Jeanne eurent la permission de parler. On accablait la pauvre jeune fille de questions subtiles, capables d'embarrasser des docteurs eux-mêmes. Il n'était permis à personne de la redresser quand elle se trompait, ni de lui expliquer ce qu'elle ne comprenait pas, ni de l'*advertir à son profit,* disait Warvick.

Les procès-verbaux des interrogatoires ont été conservés, la plupart traduits en latin, et quelques-uns dans la langue du temps. Ces documents, malgré l'obscurité et la confusion qui y règne, sont précieux pour l'histoire. On y remarque des lacunes et des omissions qui convaincraient, à défaut d'autres preuves, de la mauvaise foi du tribunal. Ces procès-verbaux ne sont que des comptes-rendus faits à la hâte... Malgré tous ces défauts, on trouve dans ces interrogatoires tronqués et falsifiés, les réponses de Jeanne pleines d'une naïveté, d'un calme et d'un à-propos qui ravissent.

Trompée, harcelée, trahie par ses juges et surtout par Cauchon, leur président et leur meneur, l'admirable jeune fille fut condamnée au feu (1).

LA MARTYRE.

Les paroles et les actions de ce chant sont d'une rigoureuse exactitude historique, comme tout ce qui est dit dans les autres chants. On n'a pas besoin d'inventer dans Jeanne d'Arc, tout y est à la fois historique, et divinement poétique.

---

(1) Il aurait fallu transcrire tous les interrogatoires, pour donner une idée juste du procès. Voyez spécialement M. de Barante dans ses *Ducs de Bourgogne* ; et la *Vie de Jeanne d'Arc*, par M. Celliez. Ce petit ouvrage est plein de charme.

V.

L'évêque Cauchon, voyant le feu monter, s'approcha de la victime avec d'autres conseillers pour la considérer : « *Ah ! lui dit la Pucelle, je meurs par vous !* » et jetant ses regards tout autour, elle ajouta : « *Rouen, Rouen, j'ai grand' peur que tu n'aies à souffrir de ma mort.* »

VII.

La souffrance grandit : l'enfant de la victoire
N'a qu'une fausse gloire
S'il ne sait pas porter l'excès de la douleur.

Le premier Consul disait en 1799, dans une proclamation à son armée : « *La première qualité du soldat, est la constance à supporter les fatigues et les privations ; la valeur n'est que la seconde.* »

X, XI.

Cette colombe de la légende et le nom de Jésus-Christ sur les flammes, réalité ou imagination pleine de charme qu'il faut bien se garder de répudier ; cette croyance populaire, conservée et chère à la postérité, manifeste on nepeut mieux la persuasion universelle de l'innocence, de la sainteté et de l'héroïsme de Jeanne d'Arc, envoyée de Dieu pour sauver la France.

On raconte dans la Vie de sainte Scholastique que lorsqu'elle mourut, saint Benoît, son frère, vit une colombe monter au ciel. Tout le monde lit cela dans les histoires des saints sans y trouver à redire. Et au fait, Dieu peut bien, s'il lui plaît, par quelque doux prodige, manifester de cette manière ou d'une autre l'agréable passage des âmes innocentes de cette vie à une meilleure, et en laisser la persuasion circuler d'âge en âge parmi les hommes. Or Jeanne d'Arc en était bien aussi digne que la sœur du saint religieux : et cette charmante image est trop chère aux Français pour ne pas la conserver, la goûter et la propager.

LA GLOIRE.

XII.

Ce que je dis du cœur et des entrailles est vrai, sans qu'il y ait pourtant rien d'extraordinaire. Par la barbarie des Anglais, le bûcher avait été disposé de telle sorte qu'elle devait être plutôt *rôtie* que *consumée.* « Immédiatement après l'exécution, le bourreau vint trouver les bons religieux qui l'avaient assistée, et il leur dit en pleurant beaucoup, qu'il ne croyait pas que Dieu lui pardonnât jamais le grand tourment qu'il avait fait souffrir à cette *sainte fille ;* que les Anglais avaient fait construire un échafaud de plâtre si élevé que le feu ne pouvait presque atteindre à elle, ce qui avait rendu ses douleurs plus longues et plus cruelles. — Un secrétaire du roi d'Angleterre s'écria tout haut : « Nous sommes tous perdus et deshonorés d'avoir fait cruellement mourir une femme innocente. » — D'autres disaient « *Après si notable fin, il faut reconnaître que cette femme était de Dieu.* » (Mémoires du temps).

XIV.

Pour la Réhabilitation de la mémoire de Jeanne d'Arc, voir l'avertissement à la tête du *chant*.

Et voilà cette femme, cette Française, cette libératrice de son pays qu'un poète français a osé salir, s'il eût été possible, par le plus infâme, le plus ignoble et le plus ridicule de tous les poëmes, la *Pucelle d'Orléans*, par Voltaire qui commença par la désavouer, et qui fut forcé ensuite de s'en reconnaître l'auteur. Ce même Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, l'appelle *une malheureuse idiote*. En revanche il dit dans sa *Henriade* :

> . . . . et toi, brave amazone,
> La honte des Anglais et le soutien du trône.

Et dans son *Essai sur les mœurs :* « Ses juges firent mourir par le feu celle qui, ayant sauvé son roi, aurait eu des autels dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs. »

Auquel croire du Voltaire de *la Pucelle* et du *Dictionnaire philosophique*, ou du Voltaire de l'*Essai sur les mœurs*. — Serait-il vrai que son poëme sur la Pucelle aurait été payé par l'Angleterre ?

Mais son seul instinct lui suffisait, je crois, sans qu'il fût besoin de l'exciter à écrire un poëme de cette espèce, où il souillait tout ce que la France et la religion ont de plus éclatant et de plus pur, pour le donner en pâture à une société toute *sardanapalienne* ; « car avant la Révolution, dit Châteaubriand, qui est-ce qui ne dévorait pas la Pucelle de Voltaire ? Aujourd'hui nous valons mieux, les jeunes gens ne la lisent plus ; elle les dégoûte. » C'est Châteaubriand qui le dit. Tant mieux si c'est vrai (1).

Tandis que Voltaire déshonorait sa personne et son pays en outrageant Jeanne d'Arc, Hume, cet historien philosophe de l'Angleterre, exalte l'héroïne, s'indigne contre les chefs français, qu'il accuse, comme c'est vrai, d'envie et de trahison, et appelle le duc de Bedfort un homme *vil et barbare*.

Un autre Anglais, le poëte Robert Sauthey, a chanté les exploits de la Pucelle et *déclare hautement n'avoir jamais commis le crime de lire* un poëme composé par un Français pour avilir une chaste guerrière qui sauva son pays. Honneur à ces deux Anglais!

Et voilà qu'un historien catholique, le docteur *Lingard*, s'en vient dans ces dernières années nous parler de Jeanne d'Arc d'une manière toute différente de *Hume, l'anti-catholique*, et ne se montre qu'Anglais haineux et arriéré envers l'héroïne. Docteur Lingard, quel mal vous a donc fait Jeanne d'Arc ? et si la vérité déshonore ses bourreaux, est-ce sa faute ? Vous docteur et historien catholique, sachez que vous en commettez une grave, et que c'est une indignité à vous de ne pas dire la vérité sur cet ange de la terre et du ciel.

Schiller, célèbre poëte allemand, a fait de beaux vers sur Jeanne d'Arc ; seulement il a eu la fort triste, fort sotte, et fort menteuse idée de la mettre en rapport

(1) Analyse raisonnée de l'histoire de France, Charles VII, de 1422 à 1461.

avec Agnès Sorel, dont elle aprouve les amours, et finit par l'embrasser avec une vaste effusion de cœur. En vérité, c'est trop fort et par trop ridicule ; mais il faut toujours à ces gens du siècle, auteurs et lecteurs, des niaiseries d'amourettes.

En 1844, M. Guillemin a donné un poëme en douze chants sur Jeanne d'Arc. Il est éminemment religieux.

Casimir Delavigne a un morceau lyrique sur la mort de Jeanne d'Arc.

Cette pièce a des strophes remarquables. Elle eût été bien plus belle encore si l'inspiration chrétienne eût animé l'auteur.

ÉPILOGUE

Parmi les obligations et les consolations du ministère du prêtre, la moindre certainement n'est pas la récitation de l'office divin. Dans cet exercice de foi et de piété lui est offerte la plus fine fleur, pour ainsi dire, des Écritures, des SS. Pères et des vies des saints. De plus, il récite des hymnes remplies d'onction et souvent de grandeur et de poésie sur Dieu, ses mystères, et ses miséricordes sans mesure pour l'homme, sous le double aspect du corps et de l'âme; sur ses serviteurs, sur leurs vertus, leurs travaux et leurs récompenses. Dans cette lecture et cette méditation le prêtre renouvelle plusieurs fois par jour les pensées, les sentiments, et les déterminations qui ne doivent jamais abandonner l'homme de la prière, du dévouement, de l'Église et de l'éternité.

Or, en récitant les hymnes du Bréviaire à l'office des martyrs, il m'a semblé qu'aucune pensée, qu'aucune parole ne pouvaient mieux résumer et clore l'ouvrage que je consacre avec bonheur à la louange des héros du christianisme, qu'une imitation de ces compositions dans lesquelles, en fort peu de vers, est présentée comme dans une miniature aussi vraie qu'elle est ferme et énergique, la description des combats, de la joie, de la récompense et du culte des martyrs.

Il est bon que les gens du monde et les lettrés aient occasion de remarquer qu'il y a du bon sens, de l'élévation, de la verve,

et même de l'élégance dans ce que l'Église chante à vêpres, et dans ce qu'elle fait réciter à ses prêtres.

C'est pourquoi j'ai essayé d'imiter les hymnes du bréviaire, pour la fête d'un martyr, et pour celle d'une vierge martyre. C'est la double couronne, c'est la double guirlande que je dépose sur l'autel des martyrs en terminant mes récits et mes chants en leur honneur.

HYMNE

POUR LA FÊTE D'UN MARTYR.

I

Célébrons d'une voix ardente
Les martyrs, ces héros divins,
Beaux de la pourpre étincelante
Fruit de leurs combats surhumains.
Sur les mers les plus furieuses
On voit leurs nefs victorieuses
Voguer hardiment vers les cieux ;
La main de Jésus-Christ les guide,
Et leur sang est le flot rapide
Qui porte ces vainqueurs fameux.
Gloire à Dieu ! gloire à son athlète,
Le martyr vit par son trépas,
Les lauriers qui ceignent sa tête,
Sont comme Dieu... ne meurent pas.

II

Chez eux le désir et la crainte
Ne tombent pas sur ce qu'on voit ;
Leur âme ne peut être atteinte
Que par les objets de la foi.

Certainement elle soupire,
Elle aime, elle appelle et désire,
Mais c'est Dieu seul avec son ciel;
Et le seul mal qu'elle apprébende,
C'est qu'un jour elle ne descende
Au sein de l'abîme éternel.

III

Et la caresse et la menace
Retentissent pour les tenter;
Leur voix flatte, prie et menace
Pour les amollir ou dompter;
Mais, vains efforts! sur tout le reste
L'emporte la gloire céleste
Dans leur cœur impassible et fort;
Ils ne baissent pas la paupière
Devant le front dur et sévère
Du soldat qui les met à mort.

IV

Ils méprisent tous les supplices
Qu'on leur prodigue à pleines mains;
Les tourments leur sont des délices,
Des couronnes et des festins.
O force! ô merveille! ô courage!
En vain votre effroyable rage
Les met en pièces, ô bourreaux;
Sous votre détruisante étreinte
Pas un seul cri, pas une plainte
De la part de ces doux agneaux.

V

Leur sang, que le licteur farouche
Répand comme des flots de vin

Que pour y délecter sa bouche
L'insensé verse en un festin,
Eux, en sacrifice agréable,
Le donnent au Dieu tout aimable
Qui les aima jusqu'à mourir;
Et leur amour se fait lui-même
Le pontife ardent et suprême,
Triomphant d'aise de l'offrir.

VI

O sublime fierté de l'homme !
De son maître il est le rival !
En tous lieux, et surtout dans Rome,
Au Dieu sanglant il est égal.
Sang des martyrs, ô sang émule,
O sang fécond, coule et circule
Dans les villes et les déserts !
N'es-tu pas la vive semence
Qui va d'une moisson immense
De chrétiens couvrir l'univers?

VII

O merveille ! un seul homme lasse
Cent bras qui s'acharnent sur lui,
Et devant sa céleste audace
Le proconsul même a pâli;
Et le tourmenté qui succombe
Sous le glaive émoussé qui tombe
Sur ses membres triomphateurs,
Est plus fort dans sa défaillance,
Que dans leur horrible démence
Ne le sont tous ses tourmenteurs.

VIII

Va, cours et vole à la victoire,

O le plus vaillant des guerriers !
Dieu voit tes combats et ta gloire,
Ses anges tressent tes lauriers.
Et voilà que sa main puissante
Comme une égide éblouissante
Pour ombrager ton front s'étend.
Combats ; pour toi mourir c'est vivre;
Le coup qui t'abat te délivre,
Et te donne un trône éclatant.

IX

O martyr, au lieu des ténèbres,
A toi maintenant les splendeurs ;
Au lieu de tes cachots funèbres,
A toi les anges et leurs chœurs.
Au lieu d'intolérables chaînes,
Et de tenailles inhumaines,
Voilà, couvert de fleurs, ton lit.
Faim, nudité, soif et misère,
Tout disparaît dans la lumière
Qui te revêt et te nourrit.

X

Qu'ils sont libres et magnifiques
Ces pieds dans les ceps autrefois !
Comme ils sont beaux dans les portiques
Et les jardins du Roi des rois !
Salut, ô nobles cicatrices
Faites par les affreux supplices
Et des Néron et des Sapor !
Vous voilà belles, rayonnantes
Comme des pierres éclatantes
Sur un manteau de pourpre et d'or.

XI

Mon maître est monté dans la gloire,
Ayant les mains, les pieds percés.
Avec leurs marques de victoire
Ses saints sont près de lui pressés;
Ils lui présentent leurs blessures;
Ces bouches puissantes et pures
Demandent le pardon pour nous.
De tes héros, Dieu de clémence,
Écoute l'ardente éloquence,
Éloigne de nous ton courroux.

XII

Baisse les yeux de ta tendresse
Sur nous, ô Dieu puissant et bon,
Ote à notre cœur sa mollesse,
Et qu'il dompte tout par ton nom.
Oui, que désormais il terrasse,
Par la puissance de ta grâce,
Lui-même, le monde et l'enfer,
Qu'il brise toutes les entraves.
Puisse ce nom d'un de tes braves'
Être le sien : « L'homme de fer ! » (1)

XIII.

Oui, d'une indigne léthargie
Sortons enfin, soyons vaillants ;
Et montrons par notre énergie

---

(1) C'est le nom donné au martyr Théodote par les soldats qui gardaient son corps : *O hospes, nihil eorum quæ dicuntur a sociis tibi mirum videatur, virum enim æreum nominantes, nihil a vero alienum dicunt...* (Act. sinc. S. Theod, n° xxxiv.)

Que nous sommes fils des géants.
Ils se sont moqués des supplices...
Jusques à quand, viles délices,
Surmonterez-vous leurs neveux?
Faste, plaisirs du monde, arrière!...
Venez, durs travaux de la guerre...
Nous vivrons et vaincrons comme eux.

Gloire à Dieu! gloire à son athlète!
Le martyr vit par son trépas.
Les lauriers qui ceignent sa tête
Sont comme Dieu... ne meurent pas.

HYMNE

POUR LA FÊTE D'UNE VIERGE MARTYRE.

I

Prenez vos harpes éthérées,
Vous les délices de l'Agneau,
O vous, chœurs des vierges sacrées,
Déjà triomphantes là-haut.
Résonnant sous vos doigts d'ivoire,
Qu'elles préconisent la gloire
De votre virginal Époux,
Et qu'aussi dans leur mélodie
Elles redisent de Marie
Incessamment le nom si doux.

Gloire à Dieu! gloire à l'héroïne,
Dont le front resplendit de lis et de lauriers;

Sœur des anges, elle a leur pureté divine ;
Martyre, elle est sœur des guerriers.

II

Nommez encor dans vos cantiques
La vierge qui monte en ce jour
Vers vos étincelants portiques,
Belle d'innocence et d'amour.
Saintement altière et superbe,
Elle a foulé comme de l'herbe
Sous ses pieds tous liens humains ;
Elle a dit : « Fils d'Adam, arrière !
Ne me comptez plus pour la terre,
Je ne veux que des nœuds divins.

III

» Dieu, mon créateur et mon père,
Veut bien être aussi mon époux ;
A lui seul ma personne entière ;
Vous n'en n'êtes pas dignes, vous !
Et pour bien garder ma parole,
Oui, je me retranche et j'immole
Tout ce qui contente les sens.
Loin de mes yeux tous vains spectacles !
Dieu, ses chants et ses tabernacles,
Voilà mes divertissements ! »

IV

Des vierges la troupe d'élite
Ne donne jamais à son cœur
D'une joie affreuse et maudite
L'ébranlement profanateur.
L'image frivole et rieuse
D'une gaîté folle et menteuse

Ne rencontre que son dédain ;
Et son âme ne se déploie
Que dans les bras et dans la joie
De son Époux pur et divin.

V

O Dieu, débordant de tendresse,
Dans l'âme que ton cœur chérit,
Ta main en quelque sorte dresse
Comme un doux et céleste lit.
Et là ta majesté repose,
Comme la mère qui se pose
Sur ses petits avec amour ;
Ils se sentent heureux par elle,
Et sa tendresse maternelle
L'est aussi par eux à son tour.

VI

Oui, Dieu repose avec délices
Au fond d'un cœur pur comme l'or,
Qui sent que tous ses sacrifices
Ne sont rien pour un tel trésor.
Où trouver rien de comparable
A la douceur inexprimable,
Seigneur, de tes saintes faveurs?
Être ta joie... et toi, la mienne...
Où trouver un cœur qui contienne,
Sans éclater, un tel bonheur?

VII

Noces pures et virginales,
Par vous la chair est faite esprit ;
Par vous les vierges sont égales
A l'ange... et même plus que lui !

O lien grand et magnifique !
Chaîne d'or ! chaîne déifique !
Chaîne transformante et de feu !
Quel prodige opère ta flamme,
Puisque par toi peut dire une âme :
« Oui, je suis l'épouse de Dieu ! »

VIII

Pourquoi cette double couronne
Resplendit-elle sur ton front,
Pareille à l'éclair qui sillonne
L'immensité d'un ciel profond ?
Ah ! c'est qu'une double victoire
Te couvre d'honneur et de gloire,
O digne émule des héros !
Ta pureté t'égale aux anges ;
Jointe aux martyrs, à leurs phalanges,
Tu verses ton sang à grands flots.

IX

Anges, vos harpes immortelles
N'ont pas d'assez brillants accords
Pour chanter ces jeunes mortelles,
Plus fortes que toutes les morts.
Leur âme bouillante et ravie
Ne se sent de sang et de vie
Que pour les donner en mourant,
Et montrer à Dieu comme elle aime,
En se plongeant dans un baptême
De feu, de larmes et de sang.

X

Force de tes vierges viriles,
Lorsque tu les soutiens, ô Dieu,

Ces roseaux pliants et mobiles
Se moquent du fer et du feu,
Et leur visage inébranlable
Regarde le juge effroyable
Qui les appelle devant lui,
Avec la jeune insouciance
Du petit enfant qui s'avance
Pour jouer avec son ami.

XI

Lorsque du sanglant cimeterre
La vierge ressent les fureurs,
Du Dieu mourant sur le Calvaire
Elle repasse les douleurs;
Tranquille elle se dit : « Les miennes
N'égalent pas encor les siennes;
Souffrons et mourons comme lui.
Pour ses autels et pour sa gloire
Sachons remporter la victoire :
Mourir, c'est régner aujourd'hui! »

XII

Elle dit ; Son mâle courage
Regarde d'un œil dédaigneux
Tout son corps innocent qui nage
Dans les flots d'un sang écumeux.
Cette voix dans le ciel résonne :
« Enfant, ce fer est la couronne
Pour ceindre ton front virginal;
Ce sang forme les pierreries
Et les superbes broderies
De ton ornement triomphal. »

XIII

« Qu'il soit ainsi, » dit l'héroïne
Courant de tourments en tourments.
Vous jureriez qu'elle s'obstine
A centupler ses ornements.
Son sang, c'est la pourpre royale
Qu'avec complaisance elle étale
Sur son corps plein de majesté;
Et sous chaque coup de la hache,
Chaque membre qui se détache
Brille comme un cygne argenté.

XIV

Gloire et bonheur à la jeune âme,
Qui méprise d'un même cœur
La volupté pleine de flamme,
Et le bourreau plein de fureur.
O céleste Époux, tu reposes
Au milieu des lis et des roses,
Dans tes palais d'ivoire et d'or.
Tends le sceptre de ta clémence
Sur cette vierge qui s'avance :
C'est un lis, une rose encor.

XV

O Vierge, avec un doux sourire,
Offre à l'Époux plein de douceur,
Et les roses de ton martyre,
Et les beaux lis de ta pudeur.
Offre aussi pour nous tes prières;
Dis à Dieu toutes nos misères;
Parle pour nous au cœur du Roi.
Vierge triomphante et fidèle,
Sa bonté repousserait-elle
Une épouse telle que toi?

Gloire à Dieu ! gloire à l'héroïne,
Dont le front resplendit de lis et de lauriers ;
Sœur des anges, elle a leur pureté divine ;
Martyre, elle est sœur des guerriers.

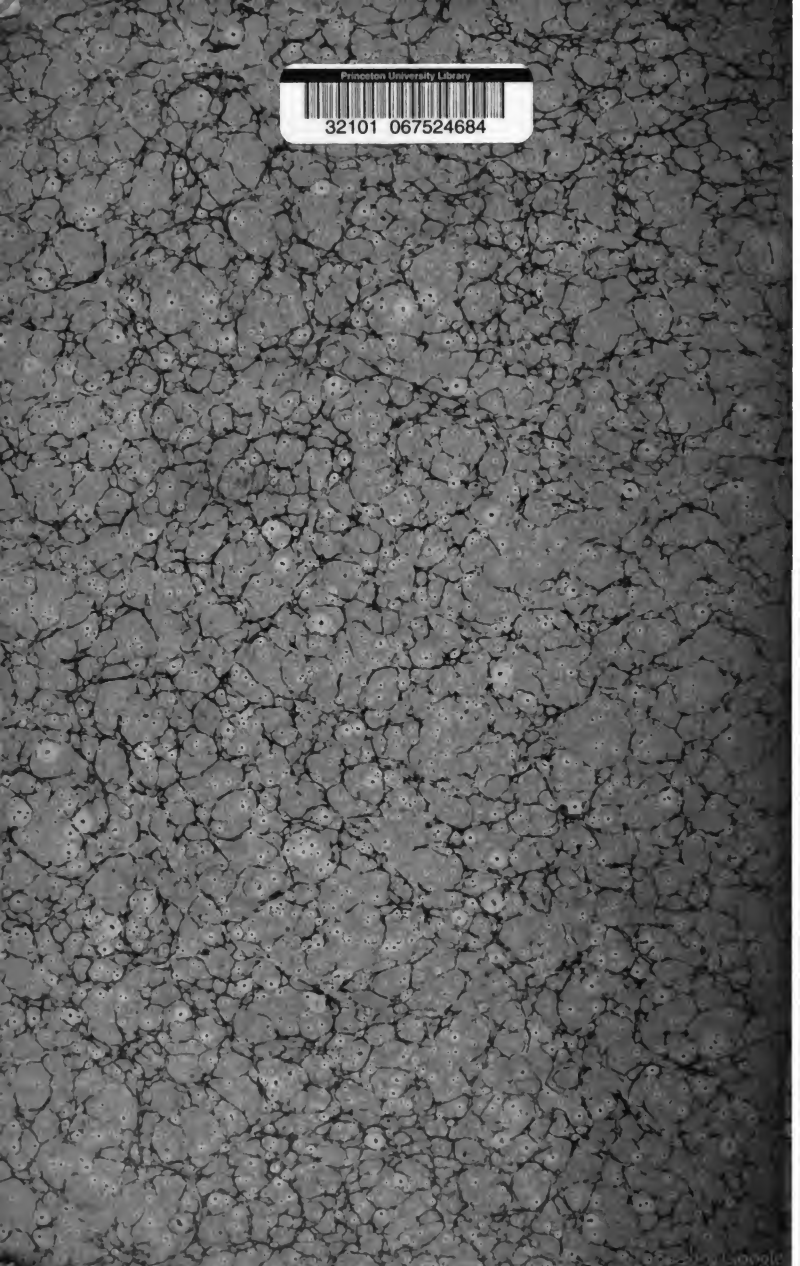
« Mon admiration pour les martyrs m'a fait entreprendre de » les louer par le discours. Il est bien mieux encore de les ho- » norer en les imitant. Je ne puis guère l'un et l'autre que très- » imparfaitement. Je les ai célébrés pourtant autant que me » l'a permis ma médiocrité. Semblable à la pauvre veuve de » l'Évangile donnant avec bonheur son humble offrande, j'ai » déposé celle de mes chants dans le riche trésor des grandes » louanges par lesquelles l'Église célèbre ses héros. J'ai pensé » qu'il serait agréable et utile aux chrétiens pieux et fidèles de » voir rassemblés, dans un cadre de moyenne étendue, les com- » bats et les victoires de ces athlètes divins. Ma petitesse a rédigé » le récit de ce qu'ils ont fait et souffert, pour vous l'offrir, ô mes » frères, vous les bien-aimés de Dieu. La sincérité, la vérité ont » présidé à mes recherches, afin qu'en lisant avec foi et confiance, » vous soyez excités à marcher sur les pas des saints, et que » nous puissions un jour tous ensemble entrer en part de l'hé- » ritage des martyrs, qui ont combattu le bon combat par Jésus- » Christ Notre-Seigneur, à qui appartient gloire et puissance » dans tous les siècles. » — Ainsi soit-il (1).

---

(1) Multam erga me sancti martyris Theodoti expertus beneficentiam, non solùm verbis certamen ejus laudare debeo, sed etiam operibus compensare caritatem ; quamvis neque operibus possim satis honorare martyrem, neque verbis quibus par esset eloqui, prout tamen possum ac valeo factas mihi ab ipso gratias, secundum tenuem captum meum, exponere me convenit, minuta duo cum evangelicâ viduâ in medium proferendo, omninò enim necessarium esse sentio ad piorum cognitionem deducere ejus vitam atque certamen, et quomodo ad martyrium ipse pervenit... Hæc omnia ego humilis Nilus magnâ cum diligentiâ vobis, dilectis Deo fratribus, tradidi ; qui et in custodiâ cum illo fui, et singula novi quæ in notitiam vestram adduxi, ubique studens veritati ; ut et vos ea audientes cum omni fide et certitudine, partem habeatis cum sancto et glorioso martyre Theodoto omnibusque sanctis, qui pro pietate decertaverunt in Jesu-Christo Domino nostro, cui est gloria et potestas, simul cum Patre et Spiritu sancto in sæcula. Amen. (Ces paroles commencent et terminent les actes sincères du martyr saint Théodote, rédigés par le B. Nilus, compagnon de sa captivité. 18 Mai).

FIN.

TABLE


Princeton University Library
32101 067524684

